



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



3 3433 06666636 7



THE
GEORGE WEST VAN SICLEN
COLLECTION

PRESENTED BY HIS SONS
MATTHEW VAN SICLEN
AND
ARTHUR VAN SICLEN
TO THE
NEW YORK PUBLIC LIBRARY
1923

Delephère

Digitized by Google
G. P. M. 1

7/24 201
CHRONIQUES,
TRADITIONS ET LÉGENDES

DE

L'ANCIENNE HISTOIRE

DES FLANDRES,

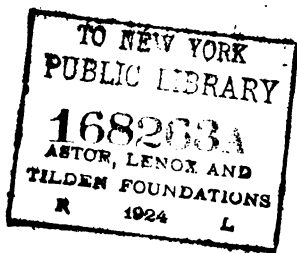
PUBLIÉES PAR

Joseph Octave Delepierre.

1862-1871



BRUGES,
IMPRIMERIE DE FELIX DE PACHTERE.
M DCCC XXXIV.



PRÉFACE.

Au X^e siècle, alors que la France et l'Angleterre étaient encore plongées dans la barbarie, fruit des dévastations des peuples du Nord et des guerres intestines, la Belgique possédait déjà une population plus éclairée, plus riche et plus libre que celles de tous les états voisins. Ne relevant de la France que par une vaine prestation d'hommage, son rôle politique dans l'histoire de l'Europe, commence et se continue avec éclat, jusqu'au milieu du XVI^e siècle.

Les comtes de Flandre, de Brabant, de Hainaut et, plus tard, les ducs de Bourgogne, élevèrent la puissance de la Belgique au niveau de celle des plus grandes monarchies. Les bourgeois des villes portèrent le commerce, les manufactures et le goût des arts, à un point de prospérité tout-à-fait inconnu en Europe, si l'on excepte l'Italie. Pendant trois siècles, les cités flamandes de Bruges et de Gand purent à juste titre, se prétendre rivales de Gênes et de Venise.

L'organisation communale ne se rencontre ni en France, ni en Angleterre, ni même en Italie. Cette organisation est toute plébéienne, non pas comme on le prétend, fondée par la royauté, mais ne devant son existence qu'à elle-même.

Au moyen-âge, la France nous montre la lutte de la royauté contre les grands vassaux, ou contre l'Angleterre; mais le peuple ne prend qu'une faible part à toutes ces guerres : mal armé et peu ou point organisé, il est méprisé de la noblesse, qui n'en retire qu'à peine quelques services pour les combats.

En Italie, c'est une puissante aristocratie qui domine et écrase les populations.

En Flandre, au contraire, le peuple est à-peu-près tout; il est là avec ses vices et ses vertus : aussi implacable dans ses haines et ses vengeances, que grand et sublime dans ses revers; la noblesse devait ployer devant le bourgeois des communes.

Richilde foule aux pieds les usages et les droits du peuple; toute une population la repousse, et bat, au Mont-Cassel, l'armée française accourue au secours de Richilde, ainsi que les autres alliés qui avaient épousé sa cause. Une seconde victoire, remportée sur cette cruelle et ambitieuse princesse et sur toute la noblesse, assure pour toujours le comté de Flandre à l'homme choisi par le peuple, à Robert-le-Frison.

Vers le commencement du XII^e siècle apparaît avec éclat Bandouin, dit à *la Hache*. Jeune et impétueux, mais généreux et aimant le peuple, il s'en fait le défenseur. Des arrêts, justes quoique rigoureux, portés contre la noblesse dont le pouvoir opprimait les paysans et les marchands qui venaient visiter les foires, déjà fameuses, de ses

états, donnent à son règne l'empreinte de l'énergie et de l'équité.

Charles-le-Bon continue à gouverner d'après les mêmes principes : aussi tombe-t-il bientôt assassiné par la noblesse.

Alors commence la lutte des bourgeois, jaloux de venger la mort de leur prince sur ses assassins.

L'historien Gualbert, témoin oculaire des faits de cette époque, en a retracé le récit, avec des couleurs homériques : là, on peut voir à quel étonnant degré de liberté les cités flamandes étaient déjà parvenues.

Le Roi de France, Louis-le-Gros, vient dans les murs de Bruges, offrir un nouveau Comte aux Flamands. Ils traitent avec lui, de puissance à puissance, et ne reçoivent Guillaume de Normandie qu'après lui avoir fait prêter le serment de respecter leurs lois et leurs usages. Ces imposantes solennités ont lieu sur la place publique et devant tout le peuple assemblé. Le prince, infidèle à ses sermens, se voit bientôt après renversé par ce même peuple, qui choisit Thierry d'Alsace.

Mais, sans contredit, la partie la plus belle et la plus dramatique de l'histoire de Flandre est le règne de Guy de Dampierre; et l'on peut dire que l'histoire, ancienne et moderne, n'offre aucune époque plus intéressante.

Par l'effet de la trahison ou de la faiblesse des nobles, tout le pays avait passé sous la puissance de Philippe-le-Bel. Mais le peuple haïssait un joug qui lui avait été imposé par la force : sans autres soldats que les ouvriers de leurs ateliers et les paysans d'une partie de la Flandre (car Gand et ses environs tenaient le parti de la France), les Brugeois remportent trois victoires signalées sur les :

troupes françaises, où se distinguait la fleur de la noblesse du pays.

La bataille de Courtrai, dite *des Éperons*, où les Flamands n'avaient qu'un seul noble dans leurs rangs (Guillaume de Juliers, leur capitaine), est la défaite la plus sanglante que la France ait jamais essuyée. L'indépendance que les Flamands recouvrèrent après une résistance de trois ans, prouve suffisamment que leur ennemi s'avoua vaincu.

Sous les ducs de Bourgogne, les libertés des Communes flamandes reçurent, à la vérité, de nombreuses atteintes; mais jamais, avant cette époque, le commerce n'avait pris un aussi grand essor. La cour de ces princes était la plus brillante de l'Europe; on y célébrait des fêtes d'une si grande magnificence, que l'on pourrait à peine s'en faire une idée aujourd'hui, sans les récits uniformes des contemporains.

Toute cette histoire des Flamands, si belle et si dramatique, est peu connue dans ses détails. On ne remonte guère au-delà des ducs de Bourgogne.

Le règne de ces princes n'a même d'autre histoire, connu de la plupart des lecteurs de nos jours, que M. de Barante, dont le livre (1) n'annonce, cependant, qu'une connaissance très-superficielle de la fameuse histoire des Bénédictins; au moins en a-t-il tiré très-peu de parti dans son ouvrage. Froissard, Philippe de Comines, et quelques autres écrivains, sont ses seuls guides. Mais ces deux auteurs, justement célèbres, portés par leur position et leur sympathie, vers la cause de la royauté et de

(1) *Histoire des Ducs de Bourgogne de la Maison de Valois* : 1364-1477. Paris, 1824 et 1825.

l'aristocratie, considèrent toujours comme rebelle le peuple défendant ses droits contre un pouvoir usurpateur, alors même que ce peuple ne veut que maintenir un pacte solennellement juré.

Malgré ce défaut, ou plutôt à cause de ce défaut même, il n'en est pas moins vrai que la Belgique réclame impérieusement une édition de Froissard qui soit à la portée de chacun; c'est-à-dire qu'on puisse se procurer à un prix modéré; et il serait à désirer qu'un homme éclairé voulût se charger de ce travail, qui finirait, peut-être, par faire disparaître la coupable indifférence, je dirais presque l'ignorance qui s'oppose à l'appréciation d'une histoire plus propre qu'aucune autre à inspirer une véritable nationalité, et à exciter les sentimens qui doivent animer le citoyen.

Le peuple flamand a eu ses historiens : ce sont les chroniqueurs Despaers, Adriaen, de Smet, Meyer, qui, appartenant au peuple, ont fait son histoire; mais ils sont, ou inédits, ou écrits dans une langue trop peu connue pour qu'ils soient lus par beaucoup de personnes. Cela, sans doute, a contribué à laisser ignorés des événements qui, bien développés, présenteraient tout l'intérêt des fastes de la République romaine.

Dans une suite de nouvelles de tous les pays, (*Romances of History*), la Littérature anglaise a démontré, tout récemment, l'avantage qui pouvait résulter, pour une classe nombreuse de la société, de l'Histoire enseignée par une série d'extraits sous la forme de *Nouvelles*. Outre que la connaissance des faits se grave mieux dans la mémoire, lorsqu'ils sont mis en relief avec de légers embellissements, et que leur peu d'étendue devient un attrait pour

ceux qu'une étude ou une lecture trop sérieuse effaroucherait, il nous semble que le lecteur, intéressé par le récit d'événements particuliers, serait plus d'une fois tenté de voir se développer, dans les historiens eux-mêmes, les épisodes qui ne lui seraient apparus que d'une manière concise et nécessairement incomplète.

J'ai recueilli quelques-uns des récits qui m'ont le plus frappé dans nos historiens flamands, latins, et français; j'aurai beaucoup gagné si la lecture de cet ouvrage peut engager à recourir aux sources, et contribuer ainsi à donner le goût de l'histoire nationale à ceux qui dédaignent l'ancienne illustration de leurs ancêtres, ou ne refusent d'y croire que parce que les tableaux brillants, encore enfouis dans nos vieux Chroniqueurs, ne peuvent leur apparaître dégagés du voile qui les recouvre.

JOSEPH-OCTAVE DELEPIERRE.



LE LAC D'AMOUR,

OU

STROMBERG ET MINNA.

(3^{me} SIÈCLE.)

Lorsque les Flandres n'offraient encore qu'une vaste réunion de bois et de marécages, montrant à peine quelques rares bourgades, un des chefs de ces hardis pirates, qui ravagèrent long-temps le *Littoral Saxon*, ainsi qu'on le dénommait, c'est-à-dire cette côte qui s'étend de Boulogne à l'Écluse, harrassé par ses courses continuelles, et désirant finir ses jours tranquillement, s'était établi dans une espèce de fort qu'il avait bâti avec l'aide de quelques hommes, ses serviteurs, au milieu de la forêt qui, depuis, a reçu le nom de *Wynendaels*.

C'est là que, postérieurement encore, un des Comtes de Flandre les plus célèbres fit construire ce château, signalé dans les chroniques comme le théâtre de plus d'une aventure tragique ou galante.

Le Danois dont nous parlons, s'était long-temps fait remarquer par son intrépidité dans les courses nombreuses de Rollon, sur les rives de l'Angleterre et de la Morinie; mais, vieux et cassé, il n'aspirait plus qu'à jouir des biens qu'il avait acquis et à

descendre paisiblement le fleuve de la vie, en attendant que sa fille Minna lui fermât les yeux.

Assez éloignés de toute bourgade des naturels du pays, ne comprenant que très-peu leur langage, la promenade et le récit des événemens passés faisaient presque toute l'occupation de deux êtres à peu près isolés de toute communication, et si différents entr'eux, que la nature semblait ne les avoir jetés là que pour faire contraste.

Wunnenstein, couvert de cicatrices, la tête courbée par l'âge, quoique robuste encore, était tellement bronzé par la vie nomade de marin, qu'on l'aurait pris pour l'habitant d'un autre hémisphère; tandis que Minna, élevée dans une retraite de l'Écosse, loin du monde et dans l'ignorance des courses aventureuses du pirate, qui, de treize enfans, n'avait conservé qu'elle, était demeurée timide, chaste et blanche comme le lys des vallées.

Jamais son père ne l'avait contrariée; elle ignorait qu'on pût ne pas subir sa volonté; et, brillante de fierté et d'innocence, elle s'élançait à la chasse des bêtes fauves, accompagnée seulement d'un ou de deux serviteurs, avec la même insouciance qu'elle eût mise à cueillir un bouquet de fleurs sauvages pour le suspendre à la porte de la chambre paternelle.

Cependant, elle s'adonnait moins fréquemment à ce plaisir depuis qu'un jeune homme, ami de son père, était venu faire de fréquentes visites à la cabane. Il l'obsédait de soins auxquels son cœur ne pouvait répondre, lorsqu'elle apprit de l'auteur de ses jours que l'association de ses anciens camarades allait bientôt finir, et que son ami Horneck viendrait alors habiter avec eux.

Elle redoutait cet instant, car elle avait fait vœu de rester fidèle au jeune Stromberg, habitant la partie septentrionale du pays, et qui avait sauvé la vie de Wunnenstein, tombé dans un torrent pendant ses promenades. Depuis lors, le jeune Morin était venu quelque fois demander l'hospitalité à Wunnenstein, qui s'était aperçu de l'impression qu'il avait produite sur sa fille.

L'anxiété de Minna était grande à ce sujet, parce qu'elle craignait que les deux rivaux se trouvassent en présence, et qu'un mot, un geste ne produisit entr'eux un combat à mort.

Tout-à-coup le pays retentit d'un cri de guerre contre les Romains, qui venaient d'envahir une partie de la Belgique : Éburons, Morins, Ménapiens oublièrent bientôt leurs querelles, et le même intérêt les unissant les fit marcher au secours de la patrie en danger.

Le vaillant Stromberg fut un des premiers à prendre les armes ; mais avant de partir il eut une secrète entrevue avec la belle Danoise, et après de nouveaux sermens, et une douloureuse séparation, l'amant alla rejoindre ceux de sa nation, et Minna rapporta ses peines silencieuses sous le toit paternel, déterminée à ne jamais être unie à Horneck, dont son père lui avait annoncé le retour définitif, en lui disant que, dans six mois, elle deviendrait sa compagne.

Les six mois s'écoulèrent, mais les combats n'avaient pas encore cessé. Stromberg se signalait par de glorieux exploits, tandis que le danois Horneck attendait impatiemment l'exécution de la promesse de son vieil ami.

La fidèle Minna devait imaginer chaque jour

de nouveaux prétextes. Enfin, la patience du vieillard s'épuisa, et un matin il vint apprendre à sa fille, que la troisième aurore devait la voir l'épouse de celui auquel il avait donné sa parole.

Elle fut si frappée de cette menaçante déclaration, que deux jours s'écoulèrent, sans qu'elle songeât au parti qu'elle devait prendre en une telle extrémité. Dire la vérité, était impossible : le pirate danois aurait cent fois mieux aimé voir sa fille engloutie par les flots, que la compagne d'un étranger, et surtout d'un homme de la nation qu'il croyait devoir haïr le plus, comme ayant souvent opposé une résistance meurtrière aux envahissemens de ses compatriotes.

Assurée que les supplications ou les prières ne fléchiraient aucunement son père, elle s'enfuit de la cabane la nuit qui devait précéder le parjure qu'on lui imposait, et s'enfonça dans la forêt, accompagnée d'une seule femme esclave, qui avait été placée auprès d'elle depuis ses plus jeunes années.

Sans connaissance du pays, se fiant à la Providence, elles errèrent pendant trois jours et trois nuits, tâchant de découvrir un lieu où elles pussent trouver asile. Enfin, elles parvinrent à un endroit découvert, entrecoupé de pâturages : le chemin assez battu et un pont grossier, jeté sur un large ruisseau dont l'eau bondissait claire et limpide, annonçaient que le pays était plus habité que ce qu'elles avaient vu jusqu'alors.

Non loin de là, des bosquets d'arbustes à fruits, entremêlés de hêtres majestueux, leur promettaient la possibilité de pourvoir à leur existence. Minna résolut de s'y fixer jusqu'à ce qu'elle put apprendre quelque chose de son amant.

Mais la pauvre jeune fille , privée d'une nourriture convenable , dévorée d'inquiétude , et tourmentée par l'idée de son vieux père abandonné , fit bientôt pressentir à sa compagne qu'il y aurait à ses souffrances un terme plus rapproché qu'elle ne le pensait. En effet , quelques mois se passèrent encore , et , un soir , l'esclave s'agenouilla devant le corps inanimé de sa maîtresse chérie , qu'elle arrosait de ses larmes.

Pendant qu'elle supplie les dieux de la recevoir dans leur palais de nuages , un bruit se fait entendre derrière elle , et un homme , l'œil hagard , la chevelure en désordre , et armé d'un arc et d'un javelot , s'ouvre un passage à travers les buissons. Elle se relève tremblante... Sa terreur fait place à l'étonnement , lorsqu'elle reconnaît Stromberg.

Le Morin n'ayant à son retour , rien pu apprendre sur le sort de sa maîtresse , avait résolu de la chercher dans tout le pays , pour découvrir sa retraite. Depuis plusieurs jours il parcourait la plaine , lorsqu'il fut dirigé dans sa course par les lamentations de la compagne de Minna.

A la vue de celle qu'il aimait encore plus que ses armes , et autant que son honneur , et qui , privée de l'existence à l'aurore de la vie , gissait étendue sur un lit de mousse , sa main se porta involontairement sur le couteau qui pendait à sa ceinture , et il serait allé rejoindre sa bien-aimée , si l'esclave fidèle n'eut employé tous ses moyens pour le déterminer à attendre le retour de la lumière pour exécuter ses funestes desseins.

Il passa la nuit sur le tertre qui servait de couche mortuaire à Minna ; et le lendemain , en remerciant les dieux de lui avoir accordé la triste

consolation de contempler encore des traits chéris, il prit la résolution de consacrer les lieux habités par cette tendre jeune fille, au souvenir de son amour.

Il y construisit une cabane, arrêta le cours du ruisseau pour approfondir son lit; et, ayant ouvert un dernier asile à son amante, il recouvrit le corps de gazon, et rendit aux ondes leur route accoutumée.

Avec le temps, sa demeure devint plus spacieuse; et il éleva, entr'elle et le ruisseau, un es-pèce d'autel formé de grosses pierres superposées, comme un éternel monument de son amour; puis il donna à cet endroit de la petite rivière, qu'il avait élargie, le nom de *Minne-water*, ou *Lac d'amour*.

Il y passa le reste de ses jours, tout entier à la douleur d'avoir perdu celle qu'il aimait. Cependant, le terrain étant très-fertile, d'autres habitations furent construites par la suite, et le souvenir de la constance du Morin s'y conserva religieusement.

Ce fut au même lieu qu'en 1331 fut creusé le bassin (1) dans lequel se jette le canal de Gand.

La dénomination primitive de ces lieux leur fut conservée par une tradition où, sans doute, s'unissait le respect des souvenirs. C'est, dit-on aussi, sur l'emplacement de la demeure de Stromberg que fut bâtie la tour pittoresque; qui sert aujourd'hui de magasin à poudre et qui présente, avec le pont en pierres qui est à ses pieds et le *Lac d'amour*, l'un des points de vue les plus séduisants de tous les environs de Bruges.

(1) Pour ce creusement la ville acheta à l'Abbaye d'Eeckhout deux mesures de terre à condition de payer annuellement une rente de 4 livres parisis, 2 escalins et 6 sous, comme on le voyait, aux archives de cette Abbaye, dans un acte du 22 Janvier 1331.

LE PREMIER COMTE

DE FLANDRE.

(ANNÉE 640)

La princesse Ermegarde, épouse de l'infortuné Salewart, prince de Dijon, qui fut traîtreusement assassiné dans une forêt, par le tyran Phinard, prince de Buck, près de Lille, prit la fuite, s'égara et mit au monde, dans cette solitude, l'enfant dont elle était grosse au moment du meurtre. Pour soustraire l'innocente créature aux satellites de Phinard qui étaient à sa poursuite, elle la cacha dans un buisson de la forêt, en s'en remettant à la grace de Dieu.

Dans la persuasion où était la princesse que, sans protection, et ne sachant où se diriger, elle tomberait infailliblement entre les mains de son ennemi, ainsi que cela arriva, il n'y avait chance de salut pour son fils qu'en l'abandonnant.

Après l'emprisonnement de cette princesse, un ermite qui habitait la forêt, y découvrit l'enfant, à cause du bruit que faisaient plusieurs oiseaux voltigeant autour du lieu où on l'avait placé, près des bords verdoyans d'une claire fontaine, qu'on nomme encore aujourd'hui *le Saulx*.

C'était

C'était un bocage, planté de saules et ainsi appelé par corruption. Enfin, tendrement soigné par l'ermite et allaité par une biche, comme le rapporte la chronique, cet enfant grandit et devint un prince accompli.

Nous avons maintenant à dire de quelle manière il délivra sa mère de captivité, après avoir vengé l'assassinat de son père, et comment il devint premier comte de Flandre.

Il était presque nuit, déjà la lune s'était montrée, brillante à l'horizon, et la forêt de Bucq, surnommée *sans merci*, à cause des brigandages qu'y exerçait le farouche Phinard, retentissait d'un bruit de chevaux, d'armes et de voix devant lequel s'envola une nuée d'oiseaux. Bientôt on vit paraître une troupe d'hommes d'armes conduits par deux cavaliers, dont le bel et riche équipage annonçait des personnes d'un rang supérieur : près d'eux chevauchait un héraut que son costume et les armes de France, brodées sur son pourpoint, faisaient aisément reconnaître. Tous se dirigeaient vers un formidable et sombre château dont on apercevait les créneaux au-dessus des arbres.

Par Saint-George ! dit l'un des chefs, je n'ai jamais vu plus noble contenance de chevalier que celle du jeune prince qu'accueillit notre maître, comme ses yeux s'enflammèrent quand le roi lui conseilla d'ajourner le combat ! — Je crois, répondit l'autre, que sans manquer de courage, il aurait pu, vu sa jeunesse, attendre quelque temps, car Phinard passe pour l'un des guerriers les plus adroits et les plus forts, et il est difficile de croire que Lyderic puisse se mesurer contre lui à armes égales.

Cette conversation allait continuer lorsque le cri d'une sentinelle les avertit qu'ils étaient plus près du château qu'ils ne s'y attendaient. Le héraut somma le guetteur d'aller dire au maître du manoir qu'un envoyé du roi de France, chargé d'une mission, désirait être admis.

Après quelques minutes d'attente, un homme d'un aspect gigantesque se montra sur le rempart, éclairé par un grand nombre de torches. Ses bras et ses jambes étaient nus; au lieu de casque il avait une espèce de bonnet formé d'une peau de loup, dont la partie supérieure de la tête, et la mâchoire encore armée de toutes ses dents, semblaient une visière levée, à la manière des dépouilles du lion de Némée sur la tête d'Hercule; une épaisse chevelure rousse lui tombait sur les épaules. C'était Phinard; il répondit que l'envoyé allait être admis, mais que le pont-levis s'abaisserait pour lui seul, et que les autres hommes d'armes pourraient camper autour des murailles.

Aussitôt les chaînes du pont résonnèrent, et lorsqu'il fut lentement descendu, on put voir dans l'intérieur de la cour du château, briller le fer des lances et des glaives, au milieu de la sombre clarté des torches, précaution sans doute dictée par la crainte d'une surprise, car dans ces temps le droit de la guerre n'était autre chose que le droit du plus fort ou du plus fourbe; ce qui n'est pas encore autant changé qu'on pouvait l'espérer des siècles qui se sont écoulés, et des progrès qu'ils ont vu faire à la civilisation.

Le héraut, après avoir entendu le pont se relever derrière lui, fut introduit à travers maints détours et de longs corridors dans une vaste salle

où, auprès d'un énorme foyer qui reflétait les flammes d'un demi-chêne jusqu'aux voûtes en arceaux de l'appartement, était assis Phinard, que sa taille élevée et son air terrible avaient fait surnommer *le géant*. Deux énormes dogues, aux yeux sanglans s'étant mis à grogner à l'entrée de l'étranger, les mots : *à bas!* répétés d'une voix de Stentor, les fit promptement retourner à leur place, et se répercutèrent en échos dans les angles du logis.

Ayant salué, l'envoyé déclara succinctement la cause de sa venue et dit : Seigneur, le roi Dagobert, mon très-redouté maître et le vôtre, vous mande que vous ayiez à répondre aux graves charges et aux accusations que le jeune Lyderic a portées contre vous, devant les Pairs assemblés : *premièrement*, touchant le meurtre de son père, le prince Salewart; *secondement*, touchant la détention injuste et cruelle que vous faites subir à sa mère. Si vos excuses ne sont pas jugées valables, Lyderic, sous la protection du roi, vous porte le défi d'un combat singulier, à outrance, à pied ou à cheval, avec la lance, le glaive ou le poignard.

Quand Phinard eût entendu ce message, il dissimula, le mieux qu'il lui fut possible, le remords de sa conscience, et parvint à comprimer la colère qui le subjuguait; puis il répondit : Retournez vers le roi, mon seigneur, et l'assurez de ma part que je n'ai commis ni trahison ni félonie en donnant la mort à Salewart; nous nous battîmes et il succomba. Au reste, j'accepte le défi de celui qui ose m'accuser, au dépens de ses jours; justice aura lieu, et sa présomption sera manifeste et connue.

Quant à la princesse Ermegarde qu'il dit être sa mère et dont il veut si chaudement la liberté, vous

direz, en mon nom, à son prétendu fils que je désire que notre différend se vide ici même, afin que, s'il a le dessus, comme il se le promet follement, il n'ait pas la peine, pour la délivrer, de se transporter trop loin. Cela dit, il commanda que le héraut fût bien traité, et le congédia.

Resté seul avec trois ou quatre de ses plus intimes chevaliers, il demeura quelques instants les yeux fixés sur le foyer, et enfoncé dans une profonde méditation. Eh! bien Enguerrand, dit-il enfin, que penses-tu de ce défi? le roi n'aurait-il pas quelque arrière pensée? As-tu jamais entendu parler de ce Lyderic? — Non, sur ma foi, et si Dieu ne le connaît pas mieux que moi, je crains fort pour sa place dans l'autre monde, vers lequel vous l'allez expédier... — Mais, interrompit un jeune écuyer; ne serait-il pas possible de faire parler Ermegarde elle-même, en s'y prenant adroitement et avec douceur? — J'y pensais, dit Phinard; qu'on amène sur-le-champ la prisonnière.

Aussitôt deux gardes allèrent chercher la princesse; on la fit sortir du donjon où elle était enfermée depuis si long-temps. Pâle, triste et courbée par le chagrin, et pensant que son heure dernière était arrivée, elle comparut devant cet homme cruel. Le fier châtelain abandonnant son air altier, commença par lui faire quelques questions insignifiantes; puis, employant la ruse et les détours, il parvint à lui faire avouer que, peu de jours avant son emprisonnement, Dieu l'avait rendue mère d'un fils, et que, craignant la fureur de ceux qui la poursuivaient, elle l'avait caché dans un buisson, près d'une fontaine. Après cet aveu, réfléchissant qu'elle en avait peut-être trop dit, et qu'elle pouvait avoir compromis

l'existence de cet être qu'elle connaissait à peine, mais qui lui était si cher, elle supplia Phinard, les yeux en larmes et les mains jointes, d'avoir pitié d'un faible enfant, ou bien que sa mort fut précédée de celle de sa misérable mère.

Celui-ci, la conscience troublée par cette déclaration, pensait à bien autre chose qu'aux larmes de la pauvre prisonnière : la naissance presque miraculeuse de cet enfant, lui faisait redouter que Dieu, fatigué de ses cruautés, ne le destinât à en devenir le vengeur.

Il résolut néanmoins de faire face au danger, en comptant beaucoup sur son habileté et sur son adresse à manier les armes.

Le pont-levis abaissé de nouveau, l'envoyé du roi de France rejoignit ses compagnons qui l'attendaient impatiemment, et il ne tarda pas à se remettre en route, non sans qu'on lui eût fait mille questions sur le redouté châtelain du sombre et triste manoir qui l'avait reçu.

Au bout de quelques journées de marche, ils arrivèrent à Soissons où se trouvait le roi Dagobert, avec grand nombre de seigneurs et le jeune Lyderic. La réponse pleine d'orgueil et de mépris de son ennemi, lui causa une grande joie, il demanda aussitôt au roi que son bon plaisir fut d'octroyer que le combat eût lieu, conformément aux propositions de Phinard ; ce que Dagobert accorda, en promettant d'y assister avec une cour nombreuse, tant il était curieux de connaître l'issue de cet événement.

Le jour étant arrivé, le roi, dans un équipage digne de sa grandeur et de sa puissance, se mit en route et vint au château de Bucq, où tous les

honneurs qu'un vassal doit à son suzerain, lui furent rendus par Phinard qui, prince de Bucq et comte d'Harlebecque, relevait du roi de France.

Bientôt, le vassal fut sommé de paraître devant le conseil de ses pairs, et là, le prince lui-même, lui annonça la cause de sa venue, et dit qu'il eut à se tenir prêt, pour entrer le lendemain en lice contre Lyderic. Phinard répondit fièrement, après s'être incliné, que la fin du combat lui serait encore plus agréable que son commencement.

La nuit qui précéda ce grand jour, les vassaux et serviteurs de Phinard crurent apercevoir autour du château une grande quantité de gens de guerre à cheval. Tout le monde fut en rumeur et l'on sonna l'alarme; mais quand on eut baissé le pont et que l'on se fut approché, on ne vit autre chose qu'une espèce de squelette couvert d'une armure couleur de feu, qui s'évanouit dans l'ombre, passant devant les remparts avec la rapidité d'une flèche : de sorte que l'on disait que c'étaient des esprits qui venaient signifier au chef sa mort prochaine.

On assure, en outre, que deux chat-huans furent vus se battant au-dessus des tours; et que le lendemain l'un d'eux, trouvé à terre grièvement blessé, mourut en même temps que le châtelain.

Enfin, le 15 du mois de Juin 840, vers six heures du matin, le roi accompagné de sa chevalerie, monta sur une estrade dressée à cet effet en face de la lice (1). Sur cette estrade se pla-

(1) On raconte que le Pont-de-Phin, à Lille, tire son nom de Phinard, parce que c'est là que se trouvait l'enclos du combat, et qu'il fut tué. Ce pont traverse de nos jours la rue de Paris, vis-à-vis de la rue des Ponts-de-Comines; mais des constructions successives en ont rétréci le terrain et il a cessé d'être visible pour les passants.

cèrent à côté de lui plusieurs notables barons et chevaliers. Deux pavillons étaient tendus à l'extrémité de l'enclos, et deux grands fauteuils s'y trouvaient pour les deux champions. Aussitôt que Dagobert eut pris place, un héraut somma Phinard de comparaître en personne, l'heure qui lui était assignée ayant sonné.

Alors le farouche forestier entra dans l'arène sur un cheval bardé de fer. Il était lui-même armé de toutes pièces, sa visière abattue; il tenait une lance énorme d'une main, et avait son épée et une grosse dague, dit *poignard de mistricorde*, pendues au côté du harnois,

Lorsque le héraut eut appelé Lyderic, celui-ci parut, monté sur un coursier impétueux couvert d'une housse de drap d'or, dont chaque coin portait une épée brodée en argent. Tous deux marchèrent vers le roi, et firent, sur un manuscrit des Livres saints, le serment de combattre pour une bonne cause; puis ils retournèrent à leurs pavillons.

On fit bientôt clamer (1) à son de trompe que, sous peine d'être pendu, tout le monde eût à quitter l'arène, excepté les hommes chargés de la garder. Les barrières tombèrent, on cria de laisser aller les champions et qu'ils fissent leur devoir. Lyderic s'avança le premier et Phinard marcha à sa rencontre. Quand ils furent à portée, ils s'élancèrent l'un sur l'autre comme deux lions, et du

(1) Clamer, *Clamare* : Appeler, Proclamer; vieux mot presque inusité, que ne donnent déjà plus que quelques Lexiques; mais dont la signification énergique doit faire regretter l'abandon; quoiqu'il nous reste encore, de la même famille, le substantif Clameur, et le verbe Proclamer.

premier choc, ils firent voler leurs lances en éclats ; puis s'approchant davantage ils commencèrent à combattre à coups d'épée. Bientôt leur impatience les excitant mutuellement, ils prirent de nouveau du champ et bondirent l'un vers l'autre avec tant d'impétuosité, qu'ils en furent désarçonnés.

Les deux champions engagèrent, à pied, une lutte terrible. Les étincelles jaillissaient de toutes parts sous les coups précipités des poignards. D'abord Phinard, plus robuste, sinon plus adroit ; l'emporta ; mais le jeune Lyderic plus souple et moins chargé de fer, se débarrassa tout-à-coup de sa dague ; étreignit subitement son adversaire, l'enveloppa comme un serpent, et le renversa sous lui.

Aussitôt, lui arrachant son poignard, il le plongea tout entier, au défaut même de l'armure, dans la gorge de Phinard, dont le sang vint à flots rougir la terre, et qui expira dans un mouvement convulsif, en poussant un râle affreux.

Tous les assistans applaudirent à cette importante victoire, et Dagobert lui-même, descendit de son estrade, pour s'informer de l'état de Lyderic et le féliciter de sa bravoure et de son succès. Comme le vainqueur avait reçu plusieurs blessures, il fut transporté, en litière, jusqu'au château de Bucq, où l'attendait le double bonheur d'embrasser sa mère et de lui rendre la liberté.

Bien qu'aucune de ses blessures ne fût dangereuse, il dut garder le lit, les médecins assurant que la guérison serait longue, quoique certaine. Cependant, le roi, qui ne savait assez louer la prudence, le courage et la vertu du jeune Lyderic, averti que sa convalescence serait ajournée au-delà

du terme qu'il avait calculé, vint le lendemain le trouver dans son appartement, et là, en présence des princes, barons et chevaliers qui l'accompagnaient, il lui fit don, à perpétuité, pour lui et ses successeurs, de toutes les terres, seigneuries et propriétés de Phinard.

En outre, pour honorer d'autant plus sa conduite, et exciter d'autres à l'imiter, il le constitua Forestier (1) ou Comte du pays de Flandre. Après avoir reçu son serment de fidélité et d'hommage, Dagobert retourna en France, laissant le château de Lyderic au milieu des fêtes et des festins qui y continuèrent encore pendant plusieurs jours.

(1) On a beaucoup discuté sur l'étymologie du mot Forestier, on en est arrivé jusqu'à douter même de l'existence. Mais il est certain que ce furent les premiers chefs du pays. Ce mot de Forestiers vient de *vorst*.

LA CHATELAINE

DE GHISTELLES.

(LÉGENDE DU ONZIÈME SIÈCLE. ANNÉE 1004.)

Non loin de Boulogne, au lieu appelé Lonfort (aujourd'hui paroisse de Wierre-Effroy), vivaient, vers la dernière moitié du onzième siècle, deux nobles époux : Humfrid et Ogeva.

Une fille unique, l'innocente Godelieve, semblait leur avoir été donnée pour récompense de leurs vertus. La bénédiction du ciel était inscrite sur son beau front, aussi blanc que l'albâtre, aussi doux que le satin. De longs cheveux noirs caressaient les séduisants contours de ses épaules, l'œil le plus exercé n'aurait pu trouver un défaut dans l'arc de ses noirs sourcils, et chacun de ses mouvements révélait une grâce ineffable.

Seulement, on eut pu reprocher à cette noble créature un penchant tellement prononcé vers la mélancolie, qu'il semblât qu'elle pressentit que la plus triste destinée dût être la sienne.

Au sortir de l'adolescence, ses dispositions naturelles avaient été si heureusement cultivées que le bruit de sa vertu, de ses talents, de sa beauté, s'était au loin répandu simultanément. Bientôt,

nombre de nobles partis se présentèrent, et ceux même qui n'avaient d'abord été attirés que par la fortune et la haute naissance de son père, guerrier non moins aimé qu'estimé de Baudouin de Mons, comte de Flandre, se sentaient, à sa vue, épris d'un amour irrésistible. Parmi les prétendants était un baron flamand, du nom de Bertulle, seigneur de Ghistelles.

Cette petite ville, située entre Bruges et Ostende, qui dût ses privilèges à Gui de Dampierre, et fut successivement environnée de remparts, de fossés et de murs, en 1324, 1434 et 1840, atteignit avec le temps un haut degré de prospérité, jusqu'à ce que le fruit amer des guerres civiles ne lui laissassent plus que les ruines d'un fort, qui, dit Sanderus, était un monument de l'élégance du moyen-âge, mais dont les traces disparurent bientôt.

Dans le onzième siècle Ghistelles et ses environs n'étaient encore qu'un terrain inculte et coupé de marais presque inabordable. Ce sol ingrat, qui relevait du diocèse de Tournay, était habité par une race d'hommes barbares, toujours en guerre avec leurs voisins, et à tel point insatiables de sang, que les auteurs les appellent des Scythes (1).

Le guerrier indomptable, châtelain de ce lieu, avait vu son caractère, naturellement passionné, s'empreindre de tous les vices qu'engendre une autorité sans bornes, comme sans frein, sur une population à demi sauvage. La renommée apporta

(1) In his locis moratur gens hominum atrocissima; qui ferocitatem Scythicæ gentis superare videntur. — Ghistelenses, gens Scythica, nullis feritate cessare. — *Vide Meyer, et Acta sancti Arnulfi, iunioris partis Flandriæ apostolicæ.*

jusqu'à lui le bruit des charmes de Godelieve, et il prétendit l'unir à son sort.

Malgré les instances de ses parents, la douce Godelieve ne pouvait se décider à faire un choix : sans autre motif qu'une sorte de terreur instinctive, elle suppliait, chaque fois, son père, de ne point la presser : elle invoquait son jeune âge, et disait qu'à seize ans on était si peu capable d'apprécier les devoirs d'épouse que, pour elle, l'idée seule des chances de la maternité lui prescrivait d'attendre encore.

Le baron croyant que de semblables motifs n'étaient qu'un frivole prétexte, et désirant profiter des partis puissants que trop de vains délais pouvaient rebuter, persuadé d'ailleurs que la timidité seule agissait sur sa fille, résolut de fixer lui-même son choix, certain alors que cette espèce d'antipathie pour le mariage ne tarderait pas à se dissiper.

Par une sorte de fatalité, dont quelquefois se sert Dieu pour éprouver ses élus, ce fut le farouche Bertulfe qui devint l'époux de Godelieve, qu'il emmena dans son castel, après plusieurs jours de fêtes, pendant lesquelles n'avait fait que s'accroître la mélancolie habituelle de la jeune fille, d'ailleurs résignée à la volonté de parents qu'elle avait appris, dès son enfance, à vénérer comme l'image du Tout-Puissant sur la terre.

Les lieux incultes qu'elle traversa, les hommes peu ou point civilisés qui se présentèrent à elle, sur le territoire soumis à son seigneur et maître, les coutumes si différentes de celles qui lui étaient familières, tout contribua à augmenter ses craintes.

A peine fut-elle arrivée, qu'elle se vit en butte à l'intimité de la vieille mère de Bertulfe, espèce

de mauvais génie, dont l'âge avait desséché le cœur, et qui, soit parce que son fils ne l'avait pas consultée, soit éloignement de tout ce qui était noble et pur, soit répugnance pour une personne qu'elle considérait comme étrangère, ou pour tous ces motifs réunis, détestait sa belle-fille même avant de la connaître.

Cette mégère réussit à envenimer les sentiments de Bertulfe, qui, comme tous les hommes passionnés, se jetait facilement dans les extrêmes. Des soupçons, adroitement suscités, des reproches sur son goût singulier pour la noire chevelure de sa jeune épouse, tandis que ses égaux n'eussent pas daigné jeter les yeux sur une femme dont les boucles n'eussent brillé de la couleur de l'or, une raillerie satanique sur ce qu'elle nommait sa feinte timidité, firent enfin germer, dans l'ame de son fils, autant d'antipathie pour Godelieve, que cette céleste créature méritait d'amour.

Celle-ci, douloureusement affectée d'un tel changement, mais qui voyait d'où partait le coup (car le front ne dissimule pas toujours les sentiments de l'ame), ne voulut point mettre la dissension entre la mère et le fils, et préféra souffrir en silence. Elle chercha l'oubli de ses chagrins dans l'exercice de ses devoirs, dans les consolations données aux malheureux et dans la prière.

Quoique l'aversion de son mari se développât chaque jour davantage, elle continua à se montrer douce, modeste et sensible : souvent, la nuit, plusieurs serviteurs étonnés l'avaient surprise toute en larmes, à genoux dans son oratoire, suppliant Dieu de daigner éclairer l'esprit aveuglé de Bertulfe, et répétant ces paroles du Psalmiste : *Seigneur,*

prenez pitié de moi..... Je baigne mon lit de larmes. — Je suis comme le passereau qui se lamente sur les toits (1).

Enfin, sous un prétexte, non moins faux qu'injurieux, le barbare époux la confina dans un appartement retiré, et mit auprès d'elle un gardien, chargé de l'épier et de lui porter la stricte nourriture qu'il voulait qu'on se bornât à lui donner. Ainsi abreuvée de mauvais traitements, souvent poursuivie par les outrages et la dérision de sa marâtre impitoyable, elle résolut d'avertir ses parents. Parvenue à s'échapper de nuit, elle gagna à pied la demeure où elle avait passé de si heureuses années, et versa dans le sein de sa mère les secrets de son âme abattue et opprimée (2).

Le père, non moins irrité que triste, alla trouver le comte Baudouin, pour lui expliquer la conduite de Bertulfe, son vassal, et demander justice des persécutions qu'avait subies sa fille.

Par l'intervention du suzerain et celle de l'évêque du diocèse, le cruel châtelain fut contraint à venir redemander humblement son épouse, et reçut

(1) *Miserere mei Domine... Lacrymis meis stratum meum rigabo. — Vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto. [Psalm. 6 et 101.]*

(2) Le Légendaire, moine de l'abbaye de Saint-André, près de Bruges, et contemporain de Godelieve, met dans la bouche de cette intéressante victime les paroles suivantes, dont la fin appartient au troisième Psaume de la Pénitence : *Cum consisteret ille adversum me obmutui : humiliata sum et siliui. Ego tamquam surdus non audiebam : et sicut mutus non aperiebam os meum. —* Lorsqu'il se posait devant moi je demeurais humble et silencieuse. J'étais comme le sourd qui n'entend point, et je n'ouvrais pas plus la bouche que si j'eusse été muette.

l'injonction de la traiter d'une manière moins indigne de sa naissance et de ses vertus, sous peine de se voir frappé en même temps par les foudres de l'Église, et par son chef temporel. Mais hélas ! une fois livrée au mal, l'ame du méchant ne fait qu'y persévérer ; et, d'ailleurs :

*Dans les champs que l'hiver désole,
De Flore le printemps ramènera la cour ;
Si l'Alcyon traite Eole,
Eole le fuit à son tour ;
Mais sitôt que l'Amour s'envole
Il ne connaît plus de retour !*

Ainsi, au lieu du bon effet qu'espérait Humfrid de cette mesure, elle causa la perte de sa fille.

En des temps aussi barbares, on devait attendre peu de la soumission forcée d'un seigneur qui, une fois rentré dans ses foyers, et à l'abri de ses créneaux, se croyait dégagé de toute promesse ; alors surtout que l'on méconnaissait tout autre droit que celui de la force.

Bertulfe ressentit donc une haine implacable pour l'épouse qui lui avait involontairement attiré la colère du comte, et la menace de ses vengeances.

Ce sentiment augmenta encore d'intensité par les railleries de sa mère, qui avait juré la perte de l'innocente Godelieve, et par l'accueil glacé de ses égaux, qu'éloignait la crainte de déplaire à un chef aussi puissant que Baudouin.

Comme la patience et la douceur de la belle Godelieve lui gagnaient l'affection de tous ceux qui l'approchaient, il voulut la séquestrer entièrement du monde, et l'enferma, à cet effet, dans un donjon, où il ne permettait qu'à un corbeau l'enclenche qu'avait choisie sa méchante mère, de lui

servir, et de veiller à ce que de nouvelles plaintes ne pussent, en sortant de l'enceinte où il prétendait les assoupir, lui attirer la juste punition qu'il méritait.

Avant sa captivité, Godelieve montrait tant de résignation, que lorsque la compassion de quelques amis se répandait en invectives contre la cruauté du seigneur de Ghisteltes, elle les reprenait doucement : Ne le maudissez pas, disait-elle, car les Livres saints nous ordonnent de bénir les méchants, de prier pour ceux qui nous persécutent, et de chercher à vaincre l'esprit du mal, non par les armes qu'il emploie lui-même, mais par la bonté et la bienfaisance. A quoi sert-il, ajoutait-elle, de regretter les délices de ce monde pour un corps qui, bientôt, sera rendu à la poussière dont il émane ? La mort n'égale-t-elle pas toutes choses ?

Le sort de cette infortunée, privée de toute communication, excita même la compassion de quelques pâtres de ces lieux sauvages, qui dès cette époque arrangèrent des chants agrestes qui se conservèrent long-temps dans la tradition. Sans vouloir établir aucun rapport, nous avons entendu les campagnards de Ghisteltes chanter une ballade flamande, qui rappelle les aventures de S^{te} Godelieve, et avait dans sa texture un air de haute antiquité (1).

Las, enfin, des craintes continuelles qui agitaient son existence, et poussé par sa mère au dernier période de la haine, le cruel Bertulfe avait ré-

(1) Nous possédons une foule de ces chants nationaux, qui mériteraient bien d'attirer l'attention des hommes instruits. M. Willems se propose, dit-on, de publier une collection de ce genre. Nous le félicitons de cette heureuse idée, qu'un homme aussi érudit est seul capable d'exécuter.

solu la moitié de son épousée. Un jour, il fait appeler deux de ses serviteurs, Lambert et Hacca, pour leur communiquer d'atroces desseins et leur en confier l'exécution.

Selon leurs perfides conventions, l'époux de Godelieve vient la trouver au coucher du soleil, le sourire sur les lèvres et l'enfer dans le cœur; il l'embrasse avec une apparente tendresse, et lui annonce qu'il se repent du traitement qu'il lui a fait souffrir jusqu'alors. Il s'assied à côté d'elle sur le seul escabeau qui fut dans le donjon, il l'attime à lui, la rassure par de douces paroles et s'exprime en ces termes :

« Ma douleur est grande d'avoir été si dur envers vous, si aveugle sur vos vertus. J'ignore quel mauvais sort nous a séparés, quelle fatalité nous a enlacés de ses liens de fer, et m'a dénaturé à un tel point, que je ne me reconnais pas moi-même. Des méchants, au cœur jaloux, ont semé ces germes de discorde; mais je veux mettre fin à nos communes tribulations.

« Vous reprendrez votre place près de moi, comme il convient à une épouse chérie, afin d'effacer peu à peu l'inimitié qui nous divise. J'ai trouvé (ajouta-t-il après une assez longue pause, en composant son visage pour cacher la duplicité de son âme), une femme qui se vante de pouvoir unir nos cœurs par un amour indissoluble. J'ai donné des ordres à Lambert et Hacca, il vous l'amèneront; confiez-vous à eux. Je suis venu vous entretenir de cette affaire et de mes desseins, afin que vous ne conceviez aucun soupçon; et que vous ne refusiez pas ce qu'ils vous demanderont. »

— « Je suis, répondit Godelieve, sous la main de

Dieu, je me confie entièrement à ses décrets, je voudrais ce que vous voulez, si l'on n'exige rien de moi qui soit contraire à ma conscience. »

Après ces mots elle se tut. Alors Bertulfe, ayant pris congé de sa victime, monta à cheval et partit pour Bruges, afin de ne point se trouver sur le théâtre même de l'assassinat qu'il avait prescrit : mesure sans doute moins dictée par un reste de pitié, que par le besoin d'échapper au soupçon, sinon aux remords !

Déjà, depuis plusieurs heures, tout, dans le château et les environs, était plongé dans le sommeil, lorsque Lambert et Hacca se présentèrent à la porte du donjon : « Maîtresse, levez-vous, diront-ils, votre intérêt nous amène; voici la femme dont vous avez parlé votre époux. Elle est là, devant la porte, hâtez-vous. »

Godelieve se leva, en se recommandant à Dieu; mais quand elle voulut se vêtir : « Gardez-vous-en bien, objectèrent les traîtres, il est nécessaire que vous soyez nu-pieds et les cheveux pendants, sans autre vêtement que celui qui vous couvre maintenant, afin que la cérémonie réussisse. C'est vers le milieu de la nuit qu'elle doit avoir lieu, ainsi ne perdons pas un instant. » — « Eh ! bien, répondit-elle, le Dieu juste et tout-puissant, dont je suis la servante, daignera veiller sur moi; marchons : je suis prête à vous suivre. »

Quand ils eurent rejoint la vieille, qui les attendait effectivement, tous quatre sortirent de la ville; et, arrivés au détour d'un sentier qui conduisait au bois voisin, un lacet fut subitement jeté au cou de la pieuse châtelaine, pour l'empêcher de crier. Elle tomba sans connaissance et ils ser-

rèrent le nœud coulant ; puis , craignant qu'il ne lui restât un souffle de vie , ils lui plongèrent la tête dans l'eau d'une source voisine.

Le corps inanimé de la malheureuse Godelieve fut remporté au château , couché dans un lit , et recouvert de vêtements.

Le soleil était déjà fort avancé dans sa course que le criminel châtelain n'était pas encore de retour. Lambert , après avoir répandu le bruit que sa maîtresse s'était étranglée , sella un cheval , sous prétexte d'aller avertir son seigneur.

Oependant , la mère de Bertulfe , dissimulant mal sa satisfaction , fit appeler tous les serviteurs au donjon , et se hâta de faire placer le cadavre dans un cercueil. Le maître arriva bientôt avec le trop fidèle exécuteur de ses ordres ; et , affectant la plus grande douleur , il prétendit voir encore une fois le corps de celle qu'il avait si indignement traitée.

On rapporte qu'au moment de l'ouverture du cercueil , la vengeance divine donna un signe de sa colère , en faisant jaillir le sang du cercle violet qui entourait le cou de Godelieve , aux yeux mêmes de son infâme bourreau.

Au bout de quelque temps , on apprit que l'eau d'une source , près de la ville , guérissait plusieurs maux considérés comme incurables , notamment l'aquinancie (1) ; et , au moment de mourir , Hacoa en proie à d'affreuses convulsions , ayant avoué son crime au milieu de cris terribles et de grincement de dents , image épouvantable de ses re-

(1) C'est en effet pour les maux de gorge , qu'est particulièrement invoquée Sainte Godelieve , dont la fête (le 6 Juillet) continue de nos jours à attirer une pieuse affluence à Ghistelles , pendant l'octave de sa durée.

mords, le peuple fut persuadé que l'enterrement, qu'avait déjà signalé plusieurs prodiges miraculeux, était celui d'une sainte.

Ce bruit s'accrédita au loin, et quelques années après, les miracles se perpétuant, l'évêque Radbodon fit exhumer le corps de Godelieve, qu'on trouva aussi intact qu'au premier jour, et le plaça dans l'église, où les fidèles vinrent en foule invoquer l'intercession de la sainte.

Autour de la source dans laquelle les assassins achevèrent de mettre à mort cette jeune et innocente femme, on ne tarda pas à élever une petite muraille; et cet endroit, qu'on montre encore aujourd'hui aux voyageurs, continue à être le but du pèlerinage des fidèles, qui en rapportent sinon la santé, du moins le souvenir d'une intéressante victime de la plus affreuse barbarie, et l'idée consolante du prix réservé à la vertu.

Bertulfe, bourrelé de remords et effrayé de l'énormité du crime qu'il avait commis, en conçut un amer et tardif repentir. Après avoir donné tous ses biens à l'Église, il se retira dans un monastère, pour s'y livrer à une longue pénitence. Une fille, née de son second mariage, fit élever, dans la suite, en l'honneur de sa belle-mère, une abbaye au lieu même où elle avait tant souffert, et se mêla aux religieuses qui y consacrèrent leur existence.

A causes des guerres civiles qui se succédaient, ces pieuses filles se virent forcées plus tard de se retirer dans la ville de Bruges, où le couvent des *Bénédictines de Sainte Godelieve*, possède le vieux manuscrit contemporain, dont nous avons extrait ce que nous venons de raconter, et qui passe pour être l'ouvrage de Drogon.



BAUDOUIN

A LA HACHE.

(CHRONIQUE DE 1111.)

On était à l'automne de l'année mil-cent-onze. Toutes les salles du château situé au milieu de la forêt de Wynendaele, retentissaient du bruit des armures et des cris des écuyers; tout y indiquait les apprêts de quelque grande cérémonie, on ne voyait dans la cour que des hommes et des chevaux, des écus, des cottes-de-mailles, des brassards, des gantelets, des épées, des lances, des haches; enfin des armes de toute espèce.

Auprès de la croisée d'une salle ronde du rez-de-chaussée de la tour de l'ouest, était assis, devant une table de bois d'ébène, convertie d'instruments de chasse et de parchemins, un homme dont les membres robustes, le regard fier, les cheveux rudes, d'un blond très-prononcé, et la noble contenance, annonçaient un personnage habitué au commandement, fait aux combats et à l'intempérie des saisons; ce que confirmait en outre une espèce de casque sans panache, mais très-brillant, et un justaucorps de buffle, orné de plaques de cuivre, et recouvert d'un large baudrier auquel était suspen-

due une longue et large épée, surmontée d'une garde en forme de croix.

Il paraissait réfléchir profondément, la tête appuyée sur la main et frappait, par fois, la terre avec le pied, d'un air de colère.

C'était Baudouin, dit à la Hache, fils du comte Robert, et seigneur de ce château comme de tous les domaines de Flandre.

Le départ de son père pour la Terre Sainte, en 1098, et le long et glorieux séjour qu'il y avait fait, tout en lui valant le nom de *Fils de St-Georges* et d'*Épée des Chrétiens*, mirent son noble comté de Flandre à bien des épreuves : Dieu l'abandonna à l'ambition des princes voisins, et à la rapine de quelques seigneurs et chevaliers déloyaux. Cependant, satisfait du zèle qu'il montrait contre les infidèles qui souillaient son tombeau, il l'appela à lui, pour recevoir la récompense de ses travaux ; et messire Robert laissa à son fils le soin de venger ses vassaux opprimés.

Après la mort de son père, Baudouin fit publier, dans tous ses fiefs, le jour et l'heure où il présiderait, à Ypres, l'assemblée des États qui devait s'y tenir trente jours après la date des missives de convocation. Afin d'augmenter l'éclat de cette cérémonie, un grand nombre de seigneurs y furent appelés pour accompagner le comte, et six écuyers de noble lignage, devaient chausser l'éperon, en mémoire de cet événement.

Baudouin méditait sans doute sur la manière dont il appaiserait les plaintes survenues de tous côtés contre les Hautbers et les Barons de ses états, car on était à la veille du jour où il allait prendre un parti décisif. Un écuyer étant venu

l'avertir que le repas l'attendait, il sortit de l'appartement de la tour, pour se rendre dans la grande salle, où déjà se trouvaient ses convives.

Mon père ! dit le comte à son chapelain, comme il allait se mettre à table à côté de lui, qu'on avertisse les écuyers qui doivent recevoir l'accolade, de se présenter devant moi.

Le chapelain s'inclina, répéta l'ordre à un page et les écuyers furent aussitôt introduits.

Amis ! dit Baudouin, je vous félicite d'avoir été désignés comme les plus dignes de l'honneur qu'on vous prépare : j'aime à croire que vous répondrez à nos vœux ; cependant, il est des usages que vous devrez suivre, avant d'entrer dans la milice à laquelle vous aspirez ; d'abord vous ferez auprès de moi les fonctions de pages, durant ce repas ; et Herman, mon chapelain, vous prescrira le reste.

Les écuyers exprimèrent leur reconnaissance, et se mirent aussitôt en devoir de suivre ses intentions. Un ménestrel, portant l'habit de pèlerin, fut introduit et récita pendant le festin les promesses des preux croisés, et l'orgueil abattu du croissant. Lorsque le comte se fut levé de table, il dit au chapelain : « Maintenant, mon père, je vous recommande ces jeunes gens ; aidez-les de votre saint ministère dans leurs actes de dévotion. » Les écuyers sortirent alors de la salle du festin, et chacun d'eux se rendit au bain, en signe de pureté, pour se préparer aux cérémonies de la nuit. Ensuite ils se retirèrent dans leurs appartemens, où une troupe nombreuse de jeunes pages vinrent, au son des instrumens, les revêtir d'une cotte de drap blanc et d'un chaparon de même couleur.

Lorsque le couvre-feu eût sonné, ils allèrent

en ces costumes, dans la chapelle du château, et passèrent la nuit dans le recueillement, un cierge allumé devant eux. Au point du jour le chapelain les fit confesser et communier, et au dernier Évangile de la Messe, ils offrirent leurs cierges à Dieu dans la chapelle, et donnèrent un denier en l'honneur du noble suzerain qui les avait chevaliers. On était encore occupé de toutes ces cérémonies, lorsque Bandouin, revêtu d'une armure resplendissante d'or et d'acier, fit amener son couraier, donna le signal du départ à ceux qui devaient immédiatement le suivre. Aussi, quand les écuyers quittèrent la chapelle où ils étaient momentanément restés seuls pour se recueillir, le pas des chevaux, le roulement des chariots et les voix des nombreux cavaliers qui accompagnaient le comte à Ypres, ne se faisaient déjà plus entendre que comme le bruissement lointain d'une chute d'eau. Enfin, tout le monde s'éloigna successivement, puis après, le pont-levis se releva, et l'on n'entendit plus que l'abolement de quelques chiens dans la vaste cour qui formait le centre du château, et au milieu de laquelle se trouvait une tour dont les corbeaux reprenaient possession, aussitôt qu'eût cessé le fracas inaccoutumé qui les en avait chassés.

Arrivé à une clairière, le comte fut étonné du mouvement qu'il y remarqua : quels sont ces préparatifs, dit-il ? si je ne me trompe, ce buste annonce ici le jeu de la quintaine, et cet oiseau le tir de la colombe. Mais pourquoi cette jeune fille parée ? ces habits blancs, ce bouquet ? Ah ! je ne saurais m'y tromper, c'est d'un mariage qu'il s'agit. Approchant de la jeune fille, il arrêta son dextrier ; par tous les saints du paradis ! elle est charmante, dit-il ; Herman,

que ne m'avez vous instruit que la fille d'un tel maître
vassaux, allait se marier, si près de ma demeure ?
J'aurais pu m'unir aux vœux que l'on fit pour sa
félicité. — J'ignorais que monseigneur s'intéressât...
— Pouvez-vous ignorer, interrompit le comte, le
prix que j'attache au bonheur de mes sujets. Vous,
jeune fille, ajoutez-il, en ôtant de son doigt un
anneau d'or, recevez ce témoignage de l'intérêt
que je prends à votre hyménée ; cet anneau peut
devenir un gage de ma protection.

La jeune fille reçut, en rougissant, la bague
du comte, et chaque seigneur, frappé de sa beauté,
voulut à l'exemple de son chef, lui faire un présent.

Ils étaient encore attroupés autour d'elle, lorsque
le comte, occupé de graves sujets de méditation, était
déjà loin. Devais-je donc être si galant pour cette
jeune fille, qui fait désertir les trois quarts de
mon monde, dit-il, en se voyant presque sans es-
corte ? — *Melitia diaboli...* murmura le chapelain ;
mais un regard du comte le fit taire, comme il al-
lait continuer, et un nuage de poussière annonça
l'arrivée du reste de la troupe.

Cependant tout le clergé et tous les seigneurs
de la Flandre s'étaient rendus avec empressement à
Ypres, par suite de la convocation du comte.

Déjà plusieurs églises, prieurés et monastères,
ainsi qu'une enceinte de murailles, flanquée de
tours, donnaient à cette ville un aspect imposant.
Un grand nombre d'hommes d'armes et de che-
valiers en habits de ville, circulaient dans les
rues, laissant, au lieu de le relever, traîner leur
manteau sur les talons, comme c'était alors la mode,
et portant à leur ceinture une dague à manche de
pied de biche. On voyait aussi les taverneurs,

suivant la coutume du temps, placés à leurs portes, orient leurs boissons, et invitant, le plus gracieusement qu'ils pouvaient, les passans à venir boire d'excellente carvoise, de bon cidre, ou d'un délicieux hypocras.

La salle de l'assemblée présentait le spectacle le plus majestueux; on remarquait sur les premiers bancs que l'on y avait disposés, Jacques de Lille, fils de Gaultier, les seigneurs de Gruuthuyse, de Vassonaere, de Staden, de Berchem, et autres chefs de maisons célèbres à cette époque; beaucoup de barons et de chevaliers étaient placés dans les tribunes latérales, et force bourgeois, vassaux et gens de robe, occupaient les galeries plus élevées.

Cette grande salle formait un carré long, éclairé par huit immenses fenêtres à vitraux peints, représentant la plupart des événemens mémorables où avaient figuré les preux de la maison de Flandre.

De larges portes de chêne étaient pratiquées de distance en distance, et l'une d'elles, entr'ouverte, laissait apercevoir une chapelle circulaire dont l'autel était paré. Les murs, couverts de boiseries de chêne ciselé et ciré, effraient sur des panneaux peints le martyr de saint Laurent, les amours du dieu payen Jupiter, la prise de Jérusalem par Godefroy de Bouillon : cette dernière peinture venait d'être faite en l'honneur du comte défunt, et se trouvait placée en face du tableau de trois sorcières récemment brûlées à Rouen.

Enfin, les armoiries des principales maisons de Flandre décoraient la partie supérieure d'une vaste cheminée, que soutenaient deux lions de taille colossale, et devant laquelle on avait placé le fauteuil et le dais du comte.

La porte principale s'ouvrit avec fracas ; silence fit immédiatement silence ; et un héros à haute voix l'arrivée de Baudouin :

Tous se levèrent , et le comte entra , suivi de nombreux officiers. Sa démarche était belle d'un homme qui réfléchit à quelque objet de haute importance ; et comme si quelques unes des personnes présentes n'eussent pas été dignes de son attention , il ne salua que légèrement l'assemblée.

Alors s'étant avancé jusque sous le dais qui lui était préparé , il fit signe à chacun de s'asseoir , et prit aussitôt la parole en ces termes :

MESSIEURS ET MESSIEURES :

« Lorsque le défunt comte , mon seigneur et père , fut appelé par la volonté du Ciel à combattre pour nos frères d'Orient , il espérait que Dieu bénirait ses domaines. La Providence a étendu en effet une main bienfaisante sur notre patrie : jamais le commerce de nos villes ne fut aussi florissant , jamais les produits de nos campagnes ne furent aussi abondants que pendant le cours des guerres saintes. Mais il est des méchants que le Ciel châtie à leur déloyauté , pour des châties en d'autres temps , et par leur infame conduite tous les bienfaits célestes se sont changés pour nous en désolations.

« Tel fut le regret du comte mon père à ses derniers momens ; et lorsque je fus appelé à ce noble héritage , dans quel état déplorable , ai-je trouvé mes vassaux ? J'ai visité les campagnes , et n'y ai vu que misère et abandon ; sous le chaumière étainant la douleur , l'oppression et la faim ; dans les villets , le crime marchant le front levé , et la rapine et la misère.

devenus habituels. Des pâtres égorgés, des troupeaux volés; des marchands indignement pillés, des filles, des femmes lâchement déshonorées, voilà ce qui signifierait à jamais les premiers mois de ma souveraineté! Non, la postérité ne dira pas que le fils du comte Robert, que les chrétiens de Jérusalem nommaient leur glorieuse *Épée*, ait été sourd un moment aux cris de son peuple.

« Nobles seigneurs, le sang de nos vassaux n'a été que trop versé; leurs champs appauvris furent assez long-temps pillés et ravagés par l'insatiable cupidité et les vices de quelques uns de leurs maîtres. »

Alors tirant son épée, il continua :

« Par le Dieu tout-puissant ! je fais ici serment solennel, que la paix sera entretenue et observée, et que moi-même, de ma propre main, je punirai corporellement et de mort, celui qui la violerait, et enfreindrait désormais les lois de la nature et de l'honneur ! Vous, messires, barons, chevaliers et hommes d'Eglise qui m'entendez, vous avez tous des domaines et des vassaux opprimés, unissez-vous donc à moi et, s'il en est parmi vous qui, pour des motifs que j'ignore, ne veulent pas s'associer à cet acte de justice et d'humanité, qu'ils sortent des rangs et prennent la parole. »

Toute l'assemblée demeura étonnée et interdite à cette énergique sortie du comte, qui posant son épée nue sur un carreau de velours, invita le prévôt de St Donatien, son chancelier, à la passer au chevalier le plus proche, et chacun, tour-à-tour, répéta le même serment.

Après cette cérémonie, le chancelier lut divers réglemens de police qui reçurent l'approbation de l'assemblée. Cette lecture terminée, le comte s'adressa au seigneur qu'il avait à sa gauche : « Comte de Vassenaere, dit-il, qu'on introduise les écuyers. »

Vassenaere s'inclina, fit signe à un officier et l'une des portes latérales s'étant ouverte, on vit entrer un jeune homme nu-tête, couvert de l'armure des chevaliers, mais sans éperons; une troupe d'écuyers revêtus de juste-au-corps de drap blanc, l'accompagnaient dans le plus profond silence.

Le nouveau chevalier, s'étant avancé jusqu'au dais du comte, s'inclina profondément.

Qui êtes vous? demanda Bandonin, et de quel seigneur, haubert ou chevalier, avez-vous été page ou écuyer? — Mon nom est Pierre de Jabbeke, répondit le jeune homme, j'ai servi comme écuyer le noble comte de St-Pol, ici présent. — St-Pol! dit le comte, et son visage se rembrunit; quels sont vos titres à l'honneur que vous réclamez? — Six quartiers, une vie exempte de méfaits ou de déloyauté, et votre bon plaisir. — Il suffit.

Alors le jeune écuyer s'agenouilla, le comte prit des mains du héraut d'armes l'épée qu'il tenait pour cette cérémonie, et après en avoir frappé légèrement Jabbeke sur l'épaule : « En mémoire de ce jour où nous avons juré la paix publique, dit-il, de par Dieu, Notre-Dame et monseigneur St-George, te fais chevalier et te donne le fief de *Boschkest*; sois pieux, bon et féal. »

Le nouveau chevalier prit respectueusement l'épée que lui offrit le comte, et se tournant vers l'autel de la chapelle qui touchait à la salle : « Je jure, dit-il d'une voix forte, et dans l'attitude du recueil-

levent, je jette de sacrifier mes biens et ma vie pour la religion, pour le salut de l'état, pour la défense des veuves et des orphelins. Je jure foi et hommage à mon seigneur le comte de Flandre, de la bienveillance de qui je reconnaitrai toujours tenir la fief de *Beekbant*; je promets de le servir de corps et de biens, en aide et en conseils. »

Dierck de Jabbeke se mêla parmi les seigneurs qui entouraient l'estrade du comte, et cinq fois la même cérémonie se renouvela avant la séparation de l'assemblée.

Lorsque Baudouin se retira dans les appartemens de son palais, les derniers rayons du soleil couchant faisaient jaillir les gerbes d'un feu rouge et éclatant sur leurs vitreaux élevés; chacun regagna lentement sa demeure, et tout semble devoir rentrer bientôt sous l'influence du repos.

« Toi voilà chevalier ! dit St-Pol à Jabbeke, qui venait d'entrer dans une salle basse, servant de réfectoire, où étaient réunis quelques autres jeunes seigneurs, Jean de Wezel, Guido d'Obigné, Pierre de Cohan et Robert de Warrin : toi de comte, cher et beau, damoiseau, continua-t-il, ce titre te va bien; mais il est plaisant de te voir métamorphosé en protecteur des veuves, en boucher de l'innocence ! »

« Vous riez, comte, répondit Jabbeke, mais vous ne doutez pas, j'espère, de ce que pourraient ma bravoure et mon zèle, s'il s'agissait de briser une lance pour quelque dame outragée; ou pour toute autre cause aussi légitime ? — Dieu m'en garde, reprit le comte, vous fûtes toujours, à mon service, aussi valeureux que quelque tenant, chaussé de l'éperon, que ce puisse être à aussi la chance

de maigre combat, puisse-t-elle s'en aller à vous !
— Amen, dit Jabbeke avec force, et au même instant
porta involontairement sur l'épée qu'il venait de
recevoir.

Puisse la grace, que vous invoquez si géné-
reusement pour Jabbeke, ne pas trop s'accomplir
pour moi cette nuit, dit Wezel à St-Pol. — Que
voulez-vous dire, repartit le comte ? — Je veux
parler de cette mariée de la forêt, que nous avons
vue ce matin et qui doit se donner ce soir à quel-
que vilain, indigne de ses charmes.... Mais cette
nuit le comte restera à Ypres, et j'espère bien
surprendre l'oiseau avant que... — Y pensez-vous ?
s'écria Jabbeke, non moins étonné qu'irrité, et le
serment que nous avons fait tout-à-l'heure ? — Le
serment, répondit Wezel, le serment ! quel che-
valier de notre lignage crût jamais comprendre ces
vilains attachés à la glèbe, dans la solennité du
serment ? Plutôt mourir que laisser entre de telles
mains des charmes si dignes de nous et de notre
courtoisie !

— Bien parlé, répliqua St-Pol. — Soit, ajouta
Jabbeke ; mais en ce cas, j'élève sur Marie des
prétentions que personne de vous ne peut avoir, et
je les soutiendrai les armes à la main. Il y a plus de
deux ans que lui ayant parlé aux environs de sa
demeure, elle me nomma son chevalier. — Et moi,
dit Avelghem, qui s'était joint aux interlocuteurs
pendant le cours de l'entretien, je suis prêt aussi à
verser mon sang pour elle, et sans vouloir vous dire
mes raisons, je me crois plus que vous tous, un
droit incontestable sur cette belle enfant.

Kh ! bien, partons ! s'écria Jabbeke en colère ;
le plus brave l'emportera ! — Partons, répétèrent-ils

temp, et le bruit du galop de huit chevaux retentit dans les rues. Les chevaliers se dirigèrent vers la forêt, laissant St-Pol qui, livré à ses idées de rébellion, souriait du premier attentat que l'on allait commettre contre la paix publique, si hautement jurée. Pendant ce temps, la forêt de Wymondale retentissait des cris de joie et du son de divers instruments. La belle mariée, le front paré de roses blanches, dansait avec son nouvel époux sur la pelouse de la clairière, entourée de ses jeunes compagnes : le plaisir et les jeux innocens régnaient partout autour d'eux.

Raydouin, resté seul avec son chapelain, pensait à d'affet que devait avoir produit ces paroles sur l'assemblée des États, et invoquait en vain le sommeil, pendant que son replet compagnon, appesanti par le souper qu'il venait de faire, endormi et étendu sur un fauteuil devant le foyer, faisait entendre par intervalles, le bruit d'un homme qui étouffe.

« La peste soit du ronfleur ! dit le comte en lui-même ; mais aussi bien, puisque le sommeil ne vient point nous visiter cette nuit, partons pour Wymondale. Je pourrai peut-être encore, sans être comte, jouir d'un plaisir dont je suis privé depuis longtemps, celui de voir des heureux ; ce sera la première récompense du bien que je médite ; malgré la nuit qui s'avance, je trouverai sans doute encore du monde sur pied.

A cheval ! dit-il alors d'une voix forte, en secouant le bras du chapelain, plongé dans un profond sommeil, et qui faillit tomber à la renverse, en se sentant réveiller aussi brusquement. — A cheval ? objecta l'ecclésiastique, à cheval ? — Mais dit ! — Non, à cheval, nous dir-je ; et qui pense ce

nous

nous suive. Herman sortit en gémant entre ses dents : à cheval à cette heure ? quel diable d'homme !

Quelques momens après, le comte et Herman aperçurent le sombre rideau que présentait la forêt à l'horizon. — Quel est ce bruit que j'entends au loin ? dit tout-à-coup Baudouin à son chapelain, à peine éveillé malgré le chemin déjà parcouru. S'il n'était pas si tard, je croirais que quelque troupe de chasseurs force un sanglier dans ces bois. — Je n'entend rien dit le moine, que la peur commençait à tirer de son apathique somnolence.

Mais le bruit se rapprocha et l'on entendit un murmure confus de voix, d'armes et de chevaux. Avançons, dit le comte, après avoir arrêté sa monture pour quelques instans, afin de mieux écouter ; je n'augure rien de bon de ce tumulte ; puis il piqua des deux, baissa la visière de son casque, comme s'il s'attendait à un combat, ou qu'il ne voulait pas être reconnu.

— Par le ciel ! monseigneur, n'avançons pas, cria le chapelain, en voyant son maître s'élançant avec un tel empressement vers le lieu d'où partait le bruit, n'avançons pas vous dis-je, nous sommes peut-être au milieu des mauvais esprits. — Silence, tête fêlée ! Silence, sur la vie ! — Le cheval du chapelain, plus impétueux que son cavalier, l'emporta malgré lui sur les pas du comte, et en moins de quelques minutes ils furent sur le lieu même de la scène.

Là, placés à l'abri d'un chêne aux rameaux étendus et au feuillage bas et épais, ils ne tardèrent pas à apercevoir, assez près d'eux et traversant une petite avenue, plusieurs hommes armés, entraînant, malgré sa résistance et ses cris, une

jeune fille échouée, dont les habits étaient en désordre, tandis qu'un assez grand nombre d'hommes se jetaient sur eux, pour leur barrer le passage, et la soustraire à ses ravisseurs. — *Vade retrò, Satanas!* dit à voix basse le chapelain, en se signant avec effroi. — C'est la fiancée de ce matin! murmura le comte, avec une fureur concentrée et palissant de colère. Grand Dieu! voilà donc les heureux que je croyais voir autour de moi!

Par le sel de mon baptême! ajouta-t-il assez haut pour être entendu de toute la troupe, quels que soient ces scélérats, ils sont tous morts! Au même instant il lança son cheval sur celui des cavaliers qui serrait la jeune fille entre ses bras. — Y pensez-vous? arrêtez monseigneur? dit le moine, presque mort d'épouvante: cette grande ombre qui se dessine sur l'avenue, n'est qu'un reflet de Satan, étreignant un archange!

Mais Baudouin ne l'entendait plus, et il s'écria d'une voix terrible, en s'élançant sur les ravisseurs, lâchez cette fille, et défendez votre vie!

Le chef inconnu de la troupe, étonné d'une apostrophe aussi subite, déposa sa proie et saisit avec force l'énorme lance suspendue à ses côtés. La jeune fille se jeta parmi ses compagnes et une nouvelle lutte s'engagea entre les paysans et les autres cavaliers.

Néanmoins, Baudouin et son adversaire paraissaient animés d'une égale fureur. Le premier leva sa lance, ferrée d'un acier resplendissant et ornée de clous de cuivre, et courut une première fois sur son ennemi avec l'impétuosité de l'éclair, mais par un mouvement adroit de son adversaire, il passa sans le toucher; et son cheval donnant du

pied contre une racine, broncha et faillit le désemparer. Le comte qui était excellent cavalier, reprit assiette aussitôt, et reçut, immobile, le choc de l'inconnu, dont la lance se brisa jusqu'à la poignée. Alors, plus bouillant que jamais, Baudouin, ayant saisi sa hache qui pesait environ *trente livres* (1), il en frappa si rudement l'adversaire qui allait lui porter un coup de pointe à la gorge, que son brassard vola en éclats et que lui-même plia sur ses étriers.

Pendant que le comte combattait aussi vaillamment, le chapelain, revenu de sa terreur, voyant son maître entouré d'ennemis nombreux, et n'osant le secourir personnellement, s'était dirigé sous des arbres, et là, donnant du cor de toute la force de ses poumons, il fit retentir l'appel que le comte avait coutume de sonner lui-même : il espérait que les

(1) C'est du moins là le poids que lui donnent les Chroniques du temps, sans expliquer si la dextérité du comte pour le maniement de son arme favorite, qui était une sorte de *hache* ou *doloire*, dont on se servait alors dans certaines exécutions criminelles, ne contribua pas autant que sa sévère et prompte justice, à lui faire donner le surnom d'*Hapkin*, ou à *la Hache*. Quoiqu'il en soit, voici une autre preuve de l'inflexible célérité de Baudouin dans la repression du crime.

« Ayant été adverti que Pierre, seigneur d'Oostcamp, un de ses chevaliers, venait de dérober deux vaches à une pauvre femme de la campagne, il se le fit amener et, sur l'aveu de ce honteux larcin, il le fit jeter tout vestu, esperonné, et l'espée encore ceinte, dans une chaudière d'eau bouillante, en plein marché et en présence de tout le peuple de Bruges. »

« Exemple, dit le naïf Historien de qui nous empruntons ce récit, qui causa une telle terreur et frayeur aux autres, que personne n'osait plus toucher aux pauvres gens du pays. »

gardes du château l'entendraient et viendraient au secours de leur maître ; mais à peine ce bruit fut-il remarqué des combattans, au milieu du tumulte qu'occasionnait leur lutte acharnée.

Une partie des hommes d'armes qui veillaient au château, s'étaient endormis sous le manteau de la vaste cheminée du grand commun, devant un feu de bruyère et de taillis. L'un d'entr'eux l'attisait de temps-en-temps, avec la pointe de son épée ; la cervoise qu'ils buvaient à larges gobelets, charmaît alternativement le réveil des uns et des autres.

Par la trompette de la résurrection ! quel ramage à cette heure-ci ? dit tout-à-coup Jehan, l'un des anciens gardes du comte Robert. — Silence, répliqua l'autre, qui prêtait aussi l'oreille, je connais ces sous-là, et si le comte n'était pas à Ypres, je croirais...

Baudouin ! interrompit Jehan, je gage ma tête que ce bruit sort du gosier de notre vieux froc de sacristain, il n'y a que le sien qui puisse en enfanter de pareils. — Écoutez, mes amis, ces sons nous appellent ; c'est le comte. — A cheval ! — A cheval, répéta-t-on de toutes parts, et en moins de quelques minutes, ils avaient franchi les ponts du château, courant à bride abattue.

Conduits par le son prolongé, ils arrivèrent sur le lieu de la scène, au moment où les deux adversaires avaient tiré leurs poignards et allaient se saisir au corps. Arrêtez ! cria d'une voix forte Jehan, en se jetant entre les deux ennemis, et ayant reconnu à la lueur de la lune, la monture et les armes du comte.

— Arrête, toi-même, répliqua Baudouin en s'adressant à son fidèle serviteur ; et vous que je viens de combattre, qui que vous soyez, écoutez et répondez-moi.

Sois bref, répartit l'inconnu! — Sais-tu contre qui tu viens de rompre une lance? — Que m'importe! — Mais si c'était un vassal? — Je lui ferais mettre un genou en terre, et le livrerais à mes hommes d'armes pour le châtier. — Tu as prononcé ta sentence, s'écria Baudouin, et celle de tes complices! Regarde! dit-il, et levant sa visière.

Le Comte! fut le cri qui s'éleva de toutes parts, et les chevaliers qu'avaient entourés les gardes, demeurèrent consternés. Au château! dit brusquement Baudouin, et toute la troupe le suivit. Bientôt la herse s'abassa derrière eux. Les chevaliers désarmés et gardés à vue furent conduits dans la salle destinée aux audiences. Le comte avec son prévôt et des gens d'armes se rendit près d'eux. Malédiction! dit-il en fureur, lorsqu'il reconnut Wesel et ses compagnons. Eh! bien, ajouta-t-il, d'un ton ironique, si des conseils et des menaces ne suffisent pas ici, nous essaierons des exemples. Alors il reprocha aux chevaliers leur odieuse félonie, rappela qu'il avait juré de punir lui-même les premiers qui contreviendraient à la paix, et annonça qu'ils eussent à se préparer à mourir. Il fit aussitôt doubler les gardes, ordonna d'apporter autant de cordes qu'il y avait de coupables, les leur passa autour du col, et les ayant fait monter sur un banc, il fit attacher l'extrémité de ses cordes à l'une des poutres du plancher. Alors d'un coup de pied ayant repoussé le banc, les chevaliers se trouvèrent bien et dûment pendus.

Ainsi périrent à jamais, dit-il en sortant du lieu fatal, ainsi périrent ceux qui se joueront de la foi des sermens!



LE VOL ET L'ASSASSINAT,

OU

HENRI DE CALLOO

ET LES MARCHANDS DE BIJOUX.

(ANNÉE 1112.)

Dès le milieu du X^e siècle le commerce florissait déjà assez dans la Flandre , pour que Baudouin , dit *le jeune* , quatrième comte du pays , instituât des foires annuelles à Bruges et à Thourout. Au commencement du XII^e siècle , ses relations commerciales avaient une telle étendue , que des marchands y venaient trafiquer de presque toutes les parties du monde (1).

(1) La prospérité commerciale de Bruges , que la fin du quinzième siècle vit décroître , puis s'évanouir au profit des Anversois , devint telle , dit l'historien Anderson , qu'en 1468 cent cinquante vaisseaux marchands entrèrent , le même jour , dans le port de l'Écluse. Alors des compagnies de commerce , de riches magasins des villes anséatiques y étaient établis avec leurs comptoirs ; ainsi qu'un grand nombre de factoreries et de familles de négocians de tous les pays.

Aussi les souverains du pays tâchaient-ils, par la plus sévère justice, d'accroître la sûreté et la garantie des négocians. Une anecdote historique, fort remarquable, va servir à prouver jusqu'à quel point leur sollicitude savait joindre l'exemple aux préceptes protecteurs du commerce.

En 1112, lorsqu'une de ces foires allait avoir lieu à Thourout, trois marchands de bijoux, et de parfums, qu'à leur costume on pouvait reconnaître pour des orientaux, arrivèrent à Bruges et allèrent se loger dans une taverne de la rue des Pierres, portant pour enseigne *la Clef d'or*.

Il y avait déjà en ce lieu un grand nombre de personnes, entr'autres Henri de Calloo, du pays de Waes, un des plus riches et des plus nobles seigneurs de la contrée, et quelques uns de ses amis. Ayant

Ce fut l'opulence même des Brugeois qui causa leur perte, en les entraînant présomptueusement à se liguier avec les Gantois contre Philippe-le-Bon; et cette partie fut consommée, lorsqu'après la détention où les habitans de Bruges tinrent, en 1487, le duc Maximilien d'Autriche, l'empereur Frédéric III entra sur le territoire de la ville rebelle avec son armée, et fit tenir bloqué, pendant dix ans, le port de l'Écluse.

Que sont devenues cette affluence cosmopolite, cette activité mercantile d'une nombreuse population, ces immenses richesses, où le luxe et la somptuosité le disputaient à la profusion; cette cour des ducs de Bourgogne, *plus voluptueuse et plus magnifique qu'aucune de celles de l'Europe, sans en excepter celle d'Italie*? Combien il y a plus loin encore que du quinzième au dix-neuvième siècle, entre le point central de tout le commerce européen, le marché général de toutes les nations, et la ville aujourd'hui presque déserte, où l'œil du voyageur qui traverse ses rues spacieuses, est frappé du contraste qu'offrent ses vastes maisons avec le petit nombre d'habitans qu'on aperçoit.

follement dépensé des sommes énormes, et apprenant que les marchands apportaient avec eux de superbes bijoux, d'une très-grande valeur, ces jeunes gens, très-dépravés, se concertèrent ensemble, et conçurent le dessein d'occire les étrangers et de s'emparer de leurs trésors. Dès ce moment ils firent observer, avec le plus grand soin, toutes les démarches des trois négocians qu'ils avaient désignés comme autant de victimes.

Lorsque ceux-ci furent prêts à partir, ils dépêchèrent des serviteurs en avant, afin de faire préparer leur logement à Thourout. Sur la connaissance qu'il eût de ce projet, le seigneur de Calloo se rendit auprès d'eux et s'étant fait connaître, il annonça qu'il avait aussi l'intention de se rendre à la foire avec ses amis, et que l'affluence devant y être grande, il les pria de vouloir bien se charger de faire assurer des logemens pour eux.

Les étrangers, espérant que ce léger service serait amplement compensé par l'appui que pourraient leur prêter, en cas de besoin, des personnages d'une telle importance, répondirent qu'ils étaient charmés de pouvoir leur être utiles, et donnèrent des ordres en conséquence.

Peu d'instans après le départ des valets, leurs maîtres les suivirent, ayant respectueusement pris congé des seigneurs flamands, qui promirent de leur procurer un prompt débit de leurs bijoux. Henri de Calloo et ses amis laissèrent prendre les devans aux marchands, afin de ne point éveiller les soupçons; mais s'étant mis en route et hâtant le pas de leurs chevaux, ils les eurent bientôt rejoints, tombèrent sur eux à l'improviste et les assassinèrent, sans que ces pauvres gens aient pu seulement se dé-

fendre. Les ayant ensuite dépouillés de tous les objets précieux qu'ils portaient, ils jetèrent leurs cadavres dans le fossé qui longe le chemin.

Les serviteurs des infortunés joailliers avaient tout préparé pour la réception de leurs maîtres, et les attendaient à l'entrée de la ville. Lorsque'ils virent arriver les seigneurs flamands; il s'en informèrent s'ils n'avaient pas rencontré les marchands? — Non, répondit Henri de Calloo, avec étonnement, nous croyions même qu'ils étaient ici depuis long-temps, car ils sont partis de Bruges, bien avant nous, et nous n'en avons plus entendu parler.

Cette nouvelle ne fit qu'accroître une impatience qui ne tarda guère à se changer en inquiétude, car ils apprirent par de nouveaux venus qu'un meurtre avait été commis près d'un bois sur la route. Ils s'y dirigèrent en toute hâte. Là, ils reconnurent les corps de leurs malheureux maîtres, et sans perdre un instant, sans même les faire transporter, ils se rendirent à Wynendaele, où était alors le comte, pour lui dénoncer le crime.

Baudouin, après les avoir écoutés, leur demanda s'ils n'avaient aucun soupçon, et quelles personnes ils avaient vues les dernières, dans la compagnie de leurs maîtres? Ils hésitèrent un moment, puis avouèrent que ne sachant que les nobles flamands qui eussent eu des rapports avec les défunts, ils ne pouvaient s'empêcher de penser qu'ils fussent pour quelque chose dans cet assassinat.

Baudouin ordonna que les dénonciateurs fussent gardés à vue dans son château, et il partit pour Thouront, sans permettre à personne de l'accompagner. Arrivé à l'auberge où logeaient les meurtriers, il se nomma, fit monter l'hôte avec lui dans

l'appartement dont ils étaient momentanément absents; il ordonna de briser les serrures de leurs coffres, et y trouva une quantité de bijoux, qu'il reconnut conformes à la description qu'en avaient faite les serviteurs des marchands orientaux.

Il fit immédiatement arrêter, dans Thourout, le seigneur de Calloo et ses complices. Le lendemain matin ils furent tous conduits à Bruges où lui-même se rendit pour procéder à leur interrogatoire.

Les assassins, troublés par la conscience de leur forfait, et par la présence du juste et sévère Baudouin, furent obligés de tout avouer.

Ce même jour deux faux-monnoyeurs avaient été condamnés à mort : le comte ordonna que les nobles flamands fussent, à la sortie même de l'audience, jetés avec eux dans des chaudières d'eau bouillante qu'il avait fait prendre à cet effet chez des teinturiers de la ville; sans leur accorder le temps de se déhatter, ou d'ôter la moindre partie de leurs vêtements.

LE PÊCHEUR

DE BLANKENBERGHE.

(LÉGENDE DU 12^me SIÈCLE. ANNÉE 1127.)

A trois lieues de Bruges, au bord de l'Océan (1), sur la côte qui fait face à l'Angleterre, vivaient, au commencement du XII^e siècle, le Pêcheur Karl et sa femme Marguerite. Des filets et leur cabane composaient toute leur richesse; mais libres et contents ils étaient sans inquiétude, et deux enfans augmentaient encore leur mutuelle affection.

Un soir du mois de Mars, si fertile en mauvais vents de mer, Karl était revenu à terre plus tôt que de coutume; des oiseaux, messagers des fureurs de l'onde, lui ayant par leurs cris sinistres, annoncé un orage pour la nuit qui approchait.

Déjà l'horizon grisâtre se chargeait de nombreux nuages, précurseurs de la tempête. Assis près de

(1) Le bourg de *Blankenberghe*, qui, comme la ville de *Bruges*, son chef lieu, faisait partie du département de la *Lys*, lorsque la Belgique appartenait à la France, (maintenant province de la *Flandre Occidentale*) n'a pas vu changer le genre d'industrie qui lui valut son origine; il est encore habité, de nos jours, par des familles de matelots dont l'unique occupation est la pêche sur la côte de Flandre.

Blankenberghe fut primitivement appelé *Scarphout*. En 1334 une irruption subite de la mer engloutit l'ancienne bourgade et son église. Lorsque les marées sont très-basses on en voit encore des vestiges, dit-on. Bientôt *Blankenberghe* s'éleva dans le voisinage.

leur foyer, les deux époux plaignaient le sort des malheureux qui étaient, à cette heure, obligés de se recommander au bon St Nicolas, patron des matelots et des navigateurs.

Le vent roulait avec impétuosité autour des flancs de la cabane, et entraînait en sifflant à travers ses planches mal jointes, lorsque des pas se firent entendre et que, bientôt après, on heurta à la porte, à coups redoublés. Le pêcheur se lève et demande : qui est là ? — Ouvrez, répond une voix suppliante : un malheureux vous demande l'hospitalité ; ouvrez, j'erre depuis bien des heures sur toute cette plage sans trouver un lieu pour m'abriter.

Karl ouvre aussitôt à celui qui l'implore, car jamais la défiance n'est entrée dans le cœur d'un vrai matelot. — Que la bénédiction du ciel se répande sur vous et sur votre famille ! dit l'inconnu, vous m'avez sauvé la vie. Le pêcheur le voyant tremblant l'invite à s'approcher du foyer, tandis que son épouse place auprès de lui quelques alimens.

— Pourquoi ? lui dit Karl, quel malheur vous oblige à errer sur ces sables arides où jamais nous ne voyons que ceux que leur destinée force à y gagner leur vie par la pêche, et ceux que la mer rejette ? La ville n'est pas très-éloignée, vous auriez pu y trouver une retraite plus commode.

— Brave pêcheur, lui répondit son hôte, combien j'envie l'ignorance dans laquelle tu vis, et que me révèle ta simple question ! Les lieux les plus sauvages et les plus écartés sont pour moi les plus sûrs. La franchise qui respire sur ta figure m'excite à me confier à toi et me fait croire que tu sauras me rendre un grand service. Est-il possible que tu n'aies pas entendu parler des événemens

qui se passent à quelques lieues d'ici? — Quoi, dit Karl d'un air étonné? — De la guerre civile, continua l'étranger : la proscription plane de toutes parts, et elle s'est abattue sur ma tête. Apprends la cause de nos malheurs.

Notre excellent comte Charles (que Dieu punisse ses meurtriers!) vient d'être assassiné, il y a quelques jours, dans l'église de Saint-Donatien, à Bruges. Les traîtres jouissent maintenant de leur triomphe, qui sera, je l'espère, de courte durée.

— Miséricorde! quel malheur! s'écria Marguerite, quoi! ce prince si doux, si bienfaisant, que j'ai vu si souvent distribuer de larges aumônes, ils l'ont tué? — Oui, femme, et d'une horrible manière. Au moment où il se rendait à l'église, ils prirent leurs épées nues sous leurs manteaux et le suivirent; au *Pater*, que le comte avait l'habitude de réciter à haute-voix, ils se jetèrent sur lui et le percèrent de coups. Lui, cependant, presque expirant, levait les yeux vers le Ciel comme pour implorer le pardon de ses meurtriers. Ceux-ci, après la consommation de leur crime, se répandirent dans la ville et la remplirent de terreur.

Bertulphe, ce traître prévôt, les encourageant, ils pillèrent les maisons de tous ceux qui n'étaient pas de leur parti, cherchant avidement, comme des tigres leur proie, toutes les personnes attachées au comte Charles.

Je me nomme Wilfrid, j'avais l'honneur d'être un de ses conseillers. Après le meurtre commis au milieu des saintes prières, je me cachai pendant deux jours derrière le maître-d'autel; de là je fus témoin des forfaits dont ils souillèrent ce lieu sacré. Maintes fois ils vinrent avec des cris et des imprécations

tions, près de la retraite où je me trouvais, jurant de me faire éprouver de rudes tortures s'ils pouvaient me découvrir. J'eus autant à souffrir du spectacle de leurs cruautés, que de la faim et de la soif. Je vis, de ma cachette (j'en frissonne encore!) le trépas du châtelain de Brudburg qu'ils traînèrent par les pieds hors de l'église, et à qui ils coupèrent les membres. Ce fut aussi devant moi qu'ils préludèrent au massacre de mon collègue Walter de Locres.

Un des gardiens de l'église l'avait caché à l'endroit où se trouvent les orgues, et lui avait donné un manteau. Mais cet infortuné, entendant le bruit des armes et les imprécations menaçantes dont les traîtres l'accablaient, et troublé sans doute par l'idée d'une mort imminente, crut qu'il valait mieux tâcher de fuir. Il quitta sa retraite, et sautant du haut de la galerie intérieure de l'église, il se précipita au milieu des scélérats qui le cherchaient, invoquant à grands cris et d'une voix lamentable Dieu et ses saints.

Le misérable Borsiard, un des chefs de la conspiration, et Isaac, camérier du comte, le serrèrent de près, avec fureur, le glaive nu et ensanglanté. Ils ont tous deux une figure dure et féroce, sont grands de taille, louches, tels enfin qu'on ne peut les regarder sans terreur. Borsiard prit le malheureux Walter par les cheveux, et balançant son épée sur sa tête, se préparait à le tuer; néanmoins l'intervention des chanoines suspendit son trépas, jusqu'à ce qu'on l'eut conduit hors de l'église. Traîné par les cheveux, et chaque pas augmentant son agonie, il marchait en criant : Prenez pitié de moi, Seigneur ! — Nous te donnerons une miséricorde telle que tu la mérites, lui répondait-on avec une amère ironie.

Arrivé ainsi sur la place du *Bourg*, il fut livré aux sbires des conjurés, pour l'achever, ce qu'ils exécutèrent, dit-on, en l'accablant de coups et d'outrages.

Quant à moi, m'apercevant bien que je ne pouvais rester encore long-temps dans ma retraite, sans risquer de mourir de besoin ; et prévoyant que je ne saurais manquer d'être découvert, je formai le projet de m'échapper, à la faveur de la nuit, lorsque la plus forte crise serait passée. Je quittai la ville sans suivre de direction ; bientôt je vis que j'étais poursuivi ; je me mis à fuir avec une nouvelle force ; mais, épuisé, je fus forcé de me cacher dans un fossé fangeux, pour éviter d'être pris. J'y demurai blotti entre les joncs, pendant deux grandes heures au moins. Enfin, parvenu à dérouter les satellites qui me cherchaient, je me suis dirigé vers le Nord, pour tâcher d'atteindre la côte ; et heureusement, j'ai rencontré cette demeure hospitalière.

Maintenant, homme généreux, je t'en conjure par ce que tu as de plus cher, mets le comble à tes bienfaits en me conduisant aux rives d'Angleterre ? Demain, peut-être, il ne serait plus temps...

L'orage est menaçant, fit observer Karl, mais il y va de vos jours, je suis décidé. Marguerite ! sois tranquille : si le mauvais temps continue, j'attendrai à l'autre bord. Il dit, et ouvre la porte pour voir s'il ne paraît personne.

Tout avait fui les approches de la tempête ; et la mer ne faisait plus entendre qu'un bruit sourd et prolongé semblable aux grondemens souterrains d'un volcan. Partons, dit Karl, Dieu nous protège, l'orage pourra se dissiper, et j'espère que l'aurore nous verra près de l'autre rive. Embrassant alors sa femme et

ses enfans, le brave Karl gagna son frère bâtiment et engagea son hôte à y monter; ce que celui-ci ne fit pas sans avoir comblé de bénédictions la famille du digne matelot, ne sachant de quelle manière lui témoigner assez de reconnaissance.

Ils sont partis ! dit Marguerite, en laissant retomber sa tête sur sa poitrine, et livrée à de sinistres pressentimens; car l'orage bien loin de cesser, ne semblait s'être ralenti que pour devenir plus violent; de nombreux nuages, entassés les uns sur les autres s'élevaient des bords de l'horizon, comme une roche immense et formidable.

C'était avec chagrin que Marguerite avait vu son mari s'embarquer pendant un orage aussi menaçant; mais elle ne voulait pas le détourner d'une action généreuse; elle connaissait d'ailleurs sa fermeté dans de telles résolutions. Pensive, elle attendit donc assez patiemment le retour du jour. La nuit se passa, mais la tempête continuait avec plus d'impétuosité que la veille, et ce ne fut que vers le milieu de la journée que les rayons du soleil reprirent possession d'un ciel d'azur.

Karl ne revenait pas, et Marguerite, supposant qu'il avait attendu le retour du beau temps, parvint encore à comprimer ses sombres idées.

Quatre fois le jour avait succédé aux ténèbres du firmament, le calme régnait sur la mer, et Marguerite en pleurs était seule dans sa cabane avec ses enfans. Brisée de douleur elle sort, monte sur les dunes et parcourt le rivage. Arnold ! dit-elle à son fils, dirige-toi du côté de ce mont de sable, pour voir si tu n'apercevras aucune voile.

L'enfant obéit tristement : il s'éloigne, ignorant toute l'étendue du danger, mais affligé de la tristesse
de

de sa mère, et du retard inaccoutumé de son père. Arrivé sur la hauteur et ne découvrant rien, Arnold se jette à genoux et s'écrie : « Sainte Mère de Dieu ! Notre Dame ! O toi qui preserves du naufrage les matelots qui t'implorent avec confiance, écoute ma prière ; et daigne exaucer nos vœux les plus ardents.

« La tempête, qui n'a pas duré moins de deux nuits et d'un jour est calmée, et depuis cinq longues journées notre soutien à tous est loin de sa famille. Notre Dame de bon secours ! veuille ramener au rivage son bateau balancé sur les vagues. J'ai lu dans le livre où sont écrits les miracles de ton divin Fils, que des angoisses épouvantables s'emparèrent de ton cœur lorsqu'il expira sur la croix ; tu dois compatir au désespoir de ma mère et à notre chagrin. J'ai veillé deux nuits sur cette hauteur, agenouillé au pied de la croix de pierre, et auprès du feu de bruyère que nous avions allumé pour indiquer à mon père le lieu où il a coutume de débarquer ; mais l'orage et la pluie ont éteint le feu. Malgré ce présage, si tu as veillé sur celui qui nous est cher, il est sauvé ! »

C'est ainsi qu'il priait, et sa douleur donnait de l'éloquence à sa prière. La voix maternelle l'interrompit dans ce pieux exercice : Arnold ! descends ; la barque de ton père a été vue hier à la pointe de Wendune. — Je descends, ma mère, Et le jeune enfant sauta au bas de la digue. Il était transi de froid, sa mère l'embrassa en pleurant, et, le tenant d'une main, tandis qu'elle donnait l'autre à sa fille, plus jeune encore, elle s'achemina, en suivant la grève, vers le lieu indiqué. Après deux heures de marche, la famille arriva aux

dunes peu élevées, qui firent donner à ce village le nom qui lui reste encore.

Tout portait les traces d'une violente tempête sur cette côte encore sauvage; des plantes marines arrachées du fond de l'eau, des poissons morts ou écrasés, des coquillages, des madrépores brisés, étaient disséminés sur la plage. Des débris de bateaux, une carène renversée, un gouvernail rompu, un mât avec ses agrès, quelques rames éparses annonçaient à l'épouse désolée que la mer n'avait pas seulement détruit ses propres productions, et lui faisaient prévoir et redouter un malheur irréparable.

Cependant rien de ce qu'elle rencontrait, n'appartenait à la barque de son mari. En arrivant à un angle que formait la digue en cet endroit, Arnold aperçut le bout d'un mât, engagé dans le sable; un pavillon y était encore fixé. Il le montra à sa mère, elle pâlit aussitôt et entraînant ses deux enfans, elle marcha rapidement vers l'endroit fatal. La proue d'une chaloupe, à moitié ensevelie, et tellement mutilée qu'on ne pouvait la reconnaître, y était près d'une voile étendue par terre. A cet aspect la malheureuse femme ne put aller plus loin, elle s'appuya un instant contre la dune et demeura les yeux fixés sur un point où le nom de son mari se lisait encore distinctement!...

— Ma mère, dit Arnold pleurant et tremblant, il me semble que je vois un soulier qui passe sous la voile, et, par une action aussi prompte que la pensée, il souleva le coin de cette voile et recula plein d'effroi : Maman, deux jambes ! Pâle, tremblante, et conservant jusqu'à la fin une espérance enace qui ne devait céder qu'à la réalité dans toute

son horreur, la pauvre Marguerite rassemble ses forces, s'agenouille auprès de la voile et, continuant ce que son fils avait commencé, elle dégage successivement, devant ses deux enfans immobiles, les genoux, les bras, la poitrine d'un homme, dont les vêtemens ne lui étaient que trop connus; enfin, s'armant de tout son courage, elle découvre la figure... C'est lui! s'écrie-t-elle avec terreur, et elle tombe sur le cadavre.

Les enfans croyant leur mère évanouie, se mirent à genoux auprès d'elle et la tirant de leurs faibles mains par sa robe : Maman ! reviens à toi ; emportons papa, il est bien malade, mais il vit, car ses bras remuent (ce mouvement n'avait d'autre cause que la marée montante). Maman, réponds ! tâche de marcher vite ! Les vagues s'agitent, la mer monte ! Dieu de bonté ! réveille notre mère. Et ils pleuraient, mais c'était en vain. La marée suivant son cours, souleva la voile sous laquelle était caché le matelot noyé, couvrit la plage à la hauteur ordinaire, et le lendemain, quand elle la quitta de nouveau, on trouva le mari, la femme et les deux enfans, se tenant embrassés, et tous quatre enveloppés dans la voile, comme dans un même linceul.

BAUDOUIN

DE CONSTANTINOPLE.

(ANNÉE 1220.)

§ I. — LE FAUX ERMITE.

Par une belle matinée d'automne, deux cavaliers vêtus de légères cottes de mailles, en cuivre, et couverts de casques sans panaches, dont la visière était levée, traversaient au pas et en causant avec chaleur, le large et tortueux sentier creusé entre deux hauteurs, qui conduit à la forêt de Glaucone, non loin de Valenciennes.

A la fierté de leur démarche et à leur teint hâlé par le soleil, ainsi qu'à la croix rouge brodée sur leur manteau, on pouvait conjecturer que c'étaient des Croisés. — S'il y a quelque chose de vrai dans la rumeur publique, dit l'un d'eux à son compagnon, après quelques instants de silence, il ne nous sera pas difficile de le découvrir. — Je pense, comme toi, Henri, mais près de vingt ans doivent beaucoup changer un homme, et puis la chose est si extraordinaire, si peu croyable! — A la bonne heure, mais dans le temps où nous vivons, il n'y ait pas lieu de nous étonner. D'ail-

leurs, tu te rapelles que quelques jours avant qu'il ne partit de Constantinople, pour se rendre dans les plaines d'Oreste, près d'Andrinople, nous fîmes presque toute la journée auprès de lui, tandis qu'il passait une revue?.. Il me semble encore l'entendre te louer de ta bravoure et de ton intrépidité dans la dernière campagne. — Sans doute, il doit nous être plus aisé qu'à beaucoup d'autres de discerner la vérité; car, si nous avons souvent combattu à ses côtés, bien peu de nos compagnons d'armes (que Dieu veuille les avoir en aide!) sont encore de ce monde.

En causant ainsi, ils entrèrent dans la forêt et se dirigèrent par une route étroite, mais assez battue, vers une espèce de clairière entourée de chênes à épais feuillage. Dans un enfoncement, se trouvait une modeste chaumière, dont quelques arbrisseaux cachaient l'aspect, et dont une vigne, s'élevant le long d'un de ses côtés, couvrait la toiture de ses pampres déjà jaunis.

Depuis quelque temps, un ermite habitait ce lieu, et un grand nombre de personnes des environs répandaient le bruit que c'était Baudouin, comte de Flandre et empereur de Constantinople. Cette nouvelle vola bientôt de bouche en bouche; quelques bourgeois qui l'avaient vu avant son départ pour la Terre-Sainte, excités par une vive curiosité, étant allés le visiter sous différens prétextes, et l'ayant observé attentivement, demeurèrent persuadés, par la retenue et le mystère qu'il mettait dans ses réponses, qu'il était véritablement ce qu'on le supposait. Aussi, sans lui en rien dire, ils ne furent pas plutôt de retour dans la ville, qu'ils publièrent, hautement, que la ressemblance était frappante.

C'était sur ces rapports que les deux Croisés, dont nous venons de parler, ayant été long-temps avec Baudouin et portant un grand amour à ce prince, s'étaient déterminés à mettre tout en œuvre pour connaître la vérité et la mettre au grand jour.

Jeanne, fille aînée de Baudouin, et femme de Ferrand, infant de Portugal, était alors comtesse de Flandre et de Hainaut. Son mari, fait prisonnier à la bataille de Bouvines, par le roi Philippe le conquérant, communément dit *Auguste*, l'an 1214, était retenu dans le château du Louvre à Paris. Robert, fils de Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, et d'Yolande, fille unique de l'empereur Henri, comte de Flandre (qui succéda à l'empire après la disparition de Baudouin son frère), occupait dans le même temps le trône de Constantinople.

Cependant les deux cavaliers inconnus, arrivés à la clairière du bois, mirent pied à terre, attachèrent leurs chevaux à un arbre, et allèrent frapper à la porte de l'ermite, qui leur ouvrit en demandant ce qu'ils voulaient? Au-dessus d'une veste écarlate, il portait un habit à l'arménienne, sa barbe était longue et hérissée, son air était grave, même triste, et un bâton blanc lui servait d'appui.

Mon père, dit l'un des Croisés, nous allons repartir pour la Palestine; et, instruits par la commune renommée de votre sainteté et de votre vertu, nous venons, avant de nous expatrier de nouveau, demander votre bénédiction et votre conseil.—Soyez les bien-venus, mes amis, répondit l'ermite; moi aussi j'ai vu ce beau pays d'Orient, et j'ai combattu pour la sainte cause: entrez, et pendant que vous vous rafraîchirez, nous causerons de la différence du temps présent avec le temps passé.

On s'entretint des malheurs qu'avait éprouvés la Flandre, depuis la fatale bataille de Bouvines, et de la captivité de Ferrand; puis la conversation tomba naturellement sur la Croisade, et les deux hôtes de l'ermite, qui avaient combattu avec ses principaux acteurs, amenèrent adroitement quelques questions sur Boniface, marquis de Montferrat; Louis, comte de Blois; Jean, comte de Brienne; Godefroy, seigneur de Champagne; et sur quelques autres nobles et vaillans Croisés.

A ces noms l'ermite prit un air sombre et triste : « Oui, dit-il, ce sont là des cœurs fidèles; que de fois je partageai leurs fatigues et leurs plaisirs? Plût à Dieu que.... Mais pourquoi de tels desirs? La vérité saura bien triompher un jour; et quoique ce puisse être trop tard, il faut se soumettre au Tout-Puissant! »

L'ermite, en parlant ainsi, se laissa aller à une profonde rêverie, et ses paroles étaient moins une réponse que la révélation d'intimes et secrètes pensées.

Aussi, lorsque l'un d'eux ajouta brusquement : et le malheureux Baudouin, n'en savez vous rien? il parut comme réveillé en sursaut et répliqua vivement : Le connaissez-vous? — Si nous le connaissons? mainte et mainte fois il nous a menés au combat; mais il est mort ce cher prince; ah! s'il pouvait revenir dans ce pays, quel changement il y trouverait! — Je crois dit l'ermite, qu'aucune preuve avérée de sa mort n'est parvenue en Flandre? — C'est vrai, excepté cependant le rapport qu'ont fait monseigneur l'évêque Jean et le religieux de St-Benoit, Albert, envoyés exprès pour découvrir la vérité.

Il est pourtant encore des points obscurs dans les récits qu'ils firent à ce sujet. — Néanmoins, reprit l'ermite, d'une voix plus solennelle, si le prince avait été, pendant tout ce temps, retenu en esclavage et que, parvenu à s'en délivrer, il revînt dans son pays, que pourrait-il espérer ?

Là-dessus les deux chevaliers contemplèrent de nouveau leur hôte, avec la plus grande attention, et furent persuadés qu'ils étaient effectivement devant le véritable Baudouin. — Qu'il compte sur nos bras, nos cœurs lui sont dévoués ! s'écrièrent-ils, entraînés par leurs souvenirs. — Mes amis, dit l'ermite, je suis touché de votre attachement pour ce prince, et je vous confie que dans peu vous en aurez des nouvelles : il est vivant. — Ces paroles nous délivrèrent de nos doutes, interrompit vivement le moins âgé, en fléchissant le genou, je vous en conjure, dépouillez toute feinte ; nous avons de sûrs moyens de vous faire recouvrer vos droits : les Flamands sont fatigués de la domination d'une femme. Ne vous cachez plus : vous êtes Baudouin ; tout vous a fait soupçonner depuis longtemps, malgré ce costume et vos habitudes de cénobite. Daignez aussi reconnaître, à votre tour, deux fidèles chevaliers qui portent votre souvenir au fond de leur âme.

Fortement ému de témoignages aussi vrais, l'ermite répondit les yeux encore humides : je sais que j'expose ma vie en me découvrant, il serait indigne de moi de feindre auprès de tels amis : Oui, je suis Baudouin, empereur des Grecs, comte de Flandre et de Hainaut ! Puisque maintenant le voile est déchiré mettons tout en œuvre pour réussir.

Les deux Croisés s'agenouillèrent, puis ayant

délibéré avec le prince, ils se retirent, en fixant à huit jours leur retour auprès de lui.

§ II. — LE PREMIER INTERROGATOIRE.

Grace au zèle infatigable et aux démarches sans nombre des deux chevaliers, le retour de Baudouin dans sa patrie était devenu un bruit général, et avait excité l'ambition, le mécontentement et d'autres passions, au point que la comtesse Jeanne fut obligée de satisfaire à l'opinion publique et de convoquer un conseil-général pour vérifier les prétentions de celui qui se disait son père.

Maintenant accoutumée à la souveraineté, et ne voyant la maîtresse, ce n'eût été qu'avec une vive répugnance et une grande douleur qu'elle eût été contrainte à remettre le sceptre et la puissance en d'autres mains. Cependant, une grande partie de la noblesse de Flandre avait déjà reconnu le faux ermite pour son souverain, et était prête à l'appuyer d'autant plus volontiers, qu'il avait l'adresse d'ajouter encore à la foi et à la vénération qu'il éprouvait pour sa personne, en rapportant, quand l'occasion s'en présentait, les noms des principaux d'entr'eux, la noblesse de leur extraction; les actions glorieuses de leurs ancêtres, les armes, blasons et devises de leurs familles.

Jeanne avait refusé de le voir; mais, comme nous l'avons dit, afin de faire cesser les murmures de la nation et arrêter leurs graves conséquences, elle ordonna la formation d'un conseil de vingt-cinq membres que présiderait le grand-trésorier.

Namur était la ville désignée, et le comte prétendu fut sommé de comparaître devant ce tribunal.

Dès le matin du jour fixé, on remarquait autour du lieu où allait se tenir le conseil, un grand nombre d'hommes d'armes à cheval, destinés à empêcher les troubles et à imposer le silence.

L'heure avait sonné. Les conseillers se rendirent dans une vaste salle dont la voûte reposait sur huit colonnes tortes, et au fond de laquelle était adossée, à un immense foyer, une longue table garnie de drap rouge à franges d'or. Devant la table se trouvait une chaise ou grand fauteuil en bois de chêne, couvert de ciselures et destinée au personnage qu'on allait interroger.

Des soldats, armés de toutes pièces et le glaive au, avaient été disposés autour de la salle où les conseillers entrèrent successivement. Lorsqu'ils eurent pris leur place, on introduisit l'homme sur le sort duquel ils avaient à prononcer; il était accompagné de deux chevaliers portant sur leur manteau le symbole des Croisés. Ceux-ci, nu-tête et sans armes, promenaient fièrement leurs regards sur l'assemblée, pendant que le prévenu, encore vêtu de sa veste écarlate et de son habit arménien, se plaçait dans le siège préparé pour lui.

Le président du conseil lui adressa la parole en ces termes : « Vicillard ! qui que vous soyez, notre gracieuse souveraine, ne voulant pas plus long-temps laisser son peuple exposé aux embûches que l'ambition peut tendre à la crédulité, nous a chargés de dissiper le nuage dont vous vous êtes enveloppé, et de faire briller la vérité. Vous aurez donc à répondre aux questions qui vont vous être adressées, et de vos réponses dépendra votre sort. — Quel est le nom que l'on vous donne ? »

A ses mots, l'accusé se leva et dit, d'un ton grave

et tranquille : « Tout en protestant contre l'illégalité de l'honorable assemblée devant laquelle je me vois traduit, car le roi de France a seul le droit de m'interroger, je veux bien, par amour pour cette même vérité que vous invoquez, condescendre à résoudre vos questions ; mais quelle qu'en soit l'issue, je réclame audience de Louis VIII, ne voulant donner qu'à mon suzerain, seigneur direct de la Flandre, un des plus grands et nobles fiefs de la couronne de France, les preuves que je n'exerce que mon droit, et que je suis véritablement Baudouin, comte de Flandre, de Hainant, de Hollande, Zélande et West-Frise, empereur de Constantinople. »

Si vous êtes empereur des Grecs, pourquoi ne vous êtes-vous pas d'abord fait reconnaître en Palestine ? — Parce qu'après une si longue absence, je ne pouvais y espérer de secours, et que, sans doute Théodore Lascaris, qui fait son séjour à Nicée, et qui a usurpé le titre d'empereur de Constantinople, m'aurait traité encore plus cruellement que les barbares qui me retinrent prisonnier, si j'étais tombé entre ses mains. D'ailleurs, la première pensée d'un malheureux exilé est plutôt pour sa patrie, que pour un pays conquis.

Pourquoi n'êtes vous pas revenu du vivant du roi Philippe-Auguste, votre beau-frère ? — Parce que les destinées des hommes sont entre les mains de Dieu. Sur ce point je me propose encore de m'expliquer devant le roi de France.

Le chef du conseil continua à lui faire plusieurs demandes et à le fatiguer de questions, disent les chroniqueurs ; mais cet homme, observant toujours avec attention ce qu'on lui disait, montrait autant d'assurance que de fierté ; et le laconisme, la dignité

de ses réponses compromettaient même la qualité de juges chez ses interrogateurs.

Enfin, le président, remarquant que les réponses qu'il recevait étaient, en général, claires et justes, et que quelques conseillers semblaient hésiter, leva la séance, alléguant qu'il ne leur était pas loisible de rien statuer sur des affaires d'une telle importance, sans connaître le bon plaisir et la volonté de la comtesse Jeanne.

Ce fut avec prudence qu'on agit de la sorte, car celui que l'on voulait confondre comme un imposteur, s'était acquis de nouveaux partisans jusque dans l'enceinte du tribunal, où l'on cherchait à le perdre, et ses réponses s'accordaient parfaitement avec le rapport des envoyés de la comtesse, chargés de découvrir ce que son père était devenu. En effet, on n'avait pu s'assurer positivement de son sort dans le funeste combat devant Andrinople (1), où l'on ne le retrouva ni mort ni vivant.

(1) La bataille d'Andrinople, où les Français furent vaincus, le 14 Avril 1205, vit périr les plus braves chevaliers et l'empereur Baudouin fait prisonnier. Les Bulgares le tinrent enchaîné pendant une année dans un cachot, où, selon le témoignage de Ville-Hardouin, il mourut à 35 ans, après avoir été moins long-temps empereur que captif.

Selon d'autres auteurs, ce prince, contre lequel, nouvelle femme de Putiphar, la reine de Bulgarie avait excité Joannice son époux, eut les bras et les jambes coupés; et son crâne, entouré de cercles d'or, servit de coupe au roi barbare.

Toutes ces circonstances, fortifiées des doutes qu'elles avaient fait naître sur la mort de Baudouin, pouvaient favoriser un imposteur qui aurait pris son nom; mais l'incertitude qui resta même après le supplice du héros de cette légende, donna à penser que l'on n'a jamais été convaincu qu'il ne fût point réellement Baudouin de Constantinople.

Quoiqu'il en fût, les choses devinrent telles que Jeanne, effrayée du nombre de personnes qui avoient déjà reconnu l'ermite pour comte de Flandre, et par l'idée d'une guerre civile imminente, si quelque puissant prince ne lui portait secours et ne parvenait à éteindre le souffle incendiaire qui commençait à surgir, envoya des ambassadeurs à Louis VIII, dit de *Montpensier*, pour le supplier de garantir des outrages d'une semblable imposture, la mémoire auguste et vénérée de son défunt seigneur et père Baudouin 1^{er}.

Louis consentit à intervenir et fit mander à celui qui se disait comte de Flandre, qu'il eût à se rendre le huitième jour, à dater de la réception de son message, dans la ville de Compiègne, où lui, roi de France, viendrait en personne juger s'il était tel qu'il se prétendait, ou bien un insigne imposteur.

§ III. — DÉCISION DU ROI DE FRANCE.

Depuis plusieurs heures les rues qui conduisaient à la principale porte de Compiègne étoient encombrées de monde; cependant rien n'annonçait une fête ou une solennité quelconque. A la vérité, le roi Louis s'y trouvait depuis quelques jours, et de petits drapeaux, voltigeant au-dessus des six tourelles de l'édifice qu'il habitait, et une grande quantité de soldats, qui en gardaient l'enceinte, donnaient à penser que quelque personnage important honorait ce lieu de sa présence. Du reste, le peuple se dirigeant précipitamment vers un point où semblait l'attirer une cause plus intéressante, passait là sans y faire grande attention.

L'homme extraordinaire, qui se disait comte et

seigneur légitime de Flandre, allait arriver pour entendre juger ses prétentions par le roi lui-même, en présence de sa cour.

Bientôt un nuage de poussière s'éleva, et l'on aperçut plusieurs cavaliers marchant quatre de fronts et, sans armes. C'étaient les principaux d'entre les partisans du prétendu Baudouin. Ils étaient suivis par deux Croisés, aussi à cheval et sans armes, mais bardés de fer, et portant sur un large bouclier une chaîne et plusieurs cimenterres brisés, le tout surmonté d'une large croix en argent.

Deux nègres, chargés d'un ample coussin de velours sur lequel était posé un sceau d'or massif, marchaient après eux, suivis par un heraut d'armes dont la hallebarde portait ces mots, inscrits sur sa banderole : *Auguste, élu de Dieu.*

Enfin, derrière le cortège, s'avancait, monté sur un cheval blanc, et d'un air majestueux, l'homme dont la cause avait déjà excité un si grand intérêt. Il était vêtu d'un manteau rouge, doublé de soie verte, et portait une baguette à la main; quatre lampions à verges le suivaient à pied.

Le peuple racontait que, combattant vaillamment devant Andrinople, pour la gloire de sa patrie, il avait été fait prisonnier, conduit dans un bourg de la Bulgarie, et jeté en prison, où il était resté vingt ans; que ses gardiens s'étant relâchés de leur vigilance, il avait trouvé l'occasion de se sauver; que lorsqu'il revenait dans son pays, il avait été repris par d'autres barbares qui, l'ayant mené dans une partie sauvage de l'Asie et le traitant comme un esclave, l'avaient vendu à quelques gens de Syrie où il était resté pendant deux ans confondu avec d'autres captifs; que là, la

main qui naguère avait tenu le sceptre et jadis l'épée, s'était exercée à conduire la charrue, à bêcher la terre. Que, pendant une trêve entre les chrétiens et les barbares d'Asie, des marchands allemands, voyageant dans ces contrées, l'ayant questionné, il s'était fait connaître à eux, que ces marchands l'avaient racheté à vil prix, et qu'il avait ainsi pu rentrer dans ses États.

Que cela fût ou non la vérité, dans le dessein de la connaître, le conseil du roi, présidé par lui-même, avait chargé l'évêque de Beauvais de poser à l'inculpé ces questions principales : *Premièrement*, en quel lieu il avait rendu hommage de son comté de Flandre au roi Philippe-Auguste? *Secondement*, par qui, et en quel lieu il avait été fait chevalier? *Troisièmement*, en quel lieu et quel jour il avait obtenu la main de Marguerite de Champagne, légitime épouse du comte Baudouin?

Le prévenu demanda un sursis de trois jours pour répondre à ces questions. On conçoit d'ailleurs qu'au bout de vingt ans, et après de nombreuses infirmités, le souvenir des circonstances, même les plus importantes de sa vie, aient pu s'effacer de la mémoire d'un homme que pouvait troubler en outre le noble tribunal présidé par un des plus grands rois de l'époque, au milieu de la cour la plus brillante.

L'importance de l'enquête prescrite, la pensée de se trouver devant un auditoire plutôt prévenu que favorablement disposé, l'appréhension d'une issue peut-être dangereuse, enfin, tant de considérations des plus graves, pouvaient réagir sur le caractère le plus énergique et paralyser momentanément l'assurance indispensable pour répondre immédiatement, de sorte qu'il est facile d'expliquer le

soin d'un tel sursis, bien que la demande en pût sembler incompatible avec la solennité de la citation royale.

Le savant chroniqueur G. Gaguin nous apprend qu'ayant répondu trop fièrement aux questions qu'on lui avait posées, ou que n'ayant pas donné de preuves suffisantes pour démontrer son identité avec le comte de Flandre, l'ex-ermite reçut du roi Louis défense de porter dorénavant le nom de Baudouin, et commandement de sortir du royaume dans un délai pareil au sursis qu'il avait réclamé.

Abandonné de ses partisans les plus influens, qu'avait désabusés ou refroidis le royal jugement de Louis VIII, le faux ermite se travestit en marchand dans l'intention de passer en Bourgogne. Mais la comtesse Jeanne avait trop d'intérêt à sa capture pour le laisser échapper; aussi mit-elle à sa poursuite un gentilhomme bourguignon, nommé Erard Caste-nao qui, parvenu à s'en rendre maître, le livra ou plutôt le vendit à sa vigilante ennemie, moyennant une somme de quatre cents marcs d'argent.

Il fut transféré à Lille, où, après avoir été soumis à d'épouvantables tortures, au milieu desquelles il dut nécessairement avouer tout ce qu'on voulait, on le condamna à être lié sur un cheval, promené ainsi dans les rues, et mis à mort publiquement.

La ville de Lille fut alors témoin d'une scène dont les historiens n'ont pu dissimuler ni l'horreur, ni le scandale : une fille s'exposant à faire pendre son père..... Car l'Europe entière flotta indécise sur la question de savoir si Jeanne fit réellement mourir un imposteur ou l'auteur de ses jours..... Et, dans ce cas, on conçoit que le doute même soit de nature à faire reprocher un crime.

Deux

Deux choses firent surtout penser aux habitans de la Flandre que la comtesse fut persuadée, après l'exécution de cet homme, qu'elle était effectivement sa fille : d'abord, parce que dans le moment où on le menait au supplice, il déclara quelle marque particulière elle portait sur une partie secrète du corps; marque dont elle, son père, sa mère et une nourrice, morte depuis long-temps, pouvaient seuls avoir connaissance; ensuite, parce que Jeanne, peu de temps après cet événement, fonda à Lille l'hospice, appelé encore de nos jours *Hôpital Comtesse*; et qu'outre les armes de la fondatrice, les murailles de cet établissement, ses vitrages, les rideaux de ses lits, et les plats, assiettes, nappes et serviettes, dont on s'y servait, portaient la marque d'une potence; ce que, probablement, les directeurs de l'établissement n'auraient pas permis, si l'acte de fondation n'était, en cela, d'accord avec la croyance du vulgaire.

LE MOINE

GUERRIER ET RENÉGAT.

CHRONIQUE BRUGEOISE.

(ANNÉE 1302.)

En vue des côtes de la mer , au milieu du village de Lisseweghe , dans le territoire de l'ancien *Franc* de Bruges , s'élevait la belle abbaye de Doest , remarquable par la bienfaisance des religieux qui l'habitaient , et par leur sainte vie. Jamais un malheureux n'avait invoqué en vain leur assistance. Aussi , ce monastère avait-il reçu le nom de Tous-saint , sous lequel il est également connu dans les chroniques (1).

A l'extrémité d'une des ailes de cet antique bâtiment s'élevait une haute tour carrée , d'origine et de construction militaires , car , datant d'une époque bien plus reculée que le monastère , elle était formée de gros cailloux non taillés , comme les deux tours du château de Douvres , qu'on prétend avoir été bâties par les soldats de César.

(1) L'origine la plus probable de l'étymologie de Doest , ou Tosan par corruption , est *Dunstan* , dont on a fait *Doustan* et puis *Doest*. S^t Dunstan est un des plus grand Saint de l'Écosse.

Près de ce lieu, qui ne servait qu'à recéler des objets hors d'usage, se trouvait la cellule d'un moine qui vivait d'une manière très-isolée, et semblait fuir ses collègues, dont il n'habitait le monastère que depuis trois ou quatre ans, sans que nul, excepté l'abbé, sût d'où il était venu.

Depuis quelque temps il était plus sombre que jamais : dans les rares apparitions qu'il faisait parmi les religieux, son œil fixe, sa tête inclinée et ses traits, contractés par la réflexion, semblaient indiquer un homme abîmé dans d'étranges pensées. Comme il avait toujours affecté de fuir l'occasion de se rapprocher d'eux, ou de répondre à leurs avances, les moines avaient fini par n'y plus faire attention et par l'abandonner à sa solitude.

Par une singulière contradiction, dont il faudrait demander le secret au cœur humain, au lieu d'être satisfait d'une conduite en harmonie avec la sienne, Guillaume de Saftinghe (tel était son nom) en paraissait irrité et se montrait encore plus sauvage.

On était au mois de Juin de l'année 1302, et toute la Flandre, en rumeur, savait que Robert, comte d'Artois, à qui Philippe IV, dit *le Bel*, avait donné le commandement d'une armée de soixante mille hommes, s'avancait avec eux vers Courtrai, dans le dessein de subjuguier et de réduire le pays par la destruction.

La colère du roi contre les Flamands comportait avec elle tant d'ironie, qu'il avait fait peindre sur les étendards de son armée un balai enflammé. Depuis Douai jusqu'à Lille, les Français ne laissèrent ni arbres, ni maisons, ni châteaux, ni églises debout. L'incendie exerçait partout ses ravages : hommes, femmes, enfans étaient mis à mort. Les

monastères surtout éprouvèrent la rage de l'ennemi : les moines furent tués, les religieuses violemment outragées et la profanation des choses saintes portée aux derniers excès. Afin d'imiter le signe peint sur leurs enseignes, les soldats, dit Meyer, attachaient des balais brulans à leurs piques, et couraient par les campagnes anéantir les moissons.

Ces nouvelles parvinrent au monastère de Doest et y excitèrent la terreur. Guillaume de Saftinghe, réveillé comme en sursaut par l'émotion générale, offrit d'aller à Bruges consulter l'opinion publique. On refusa ; mais l'abbé envoya des émissaires, qui lui rapportèrent que Guillaume de Juliers, appuyé par les bandes de Pierre de Coninck et de Jean Breydel, avait réuni vingt mille hommes, presque totalement composés de Brugeois, des corps de métiers, et de paysans des environs, qui voulaient livrer bataille aux Français, et paraissaient animés de la plus grande ardeur.

Les moines, quoique rassurés par ce rapport, firent quelques préparatifs afin de n'être pas surpris à l'improviste.

Guillaume de Saftinghe qui, pendant quelques jours, s'était mêlé aux conversations de la communauté, et informé de tout avec anxiété, ne paraissait plus. On crût qu'il était retombé dans sa mélancolie ordinaire, et on y songea peu. Quel fut l'étonnement général, lorsque le cellerier vint avertir qu'il avait disparu, emmenant avec lui deux chevaux du couvent !

En effet, cet homme extraordinaire, retrouvant son énergie au moment du danger, avait résolu de se faire tuer, ou de s'affranchir, par une puissante diversion, des idées qui l'obsédaient. Il se

rendit donc à Bruges, vendit un des chevaux pour acheter des armes, et se mit dans les rangs du corps d'armée commandé par Guillaume de Juliers.

Ce fut lui qui conseilla à de Coninck de faire creuser, entre Courtrai et l'abbaye de Groeningue, plusieurs excavations profondes qu'on recouvrit avec des roseaux et des branches d'arbres, et au-dessus desquelles on plaça du gazon, de sorte que le terrain semblait une plaine cultivée. Ce stratagème réussit au-delà de toute espérance. L'armée flamande n'avait que fort peu de cavalerie, et pas plus de trente cavaliers nobles; au lieu que dans la nombreuse cavalerie française on comptait plus de deux mille gentilshommes. Il pouvait résulter de cette disproportion un avantage d'autant plus grand pour les Français, que si les troupes flamandes se composaient de gens courageux, ils étaient peu instruits au métier de la guerre, et la plupart seulement armés de lances, d'arbalètes et de gros bâtons noueux, garnis d'un fer pointu; mais tous étaient décidés à mourir plutôt que de reculer, et ils puisaient de nouvelles forces dans cette résolution.

Le 11 Juillet, les deux armées se trouvèrent en présence. L'aile droite des Flamands était sous les ordres du chevalier de Coninck, et la gauche avait pour chef le chevalier Breydel (1). Maîtres

(1) Gui, fils aîné du comte de Flandre, voulant reconnaître les services rendus par ces deux hommes énergiques, à la cause de son père, empoisonné à Compiègne, les fit chevaliers avant la bataille. En leur conférant le titre de Nobles de Flandre, il leur octroya le droit de jouir de tous les honneurs, prérogatives, privilèges, franchises, libertés, exemptions et immunités des autres pairs et chevaliers du pays, comme s'ils étaient d'ancienne et noble race; permettant à eux et à leur postérité d'avoir des écussons et armoiries.

d'une position favorable, ils avaient, à l'Orient, la rivière de la Lys; de profonds et larges fossés à l'Occident; et le Midi, vers lequel devait commencer l'attaque, offrait les pièges dont nous venons de parler.

Coloré par les premiers rayons de soleil, l'horizon semblait rouge et enflammé, les feux du jour naissant inondaient la campagne, pure et fraîche encore, sous la rosée matinale; de tous côtés on ne voyait que piques étincelantes, soldats, chevaux et chariots en mouvement. C'était un bruit confus, semblable à celui des flots d'une mer agitée.

L'ordre avait été donné à une partie des Flamands de se placer devant le terrain creusé, et de lancer des traits sur l'ennemi.

À neuf heures du matin, disent les Annales contemporaines, l'armée française, qui semblait un monde de soldats, répondit à l'attaque. Un nuage de poussière obscurcit l'air et vint envelopper les combattans. La confusion, le carnage et la mort exerçaient leurs ravages. Les avant-postes brugeois se replièrent devant l'ennemi, qui se précipitait sur eux avec impétuosité. Cette ruse leur réussit d'autant mieux, qu'il faisait un temps sec, où le soleil n'éblouissait pas moins que la poussière. Aussi l'infanterie française vint se jeter dans les ravins habilement dissimulés, et la cavalerie, voyant tomber ceux qui les devançaient, les crut tués et leur passa sur le corps, se culbutant les uns les autres.

Les Flamands firent alors volte-face, ce qui mit

L'écu de Coninck offrait trois couronnes d'argent, sur un fond de *gueule* (couleur rouge), et celui de Breydel, trois têtes de cheval, en or, sur un fond de *sable* (couleur noire). Quelques auteurs ont dit que les armes du premier se composaient de trois bonnets de la liberté.

d'abord le désordre parmi les Français, et une lutte terrible s'engagea. Les cris de joie des vainqueurs, les déchirantes plaintes des mourans, le bruit des armes, retentissaient de toutes parts. La terre, où le sang ruisselait par torrents, semblait gémir sous l'amas des cadavres. Dans les rangs confondus et en désordre, on ne trouvait plus que massacre, fureur et désespoir.

Non moins terrible qu'infatigable, apparaissait toujours au plus fort de la mêlée Guillaume de Saftinghe : monté sur un cheval fougueux, armé jusqu'aux dents et l'œil enflammé, il se jetait en désespéré sur les Français. Il culbuta plus de quarante cavaliers : rien ne lui résistait et il tua de sa main, dit-on, jusqu'à cinquante hommes. Il avait conservé les habits de moine, et excitait d'autant plus l'étonnement général sous ce costume, que différant d'ailleurs des plus farouches guerriers, qu'il éclipsait à tant de titres, il ne prononça pas une seule parole, pendant toute la lutte, où mille cris animaient ou terrifiaient les autres combattans.

Malgré ce premier échec des Français, la bataille fut des plus opiniâtres, car, nombreux, braves et bien armés, ils combattaient comme des lions. Néanmoins les Flamands qui, pour la plupart, ainsi que nous l'avons dit, n'avaient que des lances, des fourches ou des haches, ne perdirent point leur avantage. Enfin, vers le soir, le sort de ce terrible combat fut décidé, et l'armée française mise en déroute. Un grand nombre d'hommes, précipités dans la Lys, y perdirent la vie.

On trouve dans les écrits de l'archevêque de Florence, Antonin, et chez d'autres chroniqueurs du temps, que ce jour-là furent tués six mille cavaliers,

la fleur de la noblesse et des preux de toute la France, et plus de douze mille gentilshommes.

Le comte Robert, chef de tant de braves, percé de trente coups d'épée, eut le bras droit coupé, et ce membre fut porté comme un trophée au milieu des combattans. Gui de Saint-Paul, frère du comte de Châtillon, gouverneur de Flandre, opéra sa retraite seulement avec vingt mille hommes, restes d'une belle et superbe armée qui en avait compté plus de soixante mille.

Le fils aîné du comte de Flandre, voyant ses troupes harassées de fatigue, les laissa camper sur la plaine. Il fit demander le moine courageux qui avait tant contribué à la gloire de cette mémorable journée, mais on ne put le retrouver.

Saftinghe avait en effet repris le chemin de son couvent, dont l'abbé, qui connaissait probablement le mystère de son existence, lui fit de grands reproches. Guillaume, cruellement désappointé et ne pouvant contenir sa colère, se jeta sur lui et l'aurait tué, avec un couteau qui lui tomba sous la main, si le prieur, accouru au bruit de l'altercation, n'eût détourné le coup. L'abbé s'élança hors de la chambre en criant à l'agresseur : *Souviens-toi de la nuit de Noël, il y a six ans ! ANATHÈME ! Tout sera divulgué !...*

Celui-ci, que ces mots avaient paru terrifier, saisit à la gorge le prieur, qu'il jeta mort à ses pieds, et poursuivit l'abbé qui, tout en fuyant, appelait à son secours la communauté.

Le meurtrier, ayant eu le temps de réfléchir aux conséquences de son action, et persuadé que toutes les issues du monastère étaient gardées, alla s'enfermer dans la tour contiguë à sa cellule, et dont nous avons fait mention au commencement de cette

histoire. Il entassa devant la seule porte de sa forteresse tout ce qui lui vint sous la main, et s'y trouva dans une position presque inexpugnable. Alors il monta sur les créneaux, bien résolu de se défendre jusqu'à la mort, ou d'obtenir une capitulation, et il détacha avec son épée les dalles du pavé pour s'en faire des moyens de défense.

Après avoir réuni à ses moines un grand nombre de paysans, l'abbé fit assiéger la tour; mais Guillaume de Saftinghe, leur lança avec tant d'adresse et de vigueur les pierres qu'il avait amoncelées, qu'il leur blessa beaucoup de monde, et leur fit prendre la résolution d'aller demander du secours à Brugès.

Messires Jean Breydel et Pierre De Coninck furent affligés d'une telle communication, à cause de la valeureuse conduite du coupable à la bataille de Groeninghe. Néanmoins, ils vinrent à Lisseweghe, avec deux cents hommes armés, prêter main-forte aux moines; mais ils résolurent d'employer l'adresse pour s'emparer de Guillaume, afin de l'emmener à Bruges et de remettre son sort à la décision du comte Gui de Flandre.

Ayant eu une explication avec lui du haut de la tour, ses anciens frères d'armes l'engagèrent à parlementer et à se fier à eux; alors il se rendit aux soldats, qui le conduisirent à Bruges, en assurant les moines que justice serait faite.

Là, on le mit au *Steen*, prison de la ville, jusqu'à ce que le fils du comte fut averti. Mais le lendemain, lorsqu'on allait le chercher pour l'amener devant lui, on ne le trouva plus et l'on ne put savoir ni comment, ni par quelle route avait eu lieu son évasion.

Meyer rapporte qu'on apprit plus tard qu'il était allé par mer en Syrie et avait abjuré sa religion; et que, chez les Musulmans, pour prix de sa rare et haute valeur dans les combats, le sultan lui avait donné un grade dans ses Janissaires.

On sut aussi qu'après quelques années de cette nouvelle et active existence, où le tumulte des camps avait pu soustraire Guillaume de Saftinghe à la sombre mélancolie qu'avait entretenue l'indolence du cloître, il sentit renaître en lui les idées qui l'obsédaient comme un remords, et qu'afin de s'y dérober, il profita d'un jour où il était de garde sur la galerie extérieure du Harem, pour se jeter dans les Dardanelles, où le suicide devint, pour un tel homme, la plus naturelle application du *finis coronat opus*.

QUATRE ÉPISODES

D'UN GRAND DRAME.

(ANNÉE 1303.)

§ 1. — L'ÉMEUTE.

Le peuple remplissait les rues de la ville de Bruges : les uns pour voir les festons, les guirlandes et les branches de verdure qui ornaient les maisons ; les autres formant de petits groupes, et se communiquant leurs idées avec plus de gravité et de sérieux qu'on n'aurait dû s'y attendre de la part de gens de cette classe, un jour de fête : car tous étaient des ouvriers ou artisans, dont l'extérieur annonçait une certaine aisance.

Philippe, roi de France, venait de quitter la ville avec son épouse et toute la cour, en y laissant des troupes françaises et un gouverneur, aussi de cette nation, le comte de Châtillon.

Les habitants, irrités de la manière dont il avait traité leur comte, Gui de Dampierre, auraient voulu lui témoigner leur déplaisir, mais ainsi qu'il arrive souvent en pareil cas, les préparatifs de fête, ordonnés par les magistrats, parurent l'ex-

pression de l'opinion publique; et la suite découvrit jusqu'à quel point les gouvernans peuvent compter sur les témoignages d'une satisfaction de commande.

Vers l'endroit de la place où s'élève le Beffroi, étaient réunis sept à huit individus qui se tenaient aussi éloignés que possible de la foule, qui traversait en tous sens la voie publique. A leur costume, encore parsemé de flocons de laine grise et blanche, et aux instrumens que deux ou trois d'entre eux tenaient à la main, on pouvait aisément les reconnaître pour des ouvriers en laine, ou cardeurs.

Après quelques minutes employées à regarder d'un air nonchalant ce qui se passait aux environs : — Est-il croyable, dit l'un d'eux, que le roi de France ait aussi traîtreusement fait arrêter notre Comte! Et qu'il ose encore, après cela, venir au milieu de nous! Sommes-nous donc destinés à voir la tyrannie étrangère s'appesantir sur notre pays? — Qu'importe qui nous gouverne, répondit un autre, pourvu que nous ayons de l'ouvrage et que le commerce prospère? — A la bonne heure, interrompit un troisième; mais oublies-tu donc ce qu'a dit notre chef De Coninck : Que ce ne sera pas tout que de s'être montré sans foi; que l'intention du roi de France est de se faire un bon revenu de notre pays, et qu'il ne retient prisonnier le Comte, notre seigneur, que pour que la Flandre devienne plus facilement sa proie?

C'est tout de même un bon cœur et une fameuse tête, que Pierre de Coninck, ajouta le premier interlocuteur; comme il a su gagner l'affection et le

respect de tous les ouvriers, et de tous les chefs de métiers, ses confrères !

Ils furent interrompus par des flots populaires qui, débouchant de leur côté, précédaient et suivaient un homme à cheval, accompagné de deux autres, portant chacun un placard à la main. C'était le héraut chargé de publier les avis et résolutions des bourgmestres et échevins de la ville.

Allons, dit un des ouvriers, à peine le roi est-il parti, et déjà quelque chose de nouveau ! C'est sans doute encore quelque subside, car cela ne finit pas ; déjà nous avons de la peine à acheter un morceau de viande, et bientôt nous devrons nous contenter de fèves.... Mais silence, écoutons !

Après avoir fait retentir le son de la trompe pour réunir le peuple, ainsi que pour apaiser le tumulte de la foule, le héraut lut, à haute voix, un des placards annonçant que, vu les besoins de la ville, et les grandes dépenses et frais occasionnés par la réception du roi, et autres cérémonies, les magistrats étaient autorisés à prélever une nouvelle taxe de trois deniers par lit, et qu'on retiendrait le quatrième des métiers.

Le héraut allait ajouter quelques paroles pour engager le peuple à croire qu'il s'agissait du bien général, mais il en fut empêché par le bruit qui s'éleva : chacun lui tournant le dos, en murmurant et manifestant hautement son opinion. — *Vrai Dieu !* Ils croient sans doute que nous sommes trop riches ! ils veulent donc détruire les corps de métiers avec leurs nouvelles taxes ! — Moi, je quitte la ville : on ne peut plus rien gagner à Bruges. — Moi de même : réunissons-nous et portons notre industrie ailleurs ; on verra

ce qu'ils feront sans commerce. — Le roi Philippe aurait mieux fait de rester chez lui que de venir nous gruger de la sorte.

Tels étaient, et bien autres encore, les propos qu'on entendait de toutes parts, et le bruit allait toujours croissant.

Au centre même de la réunion la plus turbulente on apercevait un individu de petite taille, mais qui, quoique borgne et d'un âge auquel ses cheveux blancs dénonçaient la soixantaine, avait plus de vivacité dans le geste et d'expression dans la physionomie qu'aucun de ses auditeurs les plus remuans. On le distinguait surtout à la promptitude avec laquelle se multipliant, pour ainsi dire, il allait d'un groupe à l'autre : parlant à voix basse aux uns ; pressant, d'une manière significative, la main des autres, et paraissant parfaitement compris de tous.

C'était Pierre de Coninck, doyen des ouvriers en laine, homme d'un bon jugement, d'un grand courage, et très-éloquent dans sa langue maternelle : car, disent les chroniques, il n'en savait pas d'autre.

Au bout de quelques heures cette bruyante multitude s'écoula, les rues se désemplirent, la ville rentra dans l'ordre et le silence accoutumés. L'apparence de ce calme n'empêchait point l'orage de se propager sourdement : c'était le nuage épais et lourd qui, précurseur de la tempête, ne semble imprimer à l'atmosphère une sorte d'atonie, que pour la mieux livrer aux déchiremens de la foudre.

Les Français, et ceux de leur parti continuèrent à s'attirer la haine du peuple par maintes vexations, et en lui imposant brusquement, et sans transition, de nouvelles lois et de nouvelles taxes ; on vit un grand

nombre d'ouvriers qui, ne pouvant plus payer les impôts qui les accablaient, désertaient le pays.

On était à l'aurore du 15 Juillet; un brouillard épais enveloppait les rues comme d'un voile impénétrable, et la marche précipitée des gens qui vont et viennent, se faisait entendre dans beaucoup de quartiers, lorsque, vers sept heures du matin, les rayons du soleil dissipant ces vapeurs, on aperçut de nombreux rassemblemens sur différens points. Pierre de Coninck allait de l'un à l'autre, en disant à haute voix que c'était une infamie de traiter ainsi des bourgeois; qu'on ne devait pas plus long-temps supporter la tyrannie; que c'était assez d'argent arraché au peuple pour des fêtes, des entrées de roi et des inaugurations; qu'enfin les corporations des métiers étaient surchargées de subsides, et n'en voulaient absolument plus!

Ces excitations passèrent de l'un à l'autre; la multitude agitée, se forma en masses compactes et déterminées, et se souleva comme un seul homme. Bientôt, dans les principales rues s'entendit un bruit formidable, dont l'intensité allait en augmentant à mesure qu'il approchait, ou se développait aux alentours: tels, au moment où la tempête surgit au fond des forêts, le feuillage mugit, le sable tourbillonne, les animaux se cachent, les chênes les plus élevés ne résistent qu'avec effort; et le fracas se répercute d'échos en échos; telle, dans une émeute, la colère du peuple épouvante et fait tout céder devant elle.

Quelques hommes courent aux églises, le tocsin retentit, et pour se réunir plus vite, on prend jusqu'à des marmites, des chaudrons et des poêles, dont on se sert comme d'autant de tambours.

Les magistrats, effrayés, invoquèrent le secours des Français; quatre cents hommes investirent la place et arrêterent de Coninck et vingt-cinq de ses adhérens, que signalaient assez leurs invocations au courage et au patriotisme des Brugeois.

On les conduisit, non sans peine, à la prison appelée *het Steen*, situé sur la place du *Bourg*. La multitude les suivait, vociférant contre les soldats, et jurant de délivrer leurs compatriotes.

En effet, la foule s'éclipsa pendant quelques instans, mais pour revenir plus forte et plus menaçante; on voyait les bourgeois accourir, armés de toutes sortes d'instrumens, et se grouper devant la prison, dont ils renversèrent les gardes, en forçant le geôlier d'ouvrir les portes qu'ils menaçaient d'incendier.

Bientôt, des cris de joie annoncèrent que le passage était libre et le peuple s'élançant, délivra de Coninck, avec ses camarades, et les ramena en triomphe.

Cependant, les magistrats, espérant que de sages paroles apaiseraient cette première effervescence, et rassurés d'ailleurs par la présence des troupes qui les environnaient, se rendirent sur la place pour tâcher de réprimer l'insurrection. Mais leurs efforts furent vains; et, assaillis par une grêle de pierres lancées de tous côtés, ils durent plutôt songer à se défendre, qu'à contenir le torrent populaire.

La lutte s'engagea, et le nombre l'emportant, on vit les officiers de la magistrature, les notables de la ville et les soldats, pressés, heurtés, renversés, fuyant confusément vers le *Bourg* pour tâcher de s'y enfermer.

De

De Coninck prévoyant ce qui devait arriver, s'y était rendu d'un autre côté, et les fuyards, pris en tête et par derrière, n'eurent plus de ressource que dans la résistance. Une terrible mêlée s'en suivit auprès de l'église de Saint-Donat : il y eut, de part et d'autre, un grand nombre de tués et de blessés; mais le gouverneur, parvenu à se sauver, sortit de la ville, et les bourgmestres et les échevins réussirent à se soustraire à la fureur de la multitude, en s'enfermant chez eux.

De Coninck et les siens ne trouvant plus d'opposition, la lutte s'arrêta; mais pendant qu'il songeait à régulariser sa victoire et à la couronner en secouant le joug étranger, le gouverneur s'approchait de la ville, pour y rentrer avec des forces imposantes. N'osant pas traiter sévèrement une population toute entière, celui-ci fit publier un édit, par lequel il était offert aux hommes coupables de rébellion, de sortir librement du pays, et proposé à ceux qui désiraient rentrer dans le devoir, de se confier à sa générosité et à sa bonne foi.

En de semblables circonstances, De Coninck, qui n'avait pas eu le temps de s'assurer de ses partisans, et qui pouvait craindre de succomber, résolut d'abandonner la ville : l'exécution de ses desseins avait besoin, pour réussir, non-seulement du temps, mais d'une mûre réflexion, afin de neutraliser les efforts qu'allaient tenter les Français pour se défaire de lui par force, ou par ruse. « S'il est digne et beau « de périr pour la liberté, disait-il, on doit ne « rien laisser au hasard, ou à la précipitation. »

Il s'éloigna donc, avec quelques uns des siens, et le silence, qui succéda à leur départ, fut si général, que le gouverneur et les magistrats eux-

mêmes, parurent vouloir jeter sur le passé, un voile d'indulgence et d'oubli.

§ II. — LA TENTATIVE.

Comme le soleil est déjà ardent sur ces remparts, sans ombrage, quoique nous ne soyons qu'au mois de Mars ! n'est-ce pas Jean ? — C'est vrai ; mais quelle besogne du diable, aussi, de voiturer toujours de la terre et des débris dans ces maudites brouettes, et pourquoi encore ? pour combler ces beaux fossés, et détruire les nobles remparts de notre ville. Je ne sais comment nos bourgeois peuvent le souffrir.

Que veux-tu, reprit le premier interlocuteur, s'appuyant sur sa pioche, et cessant un instant de faire rouler en bas, les pierres qu'il détachait par bloc des remparts, le gouverneur que nous a donné le roi Philippe, l'ordonne, et il est encore le maître ; mais attendons la fin. Tout-à-l'heure, en traversant la rue Maréchale, pour venir à mon ouvrage, j'ai entendu bien des paroles injurieuses contre lui et contre les Français. Et ce n'est pas tout ; car ils savent déjà à quoi s'en tenir ; ils se souviennent encore de la chasse qu'ils repurent, il y a quelques mois. Comme ils fuyaient à toutes jambes, bourgmestres, échevins et soldats ! J'étais sur la Grande Place, sans me mêler de rien, et je les vis se réfugier vers le château, près de l'église de Saint-Donat. Cependant les magistrats n'ont pas osé chercher les coupables.

Parbleu ! je le crois bien, dit un troisième, en s'approchant : le peuple se serait révolté de nouveau. N'avions-nous pas raison et n'avaient-ils

pas tort? Je dis *nous*, car j'y étais, moi, ainsi qu'une trentaine de mes camarades que vous voyez travailler là-bas, sur l'autre rempart. J'y étais quand on a délivré notre courageux De Coninck, qu'ils avaient jeté en prison, et cela parce qu'il avait crié un peu haut que c'était une infamie, de nous faire mourir de faim pour ce traître de Philippe de France, et que les corps de métiers n'avaient plus de ressources.

Eh! bien, qu'a produit tout ce remue-ménage? répliqua celui qui avait commencé la conversation; nous avons raison, mais les taxes et subsides ne sont pas diminués, et l'on nous oblige à combler les fossés, à démolir les remparts, tandis que là, devant nous va s'élever une forteresse (1), qui nous fera repentir un jour de tout ce bruit inutile.

Bah! tu es un peureux, nous sommes forcés d'obéir parce que, depuis la publication de l'édit du gouverneur, Pierre et ses conseillers ont quitté la ville, et que lui seul est capable de nous conduire, mais laisse-le revenir et tu verras beau jeu!

Ainsi s'entretenaient trois ouvriers occupés, avec une foule d'autres, à démanteler la ville, pour les motifs indiqués dans leur conversation; et l'ouvrage avançait lentement, car tous ne travaillaient qu'à contre-cœur.

Depuis longtemps fermentait en eux le mécontentement, et sans la présence des soldats étrangers, et l'incertitude du but, quand on n'a personne pour y conduire, on aurait déjà vu ce qui n'arriva

(1) On commença effectivement à construire un fort, auprès du lieu où se trouve, aujourd'hui, le moulin à eau, ou machine hydraulique (*Water-Molen*), qui fournit de l'eau aux pompes de la ville; mais il ne fut pas achevé.

que plus tard ; car le Flamand , doux et tranquille s'il jouit des droits que lui valurent les longues luttes qu'il eut à soutenir , devient un lion ou un ours dévorant , lorsqu'on veut les lui contester .

Tiens ! regarde , Jacques , dit encore un des hommes avec qui nous avons fait connaissance , et qui semblait le plus retinant et le moins disposé à obéir , quel est ce gros nuage de poussière qui s'élève là-bas ? — Quoi ? c'est quelque troupeau de moutons sans doute . — Non , je distingue mieux à présent : c'est une foule d'hommes qui semblent armés ; cependant ce ne peuvent être des soldats , d'après leur habillement et le désordre dans lequel ils marchent . — Ils s'approchent ; regardez-donc , vous autres , si vous ne pouvez les reconnaître ! — Par saint Éloi ! la nue va crever , j'aperçois De Coninck à leur tête . — Oui , c'est lui ! s'écria un troisième , je le reconnais à sa capote couleur de cendre , et au balancement singulier de ses bras .

En effet c'était lui : Jean de Namur et Gui son frère , fils du comte captif , lesquels s'étaient tenus jusqu'à présent à Namur , ayant pensé que les troubles de Bruges pouvaient être une occasion favorable de tenter quelque effort contre les Français , étaient venus en secret trouver Pierre De Coninck , et après la communication mutuelle de leurs projets , ils s'étaient liés étroitement ensemble .

Ce dernier s'était conséquemment dirigé sur la ville , suivi de ceux qu'il avait attirés à son parti , et tous étaient préparés à un coup de main , s'il pouvait offrir des chances de succès .

Arrivé aux environs de Bruges , il prit la précaution de disperser ses compagnons dans les différen-

les petites bourgades et habitations, leur donna un mot d'ordre, en signe de ralliement, et enjoignit à quelques-uns de venir voir le lendemain, s'il n'y avait pas de nouvelles dispositions à prendre.

Comptant sur l'amitié qu'il avait su mériter de la part des ouvriers, et sur leur discrétion, il approcha seul des travailleurs, en faisant signe de continuer la besogne, et de ne pas faire attention à lui.

Il se promena d'un groupe à l'autre, comme pour regarder les travaux; mais de temps en temps il leur indiquait où ils devaient se rendre, s'ils voulaient se joindre à ses partisans, puis les engageait à ne pas continuer ce travail de destruction, les assurant que bientôt des troupes viendraient de Namur, pour les appuyer.

Peu à peu les ouvriers se dispersèrent, et lui-même eut l'audace d'entrer dans la ville. Le lendemain un grand nombre de travailleurs avaient quitté Bruges, d'autres se disaient malades, et bien peu se trouvèrent sur les remparts.

Le gouverneur, instruit qu'il se tramait quelque chose, avait pris ses précautions; aussi vit-on arriver dix-sept cents cavaliers et quantité de fantassins, qui défilèrent martialement dans les rues, et allèrent sur le Bourg et sur la grande place.

Alors plus rassuré, il mit secrètement tout en œuvre pour se saisir de l'homme rusé qu'il n'osait attaquer de front, ou le perdre dans l'opinion du peuple : une amnistie générale fut offerte, à la condition de rentrer promptement dans le devoir; on promit aux bourgeois le rétablissement de leurs anciennes libertés et la diminution des subsides.

L'emploi de ces moyens et de quelques autres affaiblit successivement le crédit de De Coninck, qui,

peu sûr de ses partisans, quitta de nouveau les murs où il était né, pour échapper aux dangers qui le menaçaient de toutes parts. Cependant tout n'était pas fini, et une légère étincelle devait suffire pour allumer un violent incendie, ainsi que vint le démontrer une circonstance, en apparence fort légère, dont les suites furent incalculables.

Ce n'est jamais par des demi-mesures ou par de faibles concessions, qu'on parvient à dompter ou à satisfaire les masses, mues par le sentiment de leurs droits plus ou moins froissés : la franchise dans le bien comme dans le mal, est le seul moyen d'atteindre le but indiqué par l'audace.

Accordez entièrement ce que le peuple réclame, ou que le glaive terrifie ce qui s'oppose à vos desseins ; les faits anciens, les événemens de l'histoire moderne, tout confirme cette opinion.

Il était nuit close, le bruit avait cessé dans la ville, les cris lugubres des gardes-de-nuit se faisaient seuls entendre par intervalles égaux, et prolongeaient sourdement leurs échos dans les rues silencieuses.

Une seule maison, de chétive apparence, dans la rue aux Laines, laissait échapper, à travers les jointures de ses volets fermés, quelques rayons d'une lumière vacillante, qui ne tarda pas à disparaître.

C'était là que, dans une chambre basse, autour d'une vieille table, s'étaient assis les principaux chefs des métiers : au milieu d'eux était un homme de petite taille, mais vif et musculeux, pour lequel les autres semblaient avoir de la déférence. L'un d'eux, Jean Breydel, doyen des bouchers, avait particulièrement l'air sombre et triste. Pierre,

avant de partir, avait voulu s'entretenir avec ceux qu'il connaissait lui être les plus dévoués. Craignant qu'une lumière, à cette heure indue, ne les trahit, ils l'éteignirent, et s'entretenirent dans les ténèbres.

Minuit venait de sonner, lorsque la porte s'ouvrit doucement et laissa sortir un homme, qu'à ses mouvemens brusques et saccadés, ceux qui l'avaient vu une fois, pouvaient aisément reconnaître. Il traversa la Grande Place, la rue des Pierres, choisissant les endroits où l'ombre se projetait plus épaisse, et parvenu au Marché, près de la porte des Maréchaux, il disparut bientôt dans la campagne,

§ III. — LE MEURTRE.

Le soleil dardait ses rayons sans qu'aucun nuage en tempérât l'ardeur; les oiseaux cachés sous le feuillage attendaient la douce brise du soir, pour chanter jusques dans la nuit; on était vers la fin de Mai, à deux heures après-midi.

Jean Breydel, que nous venons de voir avec les conjurés, sortait par la porte Sainte-Croix, dans l'intention d'aller à Maele, boire du vin que le seigneur du lieu faisait vendre, à son profit, pour un prix moins élevé que celui de la ville.

Ce doyen des bouchers été remarqué par De Cominck à cause de son énergie : animés des mêmes sentimens, ayant quelque ressemblance dans le caractère, ils s'étaient bientôt liés, et leur amitié allait être mise à l'épreuve. Breydel était tourmenté de l'absence du collègue, qu'il considérait en quelque sorte comme son chef; et, dans l'occasion, il ne ménageait pas l'expression de son mécontentement.

Arrivé sur la place de Mæle, auprès de la colonne quadrangulaire qui est au milieu de ce bourg, il vit, assis sur les marches en pierres qui la soutiennent, les mains liées derrière le dos, avec un carcan autour du cou, et entouré de gardes, un homme qu'il reconnut pour un pauvre paysan à qui il avait souvent parlé en ville.

Il questionna le peuple, rassemblé sur le lieu de l'exposition : on lui apprit que ce malheureux était puni pour avoir tenu plusieurs propos, que le sénéchal regardait comme séditieux et de nature à provoquer la rébellion. Infortuné ! pensa Breydel, quand les puissans ne peuvent se venger sur les masses, ils font peser leur colère sur les individus.

Voilà comme nous serons bientôt tous traités, dit-il à son voisin, si les Brugeois n'y mettent bon ordre.

Détournant alors la tête, il se mit à siffler, comme pour se distraire, et entra dans le cabaret. Il s'y assit à une table, où ne se trouvait plus qu'une place, car la foule attirée là, se ruait pour ainsi dire sur les pots de vin ; et après avoir demandé à boire, il observa les divers groupes, et écouta ce qui se disait.

Enfin, il entama la conversation avec un de ses voisins de table, mais s'apercevant que c'était un homme du parti des Français, il prit la résolution de garder le silence. Cependant, celui-ci continuait : — Vas, dit-il, si le châtelain, mon maître, m'en croyait, il pendrait tous ceux qui pensent comme vos Brugeois, et qui ne visent qu'à semer la dissension et le trouble.

Ils se montrent des hommes au moins, répliqua Breydel, n'y pouvant plus tenir, tandis qu'il est tant d'ames viles, façonnées pour la servitude, qui entourent lâchement la tyrannie de leurs hommages.

— C'est bien parlé, sans doute, mais ce sont vos rébellions continuelles qui vous ont appris ce langage, et quelques bons exemples de sage sévérité, brideraient bientôt votre audace.

Après avoir ainsi parlé, cet homme se leva; et, soit involontairement, soit à dessein, il donna avec le genou un choc à la table, de manière que la mesure de vin, qui se trouvait devant Breydel, fut renversée. Celui-ci, déjà irrité par ce qui avait précédé, ne put s'empêcher d'étendre le bras et de repousser en arrière le malencontreux valet.

Mais à peine l'eut-il fait, qu'il reçut dans la poitrine un coup de poing qui, certainement, eût renversé tout homme moins fort que lui.

Se redresser, saisir l'individu au milieu du corps, et le terrasser, fut l'affaire d'une minute. Le vaincu, ayant saisi un couteau en tombant, en blessa au bras Breydel, qui, devenu furieux, arracha l'arme des mains de son antagoniste; et la lui enfonça dans le corps au moment où, ayant le dessus, cet homme allait lui appuyer le genou sur l'estomac.

La querelle et le bruit occasionnés par la lutte, avaient réuni la foule autour des combattants. Lorsqu'on vit le sang couler, et l'un d'eux étendu sans mouvement (car le coup l'avait tué); les spectateurs, sans s'informer qui avait tort ou raison, et quel était l'agresseur, se jetèrent sur Breydel; qui leur résista en faisant tourner autour de lui son couteau.

Avertis au château de ce qui se passait, une dizaine d'hommes armés arrivèrent pour venger la mort de leur camarade. Le Brugeois aurait indubitablement payé de sa vie le meurtre, qu'il n'avait cependant commis qu'à son corps défendant, si,

mettant à profit le moment où les nouveaux venus se faisaient raconter cette affaire, il n'eût renversé deux ou trois de ceux qui se trouvaient le plus près de lui. Franchissant alors la porte qui donnait sur la cour, et sautant au-dessus de la haie qui fermait l'enclos, il se mit à courir à travers les champs, de toute la force de ses jambes, sans faire attention aux cris de ceux qui s'efforçaient de le poursuivre. Halétant, il s'arrêta au bord d'un fossé, près de la ville, se lava les mains et le visage, et, après, avoir réparé, le mieux possible, le désordre de ses vêtements, il rentra chez lui.

Il ne tarda pas à faire appeler quelques-uns de ses amis; il leur raconta ce qui venait d'arriver, et leur dit que le seul parti qu'il y eut à prendre, et qu'il allait suivre, c'était de se rendre à Ardenbourg, où se trouvaient Pierre De Coninck et les siens. Car, continua-t-il, il est certain que le seigneur de Maple cherchera à me faire arrêter pour me punir, et que si l'on ne me trouve point, sa colère peut retomber sur tel ou tel membre de notre corporation.

Les chefs que le roi de France a jetés parmi nous, savent combien leur position est dangereuse : déjà l'opposition s'est montrée menaçante contre leurs vexations; elle s'appuiera bientôt sur des forces plus régulières; joignons-nous donc à ceux de nos amis qui vont s'exposer pour la liberté. C'est par la guerre seule que nous ressaisirons les franchises qu'on nous a ravies. Quoiqu'on ne semble pas faire plus d'attention à nous, qu'aux herbes que nourrissent nos plaines fertiles, montons que, forts et intelligens, les ouvriers braves sont, pour ces oppresseurs tyranniques, autre chose que des vaches à lait, ou des bêtes de som-

me.... Le respect ou le mépris de nos droits dépendent de la crainte seule, et c'est à nous à l'imposer plutôt qu'à la subir.

Excités par ces paroles, ils promirent tous de réunir autant de monde de leur parti qu'ils le pourraient, et de se rendre auprès De Coninck, sous la conduite de Breydel. Le départ fixé pour le soir même, chacun alla faire ses préparatifs. Sept heures sonnaient à peine, que déjà plus de cinquante braves déterminés remplissaient la maison du boucher de Bruges. Armés de bâtons et de couteaux attachés à leur ceinture, ils résolurent de marcher isolément, pour ne pas donner l'éveil sur eux, et convinrent de se réunir à Maldegheem. Breydel sortit le dernier de la ville avec quatre de ses compagnons, et tous, en se séparant, avaient juré de n'y rentrer qu'avec des forces capables d'assurer le triomphe de leur cause.

Ils parvinrent dans la nuit à Ardenbourg, et De Coninck reçut avec joie un renfort de quatre-vingts hommes, ayant pour chef l'ami dont il regrettait l'absence. Il fut convenu entre eux, que les forces dont ils pouvaient disposer, seraient divisées en deux corps, et que, sous peu de jours, ils tenteraient l'expédition vers laquelle se réunissaient tous leurs vœux; car De Coninck avait reçu des nouvelles favorables et pouvait, dans le cas d'un premier succès, compter sur l'appui de troupes régulières.

§ IV. — L'ATTAQUE.

Tout était en rumeur dans le camp formé par les deux chefs; les uns apprêtaient leurs armes, les autres s'entretenaient avec chaleur, dans les rues et sur le seuil des maisons. La colère ainsi que l'an-

riété se peignaient sur la plupart des physionomies, tandis que quelques-unes exprimaient la satisfaction qu'on éprouve, lorsqu'après une pénible contrainte, on sait enfin qu'on va se livrer à l'exécution de ses dessein. Les portes s'ouvraient et se fermaient rapidement, et la foule se dirigeait vers une grande maison, située au coin de la place d'Ardenbourg, devant laquelle s'agitait la multitude. C'était là que logeaient De Coninck et Breydel. Ils délibéraient, avec ceux qui formaient leur conseil, sur un rapport que venaient de leur faire des envoyés de Bruges, qui avaient secrètement quitté leur ville, pour les engager à en chasser les Français.

Au milieu d'une grande salle, dont la voûte en arc-boutant, s'appuyait vers le milieu sur une forte colonne en pierre de taille, se trouvaient assis, auprès d'un table, De Coninck et son collègue, ayant à leurs côtés les principaux d'entre les plus dévoués à leur parti. Debout, devant la table, trois Brugeois exprimaient ainsi leurs griefs :

« Il est plus que temps, disait l'un d'eux, de nous délivrer de l'oppression; chaque jour voit de nouvelles exactions. Invités surtout, des tentatives qui déjà ont été faites, et de l'inutilité de leurs efforts pour atteindre les chefs de l'opposition, les Français et ceux de leur parti, disent ouvertement qu'ils useront de terribles représailles, si les Brugeois ne rentrent dans le devoir, c'est-à-dire, ne courbent la tête sous le joug. Nous avons déjà connaissance d'un de leurs projets : l'autre jour, des chariots chargés de tonneaux qu'on disait pleins de vin, et destinés à être placés au Bourg, entrent en ville; les précautions qu'on prenait pour en éloigner tout le

monde, donna des soupçons, et l'un de nos compatriotes parvint à découvrir qu'ils contenaient des cordes et instrumens de supplice, avec lesquels on a sûrement l'intention de torturer, et de pendre aux croisées de leurs maisons les plus suspects des habitans, surpris à l'improviste.

« Nous vous en conjurons, si vous ne voulez voir la destruction entière de la ville, et si vous voulez prendre part au mouvement insurrectionnel qui certainement éclatera sous peu, ne tardez pas à appuyer nos efforts contre la tyrannie. De notre côté, nous vous promettons secours et assistance. »

L'effet de ces paroles se communiqua avec la rapidité d'une commotion électrique; et, avant que les chefs eussent eu le temps de répondre, des acclamations et des cris unanimes firent connaître combien on prenait à cœur la cause de la liberté.

En conséquence de cette délibération et des ordres donnés, le lendemain, vers le soir, tous les hommes qui avaient choisi pour chefs Braydel et De Coninck, s'étant réunis sur la place d'Andenhourg, se mirent aussitôt en marche.

Plusieurs habitans des villages qu'ils traversaient, apprenant leur dessein, se réunirent à eux; et, lorsqu'on fut arrivé aux environs de Bruges, les conjurés se divisèrent en deux troupes, afin de mieux assurer le succès de l'attaque projetée, en la commençant par deux endroits différens. De Coninck arriva avec les siens près de la porte Sainte-Croix, et Jean Braydel avec le reste des partisans, à la porte de Spey (1).

(1) Probablement aujourd'hui la porte de Dammec.

Un homme se détacha pour entrer seul en ville, et donner le signal convenu. Il se dirigea vers le beffroi, où le gardien de la tour, déjà gagné, le laissa monter. Il en atteignit promptement le sommet et y arbora une longue banderole jaune et rouge. Les habitans qui étaient dans le secret, propageant promptement le signal, sortent de leurs demeures, courent à la porte Bouvery, à celle Sainte-Catherine, de Gand et des Maréchaux, et s'en rendent maîtres, après avoir égorgé les gardes qu'ils devaient immoler, puisqu'il avait été résolu de ne laisser échapper aucun Français.

Cependant les insurgés, qui attendaient aux environs des deux portes dont nous avons parlé, avertis par le même signal, entrent les armes à la main, et s'avancent en colonne serrée. Breydel traverse la rue qui, de ce côté, longe le canal, et où se trouvait la maison du gouverneur (1), qui n'y était heureusement plus, mais où tout fut détruit et jeté par la fenêtre. Il continua son chemin vers la Grande Place, par la Cour de Gand et la place de la Bourse, en criant de toutes ses forces : *Courage! aux armes Brugeois! — Déployez votre énergie! — Aujourd'hui, nous nous délivrons de la tyrannie des Français. Et tous ceux qu'il rencontrait de cette nation, étaient gaspitoiyablement massacrés.*

Arrivé sur la place, Breydel se trouva à la tête de près de six mille hommes, car un grand nombre d'habitans étaient venus se joindre à lui, entraînés par les sons du cor et les cris des insurgés.

(1) Sur l'emplacement où est maintenant situé le couvent nommé *Sarapés*,

De l'autre côté de la ville ; l'air retentissait du mot de ralliement : *Flandre et Liège ! et de ses apostrophes : Que tout bon Flamand se souvienne de nous ! — Mort aux tyrans !* C'était Bp Coninck qui arrivait avec sa troupe, par la porte Sainte-Croix ; il traversa la rue Haute, le Bourg, la Grande Place, la rue des Pierres, la rue Tra-verrière, et revenant sur la place par la rue *Noord-Zand*, toujours aux cris de *Flandre et Liège*, ils tuaient tous ceux qui faisaient mine de leur être opposés.

Les soldats, brusquement surpris, ne purent faire tête à l'épouvante générale. En peu d'heures les rues furent inondées de sang et encombrées de cadavres ; les Brugeois ne firent aucun quartier aux Français pour qui la fuite même devenait impossible, car les maisons étaient sans asile pour eux, comme les passages sans issue qui ne fût gardée. Chaque personne qui se présentait devait prononcer les mots d'ordre *Schild en Kruid* (Bouclier et Ami), choisis parmi les plus difficiles à prononcer exactement, pour un étranger ; et quiconque ne les disait pas comme un Flamand, était aussitôt mis à mort.

Cependant le gouverneur Châtillon avait voulu se défendre, mais ne pouvant parvenir à réunir son monde et assailli par des forces supérieures, il eût infailliblement été tué, si son cheval, atteint d'une flèche, ne fût tombé, et ne l'eût, en le couchant avec les cadavres, fait passer pour mort. Vers le soir, il reprit ses sens, se dégagea des horribles débris qui l'environnaient, et se trainant avec peine vers la maison d'un de ses amis, il s'y tint soigneusement caché jusqu'à la

nuit close. Alors, se couvrant d'un habit ecclésiastique, pour n'être pas reconnu, il se dirigea vers la porte Sainte-Catherine, et réussit d'autant plus facilement à s'échapper de la ville, que les fossés étaient à moitié comblés, en plusieurs endroits, par la démolition des remparts.

Parvenu jusqu'auprès du roi de France, il lui rapporta ce qui était arrivé : ajoutant, d'après ce qu'il apprit en route, que Guillaume de Juliers, étant venu soutenir les rebelles, ils étaient déjà maîtres de plusieurs villes et villages.

Philippe, irrité, jura de tirer vengeance des Flamands; le résultat de cette détermination fut la célèbre bataille de Courtrai, autrement dite de *Groeningue*; laquelle eut lieu en 1302, et fut encore appelée la *Journée des Éperons*, parce que le champ de bataille, où périt l'élite de la noblesse française, offrit, parmi les trophées qu'en recueillirent les Flamands, plus de quatre mille éperons dorés.



JACQUES D'ARTEVELDE

BOURGEOIS DE GAND.

(ANNÉE 1345.)

« En ce temps, régnoit encores au pays de Flandres, en grand prospérité et puissance, le bourgeois de Gand, Jacques d'Artevelde, qui étoit si bien du roy d'Angleterre qu'il vouloit; car il promettoit au dit roy, qu'il le feroit seigneur et héritier de Flandres, et feroit, de la comté de Flandres, daché.

« De quoy étoit sur celle entente le roy d'Angleterre, en cette saison (qui fut la saint Jehan-Baptiste, l'an 1345) venu à l'Escluse, à grand foison de baronnie et chevaliers : et avait là amené le jeune prince de Galles, son fils, sur les promesses de Jacques d'Artevelde.

« Si se tenoit là le roy et toute sa nave (1) au havre de l'Escluse, et là le venoient voir et visiter ses amis de Flandres; et il y eut plusieurs parlements entre le roy et le dit d'Artevelde, d'une part,

(1) *Nave*, d'où nous avons conservé le substantif *Navée*, charge d'un bateau, avait la même signification que le vieux mot *Nef*, et le mot actuel *Navire*; ici ce mot signifie *Flotte*.

et les consuls des bonnes villes d'autre part, sur l'état des susdits.

« Dont ceulx du pays n'étoient mie bien d'accord avec le roy, né avec Artevelde, lequel preschoit sa querelle de deshériter le comte Louis, leur naturel seigneur, et son jeune fils Louis, et en hériter le fils du roy d'Angleterre. Cette chose dirent qu'ils ne feroient jamais : au dernier parlement qui eut lieu dans la nave du roy anglois, qu'on nommait *Catherine* (qui était si grande et si haulte que merveille serait à recorder), ils avoient répondu ainsi d'un comun accord :

« Cher sire, vous nous requerez d'une chose
« moult pesante, et qui au temps à venir pourroit
« touchèr au pays de Flandres, et à nos hoirs. Vray
« est que nous ne savons aujourd'huy au monde,
« seigneur de qui nous aimassions tant le profit et
« l'avancement, que nous ferions de vous ; mais
« cette chose nous ne pourrions pas faire, de nous
« tant seulement, si toute la communauté de Flandres
« entièrement, ne s'y accorde. Si, se retirera chacun
« devers sa ville, et remonstrerons généralement
« cette besongne aux hommes de nos villes : et là
« où la plus saine partie ce voudra accorder, nous
« l'accorderons aussi, et serons cy de retour dedans
« un mois ; et vous repondrons si à poinct, que vous
« en serez bien content. »

« Le roy d'Angleterre ni Artevelde n'en peurent adonc autre chose avoir une autre réponse. Si l'eussent voulu bien plus brève, se faire se peut, mais nenny ; si respondit le roy, en la bonne heure.

« Ainsi se partit le parlement et retournèrent les consuls des bonnes villes en leur lieux. Or demoura encores un petit Jacques d'Artevelde auprès du roy.

d'Angleterre, pour la cause que le roy d'Angleterre se découvrait à luy foiblement de ses besognes, et lui promettoit toujours, et asseuroit qu'il les feroit venir à son attente. Mais il les déceut, demoura derrière, et ne vint à Gand aussitôt que les bourgeois, qui avoient esté envoyez au parlement de par tous les corps de la ville. Lors, en l'absence d'Artevelde, ils firent assembler au marché, grands et petits. Et là remontra le plus sage d'entr'eux tous, sur quel état le parlement avait esté à l'Escluse, et quelle chose le roy d'Angleterre requéroit, par l'aide et par l'information d'Artevelde.

« Donc toutes gens commencèrent à murmurer sur luy et ne leur vint mie à plaisance cette requête; et disoient que s'il plaisoit à Dieu, ils ne seroient trouvez en telle déloyauté que de vouloir deshériter leur naturel seigneur, pour hériter un estrangier. Et se partirent tous du marché, mal contens et en haine du dit Artevelde.

« Or, regardez comment les choses adviennent: car, s'il s'en fut aussi bien venu à Gand, comme il alla à Bruges et à Ypres, remonstrer et prescher la querelle du roy d'Angleterre, il leur eust dit tant d'unes choses et d'autres, qu'il se fussent tous accordés à son opinion, ainsi que ceulx des susdites villes étoient. Mais il se fioit tant en sa grandeur, qu'il pensoit bien y venir assez à temps.

« Quand il eust fait son tour, il vint à Gand à heure de midy. Ceulx de la ville qui bien savoyent sa revenue, estoient assemblez sur la rue, par où il devoit passer; et sitôt qu'ils le veirent, ils commencèrent à murmurer et à mettre trois testes en un chaperon et à dire : Véez cy celui,

qui est trop grand maistre, et qui veut ordonner de la comté de Flandres à sa volonté.

« Encores avec tout ce, on avoit semé paroles parmi la ville de Gand, quant au grand trésor de Flandres, que Jacques d'Artevelde avoit assemblé, par neuf ans et plus, qu'il avoit eu le gouvernement de Flandres. Que ce grand trésor (où y avoit deniers sans nombre), il avoit envoyé en Angleterre tout secrètement. Ce fut une chose qui moult enflamma ceulx de Flandre et de Gand.

« Ains que Jacques d'Artevelde chevauchoit parmi la rue, il s'aperceut tantost qu'il y avoit aucune chose de nouvel contre luy : car ceulx qui se souloient incliner, retournaient l'épaule, et r'entroient en leurs maisons. Si se commença à douter : car aussitost qu'il fut descendu en son hostel, il en fit fermer et barrer huis et fenestres. A peine eurent ses valets cecy fait, que la rue où il demouroit fust couverte, devant et derrière, de gens; et, spécialement, de menus gens de mestiers. Là fut son chastel environné, devant et derrière, assailli et rompu par force.

« Bien est vray que ceulx de déans se défendirent moult longuement, et en tuèrent et blessèrent plusieurs; mais à la fin ils ne peurent durer; car ils estoient assaillis si roidement, que presque les trois quarts de la ville estoient à cet assault. Quand Jacques d'Artevelde veit l'effort, et comment il estoit oppressé, il vint à une fenestre sur la rue, et se commença à humilier et à dire, par moult beau langage et à chef nud : « Bonnes gens, que vous faut-il et « qui vous meut? pourquoi estes-vous si troubles « sur moy? en quelle manière vous puis-je avoir

« courroucez ? dites-le moy , et je l'amenderai pleinement à vostre volonté. »

« Lors respondirent, tous à une voix, ceux qui ony l'avoient : « Nous voulons avoir compte du grand trésor de Flandre que vous avez dévoyé sans nul titre de raison. — Adoncques, répondit le dit Artevelde, moult doucement, certes, seigneurs, au trésor de Flandres ne prins oncques rien. Or vous retrayez doucement en vos maisons, je vous prie, et revenez demain au matin, et je seray pourveu de vous faire et rendre si bon compte, que par raison il vous devra suffire. — Adoncques, respondirent-ils à une voix, nenny, nous le voulons tantost avoir : vous ne nous échapperez pas ainsi. Nous savons de vérité que vous l'avez, de pieça, vuidé et envoyé en Angleterre, sans nostre seeu, pour laquelle chose il vous faut mourir. »

« Quand Jacques d'Artevelde ouyt ce mot, il joignit les mains et commença à plorer moult tendrement, et dit : « Seigneurs, tel comme je suis vous m'avez fait, et me jurastes jadis que contre tous vous me défenderiez, et maintenant vous me voulez occire sans raison. Faire le pouvez, se vous voulez. Car je ne suis qu'un seul homme entre vous tous. Advisez vous, pour Dieu, et retournez au temps passé, et considérez les grâces et courtoisies, que jadis vous ay faites. Vous me voulez rendre petit guerden, des grands biens qu'au temps passé vous ay faits. Ne savez vous pas comment marchandise estoit périe en ce pays, et je la recouvray ! Après je vous ay gouvernés en si grande paix, que vous avez eu, au temps de mon gouvernement, toutes choses à souhait : bleds, avoines, et toutes autres

« marchandises, dont vous estes recouvrés et en
« bon poinct. »

« Lors commencèrent-ils à crier, tous en une
voix : « Descendez et ne nous sermonnez plus de si
« haut; car nous voulons avoir compte et raison du
« grand trésor de Flandre, que gouvernastes trop
« longuement sans rendre compte, pource qu'il
« n'appartenoit mie à un officier, qu'il reçoive les
« biens d'un seigneur et d'un pays, sans rendre
« compte.

« Quand Jacques d'Artevelde veit que point ne
se déporteroient et ne se refroidiroient, il ferma sa
fenestre et s'advisa qu'il pourroit issir par derrière,
et s'en iroit dedans une église, qui joignoit près de
son hostel : mais cet hostel était jà rompu et effondré
par derrière; et y avoit plus de quatre cents per-
sonnes qui toutes crioient à l'avoir.

« Finalement, il fut prins entre eux, et là occis,
sans nulle merci, et lui donna le coup de la mort un
sellier, qui s'appeloit Thomas Denis.

« Ainsi finit ses jours Jacques d'Artevelde qui
en son temps avoit esté si grand maistre en Flan-
dres.

« Povres gens l'élevèrent premièrement, et mé-
chantes gens le tuèrent à la parfin.

« Quand le roy d'Angleterre, qui se tenoit à
l'Escluse, et s'y étoit tenu tout le temps, en atten-
dant la relation des Flamands, entendit comment
ceux de Gand avoient occis Jacques d'Artevelde,
son grand ami et son cher compère, il en fut si
très-courroucé et si très-emeu que merveilles. Si
se partit tantost de l'Escluse, et rentra en mer,
en menaçant grandement les Flamands et le pays
de Flandres.

« Peu après les consuls des bonnes villes de Flandres allèrent devers le roi qui se tenoit à Westminster, dehors Londres, et s'excusèrent doucement de ce meurtre, jurant solennellement que s'ils eussent sceu, ils l'eussent gardé et défendu. Ces paroles et autres adoulcirent grandement l'ire du roy, et se tint finalement assez bien content des Flamands, et eulx de luy.

« Ainsi fut obliée, petit à petit, la mort de Jacques d'Artevelde (1). »

(1) Froissard.



LE BOURGMESTRE

DE BRUGES

A LA COUR DE FRANCE (1).

En 1351, Louis de Maele, comte de Flandre, se rendit à Paris pour prêter hommage au fils et successeur de Philippe de Valois, qui venait de monter sur le trône français. A cette occasion, les magistrats des trois principales villes flamandes accompagnèrent leur souverain.

Dans l'intention de gagner l'amitié du comte, le roi lui fit l'accueil le plus cordial. Sa politique l'engageait, autant que possible, à effacer de sa mémoire quelques sujets de mécontentement qui l'avaient porté à refuser, peu de temps auparavant, de se rendre au sacre à Rheims, et qui étaient fondés sur ce qu'on ne voulait pas lui

(1) Nous n'avons inséré ici cette anecdote, déjà assez souvent racontée, que parce qu'il nous semble qu'aucun de ceux qui en ont fait usage, ne l'ont donnée telle que la rapportent les Chroniques. Nous croyons que ce fait méritait d'autant plus d'être rétabli dans toute sa vérité, qu'il avait été plus souvent mal reproduit.

restituer les villes de Béthune, Lille, Douai et Orchies, dont la souveraineté lui appartenait.

Le roi de France invita donc le comte Louis à un banquet, et voulut que les bourgmestres et échevins de sa suite, y fussent admis.

Introduits dans la salle du festin, ces derniers s'aperçurent que, soit à dessein, soit par oubli, on avait omis de placer des coussins sur les sièges qui leur étaient destinés. Aussitôt ils prirent leurs manteaux, les y étendirent et se posèrent dessus.

Ces manteaux, d'étoffe précieuse, richement brodée étaient d'un grand prix; et, à l'issue du repas, lorsqu'on se levait pour sortir, Simon d'Aertryke, alors bourgmestre de Bruges, convint avec ses collègues, qu'ils les laisseraient chacun sur son banc.

Lorsqu'ils eurent pris congé du roi et s'en furent allés, on vint courir après eux, en criant à haute voix : « Messieurs de Bruges, vous avez laissé vos manteaux fourrez ! » Simon d'Aertryke se retournant, répondit à cette interpellation en disant : « Nous, de Flandre, nous ne sommes point accoutumés, où nous disons, de emporter avecque nous les coussins. »

Le comte de Flandre étant sur le point de quitter Paris, le roi l'engagea à rester, disant qu'il désirait à son tour de venir dîner avec lui. Puis il fit défendre, par toute ville, qu'on vendit du bois au comte, ni à personne qui lui appartint, afin de voir probablement, si les Flamands se tireraient aussi bien de cet embarras que la première fois.

Le comte, apprenant ce qui venait de se passer, ordonna qu'on ôtât les portes et lambris de la maison.

qu'il habitait, pour les employer à préparer les mets du festin. De plus il fit acheter et emprunter un grand nombre de meubles en bois précieux. Lorsque le roi se fût rendu à la salle où devait avoir lieu le repas que lui rendait le comte, il n'y avait point de feu, quoiqu'on fût au cœur de l'hiver. Alors le roi dit au comte : « O mon beau cousin de Flandre, comment se fait-il que vous n'ayiez point apporté de tourbe (1) de votre pays, pour vous chauffer à Paris, et en faire un bon feu, durant ce rigoureux hiver ? — Tout-à-l'heure, noble sire, répondit le comte Louis, on va vous faire un feu bien meilleur et plus digne de vous, qu'on n'y est habitué dans votre palais. »

Cela dit, il ordonna d'apporter les meubles, boiserie et autres objets de valeur, et de ne point les épargner pour allumer un bon feu pour le roi.

Ces deux souverains, après s'être ainsi mutuellement éprouvés, se quittèrent de bonne intelligence, et le comte retourna en Flandre avec les magistrats de ses bonnes villes, dont l'histoire fut bientôt connue et applaudie dans tout le pays.

(1.) Mélange de terre et de bois décomposé, qui se trouve à quatre ou cinq pieds de la surface du sol, dans les terrains marécageux et qui, ménageant beaucoup plus la bourse que l'édorat, sert, en plusieurs endroits, de combustible au peuple flamand.

ATROCE VENGEANCE

D'UNE GRANDE DAME,

OU

ROSE ET MARGUERITE.

(ANNEE 1353.)

Sur la route de Bruges à Gand est situé le village de Maele, ancienne bourgade féodale, au milieu de laquelle s'élève encore aujourd'hui une colonne de pierre de taille, dont la base s'appuie sur trois montches, et dont chaque côté porte, sculpté dans la pierre, un écusson aux armes des anciens comtes de Flandre.

Sur la gauche, à travers les branches desquel séculaires qui cachent en partie le corps du bâtiment, on aperçoit les tourelles du célèbre château de Louis, dit de Maele, fils de Louis de Nevers et de Marguerite de Brabant.

La solitude et l'abandon actuels de ces lieux, contrastent singulièrement avec l'idée des fêtes et des réjouissances qu'occasionna, en 1330, cette naissance qui venait, dit la chronique, combler toute la province d'une joie ineffable.

Des fonds baptismaux , richement sculptés , furent faits exprès pour le nouveau-né , qui reçut le baptême des mains de l'évêque de Tournay , assisté par plusieurs autres dignitaires de l'église.

Après la mort de son père , tué , en 1346 , à la fameuse bataille de Crecy , où l'avait conduit sa fidélité pour son suzerain le roi de France Philippe de Valois , sixième du nom , il lui succéda au comté de Flandre , quoiqu'il ne fut âgé que de seize ans.

Jamais prince ne prit les rênes de l'administration avec un goût plus prononcé pour les plaisirs , aussi reçut-il le surnom de *Louis le Joyeux*. La musique et le chant faisaient ses délices , jamais son ame n'était rassasiée des douces sensations qu'ils procurent : soit le jour , soit la nuit , il avait constamment des chanteurs ou des musiciens autour de sa personne.

Heureux s'il se fut contenté de cette volupté pure , sans danger pour les souverains ! Mais l'amour des femmes l'avait subjugué au point qu'en le rencontrait presque toujours à la ville et à la campagne , entouré des plus jolies personnes du pays , qu'il savait si bien distinguer dans les rangs de la noblesse ,
(1.) choisir parmi la bourgeoisie.

à quatre
marécage
l'édorat, histoire que nous allons raconter.

ple flantz un campagnard , nommé Burchard était ,
que sa fille , le sujet des propos de tout le
age : on ne le voyait presque plus au travail ;
cependant sa chaumière annonçait une famille
plus à l'aise que jamais ; on disait même qu'une
vieille voisine , étant un jour entrée à l'improviste ,
avait surpris sur la table , une bouteille de vin....
Malgré ce bien-être apparent , le père et la fille
avaient l'air triste et chagrin : lorsque le dimanche ,

ils se rendaient à l'officine, la tête blanchie du vieillard ne s'inclinait plus, avec sa franche et ordinaire bonhomie, pour saluer ses connaissances ; et sa fille, naguère encore si gaie, si communicative, le suivait le front incliné, et le regard timide et craintif.

La curiosité des voisins se trouvait d'autant plus excitée par cet état de choses, que rien ne faisait soupçonner le motif d'un tel changement ; car, si les pâtres du village avaient aperçu, deux ou trois fois, l'innocente Rose, se promenant seule sur la bruyère, jamais trace d'amant n'avait pu donner le moindre fondement aux conjectures.

Depuis quelque temps Rose ne sortait plus, et lorsqu'on demandait de ses nouvelles à son père, il répondait qu'elle était malade, et qu'il serait heureux pour elle que le Bon Dieu voulût la prendre.

On était au mois de Juin 1353, et peu de jours avant, le comte Louis était parti pour la France avec une suite nombreuse. Il était nuit close, l'aboiement solitaire d'un chien, le chant éclatant d'un coq, interrompaient seuls le silence profond où la campagne était plongée. Tout-à-coup, la cabane de Burchard est entourée de cavaliers, et sans avoir eu le temps de les reconnaître, quelques villageois qui s'étaient mis à leur fenêtre, les virent repartir au galop.

Celui qui marchait en tête, portait une femme en croupe. Le lendemain, Burchard éploré vint prier ses voisins de l'aider à découvrir ce qu'était devenue sa fille, que des hommes masqués avaient enlevée au commencement de la nuit.

Cependant les cavaliers, ayant mis un mouchoir sur la bouche de Rose, l'emportaient en silence.

et prenaient la direction de Gand. Ils s'arrêtèrent quelques minutes en route, bandèrent les yeux de leur victime; et, recommençant à galoper, ils atteignirent bientôt un château, dans lequel ils introduisirent la jeune fille, qui distingua le retentissement des pieds des chevaux sur un pont-levis, puis entendit une porte crier sur ses gonds, et se renfermer derrière elle.

Alors on lui ôta son bandeau, et elle se vit dans une salle richement lambrisée et décorée d'armes de toute espèce. Il ne se trouvait avec elle que ses deux ravisseurs, et une dame au port noble et majestueux, qui quitta aussitôt l'appartement, après avoir jeté sur la prisonnière un regard de courroux.

Deux caméristes intimèrent à Rose, qui n'était pas remise de son trouble et de sa surprise, l'ordre de les suivre : elle obéit machinalement, et se laissa guider, à travers de longs et noirs corridors, dans une petite chambre circulaire, en pierre, qu'à l'humidité de ses murs et à la forme de son plafond, on pouvait supposer faire partie d'un donjon.

Comme ses conductrices se disposaient à la quitter, Rose les arrêta, en les suppliant, les mains jointes, qu'elles daignassent lui apprendre pourquoi on l'avait enlevée de chez son père, et pour quelle cause on voulait la retenir enfermée dans cette sombre tour. Pour toute réponse, on lui dit qu'il fallait attendre les ordres de la châtelaine.

La pauvre fille pleura amèrement; l'air irrité de la grande dame, le silence observé pendant la durée de son enlèvement, la faute qu'elle avait à se reprocher, son vieux père abandonné,

tout se présenta à son esprit sous les couleurs les plus sombres. Elle vit dans ce qui venait de lui arriver, la punition de son peu de confiance envers l'auteur de ses jours. Le séduisant jeune homme qui avait abusé de son ascendant sur elle, ses délicieuses promenades sur la bruyère, son amour et son dévouement si mal récompensés, étaient devenus pour elle autant de sujets de douleur et de remords.

Elle passa la nuit dans les plus tristes réflexions, et le lendemain matin, lorsqu'une chambrière vint lui apporter le pain et l'eau, qui devaient former sa ration pour la journée, elle n'avait pas encore quitté la natte humide, sur laquelle elle s'était assise la veille, sans avoir même aperçu le grabat, placé contre le mur de sa prison.

Bien des jours se passèrent, sans le moindre changement, et jamais elle ne pût parvenir à obtenir d'explication des personnes qui lui apportaient la misérable nourriture qu'elle aurait refusée, s'il ne s'était agi que d'elle seule; mais la vie de la malheureuse jeune fille comportait déjà avec elle les soins impérieux d'une autre existence....

Enfin le terme de sa grossesse approchait; lorsqu'un matin Rose vit entrer dans son donjon la dame au regard courroucé, suivie de deux hommes armés. La porte fut soigneusement close, les soldats se placèrent aux côtés de son lit, et la châtelaine s'assit vis-à-vis d'elle.

Après avoir gardé quelques instans le silence, les yeux fixés sur Rose : « odieuse et vilaine créature ! » lui dit-elle, avec un accent dur et saccadé, tu vas connaître enfin ce que tu as si souvent demandé à mes femmes de t'apprendre. Tu as pro-

« fondément offensé mon honneur et ma fierté ;
« mais l'heure de ma vengeance à sonné.

« Sans doute que tu t'es ressouvenue ici ,
« plus d'une fois, avec volupté, de l'homme qui
« t'a séduite? Eh! bien, cet homme est le comte
« de Flandre, et je suis Marguerite de Brabant ,
« son épouse! Te fais-tu maintenant l'idée du
« châtiment que je te destine? »

Elle n'avait pas achevé que la pauvre jeune fille ,
jetant un cri perçant, s'évanouit. Marguerite elle-
même prit soin de lui faire reprendre ses sens ,
et lorsqu'elle fut de nouveau en état de compren-
dre ce que disait la comtesse : « tu mérites la
« mort, ajouta celle-ci, mais en faveur de ta jeu-
« nesse et de ton ignorance, je veux bien épargner
« tes jours; néanmoins tu porteras éternellement
« les marques de ton crime, et ta beauté ne sé-
« duira plus personne. »

A ces mots, elle fit signe aux deux infames satellit-
tes qu'elle avait amenés; ils saisirent la tremblante
Rose, dont les regards immobiles décelaient une
morne stupeur, l'attachèrent fortement sur sa
couche et, sans être émus par les cris horribles
de leur victime, ils lui coupèrent le nez et les
lèvres, et la laissèrent ainsi baignée dans son sang.

En reprenant connaissance, Rose trouva près
d'elle deux femmes et un homme âgé, qui tous
trois étaient apparemment chargés de lui donner
des soins, car ils avaient fait disparaître les traces
sanglantes de sa mutilation, et l'engageaient du geste
et de la voix à se tranquilliser. Cette recommandation
était inutile : l'innocente rivale d'une femme impla-
cable, déjà en proie au délire d'une fièvre brûlante
qui, pendant trois jours vit tarir les sources de sa
vie,

vie, et frapper en elle deux existences, expira en donnant le jour à un enfant, qui ne tarda que de quelques heures à rejoindre sa mère.

Cependant, le comte de Flandre était de retour et sortait pour la première fois de son château, lorsqu'un vieillard vint se jeter à ses pieds, les yeux remplis de larmes. Le comte étonné, reconnut le père de la jeune fille qu'il avait séduite, avant son départ, et qu'il aimait encore ; mais celui-ci, soit à cause de son trouble, soit que le déguisement sous lequel il avait vu le séducteur de Rose, protégeât le comte de Flandre, ne vit que son seigneur et il s'écria : « O vous, le protecteur de vos sujets, venez au secours d'un père infortuné ! ma fille, ma pauvre Rose a été enlevée nuitamment, et malgré toutes mes recherches, je n'ai pu parvenir à découvrir ses traces. »

Le comte lui fit redire les circonstances de l'enlèvement qui lui semblaient étranges, mais n'ayant pu obtenir que de vagues renseignemens sur la destinée de Rose, il congédia Burchard, en lui promettant de mettre tout en œuvre pour dissiper les ténèbres qui, sans doute, voilaient un crime digne de châtimement.

La vérité ne tarda pas à se découvrir ; et le remords d'avoir été la cause première d'une telle catastrophe, ainsi qu'un reste d'amour pour la malheureuse victime de la plus affreuse jalousie, allumèrent dans son âme une si terrible colère, que sans considérer la puissance du duc de Brabant, père de son épouse, il la fit jeter dans un cachot de sept à huit pieds carrés, dont l'unique fenêtre, donnant sur le large fossé du château, fut murée, ainsi que la porte, de façon à ne laisser qu'un soupirail à travers lequel on

passait le pain et l'eau, servant de nourriture à la comtesse si justement punie.

C'est dans cet horrible lieu que la cruelle Marguerite finit misérablement des jours, sans doute longuement empoisonnés avant de s'éteindre; car ainsi que l'a dit une des plus éloquentes célébrités de notre siècle (1) : « Le ver de la tombe commence à ronger la conscience du méchant avant de lui dévorer le cœur. »

(1) Chateaubriand.

ÉTHELINDE

ET

ENGELRAN.

(ANNÉE 1381.)

Depuis long-temps la faction des *Chaperons blancs* entretenait la ville de Gand dans le trouble et les dissensions. Le comte Louis de Maele avait tâché, par tous les moyens, d'appaier cette ville révoltée; mais toujours l'un ou l'autre prétexte avait fait recommencer la guerre, et après maints combats sanglans, entre les Gantois, et les Brugeois qui soutenaient le parti de leur souverain, le comte, pour en finir, fit mettre le siège devant la ville de Gand. Bientôt les vivres commencèrent à manquer; pour éviter la famine, les Gantois tachèrent d'obtenir la paix; mais Philippe d'Artevelde, qu'ils avaient choisi pour chef, et envoyé avec douze députés vers le comte, à Tournay, ne put réussir qu'à faire éloigner un peu les troupes qui bloquaient la ville.

Les comestibles étaient devenus de plus en plus rares; et, par suite des combats continuels livrés depuis deux ou trois ans, la culture des terres ayant

été négligée, les environs de Gand ne présentaient que des champs stériles.

C'est au milieu de telles circonstances qu'arriva l'événement dont nous allons parler.

Les rues étaient plongées dans un profond silence ; on était à la deuxième heure de la nuit, et rien n'annonçait encore ce qui devait avoir lieu le lendemain, 1 Mai 1381 (1).

Un homme, enveloppé d'un manteau de couleur foncée, se tenait au pied d'une maison très-haute, presque cachée par l'ombre que projetait la tour de St Bavon (2), vis-à-vis de laquelle elle était située.

Il semblait attendre impatiemment ; et, les yeux fixés sur une petite fenêtre grillée, il ne voyait pas que, sous le portail de l'église, il était épié par un individu qui avait plutôt l'air d'une statue que d'un homme, tant il était grand et immobile. C'était Gerard de Moor, surnommé *le Gtunt*. Depuis long-temps il était jaloux du jeune Engelran de Borsele, à qui la main d'Ethelinde Van Steenhuyse était promise ; et Engelran, devant partir le lendemain, avait voulu prendre congé de sa maîtresse.

Bientôt la fenêtre s'ouvrit, une jolie petite main blanche et potelée passa à travers les barreaux de fer du grillage, et l'amant put exprimer sa passion à la belle Gantoise.

(1) *Abbrégé chronologique de l'histoire de Flandre, par Panikoucke.*

(2) La tour de l'église, dite aujourd'hui de St Bavon, ne fut bâtie qu'au seizième siècle. Cet édifice s'appela jusqu'à cette époque église de S. Jean. J'ai cru pouvoir la désigner sous son nom actuel, en parlant d'un événement du quatorzième siècle, afin d'indiquer mieux la localité au plus grand nombre.

« Écoute, lui dit-il, nos parens ne voudront
« nous unir que lorsque la paix sera rentrée dans
« ces murs; Artevelde va tenter un coup déses-
« péré, il faut vaincre ou mourir, et je ne puis
« plus vivre sans toi. La famine nous assiège, et
« le chef courageux que nous avons choisi, sa
« chant que le comte Louis se trouve à Bruges,
« nous engage à partir pour cette ville, enfin de
« tacher de l'y faire prisonnier, et d'obtenir des
« conditions favorables à nos libertés; ou de suc-
« comber en combattant, plutôt que de céder lâche-
« ment aux angoisses de la faim. »

« Donne-moi un gage de ton amour, il me servira
« de talisman dans le danger? » — Ethelinde ôte
son écharpe; et, en y laissant tomber une larme,
elle l'attache au cou de son amant.

« Maintenant, ajoute-t-il, je veux que tu promettes
« qu'aussitôt mon retour.... Un cri l'interrompt :
« Fuis, cher Engelran, dit-elle, notre ennemi nous
« écoute? »

A ces mots le jeune guerrier se retourna, mais il
n'aperçut que l'ombre des murs de l'église. La fenê-
tre s'était refermée, et une sorte d'instinct l'attirant
sur les traces du personnage mystérieux, qui avait
tant effrayé sa maîtresse, il suivit à grands pas la
direction qu'avait prise le malencontreux interrup-
teur. Misérable Gerard, pensa-t-il, malheur à toi si
tu continues à me persécuter ainsi, je saurai braver
ta haine et t'en faire repentir.

Mais hélas! le confiant jeune homme ne son-
geait pas que l'amour devient un poison amer,
lorsqu'il est méprisé, et que c'était à lui de crain-
dre un ennemi qui, depuis deux ans, méditait une
vengeance implacable, et n'attendait que le mo-

ment favorable pour l'exercer de la manière la plus cruelle.

Le lendemain, Artevelde sortit de Gand avec cinq mille hommes déterminés, suivis par six chariots chargés de pain et de vin, de manière qu'il ne restait presque plus de vivres dans la ville. Ils campèrent dans la plaine de Beverhout, près de Bruges. Chaque combattant portait brodé sur sa manche les mots flamands : *Helpt-Godt*. (Dieu me soit en aide !)

Les Brugeois étaient tranquillement occupés à suivre la procession du Saint-Sang (1), qui se célèbre chaque année ce jour-là. On les avertit de l'arrivée des Gantois; mais il y firent peu d'attention, et leur comte dit même en riant qu'il fallait qu'ils fussent courageux, d'aimer mieux s'offrir en holocauste que de mourir de faim.

(1) Voici l'origine de cette Procession : vers l'année 1150, Thierry d'Alsace, seizième comte de Flandre, ayant déployé le plus grand courage dans les guerres saintes, son beau-frère, roi de Jérusalem, ne sachant de quelle manière lui témoigner assez de reconnaissance, résolut, par le conseil du patriarche de Jérusalem, de lui donner une portion du Sang, que Joseph d'Arimathie et Nicodème avaient essuyé du corps du Sauveur lorsqu'on le descendit de la croix.

Le roi réunit tous les princes croisés dans l'église du Saint-Sépulchre et en leur présence, le patriarche passa au comte de Flandre une chaîne d'or, où était attachée une espèce de tube ou petite fiole de cristal, fermée d'or à ses deux extrémités et contenant une partie du Saint-Sang, en lui disant que ce don précieux était le gage le plus éclatant qu'il fut possible de lui décerner, en témoignage de la haute estime due à sa conduite valeureuse.

Cette relique fut apportée à Bruges par le comte lui-même, qui la déposa dans la chapelle de S. Basile, sur le bourg, où elle est restée jusqu'en ces derniers temps.

Néanmoins, Artevelde rangeait ses hommes. Le jeune Engelran fut mis à la tête d'une des colonnes, et ne put s'empêcher d'éprouver un mouvement de rage, mêlée de joie, en voyant que Gerard de Moor avait trouvé moyen de se placer dans la compagnie qu'il commandait. Malgré l'antipathie haineuse qui animait ces deux individus, soit à dessein, soit par hasard, ils se trouvaient toujours en présence, comme deux aigles qui s'observent avant de s'entre-déchirer.

Lorsque la procession fut terminée, les bourgeois engagèrent le comte à les conduire au devant de leurs ennemis, qu'ils ne doutaient nullement de vaincre au premier choc.

Heylaert van Poucke, alors gouverneur de Bruges, donna le conseil de ne pas engager le combat, assuré, disait-il, qu'avant quatre jours les Gantois périraient de faim, et qu'en s'enfermant dans les murs de la ville, on pourrait mépriser l'attaque de si peu de monde.

Ce conseil judicieux ne fut point suivi, une grande partie des bourgeois étant échauffés par la boisson, comme il arrive souvent pendant de semblables jours de fête. Les plus exaspérés étaient ceux du corps des bouchers, des poissonniers, des courtiers et des pelletiers : tous criaient que dans une heure ils seraient de retour et que leurs ennemis n'existeraient plus. Près de 40,000 Brugeois se précipitèrent tumultueusement hors des portes et furent battus par les Gantois. Le comte ne pouvant plus retenir l'ardeur des autres sortit de la ville, accompagné par environ huit cents nobles à cheval et mille fantassins.

Ses adversaires venaient de recevoir les derniers

ordres, lorsque de Borsele, qui se trouvait en tête, aperçut les Brugeois. Le regard fixe, il ne vit pas de Moor s'approcher, mais un effroi involontaire le saisit lorsque ces mots, prononcés à voix basse, résonnèrent à ses oreilles : « Si tu meurs, je me charge d'en porter la nouvelle à ton Ethelinde. »

En se retournant, il distingua un sourire infernal sur les lèvres de son rival : « lâche, répondit-il, je te comprends; ose me joindre pendant la mêlée qui va s'engager, et terminons bravement notre querelle. » Mais déjà le féroce de Moor s'était porté, sans répondre, au milieu de ses compagnons, non que l'idée d'un combat à outrance l'effrayât, mais il voulait jouir d'une plus complète vengeance que de la mort seule de l'amant préféré.

Les Gantois se placèrent devant leurs ennemis, de manière à ce que ceux-ci eussent les rayons du soleil dans les yeux; la confiance extrême des Brugeois fit qu'ils attaquèrent sans ensemble, aussi se trouvèrent-ils bientôt en petits corps détachés, combattant partiellement sur divers points, où la masse compacte des Gantois les défit aisément, et n'eut qu'à poursuivre une foule de fuyards.

La noblesse, n'étant plus soutenue, ne put résister long-temps, et fut tellement disséminée que le comte rentra en ville, accompagné seulement de quarante des siens. Il ordonna, sous peine de mort, au gardien de la porte, de diriger tous les fuyards sur la place, afin de former un noyau, qui put au moins défendre la cité. Mais dans la chaleur de l'action, les vainqueurs poursuivirent les Brugeois et, les serrant de près, entrèrent avec eux en tuant tout ce qui leur faisait résistance.

Les corps de métiers des maréchaux, des tisserands

et des cardeurs de laine, qui, depuis long-temps, avaient en haine les bouchers, les poissonniers et les courtiers, voyant que ceux-ci avaient le dessous, se rendirent, vers neuf heures du soir, sur la grande place, pour pactiser avec les Gantois et les recevoir comme amis.

Peu de temps après, le comte ayant réuni son monde, arriva au même lieu par la rue St Amand, précédé d'un grand nombre de torches allumées. Il croyait surprendre les compagnons de Philippe d'Artevelde, mais le Gantois était en mesure : « Te nez, camarades, s'écria-t-il, en voyant arriver le comte, le voilà qui vient se livrer lui-même, il ne nous échappera pas ! nous le conduirons à Gand ; où nous pourrons lui dicter telles conditions de paix qu'il nous plaira. »

Aussitôt, les assaillans qui se trouvaient réunis se jetèrent à sa rencontre. C'en était fait du comte, s'il n'eût eu la prudence de faire éteindre toutes les torches, et d'ordonner aux siens de se disperser. Lui-même se jeta dans une petite maison sale et enfumée, près de la chapelle de Saint-Amand, où demeurait une pauvre femme, habituée à venir recevoir l'aumône à la cour du prince. Dans l'âtre de la chambrette où il venait de se réfugier, brûlait un feu de tourbes, et à l'aide de la clarté douteuse qu'il répandait, on apercevait vis-à-vis une échelle de sept échelons conduisant à une espèce de grenier, où couchaient les enfans de cette pauvre femme.

« Sauve-moi, dit Louis, je suis ton seigneur le comte de Flandres, on me poursuit, veux-tu me cacher ou me livrer ? » Celle-ci stupéfaite, le reconnut et se hâta de lui promettre un entier dé-

voûment. « Sire, dit-elle, montez en ce grenier, et mettez-vous sous le lit où mes enfans dorment; » ce qu'il fit. Pendant ce temps, la femme s'amusa autour du feu avec un autre petit enfant qu'elle prit sur ses genoux, comme si de rien n'était. A peine ceci était-il fait, que de Moor, à la tête de huit ou dix Gantois, à moitié ivres, entra dans la maison, oriant qu'il avait reconnu le comte, et qu'il voulait l'avoir mort ou vif.

« Silence! lui dit cette femme généreuse, dont l'histoire eut dû conserver le nom : mes enfans sont là, qui dorment, ne les éveillez pas. Il est vrai que le comte a été ici; mais je l'ai de suite fait sortir. — Tu mens, traîtresse, interrompit cet homme farouche, nous n'avons pas perdu ta maison de vue, et le trouble de ta voix suffirait pour t'accuser. »

Alors l'un d'eux prit une chandelle, monta sur l'échelle et passa sa tête au niveau du plancher du grenier, mais il ne vit autre chose, que le petit lit où dormaient les enfans. Ensuite il regarda partout, du haut en bas, puis il dit à ses compagnons : allons, allons, nous perdons notre temps ici, cette femme dit vrai, il n'y a personne. Je suis sûr de ce que j'ai vu, repliqua De Moor, le comte est caché quelque part, mais c'est égal, dit-il, s'adressant à la mendiante, nous resterons chez toi, jusqu'à ce que le maudit soit retrouvé. A boire! coquins! à boire, pour moi et mes camarades! — Hélas, répondit-elle, comment vous donner à boire? je n'ai pas même de quoi souper.

Ah! tu refuses de nous servir? Eh! bien, mes braves, enlevez ces enfans de leur lit, et chauffez-les.

fer-leur les pieds, devant le brasier qui est là ; jusqu'à ce qu'elle nous ait livré le comte.

A cet ordre barbare, que les Gantois se disposaient à exécuter, la malheureuse se précipita à la porte de la rue, en s'orient de toutes ses forces : *au meurtre, au secours!* Aussitôt, un homme enveloppé d'un manteau, et couvert d'un chapeau rabattu sur sa figure, approcha en s'informant de la cause de ce bruit, et entra avec elle. Déjà l'un des assassins tenait par le milieu du corps le plus jeune des enfans. L'étranger lui saisit le bras avec force, se débarrassa de son manteau, et ordonnant d'une voix impérieuse qu'on lui expliquât ce qui se passait, il se fit reconnaître pour Engelran de Borsele.

A sa vue, les yeux de Gerard De Moor brillèrent un moment comme des charbons ardents.

— « De quel droit, dit-il, viens-tu nous donner des ordres ici? tu n'es plus notre chef, puisque le combat est fini; d'ailleurs ces hommes sont sous mon commandement aussi bien que sous le tien. — Misérable, répliqua Engelran, penses-tu pouvoir commettre un crime, parce que nous n'avons plus d'ennemis à combattre! Non, par mon salut! à défaut d'ordres à donner j'ai mon épée et le bon droit; et toi, s'il te reste encore quelque sentiment dans l'âme, renvoie ces hommes et suis moi : ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons à terminer ensemble une affaire; puisque la fatalité semble partout nous pousser l'un vers l'autre, c'est au sort des armes à décider entre nous.

Une idée subite sembla passer sur le front de Gerard, ses sourcils se contractèrent, il se leva

aussitôt, dit à ses compagnons d'aller l'attendre à l'auberge de Saint-Antoine, et fit signe à Engelran qu'il était prêt à le suivre.

La femme ayant remis son enfant dans sa couche, et voyant les deux antagonistes se retirer, courut après le généreux étranger, pour lui témoigner sa reconnaissance, mais avant qu'elle eut atteint la porte, un cri étouffé vint frapper son oreille, et un corps tomba sur le seuil. Elle reconnut son libérateur et vit fuir l'assassin, tenant à la main une écharpe que le vent faisait voltiger. Avec l'assistance du comte, sorti de sa cachette au bruit qui se faisait, elle conduisit l'infortuné de Borsele dans la maison, en ferma la porte et chercha à étancher le sang de sa blessure. Mais le poignard avait frappé au cœur, et bientôt il expira, victime de l'attentat le plus lâche et le plus odieux.

Le comte, après avoir témoigné toute sa gratitude à celle qui, au péril de ses jours et de ceux de ses enfans, lui avait probablement sauvé la vie, s'affabla d'un habit d'ouvrier, et sous ce déguisement, il sortit, traversa la rue d'argent, le cimetière de Saint-Sauveur, et se dirigea vers le *Minne-Water*.

Là, il passa le fossé dans la nacelle d'un pauvre pêcheur, et prit la route de Saint-Michel, où, ayant trouvé un mauvais cheval, il se rendit à Lille par Roulers, sans avoir une selle pour sa monture.

Quinze jours après l'événement que nous venons de décrire, un cercueil fastueusement entouré de la pompe lugubre d'un grand deuil, approchait de l'église de Saint-Bavon à Gand. De nombreux serviteurs, couverts de longs crêpes, et des armoi-

ries fixées aux flambeaux de cette cérémonie funèbre, annonçaient l'inhumation d'une personne de haut rang. La couronne de fleurs blanches, placée sur le cercueil, disait que les dépouilles mortelles qu'on allait rendre à la terre, étaient celles d'une jeune vierge.

Le peuple racontait d'étranges choses au sujet de cette mort : les uns disaient que le fiancé de la défunte, jaloux de se voir préférer un autre prétendant, était un soir apparu dans sa chambre, et l'avait poignardée ; d'autres, qui se prétendaient mieux informés, publiaient que son amant, ayant été assassiné par un rival, celui-ci était venu se prévaloir de ce meurtre, en lui rapportant une écharpe sanglante, gage donné jadis par l'amour, et ne lui avait laissé que l'alternative de mourir ou de lui donner sa foi.....

Le lecteur a sans doute deviné que les funérailles où se faisaient tant de conjectures n'étaient autres que celles de la seconde victime de l'infame Gerard De Moor, de la jeune et intéressante Ethelinde De Steenhuyse.

LA BATAILLE

DE ROOSEBEKE, OU DU MONT-D'OR.

(ANNÉE 1382.)

Le mercredi, 26 Novembre 1382, vers le soir, la salle d'une maison de peu d'apparence, située près de West-Roosebeke, village à trois lieues environ d'Ypres, retentissait des voix rauques d'un grand nombre d'hommes de guerre, assis à une table couverte de mets, de verres et de bouteilles.

Tous parlaient à-la-fois avec la plus grande chaleur, lorsque le silence s'établit subitement, et celui qui occupait la tête de la table, et semblait par son air guerrier et sa parole brève et énergique, avoir un grand ascendant sur ses compagnons, se leva : « Seigneurs et amis, dit-il, j'espère bien que demain nous aurons de la besogne : nous allons combattre pour nos droits et pour les libertés de la Flandre. Demain, avec la grâce de Dieu, nous ne trouverons seigneur ni chevalier qui ait osé se mesurer avec nous, sans demeurer sur le champ de bataille. »

« Peut-être quelques uns de vous regrettent que les Anglais ne soient pas nos auxiliaires ;

« mais notre gloire en sera d'autant plus grande.
« Ordonnez à vos gens de n'épargner personne. Je
« veux qu'on ne fasse nul prisonnier, excepté le
« roi de France, qui n'est qu'un enfant à qui l'on
« doit pardonner, parce qu'il ne sait ce qu'il fait.
« Nous le mènerons à Gand, pour qu'il apprenne
« à parler flamand. »

Ainsi s'exprima Philippe d'Artevelde (car c'était lui), donnant à souper en son logis provisoire, à ses compagnons, chefs de l'armée flamande. Tous, se prenant à rire de la boutade qui terminait son allocution, remplirent de nouveau leurs verres et burent à l'éducation flamande du roi de France, comme à la liberté et à l'affranchissement de la patrie, jurant solennellement, que nul ennemi ne serait épargné.

Ils ne tardèrent pas à prendre congé de Philippe et retournèrent au camp, pour donner des instructions et se préparer au lendemain.

Une grande question sociale allait se décider : les communes flamandes, seules, sans appui, voulaient, les armes à la main, arracher au comte Philippe et au roi Charles VI, l'exercice de privilèges et de libertés méconnus. Le principe démocratique, abandonné à ses propres forces, allait lutter corps à corps avec l'aristocratie, effrayée des progrès de son adversaire. Un plébéien, sous le nom de Régent, avait été investi du formidable pouvoir qui devait périr avec lui.

Vers minuit, lorsque les capitaines flamands étaient livrés au repos, il sembla à ceux du quart qu'ils entendaient un grand bruit vers le Mont-d'On, éminence assez étendue qui domine le village de Roosbeke et de la grande route. On

envoya des espions s'informer si les Français ne venaient pas assaillir le camp : ils rapportèrent qu'on ne voyait absolument rien.

Philippe avait emmené avec lui, pendant cette campagne, une fort jolie Gantoise, qu'il aimait beaucoup, et dont il se séparait rarement. Inquiète du résultat de l'événement qui se préparait, et ne pouvant fermer l'œil, cette jeune fille sortit un instant du pavillon où reposait Philippe couché sur son lit de camp, devant un feu de charbons. En dirigeant ses regards du côté de Roosebeke, elle vit se balancer dans l'atmosphère des nuages de fumée, traversés, çà et là, de gerbes d'étincelles. Elle écouta, entendit un grand bruit, et les cris de *Mont-joie, Saint-Denis* (1)! répétés entre le camp des Flamands et le lieu où se trouvait l'armée Française.

Toute effrayée elle rentre dans le pavillon de Philippe, l'éveille et lui dit : levez-vous, et prenez vos armes, car j'ai entendu des cris qui partent du Mont-d'Or, et je crois que ce sont les ennemis.

Philippe se leva donc, endossa ses vêtemens, prit une hache et sortit pour vérifier l'assertion de sa maîtresse. Ainsi qu'elle l'avait annoncé, il entendit un grand bruit d'armes et de voix. En conséquence, il fit sonner la trompette pour réveiller les troupes, qui furent bientôt sur pied.

On envoya une compagnie d'éclaireurs, afin de reconnaître la position de l'ennemi; mais ils revinrent en disant, comme les premiers, qu'on

(1) Les mots *Mont-Joie, Saint-Denis*, étaient le cri de guerre des Français, surtout lorsque la célèbre *Oriflamme* flottait dans leurs rangs.

n'apercevait rien. Les paroles du guet furent redites à Philippe, qui ne fut pas moins étonné qu'émerveillé de ce prodige. Néanmoins, tous se tinrent sur leur garde, de peur de trahison ou de surprise. De grands feux furent allumés et les soldats reçurent l'ordre de ne pas rompre leurs lignes.

Dès l'aurore, les Flamands se déployèrent sur une bruyère auprès du camp, ayant devant eux un large fossé, nouvellement relevé, et par derrière une quantité de bois taillis, entrelacés de ronces et de genêts. Cinquante mille combattans, tous gens d'élite, et s'inquiétant peu de sacrifier leur vie, se formèrent en bataillons serrés. Soixante archers anglais, environ, ayant quitté leurs corps à Calais, pour rejoindre Artevelde, dont ils espéraient une meilleure solde et plus de chances de bénéfices, composaient l'avant-garde.

Ce chef s'était mis à la tête de près de neuf mille Gantois, qui lui servaient, pour ainsi dire, de garde particulière; il était, en outre, suivi d'un page ou écuyer tenant en laisse un superbe coursier, pour le cas où il aurait besoin d'un second cheval.

Une foule de bannières, de mille couleurs, flottaient leurs plis au vent, et distinguaient les corps de métiers, dont les hommes portaient de grands couteaux pendus à leur ceinture.

En avant, se tenaient ceux de Gand, Philippe et sa bannière; puis ceux d'Alost et de Grammont. Ceux de la châtellenie de Courtrai, ceux de Bruges, de Damme et de l'Écluse, suivaient, ainsi que ceux du *Franc*. La plupart étaient armés de casques, vêtus de hoquetons et munis de bâtons garnis de pointes en fer.

Lorsque le jour parut, les deux armées étaient rangées en bataille. Malheureusement une brume si épaisse obscurcissait l'atmosphère qu'à peine pouvait-on voir à vingt pas devant soi.

Le roi de France ordonna que messires Olivier de Clisson, connétable de France, Mathieu de Vienne, amiral, et Guillaume de Poitiers, bâtard de Langres, allassent reconnaître l'ennemi.

Ils s'approchèrent à un tel point que les Flamands les virent passer et repasser, mais sans faire le moindre mouvement ou lancer un seul trait, conformément aux ordres d'Artevelde. Les rangs extrêmement serrés, présentaient en tête les arbalétriers, que suivaient les fantassins, portant leur bâtons ferrés devant eux, comme des lances.

Lorsque Philippe eut donné les ordres nécessaires, il se mit à l'une des ailes et dit à son page : « Vas m'attendre à ce buisson hors du trait, et quand tu verras la déconfiture des Français, amène-moi un cheval frais, et viens à moi, en clamant mon cri, car je veux être au premier rang, pour harceler les fuyards. »

Leur inspection terminée les trois chevaliers allèrent rejoindre le roi de France, et le sire de Clisson s'inclinant devant lui, de dessus son cheval, et ôtant son chapeau de *bièvre* (1) : « Sire, dit-il, réjouissez-

(1) Outre le nom de ce marquis bel-esprit, si judicieusement qualifié le *Prince du Calembourg*, le mot *Bièvre*, ne rappelle guère à la plupart des lecteurs français que la petite rivière qui, ayant sa source près de Versailles et son embouchure à Paris, y reçoit le nom de la célèbre manufacture des *Gobelins*, où ses eaux servent à la teinture en écarlate, depuis le règne de François I. L'acception sous laquelle ce mot est pris ici, désigne une sorte de castor d'Europe, dont se fabriquait le feutre des meilleurs chapeaux, au temps où l'auteur a pris son épisode.

vous, ces gens sont à nous, et nos gros valets suffiraient pour les combattre. — Connétable lui répondit le roi, Dieu vous entende. Allons donc en avant, au nom du Tout-Puissant et de Saint-Denis!

Aussitôt, on déploya l'oriflamme française, qui portait messire Pierre de Villers. Jamais cette enseigne n'avait servi contre des chrétiens; mais les Flamands étaient considérés comme des incrédules et des infidèles, parce qu'ils avaient embrassé le parti du Pape Urbain VI, lorsque les Français tenaient pour Clément VII.

On rapporte que, dès que cette oriflamme parut au-dessus des rangs, le brouillard se dissipant, le soleil se montra brillant au ciel, et que l'on vit une blanche colombe voler en spirale sur l'armée française, puis venir se percher sur l'une des bannières du roi, qu'entourait la fleur de la chevalerie de plusieurs royaumes.

Cependant, un lourd bataillon de Flamands s'avancait à grands pas, les rangs tellement serrés qu'il paraissait impossible de les rompre. Ils se ruèrent si brusquement sur les Français, tandis que de l'autre côté mugissaient les bombardes et les canons, qu'ils firent d'abord plier les lignes ennemies; mais l'avant-garde passant outre, les Flamands furent pris en queue et en tête, et bientôt cernés si étroitement, qu'ils ne purent presque plus frapper de leurs lances ou bâtons, ni se défendre. Ils tombaient les uns sur les autres, comme étouffés par la foule, et les Français n'avaient plus qu'à tuer. Il s'en suivit un tumulte épouvantable: le cliquetis des bassinets, des haches, des maillets, et des bâtons plombés, faisait retentir les échos. Un grand nombre de pillards, armés de couteaux,

achevaient sans aucune pitié, puis dépouillaient tout ce qui gisait à terre. Bientôt des monceaux de cadavres couvrirent la plaine.

Ceux qui formaient l'arrière-garde voyant cette débâcle, commencèrent à jeter leurs armes, et à fuir à travers les champs, par bandes de vingt et trente à la fois. On les poursuivit, et dans ce désordre, on en tua un grand nombre. Vingt-cinq mille hommes demeurèrent sur la place, quoique la bataille n'eut guère duré plus d'une demi-heure.

Lorsqu'elle fut complètement gagnée, le roi fit sonner la retraite pour réunir son armée. Rentré dans sa tente, il dit à ceux qui l'entouraient, qu'il verrait volontiers Artevelde, vif ou mort. Comme on n'en avait rien appris, on fit publier dans le camp que quiconque le trouverait recevrait cent livres *parisis*. Une foule avide se dispersa conséquemment sur le champ de bataille où, morts et mourans, avaient été presque tous déponillés de leurs vêtemens. Enfin, Artevelde fut reconnu par un valet qui l'avait servi long-temps et le connaissait très-bien. On le trouva couché au milieu des Gantois, morts avec lui, et près du cadavre d'une femme, tenant embrassée la bannière de S. Georges, qui avait guidé la troupe au combat. Il fut traîné devant le pavillon du roi, qui le regarda en silence pendant quelques instans, ainsi que les seigneurs de sa suite.

On le tourna d'un et d'autre côté afin de s'assurer du genre de sa mort; mais aucune de ses blessures ne paraissait mortelle, ce qui fit croire qu'il avait pu être étouffé par le poids des chevaux et des hommes, au moment où son armée fut cernée par les Français. « Il portait encore, dit une Chroni-

« que manuscrite, les guêtres de toile écrue qu'il avait chaussées la veille de ce grand jour. »

Quand le roi l'eut regardé attentivement et avec réflexion, il retourna brusquement le cadavre, en le foulant du pied, et dit en colère : « C'est donc là ce vilain qui, s'il eut réussi, aurait ébranlé ma puissance, et dont la mort n'a pu être achetée qu'au prix de celle de mes meilleurs hommes de guerre et de mes amis ! »

Il se retira alors, et le corps de Philippe d'Artevelde fut emporté et pendu à un arbre voisin (1).

Les habitans montrent encore aujourd'hui un tilleul isolé, connu sous le nom de *Schreyboom* (arbre des gémissemens), où l'on prétend que cet acte d'inutile barbarie fut exécuté.

On dit, dans le pays, que l'on entend par fois, près de cet arbre, des cris de combattans et de blessés, exemple, entre mille, qui prouve que les traditions historiques ne sont pas perdues en Flandre, comme on semble le croire; et qu'il serait aussi facile que profitable, de recueillir ces idées éparses pour les employer, avec discernement, à l'appui des faits, souvent mal éclaircis.

(1) Ce Philippe était le fils de Jacques d'Artevelde, dont la fin déplorable est narrée dans ce volume (pages 113 à 119); et lorsque la mort glorieuse du champ de bataille n'a pas garanti de tels outrages le cadavre du guerrier-citoyen, on ne peut s'empêcher d'y retrouver, à quarante ans d'intervalle, une sorte de répétition, aussi lâche qu'impie, de l'assassinat du bourgeois-dictateur.

LE FORFAIT DE MONTEREAU,

ou

LE MEURTRE DU DUC DE BOURGOGNE.

Le 11 Juillet 1419, un traité d'alliance entre Jean duc de Bourgogne, comte de Flandre, et le Dauphin, fils unique du roi de France, Charles VI, avait été signé près de Melun, « afin de résister, dit la « Chronique, aux damnables entreprises et efforts « des Anglais. »

Les deux princes s'étaient quittés avec de grandes démonstrations d'amitié, et lorsque le Dauphin voulut monter à cheval, le duc de Bourgogne lui tint l'étrier, malgré de vives instances contre tant de courtoisie.

Après que le Dauphin eut visité ses duchés de Berri et de Tours, et assemblé environ vingt mille hommes, il vint à Montereau et fit prier le duc de Bourgogne, par Tanneguy du Chastel, prévôt de Paris, de venir le rejoindre, pour aviser ensemble au moyen de rétablir les affaires du royaume. Celui-ci désirant, pour différens motifs, ne pas se

rendre à cette invitation, fit en sorte d'en éluder la proposition; plusieurs messagers furent expédiés de part et d'autre. Mais enfin, l'évêque de Valence parvint à le déterminer et, le 10 Septembre 1419, il se dirigea vers Montereau, avec environ cinq cents hommes d'armes et deux cents archers.

Comme il en approchait, il vit venir à lui Antoine de Toulangeon, et quelques autres de ses amis qui avaient pris les devants. Ils lui rapportèrent qu'ils avaient vu, sur le pont désigné pour l'entrevue, de très-fortes barrières du côté par lequel arrivait le Dauphin, que cela leur paraissait étrange, et qu'il voulut bien y réfléchir.

Le comte de Flandre, sans descendre de cheval, prit conseil de ceux qui l'accompagnaient. Les uns redoutaient fort cette journée, et croyaient prudent de se précautionner; les autres disaient qu'ils ne pouvaient soupçonner qu'un prince, fils de roi et successeur de la couronne de France, voulût se déshonorer par une trahison.

Vu la diversité des opinions, le comte annonça qu'il irait franchement, et qu'il ne lui serait jamais reproché que par crainte, il put s'opposer aux arrangemens à prendre pour la paix du royaume. Cela dit, lui et sa suite continuèrent leur chemin, et ils descendirent au château de Montereau, qu'on lui avait fait préparer, afin qu'il eut moins de soupçon.

Après son arrivée il ordonna à Jacques de la Baume de ranger ses hommes d'armes à l'entrée de la ville. Sur ces entrefaites Tanneguy du Châstel vint lui dire que le Dauphin l'attendait. Alors le comte de Flandre prit avec lui plusieurs seigneurs et gentilshommes, ainsi que son secrétaire, nommé

maître Pierre Séguinat, et alla avec eux jusqu'auprès de la première barrière du pont. Là, vinrent au devant de lui les gens de monseigneur le Dauphin, qui renouvelèrent ses sermens et promesses, et on lui dit d'avancer jusqu'à la seconde barrière, où l'attendait son allié.

Quelque peu inquiet de tous ces retards, le comte insista pour savoir s'il pouvait se fier à la foi jurée. On lui répondit affirmativement; et sur le dire de tant de notables personnages, il passa, ainsi que sa suite, la seconde barrière qui fut aussitôt fermée à la clef. Sans faire attention à cette manœuvre, et s'avancant toujours, il rencontra le sire Taneguy du Chastel, qu'il toucha doucement sur l'épaule, en disant au seigneur de S. Georges, et autres de sa compagnie, que c'était en celui-là qu'il se fiait le plus. Quand il fut assez près du Dauphin qui, tout armé et l'épée ceinte, s'appuyait sur une barrière, il mit un genou en terre, pour le saluer; le Dauphin répondit à ce salut, qu'au mépris de sa promesse, il avait à lui reprocher de n'avoir point commencé la guerre avec les Anglais, ni fait sortir ses troupes de leurs garnisons.

Tandis que le comte de Flandre, encore sur un genou, écoutait ces paroles, monseigneur Robert de Loire; le prit par le bras droit, en lui disant : *Levez-vous; vous n'êtes que trop honorable.*

Le comte, s'apercevant que son épée s'était déplacée pendant qu'il s'agenouillait, y porta la main pour la remonter. Ce que voyant Robert : « Mettez-vous, lui dit-il, la main à votre épée en la présence de monseigneur le Dauphin? » Tandis qu'il prononçait ces mots, Taneguy du Chas-

tel s'approcha de l'autre côté, fit un signe et s'écria : *Il est temps* ; et, frappant le comte de Flandre au visage avec une petite hache, il porta ce coup si violemment, qu'il lui abattit le menton et le fit ployer sur ses genoux.

Le comte se sentant ainsi frappé, saisit son épée, pour se défendre, et tâcha de se relever ; mais il reçut plusieurs coups, et retomba à terre comme mort. Alors un nommé Olivier lui plongea son épée dans le ventre et acheva de lui ôter la vie.

Le seigneur de Noailles, témoin indigné de cette trahison et voulant secourir son maître, fut immolé sur son corps.

Messire Jean de Fribourg ayant aussi dégainé, tomba également accablé de coups.

Enfin, le seigneur de Saint-Georges, blessé au côté par l'angle aigu d'une hache ; et le seigneur d'Ancre, à la main, par un coup de taille, furent faits prisonniers avec le reste de ceux qui avaient suivi le comte de Flandre. Le seigneur de Montagu seul étant parvenu à sauter par-dessus les barrières, se sauva devers le château, en criant de toutes ses forces : *Aux armes !* A ce cri, Antoine de Toulangeon et plusieurs autres s'approchèrent des barrières et tâchèrent de les forcer ; mais ils en furent repoussés à coups d'arbalète, ce qui les contraignit de se retirer dans le château.

Le Dauphin, probablement effrayé de ce hon-teux forfait, se retira de l'enceinte et rentra en ville.

Ainsi périt, sous les coups d'une infame trahison, le duc Jean de Bourgogne, comte de Flandre. Son corps, dépourvu de sa robe, du haubergeon et de tous autres vêtemens que le pourpoint, demeura sur

la place jusqu'à minuit, qu'on le porta dans un moulin, assez près du pont, où il fut étendu sur une table. Le lendemain on le mit en terre, dans l'église de Notre-Dame, devant l'autel de Saint-Louis.

Lorsqu'on apprit ces nouvelles à Paris, le comte de Saint-Pol, lieutenant du roi, le chancelier de France, les prévôts de la ville et des marchands, et grand nombre de bourgeois, firent serment de venger cet horrible homicide, et de livrer à la justice les partisans du Dauphin, ce qui eut lieu. Quelques-uns même furent exécutés.

Le roi et la reine, ainsi que ceux de leur conseil, voulant repousser l'accusation d'avoir prêté la main à une action aussi lâche, expédièrent divers mandemens royaux, pour défendre aux gouverneurs de province, de prêter aidé, conseil ou appui, au Dauphin et à ceux de son parti.

PHILIPPE-LE-BON, DUC DE BOURGOGNE,

OU

LA RÉVOLTE DES BRUGEOIS.

(ANNÉE 1440.)

De terribles émeutes, suivies du meurtre de plusieurs magistrats, avaient eu lieu à Bruges. Dans l'intention de punir les rebelles et de mettre un terme à ces crimes, Philippe était arrivé avec bon nombre de troupes, afin d'y laisser une forte garnison, après avoir puni les coupables. Mais l'effervescence était encore loin d'être affaiblie, l'intention du comte fut mal interprétée, envenimée même, et l'on demeura convaincu qu'il voulait exterminer les habitants. Aussi les magistrats prièrent-ils Philippe de laisser son armée hors des portes; cette demande ayant été refusée, les Brugeois unirent la ruse à la violence, le laissèrent entrer avec sa suite, fermèrent les portes, et les troupes furent obligées de rester en dehors.

Arrivé au marché du Vendredi, avec l'idée que

tous ses soldats l'accompagnaient, il s'aperçut de l'espèce de trahison tramée contre lui, et dont il ignorait la cause. On commença donc à tirer sur le peuple. Alors le bruit courut que la ville était perdue, ce qui fit prendre les armes à la commune. On se battit avec acharnement. Philippe, appuyé par trop peu de monde, fut forcé de se retirer vers la porte de Bouvery, qu'il trouva fermée. Un nouveau combat s'étant engagé en ce lieu, plus de cent arbalétriers furent tués devant l'hôpital Saint-Julien.

Jean de Villars, seigneur de l'Isle-Adam, avait eu les reins cassés par un coup de lance; on lui arracha les insignes de l'ordre de la Toison d'or, et son corps fut trainé dans le ruisseau. Le prince même n'eut point échappé dans la mêlée, si le doyen des sergens de police n'eut couru chez un serrurier, qui pendant le combat, lui ouvrit une poterne, par laquelle il prit la fuite.

Cette action généreuse fut bien cruellement récompensée, car ces deux hommes ayant été découverts, furent condamnés à être écartelés, et la sentence s'exécuta.

Il y eut plus de trente personnes de la maison du prince, entre un grand nombre de soldats, qui demeurèrent prisonniers, entr'autres le confesseur de la duchesse.

Son époux fit publier dans tout le pays, la défense de donner asile à aucun Brugeois et l'ordre de les considérer tous comme ennemis.

Ceux-ci voulurent faire tête à l'orage, mais bientôt, épuisés d'efforts et de fatigues et pressés par la famine, ils sentirent qu'il était temps de chercher à se réconcilier avec leur prince. Ils craigni-

rent bien de ne pouvoir y parvenir, après les coups commis; aussi prirent-ils un moyen détourné.

Quatre notables, des plus prudens de la ville, furent députés vers la princesse; et bien leur en prit, car Philippe ne voulait rien entendre.

A la fin, touché des prières d'Isabelle de Portugal, il promit de faire grâce, mais à certaines conditions, prétendant que les coupables n'échappassent point à sa juste vengeance. Ensuite, la première fois qu'il viendrait à Bruges, il exigeait que les bourgmestre, échevins, conseillers, trésoriers, chefs-hommes, doyens et jurés de la ville, avec dix autres personnes de chaque métier, se présentassent en lui demandant pardon et grâce, le priant de vouloir bien entrer encore une fois dans leurs murs, et lui offrant les clefs des portes, leurs corps et leurs biens.

Que, pour garder la mémoire de cet événement, les Brugeois fissent élever, au lieu même de leur amende honorable, une croix de pierre, sur laquelle serait gravée une représentation du fait. Enfin, qu'on mit la porte de Bouvery en tel état qu'elle ne pût désormais servir à sortir de la ville (1).

Il y eut encore d'autres conditions trop longues à détailler, concernant l'indemnité qu'exigeait le comte Philippe, entr'autres celle de payer cent mille risdales d'or (2).

Les députés firent ce rapport à leur retour. L'on

(1) Il est à remarquer que l'ordre de condamner cette porte n'a pas duré long-temps, et qu'elle fut rouverte, du consentement du prince, dès l'année 1455.

(2) Un risdale d'or valait 24 sols de Brabant, ou environ 2 francs 50 centimes.

peut juger que les Brugeois ne faisaient pas trop satisfaits des conditions que leur prescrivait le duc ; mais persuadés qu'ils ne pouvaient résister plus long-temps , quatorze habitans furent envoyés à Arras , où se trouvait Philippe , pour annoncer l'adhésion de la ville aux conditions imposées.

En conséquence , le prince Jean de Clèves vint le 13 Mars à Bruges , et fit publier la paix à la Halle. Pendant ce temps Philippe-le-Bon , ayant obtenu la délivrance du duc d'Orléans , prisonnier depuis vingt-cinq ans en Angleterre , l'engagea à faire avec lui son entrée à Bruges. Ces deux illustres personnages se mirent donc en route le 11 Décembre 1440.

Au jour indiqué , le magistrat , toute la noblesse , les bourgeois notables et les doyens de métiers , au nombre de quatorze cents , vinrent depuis la porte Sainte-Croix , jusqu'au lieu dénommé *les trois Rois* , pour attendre l'arrivée de leur souverain.

Ils étaient tous pieds nus et la tête découverte ; lorsque Philippe se présenta , ils lui offrirent les clefs de la ville , et se mettant à genoux , ils crièrent unanimement et à haute voix qu'ils demandaient pardon de leurs excès passés.

Le prince ne répondit d'abord rien ; mais , à la sollicitation du duc d'Orléans , il leur permit de se relever , leur pardonna et leur rendit les clefs , en assurant qu'il était satisfait , et voulait bien encore se fier à eux. Ces paroles les comblèrent de joie , et jamais les Brugeois ne reçurent un de leurs princes avec plus de pompe et de marques d'allégresse. Près de la porte , tout le clergé vint au devant de lui , et le conduisit processionnellement par la ville.

Les divers ordres religieux qui avaient leurs

couverts à Bruges ouvraient la marche ; puis venait le clergé portant les reliques de chaque église. Tous marchaient sur deux rangs, laissant un grand vide entr'eux. Le grand bailli, l'écoutète et le magistrat, ainsi que la noblesse suivaient deux à deux. Douze archers, leur capitaine en tête, venaient ensuite et précédaient vingt-quatre hérauts d'armes, dans leur équipage ordinaire. Il s'y trouvait aussi des évêques, ainsi que les ambassadeurs ou représentans des cours étrangères, qui étaient alors très-nombreux à Bruges.

Toutes les cloches de la ville avaient été mises en branle, quatre-vingts trompettes d'argent, embouchées par autant d'hommes aux larges épaules et aux infatigables poumons, distribués autour du prince, faisaient retentir l'air de leurs fanfares.

Enfin, le cortège était fermé par les marchands et négocians étrangers. D'abord ceux des villes libres d'Allemagne, avec leurs commis, tous à cheval ; les premiers habillés en velours cramoisi, les seconds en drap rouge. Cinquante hommes, aussi vêtus de rouge et portant des torches ardentes à la main, marchaient à droite et à gauche de cette brillante cavalcade.

Les chevaux des Florentins étaient couverts de satin blanc, brodé de velours bleu. Les Espagnols, au nombre de trente-quatre, accompagnés de soixante torches ardentes, portaient des habits de damas violet. Chacun avait derrière lui son valet-de-pied.

Cent-huit marchands Génois suivaient en riche costume de drap violet, brodé en or. Enfin, l'on voyait ceux de la Catalogne, du Portugal et de Milan, rivalisant de luxe et de magnificence.

Ce magnifique et nombreux cortège accompagna les deux ducs jusqu'au palais.

A l'entrée de la porte de Sainte-Croix, avait été placée une forêt artificielle, construite en estrade, et placée sur des roues. Elle était composée d'arbres de toute espèce, chargés de verdures et de fleurs. Au milieu de l'estrade se tenait debout un personnage couvert d'une peau d'agneau et les bras nus, dont le rôle était de représenter S. Jean-Baptiste.

Sur le devant de ce singulier char de triomphe, était appendue l'inscription : *Ego vox clamantis in deserto : dirigite viam Domini* (1). Cette forêt ambulante suivait le cortège. Un peu plus loin, une autre estrade offrait l'histoire de Job en action : un homme, entièrement nu, était couché sur la paille ; à droite se trouvaient ses trois amis et à gauche sa femme, lui reprochant sa trop longue patience. Sur l'inscription on lisait : *Dominus dedit, Dominus abstulit : sicut Domino placuit, ita factum est* (2). Cette scène faisait allusion aux sentimens des Brugesois, qui, se repentant de leurs excès, n'espéraient plus qu'en la bienveillance du comte.

Près du pont des Moulins se remarquait un arc triomphal, sur lequel quatre hommes figuraient des prophètes de l'ancien Testament, et dont les bannières offraient les citations suivantes, extraites des saintes Écritures : *Plebs tua latabitur in te. — Venite et revertamur ad Dominum.*

(1) Je suis la voix du désert qui crie : préparez la voie du Seigneur JOANN. I, 23.

(2) Le Seigneur me les a donnés, le Seigneur me les reprend ; qu'il soit fait ainsi qu'il plait au Seigneur. JON I, 21.

— *Princeps Dei es apud nos. — Iratus es, et misertus es nobis* (1).

Un grand nombre de ces estrades, sur lesquelles étaient représentés en personnages vivans, quelques faits de l'Écriture sainte, avaient été dressées dans toutes les rues où passait le souverain.

La porte d'entrée de la place du *Franc* (aujourd'hui *le Bourg*) avait été dorée toute entière; et audessus, dans une espèce de jubé, se trouvait une douzaine d'enfans habillés en chérubins, avec des couronnes de roses sur la tête et chantant d'une manière fort agréable, accompagnés de divers instrumens.

Il y eut toute la nuit des feux de joie dans la ville. Les tours étaient ornées de lanternes, et les maisons de tapis précieux. Le comte de Flandre et son hôte, se promenèrent le soir pour assister aux réjouissances.

Le jour suivant eurent lieu de brillans tournois, et ces fêtes se succédèrent jusqu'au 17 Décembre, jour où Philippe, satisfait, partit pour Gand.

Ainsi se termina cette lutte entre le Peuple et le Souverain; lutte qui, par la manière énergique avec laquelle elle éclata, promettait de grands résultats, et n'eut d'autre issue que des fêtes expiatoires.... Déjà les richesses avaient énervés la plupart des vertus qui constituent le principe communal!..

(1) Ton peuple se réjouit de ta présence. PSALM. LXXXIV, 7. — Venez, et retournons au Seigneur. OSÉAS VI, 1. — Vous êtes l'envoyé de Dieu près de nous. GENÈS. XXIII, 6. — Vous avez été irrité, mais vous avez été miséricordieux envers nous. PSALM. LIX, 3.

LE TOURNOI

DE L'ARBRE D'OR.

(ANNÉE 1466.)

A Bruges allaient se célébrer les noces de Charles de Bourgogne, dit *le Téméraire*, avec Marguerite d'York, sœur d'Édouard roi d'Angleterre. Tout était préparé pour recevoir dignement et avec magnificence l'auguste princesse qui venait régner sur les Flamands.

La veille, à sept heures du matin, la noble fiancée avait été unie au comte de Flandre, dans la ville de Damme, où elle avait débarqué, et la bénédiction nuptiale avait été prononcée par l'évêque de Salisbury, en présence du légat du pape et de l'évêque de Tournay.

Le lendemain, vers la neuvième heure du matin, ils firent leur entrée à Bruges, par la porte Sainte-Croix, accompagnés d'une suite brillante, composée de chevaliers, de seigneurs et de plusieurs évêques.

Une vingtaine de trompettes et clairons, portant les armes du roi d'Angleterre et du comte Charles, les précédaient.

Le comte et son épouse étaient assis chacun dans une espèce de litière portée par deux chevaux noirs, couverts de drap rouge brodé en or.

Marguerite avait les cheveux retombant sur les épaules comme c'était alors la coutume des nouvelles mariées; elle était vêtue d'un habit et d'un manteau de drap blanc et or, et portait autour du cou un colier de pierres précieuses et de perles.

De Danme jusqu'à Bruges, six chevaliers anglais avaient accompagné, pédestrement, la litière de la princesse, et en arrivant à la porte Sainte-Croix, six chevaliers flamands, membres de la Toison d'or, vinrent la recevoir. Parmi eux étaient Philippe de Crèveœur et Antoine, bâtard de Bourgogne. Comme le cortège allait entrer en ville, se présentèrent, suivies d'une procession de jeunes filles, trois dames du Béguinage qui offrirent à la fiancée un chapel de roses, qu'elle reçut gracieusement, et plaça sur la couronne qui lui coiffait le front.

La litière de la princesse était encore suivie par douze haquenées blanches, couvertes de drap rouge brodé d'or, et montées chacune par une jeune dame, richement habillée en soie et dans le costume anglais. Cinq chariots venaient ensuite, tous recouverts de drap rouge et or, et ornés des armoiries de Marguerite; ils étaient remplis de dames, tant de celles qui étaient venues d'Angleterre avec la princesse, que des épouses des seigneurs du pays.

On avait placé, sur la porte Sainte-Croix, deux énormes lions tenant des étendards, l'un aux armes de Flandre, l'autre aux armes de Bruges.

Sur les tourelles qui flanquent la porte se trou-

vaient plusieurs trompettes et clairons qui firent retentir les airs de leurs fanfares joyeuses, dès qu'on aperçut le couple royal. Il se rendit ainsi au palais qui avait été préparé pour le recevoir, à travers des rues tapissées de verdure, de guirlandes et d'ornemens de toute espèce.

Là, les magistrats de la ville, tous en habits neufs d'étoffe de soie noire, vinrent présenter leurs hommages aux nouveaux époux, et offrirent à la princesse une statue de Sainte-Marguerite, en argent doré, pesant quarante marcs, et supérieurement sculptée. La noble fiancée accepta ce don en témoignant avec affabilité toute sa satisfaction.

Antoine, bâtard de Bourgogne, un des plus galans et des plus magnifiques seigneurs de ce temps voulut, à l'occasion de ce mariage, donner une fête et un tournoi tels qu'on n'en avait vus depuis long-temps.

En conséquence, il fit construire sur la grande place et poser sur des colonnes peintes en vert et en jaune, une superbe estrade où devaient se placer la princesse et la cour. On avait intercepté l'accès des rues de la place de manière qu'il ne restât que deux entrées. D'un côté, vers la chapelle de Saint-Christophe, était une haute porte au milieu de grands arbres, et à cette porte était suspendu un marteau d'or, pour frapper, quand on voulait entrer.

De l'autre côté, devant le bâtiment de la Halle, se trouvait la seconde porte, ornée de la même manière que la première, excepté qu'elle était surmontée de jolies tourelles, construites en bois et sur lesquelles se trouvaient placées les clairons de monseigneur Antoine. Ils portaient les grandes

bannières de ses armes et étaient vêtus de robes de velours rouge, à petits arbres d'or sur les manches. Au sommet des deux tours flottaient deux bannières de soie blanche, aussi décorées d'un arbre d'or.

Au milieu de la place on planta l'arbre d'or, signe du Tournoi : c'était un beau pin dont les feuilles seules n'étaient pas dorées ; et, près de là, se tenait le bâtard, qui, pour ce jour, avait pris lui même le nom d'*Arbre d'or*. Le prix du combat était un superbe cheval magnifiquement harnaché.

Le 14 Juillet 1468, après le diner, Marguerite d'York se rendit sur la grande place, dans la maison appelée *Cranen-Burg*, pour assister aux joutes qui allaient avoir lieu. Lorsqu'elle fut assise, arriva un nain accompagné de deux hérauts d'armes, conduisant un géant par une chainette d'argent. Le nain mit le genou en terre et présenta à Marguerite un parchemin, contenant le programme des faits d'armes qui devaient se passer en sa présence.

Sans quitter la chaîne qui attachait le géant, le nain s'achemina vers l'arbre d'or, auprès duquel s'élevait une sorte d'estrade où il se plaça dans un fauteuil richement drapé. Il avait devant lui une petite table d'ivoire, supportant un cadran, semblable à une horloge marine, qui ne marchait que pendant une demi-heure. Ensuite les deux hérauts menèrent le géant jusqu'à la porte, du côté de la Halle, où attendait un noble chevalier nommé le sire de Ravestein, assis dans une espèce de palanquin recouvert de velours cramoisi, sur lequel étaient représentées les armes et devises de sa famille.

Deux chevaux noirs portaient ce pelanquin ; quatre chevaliers, habillés de manteaux bleus, se tenaient aux coins de la jitière et relevaient chacun un bout de la draperie. On présenta aux hérauts un écu, aux armes de Ravestein, en les chargeant de le suspendre à l'arbre d'or, comme gage qu'il était prêt à répondre à l'appel du tenant du Tournoi.

Lorsque cela fut fait, le sire de Ravestein se présenta aux pieds de Marguerite, et devant les juges du combat ; qu'il salua profondément ; puis il sortit de l'arène pour se préparer.

Bientôt il reparut, accompagné de plusieurs chevaliers qui devaient lui servir de témoins. Le bâtard de Bourgogne se trouvait dans un pavillon de soie blanche et jaune, armé de toutes pièces et prêt à entrer en lice ; sept jeunes hommes vêtus de drap de damas blanc étaient à cheval près de lui. Les draperies qui recouvraient les coursiers, étaient ornées de franges auxquelles pendaient de petites sonnettes d'argent. Six pages se tenaient autour du pavillon.

Alors commencèrent les joutes : le bâtard Antoine rompit cinq lances, et le sire de Ravestein deux. Après quoi le nain sonna du cor, et les combattans se retirèrent. Le seigneur de Luxembourg alla ensuite suspendre son bouclier à l'arbre d'or, en signe de défi. Puis le nain, suivi du géant, qu'on lui avait ramené par la chaînette d'argent, conduisit Luxembourg devant les dames et les juges, que ce seigneur salua profondément.

Cette cérémonie achevée, le géant, tenant la main sur la crinière du cheval monté par le nouveau combattant, le mena au delà de la ligne qui

séparait les joûteurs. Quelques instans après, Antoine de Bourgogne se présenta de nouveau, monté sur un autre cheval, couvert de plaques d'argent et d'un caparaçon de velours, à chaque coin duquel pendait une sonnette en argent. Il se lança à plusieurs reprises contre son adversaire et ils rompirent ensemble six lances, ensuite le cor sonna, et les combattans se séparèrent.

Le bâtard de Bourgogne soutint, ce jour là six assauts, dont il sortit vainqueur. Vers le soir, toute la cour se retira au palais où l'on avait préparé un superbe banquet. A la tête de la table était assis le duc, ayant à sa droite sa royale fiancée, près de laquelle était placée la veuve du duc Philippe, mère du duc Charles. Puis venaient : madame Marie de Bourgogne, fille du duc Charles, l'évêque de Verdun, le légat du Pape, l'évêque de Metz, celui de Cambrai et un seigneur de Bourgogne. A la gauche du duc Charles était assise la veuve du duc de Nortwich, l'évêque de Salisbury, l'évêque d'Utrecht, et un grand nombre d'illustres personnages.

Une des singularités de ce repas, c'est que dix-sept des plats qui y furent servis, étaient en bois et de la forme d'un vaisseau, avec mâts, cordages et autres agrès. Ces vaisseaux étaient entièrement dorés et ornés à la proue de diverses armoiries. Leur nombre faisait allusion aux dix-sept provinces dont le royal époux était seigneur. Ces plats d'une nouvelle espèce étaient remplis de mets excellens, entassés jusqu'à moitié de la hauteur du mât.

Nous allions oublier de dire que sur les bords, représentant le pont du vaisseau, on avait placé

des mannequins armés, des catapultes, des serpentes et autres instrumens de guerre.

Les saucées étaient servies dans des vases en forme de nacelles, aussi richement ornées que le reste. Il y avait en outre trente pâtés, surmontés, chacun, d'une tour peinte où pendaient les emblèmes des villes et contrées du duc Charles.

Ce qui étonna le plus, et ce qu'on n'avait jamais vu auparavant, ce fut un grand nombre de plats chargés de fruits de toute espèce, imités en cire d'une manière si naturelle qu'il semblait qu'on venait de les cueillir.

Pendant que les convives admiraient l'ordonnance et la richesse du banquet, on vit entrer dans la salle du festin un grand unicorn (1), portant sur le dos un petit lion, en bois doré, qui tenait en sa griffe une bannière aux armes d'Angleterre et une belle marguerite.

Cet animal était suivi d'une autruche montée par un chérubin aux ailes de rose et d'azar, portant la bannière aux armes du duc de Bourgogne.

On les conduisit autour des tables pour que chacun put admirer cette rareté dont la mémoire, dit la Chronique, se conserva encore bien longtemps après la fête. Enfin, on vit s'avancer lentement un chameau conduit par un jeune Maure, qui distribua aux dames quantité de jolies petits présens qu'il portait dans une corbeille.

A l'extrémité de la grande salle du festin, avait été construite une grande tour en bois, surmontée d'un pavillon avec la devise du duc Charles : *Je*

(1) Ou *Licorne*, animal fabuleux, ayant la forme du cheval et portant une corne droite sur le front.

l'ay emprys, et celle de Marguerite : Dieu lui avienne.

Cette tour offrait une autre singularité, dont se réjouirent beaucoup les assistans : c'étaient des musiciens sous la forme de toutes sortes d'animaux. On y voyait des chèvres, jouant de l'épinette et du clairon; des ânes qui chantaient; des lions, jouant de la flûte; des ours, du luth. Un cheval dirigeait cet orchestre bizarre.

Après chaque air, un autre animal récitait des vers à la louange des nouveaux époux. A la fin, un singe véritable exécuta une danse moresque, avec des gestes et des positions si grotesques, que tout le monde éclata de rire.

Le repas achevé, on représenta un mystère, en quatre parties, intitulé : *les Travaux d'Hercule*.

Cette soirée se termina par les bons mots et drôleries, en gestes et en paroles, d'un fou qui était venu d'Angleterre avec la princesse.

Comme présent de noce, le duc Charles fit distribuer en ce jour, à chaque chevalier de la Toison d'or, qui se trouvait à la fête, un manteau de drap rouge brodé en or. Les officiers du palais reçurent chacun un manteau d'étoffe de soie noire de damas, ou de camelot, selon le poste qu'ils occupaient. Les personnes d'un rang moins élevé eurent un habillement de drap noir, et les varlets, écuyers et autres gens de service, un costume complet, bleu et blanc. Il n'y eut personne, qui ne reçut quelque chose, afin que tout ce qui faisait partie de la cour, témoignât de la magnificence de ce mariage.

Le lendemain, la fête recommença de plus belle et continua ainsi, en variant et en rivalisant de luxe et de surprise, depuis le dimanche jusqu'au

lundi de la semaine suivante. Tantôt, c'étaient l'or, les pierres précieuses, et les riches étoffes qui éblouissaient les yeux des spectateurs du Tournoi, dans le costume des combattans; tantôt, des chameaux et des éléphants chargés de dragées, d'oranges, de sucreries, que de petits amours allaient enlever de dessus leurs dos, pour les servir sur les tables, ou les distribuer aux spectateurs.

Cette fête, dont on n'avait jamais vu la pareille, dit la Chronique, devait durer quarante jours; mais de mauvaises nouvelles qui arrivèrent de France, y mirent fin beaucoup plus tôt. Néanmoins, on acheva jusqu'au bout le fameux Tournoi de l'*Arbre d'Or*, qui eut lieu par les soins et sous les auspices de monseigneur Antoine, et dont on parla bien longtemps encore après sa clôture.

CHAPITRE

DE LA

TOISON D'OR*,

TENU A BRUGES, EN 1478.

L'archiduc Maximilien, époux de Marie de Bourgogne, comtesse de Flandre, craignant la chute de l'ordre de la Toison d'Or, dont plusieurs membres étaient morts et dont d'autres étaient prisonniers en France; sachant, d'ailleurs, que le roi de cette puissante monarchie avait l'intention de se rendre maître de l'ordre, résolut de convoquer un nouveau chapitre, et d'y faire appeler par ses hérauts tous les chevaliers, même ceux prisonniers en France.

Pendant le séjour de l'archiduc en Hollande, on fit les préparatifs nécessaires afin de rendre la fête aussi éclatante que possible, et pour lui donner la pompe requise par les statuts. Cette céré-

(*) Cet ordre célèbre fut institué à Bruges, le 10 Janvier 1429, par Philippe-le-Bon duc de Bourgogne, le jour même de son mariage avec Isabelle, fille de Jean premier, roi de Portugal.

monie eut lieu dans l'église de Saint-Sauveur, à Bruges, le 30 Avril 1478 (1).

Pour se rendre du palais à l'église quatre hérauts ouvraient la marche; puis venait le roi d'armes (2), ayant à ses côtés un cheval caparaçonné de drap noir; ce coursier, qu'on avait rendu boiteux, au moyen d'un clou implanté dans l'un de ses pieds, et que l'on faisait marcher tête baissée, portait un coussin d'or, sur lequel était posé le collier de l'archiduc Charles, décédé, au remplacement de qui on allait procéder.

Puis marchaient, deux à deux, les chevaliers de l'ordre, vêtus de longs manteaux de couleur écarlate, brodés et garnis de fourures de menu vair.

Autour de leur col, et à découvert, était une large chaîne d'or, figurant des pierres à fusil, d'où jaillissaient des étincelles, en forme de petites flammes; au milieu de ce collier, pendait l'image d'un petit mouton, aussi en or, couvert d'une épaisse toison.

(1) Vingt-trois chapitres en tout furent tenus; le dernier, que convoqua Philippe II, roi d'Espagne, dans la ville de Gand, l'an 1559, n'observa que quelques-unes des règles prescrites. Ensuite le souverain, avec la permission du Pape, s'attribua seul les nominations. Le dernier chevalier élu dans les comices ou chapitres, fut le comte Pierre Ernest Mansfield, gouverneur de la Belgique, qui mourut, plus que centenaire, en l'année 1604.

(2) Il y avait quatre dignitaires dans l'ordre : le *Chancelier*, qui traitait des affaires de l'ordre avec le souverain; le *Trésorier*, dont la charge était de conserver les colliers, les costumes, les instrumens et les livres; le *Greffier*, ayant mission d'expédier les diplômes et de tenir les registres; enfin le *Roi d'Armes*, appelé *Toison d'Or*, que sa place rendait le premier d'entre les ministres du souverain.

Arrivé à l'église, chacun des chevaliers alla occuper, dans le chœur, la stalle au-dessus de laquelle étaient appendues ses armes; et entendit d'abord une grande messe célébrée solennellement. Les sièges des rois d'Angleterre, de Castille, d'Aragon et de Naples, étaient ornés de la même manière que si ces monarques, membres de l'ordre, avaient dû les occuper.

Chaque chevalier avait devant lui, pour aller à l'offrande, un cierge de cire, orné de son écusson. Un des hérauts prit celui de l'archiduc Charles et s'avança le premier à l'offrande; puis il éteignit et renversa le flambeau, pour signifier que le chevalier qu'il représentait était mort.

Le service terminé, l'historiographe ou greffier, déroula un parchemin, et lut les noms, prénoms et titres des souverains et chevaliers trépassés, pour les ames desquelles le célébrant récita le *Psalmus De profundis*. Ensuite il raconta en peu de mots leurs hauts faits d'armes et fit leur éloge, d'après le rapport du dignitaire surnommé *Toison d'Or*.

Lorsque tout cela fut fait, le chancelier de l'ordre se leva et dit :

« Chevaliers et Frères! vous savez qu'entr'autres choses qui nous sont imposées, nous sommes tenus d'examiner la conduite de chacun de nous, afin que les membres de notre ordre auguste, soient plus pénétrés de leurs devoirs. Pour cet examen, et selon l'ordonnance, je prescris à celui de nos frères qui occupe la dernière stalle, de sortir du chapitre et d'aller dehors, attendre qu'on le rappelle. »

Le membre interpellé ayant déferé à cette invitation, le chancelier, au nom du souverain et de

L'ordre, demanda sous serment à tous les chevaliers en général, et à chacun en particulier, s'ils n'avaient vu, ni ouï dire à personne, que celui qui était sorti du chapitre, ait fait, dit, ou commis chose qui fût contre l'honneur, la renommée ou le devoir; ou contre les statuts et ordonnances de l'ordre. Car, ajouta-t-il, dans l'affirmative, il faudrait l'admonester charitablement afin qu'il se corrigeât et se conduisit de telle manière, que tout blâme sur une personne de si noble état, vint à cesser.

Cet interrogatoire terminé, le chevalier fut rappelé et reprit sa place. On continua le même examen pour chacun, en remontant jusqu'au chef.

Finalement, on proposa l'élection d'un nouveau membre; le chancelier prit encore la parole, en demandant si l'on connaissait quelque chose qui pût s'opposer à l'admission du candidat. Puis il ajouta : « Messieurs, vous êtes assemblés pour élire un nouveau frère et compagnon; mais afin d'y procéder saintement et justement, vous devez jurer de ne choisir ni à cause du lignage, ni par amour, ni pour en tirer avantage; mais d'élire le plus digne d'être appelé dans une compagnie aussi honorable. » Aussitôt, le chevalier du premier siège se leva, et vint prêter le serment requis entre les mains du chancelier, représentant le souverain.

Lorsqu'il eut repris place un autre lui succéda jusqu'à ce que tous eussent également juré. Alors un héraut cria : « Par le serment que vous avez fait, messieurs, quel est le chevalier qui mieux vous semble digne d'être reçu dans l'ordre? »

Chacun, se levant à son tour, vint déposer sur un plat d'or le billet contenant le nom de celui qu'il voulait nommer. Cela fait, le chancelier prit tous les billets et les ayant lus à haute voix il dit : « L'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Frédéric à le plus de voix, et, par ainsi, est élu et appelé à faire partie de notre ordre. »

Les deux portes battantes du chœur s'ouvrirent et l'archiduc entra, suivi par toute la noblesse et un grand nombre de prélats. Le seigneur de Ravestein, chancelier, lui donna l'accolade et lui passa au cou la chaîne d'or, en disant : « Sire, l'ordre vous reçoit (1) ; et en signe de ce, vous présente ce collier. Dieu fasse que vous puissiez le porter longuement, à ses louanges et service, pour l'honneur et l'accroissement de l'ordre. Au nom du Père, du Fils et du St-Esprit — Amen, dit l'archiduc, Dieu m'en donne la grâce. »

Alors, la main sur la croix et les saints Évangiles, il jura d'observer les statuts, de faire tout ce qui serait en son pouvoir, pour entretenir la splendeur et la gloire de l'ordre et les augmenter si faire se pouvait.

Pour terminer la cérémonie, Maximilien fut présenté à tous les chevaliers qui l'embrassèrent en signe d'amitié fraternelle. Après la solennité tous retournèrent, dans l'ordre de leur arrivée, au palais de l'archiduc, où un splendide repas

(1) Lors de l'installation, l'ordre de la *Toison d'Or* ne pouvait être composé que de vingt-quatre membres ; bientôt il en eut trente-un. En 1518 l'empereur Charles V porta ce nombre à cinquante ; et depuis lors il ne subit plus d'augmentation.

était préparé. Il est à remarquer qu'il n'y avait à ce banquet que trois membres du pays, tant on avait laissé déperir l'ordre; et ils étaient ainsi placés : à la droite du nouveau chevalier, le seigneur de Gruythuyse, et à sa gauche, les seigneurs de Chimay et de Nassau (1).

(1) Le baron de Reiffenberg a composé une Histoire de la Toison d'or, ornée de superbes figures. Malheureusement les scellés mis sur l'imprimerie normale ont empêché ce bel ouvrage d'être livré au public, ainsi que plusieurs autres.



FRAGMENS

DE

LA CHRONIQUE

DU MOINE ÆGIDIUS LI MUISIS

ABBÉ DE SAINT-MARTIN, A TOURNAI.

PUBLIÉS, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN FRANÇAIS,
D'APRÈS LE MANUSCRIT LATIN,

NOTICE

*sur la Chronique latine de Li Muisis, et Analyse
de cet ouvrage.*

Dans le Catalogue des Manuscrits du roi de France, il est nommé Gilles de Musis, sans doute sur la foi du titre, qui est à la tête du manuscrit, mais ce titre est d'une écriture très-moderne. Quelques bibliographes l'ont nommé en latin Ægidius Mucius : c'est effectivement la traduction de l'ancien mot français *Muisit*, dont on a fait celui de *Moisi*.

Il était né à Tournai vers 1269, il entra en religion dans l'abbaye de Saint-Martin de cette ville en 1286; il y devint prieur et en fut élu ensuite abbé en 1331. Son élection d'abord déclarée nulle par le pape Jean XXII, fut confirmée peu après. Il fit beaucoup de bien à son abbaye, qu'il gouverna près de 23 ans. Il mourut en 1352, dans la 83^{me} année de son âge.

Il a composé beaucoup d'ouvrages en latin et en français, en vers et en prose, mais aucun n'a encore été imprimé. On en peut voir la liste dans la Bibliothèque Belgique de Valère André. Ce bibliographe, qui écrivait il y a un siècle et demi, assure que de son temps, ils étaient tous conservés dans la Bibliothèque de Saint-Martin de Tournai, et qu'ils formaient quatre volumes. Nous ne parlerons que du manuscrit improprement appelé *Chroniques de Flandre*.

On y trouve en premier lieu une Liste des abbés de Saint-Martin de Tournai, depuis la restauration de l'abbaye jusqu'à Gilles Li Muisis, inclusivement. Cette liste est assez singulièrement rédigée; chaque abbé y a son éloge, partie en prose latine rimée, partie en vers français de huit syllabes. Il semblerait que cet écrit ne serait pas de Gilles Li Muisis, puisqu'on lit en tête le nombre des années de son administration.

La Chronique qu'on lit ensuite, n'est point proprement une chronique de Flandre, c'est une chronique générale et très-sommaire depuis l'avènement de Hugues Capet à la couronne (fixé à l'an 972), jusqu'à l'an 1294 inclusivement. On n'y trouve guères que les dates du commencement du règne de chaque roi, et des papes. On y parle

sous l'an 1263 de l'apparition d'une comète, qui n'a été citée par M^r Pingré (1) que sur des témoignages qu'il avoit suspects; il n'a pas connu celui que notre chronique fournit.

L'auteur n'étoit pas né pour lors; mais avoit 24 ans en 1293, lorsque la ville de Noyon fut presque entièrement réduite en cendres; il nous instruit de la cause de cet affreux incendie : un homme accompagnant au bain quelques femmes, avoit apporté du feu grégeois; les femmes l'engagèrent à s'en servir, sans doute pour chauffer le bain; mais quand il voulut l'éteindre, il ne put en venir à bout, et la plus grande partie de la ville fut brûlée.

L'article qui suit concerne encore l'histoire générale; il est annoncé comme un recueil d'anecdotes, depuis le commencement du règne de St Louis jusqu'à l'an 1289 : l'auteur dit les avoir apprises de personnes dignes de foi (2).

Notre auteur va dorénavant s'occuper particulièrement de l'histoire de Flandre, et il offre d'abord une chronique sommaire des évêques de Tournai, depuis l'épiscopat de Gautier de Marvis élu en 1259, jusqu'à celui de Thibaut de Sansoie, qui fut sacré en 1334. Jean Cousin, dans son *Histoire de Tournai* et les auteurs de la *Nouvelle Gaule chrétienne*, ont fait usage de ce que dit cette chronique de ces évêques.

L'article suivant est intitulé : *Origine et généalogie des Comtes et Comtesses de Flandre et de Hes-*

(1) *Coincéographie*, tome 1, page 406.

(2) On pourra voir cette partie au commencement de la traduction qui suit.

naut, depuis *Thierry d'Alsace* (en 1128) jusqu'en 1347. On peut y voir dans la traduction qui suit, ce qu'on y trouve de contraire à l'opinion commune, sur le mariage prétendu de Marguerite de Flandre, avec Bouchard d'Avenes, au commencement du 14^{me} siècle.

Dans l'article suivant l'auteur annonce qu'il parlera désormais en témoin oculaire des événemens qu'il va décrire. Ces événemens s'étendent de 1294 jusqu'en 1337, et concernent principalement la guerre de Philippe-le-Bel contre Gui comte de Flandre. On les verra dans la traduction ci-contre.

L'article suivant, de 1237 jusqu'en 1239, est destiné à développer l'origine de la fameuse querelle qui s'éleva entre Philippe de Valois et le roi d'Angleterre. On n'y lit rien qui ne se trouve partout ailleurs, si ce n'est peut-être un événement que l'auteur rapporte, quoiqu'étranger à son sujet. Il s'agit de la députation du khan des Tartares vers le pape Benoît XII, qu'il place sous l'an 1338. Cette députation est attestée par la plupart des historiens, mais notre auteur seul en raconte l'occasion, que l'on verra ci-après dans la traduction.

Un des articles les plus considérables de la chronique, est celui qui a pour objet la guerre qui se fit presque sous les yeux de l'auteur, depuis l'année 1340, jusqu'en l'an 1345 inclusivement. On ne peut guère désirer de mémoires plus exacts : on y voit jour par jour les marches et les campemens des armées ; on y lit les noms des villes, des villages, des châteaux, des monastères pillés, brulés ou détruits. On juge bien qu'on s'y étend au long sur le siège de Tournai, le lieu même où l'auteur écrivait. Ce siège fut

levé par suite d'un traité de trêve du 25 Septembre 1340, que l'auteur transcrit en entier. Ce traité est imprimé, ainsi que quelques autres que notre auteur rapporte en divers endroits.

Les événemens de l'an 1346, occupent 52 pages, dont la plus grande partie est remplie par un poème en vers français sur la malheureuse bataille de Créci; il contient plus de 500 vers. Le poète y raconte un songe qu'il suppose avoir fait : fiction assez commune dans les poèmes de ce siècle. L'auteur de cette pièce n'est point Gilles Li Muisis; c'est un homme qui était attaché à Jean de Hainaut, seigneur de Beaumont, et qui se nommait Colmi, car c'est lui sans doute dont il s'agit dans les vers suivans :

*Il serait bon que ceste chose
Fut mis en rime, non en prose,
Et il y a ei un menestriel,.....
Colmi a nom, de Hénaut né,
Qui, par plusieurs fois, s'est pené
Du bien des bons ramentevoir.*

Ce nom ne me paraît point connu de ceux qui ont parlé des poètes du 14^{me} siècle.

L'auteur de la Chronique entre dans peu de détails sur cette bataille, ne voulant, dit-il, écrire que les faits dont il est bien instruit. Il paraît attribuer la défaite des Français au peu de résistance que firent les arbalétriers Génois; parce qu'ayant laissé leurs armes défensives parmi les bagages qu'on ne voulut point attendre, ils ne purent soutenir la décharge des flèches des archers Anglais. Les autres historiens n'allèguent point cette raison. Il ne fait monter la perte des Français qu'à cinq mille hommes de pied, et sept cents

hommes d'armes. Tout cela est assez différent du récit de Froissard, qu'on prend ordinairement pour guide, quoiqu'il n'ait écrit cet événement que longtemps après.

L'article suivant, qui contient 26 pages, est consacré tout entier à l'an 1347. L'événement le plus mémorable de cette année fut le siège de Calais. L'auteur en rapporte beaucoup de particularités; mais en parlant de la reddition de cette place, il ne dit pas un mot de la scène touchante racontée par Froissard, et si souvent célébrée depuis, des six bourgeois qui se dévouèrent pour obtenir le salut des autres. Il se contente de dire que les habitans mourant de faim, prirent le parti de se rendre sous la seule condition d'avoir la vie sauve; et que le roi d'Angleterre, sachant l'extrémité où ils étaient réduits, leur envoya quatre tonneaux de vin, et deux pains à chaque habitant; qu'il retint prisonnier vingt deux des plus considérables, qui étaient attachés à la France, et laissa sortir tous les autres, dont il confisqua les biens.

Je ne prétends pas tirer du silence de notre Chronique sur les six bourgeois de Calais une conséquence bien formelle contre le récit de Froissard; mais si l'on se rappelle que notre auteur écrivait dans le temps même de l'événement et dans une ville peu éloignée du lieu où l'on prétend que se passait la scène; qu'il recueillait avec soin les faits mémorables, et qu'il n'aurait pu ignorer un fait aussi éclatant, que celui dont il s'agit; qu'aucun écrivain contemporain, Anglais ou Français, n'en a parlé; que Froissard est le premier qui, assez long-temps après, l'a raconté;

que cet historien se montre partout moins jaloux d'instruire par des récits véritables, que de plaire par des récits intéressants; si dis-je, on fait ces réflexions, le silence de notre chroniqueur diminuera peut-être le poids du témoignage de Froissard.

Gilles Li Muisis, loin de négliger de rapporter les faits de quelque importance, lorsqu'ils lui paraissent constants, en raconte quelquefois, dont Froissard n'a fait aucune mention; en voici un du temps même dont nous parlons. Peu après la prise de Calais, tandis que le roi d'Angleterre y était encore, grand nombre de personnes, hommes et femmes étaient partis d'Angleterre, pour venir voir leurs maris ou leurs amis, dans la ville nouvellement conquise. La flotille sur laquelle ils s'étaient embarqués était composée de dix navires. Il y avait en mer plusieurs navires français, qui étaient sortis du port de Calais, quand la ville s'était rendue; ils attaquèrent les dix navires anglais, les prirent, en emmenèrent cinq sur lesquels étaient les femmes, et coulèrent bas les cinq autres, après avoir coupé la tête à 75 Anglais qui s'y trouvaient.

Dans ce même temps commençait l'affreuse mortalité qui régna durant plus d'un an sur presque toute la terre. Le continuateur de la chronique de Nangis en a parlé, mais sans détails. Notre Chronique assure qu'il y eut des villes où de 20,000 habitans, il en resta à peine deux mille, et des villages, où de 1500 habitans il en échappa à peine 100 à ce fléau.

Le reste du manuscrit ne contient que trente pages. Il s'y agit d'abord de l'avènement de Louis II^e du nom, au comté de Flandre, après la mort de

son père, tué à la bataille de Créci. On y parle des troubles qui s'en suivirent, et on rapporte avec de grands détails ceux qui agiterent les Gantois en 1347 et 1348. On ne trouvera, je crois, nulle part ailleurs, de secours plus surs et plus abondans, pour connaître ce qui se passa parmi eux à cette époque.

Les Flamands avaient réduit leur jeune comte à la nécessité de s'échapper de leurs mains, pour aller se marier en France, à la fille du duc de Brabant, au lieu d'épouser la fille du roi d'Angleterre, à quoi ils voulaient le forcer. On sait que peu après, ils se soumirent tout-à-coup.

Cette pacification soudaine, semble, selon notre auteur, avoir été prédite par un savant astronome flamand, Jean de Horlebeke, qu'il avait dit-il connu long-temps auparavant; mais, ajoute-t-il, je ne crois ni aux astrologues ni à la destinée : déclaration qui justifie ce que j'ai déjà remarqué sur le bon esprit de Gilles Li Muisis, qui vivait dans un siècle, où une façon de penser aussi sage n'était pas commune. En cet endroit, il s'avoue expressément l'auteur de tout ce qui précède, et se félicite d'avoir été témoin de la plupart des événemens qu'il a rapportés.

Je ne dirai rien d'une courte généalogie des comtes de Flandre descendus de Marguerite, par laquelle il termine ce morceau. Elle est parfaitement conforme à celle qui se trouve dans le second volume de l'*Histoire généalogique de la maison royale de France*, mais je ferai mention d'une note chronologique, qui remplit le dernier feuillet de ce manuscrit. On y apprend qu'en 1348, l'année, selon le style de la cour de Rome, com-

mençait à Noël, et qu'en *France, en Flandre et ailleurs*, elle commençait le Vendredi-Saint, après la Messe. On y assigne ensuite tous les caractères chronologiques de l'an 1348, qu'on rapporte à l'an du monde 6547. Ces caractères chronologiques sont exactement les mêmes qui sont marqués dans la table chronologique de l'*Art de vérifier les dates*.

L'ouvrage qui fait l'objet de cette Notice est digne d'être imprimé. L'auteur a le mérite rare, surtout dans les temps où il a écrit, de marquer les degrés de certitude des faits qu'il rapporte, distinguant ceux qui ne sont fondés que sur des bruits publics, de ceux qui ont pour garans des gens dignes de foi, et ceux dont il a été lui-même témoin.

(*Extrait de la Notice sur les manuscrits de la Bibliothèque du roi de France.*)

PROLOGUE.

Le présent succède au passé, comme l'avenir succédera au présent, et la connaissance des événements est effacée par le temps. C'est pourquoi, moi, frère Egidius li Muisis, dix-septième abbé du monastère de St-Martin, à Tournai, depuis la restauration de ce monastère, j'ai eu l'intention, quelque peu capable que je me reconnaisse, d'apprendre à nos neveux ce qu'ils ne doivent pas ignorer.

J'ai commencé cet ouvrage l'année 1347, âgé de soixante-seize ans. Il y a aujourd'hui cinquante-huit ans que j'ai pris l'habit ecclésiastique, seize ans que je fus promu à la dignité d'abbé, et quinze que j'ai reçu la bénédiction en cette qualité, me rappelant par là, selon l'évangile de St-Mathieu, que je suis à la onzième heure de ma vie : c'est-à-dire, que je deviens vieux.

Pendant les trois autres époques : mon enfance, mon âge viril et mon adolescence, j'ai peu travaillé aux vignes du Seigneur, consacrant plutôt mon temps aux choses temporelles et fragiles de ce monde, qu'à l'étude des saintes Écritures : c'est pourquoi, me rappelant ce qui est écrit, que l'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de

colère, et que Josaphat, en regardant le ciel, s'écria : « lorsque nous ignorons ce que nous devons faire, il ne nous reste qu'à élever nos yeux vers toi, Seigneur ! » J'ai élevé les miens vers mon Sauveur, qui m'a fait tel qu'il l'a voulu.

Quelle qu'ait pu être ma vie passée, je supplie donc, ô mon Dieu, votre majesté, de m'accorder une mort chrétienne, et de me pardonner toutes mes iniquités, après une sincère pénitence : afin qu'il me soit permis d'admirer votre céleste gloire et votre puissance.

Pour éviter l'oisiveté, la plus grande ennemie des humains, je me suis proposé d'écrire cette Chronique. Puisse-t-elle ne pas ennuyer le lecteur, et me faire pardonner son peu d'élégance.

Comme il est juste de commencer toujours par l'objet le plus digne, je dirai d'abord quelque chose du très-saint et très-illustre Louis, roi de France, neuvième du nom. Je ne rapporterai que ce que j'en ai entendu dire par des personnes véridiques et très-dignes de foi.

CHRONIQUE

DE

LI MUISIS.

DU RÈGNE DE SAINT-LOUIS.

§ I.

Sous le règne de St-Louis, un religieux nommé Vincent, de l'ordre des frères Prédicateurs, composa une histoire très-claire et très-élégante, qui commençait à la création du monde. Il traite des faits et gestes des Pontifes romains, des Empereurs, de la vie des Saints et de tous les événemens jusqu'au temps de St-Louis. Tout a été rédigé avec le plus grand ordre ; dans notre monastère se trouvent quatre volumes de cet ouvrage. Ces quatre parties sont intitulées : *Speculum historiale Vincentii, de ordine Prædicatorum*. Il y a aussi, ou de moins il doit exister dans notre bibliothèque quatre parties de *Natura rerum*, du même auteur.

Ce digne ecclésiastique fut chargé par le roi de France d'inspecter les bibliothèques du royaume. Il arriva que le frère Vincent fit une visite à notre

couvent ; notre collection de livres lui plut beaucoup, et j'ai entendu dire, par quelques-uns de nos doyens qui vivaient à cette époque, qu'il avait souvent répété que dans le monastère d'aucun ordre il n'avait trouvé d'aussi bons livres, tant de véritables originaux, tant d'écrits de morale et d'histoire ancienne. Il prit une grande estime pour notre couvent. A l'œuvre, disait-il on connaît l'ouvrier (*per fragmenta apparet qualis potus fuit*) ; il est aisé de voir que vos moines aiment bien plus les belles-lettres, que l'oisiveté et les vices qui en découlent ; marchez toujours dans cette voie.

Cela était vrai, car, j'appris par plusieurs de nos prédécesseurs que, tant en hiver qu'en été, on trouvait toujours les moines, chantant ou priant au pied des autels, ou étudiant et écrivant dans leurs cellules ; excepté aux heures des repas, ainsi qu'à celles de la récréation, dans le jardin où ils se réunissent tous.

§ II.

Plusieurs personnes tant religieuses que séculières qui ont vu le roi saint Louis, m'ont raconté que c'était un prince humble, aimant les pauvres et protégeant les gens instruits, surtout les frères Prédicateurs et Mineurs de Clteaux. Il était brave, s'habillait sans faste, et rendait la justice, à quelque heure qu'on vint la réclamer de lui. Sa vie se trouve dans le quatrième volume du frère Vincent, vers la fin.

Mais comme à son passage de ce monde dans l'autre, notre sainte Mère l'Eglise, suffisamment informée de ses actions et des miracles qu'il avait

faite, l'a capotisé, et qu'il joint maintenant de la gloire éternelle avec les saints ; c'est pourquoi il ne convient pas que je me mêle des événemens de cette époque.

§ III.

Il y a cependant une action de cet illustre roi qu'il me paraît utile de rappeler à la postérité. Selon sa coutume, chaque année, le vendredi de Pâque il lisait le Psautier, depuis le commencement jusqu'à la fin. Il arriva un jour que, vers ce temps, un noble, d'une illustre famille, se trouvait enfermé au Châtelet de Paris pour plusieurs méfaits et crimes qu'il avait commis.

Donc, le vendredi de Pâques, le roi étant dans sa chapelle, à lire le Psautier selon son habitude, les parens et amis du prisonnier, avec le fils et les frères mêmes du monarque, vinrent le trouver. A leur vue, Louis posa le doigt sur le livre qu'il lisait, afin de reprendre ensuite au même endroit. Un de ces nobles, à qui la garde du détenu avait été commise, dit en s'adressant au roi : très-illustre seigneur, c'est aujourd'hui un jour de grâce ; en ce jour le Sauveur nous a rachetés, il a pardonné au larron crucifié à ses côtés, c'est pourquoi nous venons tous, vous supplier de suivre l'exemple de Jesus-Christ, en pardonnant au noble homme qui est retenu captif au Châtelet.

A ces mots, le roi répondit avec bonté, mais levant le doigt du passage où on l'avait interrompu, il y lut ces paroles : *Beati qui custodiunt judicium, et faciunt justitiam omni tempore* (1). Alors,

(1) Heureux ceux qui maintiennent les jugemens, et font justice en tout temps. PsALM. CV, 3.

ayant réfléchi, il appela les amis du prisonnier, leur dit que l'on fit venir le prévôt de Paris, et se remit à lire.

Ceux-ci, espérant qu'on allait leur accorder l'objet de leur demande, envoyèrent en toute hâte vers le prévôt. Lorsqu'il fut arrivé, le roi lui ordonna de raconter les méfaits du noble captif, s'il en avait connaissance. Le prévôt, n'osant mentir, narra plusieurs crimes énormes qui lui avaient été rapportés. Le roi commanda alors que, sous peine de mort, et sans délai, malgré la sainteté du jour, on fit conduire le coupable à la potence et qu'on l'y pendit.

Louis IX mourut, l'an 1270, à Tunis en Afrique. Il laissa pour héritier Philippe, son fils aîné, et le frère de celui-ci, le comte de Clarmonte.

Ce roi avait trois frères : Robert, comte des Atrebates (1), Arnulphe, comte de Poitou, et Charles, comte d'Anjou. Ce dernier épousa l'aînée des trois filles du comte de Provence. St-Louis et le roi d'Angleterre eurent pour femmes les deux cadettes.

Un jour que les trois sœurs devaient dîner ensemble, ces deux femmes, fières de leur alliance, se lavèrent seules, sans appeler avec eux la comtesse, leur sœur aînée, disant qu'une simple comtesse ne devait pas se laver avec des reines. La femme de Charles, entendait ce propos en fut indignée.

(1) Les *Atrebates*, peuples de la deuxième Belgique, sur territoire d'Arras, leur capitale, furent les premiers habitants de l'*Artois*; et le titre donné au frère de Louis IX, est celui-là même que nous avons vu porter, sous le règne de Louis XVIII, par le dernier roi de la branche aînée des Bourbons.

La nuit venue, se trouvant au lit avec le comte son époux, elle commença à pleurer, à se plaindre et à pousser de profonds gémissements. Son mari, étonné, demanda la cause de ces plaintes. Alors elle lui raconta ce qui était arrivé, et ce que ses sœurs avaient dit. Lorsqu'elle eut terminé, le comte lui répliqua doucement : « Amie, ne t'émeus point : je te promets de ne prendre aucun repos que je ne t'aie fait reine, comme le sont tes sœurs. »

Je crois devoir faire mention ici d'un fait assez remarquable que j'entendis raconter, fort jeune, par mon oncle qui sert dans l'armée de Robert de Flandre. Un jour, le seigneur de Rave et de Bourgelle, homme brave et expérimenté, reçut l'ordre de marcher avec quelques-unes des troupes du comte Robert vers un château fort qui renfermait plusieurs personnes d'un haut rang ; il devait les sommer de se rendre et de jurer obéissance au roi Charles, sinon les assiéger, pour s'en emparer de force et les faire tous passer au fil de l'épée.

Accompagné d'une escorte convenable, ce guerrier exécuta les ordres dont il était chargé ; mais les assiégés ayant refusé de se soumettre, le château fut saccagé et les hommes tués, ainsi que quelques femmes.

Le seigneur de Rave, ému de compassion pour plusieurs d'entr'elles, à cause de leur beauté et de leur noblesse, leur octroya la vie sauve et leur permit de se rendre où elles voulaient, sans qu'il leur fut fait aucun mal. Ceci ayant été rapporté au roi, il en fut très-irrité et commanda que ce chef militaire subit la mort, pour n'avoir pas fidèlement suivi ses instructions.

Egidius

Egidius Lebrun, que le comte de Flandre, Gui, avait placé comme précepteur auprès de son fils Robert, et que celui-ci avait créé maréchal de camp, apprenant que le seigneur de Rave était condamné à mort, prit la résolution de le sauver. Il engagea, conséquemment, le comte à réunir les chevaliers les plus puissans de son armée, et il se rendit avec eux chez le roi. « Seigneur, lui dirent-ils, vous avez décidé que le seigneur de Bourgelle, notre compatriote, connu pour sa bravoure, devait mourir? » Le roi répondit affirmativement. Alors, selon le conseil d'Egidius Lebrun (1), le comte de Flandre, gendre du roi (car il avait épousé sa fille Blanche), lui fit observer que, dans ce cas, il faudrait le faire pendre dans son camp.

Le roi, ému de colère, répliqua que s'il avait un camp, il fallait qu'on l'y saisis; là-dessus, Robert et sa suite se retirèrent.

Egidius plaça dans un certain lieu l'armée du comte, mit le seigneur condamné au milieu d'elle, et envoya dire au roi que le seigneur de Rave et de Bourgelle était dans son camp, prêt à le recevoir. Indigné et ignorant la vérité, le roi accompagné des troupes vint pour s'emparer du rebelle; mais, arrivé sur les lieux, il vit une armée rangée en bataille, et s'étonna beaucoup; puis reconnaissant les armes des Francs, il demanda ce que cela signifiait. Lorsqu'on le lui eut appris, il loua la prudence et l'adresse du seigneur Egidius Lebrun, et après l'avoir fait venir, ainsi que le comte

(1) Ce mot, que plus haut nous écrivons *Lebrun*, est aussi orthographié de deux manières dans le manuscrit.

Robert, il leur annonça qu'il pardonnait la désobéissance du seigneur de Rave, qui, de cette manière, put se retirer en paix.

Ce comte de Flandre montra la même énergie dans une autre occasion. Un chevalier du nom de Dewes, ayant tué près de Tournai un homme de guerre de la maison du roi, le monarque ordonna à son gendre de lui envoyer le coupable, pour en faire justice; mais Robert, après avoir pris l'avis de ses conseillers, et en particulier d'Égidius, refusa de satisfaire à cet ordre.

Je n'ai relevé ces deux faits, que pour faire connaître à la postérité la fermeté, la noblesse de caractère du comte, de même que l'adresse et la prudence d'Égidius, parce que l'on a coutume de dire qu'il n'existait alors que deux guerriers vraiment braves parmi les chrétiens; et un qui l'était à demi; c'est à savoir : le roi Charles, le roi d'Angleterre, Édouard, et Robert fils aîné de Gui, comte de Flandre et de Nevers.

Sur le point de partir pour la France, le roi Charles, le roi d'Angleterre, Édouard, et Robert fils aîné de Gui, comte de Flandre et de Nevers, se réunirent à Paris, et firent un traité par lequel ils s'engageaient à se défendre mutuellement contre les ennemis communs. Ce traité fut signé le 12 mai 1264, et fut connu sous le nom de traité de Paris.

ÉVÉNEMENTS GÉNÉRAUX

ET PARTICULIERS.

Ici commence le *Traité* où sont contenues les choses notables que j'ai recueillies de personnes dignes de foi, concernant l'église de Tournai, et ses Evêques, depuis *Walter de Marvis*. — La ville de Tournai et quelques-uns des événemens qui s'y sont passés. — Les guerres de Flandres et de Hainaut. — Celles qui se sont élevées entre le roi de France, Philippe le Gros, et Gui, comte de Flandre, et leurs successeurs. Entre Philippe de Valois, et Edouard, roi d'Angleterre, à cause de l'hérédité du trône de Charles IV, dit le Bel, mort en 1328, sans laisser d'enfant mâle.

L'an 1213, fut consacrée l'église de *Sto-Marie*, de Tournai. On pourra trouver dans notre bibliothèque ce qui a rapport à la vie de *St-Eloutheus*. Son corps, qui était à Gand, fut placé dans une nouvelle bière, par *Walter de Marvis*, et déposé dans la vallée dite des *Vignes*, où le peuple Tournaisien se rassembla. Or, les chanoines de Tournai disaient qu'ils avaient le corps de *St-Eloutheus* en entier; mais les moines de *St-Martin* affirmaient au contraire, que c'étaient eux qui possédaient la tête du saint. Comme la princesse *Blanche*, épouse du comte *Robert*, avait été enterrée à côté de

saint, l'évêque ordonna aux chanoines et aux moines d'apporter chacun de leur côté la tête qu'ils prétendaient avoir, et il les présenta toutes deux au peuple. Or, la tête qu'avaient apportée les moines étant beaucoup plus grosse que celle des chanoines, l'évêque, faisant allusion à un proverbe très-connu dit, en parlant de la dernière : *Ista cauda non est de isto vitulo*, cette queue n'appartient pas à ce veau.

Néanmoins, il ne décida rien, laissant à Dieu la solution de cette question. Ainsi chacun garda ce qui lui appartenait. — J'ai plusieurs fois entendu raconter ces choses par d'anciens religieux qui disaient y avoir été présens.

Je crois qu'il y a ou qu'il doit se trouver dans l'église de Tournai, des registres qui rapportent ce qui regarde les évêchés de Noyon et de Tournai : comment ces deux évêchés furent séparés, comment il arriva qu'il y eut un évêque pour chacune de ces églises, et enfin les événemens depuis l'époque la plus reculée, jusqu'au temps de Walter de Marvis.

Dans la Bibliothèque de notre monastère de St-Martin existe aussi des volumes relatifs à la restauration de l'église et aux antiquités de la ville de Tournai (1).

Il est fâcheux que le moine Li Muins ne nous ait pas donné quelques extraits de ces vieilles chroniques, peut-être perdues aujourd'hui. Au lieu de cela, on trouve de ces notes qu'on vient de lire jusqu'à l'endroit où nous allons reprendre, quatre ou cinq pages insignifiantes contenant les noms et qualités des Evêques qui se sont succédés jusqu'en 1035, sans autres explications que le nom et la mention de leurs vertus, et du nombre d'années qu'ils ont vécu. Nous avons consciencieusement cru pouvoir en faire un petit extrait.

L'an 1267, Wibert de Morielporte, docteur en théologie, de l'ordre des Frères Mineurs, obtient du roi Louis une charte en faveur des franchises de la ville, statuant que, quiconque tuait un homme dans Tournai, perdrait le droit de bourgeoisie.

L'an 1274, un seigneur, nommé Walter de Leplagne, fit pendant long-temps la guerre à la cité de Tournai et à ses gouverneurs. Il causa de grands dommages aux citoyens, en tua un grand nombre et en mutila plusieurs.

Des plaintes furent adressées au roi de France, qui décerna le mandat nécessaire; alors les chefs et toute la commune (*tota communia*), au son des deux cloches de justice, se rendirent au château de Pointoit, près de Mortagne, où Walter se tenait renfermé avec ses serviteurs Alardin et Oysalet.

De bon matin, ils s'emparèrent de force de ces trois individus et les amenèrent à Tournai, d'où l'on envoya le coupable au roi, qui le condamna à la potence; les serviteurs furent traînés à la queue d'un cheval jusques devant les magistrats et ensuite pendus dans la ville de Tournai.

L'an 1277, les magistrats de cette ville firent commencer la construction des tours et des murailles, le long de l'Escant, depuis la porte de Bardsley jusqu'à celle appelée Kokriel.

L'an 1281, il y eut émeute et conspiration des tisserands contre le magistrat; quelques-uns furent arrêtés : parmi eux un certain Remasia Silon fut

trains sur une claie et ponda. La même année, selon une ancienne coutume, les citoyens les plus aisés et leurs fils se réunirent fraternellement autour d'une vaste table ronde, et élurent un roi. Celui sur lequel le choix tomba se nommait Jean Lidsas.

L'an 1288, les magistrats de la cité, ayant, selon l'usage, convoqué la commune, remontrèrent et firent observer que les autres cités, villes et châteaux jouissant de franchises, avaient toutes une grande fête annuelle et qu'il était inconvenant qu'une si noble cité n'eût pas son anniversaire. Tous tombèrent d'accord qu'il fallait réclamer du roi l'institution d'une pareille solennité.

Elle fut octroyée, selon les franchises des autres villes. On proclamait la fête pendant la nuit de la Nativité de la Vierge, et le temps consacré pour montrer, vendre et acheter les marchandises pendant cette époque de foire, était fixé à la veille de St-Mathieu, et durait tout ce jour, la nuit et le jour suivant. C'était alors la fin de la franchise, et le paiement s'effectuait à la St-Remi.

L'an 1288, le château de Brule et toutes les terres entre les deux ponts, jusqu'au milieu de l'Escaut, d'un côté; et, de l'autre, jusqu'au lieu nommé *la Pierre de Famelauss*, appartenait au seigneur de Mortagne, châtelain de Tournai, qui jouissait du droit de haute et basse justice. Ceux qui étaient bannis de la ville, à perpétuité ou pour un temps, ainsi que les condamnés à des amendes, se réfugiaient dans ce fort, et s'y tenaient en sûreté contre toutes poursuites, s'avancant même très-souvent jusqu'aux limites, comme par une sorte de défi.

Les meurtriers et les malfaiteurs de Tournai qui parvenaient à s'échapper, y trouvaient aussi un asile. Ceci ayant duré long-temps au grand préjudice et mécontentement des habitants, un citoyen, nommé Guillaume Costagna, tint conseil avec les plus expérimentés, et on résolut de faire en sorte d'acheter le château à prix d'argent, ainsi que celui dit des *Chaufours*, appartenant au comte de Blesne, lequel servait aussi de repaire aux malfaiteurs de toute espèce.

Ces citoyens zélés réussirent dans leur projet, et firent l'acquisition du château des *Chaufours*, de celui de Brule, avec le fort et la haute et basse justice. Les anciens propriétaires ne se réservèrent que la faculté d'habiter le fort et d'y exercer la justice.

Depuis cette époque jusqu'à ce jour, la ville de Tournai a possédé paisiblement, elle possède et, avec la grace de Dieu, elle possédera encore long-temps cette propriété.

Après cette acquisition, j'ai vu jeter les fondemens des murs et tours, depuis la porte de *Ruedelle*, le long de l'Escaut, et cette entreprise se terminer heureusement. Au-delà de cette rivière, notre monastère avait deux moulins, l'un appelé de *Blouvier* et l'autre de *Fossat*. Ce furent les magistrats de la ville, qui commencèrent la construction de ces moulins : c'est pourquoi nous sommes tenus de leur payer annuellement, et à perpétuité, trente livres tournois, en deux termes.

Ainsi l'enceinte de Tournai, qui auparavant était soumise à plusieurs juridictions, est maintenant garnie de fossés, de murs et de tours, par le zèle et l'activité de ses citoyens et de ses magistrats.

forte et forte, elle peut repousser l'ennemi; et, chaque fois qu'il le faudra, résister effrontément aux insultes des ennemis.

Néanmoins, j'ai vu et j'atteste qu'avant que l'on fit les tours, les murs et les fossés qui renferment l'Escaut, la tranquillité était si grande qu'en tout temps, la nuit comme le jour, les gens à pied et à cheval, pouvaient entrer et sortir en toute sûreté. Les portes n'avaient même pas de serrure, et étaient ouvertes à tous venans. Si, par hasard, quelqu'un était tué, le tumulte, les murmures et la stupeur de toute la population étaient au comble.

Un jour la nouvelle arriva que l'empereur d'Allemagne avait résolu de se diriger vers Tournai; c'est alors que j'ai vu faire les fossés au-delà de l'Escaut dans le lieu nommé *Folais*.

L'an 1294, on fortifia le beffroi de Tournai, et une nouvelle tour fut construite hors de la ville pour y exercer la justice.

L'an 1295, furent agitées diverses opinions sur le lieu où devaient être établis de nouveaux fossés, des murs et des tours; il fut convenu de commencer à la porte du couvent de St-Martin, et de continuer jusqu'aux Frères Mineurs, sur l'Escaut. L'ouvrage commença le cinquième jour après Noël, et fut entièrement achevé dans l'année. On fit aussi à cette époque, établir des chaînes de fer qui, placées dans les rues, pouvaient y être tendues et en interdire le passage, en cas de nécessité.

L'an 1303, le cinquième jour après Quasimode, le prévôt de Lille et sa femme furent pris, amenés à Tournai et enfermés au beffroi (1).

(1) Le manuscrit tait le nom des deux prisonniers et la cause de leur captivité.

L'an 1305, (Jean de Calonges, seigneur, gouverneur du château de Bala, et chef des échevins), le seigneur de Pétis fut arrêté dans ce château, pour une dette dont il s'était rendu caution. Après de longs pourparlers, il fallut acquiescer la dette, parce que des chevaliers peuvent légalement être arrêtés dans l'enceinte de ce château.

L'an 1306, le vingtième jour de Novembre, le châtelain d'Ath vint, avec une troupe de gens armés, au château de Ramegnies pour prendre un homme qu'il voulait punir, et qui s'y était réfugié.

Le châtelain, craignant que la commune ne marchât contre lui, fit mettre le feu à l'habitation; et l'homme qu'on cherchait y fut brûlé.

A cause de ce crime, Mathieu Likens et tous ceux qui l'avaient accompagné, perdirent pour toujours leur droit de bourgmestre et ne parvinrent jamais à les récupérer. Ils avaient, d'ailleurs, commis un fait qui ne reposait sur aucun droit.

L'an 1307, le douzième jour d'Avril, Gué, évêque de Tournai, tint un synode où assistèrent plusieurs prélats et un grand nombre de curés, de cette ville et du diocèse. Les magistrats y furent admis, et tous ensemble résolurent d'imposer une nouvelle contribution que l'on commencerait à percevoir ce jour même; mais la commune, c'est-à-dire les tisserands, les foulours et les autres métiers, s'y opposèrent, par des attroupements où le peuple ne tarda pas à se joindre à eux. Quelques-uns se mirent à la tête de la commune et engagèrent les autres à se rendre sur la place. Ayant roué de coups les collecteurs de la taille, ils coururent aux portes, les dé-

trouvent de bonne garde et les jettent dans les fossés. Alors, le restant de la population de la commune et des Ribennais, se provoquant les uns les autres au désordre, se conduisit admirablement pendant toute cette journée : *Admirabiliter gesserunt se.*

Les magistrats influens et les personnes riches furent, justement, étonnés de tant d'audace; l'évêque, les prélats et les curés se retirèrent le plus vite qu'il leur fut possible. La cité entière se trouva dans un grand péril durant toute la nuit suivante, car les révoltés couraient de tous côtés comme des furieux, et il est possible que l'on entendait débiter plus de propos pervers que d'autres.

Le lendemain de bon matin, ils prirent dans les maisons des connétables, les enseignes ou armes de la ville, et vinrent jusqu'au milieu de la place, personne ne faisant la moindre résistance. Une autre partie de la foule se dirigea vers les demeures des magistrats, les saisirent, avec tous ceux qui leur appartenaient, et les enfermèrent séparément dans les prisons de la ville.

Ils disaient aux gens riches et puissans de la famille de ces magistrats : « Allez vous armer et venez avec nous, autrement vous vous en repentirez. » Et ceux-ci, faibles et dociles comme des montons, exécutaient ce qu'on leur commandait.

Cependant, il est certain que si quelqu'un eût réuni une poignée d'hommes armés, les révoltés auraient été tués, comme dans une boucherie. Je crois que c'était une vengeance de Dieu.

La multitude, armée d'épées et de bâtons, se trouvant ainsi réunie sur la place, avec les enseignes de la ville, une tempête subite éclata, des

torrens de pluie tombèrent, et de puissantes tempêtes de tonnerre retentirent, de sorte que tout le monde, saisi de frayeur, se sauva précipitamment et se retira dans les maisons.

La foudre tomba sur l'église paroissiale de Saint-Piat. On raconte, à ce sujet, que plusieurs témoins avaient vu des espèces de démons se ruer çà et là dans le temple, où l'on remarquait des figures hideuses dessinées sur les murailles. La fureur de la commune fut en grande partie apaisée par cette terrible tempête.

À la lueur des ténèbres quelques gens de bien se glissèrent dans les églises des diverses paroisses pour prendre conseil l'un de l'autre. Ceux de la paroisse de Sainte-Marie et de Saint-Nicolas avouèrent que Mathieu de Handion, étant un homme sage, très-instruit, il serait bon de le consulter.

Aussitôt on vint le chercher dans notre monastère où il demeurait. Lorsqu'il fut arrivé, en lui adressant ces paroles : « Mathieu, vous voyez et vous connaissez le déplorable état dans lequel se trouve la cité ; au nom de la sainte Vierge Marie, donnez-nous conseil. »

Lui, hésitant un instant et s'excusant, leur tint enfin ce sage discours :

« Mes très-chers seigneurs, vous savez tous que Tournai est une noble cité. La justice avait coutume d'y protéger tout le monde et de n'épargner personne. À cause de son importance le roi de France, son conseil et ses nobles se rejoignaient fort si la discorde soufflait sur les citoyens. De cette manière ils pourraient mettre la main sur nous, et nous en feroient tout ce qu'ils voudraient. »

« C'est pourquoi, comme vous voyez que la ville

est pour le moment sans lois et sans magistrats ; je vous conseille de rétablir sans retard les uns et les autres, que l'on fasse une enquête sur les anciens magistrats qui sont en prison, afin qu'on punisse les coupables et renvoie les innocens. »

Aussitôt tous s'écrièrent unanimement : « C'est bien dit ! c'est bien dit ! »

On loua beaucoup Mathieu de son discours, et l'on députa immédiatement vers les autres paroisses pour faire connaître cet avis. Elles se réunirent à l'opinion de celle de Sainte-Marie, et le jour suivant presque toutes les classes de la commune se rassemblèrent.

Elles choisirent trente électeurs ; et, pendant la nuit, ainsi que le jour suivant, on fut occupé à nommer des prévôts, des jurés et d'autres magistrats, ainsi que cela avait lieu, chaque année, le jour de Sainte-Lucie.

Séance tenante, un grand nombre de coupables furent bannis à perpétuité, ou temporairement, ou condamnés à des amendes ; et la commune entière applaudit à ces jugemens. Ceux qui avaient quelque crainte se retirèrent.

Du consentement de tous, des personnes furent choisies pour examiner la conduite des anciens magistrats. On enrégistra leurs réponses sur le motif qui les avaient engagés à imposer une nouvelle contribution. Ces explications furent lues et publiées devant tous les membres de la commune, qui racontaient d'eux des choses étonnantes.

Il faut savoir que le bailli du Vermandois, envoyé par le roi, vint secrètement dans notre monastère, avec quatre chevaux ; mais je ne pus appréhender ce qu'il y avait amené. Aussitôt que les troubles

furent apaisés, et qu'une nouvelle loi eût été faite, il se retira.

Il serait bien long de décrire tout ce qui arriva pendant cette révolte, et d'indiquer ceux qui agirent bien ou mal, il y a même plusieurs choses que je ne me rappelle plus.

Peu à peu, les anciens magistrats purent rentrer, les uns après les autres, dans leurs foyers; néanmoins, ils demeurèrent long-temps exclus du conseil de la ville. J'ai vu et entendu tout ce que je viens de rapporter.

La même année et le troisième jour de Septembre, les foulours de laine se révoltèrent de nouveau, et voulurent mettre le prévôt à mort; mais on s'empara de celui qui s'était mis à leur tête et on le pendit; le lendemain on pendit également, pour le même fait, Pierre de Meuseux.

Alard de Bourgelle, conseiller des foulours révoltés, auxquels il avait prêté main forte, eut la tête tranchée devant la maison où l'on abat les cochons. Plusieurs autres personnes furent condamnées, au bannissement, et à d'autres peines.

L'an 1309, de nombreuses associations d'hommes et de femmes prirent le parti d'aller au-delà des mers, et quelques-unes de ces caravanes ayant traversé Tournai, beaucoup d'habitants s'y joignirent. Mais le Pape, qui se trouvait à Avignon, apprenant que ces rassemblemens n'avaient point de chef, les fit retourner sur leurs pas, et par une sage détermination, rendit à leurs foyers des gens qui auraient pu devenir malheureux en émigrant.

L'an 1310, le bailli du Vermandois fit appeler au corps, dans le ressort de Tournai, un

homme banni du pays; puis, ayant fait élever une potence de l'autre côté de la rivière de Ries, il ordonna de l'y suspendre; et, afin de remettre les prévôts et jurés dans leurs droits relativement à la commune, il restitua un homme vivant.

L'an 1311, deux individus s'étant pris de querelle, l'un tua l'autre. Le meurtrier se réfugia dans l'église de Orke et y demeura assez long-temps : des magistrats le faisaient soigneusement garder, et empêchaient que personne lui donnât à boire ou à manger, malgré l'avis du doyen et du chapitre. Et la fin, motivée par le besoin, il sortit volontairement, fut pris et conduit dans la prison de la commune.

Le chapitre, par l'organe du doyen, prétendit que l'on n'avait pas droit à cette capture; aussi le meurtrier fut-il ramené, la nuit de St-Remy, dans l'église, où il resta jusqu'au 26 Octobre, pour un de ceux qui lui était nécessaire pour vivre. Alors, et probablement de désespoir, il se tua lui-même. Le bailli eut le cadavre à la porte de l'église et le fit conduire hors de la juridiction de la ville, où il le suspendit à une potence.

L'an 1314, on construisit, sur des arches en pierres, le pont qui conduisait à Brietium, et qui se était formé auparavant que de planches soutenues par des poutres transversales.

En 1315, on construisit, sur des arches en pierres, le pont qui conduisait à Brietium, et qui se était formé auparavant que de planches soutenues par des poutres transversales.

Généalogie et Origine des Comtes et Comtesses de Flandre et de Hainaut, depuis Thierry, jusqu'en 1347. — De quelques-uns des événements qui eurent lieu vers cette même époque.

Thierry, comte de Flandre, fils de Thierry et de Gertrude, fille de Robert le Frison, fut un prince de bonnes mœurs et dévoué à notre mère la Sainte Église.

Après sa mort, Philippe, son fils, fut comte de Flandre et épousa Mathilde, reine de Portugal. Ce Philippe accorda et fit publier plusieurs bonnes lois et les meilleures coutumes de la Flandre, et eut soin de les faire observer. Il gouverna paisiblement son comté, protégea beaucoup l'Église, et ne laissa point d'héritier.

À l'époque de sa mort, il avait une seule épouse Baudouin, comte de Hainaut; et par ce mariage, Baudouin devint en même temps comte de Flandre. Ils eurent un fils qui fut nommé Bandelin, et ils administrèrent paisiblement, leurs caractères étant très-aimés.

Ce fils épousa Marie, fille du comte de Champagne, dont il eut deux filles : Jeanne et Marguerite. La première fut donnée en mariage à Ferrand, fils du roi de Portugal; de cette union acquit une seule fille, qui mourut en bas âge.

L'an 1202, plusieurs princes et nobles de France se coalisèrent contre les ennemis de la foi; Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, et

aussi une levée d'hommes, prit la croix, et se mit en mer avec les autres, laissant ses deux filles auprès de leur mère.

L'an 1204, ils arrivèrent tous ensemble en Asie, et comme l'empereur de Constantinople contrariait leur entreprise et les traitait en ennemis, ils enlevèrent de force la ville où devait s'opérer leur débarquement.

L'an 1205, Baudouin, à cause de sa probité et de sa sagesse, fut élu à l'unanimité par tous les Français, empereur de Constantinople. On raconta de lui beaucoup de belles actions. Il mourut dans cette patrie adoptive et ne revit jamais son pays. Quelques-uns disent qu'en l'an 1206 il fut fait prisonnier; mais je n'ai trouvé cela confirmé nulle part, et quant à la manière dont il finit ses jours, ne pouvant exactement le dire, je m'abstiens d'en parler.

En l'an 1214, le comte Ferrand, dirigé par les conseils de l'empereur Othon, se liguait avec grand nombre de barons et de nobles, contre le roi de France, Philippe. Celui-ci, dans la même année, livra bataille à Ferrand, à Othon, aux Flamands et à leurs alliés, au pont de Bouvines, où Ferrand fut fait prisonnier. Othon et les autres prirent la fuite. Le comte fut conduit à Paris, et enfermé dans la prison du Louvre.

Une multitude de Flamands succombèrent et le carnage en général fut horrible et presque incroyable. Le roi de France ne gagna cette victoire qu'après le secours de ses communes, et en satisfaisant leurs vœux.

Fortifié de succès et de puissance pendant quelques années; au bout desquelles il trahit sa liberté,

liberté, et revint mourir en Flandre, ne laissant aucun héritier.

Après son retour et sa mort, la comtesse Jeanne, sa veuve, épousa Thomas de Salvaria, mais n'en eut point d'héritier.

L'an 1244, elle mourut, et sa sœur Marguerite lui succéda, dans les deux comtés de Flandre et de Hainaut.

Après le départ de son père pour la Terre-Sainte, Marguerite, étant encore toute jeune, fut placée sous la protection d'un homme noble et courageux, nommé Bouchard d'Avesnes, chanoine de Lille et diacre ordinaire.

Malheureusement, il s'abandonna à un brûlant amour pour la jeune fille, et comme les femmes se laissent tout aussi facilement tromper qu'elles trompent aisément (1), ils s'entendirent si bien qu'il résulta, de leur intimité, deux fils nommés, au baptême, Baudouin et Jean.

Après un certain temps, et selon quelques contes, le suborneur réfléchissant que Marguerite avait des droits aux deux comtés de Flandre et de Hainaut, et qu'elle lui avait donné deux fils, se rendit à Rome auprès du souverain pontife et des cardinaux, afin de solliciter les dispenses nécessaires à son mariage avec la jeune comtesse. Il demeura long-temps en Italie, s'efforçant toujours

(1) Belle conclusion et digne de l'exorde! On ne se serait guère attendu que de la faiblesse d'une jeune femme, amante, simple, naïve, que son rang de princesse n'empêchât pas d'être subjuguée par un homme, ayant sous sa mission de la protéger, et qu'il appellât lui-même son oncle, l'historien tirerait la conséquence dans laquelle il enlève tout le sexe.

arriver à l'existence de son projet, mais il ne put obtenir la dispense ecclésiastique, à cause de l'indignité qu'il avait reçue.

Pendant ce temps, les amis et les parents de Marguerite, priaient à lui faire épouser Guillelme de Dampierre, qui en eut quatre fils. L'aîné, s'appela Guillaume, et qui eut été comte de Flandre, fut tué dans un grand tournoi, près de Travesgnes, étouffé, dit-on, par son attente. Il avait pris, en qualité d'épouse, la sœur du duc de Brabant, laquelle obtint, pour dot, la ville de Courtray, avec ses dépendances. Aucun héritier ne leur succéda.

Le second fils de Guillaume de Dampierre fut Gui, qui, après la mort de son frère aîné, fut comte de Flandre. — Le troisième fut Jean, qui épousa *la comtesse de Flandre*. — Le quatrième mourut tout jeune.

Gui de Dampierre prit pour épouse, du vivant de sa mère, la comtesse de Béthune, qui eut pour premier fils Robert, puis Jean, qui devint évêque de St-Denis, à Bruges, ensuite Evêque de Liège. Son troisième fils fut Guillaume, seigneur de Guérewant; le quatrième fut Philippe. De ses deux filles, l'une épousa le duc de Brabant, l'autre le comte de Flandre. Le premier fils de Robert, premier né de comte Gui de Dampierre, obtint pour femme, la fille du roi de Sicile, dont il eut deux fils, qui monterent en ses fiefs. Après la mort de cette première femme, il passa à une seconde, avec laquelle la comtesse de Nevers, qui lui eut deux fils, Louis et Robert. Le second fils de Robert de Dampierre, hérita du comté de Nevers et épousa la comtesse de Flandre;

ils furent, pour eux-mêmes, et pour leurs enfants, destinés comtes de Flandre.

Ce dernier prit pour femme sa fille de Philippe, qui fut comtesse de Fois et régna sur la France, après la mort de son frère Louis. Il en eut un fils, auquel il donna aussi le nom de Louis. Celui-ci, ayant atteint l'âge convenable au mariage, se trouva contraint par les Flamands d'épouser la fille du roi d'Angleterre, ce qu'il fit de bon cœur, mais sans de cœur. Aussi, après avoir pris de la sorte une femme dont il ne voulait point, il s'enfuit accompagné de deux hommes d'armes, et blottis du consentement du roi de France et de la cour de Rome, il épousa la fille de Jean, duc de Brabant. Comme je l'ai annoté ci-dessus, Marguerite, fille du comte Baudouin, avait eu, étant jeune, deux fils de Bouchard d'Ardenne, chancelier diacre à Lille; et, ensuite, d'autres enfants par mariage légitime, de Guillaume de Dampierre. En conséquence, elle avait été mise en possession des deux comtés de Flandre et de Hainaut, par ses deux frères, fils de Bouchard, qui eurent aussi leurs droits sur ces comtés, lorsque Ouf, de ce mariage légitime, s'en prétendait seul héritier. De là naquit une grande guerre. Le roi de France, Louis IX, envoya son frère Charles, comte d'Anjou, qui mit le siège devant les villes de Mons, Enghein et Ath, et ravagea tout le Hainaut. Cependant, la comtesse Marguerite qui, comme mère, se sentait attirée vers les deux parties, agit en femme aussi sage et prudente qu'amie de la justice : comme elle était un très-bonne intelligence avec le roi Louis, elle se fit un grand service d'apaiser les deux, et de leur faire

Toutes deux voulaient bien assister de près, entre les frères et la mère, à la condition que les fils de Bouchard se situassent du Hainaut, et que Gui servît toujours en qualité de comte de Flandre.

Marguerite gouverna les deux comtés pendant tout ce qu'elle put, c'est-à-dire les rebelles et les malfauteurs, n'épargnant aucun coupable, et pourvu qu'elle eût l'Eglise et les ecclésiastiques, elle fit rebâtir les nobles monastères de Flines, de Marquette, et des seigneurs de l'ordre de Saint Dominique, près de Lille.

Elle institua encore dans la même ville, un hôpital, près du chapitre de Saint-Pierre (1), et plusieurs autres œuvres charitables, et accorda nombre de privilèges, et fit beaucoup d'autres bonnes choses dignes d'éloges, dans son administration.

Elle mourut le 10 Février 1229, et fut enterrée au monastère de Flines.

Après la mort de l'avoué (2) (Adolphe) de Bouchard, le comte Gui de Flandre, épousa Elise Mathilde fille de Henri de Luxembourg, et comtesse de Namur. Elle lui donna trois fils : Jean, qui devint comte de Namur, Gui et Henri.

En 1225, un imposteur, nommé Baudouin, vint en Flandre, disant qu'il revenait d'Orient, réclamer son épouse, et qu'il était le comte Baudouin.

Cette nouvelle frappa d'étonnement la comtesse

(1) Cet hospice, dont il est question dans l'épisode intitulé : *Baudouin de Constantinople* [page 68 de ce volume], se trouve à l'écarté le nom d'Hôpital Comtesse, occupé en 1850 en partie par le local même de l'édification, voir page 68.

(2) Comte de Namur, ici pour : Châtelain, voir page 247.

jeune comtesse Marguerite, disant plus, qu'un grand nombre de personnes affirmait que c'était le comte ; mais d'autres disaient : Une personne ayant eu lieu, on se décide que cet homme n'était qu'un imposteur, et il fut pendu à Lille (1).

Après la mort de la comtesse Marguerite, son fils Gui fut comte de Flandre. Il avait sous sa juridiction les habitants de Douai, de Lille, de Montreuil, et ceux du bailliage de Tournai, d'Orchies et de Béthune ; il était, de plus, seigneur de Clannet. Il gouverna environ vingt-cinq ans, mourut en prison à Compiègne l'an 1304, et fut inhumé, comme sa mère, au monastère de Rhénas. Il eut pour successeur son fils Robert de Béthune, fils de Gui, qui succéda après sa mort. Il était comte de Nevers, de Flandre et de Namur ; il mourut l'an 1382, et fut enterré au monastère de St-Martin, à Ypres.

Robert étant mort, son petit-fils Louis fut nommé comte, et gouverna pendant vingt-cinq ans. Il fut élu à Compiègne, l'an 1399, dans la guerre du roi de France contre le roi d'Angleterre. Il demeura toujours fidèle au trône français. Les fils que la comtesse Marguerite eut avec le comte d'Artois, se nomment Louis, Jean, et Philippe. Le comte d'Artois, devenu comte de Hainaut, prit pour femme Philippine, fille de Henri de Luxembourg, et eut pour aînée d'Elisabeth, comtesse de Flandre. Trois fils furent les fruits de cette union : Jean, qui périt à la bataille de Courtray ; Guillaume

(1) Ce trait d'histoire fait le sujet de l'épisode, qui se trouve à la page 28 de ce volume, intitulé de la mort de Comte d'Artois.

que le père de nos frères trecentistes, et sept
autres seigneurs comtes de Hainaut, de Hollande et
de Zélande, et seigneur de Frie; et aussi, le
plus jeune, qui fut seigneur de Brabant.

Guillaume épousa la fille de Charles, comte de
Valois, et frère de Philippe, roi de France, dont
il eut Guillaume, qui lui succéda, et quatre filles.

Après le décès de Guillaume en l'année 1337,
la comtesse, renonçant au monde, prit l'habit de
l'ordre de Cîteaux, et se retira au couvent de Fon-
tanelle, près de Valenciennes. Elle y termina ses
jours dans la pratique des œuvres de piété.

L'an 1292, les Flamands vinrent assiéger la ville
de Dukesnoit, en Hainaut : c'est alors que fut
brûlé le beau château du comte, appelé Loske-
gast.

L'an 1309, le comte de Hainaut mit le siège
devant la ville de Thuya, qui appartenait à l'évé-
que de Liège; mais un arrangement ayant été fait
entre eux, les deux partis se retirèrent.

Une autre année, Robert, comte de Flandre,
et Guillaume, comte de Hainaut, se rendirent à
Tournai pour traiter des conditions d'une paix du-
rable. Comme il y était dit, entr'autres choses,
que le comte de Hainaut devait faire hommage
d'une certaine terre au comte de Flandre, Guil-
laume fut très-irrité, et ne voulut plus entendre
parler de conciliation. Cette conférence n'eut au-
cun résultat.

Après cela, les deux comtes se firent la guerre.

En l'année 1311, le comte de Flandre, Robert,

fut vaincu par le comte de Hainaut, Guillaume.

Les guerres qui se suivirent entre le roi de France

Philippe-le-Grand, et le comte de Flandre, Robert,

L'an 1294, le Saint-Siège étant vacant, les cardinaux élurent pour pape un homme très-religieux, appelé Pierre l'Hermite, qui reçut le nom de Célestin. Ce pontife entièrement dévoué à la vie contemplative, toujours en oraison, et détaché des choses de ce monde, ne désirant rien tant que d'être rendu à la solitude. Aussi publia-t-il bientôt, et dit-on, d'après le conseil du Sacré-College, une décrétale en vertu de laquelle il était loisible au souverain pontife de résilier le pouvoir.

Environ un an après la date de cette décrétale, Célestin abdiqua la tiare, et retourna au lieu d'où il était venu, continuant à vivre religieusement; ainsi, notre mère la sainte Eglise, informée de sa vie pieuse et de ses miracles, le fit-elle canoniser et mettre au nombre des saints.

L'an 1295, les cardinaux, réunis dans le conclave, firent choix pour souverain pontife, de leur collègue Benoît, qui prit le nom de Boniface. C'était un homme très-prudent, vir et instruit, des plus adroits, aussi bien dans les affaires temporelles que spirituelles, et originaire d'Anagnin, près de Rome. Il érigea en évêché le lieu de sa naissance.

(1) Le moins Li Muich termine cet argument par l'observation suivante, que nous reproduisons afin de conserver à ses Chroniques toute leur naïveté :

" Je me suis proposé d'écrire ces choses pour le plaisir
et l'instruction de mes contemporains et de la postérité.
Et tout ce que je supplie les censeurs de ne pas faire,
c'est de ne pas enlever à mon livre son caractère de vérité."

Le comte le petit-fils de Boniface, régna sur France Philippe le roi, fils de Philippe, mort pendant son voyage en Aragon. Il épousa Jeanne, fille du roi de Navarre. Il en eut trois fils et une fille.

Gui, comte de Flandre, avait eu quatre fils et une fille de la comtesse châtelaine de Béthune, sa première femme; et trois fils de la seconde, Elisabeth, fille du comte de Luxembourg.

L'an 1296, ou environ, le comte Gui de Flandre étant consulté avec ses fils et parents, et avec les nobles et les communes de son comté, tâcha par de sages médiateurs, de faire épouser Philippine, sa fille, au fils aîné du roi d'Angleterre, et parvint à faire poser, de part et d'autre, les bases de cette alliance importante.

Le roi de France, Philippe, ayant eu connaissance de cet arrangement, convoqua son conseil, et après avoir pris une résolution, il fit mander au comte Gui, de surseoir au mariage de sa fille avec le fils du roi d'Angleterre, parce que cette union ne devait pas avoir lieu sans son consentement.

Le comte et les siens furent très-étonnés de cette communication, et une grande méintelligence en suivit entre les deux princes. Le roi de France, après bien des menaces et des propositions d'arrangement, fit dire à Gui de lui envoyer la jeune Philippine; ce que celui-ci exécuta de bon gré. Mais à peine fut-elle arrivée, qu'elle fut mise en prison, où elle demeura fort long-temps.

Sur l'avis unanime de ses fils, de ses amis et de sa noblesse, le comte députa auprès du pape Boniface et des cardinaux, pour se plaindre de la conduite du roi. En conséquence, ceux-ci écrivirent

et envoyèrent plusieurs fois vers lui, mais en vain. Entre autres choses, le pape lui mandait qu'il ne fallait pas dépasser ce que Dieu avait fait : *Quod Deus conjunxit, homo non separet*.

Le roi, sans s'arrêter à ces représentations, fit, par des présents et des promesses, d'arranger un mariage entre sa propre fille et le fils du roi d'Angleterre, qui devait épouser Philippine. Il réussit, et celle-ci, ayant eu connaissance de son mariage, éprouva de douleur dans sa prison.

En agissant d'une manière aussi barbare, le roi se faisait que valait, dit-on, il avait des conseillers. Le comte demanda très-lovalement et avec instance, que la question fut jugée par les barons et par ses pairs ; mais on le lui refusa constamment. Tous les pourparlers et les contestations qui eurent lieu à ce sujet, seraient chose longue à rapporter.

Enfin, le comte fut contraint par des menaces, qu'il abjura la foi et l'hommage qu'il avait prunis au roi de France. On fit très-bien de cette nouvelle à la cour de Castille, où l'on pensait qu'un tel exemple pourrait causer un grand préjudice à la majesté royale ; si les pairs et les nobles ne prenaient exemple ; aussi fit-on promptement connaître au comte que se voir vengance d'une telle offense.

En conséquence, il convoqua ses barons et leurs vassaux, et après avoir de nouveau tenu conseil, il fit déclarer la guerre au comte, et à tout le parti qui était des habitants de Touraine, de Lillois, de Bretagne, de Normandie et de Poitou, qui étaient sous sa juridiction.

En 1267, le roi de France entra en Lillois avec une nombreuse armée, pour les punir.

mette de payer. Vers l'époque de la fête de St-Jean-Baptiste il mit le siège devant la ville de Lille, où se trouvait le fils aîné de Gui. Le roi était appuyé par Jean, comte de Hainaut qui, avec son fils Jean, comte de Soissons, beaucoup de nobles, plus de cinq cents chevaliers, et une forte armée, vint à Tournai, et demeura pendant quelques jours au monastère de Saint-Martin. Les gens du comte de Flandre se trouvaient alors dans le château de Dessemering, ce qui ayant appris, le comte de Hainaut s'y rendit avec ses armées et planta ses tentes sous les murs mêmes du château. Mais réfléchissant bientôt qu'il gagnerait peu à rester là, il se dirigea vers Lille, et alla se présenter au roi, qui le reçut avec de grandes marques d'estime et d'affection.

Les faubourgs de la ville ne tardèrent pas à être brûlés, et l'on détruisait complètement à l'estour, les maisons de campagne et les deux églises où il y avait deux hommes et l'autre pour femmes, de l'ordre des Dominicains, bâtimens magnifiques, qui s'élevaient à peu de distance des murs. Les monastères, entre autres celui des dames de Flines, furent ravagés; mais ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que des religieuses, la plupart livrées aux derniers outrages, les unes furent passées au fil de l'épée, les autres violemment amenées au milieu du camp, à leur grande confusion.

Le roi et ses barons, justement irrités de ces excès, demeurèrent devant la ville pendant quelque temps, afin d'en tirer une vengeance exemplaire.

En ce temps, et la veille de la Nativité de la Vierge, arriva à Tournai Jeanne, reine de France, accompagnée de Mathilde, comtesse d'Artois, de la

comtesse de Valois, du duc de Bourgogne, du comte de Flandre, avec sa fille, et de plusieurs autres dames qui toutes logèrent au noble manoir.

Jean, comte de Hainaut, cousin germain de Robert de Flandre, prit alors, d'après le conseil qu'en lui en donna l'Évêque de Flandre, et se présenta ainsi devant Robert. Depuis lors, il ne cessa de le porter jusqu'à la fin de ses jours.

Les conditions du traité furent que ceux des villes de Lille, de Douai, de Béthune, d'Orchies et de la châtellenie se soumettraient entièrement au roi, lui rendraient hommage, et resteraient sous sa juridiction, jusqu'à ce que le comte et les Flamands consentissent à lui payer annuellement une redevance de dix mille livres.

Les choses étant ainsi arrangées, le roi se rendit avec son armée à Ypres et à Bruges, qui firent leur soumission, ainsi que tout le pays hutois. Puis, traversant les villes d'Ingelmunster (1), de Courtray, d'Artois, et de Douai, il se dirigea vers les troupes

(1) Ingelmunster, situé sur la chaussée de Bruges, à deux ou trois lieues de Courtray, et célèbre, dans les annales des guerres de la Révolution Française, par la victoire des Français sur les Autrichiens, le 26 Mai 1794, n'est qu'un village qui compte, avec ses dépendances, environ 5000 âmes de population, et dont le château, autrefois, le titre de baronnie.

Il se propose, revient au fait historique en l'illustrant de sa géographie même, chez les ducs et comtes de Flandre, et en même temps, nous rappelle une circonstance si singulière. Il est vrai que l'époque en est très-éloignée, mais c'est un motif de curiosité de plus pour l'anecdote, qui trouve naturellement sa place ici. Nous en indiquerons d'ailleurs la source dans les Sources de la Marquise de Bruges.

« Boniface, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, faisons savoir, pour l'information de la génération présente et pour la souvenir de la postérité, qu'il est reconnu, depuis long-temps, que de grands pardons et la rémission des péchés sont acquis à ceux qui visitent la sainte église du prince des Apôtres, dans notre ville.

« C'est pourquoi nous, qui d'après nos fonctions, sommes chargés de veiller au salut de chaque âme, approuvons et ratifions toutes ces indulgences et pardons, et les confirmons de notre autorité apostolique; même nous les étendons et les plaçons sous notre protection par les présentes. Et comme les apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, seront d'autant plus dignement honorés, que leur église sera plus assiduellement fréquentée par les fidèles, et que les fidèles eux-mêmes, par la libéralité de nos dons spirituels, seront d'autant mieux récompensés de leur dévotion, nous accordons par le Dieu tout-puissant, par les mérites de nos apôtres, après avoir pris conseil de nos frères, et par suite de notre puissance apostolique, la rémission des péchés à tous.

« Cette indulgence commencera en la présente année 1300, le jour de la Nativité de notre Seigneur Jésus-Christ, et se renouvellera à chaque année séculaire. N'en jouiront cependant que ceux qui visiteront dévotement les églises, après s'être repentis et confessés, ou ceux qui se repentiront et se confesseront. Ce pardon est non seulement plein et entier, mais s'étend même à tous péchés.

« Nous avons résolu que ceux qui voudront participer à ces indulgences, devront visiter l'église pendant trente jours de suite, ou intercalaires en

voient, y ils sont Romains; et pendant quinze jours seulement, s'ils sont étrangers.

Chacun se rendra d'autant plus digne de l'indulgence, et en obtiendra les effets d'une manière d'autant plus efficace, qu'il aura visité l'église plus souvent et prié avec plus d'attention.

Il y eut, cette année, une si grande affluence d'hommes et de femmes, de nobles et de vilains, de religieux et de laïcs, de vieillards et de jeunes gens, qui visitèrent l'église de St-Pierre et de St-Paul, que ceux-là seuls qui y ont été et l'ont vu pourraient le croire. Je le sais et je puis l'affirmer, car j'y étais avec deux de mes confrères.

Une quantité de personnes de Tournai y allèrent aussi : les pèlerins croyaient généralement que l'indulgence était à pain et à oignon (qu'elle abolissait de la peine et de la faute); mais la plupart des ordres mendiants soutenaient le contraire. Il en résulta que quelques-uns furent dans le doute.

Après avoir appris cela et me confessant, à Rome, à un évêque, pénitencier du Pape, et docteur en théologie, je l'interrogeai; il me répondit avec bonté que plusieurs pénitenciers avaient été consultés à ce sujet, et que d'un commun accord ils étaient allés à Anagnin, où se trouvait alors le pape, pour lui soumettre la question.

Le pape, très-surpris, disait-il, avait répondu : Mes très-chers fils, cette contestation n'a été soulevée que par les ordres mendiants qui, depuis qu'ils sont institués, ont toujours eu des opinions contraires aux nôtres et à celles de l'Eglise romaine. Quant à l'objet sur lequel vous venez demander notre avis, nous vous déclarons, et nous voulons

que vous fassiez connaître à tous ceux qui vous
feraient la même question, que vous aviez été
confidés et que vous accordiez pleine indulgence,
et entière remission, avec toute l'étendue que
permettent les clefs de St-Pierre, à tous ceux
qui se confesseront et se repentiront sincèrement,
en se conformant à la teneur de la décrétale.
De plus, nous accordons cette faveur à ceux qui
sont venus, comme à ceux qui sont à Rome, ou
qui y viendront. *Heir ob, encl ob to xxiijden abt*
C'est là ce qui me fut attesté par l'évêque de Liège
que j'ai cité plus haut. *Heir ob, encl ob to xxiijden abt*

Depuis 1297 jusqu'en 1300, bien des efforts fu-
rent faits, de part et d'autre, entre le roi, le comte
Gui, ses enfans et ses conseillers, pour parvenir à
une paix durable; les pairs de France et les barons
s'efforcèrent de tout leur pouvoir à réconcilier
celui-ci avec leur maître. Le roi avait envoyé le
connétable de Nolle, en Flandre pour y gouverner,
en son nom, ceux qui avaient promis obéissance.
Il s'acquitta de ces fonctions difficilement avec beau-
coup de douleur. *Heir ob, encl ob to xxiijden abt*

Enfin, vers cette époque, les pairs et les barons
de France, ainsi que les amis du comte,
lui donnèrent le conseil de se soumettre au roi
de France. Charles, frère du monarque, promit
et jura que, dans ce cas, il lui prêterait son appui
et, au besoin, lui porterait secours avec les
siens; que, de plus, il ferait tout ce qui lui
serait possible auprès de son frère, pour qu'il fut
bien traité. Le comte de Flandre, se fiant à ces
promesses, consentit à aller voir le roi, à lui
demander pardon et, en le faisant, à se consti-
tuer prisonnier. *Heir ob, encl ob to xxiijden abt*

En conséquence, l'an 1300, Gui, Robert et Guillaume ses fils, accompagnés de plusieurs chevaliers flamands, dénommés ci-dessous, furent menés à Paris, par Charles lui-même.

Le malheureux comte passa par Tournai, et logea au monastère de Saint-Martin. Ils furent, à leur arrivée, présentés au roi, et espéraient être bientôt délivrés, selon les promesses qu'ils avaient reçues. Mais le roi et son conseil résolurent de les faire enfermer chacun dans des lieux différens, de la manière qui suit : Le comte Gui fut gardé dans le palais même du roi, avec Godefroi de Rosières; Robert, son fils aîné, et le seigneur Guillaume de Steenbuyse furent enfermés au château de Chinon, près de Tours; son second fils Guillaume, les seigneurs Thierry Delebarre, Gérard Limore, Gérard d'Ouverbosch et Jean de Lembeke, eurent pour prison, les uns le château de Sarde, en Berry, les autres, le château de Moulthéri. Guillaume de Mortagne, Jean de Rhode, Guillaume de Sainte-Claire et Siger de Tronchienne furent placés à Aville, en Beauce. On mit Ernulphe d'Audenaerde, Rasso Mulars, Jean de Bondu, Alard de Roubaix, au château de Falaise, en Normandie. Le château de d'Annorates, en Auvergne, fut destiné à Walter, seigneur de Nivelles, à Baudouin de Quadipre, à Jean de Menin, à Philippe de Hakerspoele et à Richard Estandart. Gui de Thonroux, Guillaume de Hussen, Roger Bernages, Walter de Louvenghien, les deux frères de Heulle, les deux frères de Warneheit, Jean de Poulle, Jean de Thielt, Michel de Lembeke, Valentin de Niepkerke, furent enfermés dans un château de la Touraine.

L'an

L'an 1301, les Gantois voyant de quelle manière leur comte, ses fils et les nobles Flamands s'étaient livrés à la discrétion du roi de France, firent, par l'intermédiaire d'envoyés, et après avoir longtemps délibéré à ce sujet, la même promesse de fidélité que les autres villes. Le roi reçut leur hommage, sous certaines conditions.

La même année, le dix-huitième jour du mois de Mai, tous les préparatifs nécessaires ayant été faits, le roi de France, accompagné de ses barons, de ses nobles et d'une suite nombreuse, vint en Flandre, passa par Courtray et se rendit à Gand, avec la reine. Les Gantois les reçurent avec tous les honneurs qui leur étaient dûs, et leur prêterent hommage ainsi que tout le pays. Ensuite, les souverains allèrent visiter Bruges, qui leur fit une réception magnifique et offrit au roi et à la reine plusieurs superbes présents. La ville d'Ypres montra le même empressement et la même joie.

L'an 1301, le pape Boniface, qui aimait les Flamands et avait plaint le sort du comte et de ses enfans, en apprenant la manière dont le roi, à l'instigation de son conseil, les avait emprisonnés; mu d'ailleurs par plusieurs autres considérations, convoqua un consistoire de cardinaux, formula une bulle, et la fit parvenir en France. Il y sommait le roi de comparoir en personne devant lui aux calendes de Novembre; révoquait, en outre, et annulait toutes les grâces, tous les pouvoirs, et toutes les faveurs quelconques, que lui et les souverains pontifes, ses prédécesseurs, avaient accordés audit roi, ou à ses ancêtres.

Cette bulle parvint en France, le second jour de la Purification. Le roi et son conseil furent indignés

d'une telle conduite et en éprouvèrent une terrible colère. Il s'éleva aussitôt entr'eux et le pape une grande contestation, qui s'accrut de jour en jour. Des missives fulminantes furent souvent envoyées des deux côtés; entr'autres choses, le pape écrivit au roi : « Nous voulons que tu saches bien que tu nous es soumis, tant au spirituel qu'au temporel. » Plusieurs notifications mutuellement envenimées furent écrites par les deux partis — Je passe sous silence, et pour cause (1), comment le roi envoya vers le pape à Anagnie, ce qui arriva dans le consistoire, et la manière dont le souverain pontife prit la fuite.

La même année 1301, lorsque le roi et la reine quittèrent la Flandre, comme je l'ai dit précédemment, le connétable de Nelle qui avait gouverné le pays, partit avec eux. Le seigneur Jacques de St-Paul, oncle de la reine, fut, à sa prière, nommé gouverneur de la Flandre. Les Flamands voyant que le nouveau gouverneur, loin de suivre les traces du connétable, dont l'administration avait été aussi douce que juste, les traitait avec dureté, murmurèrent et se plaignirent de lui.

L'année suivante les Gantois se révoltèrent contre le roi et les Français pour un motif semblable.

(1) La cause de la réticence du Moine chroniqueur ne s'explique pas moins que l'affectation avec laquelle, sous sa plume, les actes arbitraires du pouvoir sont toujours motivés par l'avis de conseillers : il veut laisser à d'autres qu'à lui le soin de blâmer comme elle le mérite, la conduite qu'il signale.... Mais l'histoire qui s'arrange peu de ces sortes de ménagemens, n'en conserve pas moins son caractère inflexible; et les faits qu'elle enregistre portent avec eux leur jugement le plus impartial.

Les insurgés s'avancèrent vers Lessine, et le 2 Avril, s'étant emparés de force et par trahison, de cette ville, ils l'incendièrent de fond en comble.

En 1302, le premier Mai, les Brugeois, excités par les conseils d'un chevalier de l'ordre des Templiers, nommé le seigneur de Boinem, délibérèrent entr'eux et résolurent d'aller au château de Maele, où, par l'ordre du roi, le seigneur de Saint-Paul avait amassé de grandes provisions en vivres et en vin. S'étant tous rassemblés à un certain jour, ils se rendirent, sous la conduite du boucher Breydel, à ce château, le pillèrent, et tuèrent toutes les personnes du parti royal qu'ils purent trouver.

Guillaume, fils du comte de Juliers, était alors à Maele, et comme il descendait des comtes de Flandre, on le choisit à l'unanimité pour chef et seigneur du lieu, à la place du comte absent. Cette insurrection contre le pouvoir fut bientôt répandue partout; Jacques de St-Paul en conçut une grande colère, et envoya sur le champ annoncer la nouvelle au roi et à son conseil. Le monarque, irrité, ordonna au seigneur de St-Paul de réunir des troupes suffisantes et d'aller à Bruges, pour infliger une sévère punition aux rebelles.

Les Brugeois surent que St-Paul se disposait à exécuter ces ordres, et assemblait de grandes forces à cet effet, s'excitant l'un l'autre à la résistance, ils convinrent de le recevoir avec une apparente bienveillance, et arrêterent entr'eux un mot d'ordre ou de ralliement, en langue flamande, que nul qu'un vrai Flamand ne pouvait prononcer correctement. Le moment venu, tous ceux qui ne diraient

pas bien et sans hésiter : *Schild en Friend*, devaient être livrés à la mort (1).

Le 18 du mois de Mai, le seigneur de St-Paul entra à Bruges avec sa troupe, ignorant entièrement le complot tramé contre lui.

Il fut assez bien reçu par le peuple que contenait l'attente d'un prochain dénouement; Jean Breydel étant aussi venu à sa rencontre, le mandataire du roi lui dit ironiquement : « Jean Breydel, les vins « du château de Maele sont bons, n'est-ce pas ? » Celui-ci répondit adroitement : « Moi et mes compagnons nous en avons assez bu. » Ensuite, le magistrat logea le seigneur et ses troupes dans la ville, en prenant soin de les disperser le plus possible.

Vers le soir, pendant que les soldats de Saint-Paul étaient à souper, les habitants allèrent tous, en secret, se munir d'armes et se préparer, comme ils en étaient convenus.

Le commandant français avait été prévenu de la conspiration, mais il n'osa en avertir les autres, et le grand matin, accompagné seulement de quelques amis, il chercha son salut dans la fuite. Plein de confusion et de douleur, il parvint difficilement à sortir de la ville. A l'heure convenue, les conjurés se rendirent à son logis, avec le dessein de le tuer en des premiers; mais s'apercevant qu'il avait fui, ils se dispersèrent de tous côtés, et massacrèrent les individus qui ne pouvaient prononcer les mots de ralliement. Nul ne fut épargné : les hôtes assassinaient ceux auxquels ils avaient donné l'hospitalité.

(1) Voyez, à la page 111 de ce volume, celui des *Quatre épisodes d'un grand Drama*, intitulé : *L'attaque*.

Cependant, il y en eut plusieurs qui, mus de compassion pour les Français qui leur avaient été, pour ainsi dire, confiés, leur procurèrent un refuge dans des lieux cachés. De cette manière quelques-uns évitèrent la mort qui les menaçait.

D'autres infortunés se livrèrent sans résistance à ceux qui venaient les prendre, et promirent de se racheter à prix d'argent. Ils furent en effet délivrés, leurs amis ayant payé pour eux de fortes rançons, et purent ainsi raconter fidèlement combien cette conspiration avait été horrible, et quelle boucherie la suivit. Plusieurs nobles, et personnages de renom y périrent également.

On affirme, et c'est une opinion communément reçue, que le Saint-Sang de notre Seigneur, que l'on conserve à Bruges, et qui se liquéfiait tous les vendredis, demeura figé depuis lors; et que ce fut cette horrible trahison qui en fut cause.

Le seigneur Jacques de St-Paul annonça cette nouvelle au roi et à sa cour, qui furent affligés d'un aussi grand massacre. Aussitôt, on convoqua les pairs et barons du royaume, qui furent appelés en assemblée générale. On y délibéra sur les moyens à prendre pour châtier une aussi horrible trahison, et il fut convenu que Robert, comte d'Artois, représenterait la personne du roi et serait chargé de conduire l'affaire.

De son côté, le roi fit publier un édit général, prescrivant à chacun d'obéir au comte d'Artois. Celui-ci, qui était un guerrier fameux, ayant réuni une armée considérable, composé de barons, de gentilshommes, de vassaux et de gens des communes de presque toute la France, résolut d'entrer en Flandre par Courtray, et de faire camper

ses troupes en-deça de la Lys. Contre lui s'avancèrent ceux de Bruges et du pays circonvoisin, jusqu'à la mer, ainsi que ceux de Courtray et de la banlieue.

Les bourgeois d'Ypres et de Gand ne prirent point part aux hostilités qui se préparaient. Le comte fit plusieurs attaques sur Courtray, ravagea le pays, brûla les villages, et détruisit les faubourgs.

Enfin, le 11 Juillet, il fit proclamer que toute l'armée eut à se rassembler devant le monastère de Groeningue, ce qui s'effectua, et alors les différents corps furent échelonnés sur le terrain.

Les Flamands sortirent de Courtray, et se rangèrent en face de l'ennemi; il n'y avait parmi eux que de l'infanterie et point de cavalerie; de plus, ils étaient en très-petit nombre, en comparaison des Français. Le comte ordonna à ses troupes d'approcher; l'attaque commença, et les Flamands eurent d'abord tellement le dessous, qu'ils semblèrent devoir perdre la bataille. Le comte, en ayant eu connaissance, et ne voulant pas que l'infanterie eut tout l'honneur de la journée, fit mettre en mouvement les escadrons de cavalerie; mais il ignorait que des fossés, couverts d'herbes et de joncs, avaient été creusés par l'ennemi, et il résulta de cette manœuvre, que les cavaliers écrasèrent et rompirent les rangs de l'infanterie.

Les Flamands firent semblant d'avoir peur et de battre en retraite; à cette vue, les colonnes françaises, par je ne sais quel jugement secret de Dieu, s'excitèrent mutuellement à ne pas laisser échapper cet avantage trompeur, et les cavaliers les plus avancés culbutèrent les uns sur les autres (1).

(1) Ces détails sont totalement conformes à ceux qui se

Les Flamands firent volte-face, et combattirent vaillamment. Ainsi, par l'ambition du comte, ses troupes furent mises en désordre et détruites. Les Flamands perdirent très-peu de monde.

L'armée française, voyant que dans le désordre qui régnait, elle combattait contre elle-même, et que la victoire était à l'ennemi, se débanda et prit la fuite avec une horrible confusion. Les Flamands se conduisirent avec non moins de prudence que d'intrépidité, et taillèrent en pièces tout ce qui leur faisait résistance.

Parmi les fuyards, les uns prirent la route de Lille, les autres celle de Tournai. Du haut des tours de Sainte-Marie, du monastère de St-Martin, et des autres, on voyait courir à travers les champs, les routes et les sentiers, une telle quantité d'hommes, que ceux-là seuls qui l'ont vu peuvent le croire. La plupart jetaient leurs sacs et tout ce qu'ils portaient. En plusieurs endroits, depuis Courtray jusqu'à la sortie de Dottignies, nombre de soldats furent dépouillés et tués.

Le soir même et le lendemain, les Flamands parcoururent le champ de bataille de Groeningue, achevant ceux qui n'étaient pas tout-à-fait morts, et ils trouvèrent tant de dépouilles, que plusieurs d'entr'eux s'enrichirent seulement par ce qu'ils emportèrent. Le gouverneur de Tournai, voyant arriver tant de monde et n'en sachant pas la cause, craignait même une trahison et voulut fermer les portes de la ville.

trouvent consignés dans les Legendes intitulées : *Le Moine guerrier et renégat*, et *Quatre épisodes d'un grand drame*, aux pages 82 et 91 de ce volume.

Ayant tenu conseil, il commanda de se renfermer; de sorte que le comte de St-Paul, qui se trouvait parmi les fuyards, ne put pénétrer dans la ville, et reçut l'hospitalité au couvent de Saint-Nicolas des Prés. Il y avait un si grand nombre d'individus disséminés dans les faubourgs et les villages des environs, tant cavaliers que fantassins, que bientôt une horrible famine se fit sentir. Ils donnaient leur armure et leur bagage pour du pain; ceux qui entrèrent, pendant toute cette nuit et le lendemain, crurent que c'était la terreur qui empêchait les soldats de se procurer la nourriture nécessaire.

Cette calamité, d'autant plus étonnante et plus lamentable qu'elle fit périr les plus nobles hommes de France et d'autres contrées, parvint à la connaissance du souverain pontife, qui reçut les lettres annonçant la perte de la bataille, sept jours après l'événement. Il y avait alors à la cour de Rome un homme influent, procureur du comte de Flandre, et chapelain du pape, nommé Michel Clokettes; que le pape fit appeler au milieu de la nuit, et auquel il montra les lettres qu'il venait de recevoir.

C'est par lui que j'ai su ce que je viens de raconter. Le pape lui accordait beaucoup de confiance, et portait une vive affection aux Flamands. Il serait difficile de dire quels furent le deuil et la douleur qui saisirent la France à cette désastreuse nouvelle.

J'ai, dans le temps, annoté les noms des nobles qui succombèrent à cette bataille. D'abord étaient parmi eux le chef de l'armée; Robert comte d'Artois; le comte d'Eu, en Normandie; le comte d'Aubermale, le comte de Soissons, le comte de

Dammartin , le comte de Venise ; Jean , fils aîné du comte de Hainaut ; Jacques , comte de Saint-Paul ; seigneur de Nielle , connétable de France , et Gui , son frère , maréchal-de-camp ; Jean de Vreson , Châtelain de Tournai ; tant de nobles hommes , de braves guerriers , et d'autres personnages d'une haute réputation , qu'il serait hors de ma portée d'en détailler le nombre.

On dit que la fleur de la France y périt. Je me souviens particulièrement de plusieurs qui furent tués : entr'autres , Godefroy , frère du duc de Brabant ; le seigneur de Fiens , Ægidius d'Autoigne , Michel de Harnes , le seigneur de Falein , celui d'Aprémont , Henri de Ligny , les seigneurs de Boudresen , de Wesemaelle , Rodolphe de Trèves , le châtelain de Lille , Baudouin d'Aubecourt. Que leurs ames , ainsi que celles de tous les autres qui succombèrent , reposent en paix !

La même année que cette victoire fut remportée près de Courtray , les Flamands se réunirent et choisirent unanimement pour chefs , Jean de Namur et Gui son frère , fils du comte de Flandre , parce que celui-ci était en prison en France , avec ses fils Robert et Guillaume , ainsi que les gentils-hommes que j'ai désignés précédemment ; et que son autre fils Philippe était absent. Ayant rassemblé une armée , ils se dirigèrent sur la ville de Lille , et l'assiégèrent de tous côtés. Bientôt elle se rendit , et abjura l'obéissance qu'elle avait promise au roi. Ceux de Douai , de Béthune et le reste du pays que la France avait soumis auparavant , suivirent cet exemple. Le roi , après avoir pris l'avis de son conseil , envoya une assez forte armée à Arras , le jour de la Décollation de St.

Jean-Baptiste; de là, cette armée se rendit près de Vâtry.

Jean et Gui son frère, à la tête des Flamands, marchèrent contre elle, et demeurèrent quelques jours en présence. Le roi d'Angleterre qui avait épousé la sœur du roi de France, soutenait à cette époque le parti du comte de Flandre et des Flamands, et éprouvait beaucoup de peine à voir ces deux armées au moment d'en venir aux mains.

Une nuit que, couché avec la reine, il feignait de se plaindre et d'être dans une grande colère, son épouse lui demanda la cause de son chagrin; on rapporte qu'il lui répondit : comme vous êtes sœur du roi de France, je suis peiné de voir que votre frère est trahi et vendu aux Flamands qui vont s'en emparer sans coup férir; mais je ne vous dis cela qu'en secret. La reine, ayant réfléchi toute la nuit, se leva de bon matin, et écrivit une lettre à son frère, où elle lui faisait connaître les paroles prononcées par le roi, son mari, croyant qu'il avait dit la vérité. Mais l'Anglais n'avait agi de la sorte que pour contribuer à délivrer l'armée flamande, peu capable de résister aux Français.

Le roi de France, à la réception des nouvelles de sa sœur, ordonna à la hâte que ses troupes battissent en retraite, ce qui eut lieu le samedi avant la Saint-Remi. A la vue des Flamands, toute l'armée plia ses tentes et suivit le roi. Comme il se trouvait de larges fossés entre les deux camps, les Flamands ne poursuivirent pas leurs ennemis, et témoignèrent la plus grande joie de leur retraite précipitée. Ils se répandirent ensuite dans le pays, qu'ils ravagèrent jusqu'à Saint-Amand; cette ville fut entièrement

dévorée par les flammes, le jour de Saint-Benoît; et il n'y eût d'épargné que le monastère, dont, néanmoins, on chassa les religieux.

Ils se dirigèrent après sur Tournai, brûlant toutes les campagnes et châteaux, et dressèrent leurs tentes près de la ville, après avoir mis le feu aux faubourgs, aux fermes des environs, et à plusieurs moulins à vent. Comme les Flamands n'avaient pas de provisions et commençaient à souffrir la faim, ils se dirigèrent le lendemain vers Courtray, toujours suivis par l'incendie et la destruction.

Il résulta de ces épouvantables ravages, que notre monastère de St-Martin ne conserva que la seule ferme d'Évregnies avec un moulin; les autres terres demeurèrent incultes jusqu'à ce qu'on eût rebâti les fermes détruites.

Je n'affirme pas ce que j'ai rapporté plus haut, du roi et de la reine d'Angleterre; mais c'était alors un bruit général, et je l'ai entendu répéter par plusieurs personnes dignes de foi.

L'an 1303, le chevalier Jean de Lalaing, fut institué châtelain du château de Dossemor. Souvent il attaquait ceux qui tenaient le parti des Flamands. Un jour il arriva que ceux-ci s'étant réunis en grand nombre, le seigneur de Lalaing, ignorant qu'ils fussent en force, sortit imprudemment, accompagné de peu de monde; ses adversaires l'entourèrent, tuèrent plusieurs personnes, en firent quelques-unes captives, et le reste prit la fuite.

La même année, les Flamands *flamingants*, les habitants de Lille, et ceux de Douai, se coalisèrent afin d'assiéger Tournai; et choisirent pour chef

Guillaume de Juliers, qui descendait des comtes de Flandre. Munis de vivres et de l'attirail nécessaire, ils vinrent planter leurs tentes près d'Ilelchin, le cinquième jour avant la fête de St-Laurent.

Le dimanche suivant ils se dirigèrent sur Tournai, et campèrent le long de l'Escaut, entourant la ville de leurs tentes. Il y eut de fréquentes sorties si vives, qu'on défendit le terrain pied à pied. Il se trouvait alors dans la ville plusieurs nobles, qui avaient embrassé le parti des habitans, entr'autres **Foucard de Mierle**, **Michel de Ligne**, et des chevaliers, qui tous se conduisirent avec courage et bienveillance à l'égard des citoyens.

Pendant toute la durée du siège il y eut, au-delà de l'Escaut, un passage ouvert; on en gardait les portes, mais pendant tout le jour elles demeuraient ouvertes à ceux qui entraient et sortaient, et elles ne se fermaient qu'à la nuit.

Les marchands et leurs marchandises passaient librement, et tout ce qui était nécessaire aux habitans leur était apporté des villes voisines; aussi la commune fit-elle de grands bénéfices à cette époque. Les Flamands continuèrent le siège pendant dix-neuf jours, mais voyant qu'ils ne faisaient point de progrès, ils résolurent de se retirer.

Un dimanche, ils construisirent un pont sur l'Escaut, derrière l'abbaye des Prés. Une grande partie de l'armée le traversa, des soldats se répandirent en divers lieux, pillèrent et brûlèrent plusieurs maisons. Ensuite ils revinrent au champ par le même pont, et, le lendemain de la Nativité de la Vierge, ils s'en allèrent, après avoir mis le feu à leurs barraques et plié leurs tentes.

L'an 1304, le neuvième jour d'Août, qui était un

dimanche, le roi de France Philippe, dit *le bel et le gros*, franchit le comté de Hainaut avec son armée, dont la plus grande partie passa sur un pont construit hors de la ville, vers le couvent des Frères Mineurs. Le roi traversa la cité avec ses troupes; il fut suivi par Charles, comte de Valois, aussi avec son corps d'armée; puis vint le comte d'Evreux, ainsi que le connétable, et chaque chef était suivi des troupes qu'il commandait.

Le cinquième corps de cette armée était composé d'Italiens et de ceux de Venise. Le roi entra dans l'église de Ste-Marie, y pria un moment et tous ensemble, se dirigèrent vers le mont dit *de Pabula*, où ils plantèrent leurs tentes.

De l'autre côté s'avancèrent les Flamands, ayant pour auxiliaires les habitans de Lille et de Douai.

Au bout de quelques jours on livra une bataille où le roi et son armée furent en grand danger: les Flamands espéraient pouvoir le prendre ou le tuer; aussi ceux qui l'entouraient périrent-ils presque tous, tandis que, tenant bravement tête à l'ennemi, avec le peu de monde qui lui restait, on le voyait combattre vaillamment.

Cette conduite fit faire volte-face aux fuyards, qui bientôt, s'étant réunis, chargèrent de nouveau avec tant de résolution, qu'ils demeurèrent maîtres du champ de bataille. Une multitude de Flamands furent tués, ainsi que plusieurs Lillois d'un haut rang. Ce combat mémorable eut lieu le *mardi après la fête de l'Assomption*.

L'an 1307, le pape Clement V, influencé par le roi de France et son conseil, condamna l'ordre des Templiers, et décida que leurs biens seraient appliqués aux chevaliers hospitaliers. Le *troisième*

jour du mois d'Octobre, le roi de France fit saisir tous les membres de cette association, et s'empara de ce qu'ils possédaient. Environ deux ans après, le 10 Mai 1309, cinquante-six Templiers furent brûlés à Paris, sur le marché aux cochons (*in foro porcorum*) et, le 2 Juillet suivant, neuf autres subirent le même sort (1).

L'an 1311, Charles, frère du roi de France et comte de Valois, vint au monastère de St-Martin, envoyé par le roi. Enguerrand de Marigny y arriva aussi, en grande pompe, muni des pleins pouvoirs du monarque.

Les magistrats de la ville de Tournai allèrent au devant de lui. Il était accompagné d'un aussi grand nombre de serviteurs que s'il eût été souverain; les bannis et les exilés lui furent remis, comme on a coutume de le faire au roi. Il descendit au château de Brule, d'où, chaque jour, il venait en ville, à cheval, suivi d'une nombreuse cavalcade. Les évêques de Cambrai et d'Arras se réunirent à lui, ainsi que Robert, comte de Flandre, les échevins des villes et le conseil du pays.

(1) On n'a peut-être pas encore écrit que le premier bûcher des Templiers dans Paris ait été érigé sur une place dont la dénomination ne serait qu'une ignoble injure, lâchement ajoutée aux outrages du martyr, de Jacques de Molai et de tant d'autres chevaliers, l'honneur de leur ordre. Mais l'histoire, qui n'a désigné (dans la même place où, sur le milieu du Pont-Neuf, est assise, de nos jours, la statue de Henri IV) que le théâtre où périt l'illustre grand-maitre, dit que le supplice dont parle ici le moine Egidius, eut lieu à Paris le 11 et non le 20 Mai, et qu'il frappa cinquante-quatre et non cinquante-six chevaliers.

Ils eurent plusieurs entrevues, et se consultèrent longuement sur la guerre. Charles demeura dans nos murs pendant environ un mois.

La même année, Henri, comte de Luxembourg, fut élu roi d'Allemagne, et couronné le jour même de l'Épiphanie.

Le pape confirma cette élection, et consentit qu'il fut empereur, à cause de sa probité. Après tous les préparatifs nécessaires, et avec une suite convenable, il se rendit à Rome. La Lombardie, la Toscane et la Romanie lui étaient contraires, aussi fut-il attaqué plusieurs fois, et dut-il se défendre vaillamment en plusieurs endroits, surtout contre Robert de Sicile. Enfin il arriva à Rome, où il fut très-bien reçu. Il régna, toujours guidé par la prudence et l'honneur, jusqu'en 1312.

Or, il avait un confesseur, de l'ordre des Dominicains, auquel il avait grande confiance. Ce prêtre gagné, dit-on, *par or et par argent*, ainsi que par de grandes promesses, consentit à empoisonner l'empereur, et commença à réfléchir à ce projet. Il arriva que le jour de l'Assomption, ce monarque très-bon chrétien et fort religieux, se confessa au Dominicain, pour se préparer à la communion.

Le frère Prêcheur, plein de méchanceté comme le traître Judas, voulut exécuter son lâche dessein, et comme il célébrait le service divin, il mêla du poison au vin que devait prendre l'empereur, après avoir communiqué, de sorte que celui-ci, croyant recevoir le Sang de notre Sauveur, but la liqueur empoisonnée. Peu après, l'empereur sentit que la mort n'était pas loin, et un clerc, qui supposait le vin pur et avait bu ce qui en restait, mourut, dit-on, sur l'heure même.

D'après le conseil des médecins, les serviteurs du souverain voulurent le suspendre par les pieds, afin qu'il rendit par la bouche le poison avant qu'il opérât; mais il répondit qu'il aimait mieux mourir que de voir une chose aussi sacrée que l'Hostie, profanée pour le sauver.

Bientôt se recommandant à Dieu, à la Vierge et aux Saints, et donnant les ordres nécessaires, il expira.

En mourant il recommanda chrétiennement, à tous ses vassaux qui voulaient tirer une vengeance exemplaire du religieux, qu'on ne lui fit aucun mal, qu'il lui pardonnait sa mort, pour l'amour de Dieu et la rémission de ses péchés.

L'an 1311, Louis, fils aîné de Robert, comte de Flandre, homme de très-mauvaises mœurs, ayant commis plusieurs mauvaises actions en divers lieux, finit par conspirer contre son propre père, et fut, en conséquence accusé et appelé devant le roi, pour ce crime.

Celui-ci le fit prendre par ses serviteurs, et enfermer à Fontainebleau, afin qu'il se préparât à répondre aux nombreuses accusations portées contre lui. Il annonça de plus à son fils, que s'il prenait la fuite, il le considérerait comme coupable. Mais, sans égard pour cet avertissement, il rompit la porte de sa prison, et revint en Flandre, demandant partout aux villes et aux communes, qu'on lui prêtât secours contre son père, qu'il accusait de ce dont lui-même était coupable. Il trouva peu de monde qui voulut appuyer son parti; encore n'étaient-ce que quelques bannis et hommes sans honneur qui y consentirent.

L'an

L'an 1313, le 11 Mars, le grand-maître des Templiers fut brûlé à Paris (1).

L'an 1314, le vingtième jour du mois d'Avril, l'archevêque de Rheims, et l'abbé de Saint-Denis apportèrent, dans la cité, les bulles du pape; et à l'entrée de l'église de Ste-Marie, on fit lecture au peuple assemblé, de la sentence portée contre les Flamands et leur pays. A la même époque, ceux-ci vinrent devant la ville de Tournai, et allèrent assiéger Lille. Charles, frère du roi, et Enguerrand de Marigny, se trouvaient dans la première de ces deux villes, et le roi de Navarre était à Orchies.

Quatre jours après la publication de la sentence, Jean, comté de Namur, se rendit dans un monastère près de Tournai; Enguerrand alla l'y rejoindre, pour s'entendre avec lui. On y tint longuement conseil, relativement aux *treuges* et à la paix, jusqu'à la retraite des Flamands.

Charles, fils du roi, et Enguerrand allèrent à Orchies, où, en présence du roi de Navarre, on convint, le 5 Septembre, que chacun s'en irait de son côté.

(1) Ce fut le 18 Mars 1314 que Jacques de Molai et un chevalier, qui comme lui avait mieux aimé se dévouer à la mort et rendre hommage à l'innocence de l'ordre, montèrent sur le bûcher, élevé comme il est dit en la note de la page 238.

Afin de compléter cette note, nous ajouterons que, dans l'inique procédure des Templiers, si profondément jugée par ce mot de Bossuet : *Ils avouèrent dans les tortures, mais ils n'ont dans les supplices, quelques noms, qu'il est du devoir de l'histoire de transmettre à la postérité*, ont surgi parmi le nombre des victimes livrées aux flammes; les voici : Gaucerand de Buris, Gaultier de Bullens, Gui et Martin de Nici, Jacques de Sausy, Henri d'Anglesi, Laurent de Beaune, Raoul de Frensi.

L'an 1315, Philippe, roi de France et de Navarre, étant mort, Louis, son fils aîné, lui succéda. Charles, comte de Valois, son oncle, le dirigeait entièrement, et tout dans le royaume se faisait par son influence. Or, du temps de Philippe, c'était Enguerrand de Marigny, qui possédait toute la faveur du roi, et jouissait de la plus entière puissance. La fortune l'avait élevé à un tel point, qu'il n'y avait pas d'exemple d'une semblable prospérité.

Charles, se souvenant du faste et des actions d'Enguerrand, ayant encore à cœur la manière dont il s'était comporté à la cour de Rome et dans tout le royaume; n'oubliant d'ailleurs pas combien il avait favorisé et protégé ses partisans, résolut de l'en punir. Il était surtout irrité de ce que, lors de son voyage en Flandre, il eut mené à Tournai le train d'un véritable roi.

Toutes ces choses représentées au roi Louis, il fut vivement excité contre Enguerrand. On commença par l'exclure de la cour et du conseil. Ensuite on dirigea contre lui de graves accusations, et une enquête ayant eu lieu, il fut condamné à mort, sans avoir été ni appelé, ni entendu, ni même convaincu de ce dont on l'accusait. Une multitude telle qu'on n'en avait jamais vue, se réun^{it} pour assister à son exécution; car plus la position d'un condamné fut élevée, plus sa chute causa d'étonnement et excita l'affluence des curieux.

Il fut pendu au gibet de Montfaucon-lès-Paris, le dernier jour d'Avril, veille de l'Ascension (1).

(1) Enguerrand de Marigny, que le manuscrit de Liège appelait *Engelran de Maregni*, et qui jouit de

Le 21 du mois de Juin, l'épouse d'Enguerrand, sa sœur et une autre femme, furent aussi brûlées, à Paris, dans l'île de la cité, vis-à-vis du Palais.

La même année, le 21 du mois d'Août, le roi et la reine arrivèrent à Arras. Le monarque se dirigea ensuite sur Lille, où il entra le 2 Septembre. Une très-grande armée le suivait, parce qu'il avait la ferme volonté de soumettre la Flandre, et de tirer vengeance de la révolte des Flamands, ainsi que de la trahison des Brugeois.

Il réunit son armée vers Bondues, et s'approcha de la ville de Courtray.

Les Flamands, de leur côté, rassemblèrent des forces dans la même ville.

Le roi de France, disait-on, n'avait jamais mis sur pied une si grande, ni si noble armée; et, comme elle, il semblait animé de la plus vive espérance.

Pendant tout ce temps, il plut nuit et jour, avec une telle abondance, que les vieillards ne se rappelaient rien de semblable; les troupes souffrirent la plus grande disette, car dans toute la Flandre, jusqu'à Courtray, le temps avait été si affreux, que l'approvisionnement des marchés n'avait pu avoir lieu.

faveurs multipliées, sous Philippe-le-Bel, périt victime de la haine implacable de Charles de Valois, oncle de Louis X, et de la faiblesse du jeune monarque. Son jugement, qu'à l'exception de Mézerai, tous les historiens ont flétri du reproche d'iniquité, et où se remarquèrent l'inobservation la plus scandaleuse de toute forme judiciaire, et le mépris le plus patent du droit sacré de la défense, le condamna au supplice infâme de la potence; et il le subit au gibet de Montfaucon, qu'il avait lui-même fait construire.

En de pareilles conjonctures, le roi se vit forcé d'abandonner son dessein. Plein de chagrin de ce contre-temps, et fort agité, il licencia son armée, après avoir tenu conseil. Les soldats brûlèrent leurs tentes et leurs baraques, se retirant comme ils le pouvaient. Un grand nombre de cavaliers et de fantassins vinrent à Tournai. Le magistrat et plusieurs citoyens, ignorant ce qui venait d'avoir lieu, et se souvenant du comte d'Arras (1) et de l'événement survenu à Groeningue, près de Courtray, fermèrent les portes de la ville. Vers le soir, la pluie tombant toujours par torrens, un des serviteurs du roi vint annoncer qu'il arrivait.

Le roi entra en effet, peu après, dans la ville, et logea au monastère de Saint-Martin, où il eut à souffrir de la faim, pendant les quatre jours qu'il y demeura, car les vivres y manquèrent plus d'une fois.

Après l'arrivée du roi, les portes de la ville furent ouvertes jusqu'au soir, pour tous ceux qui voulaient entrer. Il s'en présenta une si grande quantité, que presque toutes les maisons, petites ou grandes, même les églises, étaient pleines d'hommes et de chevaux. Plusieurs étrangers furent forcés de coucher hors de la ville.

Les Flamands, ainsi que ceux de Courtray et des environs, voyant la retraite du roi et de son armée, se rendirent au camp, et y firent un grand butin : car les Français, ne connaissant pas les routes multipliées qui s'offraient à eux,

(1) Il faut sûrement lire ici : *le comte d'Artois* ; voyez d'ailleurs, pages 230 à 232 de ce volume, les détails de l'*Affaire de Groeningue*.

abandonnaient le bagage qu'ils ne pouvaient facilement emporter.

Enfin le roi regagna Paris et, après sa retraite, la récolte n'ayant pu se faire, à cause des pluies continuelles, et parce que l'armée avait ravagé une partie du pays, la disette se fit tellement sentir que, de jour en jour, le bled devenait plus rare, et le pain plus cher.

Pendant l'année 1316, la rasière de bled se vendit soixante livres; celle d'avoine, vingt-sept; celle de pois, quarante-cinq, et on paya jusqu'à six livres une rasière de sel (1).

Encore ne pouvait-on obtenir ces comestibles pour de l'argent qu'avec peine. Aussi, le peuple finit par manquer de pain en plusieurs endroits : on devait mêler les fèves, l'orge, la vesce et tout autre grain pour s'en nourrir.

A cause de l'intempérie de l'air, et par suite de la famine, la santé des individus commença à s'affaiblir, et les maladies à se multiplier. Il s'ensuivit une mortalité parmi les riches aussi bien que parmi les autres classes : les jeunes gens et les vieillards des deux sexes subirent la loi commune; et je puis attester qu'à Tournai, il en mourait journellement un nombre si considérable que l'air était corrompu par l'exhalaison des cadavres, et que les prêtres, dont le dévouement ne s'arrêtait devant aucun danger, ne savaient de quel côté porter des secours.

Quantité de pauvres et de mendiants succombaient sur les routes, sur les fumiers et partout, au point que les magistrats de la ville furent dans

(1) La rasière de Flandre équivaut, environ, à un hectolitre.

l'obligation de charger certaines personnes de déposer les corps morts près de l'Escant, dans la vallée appelée *des Vignes*, au-delà de cette rivière, au lieu nommé *Folais*, et en d'autres endroits, afin de les y enterrer. Les porteurs recevaient un salaire fixe pour chaque cadavre.

Le 29 Mai de la même année, le roi de France et de Navarre, Louis, dont je viens de parler, se trouvait au bois de Vincennes accompagné de plusieurs jeunes seigneurs. Après avoir fait la sieste, il se mit à jouer à la balle avec quelques-uns d'entr'eux. Il faisait fort chaud, et ils jouèrent si long-temps que, pour étancher leur soif, ils commencèrent à boire comme des Normands (1); surtout le roi, qui bientôt se trouva si mal, qu'il mourut dès le vendredi, 4 Juin, vers minuit.

Le dimanche suivant, son corps fut porté dans l'église de Notre-Dame à Paris, et après qu'on eût célébré le service funèbre, on le transféra à Saint-Denis, où il fut placé dans le tombeau le lendemain matin.

On assure qu'auparavant l'on avait ouvert le cadavre, et enveloppé le cœur dans un linge, et qu'un chien ayant, par hasard, léché cette enveloppe, en mourut sur l'heure. Un des serviteurs du roi mangea du plat dont son maître avait goûté, il eut le même sort. Ces accidens firent planer de graves soupçons sur plusieurs personnes.

(1) C'est la première fois, qu'à travers tous les types de comparaison dont on les gratifie, les Normands sont qualifiés de buveurs. . . Heureusement que le jus de la pomme est moins perfide que celui du raisin, et que les enfans de la Neustrie n'ont point vu se ratifier contr'eux le jugement porté par le moine flamand : assez de titres leur sont dévolus, sans celui-là, aux moqueuses allusions des goguenards.

Ce souverain, qui avait régné environ trois ans, ne laissa qu'un fils nommé Jean, lequel ne survécut pas long-temps à son père, et fut enterré comme lui dans le monastère de Saint-Denis.

Son oncle Philippe, qui lui succéda au trône de France, ne régna qu'environ cinq ans, et mourut en 1321. Il avait donné sa fille en mariage à Louis, fils du comte de Nevers, premier né de Robert, comte de Flandre. Ce mariage eut lieu afin de cimenter la paix avec les Flamands, et à la condition qu'à la mort de Robert, le jeune Louis entrerait en possession du comté de Flandre.

L'an 1323, les Brugeois sortirent en armes de leurs murs et allèrent attaquer l'Écluse, où se trouvait Jean, comte de Namur. Celui-ci s'avança contre eux, avec les habitans, et les deux partis en vinrent aux mains. Les Brugeois, beaucoup plus nombreux, eurent le dessus; et, ayant tué et noyé un grand nombre de leurs ennemis, ils mirent le feu à la ville et s'emparèrent du comte, qui se défendait comme un lion. Fiers de cette victoire, ils l'emmenèrent à Bruges, et l'y retinrent long-temps en prison. Celui-ci, ne pouvant se dérober à la captivité d'aucune autre manière, employa la ruse, et parvint à s'enfuir par une ouverture pratiquée dans une latrine.

Les Gantois et ceux d'Audenaerde avaient embrassé le parti du comte Louis de Flandre; les Brugeois, au contraire, et le reste du pays, lui étaient opposés. Une sentence fut portée à Tournai, contre ces derniers, leurs voisins et ceux du *Franc*.

Le comte de Flandre avait deux fils, Louis et Robert; Louis, l'ainé, eut aussi deux enfans, une fille et un fils qui porta le nom de son père. Par

l'intervention des barons, des pairs, des consuls des villes, et de tout le pays, ainsi que du consentement du comte Robert, il fut convenu que Louis, fils de Louis, premier né du comte de Nevers, hériterait de tout le comté de Flandre.

L'an 1325. le jeune comte de Flandre Louis, ayant rassemblé une grande armée, composée de nobles et autres, vint à Courtray, parce que les Brugeois s'étaient révoltés contre lui. Pour qu'ils ne se retranchassent pas au-delà du pont qui mène à Bruges, il fit brûler toutes les maisons en cet endroit. Un très-grand vent soufflait en ce moment; il en résulta que l'incendie se répandit en-deça du pont, traversa la rivière et gagna la ville même, qui devint presque entièrement la proie des flammes. A cette vue, les Courtraisiens coururent aux armes, tuèrent beaucoup de monde, et le comte de Namur s'étant échappé, il s'emparèrent du comte Louis.

Sept chevaliers s'étaient réfugiés dans l'église paroissiale de St-Martin; toute la commune l'ayant appris, vint cerner l'église, en présence du comte Louis, lequel suppliait qu'on épargnât l'un d'entre eux qui avait été son précepteur; mais on lui répondit qu'il ferait mieux de demander grâce pour lui-même. Ces sept personnes furent mises à mort d'une manière barbare, et eurent ensuite la tête tranchée. On se saisit après du comte Louis, qui fut conduit à Bruges, et y resta long-temps enfermé dans une étroite prison. Le seigneur de Nivelles, mortellement blessé, parvint à s'échapper et se rendit au monastère de St-Martin de Tournai, où se trouvaient le comte et la comtesse de Namur; il y mourut et y fut enterré.

L'an 1326, le roi de France et celui d'Angleterre, étant en guerre, relativement à la Gascogne, tous les Anglais qui se trouvaient en France, furent incarcérés. Le roi s'empara de la moitié du bien des riches et fit bannir les plus pauvres.

L'an 1328, Louis, comte de Flandre, demanda au roi Philippe de lui envoyer des secours, pour combattre les Flamands qui s'étaient révoltés contre lui. Le monarque consentit à lui prêter main forte et vint, en conséquence, avec une armée jusqu'au pied de Cassel, et planta ses tentes près de la montagne, sur laquelle étaient campés un grand nombre de Flamands. Guillaume, comte de Hainaut, avec ses troupes, accompagnait le roi, auquel les magistrats de Tournai envoyèrent, à sa demande, deux cents arbalétriers et quatre cents sergens, uniformément armés, et vêtus de tuniques rouges et de casques argentés. Leurs chefs principaux étaient les seigneurs Gonthier Calons, et Ægidius Moutons, suivis de leurs vassaux. On leur adjoignit Jean Musian, homme d'une si haute stature qu'il avait l'air d'un géant.

Après avoir été présentés au roi, qui les reçut très-gracieusement, ils allèrent se mettre au pied de la montagne, près des hommes du Hainaut. Vers le milieu de la nuit de Saint-Barthélemy, les Flamands descendirent en bon ordre de la montagne, et s'approchèrent, dans le plus grand silence, de la tente du roi, qu'ils se proposaient de faire prisonnier ou de tuer. Ils marchèrent ainsi au milieu des ennemis, sans bruit, et sans toucher personne.

Ceux de Tournai les aperçurent les premiers, et leur résistèrent jusqu'à ce que le comte de Hainaut,

fut venu les appuyer avec ses troupes. Les cris et le tumulte parvinrent jusqu'au roi qui, ayant rassemblé son armée, marcha contre les Flamands, qu'il trouva fortement occupés à combattre les Tournaisiens et ceux du Hainaut. Il se joignit à ces derniers, et demeura maître du terrain.

La perte des Flamands, dans cette affaire, fut d'environ deux mille hommes. Les Tournaisiens perdirent aussi beaucoup de combattans; mais quelques-uns, qui avaient tourné le dos, revinrent vers le soir.

Cette lâche conduite excita leurs chefs à les priver de leurs tuniques et à en bannir plusieurs. Cependant le roi, qui avait grande confiance en eux, leur avait remis la garde de sa personne et de ses tentes; et les chefs étaient admis près de lui, chaque fois qu'ils en avaient envie.

Le même jour, les Brugeois étaient arrivés au secours de leurs compatriotes; mais ayant appris ce qui venait de se passer, ils retournèrent dans leurs foyers.

Le vainqueur leva son camp bientôt après, et s'avança à une lieue d'Ypres. Les magistrats de cette ville se présentèrent devant lui et, d'un commun accord, lui en remirent les clefs.

Le roi livra les clefs, qu'il venait de recevoir, aux deux magistrats de Tournai qui l'accompagnaient : ceux-ci, suivis de leur gens, entrèrent donc dans la ville où ils devaient attendre le monarque. Les Brugeois aussi apportèrent les clefs de leur ville au roi de France, qui en agit avec eux de la même manière.

Le pays étant soumis, du moins momentanément, le roi remit le comté à son légitime sei-

gneur, licencia son armée et retourna à Paris, où il fut reçu avec beaucoup d'allégresse. Le comte demeura en Flandre, réunit un conseil, condamna plusieurs habitans à mort, et confisqua leurs biens.

Beaucoup d'autres événemens, trop long à raconter, eurent lieu vers cette époque.

Le 7 Septembre de la même année, un prêtre, curé de St-Michel à Ypres, rassembla une quantité de tisserands et d'autres membres de la commune, et tâcha de les convaincre qu'ils avaient mal fait de se soumettre au roi Philippe; il les excita tellement, que la ville fut en grand danger, car les conseillers les plus influens de la commune, ainsi que les tisserands et les autres ouvriers, étaient chacun d'une opinion différente. Le bruit de la révolte excitée par ce prêtre vint jusqu'aux oreilles du roi, qui ordonna de le faire prendre et de le lui amener, quelle que fût sa retraite, afin qu'il le fit punir convenablement, par son juge ordinaire. Il ajouta que, si l'on ne pouvait s'emparer de lui, on devait brûler le lieu où il s'enfermerait, avec tous ceux qui s'y trouveraient.

Enfin, on le découvrit dans une maison de la ville d'Ypres, qui fut livrée aux flammes et où il périt, avec neuf autres personnes, qui s'y étaient également réfugiées.

Depuis l'année 1328, Louis, comte de Flandre, après la victoire remportée par le roi de France Philippe, dans la vallée de Cassel, continua à gouverner le pays. Mais comme tous ses conseillers étaient des Bourguignons, et d'autres personnes de nation étrangère à la Flandre, qu'il ne faisait rien sans leur avis, et gouvernait ses sujets avec assez de dureté, tout le monde commençait

à murmurer. Tel fut l'origine des commotions et rébellions qui éclatèrent, par la suite, contre le comte Louis.

L'an 1335, le roi de France, Philippe, mu par la dévotion, et songeant avec peine au sort de la Terre-Sainte, perdue depuis long-temps, se proposa de passer la mer pour la délivrer. En conséquence, il prit la croix, et son exemple fut suivi par beaucoup de barons, de nobles et de vassaux des différentes parties de son royaume. Pendant toute cette année, et les années suivantes, bien d'autres encore se croisèrent, excités par les prédications qui avaient lieu, sur la nécessité de marcher à la conquête de la Terre-Sainte; mais, hélas! une œuvre si méritoire fut retardée, et en partie empêchée par les guerres qui s'élevèrent entre le roi de France, le roi d'Angleterre, les Flamands et gens d'autres nations.

La même année, Gui de Boulogne, évêque de Cambrai, mourut le jour des Ames. Le pape Benoît accorda au doyen et au chapitre de Cambrai de faire la nouvelle élection; mais ils ne purent tomber d'accord sur le choix de l'un d'entr'eux, et s'arrêtèrent, enfin, à maître Pierre de Palud, docteur en théologie et patriarche de Jérusalem.

Cette nouvelle fut portée à la connaissance du pape, qui, considérant qu'il n'était pas convenable qu'un personnage d'un rang si élevé, renoncât au patriarcat pour devenir évêque, annula l'élection.

Louis, comte de Flandre, était alors à Avignon, et d'après le conseil de quelques cardinaux, il supplia le souverain pontife de conférer cette place au seigneur Guillaume d'Auxonne, un de ses che-

valiers. Le pape accueillit cette demande, et donna l'épiscopat au seigneur Guillaume.

Le premier Juillet 1336, la reine de France mit au monde un enfant mâle, auquel le roi Philippe donna son nom. La reine se trouvait alors, dans un château près de Paris, au bois de Vincennes.

A la naissance de cet enfant, il y eut une si terrible tempête, des coups de tonnerre si fréquens et si formidables, et, dit-on, une si effroyable pluie de pierres, qu'au rapport d'un grand nombre de personnes, la nature semblait bouleversée, et que l'on apercevait dans l'air des formes de spectres et des démons.

La terreur régnait au palais, la reine, ainsi que les personnes de sa suite, ne savait réellement plus à quel saint se vouer.

Le fracas des arbres brisés ou abattus par l'ouragan, les murs, les maisons ou édifices qui s'écroulaient, portaient l'épouvante à un tel point, qu'on ne peut s'en faire idée.

On assure que des évêques et des prélats se revêtirent de leurs habits sacerdotaux et, apportant le Saint-Sacrement, placèrent le Corps sacré de notre Seigneur Jésus-Christ sur l'enfant, qu'ils s'agissaient de préserver des redoutables effets de cette subversion totale des élémens.

Tels étaient, du moins, les bruits les plus communs; mais comme je n'y étais pas, je ne puis affirmer que ce soit la vérité.

La même année, un chevalier, nommé Hugo de Cruze, très-bien vu de la reine, s'éleva au point de devenir membre du parlement au tribunal suprême. Mais, comme il était très-avare, il arriva que plusieurs l'accusèrent de prévariquer.

dans les jugemens, par l'appât des dons et des promesses.

On lui intenta un procès sur plusieurs articles, et il fut condamné à être pendu à Montfaucon, ce qui s'effectua le jour de S^{te} Marie-Magdeleine.

Principe de la mésintelligence et de la guerre qui s'élevèrent entre l'illustre prince Philippe, roi de France, fils de Charles, comte de Valois, et Édouard, roi d'Angleterre.

Quoique le roi Édouard eût prêté hommage au roi de France, il prétendait que la couronne lui revenait, comme au plus proche héritier, et que Philippe la possédait injustement, contre tout droit. Le duc de Brabant, le duc de Gueldre, Guillaume, comte de Hainaut, de Hollande, de Zélande et de Frise, plusieurs autres seigneurs d'Allemagne, ainsi que toute la Flandre, avaient embrassé son parti; néanmoins le comte Louis demeura fidèle à la France jusqu'à la fin de sa vie.

Le pape Benoît, ayant appris la discussion qui s'était élevée entre les deux rois, tint conseil et résolut d'envoyer deux cardinaux pour tâcher de les rapprocher.

L'an 1337, ces deux envoyés du saint siège et du sacré collège, arrivèrent à Paris, et eurent une entrevue avec le roi de France; puis ils passèrent en Angleterre, dont ils virent aussi le souverain. Ayant ainsi entendu les prétentions des deux partis, ils retournèrent à Rome. L'arrangement qui dut en résulter ne fut pas rendu public.

La même année, les Anglais se présentèrent, dit-on, devant l'Écluse, avec trois cents vaisseaux; mais ils ne purent réussir dans leur entreprise : le comte de Flandre leur opposa toutes ses troupes, et parvint à les repousser.

Ils se dirigèrent alors vers l'île de Cadsand, où ils mirent le feu à la ville principale, après avoir tué ou noyé plus de cinq cents personnes. Là, fut fait prisonnier et conduit en Angleterre, le frère bâtard du comte de Flandre.

L'an 1338, le roi des Tartares, appelé *Cham* (1), se convertit à la foi chrétienne; et cela par suite d'un miracle. Voici le fait :

Ce monarque possédait plusieurs femmes; parmi elles, s'en trouvait une qu'il affectionnait plus que les autres, et qui était chrétienne. Il employa, tour-à-tour, les menaces et les promesses pour lui faire abjurer sa foi, et la soumettre à la croyance que lui-même professait. Mais elle résista constamment et voulut demeurer chrétienne. Il arriva que, quelques mois plus tard, elle mit au monde un enfant mâle. Par une singularité fort remarquable, tout le côté droit du corps de cet enfant, était blanc, et le côté gauche noir.

Le roi l'ayant appris et s'étant fait montrer le nouveau-né, ordonna qu'il ne parût jamais en sa présence. Par l'intervention de quelques amis, la mère le fit prier de lui octroyer la liberté de faire de l'enfant ce qu'elle voulait. Cet faveur lui ayant été accordée, elle le fit baptiser; et, immédiatement après, il devint entièrement blanc.

(1) Au lieu d'un nom propre il faut, sans doute, voir ici le titre ou la dignité du chef tartare, ordinairement appelé *han*, ou *Kan* de la Tartarie.

Le monarque, s'étant convaincu de la réalité de ce miracle, voulut se faire aussi baptiser.

Il expédia des députés en Italie, afin de supplier le pape Benoît de lui envoyer des personnes instruites dans la foi catholique, qui prêchassent à lui et à son peuple la parole de vie. Charmé d'une telle demande, le pape fit un brillant accueil aux ambassadeurs. Après avoir tenu conseil avec le sacré collège des cardinaux, il choisit dans l'ordre des Frères Prêcheurs, deux religieux savans et instruits, qu'il chargea d'achever la conversion du roi des Tartares, et les fit partir avec les envoyés.

L'an 1338, dans la première semaine de Mai, les Gantois, sous la conduite de Jacques d'Artevelde, se dirigèrent sur Bruges, avec de grandes forces, et y firent un traité avec les Brugeois et ceux du *Franc*. Le comte se rendit dans leur camp, et promit de ne leur imposer aucun droit nouveau, et de laisser libres de toute servitude, comme ils étaient au temps du comte Robert, son aïeul. Sur cela, les Gantois se retirèrent.

La même année, le roi d'Angleterre vint, avec une grande armée, devant l'Écluse, dans l'intention d'y faire une descente; mais les Flamands, commandés par Artevelde, s'opposèrent à ce projet, et il fut obligé de faire retraite. Il se dirigea sur la ville d'Anvers, où il demeura le reste de l'année, en méditant d'opposer ses armes à celles de France.

Vers la première semaine du mois d'Août, le roi de France réunit, à Amiens, une armée des plus considérables, dans le but de résister à l'attaque du roi d'Angleterre; mais, comme celui-ci ne se présenta pas, l'armée fut licenciée.

Vers

Vers la fête de St-Nicolas, le roi de Navarre arriva au convent de St-Martin, à Tournai, afin d'employer ses troupes à empêcher les Anglais d'entrer en France, comme le bruit en courait. On l'y reçut avec tous les honneurs qui lui étaient dûs. Il faisait très-froid à cette époque; aussi, presque chaque nuit, un incendie éclatait dans l'une ou l'autre partie de la ville.

Le roi d'Angleterre, traversant le Hainaut, se dirigea sur Cambrai, fit plusieurs incursions, et commit de grands ravages dans le Cambresis, à Saint-Quentin, et jusqu'à Créci près de Laudun. Les ennemis y firent un butin considérable. Ils outrageaient les femmes, coupaient aux enfans les pieds, les mains ou les oreilles; et, à chacun de ces actes barbares, ils disaient : on verra bien que le roi d'Angleterre a passé par ici. Ils commirent encore plusieurs autres excès.

Sur ces entrefaites, le roi de France arriva à Noyon, pour y attendre l'armée. Son neveu, le comte de Hainaut, s'y rendit aussi avec cinq cents hommes, et voulut se présenter à son oncle; mais le roi refusa de le voir et de lui parler, parce qu'il avait permis que les Anglais passassent à travers son pays et que, de plus, le seigneur de Byanmont, frère de son père, était maréchal du roi d'Angleterre, et avait même des gens du Hainaut dans son armée.

Le comte, indigné, se retira et alla se joindre au roi d'Angleterre. Le roi de France ayant réuni son armée, vint attaquer son ennemi qui, faisant volte-face, s'éloigna avec ses troupes, auxquelles les Français donnèrent bravement la chasse.

Ann 1300, les deux armées plantèrent leurs

tentes, dans un lieu nommé Buyronfosse. A la demande du roi de France, les magistrats de la ville de Tournai y envoyèrent mille fantassins, vêtus de tuniques rouges et portant, déployée, à la tête et à la queue de la colonne, l'enseigne de la ville, qui est un château d'argent. Les chefs étaient onze citoyens de Tournai, dont Gonthier de Calona fut fait chevalier, de la main même du roi. Tous, dès leur arrivée, se présentèrent au monarque, à son conseil et aux princes; on les reçut très-gracieusement, et aussitôt toute l'armée fut appelée sous les armes. Le roi revêtit son armure, et les troupes se rangèrent en ordre de bataille; mais le roi d'Angleterre refusa le combat, et ordonna la retraite vers le Brabant et la Flandre. Le roi de France, contrarié de la fuite de son adversaire, licencia son armée et retourna à Paris.

La même année, le vendredi avant la fête des Rameaux, Jacques d'Artevelde, après avoir rassemblé une armée de Flamands, vint déployer ses tentes près de Chiu; les soldats se répandirent dans les environs, brûlant tout ce qui se trouvait sur l'une et l'autre rive de l'Escaut, et ne se retirèrent que le mercredi suivant. Encore cette retraite ne fut-elle due qu'à la sortie que firent ceux de Lille, appuyés par les troupes du roi. Ils livrèrent un combat sanglant aux Anglais, en tuèrent un grand nombre et firent prisonnier le comte Sallembrine (20), qu'ils firent conduire au roi de France.

L'an 1403, pendant la première semaine de Mai, le duc de Bourgogne arriva à Tournai, et fut logé dans la maison des Frères Mineurs. Le comptable, les marchands, un grand nombre de gens d'armes

et de fantassins l'accompagnaient, car il avait l'intention de passer dans le Hainaut, et de tout y détruire. Mais, à la prière des citoyens de Tournai, qui avaient leurs biens et leur fortune en cette province, le duc se désista de ce projet; peu après, les troupes marchèrent sur Cambrai, où étaient le duc de Normandie, fils du roi, et le comte d'Alençon, son oncle, avec de nombreuses troupes.

Vers le même temps, sur la réclamation du duc de Normandie, qui se trouvait alors devant le château de Tuin, les magistrats de Tournai envoyèrent des forces sur la ville de Saint-Amand, pour en garder le passage et l'interdire à l'ennemi, car Jacques d'Artevelde, avec ses Flamands, était dans Condé, et marchait, à travers le Hainaut, au secours du roi d'Angleterre.

Vers la fête de S. Jean-Baptiste, le duc de Normandie, aidé de ses barons et de leurs troupes, assiégeait la ville de Tuin, dans l'évêché de Cambrai. Le roi, son père, arriva à son secours, avec une puissante armée; et, dirigeant contre la place un grand nombre de machines de guerre, ils livrèrent plusieurs assauts; à la suite desquels, malgré la résistance des assiégés, le château fut pris par le roi et complètement détruit.

Ce monarque demanda de nouveau des troupes aux magistrats de Tournai qui, ayant consulté la commune, désignèrent mille hommes, au nombre desquels étaient deux-cent-cinquante arbalétriers et archers, sept-cent-cinquante sergens, armés de cuirasses et de lances, et seize cavaliers, dont quatre étaient les chefs de la troupe, savoir Guillaume de Porco, Jacques Moutons, Guillaume Hellekens et Pierre

Li Muisis. Ils furent pourvus d'armes, de chevaux, de charriots et de l'attirail nécessaire.

Les choses ainsi préparées, les Tournaisiens partirent et passèrent par Douai, où ils furent reçus avec honneur et de grandes marques d'amitié; il leur fut offert du meilleur vin. En retournant chez eux ils repassèrent par la même ville, mais, probablement excité par le diable, un Tournaisien tua dans un *Lupanar* (1) un citoyen de Douai, ce qui occasionna du tumulte, et mit la ville en danger. Enfin, les magistrats et les chefs de la troupe parvinrent à apaiser la chose, et les deux partis consentirent un traité d'alliance.

Peu après, Guillaume, comte de Hainaut, neveu du roi Philippe, vint asseoir son camp, près du convent de religieuses, dit *de Salcete*, et échelonna ses troupes jusqu'au bord de l'Escaut; le comte de Juliers et le duc de Gueldre déployèrent leurs tentes à Folays. Le 3 Juillet, au matin, le roi d'Angleterre avec ses troupes, ainsi que Jacques d'Artevèlde et les Flamands, s'approchèrent de la ville. Ces deux chefs placèrent aussi leurs tentes le long de l'Escaut. De sorte que, de l'un et de l'autre côté de la rivière, la ville était cernée, de manière que personne ne pouvait entrer ni sortir qu'au péril de ses jours. L'armée du roi de France se trouvait dans le voisinage de Cassel et d'Ypres.

Dans la ville de Tournai, il avait été ordonné par les magistrats que, chaque fois que l'ennemi préparerait une attaque ou s'approcherait de la place,

(1) Mauvais lieu, dont le nom français ne peut pas plus s'écrire que se prononcer.

on sonnât deux cloches, dont l'une était nommée *Bancloke*, et l'autre *Wingerons*. A ce bruit, tous les citoyens devaient se rendre aux tours, sur les murailles et autres lieux, en bon ordre et armés, afin de défendre la cité si besoin était.

Pendant le siège, il régna, entre les gens du roi et les citoyens, une telle union, qu'on n'entendit parler d'aucune rixe ou querelle.

Avant que les ennemis ne vernaissent la ville, on offrit à tous ceux qui étaient dans le besoin, d'aller prendre ce qui se trouvait aux environs. Il en résulta un grand bien pour les pauvres, qui se pourvurent ainsi de bois et de grains, qui leur manquaient presque entièrement.

A cause de la quantité de chevaux et d'animaux de toute espèce, renfermés dans les murs, on éprouva une forte disette de foin, d'avoine et de bled, qui se vendaient extrêmement cher.

La viande, le poisson, les œufs, le beurre, le fromage, et autres comestibles, devenaient aussi fort rares, et la disette croissait de jour en jour, à cause de la longueur du siège.

Je puis assurer avoir vu donner une mesure de vin et deux pains pour huit œufs. Cependant, les pêcheurs disaient qu'en aucune des années précédentes, ils n'avaient trouvé autant de poisson dans l'Escaut. A cause du défaut de moulins, il était aussi très-difficile de se procurer de la farine.

Enfin, le bruit se répandit dans l'armée du roi d'Angleterre, que le roi de France s'avancait avec des forces considérables. En effet, il vint planter ses tentes, en-deçà et au-delà du pont de Bouvines. La Providence, voulant épargner les jours d'un si

grand nombre de chrétiens, suscita un traité de paix entre les deux souverains, par l'intervention de Jeanne, sœur du roi de France et mère de la reine d'Angleterre. La ville avait été assiégée pendant dix semaines; aussi, durant cet espace de temps, il arriva bien des choses que j'ai omises, tant pour cause de concision que parce qu'en pareil cas, beaucoup d'événemens se passent, qu'il ne convient pas de raconter; (1).

Tout ayant été ainsi arrangé, le roi de France fit publier le traité à Tournai; et, le lendemain, les ennemis détruisirent leurs tentes et leurs constructions autour des murailles.

Le roi d'Angleterre, le comte de Hainaut, Robert d'Artois, les autres principaux nobles et Jacques d'Artevelde, se dispersèrent autour de la ville, pour en examiner les fossés, les murs et les fortifications; ils désiraient y entrer, mais le roi de France avait enjoint aux chefs et aux magistrats de ne pas laisser entrer plus de deux personnes à la fois, à cause des disputes qui auraient pu s'élever. Enfin, les deux partis se retirèrent paisiblement.

L'an 1342, Louis, comte de Flandre, fit son entrée dans ce pays; les habitans de Gand, de Bruges et d'Ypres, d'accord avec le reste du pays, le reçurent comme leur seigneur, et il leur par-

(1) Encore une réticence à placer sur la même ligne que celle que nous avons signalée page 226 de ce volume. On voit que, bien long-temps ayant sa date, on pouvait appliquer à une foule d'historiens ou de chroniqueurs le vers satantienx :

Et voilà justement comme on écrit l'histoire!

donna le passé; néanmoins, craignant pour sa vie, il ne demeura pas long-temps en Flandre.

L'année suivante, une terrible émeute s'éleva à Gand, entre les tisserands et les foulcours de laines: il en résulta un combat meurtrier, et plus de trois cents hommes furent tués ou blessés. Jacques d'Artevelde avait pris le parti des tisserands.

Pendant cette année, il ne permit pas qu'on laissât sortir de la ville, par l'Escaut, ni sel, ni vin, ni aucune autre marchandise, sans donner caution qu'on en rapporterait la valeur en bled.

Au mois de Juin de l'an 1345, le roi d'Angleterre arriva devant l'Écluse, et demanda que les Flamands reçussent son fils pour comte et seigneur de Flandre. Les villes de ce pays ayant tenu conseil, refusèrent de consentir à cette proposition. Mais Jacques d'Artevelde voulait que l'on se soumit au désir du roi, parce qu'il avait été gagé par ce souverain, et que son épouse, Marie, les trésors considérables, était déjà passée en Angleterre. Après avoir eu une longue entrevue avec ce monarque, il retourna à Gand.

La même année, vers la fête de Sainte Marie Magdeleine, Jacques d'Artevelde fut tué, dans sa maison, par les Gantois (1), et enterré au couvent dit *la Biloque*, près de la ville.

(1) Voyez sur la catastrophe de Jacques d'Artevelde dont M. le vicomte d'Arincourt a fait le sujet de son ouvrage, intitulé : *le Brasseur-Roi*, publié en 1790, 1833, les pages 113 et 114 de ce volume.

Il avait gouverné, pendant sept ans, Gand et la Flandre, où rien ne se faisait sans son ordre. Il était toujours escorté d'hommes armés, prêts à se battre pour lui au premier signal.

A la même époque, Guillaume, comte de Hainaut, neveu du roi de France Philippe, comptant aveuglément sur le bonheur, et avec la présomption d'un jeune homme, fit tout préparer pour marcher contre les Frisons, et essayer de les soumettre. Il fit connaître cette résolution dans tout le Hainaut, la Hollande et la Zélande; et rassembla une forte armée, composée de nobles cavaliers et de fantassins.

De toutes parts, on vint se réunir à lui, parce qu'on parlait beaucoup de ses qualités brillantes, et qu'il s'était fait une grande réputation. Tout étant disposé, il se présenta avec ses troupes sur les frontières de la Frise, devant une ville nommée Estaves. Mais, abandonné de la fortune et méprisant trop les obstacles, il démarqua avec peu de monde et se rua sur ses ennemis, sans connaître les positions qu'ils avaient prises.

Aussi, le comte Guillaume, cerné de toutes parts, et encore bien loin du corps d'armée commandé par son oncle, Jean de Byaumont, fut assailli avec impétuosité par les Frisons, et tué avant qu'on ait pu lui porter secours. Quantité de nobles et de braves guerriers du Hainaut, de la Hollande, de la Zélande et de l'Allemagne, périrent avec lui; ceux qui réussirent à se sauver retournèrent dans leur pays.

Jamais les Frisons ne voulurent rendre son corps. On dit qu'ils le gardèrent pour l'exemple du sort réservé à ceux qui tenteraient de les soumettre,

eux qui n'avaient jamais pu s'accoutumer au joug d'un maître.

Cet infortuné comte avait épousé la fille du duc de Brabant, dont il n'eut point d'héritier; aussi le comté, et les autres seigneuries, qui lui appartenaient, échurent à sa sœur aînée, reine d'Allemagne.

En l'an 1346, le monde entier fut dans une si déplorable position, et tant de malheurs se précipitèrent les uns sur les autres, qu'à peine savait-on où aller pour sauver ou protéger sa vie et ses biens. La guerre et ses fléaux, ainsi que de nombreuses dissensions bouleversaient tous les pays. J'ai appris de personnes dignes de foi, ce que je vais rapporter; s'il y a erreur, je prie le lecteur de la rectifier, parce que je ne raconte que ce que j'ai ouï dire, et non ce que j'ai vu.

Le second jour de Mai, les Gantois, les Brugesois, les Yperlinois et autres Flamands, ayant pour chef (quoique malgré lui, dit-on) Henri de Flandre, se mirent en campagne. Les patriotes (1) et tous ceux de ce parti, se réunirent au pont de Suisse, de sorte que les Flamands ne purent passer; il y eut donc un combat sanglant, où ceux-ci perdirent beaucoup de monde.

Pendant la nuit de l'Assomption, de la même année, les Anglais et les Flamands se présentèrent devant Béthune, qui avait alors pour commandant Godefroy Danekins. Par son ordre, on mit le

(1) Il est digne de remarque, qu'à l'époque où cette Chronique fut écrite, se trouve un pareil mot, qui semble d'origine moderne. *Et convenant parloter*; y es dit dit.

sur aux faubourgs ; puis il fit une sortie avec les siens, et se cacha dans un bois peu éloigné. Les ennemis s'avancèrent, croyant que c'était par les leurs que les faubourgs avaient été incendiés. Aussitôt, Godefroy tomba sur eux, en tua un grand nombre, et regagna la ville sans presque avoir perdu de monde. Les Flamands firent transporter en Flandre leurs blessés et leurs morts.

Le lendemain, ils livrèrent à la ville un assaut qui dura depuis *Prime* jusqu'à *Vêpres* (1). Cette attaque fut si vigoureusement repoussée, qu'il y eut encore un grand carnage. Parmi les blessés se trouvaient Henri de Flandre et nombre de chevaliers, et l'on rapporte, que les habitants ne perdirent que six hommes.

Le 24 du mois d'Août, les Flamands et les Anglais levèrent le siège de Béthune, après avoir brulé leurs machines de guerre.

A la même époque, il y eut, entre le roi de France et le roi d'Angleterre, une terrible bataille, depuis l'heure de *None* jusqu'à la nuit, près de la ville de la Broye et de celles de Créci et Pontin, où se trouvaient beaucoup de bois.

Mais à cause des opinions diverses, je ne veux

[1] Cette manière de supputer le temps, quoique familière au Moine qui l'emploie et à l'époque où il écrivait, pourrait bien n'être pas également à la portée de tous ses lecteurs du dix-neuvième siècle, parmi lesquels il en est, peut-être, qui ne connaissent pas même de nom la plupart des *Heures canoniales*.

Celles-ci, qui divisent l'Office divin et la lecture du Bréviaire, dans les couvens, depuis l'aube du jour jusques vers le soir, sont dénommées : *Matines*, *Laudes*, *Prime*, *Tierce*, *Septe*, *Neuf*, *Nénon*, et *Gémissins*.

transmettre à la postérité ce que je ne pourrais prouver. Aussi, n'ai-je l'intention de rapporter que ce que j'ai moi-même appris de personnes croyables, sans même oser affirmer que tout soit entièrement conforme à la vérité.

L'issue de la guerre est très-souvent douteuse, et, pendant que les bataillons sont aux prises, chacun pense plutôt être vainqueur que vaincu.

Il n'est donné à personne d'embrasser d'un coup d'œil les scènes diverses qui se passent, ni d'en juger parfaitement, et ce n'est souvent que le résultat qui peut donner une idée de l'action. Aussi, les partisans du roi de France disent et soutiennent bien des choses, dont on ne saurait acquérir la certitude; de même, ceux du roi d'Angleterre affirment ce qu'ils ne peuvent non plus savoir exactement... C'est pour cela que j'ai voulu être concis.

Ce qui suit étant rapporté avec plus de détails dans les historiens anglais et français, et notre intention étant de n'offrir, quant à présent, qu'un extrait de la *Chronique de Li Muisis*, nous croyons devoir nous arrêter.

D'ailleurs, les personnes curieuses de faire une plus ample connaissance avec notre chroniqueur, auront bientôt cette satisfaction. La Commission nommée par le gouvernement, pour la publication des documents historiques Belges inédits, se propose de publier le *Muisis* en entier.

Déjà, dans un de ses rapports, elle a fait connaître toute l'importance de notre auteur, encore si peu connu. Néanmoins, comme ce sera le texte latin qu'on publiera, les lecteurs du présent volume, qui ne connaissent pas cette langue, pourront voir dans l'*Analyse* complète que j'ai donnée, au commencement de Li Muisis, en entier, jusqu'à quel point l'opinion de cette Commission est fondée.



TABLE

DES

CHRONIQUES, TRADITIONS ET LÉGENDES.

<i>Préface.</i>	Page	3
<i>Le Lac d'amour, ou Stromberg et Minna.</i>		10
<i>Le premier comte de Flandre.</i>		16
<i>La Châtelaine de Ghisteltes.</i>		26
<i>Baudouin à la Hache.</i>		37
<i>Le vol et l'assassinat, ou Henri de Calloo et les marchands de bijoux.</i>		54
<i>Le Pêcheur de Blankenberghe.</i>		59
<i>Baudouin de Constantinople.</i>		67
§ I. <i>Le faux Ermite.</i>		ibid.
§ II. <i>Le premier Interrogatoire.</i>		73
§ III. <i>Décision du roi de France.</i>		77

<i>Le Meins guerrier et Rénégat.</i>	82
<i>Quatre Épisodes d'un grand drame.</i>	91
§ I. <i>L'Émeute.</i>	ibid.
§ II. <i>La Tentative.</i>	98
§ III. <i>Le Meurtre.</i>	103
§ IV. <i>L'Attaque.</i>	107
<i>Jacques d'Artevelde, bourgeois de Gand.</i>	113
<i>Le Bourgmettre de Bruges à la cour de France.</i>	120
<i>Atroce vengeance d'une grande dame, ou Rose et Marguerite.</i>	123
<i>Éthelinde et Engelran.</i>	131
<i>La bataille de Roosebeke, ou du Mont-d'or.</i>	142
<i>Le Forfait de Montereau, ou le Massacre du duc de Bourgogne.</i>	150
<i>Philippe-le bon, duc de Bourgogne, ou la Révolte des Brugeois.</i>	155
<i>Le Tournoi de l'arbre d'or.</i>	162
<i>Chapitre de la Toison d'or, tenu à Bruges en 1478.</i>	170
<i>Fragments de la Chronique de Li Muisis.</i>	177
<i>Notice sur la Chronique latine de Li Muisis.</i>	ibid.
<i>Prologue.</i>	186
<i>Chronique de Li Muisis.</i>	188

ESSAI HISTORIQUE

SUR

LES USAGES, LES CROYANCES,

LES TRADITIONS, LES CÉRÉMONIES,

ET PRATIQUES RELIGIEUSES ET CIVILES DES BELGES

ANCIENS ET MODERNES.

PAR

A. G. B. SCHAYES.

*Ad illa mihi pro se quisque acriter
intendat animum, quæ vita, qui
mores fuerint.*

(TIT. LIV. PRÆEAT.)

Louvain,

Chez l'Auteur, rue des Récollets, et chez les principaux
Imprimeurs et Libraires du Royaume.

1834.

Digitized by Google

Préface.

Ce qu'on recherche aujourd'hui de préférence dans l'histoire , ce n'est plus comme jadis une chronologie sèche et aride ou un récit monotone et uniforme de batailles perdues ou gagnées ; ce qu'on recherche et désire connaître , c'est l'état de la civilisation , le gouvernement , les idées religieuses , les sciences , les arts , les lettres , l'industrie d'un peuple aux différentes époques de son histoire , en un mot , c'est de connaître les progrès de l'esprit humain ; voilà quel est le but principal que doit avoir un historien. Quoi de plus propre à faire juger de l'esprit public et des lumières d'une nation , que ses mœurs et ses usages aux différents siècles ? leur simplicité ou leur bizarrerie nous découvrent la portée de ses idées ; par les pratiques superstitieuses de son culte , nous jugeons de l'état de ses lumières.

Ces considérations nous ont engagés à traiter une matière qui ne l'a pas encore été jusqu'à ce jour , c'est-à-dire , la description des usages religieux et civils , les plus singuliers et les plus remarquables de la Belgique qui ont existé ou qui existent encore. Le titre et la table de cet ouvrage indiquent suffisamment la variété et le nombre de nos recherches. Nous n'avons pas négligé de consulter tout ce qui a été écrit sur l'histoire générale et particulière de la Belgique et de ses villes ; nous avons de plus consulté nombre de manuscrits de la bibliothèque royale de la Haye , provenant de la bibliothèque de feu Gerard qui , pendant toute sa vie , s'était appliqué à rassembler tout ce qui regarde l'histoire des Pays-Bas. A part les nombreux documents intéressans que contiennent ces manuscrits , ils nous ont fourni plusieurs pièces inédites , précieuses , tant sous le rapport littéraire et scientifique que par leur antiquité : telles sont entre autres une sentence du conseil de Flandre en 1595 pour fait de sorcellerie , inconnue à M^{re} Schekema et Catnaert , deux pièces , dont

une de 1420, sur la dignité peu honorable du roi des Ribaus, un règlement pour un tournoi à Mons, de 1339, etc. etc.

Nous sommes, au reste, loin de prétendre avoir, malgré nos soins et nos recherches, épuisé la matière; nous trouverons sans doute dans la suite assez de documens pour donner un supplément au présent opuscule, si le public daigne, eu égard à l'intérêt du sujet, accueillir favorablement notre petit travail.

On nous accusera peut-être de n'avoir point mis assez de soin à relever notre matière par un style plus recherché; nous n'avons voulu qu'instruire et faire connaître la vérité; il est des chapitres où les réflexions de l'auteur seraient superflues et où le sujet en inspirera assez au lecteur lui-même.

On nous reprochera peut-être encore d'avoir parlé d'objets qui pourront paraître quelquefois passablement futiles; mais, à notre avis, il est tel sujet, tel usage, qui semblera au premier abord peu digne d'attention, et est même puéril dans le fait, mais qui ne nous fera pas moins connaître les idées et la manière de penser d'autrefois.

Un vieil auteur du 16^me siècle, le sieur De Vilamont, termine la préface de son voyage au Levant par cette prière naïve : « Cependant, bening lecteur, tu recevras ce mien petit labeur et suppléeras (s'il te plaist) aux fautes qui s'y pourroyent rencontrer et le recevant d'aussi bon cœur que je te le présente, tu me donneras courage à l'advenir de n'estre chiche de ce que j'auray plus exquis rapporté du temps et de l'occasion servant à la France selon mon desir, à Dieu ».

Cette prière si simple convient parfaitement au modeste sujet que nous traitons, et nous ne pouvons mieux terminer notre préface, qu'en implorant l'indulgence du lecteur, indulgence qui nous encouragera à oser dans la suite communiquer au public des travaux sur de nouvelles matières.

INTRODUCTION.

COMME la Belgique ne fut pas toujours habitée par un seul et même peuple , mais fut successivement occupée par des nations différentes de langage et de mœurs , dont nous devons décrire les coutumes et les usages les plus remarquables et es plus singuliers , nous avons cru nécessaire pour l'intelligence de notre ouvrage , de retracer en peu de lignes les émigrations des peuples qui ont occupé la Belgique.

Les premiers habitants connus de la Belgique furent les Celtes ou Gaulois. On ne sait rien de certain sur l'origine des Celtes , car les disputes sont sans nombre sur ce sujet ; le plan de notre ouvrage ne nous permettant pas d'entrer dans des détails circonstanciés à cet égard , nous réservons ces détails pour notre grand ouvrage sur *l'état des Pays-Bas avant et pendant la domination Romaine*. Dans les premiers tems les Celtes , beaucoup plus puissans que les peuples Teutoniques , envoyèrent des colonies non seulement dans le pays de ces derniers , mais encore en Espagne , en Italie , en Dalmatie , dans la Grande-Bretagne et jusques dans l'Asie mineure ; les Celto-Belges en particulier conquirent une partie de l'Irlande.

Cependant peu à peu la puissance des Celtes diminua et celle des Teutons s'accrut par de nouvelles émigrations de peuplades d'Asie : alors divers peuples Teutons , les Nerviens , les Eburons , les Ménapiens , les Tréviriens , etc. etc. non seulement chassèrent les Celtes du territoire Teutonique , mais passèrent le Rhin et vinrent s'établir successivement sur le territoire Celtique lui-même ; toute la Belgique actuelle fut occupée par ces nouvelles peuplades , et les Celto-Belges furent refoulés dans l'intérieur de la Celtique ou France actuelle. On ignore l'époque certaine de cette conquête , mais elle dût avoir lieu

plus de cent cinquante ans avant l'arrivée de César ; alors au moins on entend déjà prononcer le nom de *German* dans les annales romaines, et on sait par Tacite que ce nom, qui signifie *homme de guerre*, fut donné par les Celtes consternés, aux peuplades qui passèrent le Rhin pour s'emparer de leur territoire. Un siècle avant l'ère vulgaire, la nation entière des Cimbres émigra des bords de la mer Baltique pour s'établir dans le midi de l'Europe ; arrivés sur les bords du Rhin, les Cimbres y laissèrent leur gros bagage avec un détachement de six mille hommes pour le garder ; après la défaite des Cimbres par Marius, près d'Aix en Provence, ces six mille Cimbres firent longtemps la guerre aux Eburons, les vainquirent, leur imposèrent tribut et les forcèrent à leur céder une partie de leur territoire, équivalente en grande partie à la province actuelle de Namur. C'est là qu'ils s'établirent et que César les vainquit, les extermina et vendit les restes de la nation à l'encan.

Lors de la conquête de César, fixée à l'an cinquante-huit avant Jésus-Christ, la Belgique était donc entièrement occupée par des peuples d'origine Teutonique ou par des Germains, pour me servir de leur nouveau nom, qui devint bientôt celui de tous leurs compatriotes, restés au-delà du Rhin.

La conquête de César fit disparaître plusieurs peuplades de la Belgique. Les Eburons, les Cœresiens et les Pœmaniens leurs alliés, une grande partie des Nerviens, et les Attuatiques furent anéantis et exterminés. Les Ménapiens, qui habitaient entre le Rhin, la Meuse et la mer, furent obligés de prendre l'Escaut pour frontière orientale (1). Par là une grande partie de la Belgique, c'est-à-dire, les provinces actuelles de Liège, de Limbourg et de Namur en entier, et une grande partie de celles d'Anvers, du Brabant et du Hainaut, furent réduites en un vaste désert.

(1) Voyez notre mémoire sur la position géographique des Ménapiens et sur leur capitale *Castellum Menapiorum*, dans les archives historiques du B.^{on} De Reiffenberg, tome 3. Juillet 1830.

Pour ne pas laisser inculte une si grande étendue de terres sur les frontières de l'empire , Auguste et Tibère y transplantèrent quarante mille prisonniers Suèves et Sicambres. Auguste donna le territoire des Éburons et des Attuatiques aux peuplades Germaniques des Tongrois , des Betasii et des Sunici. Les Toxandres , autre peuplade Germanique , obtinrent la contrée entre le Rhin , la Meuse et l'Escaut , habitée antérieurement par les Ménapiens.

Au tems de Probus , vers 277 , grand nombre de Francs, prisonniers de guerre, furent transplantés dans les déserts de la Belgique ; d'autres encore vinrent peupler ceux des Nerviens et des Tréviriens, sous le règne de Maximinien. L'empereur Julien trouva au 4^m siècle une partie du territoire des Toxandres occupée par les Francs-Saliens , qui en avaient expulsé les régnicoles , après s'être emparés de la Batavie. Au 5^m siècle la Belgique fut inondée par une multitude de Saxons qui s'établirent en Flandre, d'où ils exercèrent leurs pirateries sur mer , et par les Francs , conduits par Chlodion qui s'empara de la *forêt charbonnière* (le Brabant et le Hainaut) et établit sa résidence à Tournai. Dès ce moment la Belgique cessa de faire partie de l'empire Romain.

Au 8^m siècle Charlemagne ayant dompté les Saxons, après trente ans de guerre , en transplanta dix mille avec leurs familles dans la Flandre. Un auteur , M. Raepsaet , suppose que le patois des Yprois , entièrement différent de celui des autres parties de la Flandre , tire son origine de ces Saxons. Philippe le Hardi , roi de France, faisant allusion à cette émigration des Saxons , disait que Charlemagne , en réunissant les Saxons aux Belges , d'un diable en avait fait deux. Cette mauvaise plaisanterie n'était pas trop flatteuse pour les Belges , dont le nom seul (s'il est vrai qu'on puisse le dériver du mot *Belgen*, quereller), était déjà une allusion pas trop honorable.

Les Normands , au 10^m siècle , vinrent aussi s'emparer de la Belgique , mais comme on ne leur laissa pas le tems de s'y fixer , on ne peut les compter pour régnicoles de ce pays.

Après avoir été gouvernée par des ducs et comtes , pendant plus de cinq siècles , la Belgique devint le domaine de la maison de Bourgogne , en 1406. Cette maison y a laissé de nombreuses traces de l'influence et des mœurs de la France.

Depuis 1477 jusqu'en 1555 nous fûmes sous la domination Autrichienne , à laquelle succéda celle de l'Espagne. En 1713 nous tombâmes de nouveau en partage à l'Autriche , qui perdit ces provinces , conquises par les Français en 1792 et 1794. La suite de notre histoire est trop connue pour en parler ici.

On voit , par ce que nous venons de dire , combien les mœurs et les usages durent éprouver de changemens dans la Belgique , tant de peuples se succédant ou s'expulsant les uns les autres , et combien chaque domination différente dût influencer sur l'esprit des Belges , qui ne formèrent presque jamais une nation indépendante et ne purent , par conséquent , avoir un caractère à eux : ainsi les Espagnols nous léguèrent leurs nombreuses cérémonies et pratiques religieuses et nous leurs dûmes les nombreux couvens , qui jadis remplissaient nos villes. Les Autrichiens ont , à part leurs idées aristocratiques , laissé moins de traces de leur domination. Celles de la domination française sont plus sensibles et plus nombreuses , sur-tout dans les grandes villes.

Nous commencerons par parler des coutumes et pratiques religieuses des Belges payens et chrétiens , et ensuite nous traiterons de leurs usages civils et domestiques.

Nous n'indiquerons pas toujours nos sources littéraires dans ce que nous dirons des anciens Belges , parceque pour cette matière nous nous sommes servis des notes recueillies pour notre ouvrage sur l'état ancien des Pays-Bas.

PREMIERE PARTIE.

COUTUMES , CÉRÉMONIES ET PRATIQUES RELIGIEUSES DES BELGES ANCIENS ET MODERNES.

CHAPITRE I.

Divinités principales des Celto-Belges. — Lieux consacrés au culte. — Sacrifices humains. Les Druides : leur origine, leur autorité, leur doctrine et leurs fonctions. Les Bardes. Les Druidesses.

Divinités principales des Germano-Belges. Vénération pour les arbres et les fontaines. — Ce qui leur tenait lieu de temples. Origine de Turnhout et de Tourhout. Respect des Germano-Belges pour leurs bois sacrés. Simulacres de leurs dieux. — Ils sacrifiaient des victimes humaines jusqu'au 4^{me} siècle. — Les prêtres ; leur autorité et leurs fonctions. — Manière de consulter le sort ; devineresses ; origine du nom de Gertrude , Hiltrude et du mot Fée. La croyance à la magie en vigueur au 7^{me} et 8^{me} siècle ; condamnée par les Conciles et les lois. — Croyance des Germano-Belges à une vie future. Leur paradis et leur enfer. — Manière dont le monde devait périr.

Les Celtes, premiers habitans connus de la Belgique, n'adoraient point un seul Dieu, comme le prétend Chiniac (discours sur la nature et les dogmes de la religion Gauloise), mais plusieurs divinités. Les dieux du premier rang étaient : Teutatès, dieu suprême ; Esus, dieu de la guerre, auquel ils vouaient tout le butin fait sur l'ennemi ; Bel ou Belen (le Soleil), qui faisait croître les plantes salutaires et présidait à la médecine ; Tarann (le Jupiter des Romains), dieu du tonnerre, moteur et juge suprême de l'univers ; Minerve, Dis ou Dit, dieu de la terre, de la nuit ou des enfers ; Hercule ou Ogmius dieu de l'éloquence : cette divinité était représentée sous la forme d'un vieillard décrépit et chauve, revêtu d'une peau de lion, et armé d'une massue, d'un carquois et d'un arc ; des captifs le

suivaient gaîment, attachés par l'oreille à des chaînes d'or et d'ambre qui sortaient de sa bouche, c'était un emblème du pouvoir de l'éloquence. Les dieux d'un ordre inférieur étaient en grand nombre ; on prétend , mais sans fondement , que la ville de Namur tire son nom de Namus , dieu qui y rendait des oracles avant le tems de Jésus-Christ ; la déesse Ardoinne était la Diane des Ardennes et des chasseurs. Les bois , les lacs, les fontaines, les rochers, de grosses pierres entassées dans la campagne , étaient des objets de vénération chez les Celtes ; le chêne était particulièrement l'objet de la superstition de nos premiers ancêtres. Les Celtes n'avaient point de temples ; les bois , les hauteurs et des pierres d'une dimension extraordinaire, posées debout , en tenaient lieu : on trouve encore une multitude de ces dernières dans la province de Drenthe, et dans la Belgique, une près de Namur et jadis une autre près de Tournai. C'étaient ordinairement deux blocs de pierre, ou plutôt des quartiers de roche placés verticalement et soutenant un troisième bloc , posé horizontalement.

Les Celtes faisaient des sacrifices humains :

*Et quibus immitis placatur sanguine diro
Teutates, horrensque feris altaribus Ihesus
Et Taranis Scythicæ non mitior ara Dianæ.*

(LUCAN. phars. l. I. 445).

Ces sacrifices avaient lieu , soit à l'entrée d'une campagne, pour implorer la protection des dieux , soit à cause d'une contagion ou autre calamité , pour apaiser le courroux céleste. On sacrifiait de préférence les voleurs et les brigands ; Diodore de Sicile rapporte , qu'on gardait les malfaiteurs pendant cinq ans en prison, qu'ensuite on les perçait avec des pieux pour rendre hommage aux dieux et qu'on les immolait avec d'autres victimes sur de grands bûchers élevés à cette fin. On sacrifiait aussi les prisonniers de guerre, qui étaient brûlés ou immolés avec les animaux pris dans le combat : à défaut de toutes ces victimes , on en choisissait parmi les Celtes mêmes et le sort désignait la victime. La manière dont ces sacrifices se faisaient , était , outre celles que nous

venons de mentionner , la décapitation , le supplice de la croix , ou bien on perçait les victimes de flèches , et souvent on les renfermait dans d'immenses colosses en paille et en bois ou en osier , lesquels pouvaient contenir une multitude de victimes , et on y mettait le feu. Lorsqu'on faisait périr un homme par l'épée , les devins consultaient les augures par l'inspection des entrailles , et en observant la manière dont la victime tombait , le cours de son sang , les palpitations , etc. etc.

Les ministres du culte et les sacrificateurs étaient les Druides. Le Druidisme fut introduit dans les Gaules , selon Thierry (Hist. des Gaulois, tom. 3) , par les Kemris et par Hu ou Hesus. Ils formaient une hiérarchie , et partageaient avec les nobles le gouvernement de l'état , auquel le peuple , selon César , n'avait aucune part. Les Druides étaient divisés en Druides ou Drysides proprement dits , en Bardes et en Eubages ou devins. Outre la part qu'ils prenaient au gouvernement , ils avaient l'administration de la justice , et étaient exempts de tributs , de service militaire et de toutes espèces de charges. Ils enseignaient que la matière et l'esprit sont éternels , que l'univers est indestructible , que l'eau et le feu sont les principaux agens des variations qu'il éprouve. Ils croyaient à la Métémpsychose et à un autre monde semblable à celui-ci , mais dans lequel on serait toujours heureux , et où on aurait les mêmes occupations qu'ici bas. Ils étudiaient les secrets de la nature , la Physique , l'Astronomie , l'efficacité des plantes , l'Astrologie et la Métaphysique : ils étaient médecins , mais leur science médicale était presque uniquement fondée sur la magie , et requérait toutes sortes de pratiques ridicules : le Gui , qui croît sur les chênes , était en même tems un objet de vénération pour les Celtes , et réputé d'une éminente vertu contre les poisons et pour rendre les animaux féconds ; le sixième jour de la Lune de Mars , à l'époque de la floraison , les Druides , revêtus de robes blanches , allaient le cueillir sur l'arbre avec une serpette d'or : on sacrifiait ensuite deux taureaux blancs. Plinie rapporte une autre cérémonie non moins super-

stitieuse de recueillir le Salage et la Samole (L. 24 c. 11). Les œufs de serpens, recueillis d'une certaine manière, avaient des vertus merveilleuses pour gagner des procès, et obtenir accès chez les rois (id. L. 29 c. 3).

Les Bardes étaient des poètes, qui chantaient les louanges des dieux et les exploits des héros, en s'accompagnant de la lyre. Les grands en avaient d'ordinaire un à leur suite pour faire leur éloge, et les exciter au combat.

Les Druides demeuraient en communauté dans les bois. Pour être initié à leur doctrine, il fallait de longs exercices et un noviciat qui durait quelque fois vingt ans. Tous leurs préceptes, conçus en vers, s'apprenaient de mémoire et rien par écrit. Le choix d'un nouveau grand pontife occasionait souvent des débats sanglants entre les différents rivaux. A certains jours les Druides formaient un tribunal où se décidaient toutes les causes criminelles et civiles : la plus solennelle de ces assemblées se tenait une fois l'an sur le territoire des Carnutes (Diocèse de Chartres).

Les femmes Celtes jouaient un rôle dans le gouvernement, exerçaient l'état de Druidesses, et se livraient à la divination.

Nous n'en dirons pas davantage sur le culte et les cérémonies religieuses des Celto - Belges. Parlons maintenant de la religion et des pratiques superstitieuses des Germano-Belges.

Comme un auteur a soutenu que les Celtes ou Gaulois ne reconnaissaient qu'un Dieu, un autre, pour le reste d'une profonde érudition et d'un grand jugement, a osé prétendre que les Germains adoraient la Trinité. Cette opinion singulière de Cluvier (dans son ouvrage sur l'ancienne Germanie), ne mérite point d'être réfutée, et démontre seulement que les hommes du meilleur esprit sont sujets à l'erreur, comme les autres.

Les Germains étaient idolâtres. Leurs divinités principales étaient Odin dieu de la guerre, qui était adoré à Gand (Hist. Translat. SS. Wandregisili, etc. Act. Bened. Sæc. 5 p. 302), Thor dieu du tonnerre, Teut ou Tuisto fils de la terre, que les Germains regardaient comme le père de la nation, Freya ou Friga, la même que la Cybèle des Romains, épouse d'Odin, et qui prédisait l'avenir, le Soleil (Sunna), la Lune, et une infinité de dieux et de déesses subalternes. Les bois, les fontaines et les pierres étaient également vénéralés par les Germains. Cette superstition dura même longtemps après l'introduction du christianisme, et les Conciles, entre autres celui de Leptine, près de Mons, les mandemens des Evêques et les Capitulaires de Charlemagne et d'autres souverains de sa race, défendent strictement le culte rendu aux arbres et aux fontaines (Capitul. Carol. Magni de partib. Saxoniz). Plusieurs fontaines et sources sont encore aujourd'hui en Belgique l'objet d'une grande vénération. On voit par les vies des premiers apôtres du christianisme dans la Belgique, particulièrement par celles de S. Éloy, de S. Bavon, de S. Willebrord et de S. Lambert, qu'au 6^{me} et 7^{me} siècle la plupart des habitans de la Belgique étaient encore payens, et adonnés à cette superstition.

Les Germano-Belges n'élevaient point de temples à leurs dieux : « confiner les dieux dans un temple, dit Tacite, les représenter sous une figure humaine, rien, suivant eux, ne dégrade autant des êtres d'une nature céleste; les bois, les forêts, voilà ce qu'ils consacrent à chaque divinité, dont ils donnent le nom à ces retraites profondes; et dans leur opinion, c'est assez les voir que de les respecter » (Tacite, mores Germ. c. 9.). On prétend que les villes actuelles de Turnhout et de Tourhout tirent leur nom de deux bois dédiés à Thor. Il est certain qu'au 7^{me} siècle, et plus tard, l'emplacement de Turnhout était occupé par une forêt appelée Thoraldi sylva (diplom. Ludov. Pii), et celui de Tourhout par un bois appelé Thoralti sylva (vita S. Bavonis). Les Germains

ne pouvaient pénétrer dans ces bois sacrés que les bras liés et s'ils tombaient, ils devaient sortir du bois, en se trainant par terre. Jamais les arbres des bois sacrés ne pouvaient être coupés ni élagués. Dans les bois dédiés au soleil, on nourrissait des chevaux blancs, destinés à lui être sacrifiés. C'était aussi dans ces lieux sacrés que se tenaient les grandes assemblées de la nation, et que se traitaient les affaires d'importance. Il n'y avait que le prêtre qui pût pénétrer dans le lieu le plus secret du bois où se trouvait le sanctuaire du dieu, qui n'était jamais représenté ; que par une épée ou une lance fixée en terre, ou même par un tronc d'arbre.

Les Germains faisaient, comme les Gaulois, des sacrifices de victimes humaines ; à défaut de prisonniers de guerre ou de criminels, le sort désignait la victime. « Le plus honoré de leurs dieux, dit Tacite, est Mercure (Odin), auquel, à certains jours, ils se permettent d'immoler même des hommes ; Hercule et Mars se laissent appaiser par le sang des animaux » (loc. cit. c. 9). Quoique Tibère, selon Pline, ou Claude, selon Suétone, abolit les sacrifices humains dans les Gaules, la Belgique, comme plus indépendante de la domination romaine, conserva cette affreuse coutume jusqu'au 4^{me} siècle. C'est au moins ce que l'histoire rapporte des Saxons établis alors dans la Flandre. On trouve que les Frisons conservaient encore cet usage au 7^{me} siècle et plus tard.

Les Germano-Belges, comme les Celto-Belges, avaient des prêtres, mais ils ne jouissaient pas d'un aussi grand pouvoir que les Druides. Leur organisation était aussi différente. Les peuples du Nord donnaient à leurs prêtres le nom de Druter ou Drother, et les Saxons celui de Dry. Ils présidaient aux assemblées nationales, étaient sacrificateurs, Bardes, augures, et, ce qui est plus singulier, remplissaient les fonctions de bourreau : « il n'est permis qu'aux Prêtres, dit Tacite, de réprimander, d'emprisonner, de châtier même, non par forme de peine, ni par ordre du général, mais en exécution des volontés du dieu, qui, comme ils le croient, assiste les combattans » (loc. cit. c. 7).

Les Germains, comme les Celtes, étaient également superstitieux et adonnés à la devination : « le sort et les augures, dit Tacite, sont chez eux de la plus étroite observance. Leur manière de consulter le sort est très simple : on coupe en plusieurs morceaux une baguette d'arbre fruitier, et, après les avoir distingués par certaines marques, on les jette pêle-mêle sur une étoffe blanche : puis le prêtre de la cité, dans les affaires publiques, le père de famille, dans les discussions particulières, ayant invoqué les dieux et regardant le Ciel, lève trois fois chaque morceau l'un après l'autre ; lorsqu'il les a tout-à-fait enlevés, l'ordre, où se montrent les précédentes marques, est le sujet de son interprétation : quand elle n'est pas propice, on n'interroge plus de la journée le sort touchant la même affaire ; si elle est favorable, on cherche encore à la confirmer par les auspices.

« Et véritablement ils sont comme nous dans l'usage de consulter le chant, le vol des oiseaux ; ce qui leur est propre, c'est d'observer aussi les chevaux pour en tirer des présages : au sortir de ces mêmes bois mystérieux, où la cité nourrit de ces animaux d'autant plus éclatants de blancheur, qu'aucun mortel n'en tire jamais de service, on les attelle au char sacré, qu'accompagnent le prêtre, le roi ou le chef du canton, qui étudient leur soufle et leurs bénissements ; et point d'augure plus décisif dans l'esprit, non seulement du peuple, mais des grands, mais des prêtres ; car, dans leur croyance, ils sont les ministres de la divinité, ces animaux ses confidens.

« Ils ont encore une autre façon de présager l'issue des guerres importantes ; à peine sur la nation ennemie ont ils fait, n'importe comment, un prisonnier, que l'animant, lui et le plus brave de leurs guerriers, à la manière chacun de son pays, ils les font battre ensemble ; la fortune du vainqueur semble pronostiquer celle de son parti » (Tac. loc. cit. c. 10). Jamais on ne se mettait en campagne ou on ne commençait une bataille, sans avoir consulté le sort ; c'est ce qui facilita la victoire de César sur Arioviste. C'étaient principalement les prêtresses ; car les Ger-

mains en avaient comme les Celtes , qui se livraient à la divination , et qui se mêlaient de prédire l'avenir ; écoutons encore Tacite : « ils vont jusqu'à supposer chez ce sexe , une inspiration divine et le don prophétique ; et ils n'ont garde ou de mépriser ses conseils ou de négliger ses réponses : nous vîmes sous Vespasien une Velleda , qui , dans l'esprit du plus grand nombre , passait depuis longtemps pour une déesse , il y avait anciennement eu une Aurinia et beaucoup d'autres femmes , que révérait le peuple , mais non par flatterie , ni comme des divinités d'institution » (c. 8). Tacite , au livre 4 de son Histoire , parle du rôle que joua Velleda dans la révolte des Bataves et des Belges sous Vespasien ; elle rendait ses oracles dans une tour de bois , et les Germains lui envoyèrent en présent les prisonniers faits sur les Romains. Ce fut une prêtresse des environs de Tongres qui prédisit à Dioclétien qu'il deviendrait Empereur. Les noms de Gertrude , Hiltrude , Plectrude , Regentrude peuvent être dérivés de *Truden* qui signifie magiciennes et Druidesses ; on les nommait aussi Alruner , Halruner ; de *Hali* saint et *Runa* mystère (Jornandes de reb. Getar. c. 24). En latin on les appelait Fatedicæ , d'où vient le mot de *fée*. On croyait qu'il y avait quelque chose de surnaturel et de divin dans les songes des vieilles femmes (Keysler , antiq. septentr. p. 440). Les Conciles et les capitulaires s'élèvent fortement et souvent contre la croyance et les pratiques de magie : le Concile de Leptine condamne ceux qui croient que les magiciennes peuvent avaler la Lune ou arracher le cœur aux hommes (*hominum corda tollere*). Un capitulaire de Charlemagne condamne la même superstition (capit. de partib. Saxonix n° 5). Un autre Concile dit : *illud etiam non admittendum quod quædam mulieres sceleratæ retro post satanæ conversæ , dæmonum illusionibus et phantasmatis seductæ , credunt se et profitentur nocturnis horis cum Diana paganorum dea et innumera multitudine mulierum equitare super quasdam bestias , et multa terrarum spatia intempestivæ noctis silentio pertransire*

ejusque jussionibus velut dominæ obedire et certis noctibus ad ejus servitutem evocari (Concil. Anquirense). C'est là l'origine des danses du sabbat et des voyages à travers l'air sur un manche à balai ou sur un bouc; mais on voit que, dans le 7^{me} et 8^{me} siècle, la magie n'était encore regardée que comme une superstition, et non comme un crime, et qu'on ne brûlait point encore de vieilles folles, comme sorcières. Les premiers Conciles s'élèvent aussi fortement contre la croyance aux amulettes (phylacterias), aux charmes et au pouvoir de nouer l'éguillette (ligaturas).

Les Germains croyaient à une vie future, à des peines et à des récompenses. Le Walhalla d'Odin, le Tryddheim de Thor, le palais de Freya, celui de Forsette et le Bredalik de Balder étaient le séjour des âmes bienheureuses. Le Walhalla ou paradis d'Odin n'était destiné qu'à ceux qui avaient péri de mort violente : aussi beaucoup de vieillards, craignant de mourir de mort naturelle, et ne pouvant plus chercher la mort dans les combats, se la donnaient à eux-mêmes, ou la recevaient, comme un bienfait, de la main de leurs proches. Quand un héros arrivait dans le palais d'Odin, les bancs étaient ornés, le pavé jonché de paille hachée et les coupes nettoyées; les héros, hôtes d'Odin, se levaient à son approche et les Walkiers, ministres du dieu, venaient lui offrir une coupe remplie de bière. Les élus d'Odin passaient leur tems au lit ou à table, où ils avalaient à longs traits de la bière que des vierges, d'une beauté parfaite, leur versaient dans des cornes de taureaux sauvages. « Voici, dit l'Edda (1), quelle est la récréation journalière des héros, quand ils ne passent pas leur tems à boire : d'abord qu'ils sont habillés, ils prennent tous leurs armes et se rendent à la place où

(1) L'Edda est la mythologie des anciens peuples du Nord. C'est cet ouvrage, et les Sagas ou poèmes des anciens Bardes Islandais, qui forment le code religieux des Germains et des Scandinaves. Ce sont ces sources qui nous font connaître leur religion, et non point César et Tacite, qui en avaient une idée fort superficielle.

ils ont coutume de s'exercer ; là ils se terrassent les uns les autres , à grands coups d'épée , ce qui est un jeu et divertissement pour eux : quand l'heure du diner approche, ils remontent à cheval , se rendent tous sains et saufs à la cour , et s'y mettent à table pour boire » . Le mets le plus délicieux de la table d'Odin était le lard de sanglier , qui , malgré le grand nombre des élus , ne se consommait jamais.

Les lâches et ceux qui mourraient de mort naturelle , étaient rélégués dans l'enfer, appelé Nevelheim ou Nastrand, gouverné par la déesse Hela , de laquelle provient la dénomination flamande de l'enfer , *Hel*. Dans celieu de réprobation, situé au nord du monde, et d'où il était impossible aux réprouvés de sortir , ces malheureux essayaient les tourmens les plus affreux. Le serpent Nidhoggur, et sa nombreuse progéniture , qui formait la toiture de l'enfer , les tourmentaient sans cesse , en leur dardant leur venin. Pour arriver au Nevelheim, les morts devaient traverser le pont Gialar, gardé par la vierge Moggudr et par Heimdal.

Les peuples du Nord croyaient, que le monde devait périr par le feu et par l'eau. Trois hivers rigoureux sans étés , et trois années de guerre annonceraient cet événement. Alors les étoiles tomberaient du ciel , la terre tremblerait , la mer inonderait la terre , le serpent Midgards sortirait de sa caverne et empoisonnerait l'air et l'eau. Tous les dieux se feraient la guerre, Odin contre le loup Feuris , Thor contre le serpent Midgars , Freyr ou le soleil contre Surtur , Tyr contre le chien Garmeer , Loke contre Heimdal : Odin , Thor , le serpent Midgars , Freyer , Loke et Heimdal périssent dans le combat : alors Surtur lance la foudre sur la terre , et la consume entièrement : le soleil devient noir , et le globe est abimé dans la mer. Cette terrible catastrophe est suivie du jugement universel , après lequel la terre doit de nouveau sortir de la mer , brillante et couverte de verdure. Nierd , le seul des dieux suprêmes qui n'ait rien souffert du bouleversement , reste l'unique maître de l'univers.

CHAPITRE II.

Fêtes sacrées des Germano-Belges. — Fêtes de Joël et d'Eostur. — Fête de la déesse Herta, décrite par Tacite. — Fête du soleil au mois de Février. — Origine des Feux de St. Jean. — Fêtes des Saxons en commémoration d'une grande victoire sur les Thuringiens et en honneur d'Irmensul. — Jours de la semaine dédiés aux dieux. — Croyances superstitieuses à l'égard des druidesses. — Croyances aux esprits Alven, aux bons et mauvais génies Narnen, Disen, aux esprits aquatiques Nikkers, aux esprits des bois Dusii, aux Géans, aux Nains, etc. etc. — Opinion touchant la création de l'homme. — Le Nod-fyr. — Coutumes superstitieuses dans les éclipses et dans les tempêtes. Pourquoi sonne t'on les cloches quand il tonne? — Usage superstitieux de planter des branches d'arbres autour des villages. — Danse payenne appelée Yria. — Coutume d'offrir aux dieux et dans les églises des membres du corps humains en cire ou en argent. — Des simulacres portés par les champs.

Après avoir parlé du culte et des principaux dogmes des anciens Belges payens, il nous reste encore à dire quelques mots de leurs principales fêtes et de quelques croyances et pratiques superstitieuses.

Le Mercredi et le Jeudi étaient des jours sacrés. La nouvelle ou la pleine lune, le nouvel an, le printemps, l'été, le solstice, tems que les Francs célébraient par leur fête du Malleus, étaient autant de jours fériés.

Entre le 21 Octobre et le 14 Janvier, on célébrait la fête de Joël ou du nouvel an. Ce jour on renouvelait les traités et les alliances, on consultait le sort (1), et on offrait des porcs aux dieux (2).

(1) Le devin se tournait au nord. Le pigeon, le cygne, l'aigle, la cygogne, l'hirondelle, le chant du coq étaient des présages heureux. Le corbeau, la chauve-souris, l'hibou, des oiseaux de mauvaise augure. On consultait aussi les excréments des oiseaux, des chevaux et des bœufs.

(2) Dans les sacrifices, la victime était égorgée la tête élevée vers le ciel, quand elle était offerte aux dieux célestes

S. Eloi défendit aux peuples de la Flandre et de la province d'Anvers, nouvellement convertis, d'assister à la fête de Joël. « *Nullus Christianus*, dit il, *in kalendis Januarii nefanda et ridiculosa, vitulos aut servulos, aut jettios faciat, neque mensas super noctem componat, neque strenas aut bibitiones superfluas exerceat* (*Audoenus vita S. Eligii*). » Quelquefois la fête de Joël se célébrait en Février. C'est contre la célébration de cette fête que se déclare le concile de Leptine (Lestines près de Mons) § 8 : *de spurcalibus in Februario*. Le nom de *Guil*, *Juel* ou *Joël* vient peut-être de *Geolden*, retourner, parceque cette fête se célébrait au moment où le soleil remontait sur l'horison. Les Anglo-Saxons appelaient le mois de Janvier *Guili erra* et *Guili estera*.

A cet fête, après avoir passé la nuit à manger et à boire de la bière, et après avoir pratiqué nombre de cérémonies superstitieuses, on faisait le lendemain une offrande d'un porc, appelé *Gulling buste*, et d'un gâteau de pain, appelé *Julegatt* (1). Un ancien écrivain ecclésiastique décrit cette fête de la manière

et la tête tournée vers la terre, lorsque elle était sacrifiée aux autres divinités. On recevait le sang dans une cuve et on en arrosait l'autel, l'emblème du Dieu, le feu sacré, le sacrificateur et les assistans. Quand la victime était offerte aux dieux infernaux, on l'immolait sur une fosse destinée à recevoir son sang. On réservait toujours quelques morceaux de la chair de l'animal, qu'on mettait sur le feu, après les avoir couverts de branches, et on y ajoutait des gâteaux et de la bière. Le reste de l'animal était mangé à un festin auquel assistaient le prêtre et ses amis, qui emportaient avec eux quelque portion de la victime pour la suspendre dans la maison. Les victimes destinées aux dieux maritimes, étaient égorgées près du bord de la mer et jeté à l'eau. Les sacrificateurs étaient habillés en blanc quand ils offraient à des dieux célestes, et en noir quand ils offraient aux dieux infernaux. Après avoir assisté à une cérémonie funèbre, après avoir goûté les plaisirs de l'amour et dans certains autres cas, on ne pouvait assister à un sacrifice qu'après s'être préalablement purifié.

(1) On conservait une partie de ce gâteau pour le mêler à la semence, afin d'avoir une récolte abondante; et on distribuait le reste aux domestiques des champs. Le concile de Leptine en parle C. 26: *de simulacro de conspectu farind*.

suivante : qui in his duodecim noctibus sequentibus multas vanitates exercent : qui Deum quidem Dianam nominant, in vulgari Frauhuld dicunt cum suo exercitu ambulare : qui cumulos salis ponunt et per hoc futura prænotificant qui calceos per caput jactant : qui arbores cingunt, et signanter, qui cum micis et fragmentis quæ tolluntur de mensa, in vigilia natiuitatis Christi sua sortilegia exerceant (Discipulus de Tempore apud R. Rykium in Expos. Evang. pars I.).

Au printemps on célébrait la fête d'Eostur ou de Freya, et le mois d'Avril en avait reçu le nom de Eosturmonath. Eosturmonath, dit Beda, écrivain du 7^{me} siècle, qui nunc paschalis mensis interpretatur, quondam a dea illorum, quæ Eestre vocabatur, et cui in illo festa celebrabant, nomen habuit : a cujus nomine nunc paschale tempus cognominant, consuecto antiquæ observationis vocabulo, gaudia novæ solemnitatis vocantes. La coutume d'allumer des feux de joie la veille de Pâque, existant jadis en Belgique et connue en Allemagne sous le nom d'Osterfeuer, est un reste de la fête d'Eostur. C'est probablement cette fête que décrit Tacite au chap. 40 de son ouvrage sur la Germanie : « dans le sacré bocage d'une île de l'océan, dit-il, en parlant de la déesse Herta, la même que Eostur ou Freya, on lui dédie un char, couvert d'une étoffe, et auquel un prêtre unique a la permission de porter la main ; lui seul sait quand elle entre dans le sanctuaire, et deux génisses qu'on y attelle, traient la déesse ; qu'il suit, qu'il accompagne avec le recueillement le plus respectueux : des réjouissances alors tous les jours, des fêtes dans tous les endroits où elle daigne passer et séjourner ; plus de guerre, personne sous les armes ; toutes sont resserrées ; la paix, le repos, point d'autre idée, point d'autre affection, jusqu'à ce que la déesse, rassasiée de plaisirs dans ce commerce avec les mortels, soit reconduite par le même prêtre dans son temple ; puis le char, sa couverture et, si vous les en croyez, la déesse elle-même, sont purifiés dans les eaux d'un lac écarté ;

elle est servie par des esclaves qu'aussitôt le même lac engloutit : de là une mystérieuse frayeur, une sainte résolution d'ignorer en quoi consiste ce que personne n'entrevoit que dans les ombres de la mort ».

✓ Le mois de Février était consacré au soleil, et dans ce mois, on lui sacrifiait un cheval blanc, et on lui offrait des gâteaux.

Les feux de la st. Jean sont probablement un reste de la fête du solstice, célébrée par les Belges payens, quoique Court de Gebelin en attribue l'origine aux feux sacrés allumés à minuit, au moment du solstice, par les orientaux, pour le recouvrement de l'année, et accompagnés de vœux, de sacrifices et de danses autour du bûcher; en se retirant, chacun emportait un tison, et le reste était jetté au vent pour dissiper tous les malheurs, de même que le vent emportait les cendres.

Les Saxons, qui, comme on sait, ont aussi peuplé la Belgique, célébraient pendant trois jours, à commencer du premier Octobre, une fête en commémoration d'une célèbre victoire remportée sur les Thuringiens. Ils faisaient aussi annuellement une grande procession avec genuflexions au tour de l'Irmensul ou colonne d'Arminius.

Non seulement les mois de l'année étaient dédiés chacun à une divinité particulière, mais encore chaque jour de la semaine : le Dimanche (Frontagar ou Sontag) au soleil, le Lundi (Perchtag ou Montag) à la lune, le Mardi (Dienstag, Disentag, Erichtag et Tewes ou Tydesdag) au génie de Tyr, le Mercredi (Godentag, Gntendag, Onstag, Pfinztag et Wodestag.) à Odin, le Jeudi (Thorstag) à Thor, le Vendredi (Freytag) à Freya, le Samedi (Nornenstag, Laternstag, Lowerstag, Loffvertag, Samstag, Langerdagar, Knolldagar et Saternsdagar) aux Génies et à Saturne. Il est à remarquer que la semaine ne commençait pas toujours par le même jour, mais encore à des jours différents.

« A la fin de la première race, dit St. Foix, il y avait encore plus du tiers des Français (et des Belges, qui alors faisaient partie du royaume des Francs) plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils croyaient qu'à force de méditations, certaines filles Druidesses avaient pénétré dans le secret de la nature ; que pour le bien qu'elles avaient fait dans le monde, elles avaient mérité de ne point mourir ; qu'elles habitaient au fond des puits, au bord des torrens, ou dans des cavernes ; qu'elles avaient le pouvoir d'accorder aux hommes le privilège de se métamorphoser en loups et en toutes sortes d'animaux, et que leur haine et leur amitié décidaient du bonheur ou du malheur des familles. A certains jours de l'année et à la naissance de leurs enfans, ils avaient grande attention de dresser une table dans une chambre écartée et de la couvrir de mets et de bouteilles, avec trois couverts et de petits présens, afin d'engager *les mères* (c'est ainsi qu'ils appelaient ces puissances subalternes) à les honorer de leur visite et à leur être favorables : voilà l'origine de nos contes de Fées (Essai sur Parist. 2 p. 87 3^e ed.). »

Les Belges payens croyaient à des esprits blancs et noirs, appelés *Alven*, à de bons et à de mauvais génies, qu'ils nommaient *Nornen*. Les trois génies *Urd*, *Warunde* et *Skuld*, désignant le passé, le présent et l'avenir, habitaient un beau palais, sous l'arbre *Ygdrasil*, et disposaient du sort et des événemens de la vie des mortels. On les nommait aussi souvent *Disen*. Les esprits aquatiques s'appelaient *Nikkers* et se présentaient sous la forme de feux follets, pendant les grandes chaleurs de l'été. Nos paysans croient encore aujourd'hui que ces feux phosphoriques désignent l'âme d'enfans morts sans avoir reçu le baptême. Les esprits ou génies des bois s'appelèrent *Dusii* et recherchaient le commerce des femmes. C'étaient nos incubes (en flamand *Nachtmerrien* ou *Nachtmaeren*). Les nuées, *Walkgrien*, décidaient du sort des combats, et pour obtenir leur protection, on leur sacrifiait avant de combattre. Nos ancêtres payens croyaient aussi aux géans, aux nains, qui

faisaient leur séjour dans les souterrains, les cavernes et l'intérieur des montagnes. Ils croyaient qu'un géant, sous la forme d'un aigle, produisait le vent du nord en battant des ailes. *Suasur* était l'auteur ou le père de l'été, *Stormer* et *Wasedur* ceux de l'hiver.

L'homme avait été formé de deux branches de Frêne et d'Aune; *Ask*, l'homme, signifie Frêne; *Embla*, la femme, désigne l'Aune.

Pour préserver le bétail d'épizooties, on frottait fortement deux morceaux de bois, jusqu'à en tirer du feu : chaque habitant du voisinage apportait du bois et de la paille, qu'on allumait à ce feu ; puis on faisait passer le bétail à travers ce bucher. Cette pratique superstitieuse, appelée *Nothfyr* ou *Niedfeor* (feu de calamité), a longtems subsisté en Belgique : le concile de Leptine la défend en 743 : *ut populus dei paganus ne faciat, sed omnes spurcitas gentilitatis abjiciat. . . . sive illas sacrilegas ignes, quos Niedfeor vocant. L'indiculus superstitionum et paganinarum* en parle ch. XV : *de igne fricato de ligno i. e. Nodfyr*. Un capitulaire de Charlemagne défend aussi les feux sacrilèges qu'on appelle *Nodfyr* : *ignes sacrilegos quos Nodfyr vocant*. Lindebrog, dans son glossaire à la suite des capitulaires, confond cette coutume avec les feux de la st. Jean qui ne se s'allumaient qu'à des époques fixes, au lieu que le Nodfyr se pratiquait dans tous les temps de l'année lorsqu'il apparaissait quelque maladie parmi le bétail (voyez J. Reiskius kurtze etc. untersuchung des beym alten Teutschen gebräuchlichen heydnischen Nodfyr etc. insgleichen des oster und Johannes Feuers, benabst einem anhang J. Timei senior Francf. 1696 pet. 8.°).

Dans les éclipses, les Belges payens avaient coutume de faire de grandes clameurs et un grand bruit d'armes, d'instrumens de cuivre, etc. en criant : *victoire à la Lune*. Le concile de Leptine condamne cette coutume ch. 21 : *de Lunæ defectione, quod dicunt vinco luna* (Voyez aussi Cluver. Germ. antiq. l. 1. c. 27). On conjurait de la même manière la tempête ; le concile de Leptine porte ch. 22 : *de tempestatibus et*

cornibus et cochleis. On ignore ce que désigne ce dernier terme. Un capitulaire de Louis le Débonnaire condamne avec les maléfices, les *cochlearii* (l. l. c. 21). La coutume de sonner les cloches lors de l'approche d'un orage, existant encore dans beaucoup de villages de la Belgique, ne proviendrait-elle pas de l'usage que nous venons de signaler ? Olaus Magnus rapporte que les Suédois croyaient que lorsque le tonnerre grondait, leurs dieux étaient attaqués par d'autres divinités, et qu'alors ils décochaient des flèches en l'air et frappaient avec de grands marteaux sur des blocs de métal, destinés à cet usage, dans le dessin de porter du secours à leurs dieux.

Le ch. 23 de l'*Indiculus* du concile de Leptine a pour titre : *de sulois circa villas*, c'est-à-dire, de l'usage de plantes des branches d'arbres autour des villages. Manders croit que par là on prétendait pouvoir préserver les demeures du feu et de l'ennemi.

Le ch. 24 du même *Indiculus* porte : *de pagano cursu quem yrias vocant, scissis panis et calceis*, c'est-à-dire, de la danse ou course payenne appelée *yria*, des pains rompus et des pierres ; peut-être ce mot *yria* vient-il du latin *gyrare* tourner, et désignait-on par là une danse en honneur de la Lune, telle que celle que les Saxons faisaient annuellement autour du célèbre Irmensul. Meinders croit qu'il s'agit d'une danse autour des tombeaux des chefs ou principaux guerriers. Nous n'avons pu trouver ce qu'on veut désigner par les termes *scissis panis* et *calceis*.

Le ch. 29 porte : *de lignis, pedibus et manibus pagano ritu*, c'est-à-dire, des morceaux de bois, des pieds et des mains consacrés selon les rites du paganisme. De là peut-être notre coutume d'offrir dans les églises des pieds, des mains et des têtes ou autres membres du corps en cire ou en argent.

Le ch. 27 a pour titre : *de simulacris de pannis factis*, c'est-à-dire, des images faites en drap : ce doit être quelqu'autre superstition analogue.

Le ch. 28 parle de figures portées en procession par les champs: *de simulacris quod per campos portant*. Les Romains avaient leur Ambarvalia, fête analogue, et nous avons nos rogations.

Nous pourrions sans doute encore en dire davantage sur cette matière des superstitions et des idées religieuses de nos ancêtres payens, mais nous en parlerons avec plus de détail dans notre ouvrage sur l'état ancien des Pays-Bas, et nous passerons aux usages remarquables en vigueur dans les premiers tems du christianisme, et aux superstitions de nos ayeux devenus chrétiens.

CHAPITRE III.

Conversion des Belges au christianisme. — Premiers Evêques et premiers Apôtres chrétiens dans la Belgique. — La plupart des Belges encore barbares et idolâtres au 7^{me} siècle ; ce qui en fut la cause. — État politique des Belges sous les Romains comparé à celui des autres Gaulois.

L'Indiculus superstitionum et paganinarum du concile de Leptine ; superstitions payennes des Belges qui y sont mentionnées. — Sacrilèges commis aux tombeaux et dans les églises. — Nimidæ ou bois sacrés. — Culte rendu aux pierres. — Sacrifices à Odin et à Jupiter. — Culte payen rendu aux saints. — Exorcismes et pratiques de magie. — Crânes des victimes suspendus aux arbres. — Divination payenne aux foyers. — Culte superstitieux rendu à la Vierge. — Coutume de défier les morts.

Le Christianisme pénétra assez tard dans la Belgique , et ce ne fut qu'au quatrième siècle qu'on y eut des Evêques. St. Martin fut le premier Evêque de Tongres , non du tems de St. Pierre , comme rapportent les Légendes et les contes des moines , mais du tems de Constantin.

St. Piat et St. Victrice sont les premiers apôtres connus de la Flandre : le premier vint , dit-on , prêcher la foi à Tournai , sous Dioclétien et Maximien , et , après avoir converti plus de 15000 personnes , eut la tête tranchée par ordre du gouverneur de la seconde Belgique. *On dit que , comme St. Denis , il porta sa tête en main jusqu'au bourg de Séclin , à cinq quarts de lieue de Tournai.*

Ce ne fut qu'en 482 que Tournai eut un Evêque , qui , avec celui de Tongres , depuis celui de Liège , furent les seuls Evêques de la Belgique jusqu'au règne de Philippe II.

On voit par une lettre de St. Paulin de l'an 399 , que non seulement alors les peuples de la Flandre étaient idolâtres , mais encore conservaient les mœurs

barbares des Germains : *deserta silvarum ac littorum pariter intuta adæone barbari aut latrones incolæ frequentabant*. L'auteur de la vie de St. Folcuin , écrite au 7^m siècle , dépeint aussi les habitans de la Flandre comme des barbares : *gens moribus incomposita , magis armis quam consiliis utens , cujus indomitam barbariem et semper ad malum proclivitatem difficile est restringi*. Un ancien distique les qualifie de nation féroce : *gens fera*. Venantius Fortunatus , écrivain du 6^m siècle , les appelle , dans la vie de St. Médard : *ferocem Flandrensiū gentem ; gens fera et indomitabilis*. Il ajoute qu'au 6^m siècle les Flamands étaient encore opiniâtement attachés à leur paganisme : *pravis admodum subditis obsequiis idolorum et cum multa obstinatione suorum defendens culturam deorum*. St. Ouen , auteur de la vie de St. Eloi qui prêcha la foi en Flandre et dans la province actuelle d'Anvers , fait la même peinture des mœurs farouches des peuples de ces contrées ; il appelle les Belges un peuple féroce et barbare : *trivis ac barbari populi* , et qui n'avait encore reçu aucune impression de la religion chrétienne : *nullus adhuc prædicationis vomer impresserat*. Enfin Baudemont , Disciple de St. Amand , qui vint prêcher la foi sur le territoire de Gand au 7^m siècle , ne nous dépeint pas seulement les habitans de ces lieux comme des barbares , mais dit encore que tous les apôtres du christianisme avaient dû se retirer de là , à cause de la stérilité de la terre ; *ob terræ infertilitatem*. St. Livin , apôtre du Brabant et du Hainaut au 7^m siècle , fait la même peinture des habitans de ces contrées. Un ancien auteur de la vie de St. Lambert , Evêque de Liège , fait encore une peinture plus affligeante des mœurs des Toxandres au 7^m siècle : *hæc siquidem regio* , dit-il , en parlant de l'espace contenu entre la Meuse , le Rhin , le Demer et l'Escaut , *vastis et fere continuis paludibus obsita et id ne finitimis quidem aliquo commercii jure tunc satis et nota et pervia , multitudinem agrestis populi in se continebat , cujus mores barbaros ipsa etiam solitudo et superstitio effraverat*.

On voit donc qu'au 6^m et 7^m siècle la plus grande partie des Belges étaient encore barbares et payens. Ils n'adoptèrent point les dieux des Romains, mais ils conservèrent soigneusement les mœurs et la religion des Germains, leurs ancêtres. Il nous serait aisé de le démontrer par des preuves sans nombre, mais nous réservons ces détails pour notre ouvrage sur les Pays-Bas avant et pendant la domination des Romains.

La cause de cette obstination des Belges à conserver les mœurs de leurs pères et le culte payen, malgré les édits sévères de Théodose et des rois Francs, doit être cherchée dans la condition politique, dont ils jouirent, sous la domination romaine. On a jusqu'ici confondu généralement les Belges avec le reste des Gaulois, et assimilé leur condition politique et leurs mœurs pendant la domination romaine; mais il y a une différence immense à cet égard : les Belges étaient d'une race et de mœurs différentes de celles des autres Gaulois, pour lesquels, au rapport de Tacite, ils avaient même la plus grande antipathie (mor. germ. c. 28). Les peuples du reste des Gaules furent sous la domination et les lois directes des Romains; les Belges au contraire ne furent que sous la suzeraineté de Rome, et, comme les Bataves et d'autres peuples encore de l'empire romain, conservèrent leurs chefs nationaux, leurs lois et leur ancienne constitution, moyennant de servir, comme auxiliaires, dans les armées romaines, et de former la garde des empereurs à Rome. Ainsi les Nerviens, les Tréviens et les Tongrois portaient le titre de peuples libres : *liberi, fœderati, autochthones* (Tac. m. g. Plin. hist. nat. Procop. bel. goth. l. 1.). La Flandre actuelle ne fut jamais soumise aux Romains, et ce fut là que les Saxons purent s'établir en liberté, quand il leur en prenait envie (Vredius, Fland. ethnica. Raepsaet, analyse des droits civ. et pol. des anciens Belges t. 1.). Le dernier établissement romain au midi de la Flandre actuelle, fut Cassel (Castellum Menapiorum), et les Romains n'eurent aucun poste

ni colonie dans les deux Flandres actuelles. Ils n'eurent non plus aucun établissement dans la Belgique actuelle, au nord de la grande route, qui partait de Tournai pour aboutir par Gembloux (*Geminiacum*) et Perwez (*Perviciacum*) à Tongres. Cette dernière ville et Tournai furent, jusqu'au cinquième siècle, les seules cités de la Belgique, où on compte aujourd'hui plus de cent-cinquante villes; ceci seul démontre le peu d'influence qu'exercèrent sur la Belgique les mœurs et la civilisation romaines.

Il ne faut que consulter l'*Indiculus superstitionum et paganinarum*, ou sommaire des superstitions et des pratiques payennes, condamnées par le concile de Leptine (aujourd'hui Lestines près de Mons), tenu en 743, pour voir combien l'ancien culte avait encore d'empire sur les Belges nouvellement convertis, et combien le peuple était encore attaché à ses anciens dogmes; tant il est difficile de déraciner les préjugés religieux, inculqués dans l'enfance et, pour ainsi dire, sucés avec le lait maternel (1)! Nous avons déjà parlé dans le cha-

(1) Voyant combien il était difficile de déraciner entièrement les coutumes du paganisme chez les peuples du Nord, le pape Grégoire le Grand permit qu'on conservât beaucoup de ces pratiques superstitieuses, pourvu qu'on en changât le but; voici ce qu'il manda à l'Evêque Augustin, travaillant à la conversion des Anglo-Saxons, par une lettre, écrite à l'abbé Melites: *cum vos Deus omnipotens ad Augustinum Episcopum perduxerit, dicite ei, quid diu mecum de causa Anglorum cogitans tractavi, videlicet, quia fana idolorum destrui in eadem gente minime debeant, sed ipsa quæ in eis sunt, idola destruantur. Aqua benedicta fiat, in eisdem fanis aspergatur, altaria construantur, reliquiæ ponantur: quia si fana eadem bene constructa sunt, necesse est a cultu dæmonum in obsequium veri Dei debeant commutari, ut dum gens ipsa eadem fana non videt destrui, de corde errore deponat, et Deum verum cognoscens ac adorans, ad loca quæ consuevit, familiarius concurrat. Et quia boves solent in sacrificio dæmonum multos occidere, debet his etiam hac de re aliqua solemnitas immutari: ut die dedicationis vel natalitiis SS. Martyrum, quorum illic reliquiæ ponuntur, tabernacula sibi circa easdem ecclesias, quæ ex fanis commutatae sunt, de ramis arborum faciant, et religiosi convivii solemnitatem celebrent, nec diabolo jam animalia immolent, sed ad laudem Dei in esum suum ani-*

pitre précédent de plusieurs de ces pratiques religieuses du paganisme, indiquées dans l'Indiculus; nous indiquerons maintenant celles que nous n'avons pas encore mentionnées.

Le chapitre premier de l'Indiculus parle du sacrilège commis aux tombeaux des défunts : *de sacrilegio ad sepulcra mortuorum*. Les peuples du Nord plaçaient de la nourriture et de la boisson près des sépulcres, et y célébraient des fêtes. Othon, évêque de Bamberg, défend aux peuples de la Pomeranie, d'origine teutonique comme les Belges, et alors nouvellement convertis, d'ensevelir leurs morts selon la coutume des payens : *ne sepeliunt mortuos christianos inter paganos in sylvis, aut in campis, sed in cimiteriis, sicut mos est omnium christianorum : ne fustes ad sepulchra eorum ponant* (Pappus epit. hist. eccles. p. 83.) Le chapitre deux parle encore d'une autre pratique superstitieuse, à l'égard des tombeaux : *de sacrilegio super defunctos, id est dadistas*. On dispute sur la signification de ce dernier terme : Keysler, dans ses antiquités septentrionales p. 74, le traduit par *maximas*, comme si par là on désignait un sacrilège énorme. Calvoer (Saxoniam inferior p. 74) croit qu'il désigne la spoliation des sépulcres. Un autre auteur veut qu'il désigne la coutume de brûler les cadavres (*dadroisas*). Meinders (antiquitates Saxonie et Francie) le déduit de *dad*, qui en Teuton signifie mort et *dezisa* tribut, et prétend qu'il signifie les offrandes qu'on apportait aux tombeaux. Nous parlerons plus au long des lois du moyen âge qui défendent les cérémonies payennes aux tombeaux, lorsque nous traiterons des coutumes pratiquées aux funérailles chez les Belges.

malicia occidant, et donatori omnium de satietate sua gratias referant : ut dum eis aliqua exterius gaudia reservantur, ad interiora gaudia consentire facilius valeant. Nam duris mentibus, simul omnia abscindere impossibile esse non dubium est ; quia is qui locum summum adscendere nititur, necesse est ut gradibus vel passibus, non autem saltibus elevetur (Gregor. M. lib. XI ep. 76. Bedæ hist. eccl. Angl. 1, 30). On voit par ces paroles que le pape Grégoire fut plus indulgent que le concile de Leptine.

Le chapitre cinq parle de sacrilèges commis dans les églises : *de sacrilegiis per ecclesias*. Il s'agit probablement de quelque cérémonie payenne, conservée par les nouveaux chrétiens.

Le chapitre six parle des lieux sacrés dans les bois, appelés *Nimidas* : *de sacris sylvarum, quæ Nimidas vocant*. On dispute sur la signification de ce terme *Nimidas* ; les uns croient qu'il désigne le lieu le plus secret de la forêt sacrée ou le sanctuaire de la divinité (Tacitus mor. germ. c. 9.) ; d'autres que sous cette dénomination étaient comprises les fontaines ou sources sacrées. Grégoire de Tours dit : *qui immolat dæmonibus in minimis causis, id est, ad fontes vel ad arbores, unum annum pœniteat* (hist. Franc. lib. 3).

Le chapitre suivant de l'Indiculus parle du culte, rendu aux pierres ou rochers : *de his quæ faciunt super petras*. Un concile de Rouen dit : *si aliquis vota ad arbores, vel ad fontes, vel ad lapides quorundam quasi ad altaria faciat, aut ibi candelam, seu quodlibet munus deferat, velut ubi quoddam numen sit, quod bonum aut malum possit inferre* (Keysler antiq. septent. p. 16).

Le chapitre huit de l'Indiculus parle des sacrifices faits à Odin et à Thor : *De sacris Mercurii et Jovis*.

Le chapitre neuf défend de rendre aux saints un culte analogue à celui rendu aux dieux : *de sacrificio quod fit alicui sanctorum*.

Le chapitre douze traite des exorcismes et pratiques de magie, appelés *incantationes*, parcequ'ils se faisaient par chant ou en rimes. On exerçait cette superstition en employant tous les objets de la nature, tels que fleurs, herbes, animaux, le ciel, les étoiles, etc. (Wierus de præst. dæmon. l. 7). Les chapitres treize et quatorze traitent du même objet, savoir, le chapitre treize : *de auguriis, vel avium, vel equorum, vel ex boum stercore et sternutatione*, ou de la divination par le vol et le chant des oiseaux, par le hennissement des chevaux et par les excréments et le mugissement des bœufs ;

le chapitre quatorze est intitulé : *de divinis vel sortilegiis* (Wierus , de præst. doem. l. 2. c. 12).

Le chapitre seize a pour titre : *de cerebro animalium* , du crâne des animaux. Cette défense regarde peut-être la coutume de suspendre aux arbres les crânes des victimes immolées aux dieux , pour les conserver de cette manière. Meinders croit cependant que la défense de l'Indiculus regarde une pratique de magie.

Le chapitre dixsept porte : *de divinatione pagana in foco vel inchoatione rei alioquus* ; c'est-à-dire , de la divination payenne qui se faisait sur le foyer ou lorsqu'on entreprenait quelque chose. On passait par-dessus les flammes les coupes dans les festins publics , et c'est peut-être cette superstition dont il s'agit ici.

Le chapitre vingt défend la demande ou prière d'obtenir ce qu'on appelle du bien de la Vierge : *de petendo quod boni vocant S. Mariæ*. Ceci devait avoir rapport , selon un commentateur de l'Indiculus , aux festins sacrés , en honneur de Thor ou d'Odin , que les nouveaux convertis avaient conservés , en leur donnant un autre nom.

Le chapitre vingt-cinq attaque la manie des Belges chrétiens de regarder comme saints tous les morts : *de eo quod sibi sanctos fingunt quoslibet mortuos*. Les Germains divinisaient quelquefois leurs héros ; au moins on regarde le fameux Irmensul des Saxons , comme érigé en honneur du célèbre héros Arminius , qui défit Varus dans la Forêt-Noire.

L'indiculus , que nous avons si souvent mentionné , est un sommaire en trente chapitres des superstitions payennes , encore en vogue en Belgique et ailleurs en 743 , époque de la tenue du concile de Leptine. Il est étonnant que Des Roches , Mr Dewez et autres auteurs qui ont écrit sur nos antiquités , n'ayent pas fait plus d'usage d'un monument si précieux et si intéressant pour la connaissance de l'ancien culte des Belges. Les Allemands , et entre autres les célèbres Meinders et Keysler , ont montré plus de sagacité , à cet égard.

CHAPITRE IV.

Le Christianisme introduit de bonne heure dans les villes et parmi les garnisons Romaines de la Belgique. — Rites et cérémonies de l'église primitive ; cause de la simplicité du culte de l'église primitive. — Diares ; Diaconesses ; Prêtres ; Evêques. — Parfaite égalité parmi les premiers chrétiens. — Pouvoir des Evêques et des Prêtres de l'église primitive. — Les pères de l'église accusés d'hérésie par le théologien de Medina. — Chorévêques ou Evêques des bourgs et villages. — Droit des premiers chrétiens laïcs d'administrer le baptême et de remplir les fonctions ecclésiastiques. — Revenus des premiers Evêques et Prêtres. — Institutions chrétiennes rapportées aux institutions juives , au troisième siècle. — Nouveaux ordres cléricaux. — Nouvelle puissance des Evêques. — Cause de cette puissance. — Métropolitains , Patriarches ; Evêque universel. Archidiares ; Archiprêtres. — Opposition contre la suprématie ecclésiastique. — Privilèges nombreux accordés au clergé. — Dîme. — Avarice et avidité du clergé. — Moyens illicites employés pour acquérir des richesses. — Fraudes pieuses. — Fausses légendes ; Reliques supposées. — Canonisation. — Fausses chartes. — Simonie. — Vente des indulgences. — Défense d'enterrer ceux qui mourraient sans léguer à l'église. — Droit d'Asyle ; abus de ce droit. — Privilège de cléricature. — Ambition et orgueil du clergé au moyen âge. — Les femmes sont-elles de nature humaine ? — Rois déposés et excommuniés par leur clergé. — Condescendance du clergé pour les rois , qui lui accordent des faveurs. — Excommunication. — Abus qui en résulte. — Effet salutaire produit par l'excommunication. — Trêve-Dieu. — Artevælde. — Défense de se lier sous la peine de l'excommunication. — Animaux excommuniés.

Après avoir parlé des pratiques et croyances superstitieuses des Belges au 8^{me} siècle , il nous reste à décrire les usages et institutions de l'église

primitive ; car , comme les rites et cérémonies de l'église chrétienne ont subis de siècle en siècle de nombreux changemens , on ne pourrait nous pardonner de garder le silence sur ce sujet , dans un ouvrage qui doit traiter de tous les usages et coutumes remarquables de la Belgique aux différens siècles. D'ailleurs , si le paganisme et la doctrine d'Odin continuèrent à dominer fort tard dans la plus grande partie de la Belgique , il est vrai aussi que le christianisme se développa assez tôt dans les villes et parmi les garnisons romaines campées sur les bords de la Meuse et du Rhin.

Lorsque Jésus-Christ apparut sur la terre , le culte juif était dégénéré en cérémonies , en pratiques ridicules et en ignoble bigotterie ; l'esprit et le sens de la loi de Moïse étaient entièrement oubliés. Jésus-Christ travailla à remplacer cette superstition par le vrai culte de la Divinité , à substituer à une religion toute matérielle une religion spirituelle , en un mot , il enseigna à n'honorer Dieu qu'en *esprit* et en *vérité*. Voilà pourquoi il négligea tout ce qui a rapport à un culte et à des cérémonies extérieurs et d'ostentation ; aussi ne vit-on dans les premières communions chrétiennes ni temples , ni ordre purement religieux. Les premiers chrétiens à Jérusalem vivaient en une étroite communauté et n'avaient point de propriétés particulières. Sept Diacres étaient chargés de pourvoir à l'entretien des pauvres et au secours des malades. (Acta Apost. VI , 16). Des Diaconesses remplissaient les mêmes devoirs philanthropiques à l'égard des femmes. Tout était basé sur une parfaite égalité , selon ce précepte de l'évangile : *il n'y aura parmi vous ni premier , ni dernier*. Des membres de la communauté qui , soit par une plus grande instruction , soit par d'autres qualités , se distinguaient au-dessus de leurs coreligionnaires , obtinrent la direction des affaires de la communauté , furent chargés de prendre sa défense , d'instruire la jeunesse , de prier avec le peuple et de célébrer la cène en commémoration de la dernière cène de Jésus-Christ. On les appella *Anciens*

(*πρεσβυτεροι*), non à cause de leur âge , mais parcequ'ils remplaçaient les Anciens des Juifs , fonctionnaires civils comme eux. « Chaque chrétien , dit Charles Villers dans son admirable Essai sur l'Esprit et l'Influence de la Réformation de Luther , était disciple , membre actif de l'église ou confédération à laquelle il appartenait. Les pasteurs en étaient les magistrats spirituels , magistrats républicains , dont la décision en matière de croyance n'avait de valeur que parcequ'on les croyait plus sages ou plus instruits. » (Appendice 3^{me} édit., p. 333).

Lorsque les communautés chrétiennes furent devenues plus considérables et plus nombreuses , on établit des *directeurs* (*ἐπισκοποι*) ou *Evêques* , qui eurent la surintendance sur les Anciens , les Diacres et les Diaconesses , mais n'étaient nullement élevés en pouvoir audessus d'eux , ni sur aucun membre de la communauté ; chaque membre ayant droit de leur adresser des observations et de s'opposer à leurs décisions. L'ignorance et la mauvaise foi seules peuvent nier qu'il y eut de la différence entre les *Evêques* et les *Prêtres* ou *Anciens* dans l'Eglise primitive : les actes des Apôtres les mettent au même rang. (Act. 20 , 17 , 28 , tit. 1 , 5 , 7). St. Jérôme , qu'on ne soupçonnera pas d'être hétérodoxe , dit dans son épître 82 : *apud veteres iidem Episcopi et Presbyteri , quia illud nomen dignitatis est , hoc ætatis*. (Epist. 82 ad Oceanum) , et dans son épître 101 ad Evangelium : *Apostolus perspicue docet eosdem esse Presbyteros quos Episcopos*. Ailleurs encore le même père de l'église dit : *idem est ergo Presbyter qui Episcopus : et antequam diaboli instinctu studia in religionem fierent , et diceretur in populis : ego sum Paulus , ego Apollo , ego autem Cephae , communi Presbyterorum consilio ecclesiæ gubernabantur. Postquam vero unusquisque eos , quos baptizaverat suos putabat esse , non Christi , in toto orbe decretum est , ut unus de presbyteris electus superponeretur cæteris , ad quem omnis ecclesiæ cura pertineret et schismatum semina tollerentur. Putat aliquis non scripturarum , sed nostram esse sententiam , Episcopum et Presbyterum*

unum esse et aliud ætatis , alii esse nomen officii : relegat Apostoli ad Philippenses verba , dicentis ; il cite ensuite les paroles de l'épître aux Philippiques I, 1 ; puis il continue : hæc propterea sic ostenderemus , apud veteres eosdem fuisse Presbyteros , quos et Episcopos : paulatim vero ut dissentionum plantaria evellerentur , ad unum omnem sollicitudinem esse delatam. Sicut ergo presbyteri solum se ex ecclesiæ consuetudine ei , qui sibi præpositus fuerit , esse subjectos : ita Episcopi noverint se magis consuetudine quam dispositionis dominicæ veritate Presbyteris esse majores et in commune debere ecclesiam regere. (Hieron. ad Tit. 1 , 7). Un anonyme du 4^{me} siècle (380) qui s'intitule Ambrosiaster dit : Episcopi et Presbyteri una ordinatio est. Uterque enim sacerdos est , sed Episcopus primus est ; ut omnis Episcopus Presbyter sit , non tamen omnis Presbyter Episcopus : hic enim Episcopus est qui inter Presbyteros primus est. (Comment. ad 1 , Tim. 3 , 10) , et ailleurs : primi Presbyteri Episcopi appellabantur ut recedente eo , sequens ei succederet. Denique apud Ægyptum Presbyteri consignant , si præsens non sit Episcopus. Sed quia cœperunt sequentes Presbyteri indigni inveniri ad primatus tenendos , immutata est ratio , prospiciente concilio ; ut non ordo sed meritum crearet Episcopum multorum sacerdotum iudicio constitutum , ne indignus temere usurparet , et esset multum scandalum (idem comment. ad Ephes. 4 , 11). Le Pseudo - Augustinus dit : Presbyterum autem intelligi Episcopum probat Paulus Apostolus , quando Timotheum , quem ordinavit Presbyterum , instruit , qualem debeat creare Episcopum. (Timot. 3 , 1 quæst. vet. et nov. testam. quæst. 101), St Chrysostome (hom. 1. Philyp.), Théodoret (in Philipp. 1), Isidore de Séville (Etymol. VII , c. 12) , sont tous du même sentiment. Bernardus de Constance , écrivain ecclésiastique du 11^{me} siècle et le plus chaud partisan de Grégoire VII , soutenait encore vers l'an 1088 la même opinion , aujourd'hui si peu orthodoxe : quum igitur , dit-il , Presbyteri et Episcopi antiquitus idem fuisse legantur , etiam eandem ligandi atque salvendi potestatem et

alia nunc Episcopis specialia habuisse non dubitantur. Postquam autem Presbyteri ab episcopali excellentia cohibiti sunt, coepit eis non licere quod licuit, videlicet quod ecclesiastica auctoritas solis Pontificibus exequendum delegavit. (De Presbyterorum officio tract.). Ce qui est bien plus, c'est qu'un Pape osa encore au 11^{me} siècle soutenir, que dans l'Eglise primitive, il n'y avait que des *Presbyteri* et des *Diacones*. Voici comment s'exprima le Pape Urbain II dans le concile de Bénévent, tenu en 1091 : *sacros autem ordines dicimus Diaconatum et Presbyteratum; hos siquidem solos primitiva legitur ecclesia habuisse: super his solum præceptum habemus Apostoli.* (Canon 1). Ces opinions des anciens pères ont fait dire à un théologien espagnol, « que sans le respect qu'on leur doit, on pourrait les qualifier d'hérétiques » : *illos patres materiales fuisse hæreticos, sed in his patribus ob eorum reverentiam hoc dogma non esse damnatum.* (Michaël de Medina de orig. sacr. homin.). Ce qui démontre encore la parfaite égalité des Evêques et des Prêtres, c'est que, pour être choisi Evêque, il ne fallait pas, comme aujourd'hui, avoir déjà été sacré Prêtre.

Dans les tems qu'il n'y avait point de différence entre les Prêtres et les Evêques, il se trouvait des villes sans Evêques et nombre de villages qui en avaient; on les appelait *Chorepiscopi* du Grec *χορηγία* bourgade (1). Lorsque la puissance des Evêques commença à s'élever au-dessus de celle des simples Presbyters, on restreignit le nombre des Evêques, et le 6^{me} synode de Sardes ordonna qu'il n'y en aurait que dans les endroits, où un seul Prêtre ne suffisait pas. Alors on diminua aussi le pouvoir des Chorévêques qui ne furent cependant entièrement supprimés, qu'au 9^{me} siècle (2).

(1) C'est ainsi que Maestricht, simple bourgade au 5^{me} siècle, devint le siège d'un évêché après la destruction de Tongres par les Huns.

(2) Les Chorévêques se maintinrent dans un droit égal à celui des Evêques jusqu'au 4^{me} siècle. Le concile d'Ancyre en 314 et celui d'Antioche en 341, ordonnèrent qu'ils ne pourraient plus sacrer les Prêtres et les Diacones, sans le consentement de l'Evêque de la ville de leur district.

Non seulement les Prêtres et les Evêques étaient égaux entre eux dans l'église primitive, mais les simples laïcs de la communauté partageaient encore avec eux le droit d'administrer le baptême, et de remplir les fonctions de l'Eglise (1).

Les Evêques et les Prêtres étaient choisis par le peuple (2). Leurs revenus ne consistaient que dans le tiers des offrandes en nature apportées par les fidèles à chaque assemblée fraternelle, et des offrandes en argent donnés le premier de chaque mois. Les deux autres tiers étaient pour les pauvres et les besoins de la communauté (3). Telle fut la forme du gouvernement de l'église au premier siècle.

Au deuxième et troisième siècle cette forme de l'Eglise changea entièrement : on commença à rapporter aux institutions chrétiennes toutes les formes de celles du culte des juifs ; ainsi on compara la dignité d'Evêque à celle du Grand-Pontife des Juifs, celle

(1) *Primum omnes docebant et omnes baptisabant quibuscumque diebus vel temporibus fuisset occasio ; nec enim Philippus tempus quæsiuit aut diem , quo eunuchum baptizaret neque jejunium interposuit ut ergo cresceret plebs et multiplicaretur , omnibus inter initia concessum est et evangelizare et baptizare et scripturas in ecclesiâ explanare. At ubi omnia loca complexa est ecclesia , conventicula constituta sunt , et rectores et cætera officia in ecclesiis sunt ordinata , ut nullus de clericis (ceteris) , auderet , qui ordinatus non esset , præsumere officium , quod sciret non sibi creditum vel concessum , et cæpit alio ordine et providentia gubernari ecclesia , quia si omnes eadem possent , irrationabile esset et vulgaris res , et vilissima videretur. Hinc ergo est , unde nunc neque diaconi in populo prædicant , neque clerici vel laïci baptizant , neque quocumque die credentes tinguntur , nisi ægri , idè non per omnia conveniunt scripta Apostoli ordinationi , quæ nunc in ecclesiâ est , quia hæc inter primordia sunt scripta (Ambrosiaster ad Ephes. 4, 11).*

(2) Jusqu'au 11^{me} siècle les Papes étaient élus par le peuple et le clergé de Rome.

(3) Le concile de Néocésarée tenu en 314 ordonna que personne ne serait ordonné Prêtre avant l'âge de trente ans , parceque c'était à cet âge que le Christ avait commencé à repandre sa doctrine. C'était en effet l'âge qu'avaient ordinairement les docteurs et prophètes juifs, lorsqu'ils commençaient à enseigner. Le concile de Tours, tenu en 813, renouvelle l'ordonnance de celui de Néocésarée.

du Prêtre à celle des Sacrificateurs et celle de Diacre à celle des Lévites. Aux ministres existants on en ajouta de nouveaux, les Acolytes, les Exorcistes, les Soudiacres, etc. etc., tous choisis à l'imitation du culte Judaique (1). Les Evêques et les Prêtres furent, comme les Pontifes et les Anciens des Juifs, réputés d'institution divine (*clerus Domini*), et les premiers prirent le nom de *Principes Sacerdotum*, *Summi Sacerdotes*. Alors disparut toute l'égalité de l'église primitive. Les églises chrétiennes étaient néanmoins encore toutes indépendantes les unes des autres.

Mais cette indépendance disparut bientôt, ainsique nous allons voir : comme de tems en tems plusieurs communautés chrétiennes avaient coutume de s'assembler en synodes, pour délibérer sur quelque règlement ou affaire ecclésiastique, elles choisissaient de préférence pour leurs assemblées les chefs-lieux de province. Les Evêques de ces villes présidaient ordinairement ces synodes, et leur suffrage était, comme de raison, plus prépondérant que celui des autres membres ; souvent même, on leur laissa la décision d'une affaire, et on eut recours à eux dans des questions importantes. Par là ces Evêques acquirent insensiblement une plus grande influence et une plus grande autorité, que celles des autres Evêques de la province, finirent par s'arroger un pouvoir

(1) L'office des *Acolytes* était d'allumer les chandelles de l'église et de suivre les ministres avec le vin de l'Eucharistie. Les *Exorcistes* étaient chargés de chasser le diable du corps des possédés ; quoique connus depuis longtems dans l'église, ils ne devinrent cependant un ordre religieux qu'au 13^{me} siècle. Les *Soudiacres* préparaient les vases de l'autel et les remettaient au diacre dans le service divin ; ils gardaient les portes de l'église pendant la communion et portaient les lettres et messages des Evêques aux églises étrangères. Le concile de Laodicée leur défend de s'asseoir en présence d'un diacre, sans sa permission. Les *portiers* ouvraient et fermaient les portes de l'église, et annonçaient les heures des prières et des assemblées religieuses ; ce qui en tems de persécution, se faisait par un signal particulier. Les *copistes* ou enterreurs, avaient soin des funérailles. Les *Lecteurs* lisaient l'écriture sainte pendant cette partie du service divin à laquelle il était permis aux catéchumènes d'assister.

non encore constitué, et à s'intituler *Métropolitains* ou *Archévêques*, pour designer leur suprématie au-dessus des Evêques des petites villes et des villages. Cette nouvelle dignité devint fixe et stable lorsque Constantin, devenu chrétien, eut fait du christianisme la religion de l'état, et eut assimilé l'ordre ecclésiastique à l'ordre civil : alors les chefs-lieux de province devinrent autant de Métropoles ou Archévêchés. Outre le titre de *Métropolitain*, beaucoup d'Archévêques dans l'Occident s'intitulaient *Papa*, *Apostolicus*, *Vicarius Christi*, *Summus Pontifex*, *Patriarcha*. Peu de tems avant le concile de Chalcedoine, les Evêques de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche, d'Ephèse et de Césarée obtinrent exclusivement le titre de Patriarches dans l'Orient, et vers, le milieu du cinquième siècle, il n'y eut plus dans toute la chrétienté, que cinq Patriarches, ceux de Rome (dans l'Occident), de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem (dans l'Orient). Au second concile d'Ephèse apparaît la première fois le titre d'*Evêque Universel* (*Episcopus Universalis*). Les patriarches des différentes églises, surtout ceux de Rome, de Constantinople et d'Alexandrie, se disputèrent longtems ce titre, et cette dispute fut, comme on sait, une des principales causes du schisme d'Orient (1).

(1) Beaucoup d'écrivains ecclésiastiques du 5^{me} siècle se déclarèrent contre toute suprématie que voudrait s'arroger un Evêque sur ses collègues. *Episcopatus unus est*, dit St. Cyprien, *cujus à singulis in solidum pars tenetur* (de unit. eccl.). *Episcopatus unus, Episcoporum multorum concordia numerositate diffusus* (Epist. 52). Dans son allocution au concile de Carthage, il soutient la même opinion, de même que dans son épître 71 où il dit : *nam non Petrus quem primum dominus elegit et super quem ædificavit ecclesiam suam, cum secum Paulus de circumcisione postmodum disceptaret, vindicavit sibi aliquid insolenter aut arroganter assumpsit, ut diceret se primum tenere et obtemperari à novellis et posteris sibi oportere*. Dans son épître 75, écrite au Pape Cornelius, il se déclare de même, et appelle ce Pape simplement *Frater* et *Collega*. Dans la lettre que le grand Synode d'Arles écrivit au Pape, pour lui communiquer les décisions du Synode, il est dit : qu'il a plu à l'assemblée de lui faire cette communication comme à celui

Le premier dignitaire après l'Evêque fut , à la fin du 4^{me} siècle , l'Archidiacre , qui aidait l'Evêque à recueillir les revenus de l'église. La dignité d'Archiprêtre , qui date du même tems , lui était de beaucoup inférieure. Vers cette époque tous les ordres ecclésiastiques commencèrent à être exclusivement à la nomination de l'Evêque ; le choix d'un Evêque seul dépendait encore du consentement du peuple. (Giesler , *lerhbuch der kirchengeschichte* 2^e ausg. 1827 1^o th. s. 434). Malgré l'accroissement de son pouvoir , l'Evêque ne pouvait néanmoins faire quelque règlement ou statut , sans avoir consulté les Prêtres de son diocèse : le 4^{me} concile de Carthage , tenu en 398 , l'ordonne formellement (1).

Les Prêtres payens avaient joui du privilège d'être exempts de toutes les charges publiques. (Symmach. l. 10 , eg. 54). Constantin accorda la même faveur au clergé chrétien en 313 et 319 (2) , et aux prêtres juifs en 321 et 331 ; mais Valentinien et Valenis ordonnèrent en 363 et 366 que personne ne pourrait entrer dans les ordres , qu'après avoir satisfait aux devoirs de la patrie (3) ; plusieurs lois posté-

qui gouverne des diocèses plus grands que ceux des autres Evêques d'Occident : *placuit etiam , ante scribi ad te , qui majores diœceses tenes , et per te potissimum omnibus insinuari*. Voir aussi l'épître de Tirmilianus à St. Cyprien et l'épître 55 de ce dernier au Pape Etienne. Le Pseud-Augustin , qu'on croit être le diacre Hilarius (vers 380) , attribue la primauté papale dans l'Occident à la grandeur de la ville de Rome et à la réputation dont jouissait cette cité (quæst. vet. et nov. Test. quæst. 101). Nous pourrions rapporter une foule d'autres citations de ce genre.

(1) *Episcopus nullus causam audiat absque præsentia clericorum suorum : alioquin irrita erit sententia Episcopi , nisi clericorum sententia confirmetur* (can. 23.).

(2) *Qui divino cultui ministeria impendunt i. e. hi qui clerici appellantur , ab omnibus omnino muneribus excusentur , ne sacrilego livore quorundam à divinis obsequiis avocentur*.

(3) *Jussio qua sibi Judææ legis homines blandiuntur per quam eis curialium munerum datur immunitas , rescindatur cum ne clericis quidem liberum sit prius se divinis ministeriis mancipare , quam patriæ debita universa persolvant*.

rieures maintiennent la même ordonnance; le sixième canon du concile d'Orléans, sous Clovis, défendit à tout séculier d'entrer dans les ordres ecclésiastiques sans une permission du roi ou du juge; Charlemagne renouvela cette défense, et dit que c'est de peur que le service du roi n'en souffre : *ne regale obsequium minuat*. (St. Foix, Essais sur Paris, t. 2, pag. 97).

Outre le tribunal ecclésiastique que Constantin octroya aux chrétiens, il leur accorda encore le droit de recourir à l'Evêque pour des causes civiles (1), d'affranchir les esclaves devant l'Evêque avec beaucoup plus de facilité et moins de formalités que devant le juge civil, de léguer ou de tester en faveur des églises.

Les lois romaines relatives au célibat, furent mises hors de vigueur en leur faveur, et, par respect pour le christianisme, Constantin supprima le supplice infamant de la croix. (Aurel. victor. de Cæsar, c. 41, Sozim. l. 1, 8). L'empereur Julien restreignit les privilèges accordés par ses prédécesseurs au clergé chrétien; après sa mort, non seulement ces privilèges lui furent rendus avec usure, mais les Evêques acquirent encore en différens tems des droits qui les rendirent égaux, en pouvoir et en dignité, aux gouverneurs de province. Dans les Gaules, après l'invasion des barbares, ils occupèrent la première place aux assemblées nationales; ils furent autorisés à fouetter les esclaves et les serfs des seigneurs, à veiller à l'exécution des ordonnances royales, obtinrent une inspection particulière sur les comtes ou gouverneurs de province (2), le droit de légaliser

Quisquis igitur verè deo dicatus est, alium instructum facultatibus suis ad munera pro se complenda constituat. (Vide Winsinger, corpus juris eccles. civ. pag. 89, etc.

(1) Déjà St. Paul, dans son épître aux Corinthiens, ch. vi, recommande aux chrétiens de n'avoir point recours aux tribunaux civils dans les procédures, mais de les faire juger par des membres de la communauté. Le concile de Carthage en 397 destitue les ecclésiastiques qui, pour une cause criminelle, auraient recours aux tribunaux civils, et condamne à la perte de leur cause ceux qui récuseraient le tribunal ecclésiastique pour cause civile (can. 9).

(2) Une loi de Chlotaire porte : *si judex aliquem contra*

les testamens , et furent nommés commissaires royaux dans leurs diocèses , (de Buat , les origines , t. 8 , pag. 50).

Ce qui contribua avec les dons des fidèles et des souverains à accroître les richesses de l'église et le pouvoir de ses ministres , fut l'institution de la *dîme*. Cette institution , comme tant d'autres institutions chrétiennes , existait chez les Juifs (1). Lorsqu'au 4^{me} siècle s'introduisit la manie de transférer au culte chrétien les coutumes du culte judaïque , les Evêques et les prêtres ne manquèrent pas d'adopter celle de la dîme , et les dons gratuits des fidèles furent changés en contributions fixes et légales. Ce ne fut cependant qu'au tems de Charlemagne que cette loi fut générale (2).

L'habitude d'acquérir des richesses rendit les ecclésiastiques avares et d'une avidité insatiable : pour augmenter toujours d'avantage les dons et les terres qu'ils ne cessaient de recevoir des souverains et des personnes pieuses , ils osèrent établir cette maxime impie : *qu'il ne s'agissait pour s'assurer une place en paradis , que de s'y faire un bon ami , et qu'on pouvait racheter les injustices les plus criantes , les crimes les plus énormes par des donations en faveur des églises* (3). (Mezerai , Hist. de France , t. 1 ,

legem injustâ damnaverit , in nostri absentid , ab episcopis castigetur , ut quid perperè judicaverit , versatim melius discussione habita emendare procuret. Charlemagne renouvela une loi de Constantin qui porte que , dans une cause quelconque , quand une des parties voudra porter la contestation devant l'évêque , quoique l'autre partie s'y oppose , l'évêque jugera sans qu'il soit permis d'appeler de son jugement.

(1) Reynier , dans son excellent ouvrage sur l'*Economie publique et rurale des Arabes et des Juifs* , calcule que ceux-ci payaient annuellement à l'autel le quart des produits de leurs terres.

(2) En 743 il y eut une grande famine , et tous les épis des blés furent trouvés vuides. Les prêtres firent répandre le bruit qu'on avait entendu en l'air plusieurs voix de démons qui avaient déclaré avoir dévoré les moissons , parcequ'on ne payait pas la dîme. Il fut en conséquence ordonné qu'on la payerait régulièrement dans la suite (capitul. anni 774 , art. 23). « Il est singulier , dit St. Foix , que les diables s'intéressassent si vivement à notre clergé. »

(3) Charlemagne favorisa beaucoup le clergé , comme cha-

p. 285-). « Il faut, dit un diplôme de Dagebert I, de l'an 687, avec les biens périssables de ce monde acquérir les biens éternels, suivant ce précepte: faites vous des amis de la mammona d'iniquité; et il ne faut avec la mammona d'iniquité acheter (mercari) les biens célestes et éternels; et si nous donnons aux prêtres des quantités suffisantes de fonds en terre, nous recevrons en récompense les tabernacles éternels. » (Dipl. et Chartæ, editorib. Dathail et

can sait, mais ce grand homme avait trop d'esprit pour être dupe de cette maxime, et donnait encore plus par politique que par dévotion, au moins s'il faut en croire Guillaume de Malmesbury, écrivain distingué du 12^{me} siècle, qui dit que Charlemagne faisait des largesses au clergé, « parcequ'il comptait plus sur la fidélité de son clergé que sur celle des laïcs, et parceque en cas de révolte de la part des derniers, le clergé pouvait armer en sa faveur toutes les foudres de l'excommunication: et si laïci rebellarent, possent illis excommunicationis auctoritate et potentia severitate compescere. Au reste, dans un des ses capitulaires, Charlemagne condamne fortement l'avarice et l'insatiabilité du clergé: « A-t-il abandonné le siècle, dit-il, celui qui, chaque jour, par toutes sortes de voies et d'artifices, ne cesse d'accroître ses richesses en flattant les uns de l'espoir d'obtenir les béatitudes célestes, en épouvantant les autres par la perspective du supplice éternel de l'enfer, et qui profitant de la simplicité du riche comme de celle du pauvre, abusant de leur ignorance et de leur crédulité, se permet, au nom de Dieu ou de quelques saints, de les dépouiller de leurs biens, d'en priver les légitimes héritiers, et de les exposer, pour la plupart, à se livrer à l'infamie, au vol et au brigandage? »

« A-t-il renoncé au siècle, celui qui, poussé par la cupidité, n'aspire qu'à envahir le bien d'autrui, et qui, pour y parvenir, corrompt les hommes, les engage pour de l'argent à se parjurer, à porter de faux témoignages? »

« A-t-il renoncé au siècle, celui qui emploie des officiers avoués ou prévôts, qui n'ont aucune crainte de Dieu, qui sont injustes, cruels, avides et qui ne craignent pas de se parjurer? »

« A-t-il renoncé au siècle, celui, qui, s'embarrassant fort peu de savoir si les biens dont on le fait jouir sont injustement acquis, ne s'occupe que de ce qu'ils produisent? »

« Que dirai-je de ceux qui, sous prétexte de dévotion, transportent d'un lieu à un autre des ossements ou des reliques de saints, de martyrs et de confesseurs, leur construisent de nouvelles églises, et exhortent instamment tous ceux qui le peuvent à donner leurs biens à ces nouveaux établissements? »

Broquigny, pars 1, p. 170). Childeric II se sert des mêmes termes et du même verset de St. Luc dans un diplôme de 716 en faveur de l'église de St. Denis. (Gallia christ. instrumenta, p. 5). « Je pourrais citer, dit Dulaure, un grand nombre de Chartes qui contiennent cette formule immorale ; de même j'en pourrais produire beaucoup d'autres où on lit ces mots : « je donne à tel saint, à telle sainte, pour le remède de mon ame, pour l'expiation de mes crimes énormes, tels biens que je possède justement ou injustement, *justo aut injusto.* » (hist. de Paris, t. 1, p. 825).

Le moine auteur anonyme de la vie de Dagobert, roi des Francs (et le nôtre), rapporte « que ce prince étant mort, fut condamné au jugement de Dieu, et qu'un saint hermite nommé Jean, qui demeurait sur les côtes de l'Italie, vit son ame enchaînée dans une barque, et des diables qui la rossaient de coups en la conduisant vers la Sicile où ils devaient la précipiter dans les gouffres de l'Etna ; que St. Denis avait tout-à-coup paru dans un globe lumineux, précédé des éclairs et de la foudre, et qu'ayant mis en fuite ces malins esprits et arraché cette pauvre ame des griffes du plus acharné, il l'avait porté au ciel en triomphe. » (Gesta Dagob. regis, c. 47, apud Duchesne). On ne manqua pas de représenter ce miracle sur le tombeau de Dagobert dans la magnifique église de st. Denis, qu'il avait bâtie et dotée :

Si les saints conduisaient en paradis les plus grands scélérats (1), donateurs de biens à l'église, il n'y avait,

(1) Les auteurs de ce tems trouvent louables dans les princes, qui favorisaient l'église, les crimes les plus atroces ; aussi Constantin, l'assassin de sa femme et de son fils, est-il mis au nombre des saints. Le moine qui a écrit la vie de Dagobert, après avoir raconté la mort de vingt mille Bulgares qui, par ordre de ce roi, furent égorgés dans leur lit sans motif raisonnable, trouve dans cette affreuse boucherie un sujet d'éloge pour Dagobert : « c'était, dit-il, une résolution inspirée par la sagesse (sapienti consilio). »

« Grégoire de Tours, en traçant les crimes de Chlodovech (Clovis), après avoir dit que ce prince, ayant engagé un fils à tuer son père, fit ensuite tuer ce fils pour avoir ses trésors et ses états, ajoute immédiatement : *chaque jour,*

d'un autre côté, point de salut à espérer pour ceux qui avaient osé, pour quelque cause que ce fut, porter la main sur une propriété monacale, eussent-ils été pour le reste hommes d'un mérite éminent et d'une vertu exemplaire ; Charles Martel, qui préserva l'Europe du joug mahométan, fut damné en corps et en ame pour s'être servi de l'or de quelques monastères afin de payer et de retremper ses soldats, prêts à se débander, faute de solde : on lit à cet effet dans la vie de St. Eucher « qu'étant en oraison, il fut ravi en esprit et mené par un ange en enfer ; qu'il y vit Charles Martel et qu'il apprit de l'ange, que les saints, dont ce prince avait dépouillé les églises, l'avaient condamné à brûler éternellement en corps et ame. St. Eucher écrivit cette révélation à Boniface, Evêque de Mayence, et à Fulrad, Archi-Chapelain de Pepin le Bref, en les priant d'ouvrir le tombeau de Charles Martel et de voir si son corps y était. Le tombeau fut ouvert ; le fond en était tout brûlé, et on n'y trouva qu'un gros serpent qui en sortit avec une fumée puante. » (Mezerai, t. I, p. 331). On pourrait rapporter une foule d'anecdotes pareilles qui servent à dépeindre la superstition de ce tems, l'avarice et la fourberie d'un clergé corrompu. Dans les chartres de fondation de l'abbaye de Signy, en Champagne, St. Bernard promet autant d'arpens dans le ciel qu'on en donnerait sur la terre à cette église. St. Gualbert agit d'une manière plus louable, à notre avis, lorsqu'ayant appris au retour d'un voyage qu'un homme avait légué tous ses biens à l'abbaye dont il était abbé, au préjudice de ses héritiers légitimes, il déchira l'acte de donation. (St. Foix, Essais sur Pa-

les ennemis de ce roi tombaient sous sa main ; chaque jour il augmentait sa puissance, parcequ'il marchait avec un cœur droit dans les voies de Dieu et que ses actions lui étaient agréables. » (Dulaure, hist. de Paris, t. 1, pag. 376, 5^{me} edit.). Combien n'est-il pas de gens pour qui Philippe II, de funeste mémoire, Balthasar Gerard, frère Clément, Ravillac, le Duc d'Albe, Charles IX l'auteur de la Ste. Barthélémi, sont des personnages saints, et Socrate, Aristide, Caton, Marc-Aurèle, Guillaume I, Frédéric le Grand, Joseph II, William Penn, Washington, Franklin, etc., des réprouvés ?

ris, t. 5, p. 164). « Le clergé, dit Toulotte, portait fort loin la prévoyance, et ne trouvait jamais que les dons des fidèles pussent lui être suffisamment garanties. Quand les pères de famille déponillaient leurs enfans pour accroître la richesse des églises, il fallait que ces infortunés fussent présens et consentissent à la donation, quelque fut leur âge; l'acte désignait les majeurs et ceux qui ne l'étaient pas (1). On posait, selon l'usage, quelques deniers sur la poitrine de l'enfant, pour marquer son consentement. On amenait plus tard ces enfans et même ces petits enfans à confirmer leur ruine, comme si les biens eussent encore été dans leurs mains; tant on craignait qu'ils ne réclamaient ce que leurs pères avaient donné. En sa qualité de seigneur de Nogent le Routrou, Robert de Flandre, se fit un devoir de confirmer à une abbaye, en 1313, des donations faites par ses prédécesseurs dès l'an de grâce 1136. Les personnes qui vendaient leur bien, mais qui omettaient de purifier leur acte par le don d'une partie de leur immeuble à l'église, faisaient insérer dans le contract que l'acquéreur pourrait en *aumôner* suivant *sa volonté haute et basse*. » (Toulotte, Hist. de la Barbarie et des Lois au Moyen Age, t. 2, p. 166).

L'avarice des ecclésiastiques et leur désir d'acquiescer, produisit en grande partie l'abus connu sous le nom de *fraudes pieuses* (*fraudes piæ*), qui consistait à forger de fausses chartes de donation, de fausses légendes et reliques. Mosheim attribue encore une autre origine à ce sacrilège: « Les Platoniciens et les Pythagoriciens, dit-il, croyaient non seulement qu'il est permis, mais encore qu'il est très louable d'user de déguisement et même de mentir pour les intérêts de la vérité et de la vertu. Les juifs qui demeuraient en Egypte, avaient reçu d'eux cette maxime, avant même que Jésus-Christ parût: une foule d'anciens témoignages le démontre. Ces deux sources empoisonnèrent les chrétiens, comme il paroît par le grand

(1) Bulle de l'an 1131: la charte, qui concerne le consentement des enfans aux dons faits aux églises à leur préjudice, porte que c'est suivant la coutume.

nombre, de livres faussement attribués à des hommes respectables, par des vers sybillins et divers productions supposées que l'on répandit dans ce siècle et dans le suivant. » (Mosh. Hist. eccles. 2^me siècle t. 1, p. 207). « A l'exemple des prêtres payens, dit-il plus loin, par tout on supposoit des miracles et on en répandoit habilement le bruit de tous côtés, afin d'attirer la foule, et d'en imposer à la crédulité des simples, toujours prêts à se laisser séduire par cet indigne artifice. On ne s'en tint pas là : on fit passer faussement certains tombeaux pour ceux des confesseurs (concil. Carthag. V, canon. XIV, t. 1 concilier., p. 98, 8 édit. Harduini); on enrichit le catalogue des saints de plusieurs noms imaginaires et des voleurs de grands chemins furent métamorphosés en martyrs (Sulp. Sev. de vita S. Martini, c. 8); on enterra des os humains dans des lieux écartés, et l'on prétendit avoir reçu en songe l'ordre d'aller déterrer les saints qui y reposoient, pour les exposer à la vénération publique (1) (Augustin, sermon 328); quantité de gens, et surtout de moines, parcouraient les provinces de l'empire, et non seulement vendaient effrontément leurs fausses reliques, mais séduisaient les yeux de la multitude par des combats ridicules avec les mauvais génies (Godofred. ad cod. Theod. t. 3, p. 172; Augustin. de opere monachor. cap. 28, § 36; Hieron. epist. ad Rusticum t. 1 opp., p. 45). Il faudrait des volumes entiers pour raconter toutes les fraudes, dont se servirent avec succès des hommes aussi rusés que méchants, pour tromper la multitude imbécile, dès que la vraie religion fut pres-

(1) L'auteur de la vie de Robert, roi de France, dit de ce souverain dévot : « il fit fabriquer un phylactère (ou reliquaire) en cristal, orné tout autour d'or pur, qui ne renfermait aucune relique. Sur ce reliquaire vide, il faisait prêter serment de fidélité aux seigneurs de ses états, qui ne savaient rien de cette fraude pieuse (*hdc pld fraude nescit*). Il fit aussi fabriquer un autre reliquaire en argent, dans lequel il plaçait un œuf de grive. Ce reliquaire était destiné à recevoir le serment des hommes d'une condition médiocre et des paysans. » (Recueil des histor. de France par D. Bouquet, t. 10, p. 103; Dulaure hist. de Paris, t. 2, p. 7).

qu'entièrement étouffée par cette horrible superstition. » (ibid. t. 1, p. 373 ; voyez aussi l'Hist. littéraire de France par les Religieux-Bénédictins de St. Maur). Aujourd'hui on hausse de pitié les épaules en lisant les incroyables absurdités contenues dans la légende dorée ; cependant tout cela était cru de bonne foi par nos ignorans ancêtres. Dans ces siècles de ténèbres les événemens tant soit peu extraordinaires étaient regardés comme surnaturels, et plus un peuple est ignorant, plus il est porté à croire au merveilleux. Le clergé, loin de le désabuser, ne cherchait qu'à profiter autant que possible de cette simplicité, parcequ'un nouveau saint en crédit, un nouveau prétendu miracle attirait la foule qui ne venait jamais les mains vides⁽¹⁾. La *canonisation*, qui fut introduite au 10^me siècle, mit quelques bornes à cette superstition : il fut alors décrété que personne ne serait tenu pour saint après sa mort, avant que l'Evêque ne l'eut ainsi décidé dans un concile provincial et en présence du peuple ; on exigea en outre la confirmation du Pape. Le premier saint canonisé fut Udalric, Evêque d'Augsbourg, qui le fut par le

(1) Combien de morceaux de la vraie croix, de la couronne d'épine, de saints prépuces et d'autres reliques supposées, telle que la verge d'Aaron (à Venise), le serpent d'airain (à Milan), etc. ne se trouvent-ils pas dans différentes églises ? On montre en France et en Italie huit suaires ; chaque église prétend avoir le suaire authentique. A Rome et à Nuremberg on montre la lance de Longin ; reste à savoir quelle est la véritable, si véritable il y a. A Gènes on conserve le plat (prétendu) d'Agathe qui servit à la dernière cène. Ailleurs on fait voir les cruches qui ont servi au premier miracle du Christ, du lait de la Vierge, etc. Au couvent des Célestins près de Louvain on prétendait avoir une pièce d'argent de celles même que Judas avait reçues pour sa trahison. Je ne sais où on conserve les dés qui ont servi à jeter au sort la robe du juste crucifié. Au 9^me siècle deux religieux Bénédictins achetèrent à Rome et transportèrent dans le monastère de Manglieu en Auvergne le corps d'un empereur payen et le présentèrent comme celui de saint Sébastien ; on découvrit leur tromperie et ils en furent punis. (Acta SS. Ordin. Sancti Bened. sæc. 4, p. 402 et 403). Dans la dissertation sur la stc. Larme de Vendôme, Thiers parle de plusieurs autres fourberies semblables.

Pape Jean XV. (Mosheim Hist. Eccl. t. 2, p. 215). La grande facilité que des prêtres et des moines fourbes avaient à faire accroire au peuple simple de fausses légendes et de faux miracles, les porta également à faire des chartes de donations supposées : on a découvert une foule de ces pièces qui aujourd'hui sont faciles à reconnaître par les erreurs grossières et les fautes innombrables de chronologie qu'elles renferment.

Pour stimuler le zèle des personnes dévotes, et les forcer à dénouer le cordon de leurs bourses, les moines répandirent plus d'une fois le bruit de la fin prochaine du monde. Beaucoup d'esprits timorés, et ils l'étaient tous alors, croyant ne plus avoir besoin des biens terrestres, et voulant s'en assurer une place dans le ciel, firent don de toutes leurs possessions aux églises : « la fin du monde approche, est-il dit dans les chartes de ces donations, ses désastres s'accroissent ; déjà on en voit des signes certains. »

La *simonie* était un délit général, produit par l'avarice du clergé. Le Pape Etienne II et ses successeurs avaient inutilement combattu cet abus. Grégoire VII, en 1074, non seulement renouvela les lois de ses prédécesseurs, mais en porta encore de plus sévères contre la simonie. Le mal était trop enraciné, et les mœurs du clergé trop corrompues pour que ces défenses pussent avoir un effet salutaire. D'un autre côté, les Papes, tout en portant des lois contre la simonie, semblaient eux-mêmes encourager par leur propre exemple le mal qu'ils voulaient extirper : je parle ici de la *vente des indulgences* qui dégénéra en abus des plus crians, et fut une des causes majeures de la réforme au 16^{me} siècle (1). Ce fut le Pape Jean XXII qui introduisit en 1319 cet abus, source d'une foule de maux. Pour de l'argent, on put obtenir le pardon des crimes les plus affreux. Les curieux conservent encore dans leurs bibliothèques ces catalogues publiés par la cour de Rome où les crimes les plus atro-

(1) Ce fut la Bulle sur les indulgences, publiée par Léon X en 1515, qui produisit les premières prédications de Luther contre l'église romaine.

ceci, la sodomie, la bestialité, l'assassinat, le parricide sont taxés à telle ou telle somme, selon la gravité du délit. Ces catalogues portent pour titre : *Taxæ sacre cancellariæ apostolicæ ; et taxæ penitentiariæ, itidem apostolicæ.* (1) L'avidité du clergé fut portée si loin que, non content d'affirmer le confessionnal, de vendre la permission de vivre en concubinage, le droit de coucher avec sa femme la première nuit des noces, etc., il alla jusqu'à refuser la sépulture à ceux, qui dans leur testaments, avaient oublié de léguer quelque chose à l'église (2). Les héritiers du défunt étaient souvent dans la nécessité de demander à pouvoir tester à sa place en faveur de la dernière. Quelquefois, faute de pouvoir payer la somme demandée par l'église, le cadavre restait plusieurs jours sans sépulture, et les amis et parens du défunt étaient obligés d'aller quêter eux-mêmes jusqu'à ce qu'ils eussent de quoi fournir cette somme. Si un curé s'avisait d'enterrer un mort qui n'avait pas testé en faveur de l'église, il était puni comme

(1) La première édition imprimée de ces tarifs est de l'an 1515. par ordre de Léon X. Les titres les plus remarquables portent : de l'absolution pour simonie. De l'absolution pour cause d'homicide. Des parricides. De ceux qui tuent leurs femmes et leurs enfans. Des sacrilèges, des vols, des incendies, des parjures et autres crimes semblables.

Un des articles porte : L'absolution pour un prêtre concubinaire est taxée à 7 carlins.

Un autre : L'absolution pour celui qui connaît charnellement sa mère, sa sœur, ou quelqu'autre parente ou alliée, est taxée à 5 carlins.

Un autre article porte : Absolutio pro eo qui virginem defloravit, taxatur ad sex carlinos.

(2) « Les ecclésiastiques prenoient de l'argent pour le service des autels, pour l'administration des sacrements, pour la collation des ordres, pour la prédication, pour la permission de prêcher ; tout se vendoit, tout s'affermoit.

« Les Evêques exigeoient aussi de leurs Prêtres un cens annuel ; ils condamnoient à des amendes (toujours appliquées à leur profit) les incestueux, les gens peu exacts à payer la dîme et les Prêtres réputés négligens dans ce qui étoit réputé leur devoir, en un temps où tous les vrais devoirs étoient négligés et méconnus. Un canon du concile de Châlons-sur-Saône, tenu en 813, défend aux Evêques toutes ces exactions. » (Gaillard, Hist. de Charlem. t. 3, p. 867).

infracteur aux lois ecclésiastiques. (Dulaure, hist. de Paris, t. 3, p. 244) (1). « Les Evêques, dit St. Roin, prétendoient être en droit de se faire représenter les testaments; ils défendoient de donner la sépulture à ceux qui mouroient *ab intestat* ou qui n'avoient pas fait un legs à l'église, et les parents étoient obligés d'aller à l'official, qui commettoit un Prêtre, ou quelqu'autre personne ecclésiastique, pour réparer la faute du défunt et faire ce legs en son nom. . . . Quelques curés s'opposoient même à la profession de ceux qui vouloient se faire moines, jusqu'à ce qu'ils eussent payé les droits de sépulture, disant que puisqu'ils mouroient au monde pour la profession religieuse, il étoit juste qu'ils s'acquittassent de ce qu'ils auroient dûs, si on les avoit enterrés. . . . On publioit au prône et l'en affichoit à la porte de la paroisse l'excommunication contre le mort que sa famille avoit enterré dans un champ, ne pouvant ou ne voulant pas payer la somme exorbitante que l'église demandoit pour le laisser pourrir en terre bénit. Enfin, par arrêt du 13 Juin 1552, le parlement réprima ce scandale; quelques Evêques prétendirent que c'étoit toucher à l'encensoir; leurs ordonnances furent flétries et les contrevenans à l'arrêt furent poursuivis avec tant de vigueur, que peu à peu ces vexations cessèrent; ou que du moins on les exerça d'une façon plus honnête. » (St. Foix. Essais, etc. t. 1, p. 49, et les autorités qui y sont citées).

Tous les abus qui s'introduisirent dans l'église ne sont dûs qu'aux richesses, au pouvoir et aux privilèges trop nombreux qu'une dévotion mal placée

(1) En 1505 il y eut à Paris une sédition, parce qu'un curé refusa d'enterrer une marchande de fruits, avant d'avoir vu le testament qu'elle avait fait. En 1533, pendant la peste, un grand nombre de personnes restèrent plusieurs jours sans sépulture, faute d'avoir eu le temps de faire leur testament et d'avoir fait un legs à l'église. Le journal des règnes de Charles VI et de Charles VII dit sur l'an 1440, « que pendant quatre mois dans le cimetière des innocens on n'enterra ni petit, ni grand, et qu'on n'y fit recommandation pour personne, parce que maître Denis des Moulins, Evêque de Paris, en vouloit avoir trop grande somme d'argent ». (St. Foix, essais sur Paris, t. 1).

prodigua au clergé. Parmi les abus nombreux que nous avons à signaler, le *droit d'asile* et le *privilege de cléricature* ne furent pas les moindres. Le droit d'asile fut accordé, ou plutôt transféré des temples payens aux églises par Théodose I et Arcadius, et par Théodose II. Dans l'origine, les meurtriers involontaires seuls pouvaient jouir de ce privilège. Deux lois de Théodose, d'Arcadius et d'Honorius de l'an 392 et 398 défendent aux églises de donner asile aux débiteurs du fisc, aux meurtriers et aux criminels condamnés à mort. Un capitulaire de l'an 744 et un autre de l'an 774 décident que l'église ne peut donner asile à ceux qui ont commis des crimes capitaux. Ce fut Boniface V qui publia la bulle par laquelle tout criminel, fût-il coupable des plus grands forfaits, était soustrait au bras séculier, dès qu'il se réfugiait dans une église. On sait que c'est à ce criant abus que sont dûs en grande partie les nombreux assassinats qui se commettent en Italie. Les Français supprimèrent sagement le droit d'asile dans les états du Pape en 1810; mais à son avènement au pontificat, Léon XII n'eut rien de plus empressé que de rétablir un abus si odieux. Pour jouir du droit d'asile, il n'était pas nécessaire d'entrer dans l'église : il suffisait d'avoir mis le pied dans l'avant-cour (*atrium*). Une ordonnance de Clotaire II porte que s'il y a des églises qui manquent d'*atrium*, on marquera pour en tenir lieu, un espace de terre d'un arpent de chaque côté de ces édifices.

L'abus, connu sous le nom de *privilege de cléricature*, tire son origine du droit accordé aux chrétiens, au 3^me et au 4^me siècle, d'avoir leurs propres tribunaux. Si le clergé se montrait volontiers sévère et même cruel à l'égard des laïcs, il était d'autant plus indulgent à l'égard de ses membres : « il a été un temps, dit St. Foix que nous aimons à citer pour sa véracité et sa bonne foi, qu'en France (et en Belgique) non seulement tout *clerc*, mais même tout homme attaché à une église par quelque emploi, le bédeau, le sonneur de cloches, le balayeur, ne pouvoit être jugé que par des ecclésiastiques; c'est

ce qu'on appelloit le privilège de cléricature. Or les ecclésiastiques disoient qu'aucune puissance n'avoit droit sur la vie de quelqu'un qui s'étoit consacré à Dieu, et que d'ailleurs la charité chrétienne ne leur permettoit pas de condamner à mort; ainsi un clerc; quelques crimes qu'il eût commis, n'étoit jamais condamné qu'à des peines canoniques. » (Essais etc. t. 5, p. 182). Pour jouir de l'impunité, dans un temps où les mœurs étoient si corrompues et les crimes si nombreux, presque tous ceux qui avoient fait des études se procuraient le titre de *clercs* qui les affranchissoit de toute juridiction civile. « Les registres des tribunaux, dit Dulaure, offrent de très fréquents exemples de criminels arrêtés, qui échappent à la justice du roi, en montrant leurs lettres de cléricature ou leur *couronne*, c'est-à-dire, leur *tonsure*. » (Hist. de Paris, t. 4, p. 18). De cette manière plus d'un Maingrat et d'un Contrefato portèrent la tête haute en face des victimes de leur scélératesse (1).

Aussi long-temps que l'église fut pauvre et persécutée, ses ministres furent humbles et vertueux; mais dès qu'elle devint riche et puissante, dès que l'égalité eut disparu de son sein, pour faire place à une hiérarchie pompeuse, le clergé montra une arrogance et une morgue inconnues même aux prêtres du paganisme. Déjà Chilperic I disoit : « les revenus

(1) Voici un exemple des abus produits par le privilège de cléricature, en même tems qu'il servira à dépeindre les mœurs du clergé d'autrefois : « il est, dit le Pape Innocent III dans une lettre adressée en 1203 à l'abbé de St. Denis près de Paris, il est dans votre ville des prêtres qui, abusant du privilège cléréal, ~~parcourent~~ les rues pendant la nuit, se portent vers les maisons habitées par des femmes publiques, en enfoncent les portes, s'y précipitent avec violence, et se permettent les mêmes excès envers les filles des bourgeois. Ce qui fait naître des querelles et des séditions. Le prévôt et les justiciers, respectant les libertés de l'ordre cléréal, n'osent point mettre la main sur eux, et si vous, mon fils abbé, voulez arrêter ces désordres, aussitôt les coupables ont recours à l'appel; et, en invoquant notre autorité, ils déclinent votre juridiction, échappent au châtimement canonique, et continuent avec audace à se livrer à leurs habitudes déréglées. » (voyez Dulaure. Hist. de Paris, t. 2, p. 342).

du fisc sont très réduits ; toutes nos richesses ont passé aux églises. Ce ne sont plus les rois , mais les seuls Evêques qui règnent. Le trône a perdu ses prérogatives , les Evêques des cités les ont envahies. » (Grég. Taron. Hist. lib. 6 , c. 46). Un des décrets du concile de Mâcon portait : « que tout laïque qui rencontrerait en chemin un Prêtre ou un Diacre , lui présenterait le cou pour s'appuyer , que , si le laïque et le Prêtre étaient tous deux à cheval , le laïque s'arrêterait et saluerait révéremment le Prêtre , et qu'enfin , si le Prêtre était à pied et le laïque à cheval , le laïque descendrait et ne remonterait que lorsque l'ecclésiastique serait à une certaine distance. Le tout sous peine d'être interdit pendant aussi longtemps qu'il plairait au Métropolitain. » (St. Foix, Essai, t. 2 , p. 99). (1). St. Chrysostôme , St. Grégoire de Nazianze et autres écrivains ecclésiastiques de ce temps regardent la dignité sacerdotale comme bien élevée au-dessus de celle de souverain. A un dîner , auquel assista St. Martin de Tours , l'empereur Maxime, avant

(1) Ce fut dans ce même concile qu'on disputa longtemps pour savoir si la femme devait être classée parmi les êtres humains ; après longs débats ; les Evêques , partisans du beau sexe , l'emportèrent et la femme fut , à la pluralité des voix , jugée créature , humaine et digne d'entrer en paradis (Grég. Taron. hist. Francor. l. 8 , c. 20). Les Papes et les théologiens qui condamnèrent Virgile , Evêque de Salsbourg , et le célèbre Galilée , le premier pour avoir cru aux antipodes , le second pour avoir prouvé le mouvement de la terre autour du Soleil , auraient dignement figuré à ce concile.

Il est à remarquer que les Conciles et les Pères de l'église ont toujours montré de la défiance et de l'aversion pour les femmes. Le concile de Nicée , tenu en 325 , les exclut des églises dans le tems de leurs maladies périodiques. St. Chrysostôme ne sait trouver des épithètes assez injurieuses pour qualifier la femme : *quid est mulier* , dit-il , *nisi amicitia inimica , ineffabilis poena , necessarium malum , naturalis tentatio , desiderabilis calamitas , domesticum periculum , delectabile detrimentum , mali naturâ boni decore depicta*. (Homil. II. 5). Le Pape Grégoire I défendit aux femmes d'habiter dans le voisinage des couvens d'hommes , et le 4^{me} concile de Tolède livre la concubine de tout clerc à l'Evêque pour être vendue. Innocent III dans un concile parla des femmes en termes les plus outrageans.

de boire, fit avancer sa coupe à St. Martin : celui-ci, après avoir bu, au lieu de la présenter à l'empereur qui avançait la main pour la recevoir, la donna à un Prêtre assis près de lui : *Sed Martinus ubi ebibit, pateram presbytero suo tradidit, nullum scilicet existimans digniorem, qui post se biberet.* (Sulp. Sev. vita Mart. c. 20). Les Evêques, qui avaient obtenu le droit d'occuper le première rang aux assemblées nationales aux champs de Mars, ne se contentèrent pas d'excommunier les souverains qui leur déplaisaient ou qui refusaient d'obéir à leurs ordres, mais osèrent même plus d'une fois les déposer et disposer de leur trône (1). Sans étaler ici la longue liste de Papes qui donnèrent dans cet abus, sur-tout depuis le pontificat de l'ambitieux Grégoire VII, ne parlons que de quelques souverains de la France et de la Belgique qui se soumirent bénévolement au joug ignoble de leur clergé. Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne, fut déposé à Compiègne par son clergé rebelle, ayant à sa tête Ebon Archevêque de Reims, et fut soumis à une pénitence des plus ignominieuses : « parmi les crimes dont on le chargea, dit Gaillard, et dont il se laissoit charger, étoit celui d'avoir fait la guerre en carême ; car en tout autre temps la guerre, aux yeux du clergé même, étoit une action louable et glorieuse, dont il ne falloit s'abstenir en carême que par mortification..... Louis-le-Débonnaire lut à haute voix cet écrit infamant (son acte d'accusation), et le remit aux Evêques qui le posèrent sur l'autel; il demanda pardon publiquement à ses fils de leur avoir fait la guerre; puis il se prosterna devant l'autel sur une haire : les Evêques lui détachèrent

(1) En 752 les Prélats et les grands déposèrent à Soissons le roi Childéric et donnèrent la couronne à Pepin, maire du palais. Pepin envoya Burchard, Evêque de Wurtsbourg, auprès du Pape Zacharie pour lui proposer cette question, « lequel devait être roi, ou celui qui en avait le nom sans en faire les fonctions, ou celui qui en remplissait les fonctions sans en avoir le nom ». Le Pape décida que le nom devait suivre la chose, en conséquence Pepin fit sacré des mains de St. Boniface, légat du Pape. Si cette décision papale avait toujours fait loi, le nombre des rois déposés serait bien considérable.

sa ceinture militaire , le dépouillèrent de ses vêtements et le revêtirent de l'habit de pénitent. » (Hist. de Charlemagne , t. 4 , p. 35 , 1^{re} édit.) Venilon , Archevêque de Sens , excommunia et déposa Charles-le-Chauve , et ce prince , au lieu d'user de son pouvoir royal et de punir avec la dernière rigueur un prêtre rebelle et parjure , eut la faiblesse d'écrire un mémoire justificatif contre Venilon , dans lequel il dit : « qu'il ne devait pas être déposé sans avoir au moins eu le droit de comparaître et de se justifier devant les Evêques qui l'avaient sacré *et qui sont les trônes de Dieu , par lesquels il prononce ses jugemens ;* qu'il a toujours été prêt à se soumettre aux corrections et aux punitions qu'ils lui infligeraient , et qu'il a encore pour eux présentement la plus grande soumission » (1). On trouve au reste le sort de ce prince peu à plaindre , lorsqu'on lui voit porter une loi par laquelle il soumet au jugement des Evêques les rois prévaricateurs. (1 capitul. Caroli Calvi. tit. 31 , c. 12). Par une autre loi un roi qui aurait fait alliance avec un prince excommunié ou accordé sa protection à des excommuniés , était excommunié lui-même. (Ibid. t. 35 , c. 5 , Aimoin. l. 5 , c. 12 , de Buat les Origines t. 1 , p. 261). Doit-on s'étonner après les exemples que nous venons de rapporter , que les Papes enhardis par la faiblesse et les condescendances des souverains , aient osé publier cette fameuse décrétale qui déclare , *que les empereurs et les souverains ne doivent pas commander , mais obéir aux Pontifes* (2) ? « Les Prêtres , dit Grégoire VII , sont les pères et les maîtres des fidèles , des princes et des rois. Un fils prétend-il régner sur son père , un disciple sur son maître ? bien

(1) *Quod consecratione vel regni sublimitate supplantari vel projici à nullo debueram , saltem sine audientia Episcoporum quorum ministerio in regem sum consecratus , et qui throni Dei sunt dicti ; in quibus Deus sedet et per quos sua decernit judicia ; quorum paternis correctionibus et castigatoriis judiciis me subdicere fui paratus et in præsenti sum subditus* (Libel. Adv. Venilonem apud Duchesne t. 2 , p. 436).

(2) *Imperatores et principes debent Pontificibus subesse non præsesse.* (Decret. Gratiani , I pars , distinct. 69 , c. 7 , 8 , 11 — 14 , 2 , pars , caus. 15 , quest. 6 , c. 4 , 5. Decret. Bonifac. 8 , extravag. communium. l. 1 , de majoritate et obedientia , c. 1).

éloigné de tomber dans un si misérable délire, l'empereur Constantin, au concile de Nicée ne prit place qu'après tous les Evêques : *il les appela des dieux*, et reconnut qu'il dépendait de leur autorité. » Tu connais la puissance des Pontifes, écrivait Innocent (1) à Philippe Auguste, tu sais qu'elle domine les rois et les couronnes. La doctrine de Grégoire VII, était que le Pape seul peut se revêtir des attributs de l'empire, que tous les princes doivent lui baiser les pieds, que son nom seul est à prononcer dans les églises, que c'est l'unique nom dans le monde, qu'il peut déposer les empereurs, que personne ne peut infirmer ses sentences et qu'il peut abroger celles de tout le monde, qu'il ne doit être jugé par personne, qu'il peut dégager les sujets des mauvais princes de tout serment de fidélité, etc. (Toulotte. Hist. de la Barbarie, t. 3, p. 73 et suiv.) (2).

(1) St. Optat de Milevie est loin d'avoir l'ambition des prélats de son temps, lorsqu'il reconnaît que personne n'est au-dessus de l'empereur, et que l'église est dans l'état, et non pas l'état dans l'église : *Non respublica est in ecclesia, sed ecclesia in republica est, i. e. in imperio romano.*

Cum super imperatorem non sit nisi solus Deus, qui fecit imperatorem, dum se Donatus super imperatorem extollit, jam quasi hominum excesserat metas, ut prope se Deum, non hominem aestimaret, non reverendo eum, qui post Deum ab hominibus tenebatur. (Gieseler. Lehrbuch der Kirchengeschichte).

(2) Au 13^{me} siècle les barons français dressèrent une charte ainsi conçue : « le clergé superstitieux ne considère pas que les terres de France ont été converties au christianisme par les barons de Charlemagne; les clercs nous ont d'abord séduits par une humilité artificieuse; incontinent ils envahissent les châteaux que nous avons bâtis, et absorbent la juridiction des princes séculiers, en sorte que les enfans des serfs jugent ainsi, selon leurs lois, les hommes libres; comme si, d'après nos coutumes, ce n'était pas à nous qu'appartient une telle juridiction; c'est pourquoi nous, qui sommes les nobles hommes du royaume, considérant qu'il a été conquis, non par le droit civil, ni par l'arrogance des clercs, mais par l'épée des barons, défendons que personne n'invoque leur justice, sauf en ces trois cas : l'hérésie, le mariage et l'usure, sous peine de la perte d'un membre; ainsi notre patrimoine se relevera et les clercs, longtemps enrichis à nos dépens, seront ramenés à l'état de l'église primitive et à la vie contemplative; alors peut-être ils nous feront voir les miracles qui ont disparu depuis longtemps. » (Revue encycl. t. 49, p. 285).

Si le plus souvent le clergé se montrait rebelle à ses souverains temporels , parfois aussi , quand son intérêt l'exigeait , il montrait une condescendance coupable , louait les actes d'un tyran et commandait l'obéissance passive aux ordres d'un despote. Je ne citerai qu'un exemple , et puisé encore dans l'histoire d'un bon prêtre et d'un saint : un certain Claudius coupable de sacrilège avait emprunté de l'argent pour acheter un évêché. Clovis qui en était le vendeur chargea st. Remi de cette vente. St. Remi ~~se~~ donna à trois Evêques , Heraclius de Paris , Léon de Sens et Théodore d'Auxerre de sacrer Claudius Evêque. Ces trois Evêques scandalisés de la conduite de St. Remi , refusèrent d'obéir et lui firent de vives réproches. St. Remi leur répond qu'il n'a pas été corrompu par des présens et qu'il n'a fait qu'obéir *à ce roi , défenseur et propagateur de la foi catholique* : « vous m'écrivez , dit-il , que ses ordres sont en opposition avec les lois canoniques : exercez-vous donc le souverain sacerdoce pour en décider ainsi ? Ne doit-on pas obéir aux ordres du chef des régions , du protecteur de la patrie , du triomphateur des nations ? (Dulaure Hist. de Paris , t. 1 , p. 326). Les chapitres 7 , 8 , 9 et 10 de la *Politique tirée de l'écriture* par Bossuet sont dignes en tout de Machiavel. Le clergé ambitieux et avide ne craignit point de laisser violer la constitution primitive et la liberté de l'église par des princes qui se montraient leurs bienfaiteurs. Aussi longtems que l'église fut pauvre et persécutée , elle fut libre et ne dépendit que d'elle-même. Dès que les empereurs chrétiens lui accordèrent des privilèges et la comblèrent de richesses , elle cessa d'être indépendante. Constantin et ses successeurs s'arrogèrent le droit de convoquer et de présider des conciles (1) , de

(1) Les Evêques assemblés au concile de Francfort pour décider des opinions d'Elipand , Archevêque de Tolède , et de Felix , Evêque d'Urgel , déclarèrent que c'est par ordre et sous la présidence de Charlemagne qu'ils ont traité les objets proposés à leur délibération : *Congregatis præcipiente et præsidente piissimo et gloriosissimo domino nostro Carolo rege.*

décider sur les dogmes de la foi , de nommer ou de confirmer des Evêques , même de faire un trafic de ce droit , comme nous venons de voir tout à l'heure.

Nous pouvons encore placer parmi les abus qui s'introduisirent au moyen âge dans l'église, celui qu'on fit de l'*excommunication*. L'excommunication remonte à des tems très reculés. Elle était en usage chez les Grecs , les Romains , les Juifs , les Gaulois et autres peuples de l'antiquité (1). L'excommunication ne se prononçait chez les premiers chrétiens que pour des fautes graves , et quand le coupable, après plusieurs avertissemens , persistait dans ses erreurs. C'étaient le chef et les docteurs de la communauté qui dénonçaient au peuple les membres qu'ils croyaient indignes de la communion et , après mûr examen , le peuple prononçait la sentence. On ne prononçait pas , comme on fit dans la suite , des imprécations horribles contre les coupables , mais on se contentait simplement de les priver de la communion des fidèles. Ceux qui montraient du repentir et désiraient rentrer dans la communauté , devaient subir une longue pénitence , à la fin de laquelle, ils étaient réhabilités par l'imposition des mains de l'Evêque et du peuple. Les relaps seul ne pouvaient plus rentrer dans le sein de l'église. Dans la suite les peines prononcées contre l'excommunié, furent des plus terribles. Un homme en *pénitence publique* était suspendu de toutes fonctions civiles , militaires et domestiques ; il ne pouvait se faire la barbe , ni couper ses cheveux , ni se laver , ni changer de linge : toute communication avec lui était défendue. On sonnait les cloches à chaque heure du jour , et principalement la cloche du chœur , appelée cloche en colère , *campana*

(1) Les Atlantes , incommodés par l'ardeur du soleil , payaient un prêtre pour l'excommunier chaque matin. César dit que les Druides interdisaient les sacrifices à ceux qui refusaient de se soumettre à leurs sentences judiciaires ; que ceux qui avaient été interdits étaient réputés impies et scélérats , qu'ils ne pouvaient plus ni plaider ni témoigner en justice et que tout le monde les fuyait de crainte que leur abord et leur entretien ne portassent malheur.

irata (1). « On déposait, dit Dulaure, les reliques des saints, le crucifix par terre; on les déposait sur des épines. Dans la suite on donna de l'extension à cette cérémonie sacrilège; on jeta par terre avec effort les reliques, les images des saints, de la vierge, le crucifix, le livre des évangiles; on alluma, on éteignit et on jeta à terre des cierges, en prononçant les malédictions, les imprécations les plus horribles, les plus recherchées contre les brigands féodaux. On alla plus loin encore; on traîna les statues des saints, de la vierge, et le crucifix autour de l'église; et suivant l'antique usage des payens, qui, lorsqu'ils souffraient de quelques calamités, injuriaient et frappaient les statues de leurs dieux, on injuria, on frappa les statues des saints, on frappa leurs tombeaux et les autels qui contenaient leurs reliques, afin de reveiller leur vertu assoupie ou d'exciter leur colère contre les envahisseurs des biens des églises où ils recevaient un culte.

« Raoul Tortaire raconte qu'un seigneur nommé

(1) Voici comme Capéfigue décrit, dans sa belle Histoire de Philippe Auguste, la manière dont se prononça l'excommunication de ce roi : « le 6 Décembre, les Evêques et les prêtres assemblés parurent chacun un flambeau de poix à la main. Dans le silence de la nuit, les clercs entonnèrent d'une voix lugubre le *miserere* et les prières adressées, au nom des coupables, au Dieu des miséricordes; les vitraux de l'église, où était représentée la passion du sauveur, en Synope, gueule, sable et azur, repetaient les sons tristes et monotones du plein-chant, et les cloches, qu'on entendait pour la dernière fois, sonnèrent comme pour les agonisants et les morts. Le Christ des autels était voilé; on avait consumé dans les flammes les dernières hosties consacrées, et descendu dans les caveaux les corps saints et les images des patrons des églises. En présence du peuple assemblé, le légat revêtu d'une étole violette, en usage le jour de la passion ou des morts, éleva la voix et annonça à la multitude à genoux, qu'au nom de Jésus-Christ, tous les domaines du roi de France étaient mis en interdit jusqu'à ce qu'il cessât son commerce adultère avec Agnès de Meranie, sa concubine. On entendit alors dans l'église un profond gémissement; les vieillards pleuraient à chaudes larmes; il semblait que l'heure du jugement dernier fût arrivée; et qu'on allait paraître devant Dieu sans aucun des secours de l'église » (t. 2, p. 141).

Adalard , avoué de l'église d'Arvincourt , au lieu de protéger cette église , en pillait tous les biens , et qu'une femme de ce lieu indignée de cette iniquité alla à l'église , leva les draperies qui couvraient l'autel , et le frappa vigoureusement , en apostrophant ainsi le patron Saint Benoit : Benoit , vieux paresseux , es-tu tombé en léthargie ? que fait tu là ? tu dors ? pourquoi souffres-tu que ceux qui te servent soient accablés d'outrages ? Ce seigneur , ajoute cet écrivain , fut bientôt puni de son brigandage impie. » (Dulaure , hist. de Paris , t. 2 , p. 145 , t. 3 , p. 248). Les formules des prières appelées *oris à Dieu* , *cris de tribulations* , et les malédictions prononcées contre les excommuniés , étaient des plus énergiques : quoi de plus terrible que l'anathème lancé contre Hervé Evêque de Reims , contre Baudouin , comte de Flandre , et contre les assassins de Foulques , prédécesseur d'Hervé (1). « Nous

(1) *Ipsos a Sanctæ Matris ecclesiæ Gremio segregamus , et perpetuæ maledictionis anathemate condemnamus... sint maledicti in agro : maledictæ reliquiæ eorum et fructus terræ illorum ; armenta boum suorum et greges ovium suarum... maledicti sint ingredientes et egredientes , sintque in domo maledicti , in agro profugi : intestina in secessu perdant... nullus ergo eis christianus vel ave dicat :... sepultura asini sepeliantur et in sterquilinum super faciem terræ sint etc.* (D. Bouquet recueil des historiens de France tom. 9. Notes de Lebroussart sur Oudegherst t. 1 , p. 149). Une formule d'excommunication non moins terrible est celle dont les moines du monastère de Souvigni en France menacèrent Aymond , sire de Bourbon , en cas qu'il tentât de révoquer les donations que son père et lui avaient faites à ce monastère. Ce seigneur promet , « que ni lui ni ses parens ne reviendront contre la donation de son père , à peine d'encourir la colère de Dieu , d'être foudroyés comme anathèmes , d'être damnés comme Judas , qui a trahi Jésus-Christ , de recevoir le même châtiment que Coré , Dathan et Abiron , que la terre ensevelit tout vifs , d'être mis au nombre de ceux qui disent à Dieu : Seigneur , retirez-vous de nous. Que pendant tout le temps de sa vie , le réfractaire soit accablé de malédictions , à la ville comme à la campagne ; que ses reliques soient maudites , que le fruit de son ventre soit maudit ; que les fruits de sa terre soient maudits ; qu'il soit maudit en entrant , qu'il soit maudit en sortant ; que le Seigneur l'afflige de faim , de disette dans tous les ouvrages de ses mains , juequ'à ce qu'il soit abattu et perdu , à cause de sa témérité

les séparons du sein de l'église , y est-il dit , et les maudissons à jamais . . . Qu'ils soient maudits dans les cités , maudits dans les campagnes ; maudit soit leur foyer (horreum), maudites soient leurs restes ; maudites soient les fruits de leur terre ; maudits soient les troupeaux de leur étable . . . Maudits soient-ils en entrant et en sortant ; qu'ils soient maudits dans leurs

de s'élever contre Dieu , en envahissant les choses qui lui sont dédiées ; que le Seigneur le frappe de pauvreté , de fièvre maligne , de froid , de chaud , d'air corrompue ; qu'il tombe devant ses ennemis et que son cadavre devienne la proie des oiseaux du ciel et des animaux de la terre ; que Dieu l'afflige d'un ulcère malin et de la gale ; qu'il soit couvert de lèpre , depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête ; qu'il passe toute sa vie à se défendre de la calomnie ; qu'il soit opprimé par la violence ; qu'il ne se trouve personne qui puisse l'en délivrer et que tous ses adhérens soient aussi condamnés et damnés avec lui ; que toutes les malédictions prononcées et contenues dans la Sainte Écriture tombent sur leurs têtes et qu'il soient effacés de la mémoire des vivans. *Ainsi soit-il ; ainsi soit fait ; ainsi soit fait*, jusqu'à ce qu'ils se soient amendés de leurs fautes. » « Aujourd'hui, (1790), ajoute l'auteur peu dévot qui rapporte cet anathème si peu charitable , ces mots n'épouvantent personne et on s'emparera des biens de l'abbaye de Souvigni , sans que ceux qui en profiteront en soient pour cela plus malades ». (Dulaure. Descript. hist. de la France t. 6 , p. 31). Il se trouvait sans doute déjà alors *des esprit forts* qui tenaient fort peu compte de ces menaces religieuses , mais les conciles y avaient pourvu. Le concile tenu à Anse dans le Lyonnais , en 1299 porte que : « ceux qui auront vécu sous le lien de l'excommunication , sans se faire absoudre et qui se moquent des foudres de l'église , en disant *qu'ils boivent et mangent tout aussi bien que s'ils n'étoient pas excommuniés et que leurs champs prospèrent également* , seront admonestés par l'official de se faire absoudre dans dix jours , si non ils seront appréhendés au corps et leurs biens saisis , et le Seigneur qui refusera de prêter la main audit official , sera excommunié ». « Joinville , historien de St. Louis rapporte que les Prélats de France représentèrent à St. Louis , qu'il laissait perdre la chrétienté , parceque personne ne se souciait plus d'être absous des excommunications , et que le roi aurait dû ordonner à ses juges de contraindre tout homme excommunié à se faire absoudre dans l'an et le jour. St. Louis répondit qu'il en était d'accord pourvu que les juges trouvassent l'excommunication juste ; mais les Evêques prétendirent qu'il n'appartenait pas aux laïques de juger de la justice de leurs censures. » (S. Foix , Essais histor. sur Paris , t. 2 , p. 160).

propres demeures , et vagabonds au dehors ; *qu'ils repandent leurs intestins en marchant* ; ... qu'aucun chrétien ne leur donne le salut ; ... que leurs cadavres soient jetés à la voirie et pourrissent à la surface de la terre , etc. Qu'on juge de l'effet de semblables imprécations dans un siècle de superstition et de fanatisme religieux ! « L'horreur pour un excommunié dit St. Foix , étoit telle qu'une fille de joie avec qui *Eudes le Pelletier* avoit passé quelques momens , ayant appris quelques jours après , qu'il étoit excommunié depuis six mois , fut si saisie , qu'elle tomba dans des convulsions qui firent craindre pour sa vie : elle en guérit par l'intercession d'un saint diacre. » (Essais etc. t. 2, p. 160). C'est par l'excommunication , arme alors si terrible , que les Papes ont pu et osé prétendre au droit de créer et de déposer les rois. Qui est-ce qui ne connaît pas le sort malheureux d'un Henri IV , empereur d'Allemagne , et d'un Robert , roi de France ? Robert fut excommunié par Grégoire V en 998 pour avoir épousé sa cousine Germanie. Tous ses sujets l'abandonnèrent et à peine resta-t-il auprès de lui deux domestiques : « il ne lui resta , dit Pierre Damien , Cardinal et écrivain du 11^m siècle , que deux chétifs serviteurs chargés de sa nourriture : encore regardaient-ils abominables les vases dont ce roi se servait pour manger et boire et jetaient-ils au feu les restes de ses repas. » (Epist. Petri Damiani. Recueil des Histor. de France, t. 10 , p. 492).

Non seulement pour avoir empiété sur les droits ou les propriétés de l'église on encourait l'excommunication , mais des pays et des villes entiers étaient mis en interdit parceque leur souverain avait déclaré la guerre , même la plus juste , à un Evêque ou autre prince ecclésiastique , et quelquefois même pour le fait d'un simple particulier. C'est ce qui arriva plus d'une fois à l'égard du duché de Brabant dans les guerres fréquentes des ducs contre les Evêques de Liège. Alors le service divin cessait partout dans le lieu frappé d'anathème ; on n'administrait plus le baptême ; les autels étaient dépouillés ; les malades mourraient sans confession ; les morts étaient pri-

vés de sépulture (1) ; les mariages étaient suspendus et le mari ne pouvait plus remplir le devoir conjugal ; il était défendu aux personnes qui se rencontraient de se donner un baiser en se saluant ; les tribunaux restaient fermés ; les médecins ne visitaient plus les malades , etc. etc. ; en un mot un deuil universel regnait sur la contrée *réprouvée* , qui tombait sous l'anarchie et en subissait toutes les suites déplorables. « Si l'on avoit quelques intérêts civils à démêler avec des ecclésiastiques ; si on les appeloit devant le juge séculier , ils excommunioient aussi-tôt et leur partie et le juge séculier qui osoit les citer à son tribunal ; ils prêchoient en même tems qu'il était permis de piller les biens d'un excommunié , jusqu'à ce qu'il fut absous , et cette absolution ne se donnoit pas à bon marché. Ces attentats contre la société étoient d'autant plus crians , que le clergé prétendoit que l'autorité royale devoit tenir la main à l'exécution de ses censures , tandis qu'il ne voulait pas que le roi fit examiner si elles avoient été justement et légitimement prononcées. » (St. Foix , Essais etc. t. 2 , p. 160). Si souvent on faisait un abus criant de l'excommunication , il faut avouer , si on veut être impartial , que d'un autre côté cette arme spirituelle produisit quelquefois un effet très salulaire. La menace des foudres de l'église contre ceux qui attaquaient les biens , et les terres dépendantes des églises et des monastères , retenait souvent les seigneurs féodaux aussi superstitieux que spoliateurs , et procurait une certaine sécurité aux habitans du territoire ecclésiastique : de là l'accroissement de la population autour des abbayes , où venaient encore se réfugier une foule de serfs tyrannisés par leurs seigneurs , et la formation de nombre de villes et de bourgades , tant en Belgique qu'ailleurs. La crainte de l'excommunication produisit encore l'observation

(1) Les Liégeois ayant inhumé en terre sainte l'empereur Henri IV excommunié , furent aussi-tôt frappé d'interdit par le Pape et cet interdit ne fut levé que lorsque les Liégeois eurent déterré le corps d'Henri IV , qui fut mis en un cercueil de pierre et transporté à Spire.

de cette belle institution de la *trêve de Dieu* (1).

Du tems du fameux démagogue Artevelde, les Flamands promirent sur serment et sous peine d'excommunication de ne pas porter les armes contre les Français. Ce fut pour cette raison qu'Artevelde engagea Edouard III, roi d'Angleterre, à prendre le titre et les armes des rois de France : par cette fourberie les Flamands se crurent déliés de leur serment. Maximilien, roi des Romains, défendit par ordonnance du 20 Mai 1497 de contracter et de faire des actes en s'obligeant sous la peine d'excommunication. Les créanciers insolvable étaient excommuniés. Ce qui fut moins bien, c'est qu'on anathémisait aussi les rats, les sauterelles et autres animaux nuisibles (2).

En 1745 l'avocat Vandersmissen à Gand fut publiquement excommunié pour ne pas avoir tenu ses pâques !

(1) En 1034 un Evêque prétendit avoir reçu une lettre tombée du ciel, dans laquelle Dieu ordonnait aux guerriers de déposer les armes ; aux victimes de leurs brigandages, de ne pas chercher à s'en venger ; aux parens, de ne pas tirer vengeance des outrages faits à un membre de la famille ; de jeûner les vendredis au pain et à l'eau et de faire maigre les samedis etc. (Balderici Chron.). Plusieurs conciles s'assemblèrent alors dans la Provence, en Bourgogne, et ailleurs à l'effet de faire observer ces commandemens. Les seigneurs vinrent en foule à ces assemblées pour prêter serment sur les reliques, tandis que le peuple, levant les mains au ciel, criait : *la paix ! la paix !* Dans quelques-uns de ces conciles on fit jurer aux seigneurs d'observer la paix pendant cinq ans. Ces sermens furent bientôt oubliés et violés ; ce qui engagea en 1041 un nouveau concile, assemblé à Elne à trois lieues de Perpignan, à défendre aux seigneurs, sous peine d'excommunication, de guerroyer ou de ravager les terres de leurs ennemis depuis le mercredi soir de chaque semaine jusqu'au lundi matin de la semaine suivante : cette institution fut appelée *Trêve de Dieu*.

(2) On peut voir dans le *Magasin pittoresque*, t. 1, p. 35, plusieurs exemples de mulots, chenilles, becmares et sangues excommuniés solennellement.



CHAPITRE V.

Corruption des mœurs du clergé au moyen âge. — Plaintes des pères de l'église et autres écrivains. — Satyres des troubadours ; ordonnances des souverains et des conciles contre cette dissolution. — Passion des ecclésiastiques pour la chasse et la guerre ; défenses inutiles à cet égard ; moyen employé par les Prêtres-guerriers pour éluder les canons de l'église. — Ignorance du clergé au moyen âge ; triste état des études et des sciences ; à qui doit être imputée la décadence des sciences et des arts. — Mariage des Prêtres ; défense de se marier faite au clergé ; abus né de cette défense. — Mœurs de la cour de Rome et d'Alexandre VI.

Il n'est pas étonnant que les trop grandes richesses du clergé , jointes à l'ignorance et à la barbarie des siècles du moyen âge , portassent les mœurs des ecclésiastiques à un tel point de dissolution , que nous aurions peine à y ajouter foi , si les témoignages unanimes des auteurs les plus graves et les plus religieux , n'étaient là pour attester la vérité. Depuis les Pères de l'église du 8^me siècle jusqu'à nos troubadours (1) et nos rhétoriciens , il n'y a qu'une voix

(1) Voyez la Sirvente de Germonde , dame de Montpellier , sur la fausseté de Rome (Revue encyclop. tom. 49 , p. 282). L'ennemi le plus acharné du clergé pourrait-il s'exprimer en termes plus forts que ne le font plusieurs autres troubadours dans des sirventes rapportées par Raynouard (poésies originales des Troubadours) et Capesigue ? « Une faible et vile multitude , couverte de surplis , qui jamais ne fit un pas en avant pour combattre , enlève aux nobles hommes leurs tours et leurs palais : le bouc attaque hardiment le loup , la perdrix poursuit l'autour , la charrue va devant le bœuf , et Noël avant le nouvel an. Le félon Evêque de Clermont ne fournit une bière à ses amis morts qu'au prix de mille sous ; il aime la belle femme d'un pêcheur et il la prend souvent pour un beau poisson. C'est le Pape qui règne. Il ne cherche qu'à fomentier des troubles ; tel est l'usage des gens d'église , quand ils trouvent un empereur puissant , de se soumettre humblement à ses ordres , et de l'accabler quand ils le voyent décheoir. Dis donc , Seigneur Evêque , tu ne seras jamais sage qu'on ne t'aie rendu eunuque , et déjà plus de quarante filles sont devenues mères. . . . L'archevêque d'Arles fait

à cet égard. Personne n'ignore que cette dépravation du clergé fut une des principales causes de la réforme au 16^{me} siècle. Avant Erasme, Luther, Hutten et autres réformateurs, on avait déjà joué les moines et les prêtres sur la place publique dans les farces et les mystères (1). Le luxe, l'orgueil, l'avarice, la

continuellement la guerre, opprime les citoyens et les met en prison, et pour comble de fausseté les excommunie, les absout, le tout pour de l'argent. Pour de l'argent il fit mourir Jonquère en prison sans qu'on ait pu en savoir d'autre cause. » Telles sont les plaintes des troubadours Guillaume Rainole, Guillaume de Pergodan et Bertrand d'Alamanon (Capefigue, Hist. de Phil. Aug. t. 1, p. 14). Un autre troubadour du 13^{me} siècle, Bertrand des sires de Marseille, s'exprime d'une manière non moins hardie : « Ah ! faux clergé, dit-il, traître, menteur, parjure, débauché, tu commets chaque jour tant de désordres publics, que le monde en est dans les troubles et la confusion. Saint Pierre n'eut jamais rentes ni châteaux, ni domaines; jamais il ne prononça excommunication ou interdit. Qu'on ne croye pas que je censure tous les ecclésiastiques, il y en a des bons; mais la plupart refusent de donner pour le Christ leurs riches habits de couleur et leur vaisselle d'argent; ils n'ont d'ardeur que pour le jeu d'amour, ils n'ont pas d'autre Dieu; je trouve tant de gens d'église qui ne brillent que par leur magnificence, et qui marient à leur neveu la fille qu'ils ont eu de leur mie. » Le troubadour Guillaume Figueira est encore plus audacieux : « si le Saint-Esprit écoute mes vœux, je te briserais le bec, Rome, en qui la perfidie des Grecs est réunie; je sais qu'on me voudra du mal de ce que je fais une sirvente contre cette gent fausse et mal apprise, qui est la source de toute décadence. » (Capefigue, tom. 1, p. 41; tom. 3, p. 10, et suiv.).

Dulaure, dans son Histoire de Paris, rapporte quelques scènes d'une pièce célèbre du 15^{me} siècle, où l'église romaine est jouée sous le nom de *mère sotté*. Le plus acharné des troubadours contre le clergé, fut, sans contredit, Pierre Cardinal. (Voyez Capefigue, tom. 4).

(1) Mailard, curé de Paris au 15^{me} siècle, attaque vivement les mœurs des Prêtres dans ses sermons si célèbres par leur burlesque et leur naïveté. « Lorsqu'un Evêque ou un Abbé, dit-il, fréquente une maison, les personnes qui l'habitent sont diffamées. » « Aujourd'hui, dit-il ailleurs, les ecclésiastiques sont plus scandaleux que les séculiers; ils les surpassent en infamies et en turpitudes. » Dans un autre sermon : « il existe en enfer quarante mille Prêtres, autant de marchands, autant de riches oppresseurs des pauvres. » Voyez dans Dulaure, Histoire de Paris t. 4, plusieurs autres allocutions semblables et non moins curieuses. « La plupart

débauche, l'ignorance sont les vices ordinaires que leur imputent les historiens. Déjà St. Jérôme se plaint amèrement des mœurs du clergé de son tems. Dans un capitulaire de l'an 769, Charlemagne défend aux Evêques d'aller à la chasse, de répandre le sang des hommes, païens ou chrétiens, et d'avoir plusieurs épouses (*plures uxores*). Dans un capitulaire de 801 il leur défend de porter les armes des guerriers, d'avoir des femmes étrangères avec eux, de fréquenter les cabarets, de s'enivrer et de forcer les autres à imiter leur crapule. (Balusii capitul. t. 1, col. 191). Dans son capitulaire de 811 il reproche aux Evêques de vivre avec des concubines, de se mêler d'affaires séculières et d'employer la violence pour obliger les laïcs à se faire prêtres, chanoines ou moines (*ibid.* col. 479). Dans un autre capitulaire il reproche aux ecclésiastiques leur gourmandise et leur ivrognerie : « ces hommes, dit-il, qui font les dévots et les saints, n'ont pas honte de rester à table jusqu'au milieu de la nuit; et gorgés de vivres et de vin, ils se rendent en cet état à l'église. Ils ne célèbrent ni le jour ni la nuit le service divin, auquel ils sont obligés. Quelques uns restent à table et s'y endorment. Avant leur ordination ces Prêtres sont toujours pauvres; mais bientôt après on les voit acheter des alleux, des esclaves et autres biens; ils ne récitent aucune prière, ne font usage d'aucun livre; ils ne remplissent aucun des devoirs de leur ministère; ils ne vivent que d'iniquités, d'oppressions et de rapines (*ibid.* col. 531, 532. Dulaure, hist. de Paris, t. 1, p. 456). Gérard, Evêque de Cambrai, écrivait en 1030 à Liduin, Abbé de St. Vaast à Arras : « voici ce qu'on dit de nous, ministres de l'église : ceux qui se font appeler les pasteurs du

des séculiers méprisaient tellement les ecclésiastiques, qu'ils disaient par imprécation : *j'aimerais mieux être prêtre que d'avoir fait telle chose*. Les ecclésiastiques n'osaient se montrer en public, à cause de la haine qu'on leur portait, et tâchaient de déguiser leur état en cachant leur couronne (tonsure) qu'ils couvraient avec les cheveux de derrière la tête etc. » (Hist. génér. du Languedoc, par un religieux bénédictin t. 3, liv. 21, p. 129; Dulaure t. 3, p. 243).

peuple ne sont point de vrais pasteurs : ils sont des loups ; ils vivent des péchés du peuple ; l'impôt quotidien qu'ils perçoivent forme un des revenus de l'église ; ils ne s'occupent ni de prier avec zèle ni de prêcher ; ils ne se donnent aucune peine. Arrive-t-il quelques calamités comme mortalité, peste, famine, c'est à nous qu'on les attribue ; c'est dans le sanctuaire qu'est l'origine de ces maux. Nous ne pouvons nous dissimuler que , parmi les reproches amers qu'on nous adresse chaque jour , il en est beaucoup qui sont mérités , et , comme le dit saint Grégoire , le monde est rempli de prêtres , mais lors de la moisson du seigneur , il ne s'en trouvera qu'un petit nombre. » (Recueil des hist. de France , t. 10 , p. 511). Oderic Vital dit dans son histoire ecclésiastique : « après l'arrivée des Normands , les mœurs du clergé furent tellement dépravées que les ecclésiastiques , les Prêtres , même les Evêques , vivaient publiquement avec des concubines , et se glorifiaient de leur grand nombre d'enfans. Le Pape Léon vint en 1049 dans la Gaule.... Il défendit aux Prêtres de porter les armes et de se marier (Ibid. t. 10 , p. 246 ; Dulaure t. 2 , p. 166) : Pierre Diacre dans son discours prononcé au nom du Pape Léon IX dans le concile de Reims , accuse le clergé de simonie , de se livrer à la guerre et au pillage , de détenir injustement les pauvres dans leurs prisons , de commettre le crime de Sodomitie , etc. (L'abbé concil. t. 9). Le concile de Paris de l'an 1212 , dont Dulaure donne le sommaire , atteste par les nombreuses défenses faites aux ecclésiastiques , combien leurs mœurs étaient dépravées à cette époque (tom. 2 , p. 354) (1).

Les Evêques et les Prêtres se livraient avec fureur au plaisir de la chasse , et , armés de pied en cap , se trouvaient à tous les combats. Ce dernier abus date particulièrement du règne de Charles Martel. « Les Evêques et les Abbés , dit Gaillard , suivirent

(1) La peinture la plus sombre et la plus sévère de la dépravation du clergé au moyen âge se trouve dans Jacques de Vitri *Historia orientalis* (apud Bongart. *Gesta Dei per Francos*).

le Prince à la guerre , à la tête de leurs vassaux ; le reste du clergé les imita ; c'était d'abord une affaire d'intérêt et de politique ; ce fut bientôt une affaire d'honneur. On peut croire qu'avec la valeur des soldats , ces nouveaux guerriers en prirent les mœurs et les usages ; on ne distinguoit plus , même à l'extérieur , un ecclésiastique d'un laïc ; les riches baudriers , les épées garnies d'or et de pierreries , les éperons d'or , les habits riches et recherchés , tout le luxe militaire , avait passé jusqu'aux ecclésiastiques ; les églises furent abandonnées ; l'instruction , le culte , la prière , tout cessa ; les fidèles , livrés à la plus grossière ignorance , ne connurent plus que la superstition , et peut-être alors le culte des images fut-il de leur part une véritable idolâtrie. » (1) (Hist. de Charlem. t. 3 , p. 70. Hegewisch Hist. de l'emp. Charlem. p. 436). Par un capitulaire de l'an 769 , Charlemagne défendit cet abus , mais sans succès. Vers 803 les guerriers de ses états lui adressèrent à Worms une supplique où ils demandèrent avec instance qu'on empêchat les ecclésiastiques de marcher avec eux aux combats. « Nous demandons , disent-ils , à genoux à Votre Majesté que les Evêques soient désormais dispensés d'aller à la guerre. Quand nous marcherons avec vous contre l'ennemi , qu'ils restent dans leurs diocèses occupés de leur sacré ministère....ils nous aideront plus par leurs prières que par l'épée , levant les mains au ciel , à l'exemple de Moïse. Nous ne voulons point permettre qu'ils viennent avec nous , et nous demandons la même chose à l'égard des autres Prêtres. »

Charlemagne fit droit à ces plaintes et ordonna qu'il n'y aurait plus à l'armée que deux ou trois prêtres pour administrer les secours spirituels. Beau-

(1) Dans les premiers siècles , les chrétiens ne souffrirent pas des images ou statues dans les églises. Depuis ils tombèrent dans une autre extrémité ; car ils ne se contentèrent pas de vénérer les images comme des emblèmes , mais ils en firent un objet de culte et d'adoration : ce qui engagea l'empereur Léon l'Isaurien et ses successeurs à proscrire ces objets d'idolâtrie. On a sous le nom de Charlemagne un traité contre le culte des images.

coup d'ecclésiastiques s'opposèrent à cette ordonnance , et ce ne fut que sous Louis le Débonnaire qu'ils y obtempérèrent ; encore cette obéissance fut-elle de courte durée : car lorsque la féodalité au 10^{me} et 11^{me} siècle eut élevé plusieurs Evêques et Abbés à la dignité de princes temporels , ceux-ci reprirent les ceinturons et baudriers d'or , les poignards ornés de pierreries , les éperons et les habits précieux. Beaucoup de ces prélats faisaient la messe bottés , éperonnés et ayant leurs gantelets déposés à côté d'eux sur l'autel. Les Princes-Evêques de Liège furent du nombre de ces Prêtres-soldats. Les Abbés de Gembloux , officiant pontificalement , montaient à l'autel , ayant en main deux pistolets qui restaient déposés sur l'autel pendant la durée de l'office.

En 1136 Nicolas , Evêque de Cambrai , faisant la guerre à Gérard de Saint Aubert , fit arracher les yeux à tous les habitans serfs de la terre de St. Aubert. (Recueil des Histor. de France , t. xi , p. 499). L'histoire offre une foule d'exemples de cruautés non moins atroces exercées par ces princes ecclésiastiques qui pratiquèrent si mal les préceptes de l'évangile. (voyez Chapeauville, Gesta Pontif. Leodiensium).

Beaucoup de ces Evêques ou Prêtres-guerriers voulant éluder les canons de l'église qui défendent aux ecclésiastiques de répandre le sang , se servaient de massues au lieu d'épées , et assommaient leurs ennemis au lieu de les percer. « Les ecclésiastiques qui allaient à la guerre , dit Wulson , ne portaient aucun glaive poignant et taillant , car l'église qui abhorre le sang , le leur défendait , se contentant de la masse d'armes sans piquérons , avec laquelle ils assommaient leurs ennemis. (Science Héroïque). Guillaume le Breton , dans son poëme sur Philippe le Bel , dit de Philippe de Dreux , Evêque de Beauvais , guerrier aussi redouté que fameux par ses brigandages et ses cruautés , que ce prélat armé d'une massue frappait à tour de bras et *faisait canoniquement tomber à ses pieds tous ceux qu'il pouvait atteindre.*

Les ecclésiastiques ne s'occupaient pas avec moins d'ardeur de la chasse que de la guerre. Plusieurs lois civiles et canoniques défendent aux religieux et même

aux religieuses de se livrer à ce plaisir, si peu conforme à leur état. Par un capitulaire de l'an 789, Charlemagne défendit aux Abbés et aux Abbesses de nourrir des chiens, des faucons et des éperviers de chasse : *ut Episcopi et Abbates et Abbatissæ culpas canum non habeant, nec falcones, nec accipitres*. Déjà antérieurement le concile d'Agde, en 506, et celui d'Epon en 517, avaient défendu la chasse aux Evêques, aux Prêtres et aux Diacres, sous peine de suspension de la communion pendant un mois pour les Diacres et de trois mois pour les Evêques et les Prêtres. Un concile de Mâcon tenu 89 ans après le troisième concile de Tours, le second concile de Châlons-sur-Saône en 713, le concile de Mayence de la même année, les conciles de Pont-Audemer en 1276, de Paris en 1212, de Montpellier en 1214, en renouvelant la même défense, nous démontrent que le mal était profondément enraciné. Le concile d'Arles, en 1264, dit : *Statuimus ut et prælati solliciti sint et intenti in puniendo clericos venatores, et præcipue Presbyteros et Religiosos de quibus magis scandalum generatur*. Un synode provincial d'Auch de l'an 1303, défendit aux Archidiacres de conduire avec eux des chiens et des oiseaux de chasse dans la visite de leurs diocèses. Brantôme rapporte que François I se détermina à conclure le concordat avec Léon X, afin de pouvoir récompenser les services de sa noblesse par le don des abbayes et des biens des ordres religieux, dont il aimait mieux les gratifier, que d'en laisser la jouissance à des moines claustraux, gens inutiles, qui ne servoient à rien qu'à boire et à manger, taverner, jouer, ou à faire des cordes d'arbalestre, des poches de furets, à prendre des connils (lapins), à siffler des linotes. Voilà, dit-il, leurs exercices, encore étoient-ce les plus innocents (1). (Brantome. Capitaines

(1) « Croyez-vous, dit Maillard s'adressant au clercs de son tems, que le Christ qui a souffert pour nous, soit venu dans ce monde pour ses plaisirs, pour être Cardinal, Evêque ou Abbé, obtenir plusieurs bénéfices et se livrer à la débauche ? Jamais le Christ ne fut concubinaire, jamais il n'eut plusieurs bénéfices, jamais il n'entretint des chiens de chasse ni des oiseaux de proie. »

français , t. 2 , p. 254. Le grand d'Aussy , Hist. de la vie privée des Français , 2^me édit. , p. 203).

Il est tout simple qu'avec une vie aussi relâchée et des mœurs aussi dépravées , le clergé dut être extrêmement ignorant. « L'ignorance était extrême : les ecclésiastiques mêmes sachant à peine lire , ne comprenaient pas ce qu'ils lisaient , et par insouciance ou incapacité , ne donnaient aucune instruction au peuple. On voyait des vieillards qui ignoraient entièrement les premiers principes de la religion , et ne savaient pas même le symbole , ni l'oraison dominicale. Frotier , Evêque de Poitiers , et Fulrade , Evêque de Paris , ne trouvant dans leur diocèse aucun Prêtre capable d'instruire , furent obligés de charger Abbon , moine de Saint Germain des Prés , de composer des formules de petits sermons et d'expositions évangéliques , afin que leurs Prêtres pussent les reciter au peuple. » (Dulaure , Hist. de Paris , t. 1 , p. 463) (1). « En général,

(1) « Les souscripteurs d'un grand nombre de conciles , dit l'*Improvisateur français* , nous prouvent que beaucoup de prélats qui s'y rendaient pour décider les questions les plus abstraites , les plus difficiles , les plus incompréhensibles de la théologie , ne savaient pas même signer leurs noms et se trouvaient obligés de recourir à ceux de leurs confrères les plus instruits qui souscrivaient pour eux aux actes de ces assemblées. On lit dans les archives de droit un acte de prise de possession d'un curé qui fait sa marque ayant déclaré ne savoir signer. » (Noël , Diction. des origines du mot : *signature*. Voyez encore l'Histoire littér. de la France par les bénédictins de St. Maur , ouvrage des moins suspects). C'est cependant sur la décision de ces conciles et de ces prélats ignorans que sont fondés la plupart des dogmes de l'église romaine. Le 8^me concile de Tolède ordonna que personne ne serait élu Prêtre sans savoir le psautier , les hymnes d'usage et les formules de baptême (can. 8). Il n'est point de concile du moyen âge où l'on ne se plaint de l'ignorance du clergé : on prétendit dans un concile , tenu en 992 , qu'à Rome même on trouverait à peine une personne qui possédât les premiers élémens de la littérature. Vers le temps de Charlemagne il n'y avait pas en Espagne un Prêtre sur mille qui put adresser à un autre une simple lettre de salutation. Alfred , roi d'Angleterre , déclare qu'il ne croyait pas qu'il y eût en Angleterre , à l'époque de son avènement au trône , un seul Prêtre , au midi de la Tamise , qui entendit les prières ordinaires , ou fut en état de traduire du latin dans sa langue

dit Mosheim , ces Evêques (du 7^m siècle) étoient si ignorans qu'il y en avoit fort peu qui fussent en état de composer eux-mêmes les discours qu'ils adressoient au peuple ; ceux d'entre eux qui avoient un peu plus de talent que les autres , prenoient dans les ouvrages d'Augustin et de Grégoire les matériaux d'un certain nombre d'insipides homélies , dont ils faisoient ensuite part à leurs stupides collègues , pour qu'ils pussent au moins prêcher les doctrines de l'Evangile : c'est ce qui paroît par les exemples de Césaire, Evêque d'Arles , et d'Eloi , Evêque de Noyon. Nous avons encore le sommaire de théologie , composé par Tajon , Evêque de Sarragosse , et qui n'étoit qu'une misérable compilation des écrits d'Augustin et de Grégoire , mais si fort vantée dans ce siècle d'ignorance , que les autres Evêques en appeloient l'auteur le vrai sel de la terre ou une lumière divine envoyée dans le monde pour l'éclairer. Ceux qui sont un peu versés dans la connoissance des écrivains de ce siècle , trouveront facilement plusieurs exemples d'une pareille ignorance ou barbarie. » (Hist. ecclés. , t. 2 , p. 77). « Dès le 4^m siècle cette ignorance du clergé étoit déjà très générale. Il n'y avoit alors aucune loi qui excluait les gens illétrés des fonctions

maternelle. On n'étoit pas plus avancé du tems de Dunstan lorsqu'aucun ecclésiastique n'étoit , dit-on , en état d'écrire ou de traduire une lettre latine. Les homélies des prédicateurs étoient des compilations faites pour leur usage par quelques Evêques d'après les ouvrages antérieurs du même genre ou d'après les écrits des Pères. On trouve encore des chartes où les princes avoient signé avec leur main trempée dans l'encre. Louis le Débonnaire , ayant assemblé plusieurs Evêques pour signer un acte important , fut obligé de demander une écritoire chez le chancelier , ne s'en trouvant point ni dans le palais du roi , ni chez les Evêques (Montlinot , Hist. de Lille , p. 45). Pétrarque se plaint également de n'avoir pu trouver qu'avec grande peine à Liège un peu de mauvaise encre : *et ut rideas* , écrit-il , *in tam bona civitate barbarica atramenti aliquid , et id croceo simillimum , invenire magnus labor fuit* (Heeren , Hist. de la Litt. class. , t. 2). Baluze fait mention d'un acte où les princes Allemands et Français signèrent par une simple croix : *omnes gallici et germanici principes subseripserunt , singuli singulas facientes cruces* (Espr. des journaux , juill. 1772 , p. 150).

sacerdotales , et la plupart des Evêques et des Prêtres , d'une profonde ignorance et sans éducation , déclaroient la guerre aux lettres , aux arts et surtout à la philosophie , qu'ils regardoient comme des occupations mondaines et payennes , indignes d'un zélé chrétien qui doit être humble d'esprit et ne doit s'occuper que du royaume des cieux. Les Ascétiques, les Moines et les Hermites, la plupart gens fanatiques et sans aucune culture, fortifioient encore ce parti ennemi des lumières. » (idem , t. 1 , p. 352). On citera peut-être les célèbres écoles de Lobbes de Gembloux , de St. Bavon à Gand , de St. Laurent et de la cathédrale de Liège , et plusieurs hommes célèbres , pour ces tems de barbarie , sortis de ces écoles et dont le principal est sans contredit Sigebert de Gembloux ; mais quel était l'enseignement qui se donnait dans ces écoles , ainsi que dans le reste de l'Europe , et de quelle utilité cet enseignement pouvait-il être ? quel jugement doit-on porter de ces célèbres écoles , quand on voit un Grégoire le Grand , un Alcuin proscrire et prohiber les auteurs de l'antiquité ? *Les sept arts libéraux* , qu'on prétendait y enseigner , étaient connus sous la dénomination de *trivium* et de *quadrivium* : le *trivium* comprenait la grammaire , la rhétorique et la logique ; le *quadrivium* renfermait l'arithmétique , la musique la géométrie et l'astronomie. Avec la grammaire on parvenait à écrire un latin barbare et plein de syllogismes ; quant au grec , il était entièrement négligé (1). Lorsqu'on voyait dans un livre un passage

(1) (Voyez Heeren Hist. de la Litterat. classique au moyen âge). Un moine, montant en chaire pour prêcher contre Erasme, Hutten et autres restaurateurs de la littérature , traités alors d'hérétiques , dit gravement à ses auditeurs qu'on avait découvert une nouvelle langue , dite Grecque , qui était la cause de toutes les hérésies. « Dans cette langue , continue-t-il , est écrit un livre qu'on appelle le Nouveau testament , et qui contient beaucoup de choses dangereuses. On est maintenant occupé à confectionner une autre langue ; celle-ci s'appelle l'Hébreu ; quiconque apprend cette langue , devient aussitôt juif. » Reuchlin , si célèbre par sa querelle avec les théologiens de Cologne et avec l'inquisiteur Hoogstraeten , ainsi nommé de lieu de sa naissance , raconte la haine

grec , on se contentait de dire : c'est du grec , cela ne se comprend pas. Par la rhétorique on parvenait à composer des sermons ridicules et sans art , ou à acquérir l'habitude d'ergoter. La logique consistait en de longues séries de définitions , de divisions , de syllogismes , par lesquels on parvenait à devenir un profond philosophe scholastique et à disputer *à priori* et *à postériori* sur la structure intérieure du paradis , sur l'immaculée conception de la Vierge , sur la manière dont les sacremens opéraient , sur la prédestination et la grâce , sur la procession du St. Esprit et sur la question si Jésus-Christ monta au ciel avec ou sans vêtement , si son corps est nu ou habillé dans le sacrement de l'Eucharistie. (Capéfigue , Hist. de Philippe Auguste). Par l'arithmétique on parvenait à calculer le comput ecclésiastique. La géométrie fit quelque progrès , à en juger au moins par les églises de style gothique. Par la musique on entendait le plein chant , et par l'astronomie on désignait généralement l'astrologie. Parvenu au grade de *Magister* , on obtenait la réputation d'un grand argumentateur , ou scholastique ; on se croyait élevé au dessus de Platon et des plus célèbres philosophes de l'antiquité. « La scholastique , dit Capé-

profonde des scholastiques contre la langue et la littérature grecques : *sensim* , dit-il , *pueriles scholarum nugæ deserebantur. Ibi vero supercilia tollentes , veterinosi sophistæ , mirum ut ridiculi , aiebant , litterarum genus à nobis tractari alienum à romana pietate. Græcos schismaticos esse , interdictas earum disciplinas contra ecclesiæ decreta nobis magistros prodi.* (Reuchlin in dedicat. Libri de Accent. et Orthograph. ad Adrianum Cardinal. apud Meiners Leibesbesch. berühmter männer , 1^{er} band. s. 51). Une commission du grand conseil de Lucerne fit une fois saisir les œuvres d'Aristote , de Platon et de quelques poètes grecs , *parceque tout livre en grec devait être taché de luthéranisme*. Qui est-ce qui ne connaît les *Epistolæ virorum obscurorum* , cette satire si fine et si spirituelle contre l'ignorance des théologiens et des moines au 16^{me} siècle ? Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que des moines prirent cette satire sanglante pour un éloge (Erasmi Epist. 979). Erasme dans ses adages et dans ses épîtres s'élève avec force contre ceux qui accusaient la littérature grecque d'être une cause d'hérésie. (Erasmi Adag. et Epist. ad Campaneg.).

figue , consistait dans certaines formules adoptées , qui ne permettaient à l'esprit aucune indépendance , et le jetait dans des subtilités sans fin. Cette philosophie ne s'exprimait que par des formules de raisonnement connues encore aujourd'hui sous le nom de syllogisme. L'étudiant qui voulait se livrer à ces puériles études devait approfondir pendant deux ou trois ans au moins la logique , alors enseignée d'après la dialectique de saint Augustin et d'Aristote. On avait choisi dans ces traités toutes les parties disputées , toutes les discussions sur des arguties ; puis l'on avait enchaîné une suite de raisonnemens , inventé une sorte de mécanisme , au moyen desquels on feignait d'enseigner l'art de raisonner , tandis qu'on n'apprenait que l'art d'abuser du raisonnement. » (Capéfigue , Hist. de Phil. Aug. , t. 3 , p. 196 t. 4 , p. 299). La théologie était l'unique but de toutes ces belles études ; et quelle théologie encore ? des commentaires du grand livre , des sentences de Pierre Lombard , les *sommes* de st. Thomas , d'Alexandre de Hales , d'Albert le grand , les quatre miroirs de Vincent de Beauvais , le livre des sentences de Guillaume Durand , rapsodies , pleines de subtilités capables d'affaiblir l'intelligence et d'enchaîner la liberté rationnelle , remplies de commentations d'illuminés et de mystiques , et de sophismes les uns plus absurdes que les autres ; voilà les livres où l'on allait puiser la science du théologien , tandis que les écritures saintes étaient entièrement négligées , et que , par mépris , on donnait le nom de *Bibliques* à ceux qui se livraient à l'étude de la Bible. Le plus vif souhait de Charlemagne , ce grand protecteur des lettres , était d'avoir dans son empire douze hommes , non pas comme Cicéron , Virgile , Homère , Tacite , Saluste , etc. , mais tels que st. Jérôme et st. Augustin. « Il ne tient pas à vous et à moi , écrivait Alcuin à Charlemagne , que nous ne fassions , de la France , une Athènes chrétienne. » (Gaillard. , Hist. de Ch. M. , t. 3 , p. 147).

L'étude du droit était presque nul avant le 12^{me} siècle , et depuis lors jusqu'au quinzième , noyé dans le fatras des glossateurs du Digeste. La médecine ,

exercée par des moines ignorans , était un pur empyrisme (1). L'anatomie (2) et la physiologie étaient des sciences inconnues. La chirurgie était pratiquée par les clercs et par les dames des châteaux. L'histoire n'avait pour interprètes que des légendaires et des moines ignorans , croyant aux fables et aux contes les plus absurdes. La géographie était une science presque inconnue. Telles étaient les connaissances qu'on acquérait dans ces écoles épiscopales , canonicales et monastiques tant vantées. « On a dit souvent , dit Capéfigue , que le clergé avait préservé l'esprit humain des ténèbres de la barbarie , en conservant les souvenirs de littératures grecque et latine ; cette opinion est peu raisonnée , car la préoccupation d'une antiquité qui n'était point celle de la patrie , cette obéissance régulière à un esprit qui n'était pas le nôtre , ce culte pour une littérature et pour une langue qui n'avaient rien de national , cette scholastique de dogme et de morale , cette commentation minutieuse de texte , de sermons théologiques , toutes ces études diverses , si favorisées par le clergé , ont comprimé la verve française et si nationale que les trouvères et les troubadours essayaient déjà , et qui fut absorbée par ces études d'emprunt , alors soutenues comme un

(1) Pour guérir les maladies des bestiaux , les moines employaient les noms des trois rois , qu'ils faisaient inscrire sur la porte des étables ; les cedules de St. Lucas et les pains de St. Nicolas , qu'ils vendaient pour une livre de beurre , avaient la vertu de préserver les maisons d'incendie , de calmer les flots et les orages , de chasser les fièvres et les maladies , de favoriser les accouchemens et de guérir le bétail de maladies et de sorcellerie (Scheltema Mengelwerken , 4^{de} deel , 2^{de} stuk , bl. 151).

(2) L'anatomie était une science proscrite au moyen âge et les anatomistes excommuniés. Charles V fit consulter les théologiens de Salamanque pour savoir s'il était permis de disséquer un cadavre. Le célèbre Vesalius , natif de Bruxelles et médecin de Charlequint , fut le premier anatomiste moderne. Ayant disséqué un gentilhomme espagnole qu'on croyait mort et qui ne l'était pas encore , il fut déféré à l'inquisition , et condamné à faire un pèlerinage à la Terre Sainte. La protection seule de Philippe II le sauva du supplice. Ayant fait naufrage à son retour de Jérusalem , il mourut de faim et de misère à l'île de Zante en 1564.

dogme, par les excommunications et les foudres de Rome. Ce serait donc une question grave à examiner, que celle de savoir, si le clergé par la fausse direction qu'il a imprimée aux études, n'a pas retardé plutôt qu'avancé les progrès de l'esprit humain. » (Hist. de Phil. Aug., t. 2, p. 190) (1).

(1) Le fanatisme et l'ignorance des chrétiens contribuèrent plus à la destruction des sciences et des arts, que toutes les invasions et les saccagemens des barbares au 5^{me} siècle. St. Grégoire de Naziancène parle du mépris aveugle que les chrétiens du 4^{me} siècle avaient conçu pour les lettres et les sciences (Grég. Nazianz. in Epitaphio Basilii apud Heumann, *Compect. Reip. litter. c. 4*). On sait maintenant que ce ne fut point Omar qui détruisit la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, mais le faux zèle des chrétiens de cette ville, du tems de Théodose (Heeren, *Hist. de la Litt. class. tom. 1^{er}*). Orose, qui écrivait au 5^{me} siècle, dit avoir vu les rayons vides de la bibliothèque d'Alexandrie dont les chrétiens avaient brûlé les livres (*Hist. rom. lib. 6, c. 15*). Justinien proscrivit par piété la célèbre Académie et les philosophes d'Athènes. La règle monastique de St. Isidore défend aux moines de lire les livres écrits par des payens : *Gentilium autem libros vel hæreticorum volumina monachus legere caveat*. Le Pape St. Grégoire reprend Didier, Evêque de Vienne en France, de se livrer à l'étude des lettres, par la raison qu'un Evêque qui prononce l'éloge du Christ, ne doit point avoir en bouche celle de Jupiter : *quia*, comme il s'exprime dans sa lettre à Didier, *in uno ore se cum Jovis laudibus Christi laudes non capiunt, et quam grave nefandumque sit episcopos canere et quod nec laico religioso conveniat, ipse considera. Quanto execrabile est hoc de sacerdote enarrari, tanto utrum ita ne sit, distincta et veraci oportet satisfactione cognosci. Si post hoc evidenter ea quæ ad nos perlata sunt falsa esse claruerit, nec vos nugis et sæcularibus litteris studere constiterit, Deo nostro gratias agemus, qui cor vestrum maculari blasphemiiis nefandorum laudibus non permisit* (Greg. *Epist. ix*). Le même Pape est accusé, et non sans raison, d'avoir pros crit les mathématiques et d'avoir fait brûler les livres de Tite-Live et la célèbre bibliothèque palatine créée par Auguste. Voici ce qu'en dit le célèbre Jean de Salisbury : *sanctissimus ille Gregorius... non modo mathesim jussit ab aula exulare, sed ut traditur a majoribus, incendio dedit probatos lectionis scripta, palatinus quæcumque tenebat Apollo, in quibus erant præcipua, quæ celestium mentem, et superiorum oracula videbantur hominibus revelare.* (De Nugis Curialium, lib., c. 26). *Fertur S. Gregorius bibliothecam combusisse gentilem, quo divinæ gratiæ major esset locus* (ibid.) Croirait-on que le célèbre théologien de Louvain Hessels, ne trouvait rien de plus glorieux

Il est tems de terminer cette peinture de l'ignorance du clergé au moyen âge et de l'état des lettres à cette époque. Finissons ce chapitre par quelques réflexions sur une des causes principales de la dépravation des mœurs, reprochée aux ecclésiastiques des tems de la barbarie.

que l'action barbare que commit Grégoire en brûlant les œuvres de Tite-Live, et en détruisant les temples payens, et que dans un saint zèle il invoque la divinité d'envoyer plus d'un St. Grégoire le grand pour renoueler de pareils vandalismes ? *O utinam*, dit-il, *multos Gregorios mitteret dominus ! vere enim magnus Gregorius omnes libros quos potuit habere Titī Livii comburi jussit, quia plurima in eis continentur de superstitionibus idolorum ; antiqua quoque gentilium ædificia, quæcunque potuit subvertit, ne essent reliquæ et memoria idolorum sicut etiam dominus Israëlitis sæpius mandavit.* (J. Hesselli brevis et catholica decalogi expositio. De Reiffenberg, 4^{me} mémoire sur les deux premiers siècles de l'univ. de Louv. p. 44). D'après ce que nous venons de dire, il n'y a pas lieu de s'étonner que, dans une de ses lettres, St. Grégoire le grand se glorifie de faire des barbarismes et des solécismes et d'ignorer la grammaire ; *non metacismi collisionem fugio, non barbarismi confusionem devito : hiatus, motusque etiam et præpositionum casus servare contemno, quia indignum vehementer existimo ut verba cælestis oraculi restringam sub regulis Donati* (vita st. Grég. per Joan. diaconum lib. 4). Aussi le style de Grégoire n'était il guères meilleur que celui du Pape Jean XIII qui dans une circulaire aux Evêques, écrivait : *nos audivimus dicere quod vos vultis alium papam facere. Si hæc facitis, excommunico vos de Deo omnipotente, ut non habeatis licentiam ullum ordinare et missam celebrare.* Ambroise Aupert, Abbé du monastère de St. Mucentius près de Benevent, ne voulait pas lire les œuvres d'Homère, de Platon, de Cicéron et de Virgile, pas même les grammairiens Donat et Servius, alors les oracles des écoles ; ce savant abbé écrivit cependant une explication de l'Apocalypse. Combien Alcuin, le plus célèbre savant du 9^{me} siècle, ne s'opposa-t-il pas à l'introduction de Virgile, comme livre d'enseignement dans les écoles de France ? Il disait au moins Maucire « le fils a paru depuis que Virgile est venu ; là où le seigneur demeure, se niche aujourd'hui Virgile. » « J'aimerais mieux, écrivait-il à Richode, Archevêque de Trèves accusé d'aimer trop Virgile, vous voir l'esprit rempli des quatre Evangiles que des douze livres de l'Eneïde. » (Eichhorn gesch. der künsten und wissensch. 2^e th. 40. Gaillard Hist de Charlem. t. 3, p. 147). Odon de Cluny fut détourné de la lecture des auteurs classiques par la vision nocturne d'un tonneau rempli de serpents. (Eichhorn ibid.). Pierre

On peut attribuer en grande partie l'ineontinence et la débauche que reprochent aux ecclésiastiques les auteurs du moyen âge, au célibat que leur im-

Damien reprend les moines qui consultent la *teurba* des grammairiens et apprennent les inepties d'une littérature profane : *qui grammaticorum vulgus adeunt , qui relictis spiritalibus studiis addiscere terrenae artis ineptias concupiscunt , parvi pendentes scilicet regulam Benedicti , regulis gaudent vacare Donati*. Sidoine Apollinaire fut , comme on sait , un des meilleurs poètes latins du 6^{me} siècle ; dès qu'il devint Evêque , il négligea entièrement les lettres et même sa manière d'écrire , affectant alors par *humilité* d'écrire dans un style simple et même incorrect « Il renonça aussi à la poésie par le même principe , et avait même honte de penser à tant de vers qu'il avait faits autrefois et dont il eût voulu abolir et supprimer la plus grande partie. » (Hist. litter. de France , tom. 1). Lanfranc , ce célèbre prieur de l'abbaye du Bec , haïssait au plus haut degré les lettres profanes : voici ce qu'il écrivait à l'Evêque Domnoaldus qui lui avait envoyé quelques questions littéraires à résoudre : *quaestiones saecularium litterarum nobis solvendas misistis , sed episcopale propositum non decet operam dare ejusmodi studiis. Olim quidem juvenilem aetatem in his detrivimus : sed pastorem curam abrenunciandam eis decrevimus* (epist. 33). Plusieurs conciles défendent aux moines de s'appliquer à la poésie (Concil. Clèveshov. can. 20). St. Maimonius , abbé de Cluny , avait le même mépris pour les lettres profanes que Lanfranc : *legerat idem vir domini libros olim antiquorum philosophorum Virgiliique mendacia quos nolebat nec ipse jam audire , nec alios legere. Sufficiunt , inquit , divini poetas vobis , nec egetis luxuriosa Virgilii vos pollui facundia* (Vita S. Maimoli apud Syrium , a^o 994). Si je ne craignais d'être trop long , je citerais une foule d'exemples d'un pareil mépris du clergé pour les lettres au moyen âge. Si les moines et les prêtres lisaient parfois des auteurs classiques , ce n'était point par amour pour l'étude de la littérature , mais uniquement pour mieux comprendre l'écriture : *libros gentilium* , dit un moine de Cluny , *legere solemus , ut per eorum lectionem majorem sacrae scripturae intelligentiam nobis comparemus , quia sicut tibi notum est , sacra lectio et oratio in nostro ordine sibi invicem succedunt* (Dialogus duor. monachor. Cluniacensis et Cisterciensis apud Martene et Durand. thes. nov. anecdot. t. 5). Les bibliothèques des monastères consistaient généralement en pseautiers , liturgies , ouvrages ascétiques , légendes , baptistères , pénitentiaires , sacramentaires , missels et pères de l'église ; de loin en loin on voit paraître dans les catalogues de ces bibliothèques , dressés au moyen âge , quelqu'auteur grec ou romain qui semble avoir été mis là à la dérobée. La bibliothèque de l'abbaye de Pomposa , près de Ravenne ,

pesa le pape Grégoire VII. On sait que dans les premiers siècles de l'église le mariage était permis aux Prêtres et aux Evêques, et que l'évangile se déclare

était la plus considérable de l'Italie au 11^{me} siècle. Le moine bibliothécaire en dressa à cette époque un catalogue, que Montfaucon nous a conservé dans son *Diarium Italicum*. On avait fait un crime à l'abbé Jérôme d'y avoir laissé glisser quelques livres classiques, en très petit nombre il est vrai; rien de plus plaisant que les raisons alléguées par le bibliothécaire pour excuser son abbé de cette profanation : *Sed quia livor et iniquiae contagium saepe inter felicia secure ac bene gesta rodere solent; non ignoramus futurum fore quosdam superstitiosos et malivolos, qui ut sancto loco detrahant, ut optimo abbati calumnias... ingerant procaciura indigare; cur idem venerabilis Abbas Hieronymus voluit gentilium codices, fabulasque erroris, exactosque tyrannos divinae inserere veritati, paginaeque librorum sanctorum. Quibus respondendum apostolicis verbis, quia in domo potentis non solum vasa aurea et argentea, sed et fictilia sunt* (Diar. Ital., p. 96).

On prétend que c'est aux monastères du moyen âge qu'on doit la conservation des ouvrages des anciens; mais la plupart de ces ouvrages nous ont été transmis par les Grecs de Constantinople, ou sont dûs aux investigations laborieuses des savans d'Italie depuis Pétrarque. Si la conservation de quelques auteurs anciens est due aux moines, combien d'autres auteurs précieux n'ont pas été effacés par eux sur le parchemin et perdus de cette manière ou par leur ignorance ou leur incurie? On sait qu'au moyen âge, lorsque le parchemin était rare et chère, les moines substituaient aux textes de Cicéron, de Salluste ou d'autres auteurs de l'antiquité, leurs homélies et leurs légendes. Ces MSS. gâtés de cette manière s'appellent *Palimpsestes*. C'est ainsi que la *République* de Cicéron avait été remplacée par un écrit ecclésiastique qu'Angelo Maïo a fait heureusement disparaître pour rendre au monde littéraire ce précieux ouvrage de l'orateur romain. Heeren, dans son histoire de la littérature classique, prouve que l'incendie de Constantinople par les croisés en 1204 a fait perdre plus d'ouvrages de l'antiquité que tous les désastres précédens.

Le détriment que causa aux arts l'ignorance et le fanatisme des chrétiens, ne fut pas moindre que celui qu'en souffrirent les sciences. Depuis les édits portés par Constantin et par Théodose pour la destruction des temples Payens, les chrétiens se portèrent avec une aveugle fureur à détruire les plus magnifiques temples de l'antiquité et à pulveriser les plus belles statues des dieux du paganisme pour en faire de la chaux. Ce ne sont pas les barbares qui ont détruit les superbes monumens de Rome, mais les Romains chrétiens. Les temples de Jupiter capitolin et du Soleil firent place à

même formellement contre le célibat (1 Tim. IV, 1—8 ; 1 Corinth. IX, 5, VII, 2 et 9 Math. VIII, 14) ; en conséquence les premiers Evêques et Prêtres prirent femme, et personne ne trouva à y redire. Cependant dans la suite le peuple, dans la croyance que ceux qui étaient mariés étaient plus sous l'influence des mauvais esprits que ceux qui ne l'étaient pas, préféra les Prêtres célibataires aux autres. « Plusieurs ecclésiastiques, dit Mosheim, surtout en Afrique, eurent cette complaisance pour lui ; mais ils eurent soin qu'elle ne gênât pas trop leurs penchans : pour cet effet, ils s'associoient des femmes qui avoient fait vœu de chasteté, et rien n'étoit plus ordinaire que de les voir partager leur lit avec elles, tout en protestant que dans cette liaison il ne se passoit rien de contraire à la plus rigide continence (1). Ces chastes concubines furent appelées

des églises. Des débris du magnifique mausolée d'Hadrien on construisit l'église de St. Paul. Partout les temples des dieux durent faire place aux basiliques chrétiennes, lourdes masses de pierre sans goût et sans proportion. Les temples de Serapis à Alexandrie et de la Fortune à Carthage, regardés comme des merveilles, s'écroulèrent sous le marteau des chrétiens conduits par leurs Evêques. Des débris des temples superbes d'Héliopolis, de Cysique, de Diane à Ephèse, du Soleil à Rome et d'autres encore Justinien construisit l'église de St. Sophie. St. Martin de Tours se rendit célèbre par son zèle à renverser par toutes les Gaules les temples et les statues des dieux (Sulp. Sev. in vitâ Martini). St. Trophyme, Archevêque d'Arles, fit renverser les statues de principales divinités de l'Olympe qui décoraient l'amphitéâtre de cette ville. La fameuse statue de la Venus d'Arles retrouvée au 17^{me} siècle était une de ces magnifiques statues. Les Croisés, à la prise de Constantinople, fondirent toutes les statues de bronze que Constantin et ses successeurs avoient fait apporter de tout l'empire Romain dans cette capitale. Nous pourrions citer une foule d'exemples pareils pour prouver que, non pas le christianisme, mais le faux zèle et l'ignorance des chrétiens ont anéanti les sciences et les arts des Grecs et des Romains au 5^{me} siècle et postérieurement.

(1) *Apud te agape in cacabiis fervet, fides in culinis calet, spes in ferculis jacet. Sed major his est agape, quia per hanc adolescentes tui cum sororibus dormiunt* (Tertul. de jeuniis, c. 17). Une loi de Valentinien, de l'an 370, qui défend aux ecclésiastiques de fréquenter la demeure des veuves et

par les grecs *Αδελφαι*, *συνει παροι* et par les latins *mulieres subintroductæ.* (Mosheim , Hist. Ecclés. trad. en Franc. t. 1 , p. 277). St. Cyprien se déclare contre cet usage (Epit. 62), tout en louant l'état virginal comme un mariage spirituel avec le seigneur. Il conseille aux vierges sacrées qui ne pourraient y persévérer de se marier. Le concile d'Elvire en Espagne refuse le dernier sacrement aux vierges sacrées qui avaient péché et qui voudraient revenir à leur état primitif. (can. 13). Ce même concile statua déjà que les Evêques et Prêtres mariés seraient destitués de leurs fonctions s'ils continuent à cohabiter avec leurs épouses (can. 33), mais cette décision d'un concile particulier ne peut se rapporter à toute l'église. St. Clément d'Alexandrie élève le mariage au-dessus du célibat (Stromat , l. 7 , Pædagog , l. 3). Au concile de Nicée on proposa d'imposer le célibat aux ecclésiastiques , mais un Prélat nommé Phauce fit écarter cette proposition. Cependant au 6^{me} siècle il fut déjà ordonné qu'un homme marié ne pourrait être promu au Diaconat , à la Prêtrise ou à l'Episcopat , qu'en déclarant que désormais il ne vivrait plus avec sa femme que comme avec sa sœur ; son fils lui succédait ordinairement à l'Episcopat. Il était défendu d'épouser la délaissée d'un prêtre ou d'un diacre (St. Foix , t. 2 , p. 92) (1). Un des griefs que Photius, Patriarche de Constantinople , reprochait à l'église romaine , était la défense que celle-ci faisait aux prêtres de se marier et l'ordre de se séparer de leurs épouses donné à ceux qui se destinaient à l'état ecclésiasti-

des pupilles et d'hériter des femmes qu'ils se sont adjointes sous prétexte de religion , prouve déjà l'incontinence et l'avarices des ecclésiastiques de ce tems. St. Jérôme trouve cette loi juste , mais la croit peu efficace à extirper le mal (Epist. 34 , l. 2. ad Nepotianum).

(1) On prétend cependant que le Pape Grégoire I ordonna le célibat aux ecclésiastiques , mais qu'il révoqua ensuite cette défense parce qu'un pécheur , qu'il avait envoyé pêcher dans un étang , lui rapporta au lieu de poissons plus de 6000 têtes d'enfans , que les ecclésiastiques avaient fait périr depuis la loi de célibat (Huldric. episc. August. ad Nicolaum I. Pontif). Ceci a tout l'air d'une fable.

que ; il attribue au célibat forcé du clergé cette multitude d'enfans dont on ne connaissait pas les pères (1). Cependant il fallait ou que ces ordonnances de l'Eglise ne fussent pas très positives , ou qu'elles fussent tombées en oubli et qu'on ne les observât guères , puisqu'en 1074 Grégoire VII fit défense aux ecclésiastiques de se marier et ordonna à ceux qui étaient mariés ou qui avaient des concubines , de vivre à l'avenir dans la continence ou de renoncer à l'état ecclésiastique. Ce décret occasiona des plaintes et de troubles dans plusieurs parties de l'Europe , surtout parceque Grégoire VII invoqua le bras séculier (2) pour punir les délinquans. Ce fut principalement en Allemagne, dans les Pays-Bas et dans le Milanais que se manifesta la plus grande opposition au décret du Pape. Beaucoup d'ecclésiastiques préférèrent de quitter leurs postes , plutôt que d'abandonner leurs femmes ; d'autres se séparèrent même de l'église romaine , et donnèrent le nom de *Paterians*, c'est-à-dire , de Manichéens à ceux qui voulaient les faire renoncer au mariage. Ils prétendaient qu'à la manière des Grecs , il était permis à un prêtre , avant la consécration , de se marier avec une vierge , mais non plusieurs fois. Ils s'appuyaient à cet égard du témoignage de St. Ambroise (3). « La manière

(1) « Il serait à souhaiter , dit Alvarus Delagius , Evêque de Sylva en Portugal , que les ecclésiastiques n'eussent jamais fait vœu de chasteté , principalement en Espagne , où ils ont également autant d'enfans que les laïques. » (de Planctu ecclesiæ ; Mosheim , Hist. eccles. t. 2).

(2) *Faciem meam in eo vel maxime confusions perfundunt quod legem de clericorum incontinentia per laicorum inaniās , cohibenda unquam susceperint. Nec putetis eos qui ita sentiunt... Ecclesiasticorum graduum incontinentiam , talibus defensionibus fovere velle. Honestam conversationem in desiderio habent, nec aliter quam oportet , ecclesiasticæ ultionis censuram intentari gaudent* (Theod. Verduu. Epist. ad Gregoire. VII apud Martene et Durand , Thes. Anecd. t. 1 , page 218).

(3) Tertullien dit que le mariage en secondes noces était défendu de son tems au clergé : *disciplina ecclesiæ et præscriptio Apostoli digamos non sinit præsidere* (Tertull. ad uxorem I , 7).

d'agir de Grégoire, dit Mosheim, paroîssoit aux plus sages d'entre ceux même qui approuvoient le célibat des prêtres, dure et injuste à deux égards; premièrement en ce qu'il frappoit indifféremment et avec la même sévérité le libertin et le mari vertueux, et qu'en rompant inhumainement les plus chastes liens de l'union conjugale, il livrait le père, la mère et les enfans à la honte, à la douleur et à la misère; en second lieu, il sembloit qu'au lieu de livrer les prêtres mariés au bras séculier pour les punir, les priver de leurs biens, et ce qu'il y avoit de plus révoltant, les noter d'infamie, le Pape auroit dû les châtier avec modération, selon les règles de la discipline ecclésiastique qui est toute spirituelle. » (Hist. ecclés. t. 2, p. 380). Le Pape Calixte II, dans le concile de Reims de l'an 1119, excommunia tous les ecclésiastiques mariés, les priva de leurs bénéfices, défendit d'entendre leur messe, déclara leurs enfans bâtarde, et permit de les réduire en servitude et de les vendre (St. Foix, t. 2, p. 154) (1). Les lois sur le célibat, loin de corriger les ecclésiastiques du péché d'incontinence, ne firent qu'empirer le mal : on vit partout, dans ces siècles de désordre et de barbarie, des Prêtres vivre ouvertement avec des concubines, et même des Evêques leur vendre pour quelques écus le droit de concubinage, dans un tems que l'église défendait au clergé de ne tenir dans leur maison que leurs mères, leurs sœurs ou leurs plus proches parentes (2). A la fin du 15^{me} siècle le mal était devenu presque général et les écrivains

(1) L'église ne fut jamais indulgente pour les bâtarde. Dans les premiers siècles de l'église ces malheureux purent recevoir les ordres sans obstacle; mais au 9^{me} siècle plusieurs conciles, et entre autres celui de Meaux en 845, les déclarèrent incapables d'être admis dans l'état ecclésiastique. Le concile générale confirma cette loi devenue générale du tems de Grégoire VII.

(2) Doit-on s'étonner de la dépravation des mœurs du clergé au moyen âge, quand on voit la cour de Rome elle-même en donner l'exemple le plus déplorable? St. Bernard a écrit deux traités contre la corruption du clergé de son tems. Dans l'un de ces traités intitulé : *considerationes ad*

les plus religieux sont d'accord à cet égard. La réformation seule fut capable d'épurer les mœurs des ecclésiastiques ; se voyant attaqués et observés partout par des ennemis acharnés , ils tâchèrent par une vie plus exemplaire de confondre ces derniers et de repousser leurs accusations.

Eugenium Pontificem, il décrit les mœurs dépravées des Papes et des Evêques , et dans l'autre , ayant pour titre : *Apologia ad Guillelmum Abbatem*, les crimes énormes qui se commettaient dans les monastères. (Voyez aussi Gerhohus de corrupto ecclesie statu dans les *Miscellanea* de Baluze, tom. V. p. 63. *Gallia christiana*, tom. I. p. 6, Append. tom. II. p. 265, 275, etc. Boulay, *Hist. Acad. Paris*, tom. II, p. 490, 690).

« Le canon de *dilectissimis*, dit Vely, en exhortant à la pratique de cet axiome : *tout est commun entre amis, n'en excepte pas même les femmes, l'adultère et la fornication*, qui, suivant l'auteur de la Glose, sont de légers péchés, que les Français appellent *bonne fortune*. Sixte IV sollicité de permettre le péché infâme pendant les trois mois les plus chauds de l'année, mit au bas de la requête, *soit fait ainsi qu'il en est requis*. » (*Hist. de France*, tom 7, p. 10).

Les trois pièces suivantes sont extrêmement curieuses pour connaître l'état déplorable de la cour de Rome au 12^{me} et au 15^{me} siècle. Les détails qui y sont contenus seraient incroyables et paraîtraient fabuleux s'ils n'avaient été écrits par trois Prêtres pieux et témoins oculaires. La première de ces pièces est extraite de l'ouvrage de l'Evêque Jean de Salisbury, un des meilleurs auteurs du 12^e siècle, intitulé : *de nugis curialium* (des vanités de la cour). La seconde est tiré du journal de la cour du Pape Alexandre VI par son maître de cérémonies J. Burchard, homme religieux mais véridique. La troisième pièce est extraite d'un autre journal de cette cour par Etienne Infessura. La longueur de la première de ces pièces nous a empêché d'en donner la traduction ; la délicatesse de la langue française aurait de la peine à supporter la traduction des deux autres.

Portrait de la cour de Rome, tracé par Jo. Saresburensis (*de nugis curialium*, lib. 6, c. 24). *Memini me causa visitandi dominum Adrianum pontificem quartum, qui me in ulteriorem familiaritatem admiserat, profectum in Apuliam mansique cum eo Beneventi ferme tres menses. Cum itaque ut fieri solet, inter amicos, sæpe plurimis conferremus, et ipse quid de se et ecclesia romana sentirent homines, a me familiarius et diligentius quaereret, ego apud eum usus spiritus libertate, mala, quae in diversis provinciis audieram, patenter exposui; sicut enim dicebatur a multis romana ecclesia quae mater omnium ecclesiarum est, se non tam*

Qu'on ne nous accuse pas d'avoir tracé ce tableau des mœurs du clergé Belge (et du reste de l'Europe) au moyen âge, en haine de la religion ; loin de nous cette pensée, la vérité seule et l'impartialité de l'histoire nous y ont obligé. Nous préférons de louer que de blâmer, mais : *amicus Plato, sed magis amico veritas.* Au reste notre clergé actuel par la pureté de ses mœurs et sa conduite exemplaire fait

matrem exhibet aliis, quam novercam. Sedent in ea scribes et pharisæi, ponentes onera importabilia et in humeris hominum, quæ digito non contingunt. Dominantur in clero, nec formæ sunt gregi qui recto calle pergit ad vitam. Pretiosam supellectilem congerunt, auro et argento onerant mensas, sibi etiam ab avaritia nimis parci; nam pauper aut nullus aut rarus admittitur, quem interdum non tam Christus, quam vana gloria introducit. Concutiunt ecclesias, lites excitant, collidunt clerum et populum, laboribus et miseriis afflictorum nequaquam compatiuntur, ecclesiarum lætantur spoliis, et quæstum omnem reputant pietatem. Justitiam non tam veritati, quam pretio reddunt, omnia namque cum pretio hodie, sed nec cras aliquid sine pretio obtinebis. Nocent sæpius et in eo dæmones imitantur, quod tunc prodesse putantur, cum nocere desistunt, exceptis paucis, qui nomen et officium pastoris implent; sed ipse romanus pontifex omnibus gravis et fere intolerabilis est. Præterea omnes arguuntur, quod mentibus et collabentibus ecclesiis, quas patrum construxit devotio, altaribus quoque incultis, palatia exstruunt, et ipse non modo purpuratus sed deauratus incedit; palatia splendent sacerdotum et in manibus eorum Christi sordet ecclesia. Provinciarum diripiunt spolia ac si thesauros Cræsi studeant reparare. Sed recto cum eis agit altissimus, quoniam et ipsi aliis et sæpe vilissimis hominibus dati sunt in direptionem, et ut opinor, dum sic in invio erraverint, nunquam deerit eis flagellum domini! hæc inquam pater, loquitur populus, quandoquidem vis, ut illius tibi sententias proferam, et tu inquit, quid sentis? Angustiae inquam, sunt undique. Vereor enim ne mendacii vel adulationis contraham notam, si solus populo contradixero. Sin autem, reatum vereor majestatis, ne tanquam qui os meum in cælum posuerim, crucem videar meruisse. Verum tamen quia Guido Clemens sanctæ Potentianæ presbyter cardinalis populo testimonium perhibet, ei usque quaque contradicere non præsumo. Asserit enim in romana ecclesia quandam duplicitatis esse radicem et fomentum avaritiæ, quæ caput et radix est omnium malorum, neque id quidem in angulo, sed considentibus fratribus, sancto Eugenio præsidente, quando adversus innocentiam meam Ferentini gratis excanduerant, hoc publice protestatus est. Unum tamen audacti conscientia teste profiteor, quia nusquam honestiores clericos vidi, quam in ecclesia romana,

lui-même la critique de ses prédécesseurs. Notre impartialité et le désir d'être à l'abri de toute critique

aut qui magis avaritiam detestentur (Eichhorn, Geschichte der Kunst und Wissenschaften, 1^o th.)

Dominica ultima mensis Octobris, in sero fecerunt cœnam cum duce Valentinensi (Cæsar Borgia le fils du Pape Alexandre VI) in camera sua in palatio apostolico, quinquaginta meretrices honestae, cortegianae nuncupatae, quae post caenam chorearunt cum servitoribus et aliis ibidem existentibus, primo in vestibulis suis, deinde nudae. Post caenam posita fuerunt candelabra communia mensae cum candelis ardentibus, et projectae ante candelabra per terram castanae, quas meretrices ipsae super manibus et pedibus nudae, candelabra pertranseunt, colligebant, papa, duce et Lucretia sorore sua praesentibus et adspicientibus. Tandem exposita dona ultima, diploides de serico, paria caligarum, bireta et alia, pro illis qui plures dictas meretrices carnaliter agnoscerent, quae fuerunt ibidem in aula publice carnaliter tractatae, arbitriae praesentium et dona distributa victoribus.

Feria quinta undecima mensis Novembris, intravit urbem per portam viridarii quidam rusticus ducens duas equas lignis oneratas quæ cum essent in plateola S. Petri, accurrerunt stipendiarii papæ, incisisque pectoralibus et lignis projectis in terram cum bastis, duxerunt equas ad illam plateolam quæ est inter palatium juxta illius portam; tunc emissi fuerunt quatuor equi curserii liberi suis frenis et capistris ex palatio, qui accurrerunt ad equas et inter se propterea cum magno strepitu et clamore morsibus et calceis contentes, ascenderunt equas et coierunt cum eis et eas graviter pistarunt et læserunt, papa in fenestra cameræ supra portam palatii et domina Lucretia cum eo existente, cum magno risu et delectatione præmissa videntibus (J. Burchardi, diarium curiæ rom. sub Alex. VI papa apud Eccard. corpus Histor. tom. 1).

Alexander consuetudinem, jam cœptam per Innocentium, de maritanda prole fœminina, prosecutus est et ampliavit; incumbit igitur clerus omnis et quidem cum diligentia circa sobolem procreandam; itaque a majori usque ad minimum concubinas in figura matrimonii et quidem publice attinent. Quod nisi a Deo providetur, transibit hæc corruptio usque ad monachos et religiosos, quamvis monasteria urbis quasi omnia jam facta sint lupanaria, nemine contradicente. Et ut perfectius tradatur materia, sero in cœna remanserunt aliqui cardinales, discubueruntque in eadem mensa, papa primo, deinde prædicti cardinales et sponsus prædictus una cum aliquibus aliis Dominis; et inter eos etiam mulieres,

nous portent même à donner souvent les opinions des autres de préférence à la nôtre.

primo scil. filia papæ , deinde Juliabella dicta est de Parnesio ejus concubina , tertio neptis Innocentii , filia Theodorini comitis Pitiliani uxor , et filia Gabrielis de Caesarinis et quedam aliæ , ut dixi , una mensa ad cœnam eum papa et cardinalibus discubuerunt hoc ordine , ut quilibet dominorum prope se retineret unam ex dictis juvenibus et in cœna permanserunt usque ad septimam horam noctis , recitataeque ibi sunt comædiae et trágidæ et quidem lascivæ ipsis postmodum videntibus et ridentibus et in fine papa ipse ut fertur , personaliter associatus est filiae suæ eum sponsus esset de alio latere scalarum S. Petri , ubi dictus sponsus , junxit se cum uxore sua. Et multa alia sunt , quæ hic non scribo vel si sunt incredibilia sunt (Steph. Infesura Diarium urb. Romæ , ibid.).

CHAPITRE VII.

Le baptême ; son origine ; baptême des prosélytes chez les Juifs ; la circoncision nécessaire aux premiers chrétiens ; cérémonies usitées dans le baptême au premier siècle de l'église ; Cathécumènes ; opinions sur l'efficacité du baptême ; à quel époque de l'année on l'administrait ; baptême des enfans ; Exorcistes ; Baptistaires. — Le jeûne reprouvé par l'évangile ; origine du jeûne ; tems d'abstinence non fixé aux premiers siècles ; quand déclaré obligatoire ; la collaïlle , le lait , le beurre , le fromage , la graisse , alimens maigres et permis en carême ; tous les dimanches de carême jadis jours de gras ; œufs de Pâques ; origine de cet usage et cérémonies y relatives ; les malades et les militaires autrefois astreints au jeûne ; peines sévères contre ceux qui y manquaient ; les Prêtres obligés à manger de la viande par les conciles. — Confession privée ignorée dans l'église aux siècles primitifs ; confession publique ; combien d'espèces de pénitences au 4^{me} siècle ; origine de la confession auriculaire ; la confession déclarée obligatoire en 1215 ; origine de la discipline pénitentielle. — Purgatoire , Enfer , Paradis ; idées qu'on s'en forma ; messes privées pour les âmes des défunts , quand instituées ; origine de la Fête des Trépassés.

Dans ce chapitre nous parlerons des variations qu'ont éprouvées plusieurs rites et cérémonies religieuses depuis les premiers siècles de l'Eglise. Ces pratiques religieuses ont été, il est vrai, en usage dans la plupart des pays de la chrétienté ; toute fois comme ils l'ont été aussi en Belgique, et comme nous devons faire connaître tout ce que nos anciennes coutumes religieuses ont eu de remarquable, nous ne pouvons les passer ici sous silence. Nous commencerons par parler des cérémonies usitées dans l'administration du *Baptême*.

Déjà antérieurement à la venue du Christ, les Juifs avaient leur baptême, qu'on appelait *baptême des*

prosélytes. Jésus-Christ reçut ce baptême de la main de St. Jean dans les eaux du Jourdain. Avant l'apostolat de St. Paul, la circoncision était regardée parmi les chrétiens comme non moins indispensable que le baptême : tout payen qui voulait devenir chrétien, devait auparavant se faire circoncire et adopter la loi des Juifs. Depuis la fameuse dispute de St. Paul avec St. Pierre sur la circoncision, celle-ci ne fut plus estimée nécessaire. « Dans les premiers tems, dit Mosheim, tous ceux qui faisaient profession de croire que Jésus étoit l'unique rédempteur du monde, et en conséquence promettoient de vivre d'une manière conforme à la pureté de sa religion, étoient reçus immédiatement au nombre de ses disciples ; c'étoit toute la préparation requise pour le baptême et, après l'avoir reçu, on étoit instruit d'une manière plus particulière des vérités de la religion. » (Hist. Eccles. t. 1, p. 122). Les Apôtres n'établirent aucune formalité pour le baptême, si ce n'est de le faire au nom de Jésus-Christ (Acta II, 38. VIII, 16). Un passage de l'épître 1 de St. Paul aux Corinthiens (§ 14, 17) semblerait même faire croire que cet apôtre n'attachait qu'un prix secondaire à cette cérémonie. « Je remercie Dieu, dit-il aux Corinthiens, que je n'ai baptisé personne parmi vous que Crispus et Gajus, car le Christ ne m'a point envoyé pour baptiser, mais pour enseigner l'évangile. » (voyez Planck, Hist. du christianisme durant l'époque de sa première introduction dans le monde par Jésus-Christ et ses Apôtres [en Allemand] Göttingue 1818, 2 vol. 8°, tom 1^{re}). Cette simplicité dans l'administration du baptême ne dura pas longtems, car dès le premier siècle du christianisme, et lorsque celui-ci eut pris quelque consistance, on ne fut plus reçu membre de l'église chrétienne sans examen et sans préparation, et personne ne fut plus admis au baptême sans avoir été préalablement instruit des principaux points de la doctrine chrétienne. Ceux qui se préparaient de cette manière à recevoir le baptême s'appelaient *cathécumènes*. Le noviciat des cathécumènes différait selon l'âge ou l'intelligence

des prosélytes ; mais en général le concile d'Elvire en Espagne en fixe la durée à deux ans.

Les cathécumènes étaient d'abord instruits en particulier par des personnes préposées à cet effet, qu'on appelait *catechistes* (précepteurs), et qui pouvaient être de simples laïcs. Cette instruction différait encore selon la capacité et l'intelligence des novices : aux uns on n'enseignait que les principes fondamentaux de la religion ; ceux qu'on jugeait capables de comprendre tout le système du christianisme étaient confiés à des personnes distinguées par leurs lumières, leur sagesse et la gravité de leurs mœurs. On distinguait donc les cathécumènes en deux classes, dont l'une comprenait ceux qui avaient reçu une instruction complète, et l'autre ceux qui ne connaissaient que les élémens de la religion. On distinguait aussi les cathécumènes en différentes classes, suivant le tems de l'enseignement (*ακροάμενοι*, audientes ; *γονυκλίοντες*, genuflectentes ; *βαπτιζόμενοι*, *φωτισόμενοι*, competentes). Parvenus au terme de leur noviciat, les cathécumènes se préparaient à la cérémonie du baptême par des jeûnes et des prières, et le jour de réception venu, ils se présentaient dans l'assemblée des fidèles, affublés d'une robe blanche qu'ils devaient porter pendant sept jours. On sait que dans les premiers tems le baptême se faisait par immersion et en plongeant tout le corps du prosélyte dans les fonds baptismaux (1).

Après donc que les personnes, qui devaient être baptisées, avaient récité le symbole, confessé leurs péchés et renoncé surtout au diable et à ses séductions, on les plongeait dans l'eau et on les recevait dans l'église en invoquant la trinité. Après le

(1) Comme nous avons dit antérieurement, tous les fidèles avaient droit d'administrer le baptême, et c'était d'ordinaire celui qui avait le plus contribué à la conversion et à l'instruction du récipiendaire, qui s'acquittait de cette fonction ; mais dès la fin du premier siècle de l'église, l'Evêque seul s'arrogea ce droit qu'il conférait, lorsque son diocèse était trop grand, aux Prêtres et aux Archidiaques, en se réservant toutefois la confirmation du baptême administré par eux.

baptême elles recevaient le signe de la croix ; on les oignait , et par la prière et l'imposition des mains (1) on les consacrait à Dieu , et on les recommandait à sa grâce ; ensuite on leur donnait du lait et du miel , par où se terminait la cérémonie. Dans quelques endroits on se servait de sel comme d'un symbole de pureté et de sagesse. La salive qu'on met sur la bouche et les oreilles des enfans se fait en commémoration de la guérison de l'aveugle par le Christ. On croyait que le fruit immédiat du baptême était la rémission des péchés , et que l'Évêque , par l'imposition des mains et la prière , conférait au nouveau chrétien les dons sanctifiants du St. Esprit , nécessaires pour avoir une conduite irréprochable. Des théologiens protestans avancent que ce fut en Afrique que prit naissance au troisième siècle l'idée qu'on ne pouvait être sauvé et lavé du péché originel sans le baptême. St. Paul compare le baptême à la mort et à l'enterrement du Christ et à sa résurrection ; « de même , dit-il , le baptême signifie la mort de l'homme et sa résurrection à la vie de la vérité. »

On n'administrait le baptême depuis le 3^{me} siècle que deux fois par an : savoir , pendant les vigiles de Pâque et de Pentecôte et à la lueur des cierges ; il n'y avait d'exception qu'à l'égard des malades , qui étaient aussi dispensés de l'immersion ; des superstitieux regardaient ce baptême comme imparfait , et appelaient ceux qui étaient baptisés de cette

(1) L'onction et l'imposition des mains étaient usitées chez les Juifs dans la consécration des prêtres. (Tertul. de Bapt. c. 7, Cyprian. quæst, 70). Lorsque les Évêques cédèrent aux Prêtres le pouvoir de baptiser , ils se réservèrent celui de l'onction ou de la *confirmation*. Ils parcouraient à cet effet de tems en tems leurs diocèses , comme cela se fait encore aujourd'hui. Les conciles d'Arles , de Tours et de Mayence tenus en 813 ordonnent aux Prêtres de garder la Ste. Chrême sous clef , parcequ'entre autres raisons que ces conciles allèguent , il existait une opinion superstitieuse répandue parmi le peuple par laquelle les malfaiteurs , qui s'étaient frottés avec de la Ste. Chrême ou qui en buvaient croyaient ne pouvoir jamais être découverts (Gaillard , Hist. de Charlem. , t. 3 , p. 104).

manière *Clinici*. St. Cyprien, dans son épître 76, condamne cette opinion.

Ce fut vers l'an 256 que s'introduisit l'usage d'exorciser ceux qui étaient reçus au baptême ; au moins le concile de Carthage tenu cette année en fait mention pour la première fois. L'exorciste prétendait par des cris affreux et des formules menaçantes chasser le démon du corps de ceux qui se présentaient au baptême, et les consacrer au service de Dieu. Ce ne fut qu'au quatrième siècle qu'on donna le baptême aux enfans et aux personnes qui n'avaient point encore atteint l'âge de raison. St. Irénée est le premier qui en fasse mention, les premiers chrétiens croyant que le baptême ne pouvait se donner qu'avec la foi ; aussi Tertullien s'élève-t-il avec force contre ce baptême ; ce qui fait voir que de son tems il n'était point encore regardé comme une institution apostolique. On disputa encore s'il fallait l'administrer immédiatement après la naissance, ou seulement le huitième jour, comme jadis la circoncision. St. Irénée, Evêque de Lyon, se déclare pour le premier cas contre l'Evêque Titus qui approuvait le second ; parceque les enfans ne pouvaient eux-mêmes abjurer le démon et faire la profession de foi, il fut nécessaire de choisir des personnes qui le fissent pour eux et qu'on appelait *sponsors* (les répondants ou pareins). Tertullien se déclare encore contre cette institution (de Baptism. c. 18).

Au quatrième siècle fut introduit l'usage des baptistaires dans les porches des églises ou dans une chapelle particulière située sur le parvis du temple. Il n'y avait qu'un seul baptistaire pour toute la ville et cet usage a encore lieu dans plusieurs villes d'Italie. A Rome on remarque le baptistaire, dans lequel on prétend à tort, que Constantin fut baptisé ; les baptistaires de Florence et de Pise se font admirer pour leur magnificence. La piscine de ces baptistaires était ou ronde ou octogone, et audessus d'elle était suspendu un pigeon, emblème de la pureté des néophytes. La plupart de ces cérémonies usitées dans le baptême se conservaient encore au 9^me et 10^me siècle. Une anecdote rapportée par St. Foix,

d'après la chronique du moine anonyme de St Gal, atteste qu'au 9^me siècle l'usage des habits blancs dans la cérémonie du baptême était encore en vigueur. « Le moine de St. Gal, dit St. Foix, rapporte que Louis le Débonnaire, et à son exemple, les seigneurs de sa cour, faisoient de riches présens aux Normands qui demandoient à recevoir le baptême; qu'une année, aux fêtes de Pâques, ces pirates vinrent en si grand nombre, qu'il ne se trouva pas assez d'habits blancs pour leur en donner à tous, comme c'étoit la coutume de ce tems là; qu'on en fit faire à la hâte, et qu'un seigneur Normand, ayant regardé l'habit qu'on lui apportoit, le jeta, en disant que c'étoit au moins *la vingtième fois* qu'il étoit venu se faire baptiser, et que jamais on ne lui avoit présenté un si vilain habit : telles sont malheureusement la plupart des conversions dont les missionnaires se glorifient » (Essais sur Paris, t. 2, p. 215). L'anecdote passée au baptême de Radbod, roi des Frisons, prouve qu'au 8^me siècle existait encore l'usage du baptême par immersion. Ce prince, sur le point de se convertir au christianisme, et ayant déjà un pied dans la piscine, s'avisa de demander à l'Évêque Boniface qui lui administrait le baptême, et qui lui faisait observer que sans le baptême il n'y avait point de salut, où donc se trouvaient ses ancêtres et ses parens, qui n'avaient point été baptisés? St. Boniface lui ayant répondu qu'ils étaient en enfer, puisqu'ils étaient morts payens, soudain Radbod retira son pied de la cuve et refusa le baptême, disant qu'il aimait mieux être avec ses vaillans ancêtres dans l'enfer que de se trouver tout seul au ciel (vita S. Bonifacii). On baptisait cependant déjà alors, mais plus rarement par infusion comme aujourd'hui (Gaillard. Hist. de Charlem., t 3, p. 104). On continuait aussi à n'administrer le baptême qu'à Pâque et à la Pentecôte : *ut nullus baptizare præsumat nisi in Paschá et Pentecoste, excepto infirmo* (Capitul. ad Salz. a^o 804, capitul. data Presbyteris § 10). Le fameux Alcuin, sous Charlemagne, parle du baptême des oloches, comme d'un usage établi. Un

capitulaire de Charlemagne, de l'an 787, proscriit cet usage, *ut oloas non baptisent* (art 18) (Gaillard *ibid.*). Ce qui marque l'extrême ignorance de ce tems, c'est que des Prêtres, ne sachant pas le latin, baptisaient dans cette forme : *Baptizo te in nomine patria, et filia et spiritua sancta*. St. Boniface était d'avis qu'on réitérât le baptême ainsi administré, mais le Pape Zacharie le regarda comme valide (Gaillard *ibid.* p. 103). Charlemagne entâcha sa mémoire par ce fameux capitulaire de l'an 780, par lequel il ordonna que « tout Saxon qui ne voudrait pas se faire baptiser, serait puni de mort. » (1).

Nous avons vu tantôt qu'on exigeait un jeûne rigoureux des catéchumènes qui se préparaient à recevoir le baptême, voyons maintenant depuis quand fut institué le jeûne et en quoi il a varié en différens tems.

On ne trouve point dans l'Evangile de précepte qui ordonne le jeûne ou l'abstinence de viande; au contraire Jésus-Christ semble blâmer cet usage (Matth. XII, Marc III, § 3). « Que personne donc, dit St. Paul, ne vous condamne pour le manger

(1) *Si quis deinceps in gente Saxonum, inter eos latens non baptizatus, se abscondere voluerit et ad baptismum venire contempserit, paganusque permanere voluerit, morte moriatur* (Capitul. de partib. Saxoniae, c. 8). « Voici, dit le docteur Maclaine dans ses notes sur l'Histoire Ecclésiast. de Mosheim, voici un passage remarquable d'Alcuin, auparavant abbé de Cantorbery, qui indique les raisons pour lesquelles les Saxons avoient tant d'aversion pour le christianisme, et qui en même tems fait bien sentir l'absurdité de la manière d'enseigner des missionnaires envoyés pour les convertir. *Si tanta*, dit-il, *epist. CIV, p. 1647, instantia, leve Christi jugum et onus ejus leve durissimo Saxonum populo praedicaretur, quanta decimarum redditu, vel legalis pro parvissimis quibuslibet culpis edictis, necessitas exigebatur forte baptismatis sacramenta non abborrerent. Sint tandem aliquando doctores fidei apostolicis eruditi exemplis; sint praedicatores et non praedatores.* On voit dans ces paroles une vive peinture des apôtres de ce tems-là, qui avoient plus soin de se faire payer des dixmes, et d'étendre leur autorité, que de travailler convenablement à la propagation de l'Evangile; et cependant on ose dire que de pareilles ministres ont fait des miracles étonnans! » (tom, 2, p. 464)

et la boire, ou sur le sujet des jours de fêtes. » (Ep. ad coloss. c. 2, § 3). « Ne mangez pas, vous dit-on, d'une telle chose, ne goûtez pas de ceci, ne touchez pas à cela. Cependant ce sont des choses qui périssent toutes par l'usage, en quoi vous ne suivez que des maximes et des ordonnances humaines, quoiqu'elles aient quelque apparence de sagesse dans une superstition et une humilité affectée, dans un rigoureux traitement qu'on fait au corps, et dans le peu de soin qu'on prend de rassasier la chair. » (ibid. § 21—23). Aussi dans les premiers tems de l'église le jeûne n'était pas commandé (1). « Ni Jésus-Christ, ni ses apôtres, dit Mosheim, n'ont fait du jeûne un devoir de religion : cependant plusieurs de leurs disciples prirent la coutume de joindre l'abstinence à la prière, surtout lorsqu'ils se trouvoient engagés dans des affaires de la plus haute importance; comme il n'y avoit aucune loi qui prescrivit cet usage, chacun étoit le maître de jeûner aussi souvent et aussi longtems qu'il le jugeoit à propos, et même on ne faisoit aucun crime à personne de se borner à suivre les règles de la tempérance sans y ajouter rien de plus. Il n'est fait aucune mention de jeûnes publics et solennels dans les anciens tems, excepté celui de l'anniversaire de la crucifixion de notre Sauveur : leur nombre augmenta peu à peu avec le tems, premièrement par l'usage, ensuite par des ordonnances positives; mais on ne sait pas avec certitude, ni quels étoient les jours consacrés au jeûne, ni si on les observoit déjà dans le premier siècle. Néanmoins ceux qui pensent que dans le tems des Apôtres, ou bientôt après, on jeûnoit le qua'rième et le sixième jour de la semaine, s'appuyent sur des raisons assez spécieuses. » (Hist. Eccles. t. I, p. 136) (2).

(1) Les Apôtres, écrivait St. Irénée au Pape Victor, ont ordonné de n'obliger personne à jeûner ou à célébrer les fêtes (Euseb. Hist. Eccles. lib. 5, c. 21).

(2) Le mercredi et le vendredi les chrétiens, au 13^{me} siècle, avoient coutume de jeûner jusqu'à trois heures de relevé et de passer ces jours en prières en mémoire de la passion du Christ. Ils appelaient ces jeûnes *Stationes*, comme étant la garde que tenait un chrétien militant contre les entreprises du Démon (Tertul. de jejun. c. 14).

Tertullien condamne le jeûne du samedi ; Victorien, Evêque de Pétou, au 3^{me} siècle, l'approuve, comme étant une préparation pour passer saintement le dimanche (1). Lorsque plus tard on eut perdu le souvenir de la cause de ce jeûne du sixième jour, on imagina de lui attribuer plusieurs origines fabuleuses, entre autres qu'il avait été institué en mémoire de ce que St. Pierre avait aussi jeûné ce jour pour se préparer à combattre le prétendu magicien Simon (2). Dans les premiers tems les jeûnes, quoique volontaires, étaient très rigoureux, et consistaient dans l'abstinence de toute nourriture jusqu'au coucher du soleil. Au 3^{me} siècle on commença à regarder le jeûne comme plus indispensable qu'aux siècles précédens ; on y attacha une plus grande idée de sainteté, et on croyait que le démon n'attaquait personne avec plus d'adresse et de succès que ceux qui s'adonnaient à la bonne chère. Les Latins jeûnaient le 7^{me} jour de la semaine ; ce qui engagea une vive querelle théologique entre eux et les Orientaux, qui ne suivaient pas cet usage (Mosheim, t. 1, p. 301). De ce tems date l'institution du carême, quoiqu'il ne fut pas encore renfermé dans un nombre fixe

(1) Les conciles ordonnent le jeûne du samedi, afin que par là ce jour fut distingué du sabbat juif. *Et parasceve superpositio fiat, ne quid cum Judeis sabbatum observare videamur.* Le concile d'Elvire dit : *Errorum placuit corrigi, ut omni sabbati die superpositiones celebremus* (can. 26).

(2) Rudolphe Glaber, écrivain du 11^{me} siècle, rapporte que ce fut un concile qui ordonna vers l'an mille l'observation du jeûne de samedi en France. Grégoire VII en confirma l'institution dans un concile tenu à Rome. Malgré ces ordonnances ce jeûne fut très mal observé tant par les ecclésiastiques que par les séculiers. Les conciles de Béziers, en 1351, et de Lavaur, en 1368, en prescrivent l'observation aux ecclésiastiques sous peine d'interdiction pendant autant de mois qu'ils auront failli de jours. Ces ordonnances regardent les ecclésiastiques seuls, et on trouve qu'au 15^{me} siècle le jeûne du samedi n'était point encore observé partout. Ce ne fut qu'au milieu du 15^{me} siècle qu'on commença à l'observer généralement, encore en excepta-t-on les samedis depuis la Noël jusqu'à la purification (Le Gr. d'Aussy, t. 2, p. 115 etc).

de jours (1). Cependant on disputait encore librement alors sur l'obligation de l'observation du jeûne et les opinions étaient variées à cet égard (voyez Giesler, *Lehrbuch der Kirchengeschichte* I. th. s. 291 etc.). Les abstinences furent moins rigoureuses dans ce siècle que dans ceux qui précèdent : on crut qu'il suffisait de s'abstenir de viande et de vin ; cette opinion prévalut chez les Latins, (Mosheim, t. 1, p. 405). Ce fut au 5^m siècle que le jeûne fut déclaré obligatoire par l'église ; mais à l'exception du carême du vendredi et du samedi, il n'y avait que très peu de jours de jeûne dans l'année (Gieseler 1^o th. s. 523). Ce ne fut que peu à peu que s'introduisirent les nombreux jours d'abstinence qui s'observent aujourd'hui dans l'église. Du tems de Charlemagne le carême était observé avec rigueur, puisque ce prince condamna à mort tout Saxon qui l'enfreindrait.

On n'a pas moins varié sur l'espèce de nourriture dont on devait s'abstenir. Pendant bien longtems on regarda la volaille comme une nourriture maigre. « La Genèse, dit le Grand d'Aussy parlant de la création, dit que le cinquième jour, *Dieu commanda aux eaux de produire les poissons et les oiseaux qui volent sur la terre...* Ce texte mal interprété, paroissoit donner une même origine à deux espèces d'animaux si différents ; on leur supposa en conséquence une même nature, et l'on crut pouvoir user également des uns et des autres, les jours de jeûnes et d'abstinence (2). Plusieurs Pères de l'église, saint Basile,

(1) *Habemus enim quadragesimæ dies jejuniis consecratos. Habemus quartam et sextam septimam dies, quibus solemniter jejunamus* (Origines hom. X, in levitio § 2). La disparition de Jésus-Christ pendant quarante jours après sa résurrection donna lieu en quelques endroits de fixer le carême à 40 heures, prolongées ensuite à 40 jours. Ailleurs on fixa ce terme sur celui du jeûne de Jésus-Christ dans le désert (Grenæus apud Euseb. l. 5).

(2) *Alii*, dit l'historien Socrate, *ab animatis penitus abstinent; alii ex animantibus pisces solos comedunt. Nonnulli, cum piscibus etiam avibus vescuntur; ex aquis, ut est apud Moysen eas quoque conditas esse affirmantes.*

saint Ambroise , etc , autorisèrent même cette décision par leur raisonnemens. » (Hist. de la vie privée des Franc. , 2^{me} édit. , t. 1 , p. 326). Les ordres religieux les plus austères et qui se dévouaient à un carême perpétuel , pouvaient manger la volaille. « On lit dans la vie de St. Eloy , continue le Grand d'Aussy , que depuis sa promotion à l'Episcopat , il avoit renoncé à la viande ; mais qu'un jour il se permit de manger une volaille avec un hôte qui lui étoit survenu. Grégoire de Tours raconte que mangeant à la table de Chilperic , et n'usant point de viande non plus , le roi lui dit : *mangez de ce potage , il est pour vous , on l'a fait avec de la volaille*. Enfin dans un grand nombre d'anciennes vies de saints ou de saintes , il est remarqué d'eux , comme une mortification particulière , qu'ils s'abste-noient , non seulement de chair , mais encore de volaille et de gibier bipède. » (p. 327). En 817 le concile d'Aix-la-Chapelle interdit cet aliment aux religieux , excepté pendant quatre jours de Pâques , et quatre de Noël. Malgré cette ordonnance on continua encore dans les monastères pendant long-tems à regarder la volaille comme un aliment maigre. On lit dans la vie de St. Odon Abbé de Cluny : « Un moine de cette abbaye étoit allé voir ses parens. En arrivant , il demande à manger : c'étoit un jour maigre , on lui dit qu'il n'y a au logis que du poisson. Il apperçoit quelques poules dans la cour , prend un bâton et en assomme une , en disant , voilà le poisson que je mangerai aujourd'hui. Les parents lui demandèrent s'il a la permission de faire gras : non , repond-il , *mais une volaille n'est point de la chaire ; les oiseaux et les poissons ont été créés en même temps , et ils ont une même origine , comme l'enseigne , notre hymne*. »

Saint Thomas d'Aquin étoit du même sentiment : *et ideo* , dit-il , *productio avium aquæ adscribitur*. « Actuellement encore , les Espagnols et les Portugais , tant en Europe qu'en Amérique , mangent pendant le carême , les abattis d'oiseaux , quoiqu'ils se croient défendu de manger l'oiseau même. Il est vrai qu'ils

en achètent tous les ans la permission ; et que cette permission est attachée à une bulle de la croisade , dont le Roi est devenu propriétaire , et qui entre autres privilèges accorde celui-ci. » (le Gr. d'Aussy, t. 1 , p. 330). Lorsque l'église défendit l'usage de la volaille dans le carême , elle en excepta les oiseaux et les quadrupèdes amphibies. La macreuse fut cependant défendu dans le concile de Latran , sous Innocent VIII ; mais l'usage prévalut contre cette décision.

Le lait , le beurre , le fromage et les œufs furent longtemps des substances étrangères aux réglemens de la discipline ecclésiastique ; mais on peut en dire autant de toutes les substances pour les premiers siècles de l'église lorsque le jeûne ne fut point encore obligatoire (1). « Les uns , dit l'historien ecclésiastique Socrate , s'abstiennent généralement de tous les animaux , les autres , dans tout le genre animal , ne mangent que des poissons ; d'autres joignent aux poissons les volatiles , et les croient nés de l'eau , comme le dit Moïse. Il en est qui , lorsqu'ils ont jeûné jusqu'à la neuvième heure , se permettent alors diverses sortes d'alimens. Les différentes nations ont leurs différentes manières de jeûner , et il y a une infinité de causes de cette diversité , car comme personne ne peut montrer dans les livres saints rien de précis sur cette matière , il est évident que les apôtres ont laissé à chaque fidèle la liberté de faire en ce genre ce qui lui plairoit ; et c'est , selon moi , la raison des différences de jeûnes qui subsistent dans les différentes églises. » (Le Gr. d'Aussy , t. 2 , p. 36). « Ce qui est défendu , écrivait Théodulphe , Evêque d'Orléans vers 797,

(1) *Sunt et alia in catholicâ ecclesiâ instituta vivendi præstantia*, dit St. Epiphane , *nimirum quod alii carnibus prorsus abstineant tam quadrupedum et avium quam piscium , nec non ovis et caseo. Alii quadrupedibus duntaxat ; sed avibus ac ceteris vescuntur. Alii etiam ab avibus temperant ; ova et pisces retinent ; quibus nonnulli etiam abstinent , qui tamen caseum sibi permittunt. Alii verò caseo non utuntur. Præterea quidam a pane abstinent ; quidam ab arborum fructibus , et coctis omnibus.*

c'est l'ivresse et la luxure ; et non le lait et les œufs : car l'Apôtre ne dit point, *abstenez-vous d'œufs et de lait* ; mais il dit, *ne vous enivrez point avec le vin qui produit la luxure.* »

Autrefois , non seulement on ne jeûnait pas les dimanches du carême , mais , par respect pour ce jour qu'on regardait comme un jour de jouissance , on faisait toujours gras et cela tant chez les séculiers que dans les cloîtres. Le dimanche des Rameaux même n'en était pas excepté. On lit dans la vie de Godefroy trente huitième Evêque d'Amiens , élu l'an 1104 : « Le jour des cendres les Amiennois , s'étant rendus à l'église de saint Firmin , le bienheureux Godefroy vint nu-pieds , selon sa coutume , et couvert d'un cilice exhorter ses ouailles. Il leur défendit dans son discours de manger de la viande depuis ce jour là jusqu'à Pâques. Mais loin de déférer à ses ordres , ils protestèrent qu'ils ne quitteroient point une coutume ancienne ; et après beaucoup de plaintes contre leur Evêque , qui sans cesse se plaisoit , disoient-ils , à imaginer des austérités nouvelles , ils déclarèrent qu'ils mangeroient de la viande le dimanche. Ils en mangèrent en effet. Le Prélat le sut ; mais il ferma les yeux , et attendit que les circonstances devinssent plus favorables. » (Daire , Hist. de la ville d'Amiens , t. 2 , p. 29—32. Le Grand d'Aussy , t. 2 , p. 38). Eudes , Evêque de Paris , atteste que de son tems on mangeait des œufs , et du laitage le vendredi saint (*ibid* , p. 40). « Pour les œufs , dit le Grand d'Aussy , il n'est pas surprenant qu'on se les soit permis sans scrupule. L'opinion ayant établi que la volaille étoit un aliment maigre , de même nature que le poissons , on raisonnaît conséquemment en regardant comme maigre aussi l'œuf que cette volaille avait pondue. » (p. 40). Les religieux qui , suivant leur institut , étaient obligés au jeûne , pouvaient par conséquent manger toujours des œufs. Le concile d'Angers défendit en 1365 l'usage du lait et du beurre en carême et les jours de jeûne : « Nous défendons à toute personne , dit le canon , quelqu'elle soit , le lait et le beurre en carême , même dans le pain et les légumes , à moins qu'elle n'en

ait obtenu une permission particulière. » Des dispenses furent néanmoins accordées pour les malades et pour d'autres personnes encore, à condition qu'elles réciteraient certaines prières, et qu'elles donneraient quelques aumônes destinées à l'entretien ou à la réparation des églises ; de là naquirent ces *troncs pour le beurre* qui existent encore dans nos églises.

Lorsqu'on eut changé d'opinion sur la nature de la volaille, et qu'on ne la regarda plus comme poisson, on changea aussi celle qu'on avait sur les œufs, qui devinrent alors, comme la viande, un aliment prohibé en maigre et en carême.

« S'il étoit pénible, dit le Grand d'Aussy, de s'abstenir d'œufs pendant quarante jours entiers, ce devoit être aussi une grande joie d'en reprendre l'usage quand le temps de pénitence venoit à cesser. La dévotion qui dans certains temps s'introduit partout, fit même de cette époque une cérémonie religieuse. On alloit à l'église le vendredi saint et le jour de Pâques, offrir et faire bénir des œufs. Ces œufs bénis, rapportés dans les familles, y occasionnoient une sorte de fête et de réjouissance. Les parents, les voisins, les amis s'en envoyoient mutuellement ; et de là vint l'expression proverbiale, *donner les œufs de Pâques*. Pour enjoliver le présent on les teignoit en rouge ou en bleu ; on les mouchetoit, on les barioloit de différentes couleurs. Enfin le don ou l'envoi des œufs devint un usage si général, qu'en beaucoup de villes, il donna lieu à un abus superstitieux, mais plaisant.

« L'un des jours de la semaine de Pâques, les étudiants des écoles, les clercs des églises, les jeunes gens de la ville, s'assembloient dans la place publique au bruit des sonnettes et des tambours. Les uns portoient des étendarts burlesques ; les autres étoient armés de lances et de bâtons. De la place, ils se rendoient, avec le tapage horrible dont on imagine qu'étoit capable une pareille cohue, à la porte extérieure de l'église principale du lieu. Là, ils chantoient Laudes ; après quoi ils se répandoient dans la ville pour quêter les œufs de Pâques.

« En certaines provinces la procession des œufs étoit fixée au jeudi de la mi-carême. Mais comme alors on ne pouvoit point quêter d'œufs, puisque dans ce moment là ils étoient défendus, on recevoit, en place, quelque autre denrée, qui portoit néanmoins le même nom.

« A la cour, l'usage étoit, le jour de Pâques, de porter chez le Roi, après la grand'messe, des œufs peints et dorés. Sa Majesté les distribuoit à ses courtisans. C'est vers le milieu du dix-huitième siècle que cette coutume a été abolie. Elle subsiste encore en Russie, et à la cour de plusieurs souverains. » (Le Gr. d'Aussy, t. 2, p. 47).

Jusqu'à la fin du 17^{me} siècle tout le monde étoit assujéti à l'observation du jeûne, même les malades, comme nous avons dit, et les militaires (idem, p. 105). « On traîne au supplice presque comme un parricide, dit Erasme au commencement du 16^{me} siècle, celui, qui, au lieu de poisson, a mangé du porc. Quelqu'un a-t-il goûté de la viande, tout le monde s'écrie, ô ciel ! ô terre ! ô mer ! l'église est ébranlée, tout est inondé d'hérétiques (1). » On voit que les opinions d'alors ne s'accordaient guères avec les paroles de St. Paul rapportées plus haut. En 1549 Henri II défendit en France de vendre de la viande en carême à tout autre qu'à ceux qui apporteront un certificat de leur médecin. En 1563 Charles IX, l'infâme auteur de la St. Barthélemi, défendit d'en vendre pendant ce tems, même aux Huguenots. En 1565 il accorda aux Hôtels-Dieu, le privilège d'en débiter exclusivement, et ordonna qu'on n'en donnerait qu'aux malades. Cette dernière ordonnance fut confirmée par deux arrêts du parlement de 1575 et 1595. « Le parlement exigeoit non seulement que celui qui venoit acheter apportât une attestation du médecin, mais encore que le boucher prît le nom et la demeure

(1) *Velut parricida, pene dixerim, trahitur ad supplicium qui pro piscium carnibus gustavit carnes suillas. . . gustavit aliquis carnes; clamant omnes, ô cælum! ô terra! ô maria Neptuni! natat ecclesiae status; unundant heretici* (Erasmi Epist.),

du malade , afin qu'on put vérifier si réellement il avoit besoin de faire gras.

« Bientôt les formalités augmentèrent encore. Au certificat du médecin il fallut en joindre un second de la main du curé. Dans l'un et dans l'autre étoient spécifiées la nature de la maladie et la qualité de viande qu'il falloit. Encore ne permettoit-on que la viande de boucherie ; la volaille et le gibier étoient prohibés. » (Le Gr. d'Aussy , t. 2 , p. 111) (1).

De même qu'on a regardé pendant un tems la volaille comme nourriture maigre , on a regardé de même comme substance maigre la graisse des quadrupèdes. Cette opinion dut son origine à l'hérésie d'Eustathe , Evêque d'Antioche au 4^{me} siècle , qui prétendait que c'étoit un crime pour les ecclésiastiques de manger de la viande. Le concile de Gangres condamna cette erreur et un autre concile , tenu à Ancyre , ordonna que pour reconnaître ceux qui en seraient imbus , tout Prêtre ou Diacre serait obligé de manger de la viande , au moins une fois de leur vie (2). Après cette épreuve d'orthodoxie , il pouvait s'abstenir s'il le voulait de cette nourriture. Ceux qui par dévotion s'abstenaient de viande furent obligés de manger au moins des légumes cuits avec de la

(1) « Maintenant , en 1815 , dit Mr de Roquefort dans ses notes sur Le Grand d'Aussy , où chacun mange suivant son goût ou selon sa conscience , on tue à Paris à peu près autant de bœufs en carême que pendant le reste de l'année. Et pourquoi pas ! après avoir vu le beurre , les œufs , la volaille , le cochon et surtout le lard être regardés tour à tour comme aliments gras et maigres , qui sait si le bœuf et la viande de boucherie ne seront pas dans la suite déclarés aliments maigres ? » (Le Gr. d'Aussy , t. 2 , p. 115). Nous nous souvenons avoir lu dans un journal , il y a quelques années , qu'un boucher venait d'être condamné à Rome à parcourir la ville assis sur un âne et tenant en main la queue de cet animal , et , après cette amende honorable , à passer cinq ans aux fers ; le tout pour avoir mangé de la viande un vendredi !

(2) *Hi qui in clero sunt , Presbyteri vel Diaconi , et à carnibus abstinent ; placuit eas quidem attingere , et sic , si voluerint , abstinere. Si autem noluerint olera quae cum carnibus coquantur comedere , et canon non cedant ab ordine cessare.*

chaire, sous peine d'interdiction. De là il résulta que pour écarter tout soupçon d'hérésie, les moines voués à un carême éternel mangèrent des légumes accomodés avec de la graisse et continuèrent, par une sorte d'obéissance habituelle au canon du concile, à le manger de même. De cette façon ils s'accoutumèrent insensiblement à regarder la graisse comme un aliment maigre. Le concile d'Aix-la-chapelle, qui interdit aux religieux l'usage de la volaille, leur permit pour compensation celui de la graisse, excepté tous les vendredis de l'année, à la huitaine de Noël et en carême tout entier. St. Benoît le prohiba à perpétuité à ses religieux, et d'autres institutions d'ordres religieux seulement le samedi. Au défaut de graisse, on accomodait les légumes des moines avec du jus de lard dont on avait soin de jeter le reste. « Car, dit Le Grand d'Aussy, ces mêmes hommes qui, dans la paix de leur conscience, avaloient plusieurs livres de chair de cochon réduites en jus auroient cru pécher mortellement s'ils eussent avalé la moindre parcelle de cette même chair en nature. » (t. 2, p. 223). Les moines nourrissoient de grands troupeaux de cochons, uniquement pour en extraire la graisse et le lard, vendant à d'autres la chair de l'animal (1). Cet usage d'accommoder les légumes au lard, existait surtout dans les monastères

(1) L'archevêque de Malines, De Bossu, se rendait souvent les jours maigres chez le baron de Leeftael, supérieur de l'abbaye de Ste. Gertrude à Louvain, afin d'y goûter les carpes délicieuses qu'on y apprêtait avec toute la délicatesse d'une cuisine monacale. Voulant connaître le secret de cette préparation qui ne se trouvait point dans son Almanach gastronomique, l'éminence interrogea le cuisinier. Celui-ci eut la maladresse de lui dire que le goût délicieux que l'Archevêque trouvait aux carpes, était dû à la préparation des sauces avec du *jus de roti*. L'Archevêque fronça le sourcil, non pas tant contre les infractions du jeûne, que pour se voir frustrer désormais de manquer les jours maigres des carpes de l'abbaye de Ste. Gertrude. Coquin, dit-il, moitié sérieux, moitié riant, à l'artiste culinaire, tu aurais bien ne pas dû lâcher le mot de *roti* ; dorénavant je ne pourrai plus en manger, auparavant je le pouvais parceque j'ignorais que je faisais un péché en goûtant de ta carpe. Ceci démontre que vers la fin du siècle dernier on se servait encore de jus de viande dans l'abbaye de Ste. Gertrude aux jours maigres.

de la Belgique et de l'Allemagne, où l'on pouvait se procurer difficilement de l'huile d'olive alors très rare et très chère (1). Le Pape Zacharie, consulté par St. Boniface, Archevêque de Mayence, s'il étoit permis de manger du lard en carême, répondit : *que si le lard étoit oru on ne devait point en manger ; mais qu'on le pouvait s'il étoit desséché à la fumée et mis au feu.* « Zacharie avoit pensé sans doute que quand le porc est soré ou roti, il change de nature, et n'est plus du porc. » (Le Gr. d'Aussy, *ibid.* p. 225). Tous ces scrupules ne sont pas plus ridicules que celui que nous conservons encore de manger du bouillon un vendredi et de ne pas oser toucher à la viande.

Terminons cette matière du jeûne par les réflexions suivantes du Grand d'Aussy : « S'il étoit possible, dit ce savant, de rendre à la vie pour un instant quelqu'un qui n'existe plus, ce seroit un spectacle bien digne des yeux d'un philosophe que de faire asseoir à une même table un religieux du huitième siècle, un religieux du quatorzième, et un du dix-huitième siècle (2), et de leur servir à tous trois ce qui, en ces différens temps, et selon le régime de leur même règle, avoit constitué et constituoit leur maigre. On verroit le dernier croire faire une abstinence sévère en mangeant des œufs, du beurre et du laitage ; le second regarder ces substances comme grasses, et s'en abstenir avec horreur ; le premier, au contraire, y joindre sans scrupule une volaille, une perdrix, des légumes ou des herbages accommodés à la graisse ou au lard. Quel horrible scandale ils se causeroient l'un à l'autre ? Comme ils s'anathémiseroient mutuellement ? Hélas, ne condamnons personne ! L'histoire des usages d'un peuple n'est guères, à proprement parler, que l'histoire de ses contradictions. Qui sait si les

(1) *Quia oleum olivarum Franci non habent* ; dit le concile d'Aix-la-chapelle sous Charlemagne, *voluerunt Episcopi ut (canonici regulares) oleo lardino utantur.*

(2) Le Grand d'Aussy écrivoit en 1782.

nôtres , un jour , ne seront pas pour les siècles à venir un sujet de critique ; si nos neveux quand ils liront que nous n'osons manger du canard un jour maigre , tandis que nous mangeons une maigre et une poule d'eau , ne seront pas aussi étonnés que nous le sommes aujourd'hui , quand nous voyons nos ancêtres , s'être abstenus , les mêmes jours , du bœuf et du cochon , et s'être nourris pourtant de légumes accommodés avec de la graisse et du lard. ?

« Ces réflexions , pour quiconque les approfondira , en feront naître d'autres encore , qui toutes lui inspireront également le même esprit d'indulgence. »
(Le Grand d'Aussy , Histoire de la vie privée des Français , t. 2 , p. 225).

Il nous reste encore pour finir ce chapitre , à dire quelques mots sur l'origine de la *confession privée* telle qu'elle a lieu aujourd'hui et sur l'origine de la croyance à l'enfer et au *Purgatoire*.

Chacun sait que dans l'église primitive il n'existait ni confesseur ni par conséquent de confession privée. Dans les premiers tems les chrétiens , comme encore aujourd'hui les Luthériens et les Protestans , faisaient l'aveu de leurs fautes à Dieu seul , imploraient leur pardon de l'Etre suprême et tâchaient de l'obtenir par des œuvres méritoires et en corrigeant leurs vices. Par humilité beaucoup de chrétiens confessaient publiquement leurs péchés dans l'assemblée des fidèles , et terminaient en implorant les prières de la communauté. Ceci avait surtout lieu pour les fautes graves. Lorsque les progrès de la corruption des mœurs parmi les chrétiens eut nécessité des moyens de répression , et que l'excommunication fut destinée à punir les meurtriers , les idolâtres et l'adultère , on établit aussi des pénitences publiques pour d'autres fautes et péchés. Au troisième siècle ces réglémens pénitentiaires furent divisés en quatre Espaces : la première s'appelait en Grec *προνουσις* (ejulatio) par laquelle les coupables étaient condamnés à ne pouvoir assister aux cérémonies religieuses et à rester devant la porte des églises , en implorant les prières des fidèles qui entraient à l'assemblée. Après quelque tems on

leur permettait l'entrée du temple jusqu'au moment des prières. Le second degré de pénitence était appelé *auditus* (auditus). Il était permis alors au coupable d'assister aux assemblées religieuses, mais avec certaines restrictions. Au troisième degré, *incurtus*, il était obligé de se mettre à genoux pendant qu'on récitait certaines prières auxquelles les autres fidèles assistaient debout. Au quatrième degré le délinquant assistait à toutes les prières avec les autres chrétiens, mais sans pouvoir participer à la cène. Dans ce même siècle commença à s'introduire la confession privée devant un Prêtre. Le scandale qu'aurait causé la confession publique d'une foule de chrétiens qui, pendant la persécution de Decius, avaient renoncé au christianisme et qui, lorsque la paix de l'église fut rétablie voulurent rentrer dans son sein, donna lieu à cette institution. Pour les autres péchés on continua néanmoins à se confesser en public, jusqu'à ce que le Pape Léon-le-Grand ordonna que désormais tous les pécheurs pourraient se confesser à des Prêtres (1). « Par là, dit Mosheim, on enleva une des plus fortes barrières contre le vice en général, et le libertinage en particulier : la conduite des chrétiens ne fut plus contrôlée que par les Prêtres, et comme les pécheurs trouvèrent souvent leur compte à ce changement, il fut aussi avantageux au clergé à bien des égards. » (t. 1 , p. 496). Ce ne fut cependant qu'au quatrième concile de Latran, en l'an 1215, que la confession auriculaire fut déclarée

(1) *De poenitentia scilicet, quae a fidelibus postulatur, ne de singulorum peccatorum genere, libello scripta confessio publice recitetur : cum reatus conscientiarum sufficiat solis sacerdotibus indicari confessione secreta..... Quia non omnium hujusmodi sunt peccata, ut ea, qui poenitentiam poscunt, non timeant publicare ; removeatur tam improbabilis consuetudo : ne multi a poenitentiae remediis arceantur, dum aut erubescunt, aut metuunt inimicis suis sua fata reservari, quibus possint legum constitutione percelli. Sufficit enim illa confessio, quae primum Deo offertur, tum etiam sacerdoti, qui pro delictis poenitentium precator accedit. Tunc enim demum plures ad poenitentiam poterunt provocari, si populi auribus non publicetur conscientia confitentis (Leo M. Epist. 168, Gieseler, 2^e th. s. 551).*

obligatoire et article de foi. Ce fut le Pape Innocent III qui fit porter cette loi. « De sa propre autorité, ce Pape mit au nombre des devoirs de la religion, la confession auriculaire, par laquelle chacun est tenu non seulement de faire à un Prêtre une confession générale de ses péchés, mais encore d'entrer dans le détail, sans en omettre aucun.

« A la vérité, avant ce tems là, plusieurs docteurs croyoient cette confession d'une autorité divine; mais leur sentiment n'avoit jamais été celui de l'église; car quoique la confession de ses péchés fut regardée avec raison comme un devoir essentiel, cependant tout chrétien étoit libre de la faire mentalement à Dieu, ou s'il l'aimait mieux, à quelque directeur spirituel. » (tom. 3, p. 209). Théodore de Gaze, moine grec et Archevêque de Cantorbéry, en l'an 668, réduisit le premier en science régulière cette partie des lois ecclésiastiques, connue sous le nom de *discipline pénitentielle*. Il enseigna dans le *pénitentiel*, qu'il publia, à distinguer les diverses classes de péchés, la manière de procéder à l'égard des pécheurs, les formules d'exhortation, de consolation, d'absolution; etc. (1).

Parlons maintenant de l'origine de la croyance au *purgatoire* et à l'*Enfer*.

L'ancien Testament ne parle ni de l'enfer, ni du purgatoire, pas même de l'immortalité de l'ame. Dans l'Evangile il est parlé; à la vérité, de récompenses ou de peines d'une vie future; mais nulle part on n'y voit décrit le genre de ces récompenses ou de ces punitions. Ce n'est que par des allusions et des paraboles qu'il en est question (Matth. c. 3, § 1; c. 8, § 2; c. 13, § 4, 5; c. 18, § 1; c. 23, § 5). Les chrétiens qui étudioient la philosophie néoplatonicienne alors fort cultivée à Alexandrie, voulurent interpréter la doctrine de l'évangile par celle de

(1) Pour, connaître les sentimens détestables des jésuites relativement à ces matières, il faut lire l'ouvrage intitulé *Résumé de la doctrine des Jésuites ou extraits des assertions dangereuses et pernicieuses soutenues par les Jésuites dans leurs ouvrages dogmatiques; recueillies et imprimées par ordre du parlement en 1762, 2^e édit., Paris, 1828, 18^e.*

Platon, et il ne leur fut pas très difficile de rencontrer dans l'évangile des passages qu'ils pussent raccorder avec cette dernière, pour trouver une définition palpable de l'enfer, du purgatoire et du ciel. « Platon, dit Mosheim, avoit enseigné qu'il n'y avoit que les âmes des héros et des grands philosophes qui, après la mort, fussent reçues dans le séjour de la lumière et de la félicité, et que celles des hommes ordinaires, livrés à leurs passions grossières, descendoient dans les régions inférieures, d'où elles ne pouvoient sortir qu'après s'être convenablement purifiées. Les chrétiens platoniciens saisirent ces idées avec empressement, et les appliquèrent, en forme de commentaire, à la doctrine de Jésus-Christ. De là cette opinion qui prit faveur, qu'il n'y avoit que les martyrs, qui, tout de suite, après leur mort, fussent dans un état de félicité, et que les autres restoient enfermés dans une certaine région obscure, où ils devoient habiter jusqu'au second avènement de Jésus-Christ ou du moins jusqu'à ce qu'ils fussent purifiés. » (Mosh., Hist. Eccl. t. 1, p. 194) (1).

Au 8^me siècle fut introduite la coutume de dire des messes privées pour les morts; quoique les canons d'un synode de Mayence condamnèrent cet usage, il n'en subsista pas moins. (Maclaine note 83 sur le

(1) Le raisonnement que fait St. Origène sur les peines et les récompenses futures est tiré de la comparaison de l'or allié de plomb, et qui ne peut être purifié que par le feu, de même que les péchés qui souillent l'âme ne peuvent être effacés que par le feu : *id circò igitur qui salvus fit, per ignem salvus fit, ut si quid forte de specie plumbi habuerit admixtum, id ignis decoquat, et resolvat, ut efficiantur omnes aurum bonum. Veniendum est ergo omnibus ad ignem, veniendum est ad conflatorium! sedet enim dominus, et conflatur et purgatur filios Juda (Mal. 3, 3) sed et illuc cum venit, si quis multa opera bona et parum aliquid iniquitatis attulerit, illud parum tanquam plumbum igni resolvitur ac purgatur, et totum remanet aurum purum. Et si quis plus illuc plumbi detulerit, plus exuritur ut amplius decoquatur, ut etsi parum aliquid sit auri, purgatum tamen resideat. Quod si quis illuc totus plumbeus venerit, fiet de illo hoc quod scriptum est, demergetur in profundum, tanquam plumbum in aquam validissimam (Origen. Homil. in Lucam apud Gieseler, 1^{re} th. s. 236).*

2^{me} t. de Mosheim). Dans ces siècles barbares , où l'esprit humain était pour ainsi dire anéanti sous le poids de la superstition et de l'ignorance , le purgatoire fut pour le clergé corrompu une grande source de richesses. « La croyance du purgatoire, dit Mosheim, de ce feu qui doit purifier les âmes, étoit à sa plus haute période , et l'emportoit de beaucoup sur celle de l'enfer : on se flattoit d'éviter aisément celui-ci au moyen des prières de l'église ou des mérites et de la médiation des saints , au lieu que le premier étoit inévitable. Le clergé trouvant son compte à ces terreurs superstitieuses , ne négligeoit rien pour les augmenter ; discours pathétiques , fables étranges , miracles controuvés , tout étoit mis en usage pour établir la doctrine du purgatoire , et persuader au peuple que le crédit de l'église s'étendoit jusques sur cette triste région. » (t. 2 , p. 805) (1). C'est en 998 que fut instituée la *fête des trépassés*. La cause qui donna lieu à cette institution est bien digne de ces tems de stupidité (2). Un moine revenant de Jérusalem aborda en Sicile et demeura

(1) Quelque tems avant la suppression des ordres religieux en Belgique , le père gardien des capucins à Louvain , prêchant à l'église de Ste. Gertrude , l'octave des âmes , commença son sermon par les paroles suivantes : *cette nuit , mes chers auditeurs , une âme du purgatoire m'est apparue et m'a remis la lettre suivante*. Ce disant , il tira de son capuchon une lettre où il lit ce qui suit : « *aujourd'hui sont mortes dix milles personnes , dont une est montée au ciel , deux sont allées en purgatoire et tout le reste au Diable . Il faut faire des offrandes* , continua-t-il , *mes chers frères , pour la délivrance des âmes du purgatoire . A chaque liard que vous faites retentir dans le tronc , il s'élève du milieu d'elles ce cri unanime : ha ! ha ! ha ! quêteurs faites votre devoir !*

(2) Le célèbre Sigebert , religieux de Gembloux et auteur des plus orthodoxes , décrit au 12^{me} siècle cette origine de de la manière suivante : *Hoc tempore quidam religiosus ab Hierosolymis rediens , in Sicilia reclusi cujusdam humanitate aliquamdui recreatus , didicit ab eo inter cetera , quod in illa vicinia essent loca eructantia flammarum incendia , quae loca vocantur ab incolis ollae Vulcani , in quibus animae reprobatorum luant diversa pro meritorum qualitate supplicia , ad ea exsequenda deputatis ibi daemonibus : quorum se crebro voces , iras et terrores , sæpe etiam ejulatus au-*

quelque tems auprès d'un hermite. Ce bon homme lui apprit que dans le voisinage étaient des endroits d'où s'élançaient des flammes ; que ces lieux appelés les cavernes de Vulcain (Ethna) étaient le séjour où les âmes des réprouvés étaient tourmentées cruellement par des diables pour l'expiation de leurs fautes ; qu'il avait entendu souvent les gémissemens et les plaintes de ces âmes infortunées , qui disaient pouvoir être facilement libérées de ce supplice par les aumônes et les prières des fidèles et encore plus par les prières des religieux de Clungy. Notre moine se hâta d'aller apprendre cette grande nouvelle à Odillon , abbé de Cluny, qui institua de suite une fête annuelle à célébrer le deux Novembre, en mémoire des Trépassés , et toute la chrétienté se hâta de suivre son exemple. On ne sait de quoi l'on doit s'étonner le plus dans l'histoire de l'origine de cette fête , de la fourberie et de l'audace de ceux qui inventèrent ce conte digne des mille et une nuit , ou de la stupidité du peuple qui l'adopta si universellement. Un Pape lui-même en approuva l'institution !

disse dicebat, plangentium quod animæ damnatorum eriperentur de manibus eorum per elemosynas, et preces fidelium et hoc tempore magis per orationes cluniacensium orantium indefessè pro defunctorum requie. Hoc per ipsum abbas Odilo comperto, constituit per omnia monasteria sibi subiecta, ut sicut primo die Novembris solennitas omnium sanctorum agitur, ita sequenti die memoria omnium in Christo quiescentium celebretur. Qui ritus ad multas ecclesias transiens, fidelium defunctorum memoria solemnizari facit (Sigeb. chron. ad an 998). Le Pape Benoît XIV s'est sagement tû sur l'origine peu honorable de la fête des trépassés dans son traité de Festis J. Christi, Mariæ et sanctorum lib. 3, c. 22, p. 671 (t. X, oper.).

CHAPITRE VIII.

Prières ; lieux destinés au culte et cérémonies religieuses dans l'Eglise primitive ; cérémonie de la Cène et des Agapes ; les cérémonies religieuses célébrées en langue vulgaire ; origine de l'introduction du latin dans ces cérémonies et dans les couvens de religieuses. — Jours fériés dans l'Eglise primitive ; la Pâque , la Pentecôte ; depuis quand célébrées et en quels jours de l'année. — Nouvelles cérémonies religieuses depuis le 3^me siècle ; nouvelles fêtes ; — Basiliques ; forme de la construction de ces Eglises et des premières Eglises en Belgique ; coutume de joncher les églises de paille et de verdure ; origine des cloches , des orgues , des clochers. — Origine des tableaux , statues et autres ornemens dans les Eglises ; manière ancienne de représenter Dieu le Père , le Christ et la croix. — Cérémonies et fêtes religieuses instituées depuis le 5^me siècle ; suppression des Agapes ; canon de la messe établi par Grégoire le Grand ; fêtes de la purification de la Vierge , de la naissance de St. Jean , de la vraie croix , de l'ascension du Christ. — Chant Grégorien et liturgie introduits en France et en Belgique ; institutions religieuses du 8^me siècle. — Fêtes de tous les Saints et de St. Michel. — Fêtes en l'honneur de la Vierge ; origine du Rosaire. — Fête de l'immaculée conception de la Vierge ; débats y relatifs. — Transsubstantiation ; origine de la fête du St. Sacrement. — Origine du jubilé. — Fêtes instituées au 15^me siècle ; fête de la Transfiguration. — Suppression de nombre de jours fériés au 17^me et 18^me siècle.

Dans ce chapitre nous avons à décrire l'état du culte dans les siècles primitifs de l'église , et l'origine des fêtes et des cérémonies religieuses qui furent instituées à différentes époques en Belgique et ailleurs.

Nous avons déjà dit précédemment que Jésus-Christ n'ordonna aucune cérémonie religieuse , lui qui était

venu pour combattre les cérémonies superstitieuses des Juifs , qui avaient fait perdre de vue le vrai esprit de la religion pour le remplacer par des pratiques matérielles. Quelques prières simples , des réunions fraternelles le premier et le septième jour de la semaine , voilà en quoi consistaient toutes les cérémonies religieuses de l'église primitive , encore ne fétait-on le septième jour que chez les juifs convertis au christianisme ; car chez ceux-ci on conserva dans l'origine plusieurs rites du judaïsme. Une chambre dans l'une ou l'autre maison chrétienne , ou des lieux écartés , et des catacombes ou des grottes dans le tems de persécution , étaient les lieux destinés au culte (1). Ce ne fut guère qu'au troisième siècle que les chrétiens commencèrent à avoir des temples publics et qui portassent un caractère analogue à leurs destination. Dans l'église primitive point d'images , point de tableaux , point d'autels ; un appartement sans aucun ornement étranger et dans lequel se trouvait seulement une table couverte d'une nappe pour célébrer la cène , une chaise , et un pupitre pour lire les évangiles , tel était le lieu où se tenaient les assemblées des chrétiens. « Dans ces assemblées on lisoit publiquement l'Ecriture sainte , partagée dans ce but en certaines portions ou leçons ; cette partie du culte étoit suivie d'une courte exhortation au peuple , dans laquelle l'éloquence et l'art cédoient la place à l'expression simple et énergique du zèle

(1) « Au commencement de l'église , dit le C^{te} de Buat , tout étoit des temples pour les chrétiens ; il leur suffisoit de cacher leurs assemblées aux persécuteurs et de dérober les sacrés mystères aux yeux profanes des payens : mais jamais on ne prétendit bâtir des maisons à un Dieu qui remplit l'univers et qui veut être adoré en esprit et en vérité. » (Les origines tom. 2 , p. 211).

« Quel temple , dit Minutius Félix , orateur chrétien du 2^{me} siècle , quel temple puis-je bâtir à Dieu que toute la vaste étendue de la terre ne peut contenir ? Moi , qui n'étant qu'un simple homme , aime à me loger commodément , comment oserai-je entreprendre de renfermer , dans un petit édifice toute l'immensité de mon Dieu ? N'est il pas infiniment plus digne de la majesté de cet Etre parfait de lui consacrer un temple dans nos esprits et dans nos cœurs. » (Notae vatic. p. 314).

et de la charité. S'il y avoit quelques personnes qui se disoient extraordinairement inspirées, on leur permettoit l'une après l'autre d'expliquer l'Ecriture sainte en présence des autres prophètes qui décidoient jusqu'à quel point on devoit leur ajouter foi (1). Les prières qui faisoient aussi une partie considérable du culte public, suivoient ces discours; le peuple les répétoit après l'Evêque ou le Prêtre: on ajoutoit au service certains hymnes que quelques personnes désignées pour cela, et non toute l'assemblée, chantoient pendant la sainte cène et les repas de charité. Telles étoient, dans toutes les Eglises, les parties essentielles du culte divin; mais peut-être l'ordre dans lequel elles se succédoient, n'étoit-il pas le même partout (I Cor. XIV 6. Justin Martyr. seconde Apologie. p. 98).

« A la suite des prières des premiers chrétiens (2) se faisoient les oblations de pain, de vin et d'autres choses qui servoient à l'entretien des ministres de la religion et des pauvres. Les riches et même ceux qui ne l'étoient pas, chacun selon ses facultés, apportoient avec eux leurs offrandes et les consacroient en quelque manière au Seigneur (3); on prenoit

(1) Dans les premiers tems les femmes avoient droit de se faire entendre comme les hommes. Ce qui a encore lieu aujourd'hui parmi les Quakers. Sans doute que le sexe abusait un peu trop de ce droit et qu'il se livrait copieusement à son penchant pour la loquacité, car St. Paul leur interdit la parole dans les assemblées religieuses: « que les femmes parmi vous se taisent dans les Eglises, dit-il, parcequ'il ne leur est pas permis d'y parler; mais elles doivent être soumises, selon que la loi l'ordonne. Que si elles veulent s'instruire de quelque chose, qu'elles le demandent à leurs maris, lorsqu'elles seront dans leurs maisons; car il est honteux aux femmes de parler dans l'Eglise. » (Ep. 1^{re} aux Corinth. ch. 14 § 34, 35).

(2) Les chrétiens priaient ordinairement trois fois par jour, à la troisième, à la sixième et à la neuvième heure, selon la coutume des Juifs. Dans les jours de fête on se tenait debout en priant, et dans les jours de jeûne et de contrition on priait à genoux, (Mosh. t. 1, p. 302).

(3) De là est venue la coutume existant encore en France et jadis en Belgique d'offrir le dimanche dans sa paroisse un pain ou gâteau que l'officiant bénissait et faisait distribuer aux assistans.

de là le pain et le vin nécessaires pour la célébration de la sainte cène ; les Evêques en faisoient la consécration par des prières , qu'eux seuls prononçoient , mais auxquelles le peuple répondoit en disant *Amen* , et les diacres distribuaient la cène (1). Cette sainte cérémonie étoit suivie d'un repas frugal que l'on appeloit *Agape* ou repas de charité à cause du but excellent de son institution. » (Mosh. Hist. Eccles. t. 1 , p. 132). Toutes les prières et cérémonies religieuses se faisaient alors dans la langue vulgaire et il n'y avait pas d'uniformité de langue à cet égard (Pauli Epist. 1^o ad Corinthth. c. 14). Les Grecs célébraient le service divin en Grec , les Syriens en Syriaque ; les Abyssins en Ethiopien ; les provinces de l'Occident telles que l'Italie , l'Espagne , les Gaules, la Grande Bretagne, etc., en latin , parceque, depuisque les Romains avaient étendu leur empire sur toutes ces contrées , leur langue y avait remplacé les langues originales. Il semble qu'au cinquième siècle , lorsque les barbares envahirent l'empire romain , et plus tard quand le latin disparut pour faire place à de nouvelles langues , on aurait dû se conformer à l'ancien usage et célébrer l'office dans les langues vulgaires. Car quel profit le peuple peut-il tirer de la lecture publique des Epîtres et des Evangiles dans une langue qu'il ne comprend pas (2) ? La

(1) Voici ce qui se pratiquait dans la célébration de la cène. On séparait une partie du pain et du vin offerts par les fidèles. L'Evêque la consacrait par des prières ; on mêlait de l'eau au vin et on divisait le pain en différentes portions ; le tout était distribué aux assistants et le reste porté aux malades et à ceux qui n'avaient pu se trouver à l'assemblée. Il y en a qui sont d'opinion qu'on donnait déjà la cène aux enfans (voyez Mosh. t. 1 , p. 219. H. Rixnerus, de ritib. veterum christianorum circa Eucharist. p. 155). Il n'y avait point de tems fixe pour la célébration de la cène ; ici on la célébrait le matin , ailleurs le soir et plusieurs fois dans le jour ; les *Agapes* se célébraient aussi tantôt avant le cène , tantôt après (Mosh. t. 1 , p. 299).

(2) « On pourrait peut-être justifier les Papes d'avoir voulu introduire dans toutes les églises d'Occident l'uniformité de culte ; mais on ne saurait les excuser de n'avoir pas voulu que chaque peuple célébrât son culte dans sa propre

même observation peut être faite à l'égard des religieuses qui marmottent continuellement des prières latines sans y rien comprendre. Autrefois il n'en était pas de même, parceque les réglemens de leurs instituts leur ordonnaient d'apprendre le latin. On trouve en particulier qu'autrefois l'étude du latin était très cultivée à l'abbaye de Ste. Gertrude de Nivelles (1).

Outre leurs jours fériés du dimanche et du septième jour de la semaine, les chrétiens dans les premiers tems avaient deux grandes fêtes anniversaires, la Pâque et la Pentecôte. Il y a des savans qui prétendent que dans le premier siècle on ne célébrait point encore la Pentecôte; mais il est probable que cette fête est aussi ancienne que celle de Pâque. Au second siècle il y eut de grands différens entre les chrétiens orientaux et occidentaux sur l'époque de la célébration de la Pâque: les premiers célébrant cette fête le même jour que les Juifs et trois jours avant l'anniversaire de la résurrection du Christ; les seconds seulement le soir de la veille de cette dernière fête. Il n'y avait pas d'autres fêtes dans ce siècle.

Au troisième siècle les chrétiens eurent des lieux fixes consacrés au culte; celui-ci perdit déjà beau-

langue. Tandis que le latin étoit la langue de toute l'Europe, ou que du moins il y avoit peu de personnes qui ne l'entendissent, on n'avoit aucune raison de le bannir du service divin, mais lorsque la décadence de l'empire Romain eut entraîné l'extinction de cette langue en plusieurs pays et sa dégradation dans tout l'Occident, il fut juste et raisonnable que chaque peuple fit usage de son langage, pour adresser ses hommages à la Divinité. Cette réflexion, quelque naturelle et fondée qu'elle soit, ne fit aucune impression sur les Papes, qui dans ce siècle (le 11^{me}) et dans les suivans s'opiniâtrèrent sans raison à conserver dans le service divin l'ancien usage d'une langue que les peuples n'entendoient plus. Un respect superstitieux et ridicule pour tout ce qui a un certain air d'antiquité, voilà sans doute le principal motif qui a fait conserver le latin, malgré tout ce qui devoit engager à y renoncer. » (Mosheim t. 2, p. 436).

(1) « Ste. Gertrude, disent les religieux Bénédictins auteurs de l'Hist. litt. de France, savoit presque toute l'écriture par cœur et en avoit une assez grande intelligence pour en expliquer aux autres les sens allégoriques. Afin d'entretenir les

coup de sa simplicité première; on mit plus d'art dans les sermons, on ajouta plus de pompe et de solennité à la célébration de la cène; on fit déjà usage de vases d'or et d'argent, et c'est vers ce tems qu'on introduisit l'usage de l'encens.

Au quatrième siècle, lorsque la religion chrétienne devint la religion de l'état et du chef de l'empire, on augmenta encore d'avantage les cérémonies et la pompe du culte. Ce fut alors qu'on commença à chanter les psaumes de David avec les autres hymnes de l'église. « Les sermons ou les discours que l'on adressoit aux fidèles, étoient composés selon toutes les règles de l'éloquence humaine et avoient plutôt pour objet d'exciter la stupide admiration du peuple qui se plaît aux vains ornemens, que d'éclairer l'esprit et de toucher le cœur. Il semble que l'on faisoit tout ce que l'on pouvoit, pour donner un air de folie et d'extravagance aux assemblées chrétiennes : non seulement on permettoit au peuple de battre des mains, comme au théâtre, quand il entendoit quelque prédicateur de son goût, mais l'orateur lui-même demandoit à ses auditeurs ce témoignage de leur approbation. Il est aussi affligeant qu'incompréhensible, que des hommes destinés par leur état à donner des exemples du mépris de la vaine gloire, aient pu se laisser emporter à une ambition aussi indécente. » (Mosh., t. 1, p. 403). Par une loi Constantin ordonna d'observer avec plus de solennité qu'auparavant, le premier jour de la semaine (J. Godofr. ad Cod. Théod., t. 1, p. 185). On augmenta aussi le nombre des grandes fêtes jusqu'à cinq, savoir : l'Épiphanie(1), la Pâque, la Résurrection

lettres dans son monastère et celui des hommes qui en était proche, elle envoioit quelquefois jusqu'à Rome des personnes habiles pour en apporter des bons livres. Son attention à cet égard alla jusqu'à faire venir des pays d'Outre-mer, c'est-à-dire d'Hibernie, où les sciences s'étoient alors mieux conservées que dans les isles Britanniques, des hommes savans pour les enseigner à Nivelles. » (Hist. litt. de France 7^{me} siècle).

(1) C'est-à-dire *manifestation*, parceque, selon les chrétiens orientaux, Jésus-Christ s'étoit manifesté au monde ce jour-là. Les Orientaux célébroient cette fête le 25 Décembre et les Occidentaux le 6 Janvier.

du Christ, son Ascension et la Pentecôte. Dans ce siècle et le suivant on institua aussi nombre de fêtes en commémoration des martyrs. Déjà au second siècle on avait fait des prières sur les tombeaux des martyrs pour rappeler leur mémoire aux membres de l'église, et les exciter à soutenir avec autant de courage qu'eux les persécutions contre la foi.

Une des causes de la multiplication des fêtes et des cérémonies religieuses était la nécessité de s'accomoder aux faiblesses et aux préjugés des Juifs et des gentils nouvellement convertis et habitués à un culte tout extérieur et rempli de pompe. Pour assurer leur conversion les Evêques furent obligés de donner au culte public un éclat propre à frapper les sens de ces hommes qui ne pouvaient encore comprendre le vrai esprit de la religion. Nous avons déjà vu dans le chapitre III ce que Grégoire le Grand disait à cet égard. On lit dans la vie de St. Grégoire le Thaumaturgue : *Cum animadvertisset quod ob corporeas delectationes et voluptates simplex et imperitum vulgus, in simulacrorum cultus errore permaneret, permisit eis ut in memoriam et recordationem sanctorum martyrum, sese oblectarent, et in lætitiâ effunderentur, quod successu temporis, aliquando futurus esset, ut sua sponte ad honestiorem et accuratiorem vitæ rationem transirent* (1).

Ce fut au quatrième siècle que les chrétiens, vain-

(1) Mosheim n'est pas tout à fait de l'avis de Grégoire le Grand et de Grégoire le Thaumaturgue. « En introduisant, dit-il, dans le service divin ces cérémonies, on eut encore en vue de prévenir les calomnies et les reproches dont les prêtres juifs et payens accabloient les chrétiens, à cause de l'extrême simplicité de leur culte. Ils les regardoient à peu près comme des athées, parcequ'ils n'avoient ni temples, ni autels, ni victimes, ni prêtres, ni rien de cet extérieur qui frappe le vulgaire, et qui, selon lui, fait l'essence de la religion. Aussi les conducteurs de l'église s'empressèrent-ils d'adopter certaines cérémonies, qui pouvoient les mettre à couvert de ces reproches de la part de leurs ennemis. Il faut convenir, que cet expédient étoit bien maladroît et bien pernicieux; c'étoit obscurcir la beauté naturelle de l'évangile pour en faciliter les progrès et lui faire perdre une partie de son mérite intrinsèque, pour lui gagner les suffrages de la multitude. Sans doute, il est bien naturel d'avoir quelque égard aux foiblesses des hommes et

queurs du paganisme, commencèrent, à l'imitation des payens, de construire des églises grandes et proportionnées à la magnificence des nouvelles cérémonies qui avaient remplacé la simplicité du culte primitif. Ces églises s'appelèrent basiliques, parce-qu'elles étaient bâties sur le modèle des édifices publics de ce nom où les préteurs romains rendaient la justice. On adopta la forme de ces édifices, comme étant capables de contenir dans leur vaste enceinte un plus grand nombre d'assistans. Les temples payens très petits et très obscurs dans leur intérieur, où les pontifes seuls entraient et officiaient, avaient tous leurs ornemens à l'extérieur. Tout le contraire avait lieu dans les églises chrétiennes : les colonnades qui avaient servi à décorer l'extérieur des temples et les monumens du paganisme furent employé à décorer les nefs et les sanctuaires des basiliques chrétiennes. Les basiliques des Romains payens formaient un vaste vaisseau terminé en rond-point, qui contenait la place des juges et du préteur ; les chrétiens ajoutèrent à la nef principale deux nefs transversales ; de cette manière l'édifice avait la forme d'une croix, latine si les travées étaient courtes, grecque si elles étaient de la longueur de la nef principale. Les églises de St. Pierre et de St. Paul à Rome, bâties la première des débris du cirque de Néron, la seconde de ceux du mausolée d'Hadrien, furent des plus magnifiques et des premières églises bâties au 4^{me} siècle sous Constantin. On divisait les basiliques en trois parties, le vestibule (*προναός*), la nef (*ναός*), où se trouvait le pulpitum (*αμβων*) pour lire les évangiles et les épîtres, enfin le sanctuaire (*βήμα*, sacrarium). Les églises avaient ordinairement plusieurs édifices accessoires, tel que baptistère avec la piscine. Tous ces édifices religieux se trouvaient sur une place libre et murée appelé *atrium* et ornée souvent de portiques.

à leurs préjugés invincibles; cette condescendance est quelquefois nécessaire dans la religion, comme dans la politique; mais on ne doit jamais l'étendre jusqu'à favoriser des erreurs incompatibles avec les sentimens qu'on doit au grand objet de notre culte, et avec les vérités fondamentales de la religion naturelle et révélée. » (t. 1, p. 210).

Sur cette place se voyait une fontaine (κανη , cantharus) pour faire des ablutions avant d'entrer dans l'église , selon l'ancienne coutume des Juifs. Les premiers temples chrétiens dans la Belgique étaient loin d'être bâties avec tout ce luxe. Ce ne furent guère, jusqu'au 7^me et 8^me siècle, que d'humbles chapelles construites en bois, de forme circulaire et appelées *soreons*, comme les maisons particulières de nos rustiques ancêtres, qui leur servirent de modèles. Il est probable que les églises de Notre-Dame à Maestricht et à Tongres, dont on attribue, sans grand fondement, la fondation à St. Materne, et la première cathédrale de Tournai étaient d'une construction un peu plus remarquable. Du tems de Charlemagne le nombre des églises et de chapelles se multiplièrent tellement, que cet empereur se vit forcé d'ordonner la démolition de toutes celles qui étaient inutiles et même de celles dont l'utilité était constatée, mais que ceux, pour l'usage desquels elles avaient été bâties, refusaient de doter (cap. an 808, c. 1, cap. Loth. tit. 4, c. 1). Pour prévenir tous ces inconvéniens il fut ordonné « que toutes les fois qu'un particulier voudroit bâtir une église, l'Evêque de la cité se transporterait sur le lieu, qu'il y planteroit publiquement une croix; qu'auparavant le fondateur désigneroit les fonds nécessaires à l'entretien du luminaire, à la garde de l'église, et aux gages des gardiens, et que ce ne seroit qu'après en avoir fait don à la future église qu'ils commenceroient à la bâtir. » (capit. lib. 5, c. 382; de Buat, les Orig. t. 2, p. 213). Charlemagne chargea aussi les *missi dominici*, qui parcouraient quatre fois par an toutes les parties de son vaste empire (pour examiner si les administrateurs gouvernaient avec équité et capacité, si la justice était bien rendue), de veiller à ce que les seigneurs, patrons d'églises, et les curés fissent entretenir et réparer leurs églises(1).

(1) *Volumus itaque ut missi nostri per singulos pagos providere studeant.... Primum de ecclesiis, quomodo structas an destructas sint, in tectis, in maceriis, sive in parietibus, sive in pavimentis, nec non in pictura, etiam et in luminariis sive officiis* (capitul. anni 807, cap. 7). *Ut quis-*

Le moyen le plus efficace pour peupler des lieux incultes était d'y bâtir une église ou chapelle, autour desquelles venaient aussitôt se réunir de nouveaux habitans. C'est de cette manière qu'ont pris naissance un grand nombre de villes et villages de la Belgique (1). Ce ne fut guère qu'au 11^{me} siècle qu'on commença en Belgique à élever des églises grandes et magnifiques. C'est dans ce siècle et les deux siècles suivans que nos superbes cathédrales gothiques ont été fondées pour la plupart.

Au moyen âge quand l'usage des bancs et des chaises était encore inconnu dans les églises, parceque primitivement, comme nous avons dit, on priait debout, on jonchait le pavé des églises, de paille ou de verdure aux principales fêtes de l'année et pendant l'hiver, pour que le peuple ne ressentit point les incommodités de la pierre ou du marbre des pavés. L'usage des cloches fut introduit au 4^{me} siècle par St. Paulin, Evêque de Nole en Campanie, d'où provient le nom latin de *Campana* que portent les cloches, qui cependant avaient déjà été en usage dans les temples payens. L'usage des orgues ne fut introduit dans l'Occident qu'au 7^{me} siècle, du tems de Pepin et par des Grecs de Constantinople, qui en furent les inventeurs. L'usage de bâtir des clochers aux églises existe depuis l'introduction de celui des cloches, mais on ne commença à bâtir des tours élevées qu'au 12^{me} siècle.

Dans les premiers tems les chrétiens ne souffraient ni statues, ni tableaux dans le lieu destiné au culte; lorsque celui-ci eut remplacé sa simplicité primitive *que beneficium ecclesiasticum habet ad tecta ecclesiæ restauranda vel ipsas ecclesias restaurandas vel ipsas ecclesias omnino adjuvent* (capit. anni 813, § 24). « Reparez votre église, écrivait Hette, Archevêque de Trèves, à Frottaire, Evêque de Toul, vous connaissez les ordres sévères et la fermeté de l'empereur. »

(1) Un capitulaire de l'an 867 accorde le droit de bâtir une église ou chapelle à tout propriétaire qui défricherait un espace de terrain long de cinq milles. Thierrî d'Alsace, comte de Flandre, promet à ceux qui viendraient cultiver les terres désertes de Reyneghem en Flandre, qu'il y ferait bâtir une église (Capitul. 12 col. 364 ; Raepsaet, analyse des droits polit. et civils des Belges et Gaulois, t. 3, p. 74).

par une foule de cérémonies , empruntées la plupart au judaïsme et au paganisme , on décora aussi les églises de tous les genres d'ornemens et surtout de peintures et de pavées en mosaïque. L'usage de la mosaïque dans les églises devint tellement général qu'on décora le pavé, les murs, la voûte, enfin toutes les parties des églises de ce genre d'ornement (1). C'est à la décadence des arts que cette manie fut dû, car alors une confusion d'ornemens, remarquables seulement par leur richesse, une profusion d'or, d'argent, de pierres précieuses, de couleurs tranchantes remplaça la beauté sublime de l'architecture ancienne. L'usage du verre dans les fenêtres et du verre peint est cependant une invention heureuse de ces tems de barbarie ; ce fut du tems de Théodose II qu'on connut le secret de colorier le verre, mais non encore de peindre sur cette matière. Ce n'est qu'au 9^me siècle qu'on commença à représenter le Père éternel sous des formes humaines ; antérieurement on le représentait par une main sortant d'un nuage, ou un rayon descendant du ciel. Lorsqu'on le peignit ou sculpta sous des formes humaines, ce fut en jeune homme qu'on le dessina et sans barbe. Ce ne fut que deux cents ans après qu'on commença à le représenter sous la forme d'un vieillard vénérable. Jusqu'au 6^me siècle on n'osa point représenter le Christ sur la croix, usage bien différent de celui qui existe aujourd'hui de placer la croix sur tous les autels. On peignait antérieurement le sacrifice de la croix d'une manière allégorique : c'était tantôt un adolescent d'une grande beauté, foulant aux pieds le lion et le dragon, tantôt un jeune berger portant sur ses épau-

(1) « Sous Théodose Honorius et Arcadius s'introduisit l'usage qui régna jusqu'au onzième siècle, de revêtir l'intérieur des églises de peintures ou de mosaïques. Le sol, les murs, la voûte en étoient couverts. On y voioit des représentations de portraits, des apôtres et des évêques, même des paysages, marines, chasses, etc. Auprès de ces peintures sur un fond d'azur ou de pourpre, on lisoit des sentences en lettres d'or. De larges draperies, quelquefois ornées de figures, flottoient devant les portes, autour du sanctuaire, au dessus de l'autel. » (Em. David, discours hist. sur la peinture moderne. Magazin encyclop. 1812, et Musée français, tom. 4).

les la brebis égarée. C'était encore sous l'emblème d'Orphée assis au haut d'une montagne, charmant du son de sa lyre les bêtes féroces rassemblés autour de lui ; « nouveau Daniel, Jésus est nu parmi les lions dont sa grâce a désarmé la féroce ; nouveau Jonas, il est dévoré par une baleine qui doit le rendre dans trois jours ; Phenix radieux, vainqueur de l'esprit des ténèbres, il s'élève dans les airs ou se pose à la cime d'un palmier, emblème de sa victoire. » Le concile Quintisexe en 692 ordonna de préférer la réalité à l'allégorie et de montrer le Christ attaché à la croix (1). L'esprit d'allégorie ne cessa pas pourtant encore entièrement, mais se conforma plus à l'histoire. Ainsi on représentait le Christ sur la croix, rayonnant, jeune, imberbe, coiffé d'un diadème, d'une mitre ou d'une tiare. « De grands débats existaient parmi les théologiens pour savoir si le Christ était beau ou laid. La dernière opinion prévalut généralement chez les peintres. » (Em. David, disc. hist. sur la peinture).

Après le décret du concile Quintisexe les peintres abandonnèrent le nu qui avait été en usage, excepté dans quelques figures de martyrs. « On crut apparemment, dit David, que la sévérité de l'histoire prohibait ce qu'on s'étoit permis dans des compositions emblématiques. Daniel, Jonas, Jésus sur la croix furent vêtus : dès lors la connaissance des formes du corps humain dut paroître encore moins nécessaire qu'auparavant et le système adopté par les pères, rendit la décadence des arts encore plus rapide. » (Em. David, ibid.). Peu de tems avant le concile de Quintisexe on représentait la croix nue et le buste du Christ au-dessus. Ce fut en France et en Belgique qu'on représenta premièrement le

(1) *Antiquas ergo figuras et umbras ut veritatis signa et ut characteres ecclesie traditos, amplectentes, gratiam et veritatem præponimus, eam ut legis implementum suscipientes. Itaque.... jubemus etc.* (canon 82). Un pigeon était et est encore l'emblème du saint esprit ; un navire l'emblème de l'église ou d'une ame chrétienne ; une lire, la joie chrétienne ; une ancre, l'espérance chrétienne ; des enfans sortant de l'eau signifiaient le baptême ; un poisson, en grec *ixtus*, les initiales du nom de Jésus-Christ, fils de Dieu, sauveur.

Christ sur la croix. Après cette longue digression sur les églises et leurs ornemens , retournons à l'origine de nos cérémonies religieuses.

« Au cinquième siècle on institua dans les Gaules la première fois *les prières solennelles* qui précèdent l'anniversaire de l'ascension de Jésus-Christ (Sidon. Apol. Epist. lib. 5 , ep. 16 , lib. 6 , ep. 1 , Martene , thes. anecd. t. 5 , p. 47). Dans d'autres endroits on établit des chœurs , qui , se succédant sans interruption , faisoient retentir les temples jour et nuit de leurs acclamations à l'honneur de Dieu , comme si cet Etre suprême prenoit un grand plaisir à être loué avec tant de bruit et de fracas. Rien n'égalait les richesses et la magnificence des églises ; on les ornoit d'images superbes , entre lesquelles , par une suite de la controverse nestorienne , celle de la vierge Marie , tenant son fils entre les bras , étoit au premier rang ; dans divers endroits , les autels et les reliquaires étoient d'argent massif ; et l'on comprend aisément par là jusqu'où on portoit la magnificence et la profusion à l'égard des autres vases qui appartenoient au culte public.

« D'un autre côté , on supprima les *agapes* ou *repas de charité* à cause des abus qui s'y commettoient. » (Mosh. t. 1 , p. 495).

Au sixième siècle , Grégoire le Grand institua une foule de nouveaux rites (1) , et voulut qu'on célébrât la cène avec plus de pompe et de cérémonies qu'auparavant. Il dressa ou changea entièrement à cet

(1) « Cette prodigieuse augmentation de rites et de cérémonies , dit Mosheim , rendit absolument nécessaire celle des docteurs pour les interpréter. De là une nouvelle science qui s'occupa à rechercher les causes , les circonstances et l'origine de ces cérémonies : mais la plupart de ceux qui s'y sont appliqués ont manqué la véritable source de ces vaines inventions ; ils ont voulu la trouver dans la raison et dans le christianisme ; mais ou ils se trompoient eux-mêmes ou ils cherchoient à tromper les autres , en donnant ainsi leurs rêveries pour des réalités. S'ils eussent étudié l'antiquité , en particulier le droit pontifical des Grecs et des Romains , ils y auroient découvert la première source de la plupart de ces institutions , pour lesquelles on avoit un si grand respect. » (Hist. ecclés. t. 2 , p. 48).

effet le *canon de la messe* (1). Aux anciennes fêtes on ajouta celle de la *purification de la vierge*, qui remplaça celle des Lupercales consacrée par les payens au Dieu Pan au mois de Février, celle de la *naissance de St. Jean* et d'autres moins importantes. Au septième siècle furent établies, outre plusieurs fêtes moins célèbres, celle en l'honneur de la *vraie croix* et celle de l'*ascension du Christ*.

Au 8^{me} siècle furent ajoutés beaucoup de nouvelles cérémonies religieuses, surtout dans les Gaules, où Charlemagne introduisit le chant Grégorien, inventé par le Pape Grégoire le Grand. De ce tems dâtent les processions, les litanies et le célèbre cantique du *veni creator*, dont Raban Maurus, Archevêque de Mayence et disciple d'Alcuin, est l'auteur, et l'hymne *gloria, laus et honor tibi sit, etc.*, qu'on chante à la procession des Rameaux et qui fut composé par l'Evêque Théodulfe, un des savans de la cour de Charlemagne. Cet écrivain est auteur d'une instruction pour son clergé « divers articles de cette instruction font foi de certains usages

(1) Le mot de *missa* pour désigner la cène date de ce siècle. Les Prêtres la célébraient déjà alors devant un autel et dans un lieu séparé et les diacres la distribuaient aux fidèles. Ce fut le canon du Pape Grégoire qui prescrivit aux Prêtres une prière formulaire; antérieurement la forme des prières était à leur disposition. La cène ne se fit plus que par un seul prêtre (*missae privatae, solitariae*) et les séculiers, au lieu de s'approcher au moins toutes les semaines de la Sainte Table, comme cela avait lieu antérieurement, n'y participèrent plus que trois fois par an aux grandes fêtes; les présens considérables qu'il fallait faire aux Prêtres en était la raison. Ce fut au 9^{me} siècle que cessa l'usage de se servir de pain d'asyme pour la cène. Au 14^{me} siècle on défendit aux séculiers l'usage du vin dans la participation à la cène; il n'y avait que les princes d'exceptés. « En 585 le concile d'Auxerre proscrivit l'usage qui s'étoit établi de donner la communion aux morts. Les hosties portoient l'empreinte d'une petite monnoie dont on se servoit pour les offrandes; les premiers chrétiens encore imbus de quelques erreurs du paganisme, n'avoient point oublié le péage que chaque ame devoit, après sa mort, au passage du Stix; ils se ressouvenoit que les païens mettoient pour cet effet une pièce de monnoie dans la bouche du mort; ils mirent dans celles des cadavres chrétiens le corps de J. C. » (Richard, analyse des conciles. Paris 1772, 4 vol. t. 4, et l'esprit des journaux, juillet 1772, p. 75).

du temps. Nous y voyons , par exemple , qu'on ne faisoit alors , même dans les grandes villes , comme à Orléans , qu'un seul office solennel le dimanche , et que tous les curés et les fidèles de la ville et des faubourgs se réunissoient dans la cathédrale pour assister à cet office. Nous y voyons l'hospitalité recommandée de manière à faire croire qu'il n'y avoit point encore alors d'hôtelleries publiques. Il y est dit que le jeudi , le *vendredi* , le samedi saints et le jour de Pâques , sont des jours de communion générale. Cette loi mérite d'être remarquée , au moins par rapport au vendredi saint , qui n'est plus à présent un jour de communion , même particulière. Enfin il est défendu aux femmes d'approcher de l'autel , même pour aller à l'offrande ; elles resteront à leurs places et le Prêtre ira recevoir leurs offrandes. » (Gaillard , hist. de Charlem. t. 3 , p. 154).

Au 9^{me} siècle , la *fête de tous les Saints* et celle de St. *Michel* , célébré depuis longtemps parmi les Grecs , fut introduite parmi les Latins. Outre les fêtes que nous avons mentionnées , il paraît par un poëme de Florus publié dans le 5^{me} vol. p. 595 du Thesaurus anecdot. que le nombre des fêtes n'était pas encore alors très considérable parmi les Latins.

De la fin du 10^{me} siècle date la fête des Trépassés dont nous avons parlé au chapitre précédent. « Ce fut vers la fin de cette période , dit Mosheim , que s'introduisit chez les Latins , l'usage de célébrer des messes et de s'abstenir de viande tous les samedis en l'honneur de cette sainte protectrice. On institua aussi dans le même but , ce que les Latins appellent le *petit office* , et qui fut confirmé dans le siècle suivant par Urbain II dans le concile de Clermont. On trouve aussi dans ce tems des preuves évidentes de l'institution du rosaire et du chapelet de la Vierge . . . ; quelques personnes ne placent l'invention du rosaire que dans le treizième siècle et l'attribuent à S. Dominique , mais c'est sans raison. » (1) (Mosh. t. 2 , p. 315).

(1) Cela est démontré par Mabillon , *Præf. ad act. SS. Ord. Bened. sæc. V* , p. 58.

Ce fut, selon Mosheim, en 1138 que la fête de l'immaculée conception de la vierge fut introduite en France et dans la Belgique. « L'église de Lyon, dit-il, fut une des premières qui adopta cette fête; mais St. Bernard n'en fut pas plutôt informé qu'il censura vivement les chanoines de Lyon d'avoir introduit cette nouveauté, et combattit de toutes ses forces la *Conception immaculée*, prétendant qu'on attribuoit à la Vierge un honneur qui n'appartenoit qu'à son fils (1). Là dessus grande querelle; les uns suivent St. Bernard et les autres les chanoines de Lyon. » (tom. 3, p. 95). Cette querelle fut assez modérée pendant ce siècle et les suivants, mais au 14^{me} siècle il s'éleva une polémique théologique et scholastique des plus vives entre les Dominicains, antagonistes de l'immaculée conception et l'Université de Paris, son partisan. Elle finit au desavantage des Dominicains qui furent chassés de Paris en 1389 et n'y revinrent qu'en 1404. Ils eurent encore pour antagonistes sur ce sujet important, mais un peu obscur, les Franciscains, et la haine que se portaient mutuellement ces deux ordres religieux contribua à entretenir cette querelle, jusqu'à ce qu'au commencement du 17^{me} siècle le Pape approuva l'opinion des Franciscains comme plus vraisemblable, et défendit aux Dominicains de l'attaquer publiquement. Mais il porta en même tems une autre déclaration par laquelle il défendit aux Franciscains de taxer les Dominicains d'hérétiques à cause de leur opinion sur la Conception immaculée. En 1659 les Dominicains se virent forcés à voir condamner leur opinion chérie par les Jésuites et dans leur propre église à Bruxelles. Le 8 Décembre les états de Brabant se transportèrent à la chapelle du Rosaire dans cette église, accompagnés des bourgmestres des trois chefs-villes du Brabant, et y jurèrent solennellement de défendre en corps et en ame l'immaculée

(1) Ste. Bern. Epist. 174, tom. 1, p. 170. Mabillon Annal. Bened. tom. VI. p. 327).

Conception (1). Malgré tous ces échecs, les Demi-

(1) Voici ce que dit de cette cérémonie une ancienne relation de ce tems conservée par Rombaut, Bruxelles illustrée, tome 2, p. 333.

De Bruxelles le 13 Décembre 1659.

Son Ex^{ce} le Marquis de Caracene, Gouverneur General de ces Provinces, par les mouvemens de sa piété, non moins illustre que sa prudence et sa valeur, aiant désiré, que les trois Etats de ce Pais et Duché de Brabant voulussent, à l'exemple de Sa M^{té} et de plusieurs de ce Roiaumes, Provinces, et Universitez, comm^e aussi de divers Ordres Religieux, promettre de deffendre, aussi lontems que l'église ne definira pas le contraire, l'Immaculée Conception de la Vierge, et son exemption de la tâche du peché originel, et de ne permettre, autant, qu'il leur sera possible, qu'on l'impugne jamais de fait ou de parole. L'Archevêque de Malines, en l'Assemblée generale desdits Etats de Brabant, tenue le 28 du passé, par charge et à l'instance de Sadite Ex^{ce} leur fit cette proposition, et les requit de la vouloir resoudre, comm'ils firent le jour même d'un commun et universel consentement, et arréterent, que la ceremonie s'en feroit publiquement le jour de la fête de la conception, prochainement suivant, aiant à même tems requis ledit Archevêque, le Duc d'Arschot et d'Aremberg, et les Bourgmestres des 3. Chefs Villes dudit Duché de Brabant, Louvain, Bruxelles, et Anvers, d'en accepter la charge au nom desdits trois Etats; Ce qu'ils firent, et ensuite Lundi dernier 8. de ce mois, fête de ladite Conception de la Vierge, accompagnez des Conseillers Pensionnaires de Bruxelles et d'Anvers, et des deux Greffiers desdits Etats, ils se rendirent en la Chapelle Roiale du St. Rosaire dans l'église des PP. Dominicains, où l'Abbé du Parck, de l'ordre de St. Norbert, Archichappellain du Roi, comme Duc de Brabant, chanta la Messe fort solennellement, pendant laquelle, après l'Evangile, le Pere Fresneda de la Compagnie de Jesus, Prédicateur Roial, prêcha sur le sujet de l'Immaculée Conception, avec cette profonde doctrine, et cette excellente eloquence, qui l'ayant fait admirer tant d'autres fois, le mettent au rang de plus rares et fameux Prédicateurs de ce tems. La messe étant achevée lesdits Archevêque, Duc d'Arschot et d'Aremberg, Bourgmestres, Conseillers Pensionnaires, et Greffiers se presenterent devant l'Autel, et l'Archevêque au nom desdits trois Etats prononça ladite promesse à haute voix en presence de S. A. le Pr. de Condé, de leurs Ex^{ces} le Marquis et la Marquise de Caracene, Prevôt et Prevôte de cette fête, des principaux Chefs de Guerre et Ministres, comme aussi des principales Dames de la Cour, qui assisterent à toute cette ceremonie, et en témoignèrent beaucoup de satisfaction, pour le zele et devotion particulière, que tous ont à l'honneur et à la gloire de la Vierge Mere de Dieu.

nicains n'en démordirent pas , et quand Clément XI eut ordonné en 1708 la célébration de la fête de la Conception immaculée par toute la chrétienté ; les Dominicains s'obstinèrent à dire que cet ordre ne les regardait pas , et continuèrent dans leur ancienne doctrine.

Mosheim prétend que ce ne fut que dans le quatrième concile de Latran , célébré en 1215 sous le pontificat d'Innocent III , que la croyance à la *transubstantiation* fut déclarée article de foi. « Jusques là , dit-il , les opinions des docteurs sur la manière dont J.-C. est présent dans l'eucharistie , avoient beaucoup varié , et l'église n'avoit rien décidé là-dessus de positif ; ce fut Innocent qui voulut fixer à cet égard la croyance auparavant libre des chrétiens , et qui se détermina pour la plus étrange opinion que la superstition en délire ait jamais imaginée (1) : il décida que le sentiment de la présence réelle , tel qu'il est reçu aujourd'hui , étoit seul orthodoxe , et il eut la gloire d'introduire et d'établir l'usage du mot inoui de *transubstantiation* , consacré à désigner ce grand mystère. » (tom. 3 , p. 209).

Au siècle suivant fut instituée la fête du *St. Sacrement*. C'est à la Belgique qu'en est dû l'origine ; pour cette raison et par la singularité de cette origine nous en rapporterons l'historique ou plutôt nous laisserons encore parler Mosheim , qui a tiré ses documens de l'ouvrage du chanoine Liégeois *Fisen* intitulé : *de origine prima festi corporis Christi ex viso Sanctæ Virg. Julianæ oblato* (Liège 1619 , 8°) , des *Acta Sanctorum* des Bollandistes (April. t. 1 , p. 487 ,

(1) On doit remarquer que c'est un auteur réformé qui parle ici et non pas nous ; nous ne faisons que rapporter ses paroles. Voyez ce que Mosheim allègue en faveur de cette opinion dans son *Hist. Eccles.* tome 2 , p. 91 , 263 et suiv. 425 etc. Le célèbre Evêque français P. De Marca reconnaît dans son traité du *Sacrement de l'eucharistie* que les pères de l'église jusqu'à St. Chrysostome n'ont pas parlé de la transubstantiation du pain. *Natura panis in ipsa permansit* dit St. Chrisostome dans son épître à Cæsarius. St. Augustin appelle l'eucharistie *figuram corporis et sanguinis sui* (ad ps. III.) (voyez Gieseler , *Lehrbuch des kircheng.* 1^o th. s. 529).

908) et surtout de l'ouvrage du Pape Benoît XIV de *festis Christi et Mariæ* (lib. 1 , c. 18). « Une dévote nommée Juliane , qui demouroit à Liège , dit qu'elle avoit eu du ciel une révélation , qui lui avoit appris que Dieu vouloit qu'on célébrât une fête annuelle du St. Sacrement , c'est-à-dire , de la présence réelle du corps de J.-C. dans la sainte cène. Peu de personnes ajoutèrent foi à cette vision , dont toutes circonstances étoient absurdes (1), et elle seroit tombée d'elle-même si elle n'eut été soutenue par Robert , Evêque de Liège , qui , en l'an 1246 , publia dans toute la province un ordre pour que l'on célébrât cette fête , malgré les oppositions que l'on savoit bien qu'elle rencontreroit , n'étant fondée que sur un rêve aussi incroyable. Après la mort de Juliane , une de ses amies , appelée Eve , entreprit de soutenir ce qu'elle avoit avancé ; et en l'an 1264 , eut assez de crédit pour engager le Pape à publier une bulle pour l'institution de la fête en question dans toute la chrétienté , sans aucune exception. Mais cette bulle ne produisit pas tout son effet , parce que le pontife mourut peu de tems après qu'elle eut été publiée , de sorte que la fête dont il s'agit , ne fut pas généralement célébrée dans les églises latines avant le pontificat de Clement V , qui , dans un concile assemblé à Vienne en Dauphiné en l'an 1311 , confirma la bulle d'Urbain , et ainsi , en dépit de toutes les oppositions , institua une solennité qui contribua plus que le décret de Latran , sous Innocent III , ou que toutes les exhortations de ses successeurs , à affermir le dogme de la transubstantiation. » (Mosheim, t. 3 , p. 228).

Ce fut à la fin du même siècle que fut instituée

(1) « Cette femme fanatique déclara que toutes les fois qu'elle prioit Dieu ou les Saints , elle voyoit la lune pleine , mais qui avoit un petit défaut ou une petite brèche ; et qu'après avoir longtems médité sur le sens de cette vision , le S. Esprit lui découvrit intérieurement que la lune désignoit l'église , et le défaut ou la brèche qui y étoit , le manque d'une fête annuelle , à l'honneur du saint Sacrement. » (note de MacLaine).

la solennité du *Jubilé* (1) par le Pape Boniface VIII.

Du 14^{me} siècle datent les fêtes à l'honneur de la lance de Longin, des cloux, de la couronne d'épines et des cinq plaies. Le Pape Jean XXII établit la salutation angélique ou *l'Ave Maria*.

Au 15^{me} siècle fut instituée par le Pape Calixte III la fête de la *transfiguration* en mémoire de la délivrance de Belgrade assiégée par Mahomet II en 1456. En 1476 Sixte IV donna une bulle par laquelle il accorda des indulgences à ceux qui célébreraient la fête de l'immaculée conception de la Vierge ; c'est le premier décret de l'église romaine touchant cette fête.

Nous pourrions encore parler de l'origine de plusieurs autres fêtes comme celle des Rois, des Rogations qui remplacèrent les Ambarvalia des Romains, et furent instituées au 5^{me} siècle par St. Mammert, Evêque de Vienne en Dauphiné, celle de l'Ascension de la Vierge (2), etc. etc., mais nous nous bornerons à celles que nous avons indiquées.

Le Pape Urbain VIII au 17^{me} siècle abolit plusieurs fêtes superflues. Au 18^{me} siècle on supprima encore un plus grand nombre de fêtes, comme étant des

(1) On prétend que la tour de la cathédrale de Malines, qui a plus de 300 pieds de hauteur, fut bâtie du seul argent provenu d'un Jubilé de St. Rombaut au 15^{me} siècle. Il faudrait aujourd'hui plus d'un Jubilé pour fournir seulement de quoi achever cette tour.

(2) Voici ce qu'on lit sur l'ascension de la Vierge, dans le *Traité des femmes illustres* du réver. père Jean Philippe de Bergame : « On ne vit jamais rien de plus beau, tout y brilloit de diamans, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses ; tout y rétentissoit du son des guitares, des lyres et d'autres instruments ; ce son étoit entremêlé du bruit de ceux qui chantoient des cantiques à la louange de la Vierge ; les anges, les archanges, les vertus, les principautez, les dominations, les puissances, les chérubins et les séraphins marchaient consecutivement, chacun avec des habillements différents, mais tous très magnifiques. La Vierge Marie assise sur un trône, dans un char triomphant, et toute resplendissante de perles et de pierreries célestes, tenoit la Lune sous ses pieds ; l'archange Michel très habile cocher, (*optimus auriga*), conduisoit le char et l'archange Gabriël marchoit devant avec une branche de palmier à la main. Précisément dans ce tems là l'apôtre St. Thomas, qui n'avoit

jours dérobés à l'agriculture dans les campagnes et au travail dans les villes, consacrés à l'oisiveté et à la débauche. Ce fut sous le pontificat de Clément XIV qu'eurent lieu ces suppressions. Pour la même raison Joseph II supprima en Belgique toutes les fêtes des dédicasses ou fêtes patronales des paroisses, et voulut qu'elles fussent célébrées par tout le même jour de l'année. La cour de Vienne publia aussi une ordonnance pour interdire *les pèlerinages à Rome, qui, sous prétexte d'une dévotion très souvent trompeuse et imbécille, ne servent qu'à faire négliger aux particuliers leurs affaires les plus essentielles, à ruiner leurs familles et à les plonger eux-mêmes dans la débauche, la fainéantise et la pauvreté.* Le concordat de 1801 acheva en grande partie ce que le 18^{me} siècle avait commencé (1).

Jusqu'ici nous avons traité des pratiques, institutions, cérémonies ou abus religieux qui n'existèrent pas seulement en Belgique, mais encore dans la plupart des pays de la chrétienté. Dans les chapitres suivans nous parlerons des cérémonies et des usages religieux qui furent plus particuliers à la Belgique.

été témoin ni de la mort de la Vierge Marie ni de sa résurrection ni de son assomption, à cause qu'il étoit aller prêcher l'évangile en Judée, fut enlevé tout d'un coup et se trouva transporté sur la montagne des Oliviers. Aiant levé les yeux au ciel, il vit d'abord la Vierge Marie qui montoit accompagnée d'une armée céleste. Il la pria de lui donner quelque marque par où il put vérifier publiquement ce qu'il voyoit actuellement. Elle lui accorda sa demande et lui donna une ceinture de soie, que des femmes lui avoient mise au corps après sa mort. St. Thomas descendu de la montagne, alla trouver sur le champ les apôtres et les fidèles, leur raconta ce qu'il avoit vû et pour les convaincre il leur montra la ceinture qu'il avoit reçue de la Vierge. On courut d'abord à son tombeau qu'on trouva vuide et d'où il ne sortoit qu'une odeur très agréable. St. Thomas garda cette ceinture tant qu'il vécut et elle lui servit à faire de très grands miracles. Après sa mort elle tomba entre les mains de ceux de Prato, ville de Toscane, qui la gardent religieusement. » (Extrait des mémoires littér. de Sallengetom. 1).

(1) On comptait avant le 18^{me} siècle jusqu'à 50 fêtes annuelles, avant 1801 seulement 16, réduites aujourd'hui à cinq ou six.

CHAPITRE IX.

Procession de l'âne. — Manière de célébrer la Fête de Noël dans quelques villages de la Flandre. — Fête des Fous ; son origine ; manière dont elle se célébrait à Tournai. — Fête des innocens : Description de cette fête à Antibes (en Provence) et dans les Pays-Bas. — Liberté de Décembre.

Dans ces siècles du moyen âge , où l'esprit humain semblait être accablé et anéanti sous les poids de la superstition et de l'ignorance , dans cette époque que certaines personnes qualifient encore de bon vieux tems , et que nous appelons avec plus de droit tems de délire et de stupidité , alors , dis-je , parmi des abus innombrables , un des plus absurdes était cette fête ou plutôt ce sacrilège impie qui avait lieu dans la plus grande partie de l'Europe et qu'on appelait la *Fête ou Procession de l'âne*. Tandis que sous le nom d'hérétiques on massacrait et on brûlait des milliers de personnes , parcequ'elles attaquaient les mœurs dépravées du clergé et des moines , ou les abus de l'église , on souffrait qu'annuellement , en mémoire de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem le jour des Rameaux , les Chanoines , Prêtres et Diacres des églises décorassent pontificalement un âne qu'ils conduisaient en procession par les rues et que les sous-diacres et enfans de chœur allaient recevoir à la porte de l'église , en chantant une Antienne ridicule , dont un des versets disait que la vertu asinine avait enrichi le clergé ; ce qui était vrai sous beaucoup de rapports :

*Aurum de Arabia ,
Thus et Myrram de Saba
Tulit in Ecclesiâ
Virtus Asinaria :*

On y chantait aussi le beau cantique suivant :

*Orientis partibus
Adventavit asinus
Pulcher et fortissimus
Sarcinis optissimus
He , sire ans , he !*

Chaque strophe finissait par ce refrain :

Amen dicos asine
Jam satur ex gramine
Amen amen itera
Aspernare vetera
He, sire ane, he !

Ou par le refrain français suivant :

Ilez, sire Asne, car chantez :
Belle bouche réchignez
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

On célébrait une messe solennelle dans laquelle le célébrant finissait chaque verset qu'il entonnait, par un triple *hi han*, et le peuple répondait en chœur de la même manière : ainsi à la fin de la messe le célébrant chantait : *ita missa est hi han ! hi han ! hi han !* et le peuple répondait : *Deo gratias hi han ! hi han ! hi han !* (Mémoire pour servir à l'histoire de la Fête des Foux par Mr de Tilliot Laus. 1771). C'était à Beauvais que cette fête barbare et sacrilège se célébrait avec le plus de ridicule. « On avait dans quelques villages de Flandre, dit le Dictionnaire des origines, une manière de célébrer la fête de Noël non moins ridicule que celle qui était en usage à Beauvais pour célébrer la fête des ânes : d'abord paraissait un jeune homme à moitié nu avec des ailes au dos ; il récitait l'Ave Maria à une jeune fille qui répondait *fiat* (que votre volonté soit faite), et l'Ange la baisait sur la bouche. Ensuite un enfant enfermé dans un grand coq de carton criait en imitant le chant du coq : *puer natus est nobis* (un enfant m'est né); un gros bœuf en mugissant disait : *ubi* (où) qui se prononça *oubi*. Une longue procession précédée de quatre brebis bêlait en criant *Bethléem*, un âne criait *hihanus* pour signifier *eamus* (allons y), un fou avec des grelots et des marottes finissait la marche. » (Noël et Carpentier, Dict. des Orig. t. 1, article : Fête de Noël).

Un usage analogue à la fête des ânes était la *Fête de Foux* déjà célébrée par les Romains le 18

Février (1). Les chrétiens la célébraient depuis Noël jusqu'aux Rois. Quoique déjà interdite par le concile de Tolède en 635, elle n'en continua pas moins d'être en usage plusieurs siècles après (Voyez le Diction. des Orig. au mot *Fête des Fous*). A Tournai on élisait de tems immémorial un *Evêque des Fols*. Charles VIII, Roi de France, le défendit en 1490; mais après sa mort les habitans de Tournai voulurent rétablir cet usage *respectable par son antiquité*. Ils employèrent la violence pour obliger plusieurs ecclésiastiques à se revêtir de cette dignité. Le parlement de Paris, sur la plainte du chapitre, fit instruire cette affaire par lettres en date du 16 Mars 1498 (2).

La Fête des Innocens est une branche de celle des

(1) « Ceux qui célébroient ces fêtes étoient vêtus en satyres et portoient des masques à longues barbes; ces barbes ont fait appeler cette célébration *barbatorias facere*, faire les *barbones*, les *barbadoueres*, les *barbauts*, suivant les différentes provinces. Ces fêtes satyriques, qui sont des restes des bachanales, furent souvent prohibées par les conciles. Elles étoient connues chez les anciens sous le nom de *barbatorias*; les masques dont ils faisoient usage dans ces fêtes comme sur le théâtre, ne couvroient pas seulement le visage, mais la tête entière comme le prouvent plusieurs monumens antiques. C'étoit sans doute devant un de ces masques que Phèdre faisoit dire au Renard de la fable : ô la belle tête ! mais elle n'a pas de cervelle. » (Dulaure Descript. historique de la France, t. 3, p. 25).

(2) Voici ce qu'en dit Cousin dans son Histoire de Tournai : « En ce temps il a régné à Tournai un abus au détriment de l'honneur de l'église, jaçoit que le peuple fut catholique; ce que le lecteur pourra cognoistre par ce qui s'ensuit. Sur certain procès pendant en la cour de parlement entre le doyen et chapitre de Nostre Dame de Tournay, et Messire Jean Parisis, curé de la Magdelaine, appelans des prévôts et jurés, et demandeurs en cas d'excès et attentat d'une part, et lesdicts prévôts et jurés adjournés et intimés, et mesmement Jacques de Larc, et Jean Roière adjournés à comparoistre en personne et défendeurs esdicts cas d'excès et attentat, d'autre part; disans lesdicts appelans, qu'en contrevenant aux défenses faictes par le Roy l'an 1490, et en attendant à certain appel pendant d'alors en ladicte cour, lesdicts prévôts et jurés en l'an 1498 auroient induit et souffert leurs manans de contraindre les vicariots et chapelains de ladicte église faire un *Evesque des Fols*, et lesquels manans et adjournés en personne auroient de nuict et par force et violence prins au corps plusieurs des vicariots et chapelains et les detenu enfermés malgré eux

fous. La manière dont elle se célébrait à Antibes en Provence est le comble de l'extravagance. Voici comme en parle Dulaure dans sa description historique de la France t. 1, p. 190. Il cite les propres paroles du père Néré dans sa lettre à Gassendi sur ce sujet, datée de 1645 : « Jamais les Payens n'ont solennisé avec tant d'extravagance leurs fêtes pleines de superstitions et d'erreurs que l'on solennise la fête des Innocens à Antibes, chez les Cordeliers. Ni les Religieux-Prêtres, ni les Gardiens ne vont au Chœur ce jour là : les Frères laïques, les Frères coupe-choux, ceux qui vont à la quête, ceux qui travaillent à la cuisine, les marmitons et ceux qui font le jardin, prennent place dans l'église et disent qu'ils font l'office du jour, en faisant les furieux et commettant mille extravagances. Ils prennent des vêtements sacerdotaux ; mais ils choisissent ceux qui sont déchirés, ou bien ils les tournent à l'envers ; ils font semblant de lire dans les livres du

certaines jours, et mesmement un nommé sire Renaut Gardavoir, lequel ils auroient à force et contre son vouloir pourmené par toute la ville, tavernes, cabarets et estuves, en habit de *Fol Evesque*, par l'espace de trois ou quatre jours, dict plusieurs injures et paroles diffamatoires desdicts appellans. Et non contents de ce auroient fait plusieurs insolences en l'église de la Magdelaine, en empeschant le service divin par tumulte, cris et huées, et fait sonner et tirer les cloches sans cause, raison et par dérision, et qui pis est, lesdicts prévosts et jurés l'auroient fait prendre au corps et le détenu prisonnier sans le vouloir rendre, l'espace de cinq ou six jours. Lesquels prévosts et jurés adjournés disans au contraire que de toute ancienneté, le jour des *Innocens*, les vicariots et jeunes beneficiers, chappelains de la dicte église, ont accoustumé d'eslire un *Evesque des Fols*, sur un échaffaud, devant le grand portail de la dicte église. Et avec le dict *Evesque* ainsi esleu, s'accompagnent plusieurs des jeunes fils de bourgeois et manans de la dicte ville, font plusieurs joyeusetés sans aucun scandale pour resjouir le peuple à leurs despens, l'espace de six ou douze jours : puis font un beau disner, auquel disner plusieurs des chanoines comparent et y envoie le chapitre pour présent pain et vin. N'y a eu aucune insolence faite, mais pource que les rappellans avoient défendu de sonner es églises en usant de manière de ce qui est défendu au royaume, pourroit être que lesdicts de Larc et Fanatque, par ordonnance de justice pour à ce obvier, auroient fait sonner... etc. » (Cousin, *hist. de Tournai*, p. 260; *nouv. archiv. hist. des Pays-Bas* t. V. p. 196). Les délinquans finissent par demander pardon au chapitre et promettent de ne plus renouveler leurs farces.

chœur, mais ces livres sont tournés du bas en haut, et ils mettent sur leurs nez des lunettes dont ils ont ôté le verre et à la place duquel ils ont posé des morceaux d'écorce d'orange ; ce qui les rend si difformes et si épouvantables, qu'il faut les avoir vus pour le croire ; ils poussent encore plus loin leurs indécentes bouffonneries. En jouant avec l'encensoir, ils se font voler réciproquement des cendres au visage, et cherchent à s'en couvrir la tête des uns des autres. Dans cet équipage ridicule, ils ne chantent point des hymnes, des pseumes, mais ils marmottent quelques sons mal articulés et confus, et poussent, par intervalles, des cris affreux : on croiroit entendre le bruit d'un troupeau de cochons ; il vaudroit encore mieux conduire des bêtes brutes dans les églises, *qui adoreroient Dieu à leur manière*, que des hommes de cette espèce qui se moquent de Dieu en chantant ses louanges, qui deviennent plus bêtes que les bêtes mêmes, et qui, à force d'impertinences et de folies abominables, surpassent en sotisse, en brutalité, les plus brutes des animaux. » La fête des Innocens, toute bizarre qu'elle était, ne fut cependant point, il faut le dire à la louange de nos ancêtres, solennisé avec autant d'impiété dans les Pays-Bas. En différentes provinces de cette contrée la veille et le jour des Innocens les enfans de chœur allaient à l'office de l'église à la place des chanoines. Un d'eux était habillé en Evêque, Abbé ou Doyen et les autres en chanoines. Le premier régala ce jour ses compagnons avec l'argent provenant de la quête qui se faisait à son profit. Les Ducs de Bourgogne eux-mêmes lui donnaient une petite somme à cet effet. On lit dans les comptes du receveur des condamnations échues dans la chambre du Duc de Bourgogne, comte de Flandres, à Audenaerde de 1405 à 1407 : « A l'Evêque des Innocens à Audenaerde pour lui aidier à supporter les fraix et missions de la feste qu'il fist le 28^{me} jour dudit mois de Décembre, audit an, donné en courtoisie par la dicte certification de mesdits seigneurs du conseil escripte ledit darrain jour dudit mois de Décembre l'an des susdits et rendue acourt 24 sols parisis. » On lit des articles semblables dans

les comptes de 1407, 1408, 1411, 1412, 1428 et 1429. Le concile de Salzbourg en 1274 permet d'élire un Evêque des innocens, mais point de le prendre parmi les ecclésiastiques ou les enfans au-dessus de seize ans. On lit dans les statuts de l'église de St. Denis à Liège en 1330 : *Statutum est quod ultimus receptus in canonicum qui in perceptione erit fructuum, et non fuerit foraneus, cujuscumque sit ordinis, solvit episcopatum puerorum illius anni et semper quo usque alius de novo receptus fuerit canonicus scholaris sub virgâ existens ipsum exemerit qui tenatur solvere dictum episcopatum quamdiu fuerit sub virgâ, et si duo sub virgâ fuerint ultimus receptus tenebitur.* Au douzième et treizième siècle dans quelques chapitres et couvens des Pays-Bas le jour des Innocens, l'Evêque ou l'Abbé dansait, chantait ou jouait à la paume ou à la boule avec son clergé ou ses moines. On appelait cela *la liberté de Décembre*. (Belet explication de l'office divin. Durandi Rationale). Quelques unes de ces pratiques du jour des Innocens subsistent encore aujourd'hui chez nous ; mais la coutume de laisser assister à une messe solennelle des enfans enveloppés dans de vieilles nippes de leurs parens ou vêtus en prêtres ou en religieuses, cette coutume en vogue dans plusieurs églises de la Belgique, pourrait être fort bien supprimée comme une indigne mascarade. Un usage plus plaisant était d'aller, de grand matin le jour des Innocens, armé de verges au lit de ceux ou de celles qu'on présumait encore y trouver entre leurs draps. Si on les y surprenait ils étaient fustigés jusqu'à ce qu'ils eussent promis un déjeûner. Ceux qui étaient mariés dans l'année étaient surtout sujets à cette cérémonie désagréable qu'on appelait *donner les Innocens*. Une épigramme de Clément Marot sur le jour des Innocens atteste que cet usage existait également en France de son tems. Le concile de Nantes, en 1431, défend aux prêtres de se répandre dans les maisons de la ville, et d'arracher les personnes de leur lit le jour des Innocens, pour les conduire nues par les rues et les placer ensuite avec grands cris sur les autels dans les églises et ailleurs, et de les arroser d'eau.

CHAPITRE X.

Processions singulières et bizarres de la Belgique.

— *Procession dansante et immobile à Echternach ,*
 — *pour la paix de 1648 à Louvain ; — de St. Christophe à Louvain et à Bruxelles. — Processions accompagnées de figures de géans , de dragons , de baleines et procession avec les représentations de Donquichotte et de Dulcinée à Anvers ; procession de géans à Ath , à Malines etc. — Du dragon à Mons ; origine de cette procession , — de St. Domitien à Huy , — des Pucelles à Bruxelles. — Procession singulière à Tournai. — Processions singulières à Courtrai. — Procession de l'escalade de Halle à Halle , — du Rosaire à Bruxelles , — de St. Michel à Nivelles , — des Carmes à Bruxelles , — des esclaves libérés à Bruxelles. — Procession singulière à Ninove. — Querelle et débats en 1674 relativement à la défense de porter des reliques ou images de saints dans les processions. — Procession des dominicains de Bruxelles , la nuit du nouvel an. — Procession de l'assomption à Anvers. — Procession des rameaux à Anvers , Louvain , Tirlemont , Bruges. — Procession de la passion à Bruxelles , Courtrai , Furnes. — Secte des flagellans et des danseurs ; processions de flagellans à Bruxelles , Anvers , Maestricht , en Italie et en Espagne ; procession de personnes nues. — Procession de St. Guidon à Anderlecht ; procession semblable à Haeckendover. — Procession de St. Michel à Louvain. — Des Missionnaires dans la Belgique. — Processions et pèlerinages à Montaigu , Waere , Alseberg etc.*

Parmi une foule de cérémonies religieuses plus singulières les unes que les autres , existantes jadis en Belgique ; on remarque surtout une infinité de processions aussi ridicules qu'indécents. C'étaient principalement les Espagnols qui avaient introduit ce goût pour ces spectacles bizarres , pour ces pratiques superstitieuses. On vit un jour la pieuse infante Isabelle , fille du dévot Philippe II , faire à pied le pèlerinage

de Bruxelles à N. D. de Laken , suivie de toute sa cour et de plus de 400 beguines. Après avoir diné toutes dans les prairies voisines et avoir entendu vêpres , elles retournèrent de la même manière en ville (l'abbé Mann hist. de Bruxelles t. 1 , p. 171). Lorsque son époux , l'ex-cardinal Albert , fit son entrée publique à Louvain , il eut pour garde d'honneur.... une procession de capucins qui , la croix en tête , allèrent à sa rencontre jusqu'au couvent de Terbanc(1).

(1) Nos historiens ont beaucoup trop loué Albert et Isabelle. C'est aux efforts de ces princes bigots et fanatiques qu'on doit imputer l'esprit étroit et intolérant , la conscience timorée des Belges , et ces pratiques superstitieuses qui dégradent leur culte. Quelles étaient les occupations favorites d'Albert ? Broder une robe à la Vierge de Lorette qui coûtait 34000 ducats ; dire journellement l'office de la Vierge , les sept psaumes et les litanies des Saints. Il ne manquait jamais d'aller chaque année tenir un neuvaine à N. Dame de Montaigu et à N. Dame de Halle. *Quotannis mense Maio aut Junio Albertus ad ædem aspricollem se conferebat et dies IX feriales (nam festi non veniebant in numerum) sacris officiis impendebat , nec umquam , nisi relicto insigni munere recedebat. Quotannis item Hallas semel atque iterum ibat : ubi et lampas argentea visitur , pondere atque opere insignis , quam pio dono suspendit , addito vectigali annuo , ut in ævum ante effigiem virginis luceat. (Miræus de vita Alberti pii etc. commentarius Antv. 1622 4°).* « Comme la verge d'Aaron fleurit entre tous les bastons d'Israël , dit le ridicule Montgaillard , ainsi l'extraordinaire dévotion de ce prince a fleuri sur tout le reste des princes au seu de ce pays. Ses oraisons mentales , son service de la Vierge , sept psaumes , chapelets et les autres prières n'ont été obmises qu'à toute extrémité.... Notre bon prince fut une fois adverty que les dames du palais de la Sm^e Infante par mesgarde avoient esté logées , allant à nostre Dame de Montaigu , en un monastère de filles et que c'estoit contre l'observance de l'estroite clôtüre. Ce prince conscientieux , le lendemain avant partir , s'en confessa et fit confesser et absouldre ses dames et ceux qui s'en estoient meslés.... On le vouloit souvent induire à relâcher quelque chose de ses abstinences et jeûnes de l'église , luy proposant que le poisson luy estoit fort contraire et que le trop grand jeusne luy eschauffoit le sang : mais c'a été en vain et jamais n'a voulu se servir de dispense en cela que sur l'advis bien poisé (pesé) que les médecins et de l'âme et du corps luy ont donné en sa nécessité , encore y portoit-il grande difficulté , et sur ce fait faire souvent consultes serieuses. Bref dès qu'on luy pouvoit prouver de bonne sorte que quelque chose estoit peché mortel , il ne s'en parloit

Quand les souverains donnaient des exemples si édifiants, dans un temps qu'ils étaient regardés comme

plus, il aimoit mieux mourir. *Mori potius quam fœdari*, comme on dit de l'hermine. » Notre auteur fait un éloge pompeux de la belle robe brodée et envoyée à la madone de Lorette par notre prince, des neuvaines et pèlerinages qu'il fit à la vierge et de la sainte résolution qu'il prit en ordonnant qu'on l'enterrât en robe de cordelier. (Nous conseillons comme un excellent remède contre la mélancolie la lecture du *Soleil Eclipsé ou discours sur la vie et mort du serenissime Archiduc Albert* par B. de Montgaillard. Brux. 1622 8o). Miræus décrit minutieusement tous les actes de piété de notre héros : *statis precibus duas fere horas quotidie, unam manè, cum surrexisset, alteram vesperi ad quietem se comparans, impendebat. Diebus autem singulis officium ut vocant, Deiparæ itemque psalmos septem pœnitentiales, cum litanis, antequam somno se daret, attente recitabat. Delectabatur verò psalmorum omnium Davidicorum lectione, quos argumentis et orationibus inde haustis, ab eximio theologo illustratos typis Plantinianis imprimi mandarât. Sed et paulò ante mortem omnium sanctorum litanias, per singulos unuscujusque mensis dies distributas, iisdem divulgari typis præceperat ; tamquam supremum hunc sanctis honorem impendere in terris desideraret, priusquam è vitâ eorumdem in cœlis societate æternum fruiturus discederet. Nullum diurnæ in mediis quidem castris abire patiebatur, quâ summa religione sacrosancto missæ sacrificio non assisteret, quod sciret in eo dispensari victimam sanctam, quâ deletum est chiographum, quod erat contrarium nobis ; quâ triumphatus est hostis computans delicta nostra et quærens quid objiciat et nihil inveniens in illo, in quo vincimus. Ut de majoribus anni celebritatibus nihil dicam, in omnibus Dei paræ et Apostolorum profetis, conscientiae custodem animique medicem advocabat et expiatis noxis si quæ erant, synaxim sacram incredibili pietate sumebat. etc. » Miræus dit que, sous le règne d'Albert, il s'établit en Belgique plus de monastères que dans les trois siècles précédens. Les Carmes déchaussés, les Minimes, les Carmélites, les Capucins y mirent alors le pied et se fixèrent dans presque toutes les villes du pays. Les Jésuites étendirent aussi considérablement leurs instituts ; *Illo principe excalceati Carmelitæ, Minimi et Severioris disciplinæ moniales Carmelitæ pedem in Belgicam intulerunt et ad extremos hominum Morinos penetrarunt. Illo principe, societas Jesu, quæ unius anted provinciae spatio continebatur, collegia sua duas in provincias Flandro-Belgicam et Gallo-Belgicam est partita : quod et P.P. Capucini fecere..... Illo principe ordines plerique religiosi qui vetustate, ut fieri solet, aut injurid temporum collapsi, velut humi serpebant, caput extulerunt, lacertos moverunt, et, reddita quodammodo juventute, revirue-**

les représentans de Dieu sur la terre, leurs sujets, nos superstitieux et ignorans ancêtres, pouvaient-ils rester en arrière? Le présent chapitre démontrera qu'en fait de processions les Belges pouvaient, sous le gouvernement Espagnol, dâmer le pion aux Italiens et aux graves Castillans eux-mêmes. Une des plus singulières de ces processions était celle qui se célébrait

runt. Breviter illo principe, medias inter bellorum procellas, plura monasteria ac templa a fundamentis excitata sunt, aut quae jacebant instaurata atque aucta quam a tribus retrò sæculis. Outre les couvens nombreux dont Albert gratifia la Belgique, il y fit bâtir plus de 300 églises. Son plus grand plaisir, dit Miræus, était de poser la première pierre de nouveaux temples. Malgré toutes ses neuvaines, ses vœux et ses chapellets à la vierge de Lorette, de Halle et de Montaigue, il ne laissa pas que d'être bien battu par l'hérétique Maurice à la bataille de Nieupoort. Il eut même peine à sauver sa personne avec les reliques et les amulettes qui le couvraient de la tête aux pieds.

Dans le discours funèbre d'Albert, prononcé dans l'église de St. Gudule à Bruxelles 1621, et digne sous tous les rapports de son auteur et du héros en honneur duquel il fut composé, l'abbé d'Orval fait ce bel éloge de notre prince-cordelier : « Et comme le soleil luisant par la fenestre fait paroistre des atomes innumérablement : ainsy ce bon prince luisant sur ses sujets faisoit couler sur eux mille bénédictions et bienfaits attrayants et de la sortoit ceste familiarité qu'il monstroït au peuple, se trouvant à leurs festes. Ainsy l'avez vous veu tirer au papegay, s'en aller à la foire des verres, assister aux danses villageoises et aux autres exercices du peuple guayement; et bien qu'à toutes ces actions ce grand prince fut toujours sérieux, si ravalloit il (rabaissait) ceste gravité et radoucissoit ceste severité, parcequ'il voyoit la servir à la récreation de sa cour et du peuple. Le balet qu'il fit à cheval au son des fleutes et tant d'autres balets qu'on a veu au palais, les comedies, les courses de bague, les quintanes, les caroseles, les trainaux et les combats à pied où il se rendit brave, soustenant avec admiration de tous, feront foy de mon dire. » A la fin de son panégyrique l'orateur s'écrie : « reveres au resté, ô ville de Bruxelles, ouy mesmes vous tous nobles estats de l'opulent Brabant, reverés disje et respectés, les os et les reliques de vostre prince dont vous estes particulièrement honorés : et j'espere qu'il vous serviront comme à l'Egypte les os du prophète Hieremie, qui chasserent de là les crocodiles dont ils estoient vexés et dévorés comme dit ce saint et docteur Epiphane.... s'il arrivoit (ce que Dieu ne permette) qu'on voulut jamais vous ravir ce tresor,

annuellement à Echternach dans le Luxembourg , sous le nom de *procession dansante et procession immobile*.

§ 1.

Cette procession était double comme on voit, mais avait lieu au même jour et au même tems. La *procession dansante* consistait en un pèlerinage de plusieurs paroisses qui venaient en procession à Epternach ou Echternach. Arrivés à cet endroit, les pèlerins

dites résolument comme ceux d'Antioche à l'empereur Leon qui leur vouloit oster (comme enseigne Eusebe) le corps de cest admirable Symeon le stylite. Car ils aymoient mieux, dirent ils, qu'il demolit entierement leur ville, que de les priver du saint qui estoit leur mur et leur rempart etc. etc. » Ce discours, où les passages des auteurs profanes et sacrés, la mythologie et la bible sont mis à contribution à chaque ligne, est partout le comble du ridicule. Il en est de même du *Mausolée erigé à la mémoire immortelle d'Ysabelle, Eugenie d'Autriche, infante d'Espagne*, par De la Serre (Brux. 1634, fol. fig.), qui n'est qu'un éloge fastidieux des libéralités de cette princesse pour les moines, et de sa bigotterie. Elle s'y trouve comparée à tous les grands rois et héros de l'antiquité. Isabelle était en tout digne d'Albert : à la mort de son époux, elle prit l'habit de carmélite, et l'on vit une souveraine de la Belgique vivre sur le trône comme une nonne. *Altero post Alberti obitum die*, dit Miræus, *Isabella conjux sua sponte, nemine hortante aut suadente, comam omnemque ornatum deposuit; capillitium per unam, quæ à cubiculi curâ erat, sibi præscindi jussit; principales, quas habebat, vestes exuit, medioque in luctu, de sua magis salute quam de hominum sermonibus aut judiciis sollicita, cinericiam S. Claræ tunicam induit; more monialium funiculo se cinxit et ex eo rocarium, ut vocant, ad pensum Deo ac Deiparæ quotidie solvendum velut monile quoddam pretiosum suspendit. Mansitque eâ in re constans usque ad extremum vitæ spiritum. Quin imò et in humili ac pauperculâ ista St. Francisci veste sepeliri voluit.* (Miræi chron. belg. p. 496). Lors de la conclusion de la trêve de 12 ans, elle ne voulut, pour aucune raison, permettre que les negocians juifs établis en Hollande, où la tyrannie et l'intolérance du stupide Philippe II les avait forcés de se retirer, vinssent commercer dans ses états. Son esprit étroit et sa bigotterie privèrent de cette manière la Belgique d'une source abondante de richesses et de prospérité; elle ne fit au reste qu'imiter ses illustres ancêtres Ferdinand-le-catholique, Charlequint, et son frère Philippe III, qui chassèrent de l'Espagne plus de quatre millions de Juifs et de Maures industriels, parcequ'ils disaient leurs prières autrement que leurs maîtres.

formaient une espèce de danse ou de sauts en faisant trois pas en avant et deux en arrière, aux sons d'une musique bruiante formée d'une infinité de hautbois, de musettes, de violons et d'autres instrumens qui jouaient l'air d'une chanson allemande commençant : *Adam hat sieben sohn , sieben dochter muss er haben ehe er sie kan bestaden*. Cette procession, qui se faisait en honneur de St. Willebrord, le mardi de grand matin, et durait plus de deux heures, commençait au pont de la Sure et se terminait à l'église d'Echternach dont les sauteurs faisaient deux fois le tour, ainsi que de l'abbaye. On ignore quand cette pratique religieuse fut établie, mais on prétend qu'une épi-zootie, ou espèce de rage qui faisait sauter le bétail attaqué du mal jusqu'à ce qu'il mourut, y donna occasion. « On ne trouva, dit le Jésuite Bertholet, d'autre remède à ce mal que de promettre le pèlerinage que je viens de décrire, et alors la mortalité cessa. On a interrompu pendant un certain tems cette danse, mais la maladie qui recommença aussitôt, a obligé de la continuer, ainsi qu'il se pratique encore tous les ans. » « On ne doit pas au reste, ajoute le pieux auteur, tourner cette dévotion en ridicule ou la traiter de superstition. Dieu aime à être glorifié en différentes manières dans ses saints, et puisqu'il punit Michol de stérilité pour s'être moquée de David qui dansoit devant l'arche du seigneur, on pourroit craindre quelque châtiment, si on étoit assez téméraire que d'en faire l'objet de ses railleries. Aussi les annales d'Epternach en font-elles mention dans la personne d'un calviniste qui, pour s'en être moqué, fut puni d'une mort subite. On conserve plusieurs témoignages de ceux qui, n'ayant point eu assez de confiance en St. Willebrord, ont vu leurs bestiaux attaqués de la maladie et qui ne les en ont délivrés qu'en implorant son intercession. » (Bertholet, histoire de Luxembourg, t. 4, p. 176 et 177).

Voici l'ordre que tenait la procession : venaient d'abord trois rangs de sauteurs, trois à trois; puis des musiciens. Ensuite encore trois rangs de sauteurs, puis des musiciens et ainsi toujours de même. Cette procession ne fut abolie qu'à la fin du règne de Marie Thérèse.

La Procession immobile qui se faisait au même jour et à la même heure, comme nous avons dit, était en tout l'opposé de la procession dansante. Les habitans de sept paroisses du pays de Trèves et du Luxembourg s'assemblaient sur une place. Là, après s'être tenus immobiles pendant sept à huit minutes, ils faisaient une trentaine de pas en avant; puis ils s'arrêtaient de nouveau. Ce manège durait jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'église où ils parvenaient en même tems que les sauteurs. On ignore l'origine et la cause de cette procession; peut-être fut-elle établie pour le même motif que la procession dansante.

§ 2.

Lors du traité de Munster, en 1648, eut lieu à Louvain, en signe d'allégresse, une des processions les plus singulières. Voici l'ordonnance de cette procession d'après le programme flamand qui fut alors publié :

Le char Espagnol-Hollandais de la paix, appelé les 17 provinces.	Un jeune homme avec une jeune fille à cheval.
La verge de Jessé.	Toute la famille des géants.
Octavien-Auguste.	L'éléphant avec la Pucelle de Louvain.
La Présentation de la Vierge	La croix de St. Pierre.
L'Annonciation.	Les Capucins.
L'Épiphanie.	Les Carmes.
Les trois Rois avec des chameaux, des dromadaires et autres animaux.	Les Augustins.
La Purification de la Vierge.	Les Récollets.
La Résurrection.	Les Dominicains.
La Pentecôte.	Le Clergé de St. Pierre.
L'Ascension de la Vierge.	La musique de la ville avec la statue de la Vierge.
Le chœur des anges.	L'abbaye de Ste. Gertrude.
Le Cheval Bayard et le roi Charles avec sa suite.	L'abbaye de Parc.
Le grand géant Hercules.	L'abbaye de Vlierbéeck.
Le jeune géant Goliath.	Le Recteur, les Docteurs et les Suppôts de l'université.
La géante Mégère, épouse du grand géant.	St. Christophe.
	Les quatre Sermons.
	Le magistrat de la ville.

§ 3.

On sait que St. Christophe, ce saint fabuleux, jouait un grand rôle par toute l'Europe au moyen âge, et qu'on voyait sa statue colossale exposée sur la place publique ou dans les cathédrales de beaucoup de villes, et entre autres à Notre Dame de Paris et d'Anvers; celle-ci périt dans l'incendie de l'église en 1533 (Dierixsens *Antverpia christo nascens et crescens* tom. 4. p. 63)(1). Non seulement St. Christophe figurait à Louvain dans la grand cavalcade ou procession décrite au § précédent, mais il avait encore sa fête particulière. Notre saint Christophe de Louvain était une grande figure dont la tête, les jambes et les bras étaient de bois. L'enfant Jésus qu'il portait sur les épaules était en pierre. Dans l'intérieur de la figure était un homme qui dirigeait cette lourde machine; ce qui ne laissait pas que d'être un emploi très-difficile, vu la grandeur et la pesanteur de cette image. Le jour de la Kermesse on conduisait en pompe ce St. Christophe accompagné de St. Pierre et des quatre Sermens ou Gildes. De tems en tems la procession s'arrêtait devant les cabarets pour se rafraîchir, et le saint n'était pas oublié. On le plaçait près de la porte sur un fauteuil posé sur un tonneau, et on lui faisait avaler quelques verres de bière, ou plutôt son compère s'acquittait de cette charge en sa place. Depuis l'entrée des Français le St. Christophe de Louvain a disparu et avec lui la procession.

A la procession du Dimanche avant la Pentecôte, instituée dans l'église du Sablon à Bruxelles à l'occasion de la victoire de Woeringen, marchait un saint Christophe portant l'enfant Jésus sur ses épaules. Ce St. Christophe de la hauteur d'environ dix pieds, était précédé d'un hermite avec une lanterne en main,

(1) « Hercule dit Dulaure, était souvent représenté portant sur son dos l'enfant appelé *Amour*, et paraissant, comme la figure de St. Christophe, succomber sous son poids. Ce n'est pas la seule fois que nos statuaires anciens ont reproduit, dans leurs travaux destinés à la décoration des églises, les allégories du paganisme » (Hist. de Paris, tom. 2, p. 223).

et écartat les enfans qui obsédaient trop le Saint. Malgré cette précaution il lui arrivait souvent de faire des chûtes et de se blesser. Arrivé devant le palais du gouverneur général, St. Christophe attachait au bâton, qui lui servait d'appui, un bouquet de fleurs qu'il présentait au gouverneur; celui-ci détachait le bouquet, et, pour remercier le Saint de sa politesse, attachait à son bâton une bourse remplie d'argent. Rabelais fait mention de cet usage de placer un hermite près de St. Christophe. Outre son hermite, St. Christophe avait pour escorte les cinq fols des Sermens, habillés de velours de couleurs variées et portant des grélots. Ils écartaient la foule à grands coups de bâts. Ce qu'il n'y a pas de moins remarquable, c'est que tous les ordres religieux et les corps de métiers assistaient à cette farce. Même le clergé de Ste. Gudule ne dédaignait pas de suivre la procession depuis *la Steenpoorte*.

§ 4.

La coutume de faire figurer dans les processions des géans, des dragons, des baleines, Charlemagne, Roland et autres personnages semblables date en partie du 15^m siècle, mais principalement depuis la domination Espagnole en Belgique. Plusieurs villes, telles qu'Anvers et Malines (1) sont encore dans l'usage de donner ces

(1) Au jubilé de l'an 1825 nous avons vu cette cavalcade: on y voyait apparaître successivement quatre renommées *avec des ailes*, et assises sur des chevaux, le porte étendard de la ville, seize jeunes filles représentant les arts et les sciences également à cheval, un char représentant la ville de Malines ou la Pucelle de Malines, un autre char représentant la cour de Rome avec le Pape Etienne III conférant à St. Rombaut sa mission pour les Pays-Bas et des cardinaux étonnés de se trouver à la cour de ce Pape qui vivait plusieurs siècles avant l'origine du cardinalat; suivaient une trentaine de personnages représentant le peuple Malinois en costumes analogues, un char figurant le triomphe de la Croix, le triomphe de St. Rombaut et de tous les Saints de Malines, des hérauts d'armes, des chasseurs, des pages, des chambellans, des grands officiers de la couronne, la cour des Pays-Bas et la famille royale, un vaisseau à trois mâts dirigé par Ste Cathérine, le cheval Bayard, la famille des Géans, la roue de la fortune, Vénus et Cupidon à cheval etc. La description de cette cavalcade a été imprimée avec des figures, de même que celles du jubilé de 1775 et de jubilé antérieurs.

représentations aux grandes solennités. En 1549, lors du voyage du prince Philippe, depuis le roi Philippe II, à Bruxelles, on lui donna un concert d'animaux « qui, dit l'abbé Mann, demonta toute la gravité de Philippe, le plus sérieux des hommes. » Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'au 16^m et 17^m siècle ces représentations bizarres et ridicules étaient accompagnées du clergé et du S. Sacrement. Ce qui était alors dévotion, serait aujourd'hui impiété. Au reste il n'y a pas de quoi s'en étonner, après ce que nous avons déjà dit des processions de l'âne et des Evêques des fols; on était alors dans le bon vieux tems. Nous avons déjà décrit au § 3 une procession semblable à Louvain et nous avons encore vu il y a quelques années, avant sa démolition, le bâtiment où se conservait le géant de Louvain. La porte en était d'une hauteur extraordinaire : elle avait au moins cinquante pieds d'élévation. Un voyageur du 17^m siècle raconte avoir vu à Anvers une procession où apparaissaient une troupe de diables et Donquichotte accompagné de Dulcinée et de Sancho Pança. A Ath il y avait le 7 Septembre une procession accompagnée des géants Samson et Goliath et de la Madelaine dans un char couvert de verdure, autour duquel rodait un diable.

§ 5.

Comme St. Christophe, les géans et les dragons jouent un grand rôle dans les cérémonies publiques du moyen âge et dans les croyances populaires, les romans de chevalerie ne parlent que de dragons ou de serpens pourfendus par des preux. « Dans plusieurs anciennes églises du royaume, dit Dulaure, on voit des serpens ou dragons exposés; dans plusieurs autres on les promène aux processions des grandes fêtes. » (Dulaure, descript. hist. de la France tom. 1, p. 16). A Tarascon on promenait en procession la figure d'un dragon dompté par Ste *Marthe*. Dans l'église de Notre Dame de Paris on portait à la procession des rogations la figure d'un dragon monstrueux dont St. Marcel avait délivré

le territoire de cette ville. La même superstition existait à Poitiers et à Rouen. On connaît l'histoire du dragon tué près de S. Jean d'Acre en Syrie par St. George. Il paraît que ce dernier conte a donné origine à toutes les histoires fabuleuses de dragons. A Mons, le jour de la Trinité, on porte dans la procession la figure d'un dragon entouré de plusieurs hommes montés sur de petits chevaux en carton. On appelle ces hommes du nom de *chins-chins*. Après la procession les compagnons-bourgeois se rendent à la grande place où se livre un combat entre le dragon et un homme habillé et armé en chevalier. Le dragon, après avoir donné de furieux coups de queue, finit, comme de raison, par être terrassé. Cette fête attire une foule de monde de la ville et des environs; on y chante une chason populaire dont le refrain est :

*C'est l' doudou, c'est l'mamman
C'est l'poupée saint George qui danse
C'est l' doudou c'est l'mamman
C'est l'poupée saint George qui va.*

Cette fête se célèbre encore annuellement à Mons. La tradition populaire prétend qu'elle se tient en mémoire de ce que Gilles de Chin, chevalier, seigneur de Berlaimont et chambellan de Hainaut, avait tué en 1133 un dragon qui désolait la province et qui se tenait dans la forêt de Wasmes à une lieue et demie de Mons. On montre encore à la bibliothèque de Mons la tête de ce prétendu dragon. La vérité est que Gilles de Chin, étant dans la Terre Sainte, y tua un lion contre lequel il combattit tout seul. Voici ce qu'en dit Gislebert, chancelier de baudouin V, dans sa chronique du Hainaut page 44 : *hic equidem Egidius de Cin dum vixit omnium militum in hoc sæculo viventium probissimus in armis dictus, est qui in transmarinis partibus cum leone ferocissime solus dimicans illum vicit et interfecit non sagitta vel arcu sed sauto et lancea.* De Bossu, dans son histoire de Mons, rapporte l'épithaphe de Gilles de Chin. Cette épithaphe se lisait encore en 1789

au village de Wasmes, à une lieue et demie de Mons, dans le caveau funéraire de l'abbaye de St. Ghislain. Il y est dit de Gilles de Chin : « Entre autres bienfaits mémorables, il a occis de ses propres mains, aidé de la Vierge Marie, mère de Dieu, un monstre effroyable et de merveilleuse grandeur, ayant la similitude d'un dragon. Il mourut percé d'une lance à Roucourt, l'an 1137. » On prétend encore montrer à Wasmes la caverne où se tenait le dragon, et tous les ans il se fait une procession le mardi après la Pentecôte en mémoire de cet événement. A deux heures du matin le curé dit la messe ; à quatre le cortège de Wasmes se met en marche. Outre l'image de la Vierge de Wasmes, on y porte un drapeau sur lequel est dépeint le combat de Gilles de Chin contre le dragon, et la Vierge qui lui apparaît. On y voit écrit à côté en gros caractère les deux vers suivans :

*Attaques Gilles de Chin ce dragon furieux
Et tu seras de lui par moi victorieux.*

Avant 1789 six confréries, en différens costumes, accompagnaient la procession qui dure quatre heures, et avait le droit de passer partout, même à travers les récoltes. Dans l'église de Wasmes on voit un vieux tableau grossièrement peint, représentant le chevalier à genoux devant la Vierge avec ces rimes :

*Sainte Vierge en ce jour
Je viens pour t'implorer
De détruire en ce jour
Un dragon qui vient nous dévorer.*

Il y avait jadis un autre tableau qui représentait le combat du dragon, mais il a disparu de cette église. (Seb. Bottin traduction des dragons volants dans le nord de la France. Archives hist. et litter. du nord de la France et du midi de la Belgique tom. 1).

§ 6.

A Huy avait lieu le 7 de Mai, jour de la fête de St. Domitien, une procession très remarquable. « Dans cette procession, dit Melart qui écrivait vers le milieu

du 17^m siècle , des pélerins suivent en *chemise*, pieds nuds et un cierge ardent à la main , en recognoissance de la guérison qu'ils ont reçue par la miséricorde de Dieu , prières et faveurs du dit saint et des fièvres , dont ils avoient esté atteints et afflictez longuement. Ils assistent aussi à la troisième procession qui se fait le jour du saint Sacrement, qui cydevant souloit estre suivie des compagnies des arbalestriers , harquebusiers et archers, lesquels, la procession achevée, marchoyent en bel équipage et arroy vers le marché où ils se rangeoient en ordre de bataille, deslaschans force coups de harquebuses, desquelles ils faisoient aussi une salve à une troupe de cavalliers, conduits par un saint George et tres bien armez ; de là ils se retiroient, le reste se passant en mutuels banquets et festes qui duroient entre lesdits arbalestriers principalement plusieurs jours.... La quatrième procession où sont pareillement lesdits gouverneurs , magistrats et mayeur se fait le jour de l'Assomption de Nostre-Dame qui est la grande feste de la ville où se souloient représenter des histoires, comme de la passion, des prophètes, des sibiles et d'autres, et après midy des tragedies ou comédies, ce qui se fait encore du temps présent, un grand nombre de peuple qui de Liege, qui de Namur, qui d'autres villes et villages voisins y affluans etc. » (Melart hist. de Huy, l. 1, p. 19).

§ 7.

L'Infante Isabelle, princesse souveraine des Pays-Bas Espagnols, ayant été invitée par le grand serment de Bruxelles à tirer avec lui à l'arbalète l'oiseau placé sur la tour de l'église du sablon, eut le bonheur (probablement aidée des meilleurs tireurs du serment) d'abattre cet oiseau, et fut par conséquent proclamée Reine du serment. Outre les feux de joie, feux d'artifice, festins, qui, comme on pense bien, ne manquèrent point dans cette occasion, la ville de Bruxelles lui fit présent d'une somme de 25000 florins. Elle employa cet argent à fonder une procession annuelle à laquelle devaient assister douze jeunes

filles habillées en blanc. Celles à marier étaient distinguées par de guirlandes de fleurs et recevaient chacune une dote de 400 florins. Le magistrat de la ville et le doyen de Ste. Gudule qui choisissaient ces douze filles, devaient préférer à toutes autres celles qui étaient de la communauté des jardiniers. Cette procession, instituée en 1617, fut entièrement abolie sous la république française. Déjà sous le règne de Marie Thérèse les jeunes filles avaient cessé de faire partie du cortège et restaient dans l'église. (l'Abbé Mann, histoire de Bruxelles, t. 1, p. 167, t. 2, p. 224).

§ 8.

En 1092 fut instituée à Tournai une procession qui devait se tenir le 14 7bre en commémoration d'une peste affreuse dont la ville avait été délivrée. La grande affluence d'étrangers obligea dans la suite à faire trois processions. La première se faisait vers minuit : un prêtre, revêtu d'une aube avec l'étole, faisait le tour des remparts en portant une croix, et était suivi d'une multitude de pèlerins pieds nus. La deuxième procession avait lieu à quatre heures du matin : elle était composée en grande partie des habitants de Gand avec leurs bannières et des cierges ardents en main. Enfin la troisième procession composée du clergé et des habitants de Tournai se faisait à sept heures du matin. (voyez Cousin, Hist. de Tournai, t. 3, p. 134).

§ 9.

La troisième semaine du carême, il y avait à Courtrai une procession où comparaisait Pilate avec sa femme et quatre soldats qui traînaient le Christ portant sa croix. Cette procession fut supprimée en 1707.

Dans l'octave de la Fête-Dieu il y avait une procession où l'on voyait les membres des quatre chambres de rhétorique, marchant pieds nus, habillés en blanc, une couronne de verdure sur la tête et un cierge en main. Jésus-Christ au jardin des Olives était représenté sur un char tiré par quatre chevaux. Le sacristain de l'église de St. Martin et quelques prêtres accompagnaient cette procession qui cessa d'avoir lieu en 1707.

Le jour de la visitation il y avait une procession dans laquelle deux jeunes filles représentaient la Vierge Marie et sainte Elisabeth.

Le jour de la Fête-Dieu les quatre serments accompagnaient la procession, en faisant continuellement des décharges de leurs fusils.

Le 25 Juillet avait lieu une procession où apparaissaient tous ceux qui avaient fait le voyage de St. Jean de Compostelle.

Le 28 Février on faisait une procession en mémoire de la délivrance de la ville des hérétiques écossais en 1580. Courtrai ayant reçu garnison écossaise en 1707, cette procession cessa d'avoir lieu.

§. 10.

Le 10 Juillet il y avait à Halle, une procession qui faisait le tour des remparts. Le soir de ce jour les habitans construisaient de petites cabanes en verdure devant leurs maisons, qui étaient illuminées et surmontées de la figure d'Olivier de Temple ou Van Den Timpele. Cette procession, appelée *l'escalade de Bruxelles*, tirait son origine de ce qu'Olivier de Temple, gouverneur de Bruxelles pour les insurgés en 1580, avait tenté de surprendre la ville de Halle par escalade et avait été repoussé.

§ 11.

Le deux d'Octobre sortait annuellement une procession de l'église des dominicains de Bruxelles. On y portait la statue de Jésus-Christ. Après quelques tours de rue, la procession repassait devant la même église d'où sortait alors la statue de la Vierge. Au moment que cette image approchait de celle du Christ, on lui levait le voile et on lui faisait faire poliment la révérence. Ce compliment fait, les deux statues accompagnaient la procession qui continuait sa marche. Le commencement du 18^{me} siècle, qui mit fin à tant de belles processions, fit également cesser celle-ci, au grand déplaisir des dévots et des amis de la politesse.

§ 12.

La veille de St. Michel, après l'office, on bénissait, à l'église de Ste. Gertrude de Nivelles, des bâtons peints en couleur que la plus jeune des chanoinesses distribuait ensuite aux autres chanoinesses, aux chanoines, au magistrat et à quelques autres personnes assistant à l'office. Quand c'était la première année des vœux de la distributrice, les bâtons étaient ornés de rubans et de cocardes. Le lendemain, à cinq heures du matin, une procession, dans laquelle chacun portait son bâton, sortait de la ville et se rendait à une ferme appelée le chapitre. Là, les dévots pouvaient se restaurer et se remettre du voyage à un excellent déjeuner froid, auquel pouvaient participer les étrangers et des personnes de la connaissance des chanoinesses. La république française supprima l'abbaye de Nivelles, la procession et, qui pis est, le déjeuner.

§ 13.

Le Dimanche avant la Pentecôte, le jour de la petite kermesse de Bruxelles, le magistrat de la ville avait coutume d'aller aux petits carmes, prendre part à un excellent déjeuner dont les mets étaient réglés. Pendant que le magistrat était occupé de cette importante besogne, la procession sortait de la grande église et venait le prendre aux petits carmes pour assister à la cérémonie. Souvent, à son passage devant ce couvent, la procession était interrompue, le magistrat n'ayant pas encore déjeuné et ne se pressant pas trop de laisser une bonne table pour courir à pied et au soleil les rues de la ville. Cette louable coutume cessa d'avoir lieu au milieu du 18^{me} siècle.

§ 14.

Le jour de la Trinité se faisait une procession à Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles, à laquelle assistaient les esclaves rachetés en Barbarie par les religieux de la rédemption. Chaque esclave libéré, revêtu de ses anciens habits d'esclavage, était conduit par un enfant habillé en ange.

§ 15.

Il y avait dans la ville de Ninove, le 28 Juillet de chaque année, une procession dans laquelle chaque membre de la confrérie portait en main une fleur d'eau.

§ 16.

En 1674 Alphonse de Bergues, Archevêque de Malines, défendit de porter des reliques ou images de saints dans les processions accompagnées du Vénérable. Le magistrat de Bruxelles, allarmé de ne pouvoir porter son saint Michel à la procession de Septembre, prit cause pour le patron de la ville contre l'Archevêque, et s'adressa au Comte de Monterey, gouverneur-général des Pays-Bas. Le Comte donna gain de cause au magistrat, et ordonna que la procession se ferait comme de coutume. Cependant le clergé de Ste. Gudule, craignant le courroux de l'Archevêque, refusa d'obtempérer à cet ordre. Alors de leur côté le magistrat et les sermens refusèrent d'assister, comme c'était l'usage, à la procession. De là grand émoi dans le *landernau*, grands débats et discours peu révérencieux pour le clergé de Ste. Gudule dans les cabarets de Bruxelles. Le comte de Monterey se mêla de nouveau à la grave contestation, et parvint enfin à faire obéir le clergé de Ste. Gudule. Ainsi la procession se fit de nouveau avec pompe l'octave après la St. Michel, et l'archange y assista avec son diable, en dépit de l'Archevêque de Malines et à la grande joie des bons habitants de Bruxelles, qui se cotisèrent même pour faire rédorner la lance de St. Michel et faire repeindre le diable plus noir qu'avant la querelle. Mais l'affaire n'en resta pas là; car l'Archevêque de Malines, bien résolu de ne pas démordre, fit citer le doyen et le chapitre de Ste. Gudule devant l'official de Malines. De son côté, le conseil d'état s'adressa, pour décider cette grave question, à la faculté de théologie de Louvain et à plusieurs théologiens, Carmes, Dominicains, Jésuites, etc. Après longue et mure délibération la faculté se prononça pour l'Archevêque. De leur côté les conseil-

lers fiscaux se déclarèrent pour St. Michel et les images des saints. Peu s'en fallut qu'on ne vit se renouveler la fameuse dispute sur les images, qui mit jadis tout en feu dans l'empire d'Orient. Le nonce du Pape intrigua de son côté à Madrid en faveur de l'archevêque, pour faire punir exemplairement les perturbateurs, et enfin pour qu'on laissât *quæ sunt Dei Deo*. Ce ne fut qu'en 1675 que cette dispute fut définitivement terminée. St. Michel gagna sa cause et conserva sa place ordinaire à la procession.

§ 17.

D'après une fondation de l'an 1662 les dominicains de Bruxelles devaient se transporter processionnellement, à minuit du nouvel an, dans l'église de Ste. Gudule, afin d'y adorer le Sacrement des Miracles pendant une heure entière. En 1675 on remit cette cérémonie à quatre heures du matin au lieu de minuit. (l'abbé Mann, hist. de Brux. t. 1, p. 184).

§ 18.

En 1399 fut établie à Anvers une procession solennelle le jour de l'Assomption de la Vierge. Le magistrat, le clergé, tous les ordres religieux, les confréries, les corps de métiers, etc. figuraient dans cette procession. L'image de la Vierge y était portée successivement par six chanoines, par les échevins les plus récemment élus, par huit membres de la gilde de la vieille arbalète, par huit membre de la jeune arbalète, par huit membres du vieil arc et autant du nouvel arc, par huit membres de l'arquebuse et par autant de membres de l'escrime, par trois personnes de chacun des quatre corps de métiers principaux, par huit membres de la confrérie de la louange de Notre-Dame (Lieve Vrouwen Loff), par ceux des Halles et enfin par huit chapelains. Telle est l'ordonnance de cette procession dressée en 1399. Il y eut dans la suite quelque variation dans cette cérémonie. Ce qu'il n'y avait pas de moins singulier, c'est qu'on y voyait aussi figurer les fous de la ville, habillés en verd, rouge et jaune. C'était la

ville qui leur donnait ces habits et un excellent déjeûner avant la procession. Ce dernier usage cessa sous le règne de Marie Thérèse. (Dierixsens , Antv. christo nascens et crescens , tom. 2 , p. 146 et seq.)

§ 19.

Le jour des Rameaux avait lieu à Anvers une procession dans laquelle était représentée l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Un homme assis sur un âne figurait le Christ, autour duquel marchaient les douze apôtres. Il fut résolu en 1487 que celui qui monterait l'âne devrait être un pèlerin qui avait fait le voyage de Jérusalem. Cette procession se fait encore de nos jours, mais sans le Christ et les apôtres. On y voit figurer tous ceux qui ont visité la terre sainte ou le tombeau des apôtres et qui, après la procession, prennent part à un bon dîner en mets froids. (Dierixsens, Antverpia christo nascens et crescens , t. 3 , p. 134).

Le même jour sortait à Louvain une procession dans laquelle on traînait une grande figure de bois représentant l'entrée de Jésus à Jérusalem sur un âne. Le peuple qui croyait qu'il y avait des indulgences à gagner en tirant les cordes attachées à cette machine, s'empressait d'en attraper un bout; ce qui occasionnait souvent des querelles suivies de voies de fait. Il n'y avait point d'année qu'il n'y eut des blessés à cette procession tumultueuse.

La procession du Dimanche des Rameaux à Tirlemont était le comble du ridicule. Elle commençait par les douze apôtres vêtus en scaramouches, la tête affublée d'une énorme perruque noire, le visage barbouillé de suie et une barbe de bouc au menton. Le traître Judas seul portait une perruque rousse; suivait une statue du Christ, montée sur un âne et tenant en main une branche de palmier chargée de figues, de raisins et d'oublies, que les enfans s'efforçaient d'arracher pendant la marche. Le clergé précédait le St. Sacrement, et se rendait dans un jardin qu'on supposait être celui des Oliviers, où l'on chantait des hymnes gothiques, et où chaque

personnage figurait d'une manière comique, pour ne pas dire ridicule, quelques traits de ce qui se passa avant la passion de Jésus.

A Bruges la procession de Rameaux était encore plus ridicule : on y voyait paraître toutes les figures de la passion, des anges, des soldats, le sabre à la main, traînant de grosses chaînes auxquelles pendaient des boulets du poids de seize livres. Chaque corps de dévots y portait sa croix de bois. Cinquante cavaliers en jupes et masqués divertissaient les spectateurs par des gestes et des postures les plus grotesques. Venaient ensuite tous les ordres religieux et enfin le clergé accompagnant le St. Sacrement entouré de masques portant des torches. Les Capucins étaient en possession de louer les habits de cette mascarade, et en retiraient plus de six cents florins. Tout cela avait encore lieu jusques vers la fin du siècle dernier.

§ 20.

Le vendredi saint la confrérie du rosaire, à la chapelle des Espagnols dans l'église des dominicains de Bruxelles, avait coutume jusqu'à l'année 1695, de faire sortir une procession dont Rombaut a laissé la description suivante dans son *Bruxelles illustrée* tom. 2, p. 328 :

« Elle était suivie d'une grande quantité de noblesse, qui occasionnoit un concours infini de peuple, qui accouroit ici des villes voisines.

« Cette chapelle (du Rosaire) étoit ornée d'une magnifique décoration funèbre. On y construisoit auprès du jubé un autel tendu de drap noir parsemé des emblèmes de la passion brodées d'or et d'argent, et garni d'un grand nombre de chandeliers d'argent hauts de six à sept pieds y compris les cierges qui étoient allumés.

« On plaçoit au milieu un crucifix, à droite la *Vierge des douleurs* sur un piedestal portatif et à gauche un cercueil couvert d'un drap de soie noir brodé d'or, où l'on mettoit un Christ.

« La cérémonie commençait, l'après-midi, par un sermon en langue *espagnole* sur les souffrances et la mort de *Jésus-Christ*, suivi du *Miserere*.

« A l'issu du sermon , tous les religieux de ce couvent entroient nu-pieds , avec chacun une étole noire aussi brodée d'or et d'argent. Ils descendoient le *Christ* de la croix , et le mettoient dans le cerceuil.

« La procession commençoit , à cinq heures du soir , par un chevalier portant une croix. Il étoit suivi de plusieurs trompettes et d'un timbalier vêtus de noir , qui sonnaient des airs lugubres.

« Ensuite marchoient plusieurs personnes , qui portoient les instruments de la passion. Chaque instrument étoit précédé d'un gentilhomme suivi de ses pages ou domestiques.

« Venoient ensuite *N. D. de douleurs* vêtue d'une étoffe noire brodée d'or et d'argent portée par 16 religieux.

« Suivoit après le cerceuil porté par 8 religieux et escorté de plusieurs soldats armés.

« On dirigeoit la marche de cette procession vers la rue de la *Madelaine* , jusqu'à la place nommée présentement *Place Royale* , où l'on trouvoit un reposoir élevé vis à vis de l'ancienne cour , et où l'on posoit le cerceuil et la *Vierge*.

« Après quelques prières , on continuoît la procession qui ne rentroit que fort tard.

« Le jour de Pâque dès le point du jour , on élevoit devant la porte de l'église un autel tendu de noir , sur lequel on posoit la *Vierge de douleurs* ; ensuite , on retiroit du cercueil le *Christ* que l'on apportoit. L'on ôtoit le voile noir dont la *Vierge* étoit couverte , et l'on donnoit la bénédiction avec le *St. Sacrement*. Aussitôt les assistans unissoient leurs cris de joie au son des trompettes des tymbales , et d'une infinité d'autres instruments. »

La procession de la passion avoit lieu également à Anvers. Elle étoit suivie d'une multitude de gens du peuple traînant de grosses chaînes et des boulets attachées à la jambe. D'autres portaient sur les épaules , des marteaux , des blocs de bois et tout ce qu'ils trouvaient de plus pesant. Il arrivoit souvent que lorsque quelque pénitent , mauvais plaisant , passait près de la porte d'une cave , il y lançait

avec force le boulet attaché à la jambe de son voisin et lui faisait faire de cette manière la culbute dans la cave ; ce qui occasionait souvent des malheurs et des désordres. La révolution française mit fin à cette procession.

La procession de la passion, le vendredi saint à Courtrai, était ce qu'il y avait de plus grotesque : on donnait à un pauvre homme vingt-cinq livres pour représenter les Christ souffrant. La procession s'assemblait à l'église paroissiale ; on faisait entrer le représentant dans la sacristie ; on lui mettait une robe violette ; on le ceignait d'une grosse corde ; on le couronnait d'épines et on le faisait marcher nu-pieds, chargé d'une espèce de bât lié sur le cou. On attachait à chaque côté du bât six cordes de la grosseur de celles qui servent de traits aux chevaux : après quoi, on mettait sur les épaules du patient une pesante croix avec laquelle on le promenait par toute la ville. Six capucins le tiraient à droite, et six récollets à gauche ; et cela avec tant de violence que le malheureux succombait sous le fardeau et se meurtrissait tout le corps. Arrivé à un point nommé, un faux Simon Cyrenéen l'aidait à porter cette croix ; mais avant qu'il était de retour à l'église il recevait tant d'outrage de la part du peuple, représentant les juifs, qu'on était parfois obligé de le transporter dans son lit et de le faire panser. Heureusement qu'un fou qui avait passé par cette rude épreuve était toujours certain de son salut ; l'espoir d'être désormais regardé pour un prédestiné, l'engageait à ne pousser aucun cri.

Croirait-on qu'encore aujourd'hui, en 1833, une semblable cérémonie à lieu dans la petite ville de Furnes, dans la Flandre occidentale ! Nous avons lu dans le *Messenger*, la lettre suivante datée de cette ville le 31 Mars 1833 : « De toutes les processions burlesques dont le sacerdoce amuse le bon peuple belge, celle qui a lieu annuellement à la kermesse de Furnes mérite à juste titre de figurer au premier rang. Impossible de voir une plus ridicule mascarade en l'honneur de la divinité ! En effet, il faut l'avoir vu, de ses propres yeux vu,

pour croire que l'esprit humain peut pousser aussi loin ses aberrations en matière de culte. Qu'on s'imagine qu'aujourd'hui au 19^m siècle, dans une ville chef-lieu d'arrondissement, des prêtres catholiques, en modernes confrères de la passion, ont l'impertinence de représenter sur la place publique, au milieu des rues, l'acte de notre rédemption dans toute sa hideuse nudité, et que le peuple des environs accourt en foule à cet étrange spectacle; sous l'empire, on avait défendu cette représentation grotesque. Mais, maintenant, elle commence à revivre de plus belle; tant nous avançons dans la carrière de la civilisation! »

§ 21.

Les processions de flagellans étaient aussi autrefois très en vogue en Belgique. En 1348 une peste, la plus meurtrière qu'on eut éprouvée jusqu'alors, ravagea presque toute la terre. Alors des processions de flagellans, pour détourner la colère divine, se mirent à parcourir toutes les provinces, massacrant dévotement tous les Juifs qui leur tombèrent dans les mains, et commettant dans leur saint zèle les plus grands ravages dans tous les lieux. La chronique rimée intitulée *De brabantse josten* (histoire du Brabant) en parle de la manière suivante dans le chapt. 53 tit. *van de geesselaeren* :

*Deden oec den Joden in Brabant pyne
Sey leyden hem ane van den fenyne,
Dat sy hadde ter menigher stede,
Om dat sy dat Kerstenhede
Altemale souden bederven
Daer dore moesten de joden sterven.*

Divéus rapporte dans ses annales de Louvain, que ces fanatiques y massacrèrent tous les Juifs en 1350. Leurs excès devinrent si grands qu'on fut enfin obligé d'employer les armes spirituelles et temporelles pour les disperser et les punir de leurs forfaits (voyez les nouv. archives histor. des Pays-Bas par le Broⁿ de Reiffenberg t. 5, p. 309) (1). En 1549 on vit à Bruxelles, le soir

(1) « Non seulement, dit Mosheim, les flagellans supposoient qu'on pouvoit obtenir le pardon de ses péchés par des châtimens volontaires qu'on s'infligeoit, mais encore ils débi-

du jeudi au vendredi saint , une procession où une infinité d'Espagnols et d'Italiens se flagellaient d'une telle force avec des éperons , que le sang ruisselait pour ainsi dire par les rues. Cette procession sortait de l'église des dominicains (Rombaut, Bruxelles illustrée , t. 2 , p. 332) (1). On vit en 1642 plus de mille gentilhommes assister à la procession du vendredi saint , dans la même église. « Plusieurs d'entre eux

toient d'autres erreurs très-injurieuses à la religion. Entr'autres ils disoient , « que la flagellation avoit autant d'efficacité que le baptême et les autres sacremens , qu'elle pouvoit procurer le pardon des péchés , indépendamment du mérite de Jésus-Christ ; que la loi donnée par Jésus-Christ devoit être bientôt abolie et remplacée par une nouvelle qui ordonneroit le *baptême de sang* , opéré par la flagellation » , et plusieurs autres choses plus ou moins absurdes et impies. Là-dessus Clément VII lança ses anathèmes contre les flagellans qui dans plusieurs endroits furent brûlés par les inquisiteurs. Il fut , au reste , aussi difficile d'en détruire la secte que celle des autres fanatiques errans.

« L'opposée de cette secte sombre et mélancholique , fut celle des *danseurs* , qui , en l'an 1373 , parut à Aix-la-Chapelle , d'où elle se répandit dans le pays de Liège , dans le Hainaut , et dans d'autres endroits de la Flandre. C'étoit l'usage parmi les personnes de l'un et de l'autre sexe qui composoient cette secte , de se mettre tout d'un coup à danser de toutes leurs forces , tant en public qu'en particulier , en se tenant par la main , jusqu'à ce qu'épuisées par la lassitude et prêtes à suffoquer , elles tombassent ensemble par terre. Elles disoient que pendant qu'elles étoient ainsi agitées par la danse , elles avoient les visions les plus ravissantes. A l'exemple des flagellans , elles couroient de lieu en lieu , demandant leur pain pour subsister , traitoient avec le plus grand mépris le clergé , le culte public , et tenoient des assemblées secrètes. Telle étoit la nature de cette secte et sa manière de vivre. Les ecclésiastiques ignorans crurent y voir l'ouvrage du démon , qui inspiroit ces danseurs forcénés. Dans cette idée , les prêtres de Liège tâcherent , en chantant des hymnes et en faisant brûler de l'encens , d'exorciser les mauvais esprits qui les agitoient ; ce qui , comme ils nous le disent gravement , les chassa tous. » (Mosheim Hist. Ecclés. t. 3. p. 338).

(1) « En 1549 , dit la chronique flamande de Brabant , imprimée à Anvers en 1565 , le soir du jeudi saint , les flagellans allèrent par les rues de Bruxelles , savoir les Espagnols et les Italiens au nombre de cent-cinquante qui se flagellaient avec des cordes au bout desquelles il y avait des étoiles d'argent , et l'on voyait leur sang couler par les rues. »

dit Rombaut, traînoient, les uns une grosse croix, les autres des chaînes; d'autres enfin avoient le dos nu, et se fesoient flageller par leurs domestiques, qui vraisemblablement recevoient cet ordre d'autant plus volontiers, qu'ils se vengeoient plus impunément, dans ces moments de dévotion, des fantaisies ridicules et des humeurs bizarres qu'ils devoient peut-être souffrir fort souvent de leur part. » (*ibid.*, p. 329).

En 1586 les capucins établirent à Anvers, dans la semaine de la passion, des processions de flagellans, et choisirent pour l'exécution de cette farce sacrée des matelots italiens, auprès desquels les capucins anversoises étaient en grande vénération, parceque leur institut avait pris naissance en Italie. Les jésuites se mirent de compagnie avec les capucins et leur prêtèrent leur église ou la salle de la sodalité pour y commencer et finir la procession, les capucins, nouveaux venus, n'ayant point encore d'église à eux. Voici l'ordre que tenait cette procession : venait d'abord un jésuite couvert d'un sac et portant une grande croix de bois, puis suivaient des chantres également couverts de sacs, ensuite les flagellans au nombre de soixante-cinq, tous affublés de même et s'écorchant le dos à qui mieux mieux. Au milieu d'eux marchait un homme traînant une croix attachée au cou par une corde et que tirait à droite et à gauche un père capucin. Une foule considérable de dévots fermait la marche. L'année suivante cette procession fut répétée; mais les autres religieux, jaloux de l'affluence considérable de monde qu'attirait cette cérémonie à l'église des jésuites, et voyant l'abandon de leurs églises par le peuple toujours avide de spectacles publics, adressèrent une supplique au chapitre métropolitain pour qu'il fut fait défense aux jésuites et aux capucins de renouveler dorénavant ces processions (1). On ignore s'il

(1) Cette supplique était ainsi conçue : *Caeterum cum patres jesuitae satis temere et praesumptuose innovarint et quotidie aliis novitatibus studeant totique in eo esse videntur; quo haberi putentur quasi praeformatores nedum nostri, verum etiam venerabilis capituli vestri: ut patet ex*

fut fait droit à cette demande ; on n'étend plus parler, au moins dans la suite, de processions semblables à Anvers. Des processions de flagellans avaient lieu non seulement à Bruxelles et Anvers mais dans la plupart des autres villes de la Belgique. Dans quelques unes, et nommément à Maestricht, elles eurent lieu jusqu'au milieu du 17^{me} siècle. (*Diercixsens Antverpia christo nascens et crescens tom. 6 ; p. 229*) (1).

praesumptuosis illis convocationibus ad suum sacellum (vel permissis vel laudatis à nonnullis, qui ignorant aut non curant ordinem servandum in supplicationibus indicendis et celebrandis : quique non advertunt hujusmodi mutationes externas insolitas, licet specie devotas, quas in regionibus aliis ne cogitare quidem auderent). Item quod passim involvent in stationes (ut vocant), jam inde antiquo nobis vestra benignitate assignatas.

Item iis horis, quibus nos operam damus divinis ex more ecclesiae et concionibus, ipsi quoque praedicent, aliisque suis inventionibus incumbant, quibus populus a ritu antiquo ecclesiae abduci potest, adeoque venire in contemptum veteris laudatissimum caeremoniarum usum.

Hinc est quod humiliter petimus ut vestrae reverendae dominationes non graventur praedictos patres monere, ne transgrediantur terminos à patribus constitutos, seque contineant in sua vocatione. Ita enim fiet, ut dissensiones et scandala forte suborta et certo certius inde oritura, nisi adhibeatur modus, vitentur; et pax, concordia, charitas, quae omnes unire debet praesertim clerum, inviolata nobis servetur, cujus hac ex ulceratissima tempestate vel maxima ratio habere debet.

(1) Au siècle dernier les processions de flagellans étaient encore en usage en Espagne et en Italie. En Espagne la galanterie y avait une grande part ; car on remarquait que les pénitens se frappaient de meilleur cœur et avec plus d'ardeur sous les fenêtres de leurs belles, qui alors ne manquaient pas de contempler avec plaisir ces prouesses chevaleresques du haut de leurs balcons. La procession des flagellans à Madrid était des plus remarquables ; un auteur du siècle dernier en fait cette description : « Des musiciens couverts de sacs, et des tambours enveloppés de crêpes, commencent la cérémonie. Immédiatement après suit une autre espèce de flagellants chargés de chaînes et de croix. Au bout d'une corde à nœuds pendent des balles de plomb et des morceaux de verre pointu. C'est avec cet instrument qu'ils se frappent en cadence : et lorsqu'ils approchent les fenêtres de leurs maîtresses, ils s'en donnent des coups avec si peu de ménagement, qu'ils font ruisseler le sang

Le jour de la fête de St. Guidon , patron de l'église d'Anderlecht , faubourg de Bruxelles , il s'y fait une procession très singulière. La marche de cette procession commence par une troupe innombrable de paysans accourus des villages voisins qui s'y rendent à cause de la célébrité du pèlerinage. Ils sont tous

de toutes parts , ce qui leur cause un grand plaisir ; ces épaules déchirées sont pour elles une spectacle flatteur , et elles ne manquent pas de leur en tenir compte. De retour à la maison , ces pieux libertins se font frotter avec une éponge trempée dans du vinaigre et du sel , sans faire aucune grimace , et quand leurs plaies ont été bien pansées , ils se mettent à la table , boivent à leurs belles , et ne se quittent pas qu'ils n'aient chanté quelques romances en leur honneur , et pris du vin jusqu'à l'ivresse. » (Hist. de Laurent Marcel tom. 1, p. 202). Les nombreux abus et scandales qu'occasionaient ces pratiques ridicules engagèrent Charles III à les défendre en 1777.

La procession des flagellans le jeudi Saint à Venise étoit une des plus remarquables de l'Italie. « Représentez-vous , dit l'auteur que nous venons de citer , quatre cent hommes armés chacun d'une flambeau de cire blanche , du poids de quinze livres , suivis de quatre cent porteurs de lanternes tous vêtus de serge blanche , avec un capuchon de deux pieds. Au milieu de ces lanternes toutes colorées et de figures différentes marche un crucifix de quatre pieds couvert de deux crêpes , et ayant sous les pieds un bouquet fait des fleurs les plus rares. Une troupe de pénitents , les épaules découvertes et marchant à reculons , se flagellent en regardant la croix. Incontinent paraissent un grand nombre de chasses de saints , toutes chargées de cierges et portées sur des brancards , puis un clergé nombreux , et enfin le peuple dont l'affluence est étonnante et qui va faire des stations dans plusieurs églises. »

Le père Labat , religieux dominicain et provicaire de l'inquisition , décrit dans son voyage en Espagne et en Italie une procession de flagellans qu'il vit à Civita Vecchia au commencement du siècle dernier : « Je me trouvai , dit-il , à la place d'armes pour voir défiler cette procession , ayant auprès de moi le Barigel et les Sbires : parceque j'avois été averti , que , malgré les défenses qui avoient été faites , il devoit s'y trouver des saints Jérômes ; on appelle ainsi de certains pénitens , qui pour représenter ce grand docteur de l'église , n'ont sur eux qu'un linge attaché à une ceinture qui leur couvre légèrement les parties antérieures et postérieures ; ils tiennent une grosse pelotte de cire remplie de morceaux de verre , dont ils se frappent l'estomac , les bras , les cuisses

à cheval, suivis du clergé, et, à l'heure de midi, ils commencent une course à bride abattue autour de l'église. Au troisième tour celui qui arrive le premier devant le portail y est introduit sur sa monture, le chapeau sur la tête, par le curé, et jadis par tout le chapitre canonical. Placé au milieu du chœur,

et le gras des jambes avec une effusion de sang, qui les fait ressembler à des gens qu'on auroit écorchés; outre le danger qu'il y avoit pour la vie de ces imprudens, rien n'étoit si scandaleux, et si éloigné de la pudeur et de la bienséance, qu'on doit garder dans une procession. On en avoit averti la congrégation, et cette espèce de pénitence avoit été défendue. C'étoit donc pour faire exécuter le décret que je m'étois mis en état d'enlever ces prétendus saints Jérômes, s'il s'en fut trouvé comme on m'en avoit averti. L'avis n'étoit pas tout à fait faux. J'en vis un de loin, et j'avois donné ordre au Barigel de s'en saisir, quand il passeroit devant moi : mais il se trouva vêtu d'un calçon et d'une casaque sans manche. C'étoit n'être pas nud, et par conséquent n'être pas compris dans le décret, et dans un pays de formalités, comme celui où j'étois, j'aurois trop risqué en le faisant enlever : je le laissois passer et s'écorcher comme il le jugeroit à propos. Il y avoit des flagellans plus que je n'en avois encore vus; d'autres, outre la flagellation, avoient encore à chaque jambe de grosses chaînes de forçats, qu'ils remuoient avec peine, et ne laissoient pas de s'écorcher le dos. Un soldat maladroit, traversant la procession, marcha sur une de ces chaînes dans le tems que le pénitent levait le pied pour avancer; il pensa le faire tomber et lui causa de la douleur; le pénitent lui donna de sa discipline au travers du visage, l'accompagnant de l'injure B. C. Le soldat y répondit par un grand soufflet avec une injure de même espèce; ils se prirent au collet et alloient s'en donner : mais je les arrétau en leur remontrant le scandale qu'ils causoient à tout le monde. Ils se séparèrent; le soldat continua son voyage, et le pénitent sa flagellation, et la procession ne se sentit presque pas de cet accident. Il y avoit des confrères qui portoient des têtes de mort, qu'ils regardoient attentivement, et de tems en tems se donnoient de grands coups de poing dans l'estomach; tous avoient des couronnes d'épines, aux dépens des hayes qui entourent les vignes et les jardins qui en souffrirent beaucoup et les propriétaires encore plus. » (Labat, voy. en Espagne et en Italie, t. 7, p. 38).

On ne doit pas s'étonner de ce que Labat dit de ces St. Jérômes qui, à l'exception d'une légère toile, étaient entièrement nus. On vit autrefois des processions où les dévots marchaient nus, comme la main. Guillaume Guiart dit que lorsque Louis X fut à la Rochelle en 1224 pour en chasser.

il reçoit un chapeau bordé d'argent , et est reconduit processionnellement jusqu'à la porte avec les mêmes cérémonies qu'à son entrée. Les paysans attachent à la tête de leurs chevaux une petite bannière à l'effigie de St. Guidon patron des chevaux ; le tout se fait pour préserver ces animaux de maladies. Souvent il s'élève des querelles sanglantes par l'empressement que mettent les paysans à se devancer les uns les autres à la course.

Une procession semblable a lieu annuellement au village d'Haeckendover près de Tirlemont. A la sortie de cette procession accompagnée de l'image de la Vierge , et à chaque station qu'elle fait les paysans à cheval tirent force coups de fusils. Ils font aussi trois courses en parcourant au galop un grand cercle autour de l'église , et en courant à travers les champs , sans épargner ni fruits , ni récoltes. Les paysans , propriétaires ou fermiers , loin de s'opposer à la dévastation de leurs champs , croient que plus ceux-ci portent la trace du pas des chevaux , plus leur récolte sera abondante. Ils racontent à cet effet qu'un paysan s'étant refusé à laisser courir les chevaux à travers son champ , trouva , à la récolte , tous les épis de son blé vides. Les bonnes gens rapportent encore que la procession n'étant pas sortie une année , au jour accoutumée , à cause du mauvais tems , la Vierge

les Anglois , la Reine Isemburge , la Reine Blanche et la Reine Marguerite firent à Paris une procession dans laquelle elles étaient accompagnées de plusieurs personnes marchant nud-pieds et en chemise , et plusieurs même sans chemise :

*De gens privés et d'étranges
Par Paris nuds pieds et en langes
Que nul des trois n'ot chemise*

Du tems de la ligne il y eut à Paris plusieurs processions de gens nus. En parlant d'une procession qui se fit le 14 Février 1589 dans la paroisse de St. Nicolas , un écrivain contemporain dit : « Il y avoit plus de mille personnes , tant fils , filles , hommes que femmes tous nus..... Les prêtres de la dite église de saint Nicolas aussi pieds nus , et quelques-uns tout nus comme étoit le curé nommé François Pigenat » « tellement , ajoute ensuite l'auteur , qu'on ne vit jamais si belle chose , Dieu merci. » Souvent nos tribunaux condamnaient les coupables hommes et femmes , à accompagner la processiou nud-pieds et en chemise.

descendit de son autel et fit tout seule la promenade. Le lendemain on la retrouva couverte de crotte et de boue à sa place ordinaire. Mais le plus grand miracle de la légende d'Haeckendover, est que Dieu lui-même traça sur la neige avec un fil de soie le plan de l'église. Cette origine est pareille à celle de l'église de Ste. Marie Majenre à Rome. Le plan et l'architecture de l'église d'Haeckendover n'ont pourtant rien de divin, mais les paysans, fort peu connaisseurs dans les arts, sont loin de croire que c'est faire une injure à la Divinité que de la dire l'architecte d'un édifice aussi maussade que cette église.

§ 23.

Le jour de St. Michel on célébrait encore, au siècle dernier, à Louvain une procession des plus ridicules en honneur de ce saint. On y portait son image depuis la paroisse dédiée sous son invocation et démolie en 1782 jusqu'aux remparts de la ville ; à chaque station on tournait l'image de tous les côtés, et les assistants, presque tous paysans des environs, criaient à tue-tête : *Saint Michel daignez jeter un regard favorable sur mes navets.* Le curé de St. Michel manqua un jour d'être précipité des remparts par ces fanatiques pour avoir blâmé leur zèle bruyant. Après la procession les confrères de St. Michel se rendaient à un fameux cabaret, où ils s'enivraient de bière forte, et finissaient ordinairement la journée par se quereller et se prendre aux cheveux. Un jour que les confrères n'avaient point assez d'argent pour payer l'écot, le cabaretier voulut retenir en gage les étendarts et les bâtons qui servaient à la cérémonie de la procession. Il en coûta du sang pour arrêter ce débat, et on eut de la peine à empêcher le traiteur de faire rester St. Michel au cabaret pour tenir lieu de caution à ses dévots serviteurs.

Une autre procession se faisait à Louvain, et se fait encore, mais avec décence, le jour de St. Pierre, patron de la grande église. On pouvait la qualifier à juste titre de procession des ivrognes : ceux qui portaient la statue de St. Pierre sur des tréteaux,

s'arrêtaient devant les principaux cabarets de la ville , et se faisant apporter de la bière , ils se présentaient devant l'image , en disant : *A vous St. Pierre*. Une procession qu'on pourrait aussi bien qualifier de procession d'ivrognes se fait encore aujourd'hui dans la même ville le jour de St. Jacques. A la fin de la messe, célébrée en honneur de cette apôtre dans la paroisse qui porte son nom , les confrères se rendent processionnellement, tambour battant et drapeau déployé , à un cabaret près de l'église et y vident en honneur de St. Jacques force demi-litres de *Pesterman* et de *Faro*.

§ 24.

Un pays aussi dévot que la Belgique ne pouvait non plus manquer d'avoir ses missionnaires , comme elle les aura encore probablement avant peu de tems de la manière dont vont les choses. Les moines innombrables qui pullulaient dans les villes et les campagnes , et les processions multipliées et amusantes qui sortaient à chaque jour de l'année de ses nombreuses églises et couvens , ne suffisaient pas au zèle extraordinaire du peuple. Un auteur de la fin du siècle dernier décrit , de la manière suivante , une *expédition* ou procession de missionnaires , qu'il dit voir eut lieu en Flandre , cette terre promise de la superstition et des momeries religieuses : « La marche commençoit par plusieurs croix et bannières , suivies d'un grand nombre des bâtons ornés de rubans , et au bout desquels étoient perchées plusieurs figures de bois doré , représentant des anges et des saints. Paroissoit ensuite une troupe de jeunes filles , toutes en blanc et conduites sur deux lignes par un jésuite qui avoit une corde au cou et une clochette à la main. Les garçons suivoient dans le même ordre , après lesquels on voyoit quatre hommes vigoureux , sans bas et sans souliers , et chargés d'une énorme croix de dix-huit pieds de longueur , à côté de laquelle se tenoit un autre jésuite pareillement la corde au cou , et poussant de profonds gémissements. Venoit enfin le curé de la paroisse en surplis et en étole ,

accompagné de son clergé. La procession étoit terminée par un peuple prodigieux, car tous les villages voisins étoient descendus pour cette cérémonie. Vous eussiez vu et entendu les uns répandre des larmes, les autres sanglotter, ceux-ci chanter des cantiques, ceux-là se prosterner et baisser la terre à chaque pas. » (Hist. de Laur. Marcel, (Lille 1781) t. 1, page 180).

§ 25.

Tous les ans il se rend au bourg ou village de Montaigu (1), entre Aerschot et Diest, une foule de pèlerins de tous les endroits du Brabant et surtout de la Campine. Les dévots de chaque ville et village marchent sous une bannière particulière, et ceux de la Campine arrivent à Montaigu dans nombre de charettes toutes numérotées. Les pèlerins font trois fois le tour de l'image de la Vierge en se traînant sur les genoux, et le curé de Montaigu touche la tête

(1) « La tradition rapporte qu'il y avoit dans cet endroit un chêne sur lequel étoit attaché une petite image de la Mère de Dieu ; un berger l'ayant trouvée à terre, on ne sait par quel hazard, la prit et la mit dans son sein, dans l'intention de l'emporter chez lui ; mais croyant de pousser son cheval plus avant pour faire paître son troupeau, voilà qu'il reste immobile comme une statue, sans pouvoir se mouvoir de l'endroit où il étoit. Le Soleil couché, son maître ne voyant point son troupeau, ni son berger, ne savoit quoi s'imaginer ; il le cherche, et le trouve enfin dans l'attitude que je viens de dire. Bien étonné de le voir ainsi immobile, il lui demanda la cause de cet événement, le berger le lui conte ; son maître plein de religion reprit tout aussitôt l'image, et la replaça dans l'endroit où elle avoit été auparavant. Le berger se trouva libre dès le même moment, et s'en retourna au logis avec son maître, en adorant Dieu et admirant sa puissance. Ils content ce miracle à leurs voisins et bientôt toute la contrée en fut pleine. » (Le guide fidèle de Louvain et de sa chef-mairie etc. Brux. 1762). Cet image, qui déjà alors attirait un nombreux concours de pèlerins, fut enlevée en 1580. Six ans après un magistrat de Sichem en substitua un autre qu'il plaça dans une petite niche. En 1602 un curé de Sichem lui fit bâtir une chapelle de bois à laquelle M. Vaudenhove, Archevêque de Malines, en substitua une de pierre en 1604. Enfin en 1609 les Archiducs Albert et Isabelle firent construire la belle église qui subsiste aujourd'hui.

de chacun d'eux avec cette image , taillée dans un bloc de bois. Outre tous ces pèlerinages , on distingue une procession locale appelée *procession des chandelles* , qui se célèbre au mois de Novembre . Voici l'origine de cette cérémonie et la manière dont elle a lieu. En 1734 la dissenterie exerçait de cruels ravages à Montaignu et aux environs. Les habitans consternés se rendirent auprès de leur curé pour l'engager à faire une procession en honneur de la Vierge , afin que , touchée des prières de ses serviteurs , elle fit un miracle en leur faveur. La procession et le miracle eurent lieu , et la maladie disparut. On résolut , par reconnaissance , de renouveler annuellement la même procession. Comme elle se fait le dimanche après la Toussaint , et de sept à dix heures du soir , les habitans , tant pour s'éclairer que par esprit de dévotion , illuminent leurs maisons et portent chacun une chandelle en main. Les plus dévots ne se contentent pas d'une chandelle , mais en portent des paquets entiers qu'ils allument tout à la fois. Au milieu de deux rangs de ces porteurs de chandelles marche le curé de Montaignu portant l'image de la Vierge , et à sa suite viennent les prêtres avec le Vénérable. Ceux à qui il reste encore un bout de chandelle , à la fin de la procession , vont l'offrir pieusement devant l'image de la Vierge. Comme les farceurs se glissent par-tout , il se trouvait souvent des mauvais plaisans , porteurs de bougies , qui , profitant de l'obscurité , mettaient le feu aux jupes et à la coiffure des paysannes ; ce qui a engagé , il y a une quinzaine d'années à remettre la procession à quatre heures de relevée.

Les pèlerinages qui se font à la chasse de Bas-Wavre (1), renfermant *du bois de la vraie croix*

(1) Un auteur très religieux décrit de la manière suivante l'origine de l'église et de la chasse de Bas-Wavre : « c'étoit anciennement un lieu rempli de ronces et d'épines , et qui par ses eaux croupissantes sembloit inhabitable ; on y voyoit souvent de nuit une grande clarté , et on y entendoit en même tems une musique angélique , principalement le Samedi , et les fêtes de la Vierge. A ces prodiges célestes accourut d'abord une si grande affluence de peuple , qu'on y com-

arrosé du sang du Christ, un filet de vinq coudées de sa robe sans couture, des cheveux de la Vierge, la ceinture qui entourrait son ventre virginal lorsqu'elle portait Jesus-Christ, son ciseau et son aiguille à coudre, le tout donné par Godefroid le Barbu à son retour des Croisades, ces pèlerinages sont non moins célèbres que ceux qui se font à Montaignu. Une foule d'hommes et de femmes du peuple s'y rendent annuellement de Louvain en procession, une bannière en tête et accompagnée d'un prêtre en surplis. A son retour la procession s'arrête à un cabaret aux portes de Louvain, où le curé de la paroisse de St. Quentin, accompagné de son clergé et de musiciens vient à sa rencontre et la reconduit dans son église. Le pavé de la chapelle de l'église de Bas-Wavre, où se trouve la sainte chasse, est usé à la profondeur de plusieurs pouces par les frottemens des genoux des pèlerins qui ont coutume d'en faire plusieurs fois le tour en se traînant par terre. Il arrive souvent que quand plusieurs dévots se traînent à la suite les uns des autres, un de la troupe fait la culbute et entraîne tous ceux qui le suivent.

Nous pourrions encore parler des pèlerinages d'Alseberg (1), de Hoogstraeten, de Laeken, de Halle,

mença à bâtir une chapelle en l'honneur de la St. Vierge sur la montagne voisine ; mais tout ce qui fut bâti de jour (ajoute l'on) fut transporté pendant la nuit dans la vallée, et une voix céleste se fit entendre à un grand nombre de personnes, qui prononça ces mots : *hanc vallem habitabo, quoniam elegi eam. Je demeurerai dans cette vallée, parceque je l'ai choisie.* D'abord on continua à bâtir la chapelle au lieu désigné par cette voix du ciel ; on y trouva une chasse, mais personne ne la put ouvrir pour voir les secrets, qui y étoient cachés. » (Description historique du duché de Brabant [Brux. 1755] p. 160).

(1) Le plan de l'église Alseberg, comme de celle d'Haec-kendover, fut tracé par Jésus-Christ lui-même. Ce fait est rapporté par les auteurs les plus graves et les plus orthodoxes ; *lege et judica* : « La tradition porte que cette église fut tracée divinement par la Ste. Vierge avec un cordon de soye bénite par Jésus-Christ. Voici comme quelques écrivains du pays en parlent. Son origine (disent-ils) fut une chapelle avec un autel et l'image de la Ste. Vierge, que deux sœurs fondèrent au lieu de la sépulture de leur frère : mais comme

etc. mais comme ils ne diffèrent guère de ceux de Montaigu et de Bas-Wavre, il est inutile d'entrer en détail à leur égard (1).

Dieu y opéroit tant de merveilles, on résolut de changer cette chapelle en une église, et lorsqu'elle fut élevée de trois pieds de terre, l'architecte, qui avoit entrepris l'ouvrage, le vint visiter de bon matin, et le trouva entièrement renversé; ce qui arriva jusqu'à plusieurs fois; s'imaginant que c'étoit un affront qu'on lui faisoit, il y mit pendant la nuit des gardes, qui virent descendre du ciel, la Ste. Vierge Marie, accompagnée de Ste. Catherine et Ste. Barbe; ils ajoutent qu'à leur approche les murailles tombèrent. A cette vue ils ne furent pas moins troublés que surpris: mais la Ste. Vierge s'approchant d'eux les consola, et leur dit: ne craignez pas mes enfans, c'est mon fils Jésus-Christ qui a renversé votre ouvrage; il veut que cette église soit bâtie selon le plan que vous trouverez tracé avec ce cordon de soye; et au même moment elle disparut avec sa suite. Au lever du Soleil les gardes contèrent tout ce qu'ils avoient vû, d'abord on commença de bâtir l'église selon le plan divinement tracé, comme on la voit encore aujourd'hui. Lorsque l'église fut achevée, les maîtres furent en délibération si l'on devoit prier l'évêque pour la venir consacrer, ou si l'on auroit attendu que Jésus-Christ, ainsi que la Ste. Vierge l'avoit dit aux gardes, viendrait la bénir. Il fut résolu que tout le peuple du lieu se mettroit en prières. Dieu exauçant les vœux de ce peuple dévot, on vit Jésus-Christ descendre du ciel avec sa divine mère qui la bénit. Tout étoit rempli de lumières, les Anges chantoient des cantiques célestes, et il y régnoit une telle mélodie qu'on auroit dit que la terre s'étoit changée en ciel. » (Description du Brabant pag. 161 et Wichmans Brabantia Mariana.)

(1) La procession de la fête-Dieu à Bruxelles étoit fort renommée au siècle dernier pour sa splendeur; mais comme, au reste, aucune singularité ne s'y faisoit remarquer, et qu'elle ne se distinguait des processions ordinaires que par le nombre des assistans, parmi lesquels se trouvoit le gouverneur général avec sa cour, il serait inutile d'entrer dans des détails sur cette procession.

CHAPITRE XI.

Croyance à la magie et au pouvoir du diable ; date de la plus haute antiquité , parmi les Juifs , les premiers chrétiens et au moyen âge ; défenses des conciles et des capitulaires contre les pratiques de magie ; dans quel sens la magie y est prosorite. — Bulle d'Innocent VIII qui ordonne des poursuites judicioires et criminelles contre les sorciers ; premiers inquisiteurs en Allemagne et en Belgique pour crime de sorcellerie ; le Malleus Maleficarum de Sprenger. — Bulles de Jules II , Alexandre VI , Léon X , Adrien VI et Clément VII contre la sorcellerie ; les délateurs de sorciers récompensés par des indulgences et de l'argent ; indices qui font reconnaître les sorcières et sorciers ; manière cruelle dont on procédait à l'égard des accusés ; tortures qu'on leur faisait subir ; preuves ridicules et absurdes de connexion avec le diable ; peines sévères auxquelles on soumettait les accusés déclarés innocens ; genre de supplices pour les sorciers ; horreur qu'ils inspirent ; les enfans obligés d'assister au supplice de leurs parens. — Nombre de sorciers brûlés au 16^{me} siècle , en Italie , en France , en Angletterre , en Allemagne ; 900 sorciers , en Lorraine , brûlés en quinze ans de tems ; condamnations pour sorcellerie en Espagne et dans les Pays-Bas ; les procédures pour sorcellerie combattues en premier lieu dans ce dernier pays. — Disquisitiones magicæ , livre abominable du jésuite anversoïs DELRIO ; absurdités dont il est rempli et mauz qu'il a produits ; Jacques I , roi d'Agletterre , prend la défense du livre de Delrio. — L'université de Salamanque appelée école du diable , et pourquoi ; l'Espagne , pays des sorciers ; perruque de Philippe V ; la princesse des Asturies ensorcellée par son tailleur ; sorcier brûlé en Espagne pour avoir pondu des œufs. — Sorciers brûlés au 17^{me} et 18^{me} siècle en France , en Pologne , en Allemagne et dans les pays de la religion reformée ; ouvrages écrits au 17^{me} siècle contre et pour la sorcellerie. — Histoire de la sorcellerie en Belgique au 17^{me} et 18^{me} siècle ; exécutions à Gand , Rupelmonde , Herlebeesk ;

soixante-quatre sorciers et sorcières brûlés à Ruremonde en 1613 et cinquante à Douai ; autres exécutions à Hoyche , Gand , Eestert , Liège , Melin , etc ; décision du conseil de Flandre sur la procédure pour sorcellerie. — Noueur d'éguillette condamné à Gand en 1709. — Sorciers et sorcières en Belgique à la fin du 18^{me} et au commencement du 19^{me} siècle. — Sentence du conseil de Flandre en 1595 pour crime de sorcellerie , pièce inédite.

La croyance à la magie et aux possessions diaboliques date de la plus haute antiquité. L'écriture défend de consulter le sort et les sorcières (1) : il y est dit que Dieu frappa de mort Saül pour avoir consulté la Pythonisse (1 Paral. , c. 10). (2) L'évangile est rempli d'histoires de possédés guéris par Jésus-Christ. Le plus connu de ces miracles est l'expulsion de 6000 diables du corps de deux possédés

(1) *Non Inveniat in te... qui ariolos sciscitetur , et observet somnia atque auguria ; nec sit malificus , nec incantator , nec qui Pythones consultet nec divinos , aut quærat à mortuis veritatem.* Deuterqn. c. 18.

(2) Joseph et d'autres Juifs s'imaginaient que Salomon avait institué des exorcismes merveilleux pour guérir les maladies et chasser le diable du corps des possédés. Il y avait des Juifs qui , sous le nom d'exorcistes , parcouraient les villes de la Palestine pour chasser les démons. St. Luc dit que Sieva , un des grands pontifes , avait sept fils qui exerçaient cet art à Ephèse (acta. 19 , 12 et seq.). « Cette manière de chasser les démons , dit Flavius Joseph , est encore fort en usage parmi ceux de notre nation ; et j'ai vu un Juif , nommé Eléazar qui , en la présence de l'Empereur Vespasien , de ses fils et de plusieurs de ses capitaines et soldats , délivra plusieurs possédés. Il attachait au nez du possédé un anneau , dans lequel était enchassé une racine dont Salomon se servait à cet usage : et aussitôt que le démon l'avait sentie , il jetait le malade par terre et l'abandonnait. Il récitait ensuite les mêmes paroles que Salomon avait laissées par écrit , et en faisant mention de ce prince , défendait au démon de revenir. » (Liv. 8. c. 8). Ce récit atteste la superstition outrée , la crédulité et l'ignorance des juifs. Dès le second siècle les chrétiens se servirent de petites figures ou images gravées sur le métal avec le nom de J. C. de St. Pierre , de St. Paul ou de St. Michel pour chasser les diables. « Les Prêtres et les clercs , dit le concile de Laodicée , au 4^{me} siècle , ne doivent être ni enchanteurs , ni mathématiciens ou astrologues : ils ne fu-

et leur entrée dans celui de 2000 cochons (1). Les légendes et les chroniques du moyen âge renferment une foule innombrable d'histoires de possédés. Nous n'aurions pas fini s'il fallait parler de tous les possédés de la Belgique dont fait mention la légende de presque chaque ville et village de cette contrée. On trouve dans l'histoire seule de l'image miraculeuse de la Vierge de Louvain par le très révérend. Vander-Buecken, Pléban de la grande église de cette ville, l'histoire de la guérison de 21 possédés. Nous ne parlerons donc que de la magie et de l'histoire des procès pour fait de sorcellerie.

Par une loi de l'an 321 Constantin condamne les superstitions de magie qui nuisaient à la santé des hommes ou qui les portaient à l'incontinence ; mais il excuse toutes les pratiques employées pour la santé ou pour détourner la pluie ou la grêle. Les chrétiens desaprouvèrent cette loi comme n'étant pas assez sévère , et elle fut abrogée par l'empereur Léon dans la Nouvelle 65. Contance fit une loi qui condamnait à mort tout sorcier guérissant des maladies par des enchantemens ou par des amulettes (Amm. Marcel. lib. 16 et 19). Valentinien fit mourir une vieille femme qui dissipait les fièvres intermittentes par des paroles , et fit couper la tête à un jeune homme qui touchait un marbre et prononçait sept lettres de l'alphabet pour guérir du mal d'estomac (id. lib. 29). Les autres lois portées contre les pratiques superstitieuses de la magie sont beaucoup plus indulgentes. Le concile de Laodicée , au 4^{me} siècle, excommunie les sorciers , astrologues et distributeurs d'amulettes ; le concile de Rome, sous Grégoire le Grand en 712, et celui d'Agde renouvelèrent cette condamnation. Les conciles d'Auxerre et de Reims blâment, quoique moins sévèrement, les pratiques de sorcellerie. Le premier concile d'Orléans condamne la divination par le sort des saints. Le concile de Narbonne alla

ront point ce qu'on appelle des amulettes , qui sont véritablement des liens de l'âme , et ceux qui en porteront sur soi seront chassés de l'église. (Canon 36. Lebrun histoire des pratiqu. superst. t. 1).

(1) Matth. c. 8, § 6 ; Marc. c. 5, § 1 ; Luc. 8, § 4.

plus loin et ordonna que les sorciers fussent fustigés et vendus. Charlemagne publia plusieurs édits capitulaires contre les sorciers, les devins, les enchanteurs, les noueurs d'aiguillette et les astrologues (1). Les premiers apôtres de la Belgique défendent aussi strictement aux Belges payens les pratiques superstitieuses de magie et de divination, comme nous avons déjà vu précédemment.

Toutes les lois ecclésiastiques et civiles, à l'exception de celles de Constance, ne condamnent donc les pratiques de la magie que comme une superstition et non comme un crime capital (2). Il est étonnant que, pendant qu'on était si sévère à l'égard de ceux qu'on accusait d'hérésie, et souvent à tort, on n'ait considéré et puni les sorciers, jusqu'à la fin du 15^m siècle, que comme des trompeurs et des charlatans, c'est-à-dire, de l'excommunication ou d'un simple emprisonnement de trois jours. En Belgique les pratiques de magie n'encourageaient même aucune punition. Seulement dans le Hainaut, les trésors qu'on pouvait prouver avoir été découverts de cette manière, étaient confisqués : « il est permis, disent les chartes du Hainaut, à chacun, sur et en son héritage, chercher et faire chercher argent et trésor caché, moyennant qu'il n'use pas d'un art défendu, comme enchanterie ni charmes. Le trésor trouvé par moyens semblables et illicites est confisqué au profit du seigneur. » (art. 2 et 3, chap. 129) (3).

(1) *Ut Episcopi episcoporumque ministri omnibus viribus elaborare studeant, ut perniciosam et a Diabolo inventam sortilegam et maleficam artem penitus ex parochiis suis eradant, et si aliquem virum aut feminam hujusce sceleris sectatorem invenerint, turpiter dehonestatum de parochiis suis eradant.* (Capitul. XIII de Sortileg. et sortiariis, tom. 2, col. 365).

(2) « Les prétendus miracles des magiciens, dit St. Irénée, sont tous faux, ce sont des impostures, des illusions » (adv. hæres. lib. 2, c. 3).

(3) On sait que des gens superstitieux prétendent pouvoir découvrir des trésors, des mines et des sources d'eau à l'aide d'une petite branche fourchue de condrier appelée *la baguette divinatoire*, qu'ils tiennent des deux mains à l'endroit où ils espèrent découvrir des sources d'eau, des métaux etc. (voyez sur ce sujet, Lebrun, Hist. des pratiq. superstit. tom. 2, liv. 7).

Ce n'est que depuis la publication de la bulle d'Innocent VIII, en 1484, qui ordonne la procédure pour sortilège, qu'on commença à considérer cette superstition comme un crime des plus graves (1). « C'est depuis l'époque de la publication de la bulle d'Innocent VIII, dit Scheltema, que l'accusation de sortilège et d'artifices diaboliques fut considérée devant la justice à l'égal de l'accusation d'assassinat, vol et autres causes criminelles. » Henri Institutor fut nommé par cette bulle inquisiteur pour l'Allemagne-Supérieure et Jean Sprenger pour la basse Allemagne; on leur donna pour adjoints Jean Gremper, prêtre de Constance, et pour protecteur Albert de Bavière, Evêque de Strasbourg, homme généralement décrié pour son avarice, sa méchanceté et la corruption de ses mœurs. Ces inquisiteurs devaient prêcher contre les sorciers, et sévir corporellement et spirituellement contre eux. Sprenger écrivit un livre intitulé : *Malleus maleficarum* (le marteau des sorciers), où il prétend prouver l'existence de la magie par l'écriture et les pères, et démontrer que les procès pour sortilège sont de la plus grande nécessité pour la conservation du christianisme et du genre humain. Scheltema donne une analyse de cet ouvrage, curieux par la bizarrerie et le ridicule de ses argumens. C'est la femme que Sprenger y attaque principalement, comme étant plus que l'homme sous l'influence du diable

(1) Deux auteurs ont publié récemment des ouvrages qui contiennent des documens extrêmement intéressans sur cette matière. Le premier est M. Scheltema d'Utrecht, qui a mis au jour l'histoire des procès pour sorcellerie, écrite en Hollandais sous le titre de *Geschiedenis der Heksen processen*, Haarlem 1829, 8°. L'ouvrage du second qui a gardé l'anonyme, mais qu'on croit à juste titre être M. Cannaert, conseiller à la cour supérieure de Bruxelles, est écrit en Flamand sous le titre de : *Documens sur l'ancien droit criminel en Belgique (Iets over het oude strafregt in Belgie, Brus. 1828, 8°)*. La seconde édition publiée en 1829, porte le titre de : *Bydragen tot het oude strafregt in Belgie*, et est considérablement augmentée. On peut ajouter à ces deux ouvrages l'histoire de la magie en France par J. Garnier (Paris 1818) et l'histoire de la démonologie et de la sorcellerie par Walter Scott. (Traduite en français par A. G. B. Defauconpret, Paris 1832).

Il remonte à cet effet jusqu'à Eve corrompue par le serpent , et démontre *à priori* que notre mère commune a légué sa faiblesse à son sexe jusqu'au tems présent (1). On y voit la manière dont on procédait à l'égard des accusés ou accusées. Ils n'étaient pas libres de se choisir un défenseur , et si celui-ci défendait son client avec trop de chaleur , il devenait lui-même suspect et même coupable. L'accusé ou plutôt l'accusée (l'auteur est toujours ennemi des femmes) ne pouvait regarder ni même voir le juge , et devait être introduite à reculons dans la salle où siégeait le tribunal. Le juge devait avoir près de lui un vase d'eau bénite et du palmier , et avant de procéder , faire le signe de la croix afin d'*annuler la puissance du vieux serpent, etc., etc.* L'auteur se complait à décrire dans son latin et son style barbares et obscures , et cela avec la plus grande indifférence , tous les tourmens infligés aux sorciers , tels que décapitations , noyades , supplice du feu , etc. A l'indignation qu'on a éprouvée à cette lecture , succède la pitié et la dérision lorsque l'inquisiteur nous rapporte une foule de contes de magie plus ridicules les uns que les autres , les moyens employés par les sorcières pour se rendre invisibles , se transformer en chats , en loup-garrou , etc. , pour exciter la pluie en remuant avec une petite baguette de l'eau contenue dans un trou fait en terre , etc. , etc.

Le pape Jules II (un Médicis !) accorda à ceux qui dénonceraient ou poursuivraient les magiciens les indulgences qui avaient été accordées anciennement aux Croisés. Alexandre VI , d'odieuse mémoire ,

(1) « J'ai vu dans un village du Languedoc , dit le Marquis d'Argens , une fille être possédée depuis plus de quinze ans. Tous les curés du voisinage étoient venus exercer sur elle leur savoir faire ; il avoient versé inutilement plus de deux cents pots d'eau bénite , et brûlé plus de mille cierges bénits. Le diable se moquait de tous les exorcismes , et les prêtres auroient pu dire comme Crispin dans les folies amoureuses :

*Quand dans le corps d'un homme un démon prend séance
Je puis , sans me flatter , l'en tirer aisément.
Mais dans le corps femelle il tient bien autrement.*
(Lettres Juives tom. 5 , lettre 114).

Léon X , tout philosophe qu'il était , le vertueux Adrien VI et Clément VII portèrent aussi des bulles fulminantes contre la magie et les sorciers.

On plaça dans les églises des boîtes pour recevoir les dénonciations , et on promit non seulement des récompenses spirituelles , mais encore des récompenses pécuniaires pour les dénonciateurs. Celui qui ne dénonçait pas un homme qu'il croyait magicien , devenait suspect lui-même. La dénonciation d'un seul homme, d'un ennemi personnel, suffisait pour plonger quelqu'un dans des cachots affreux , lui faire subir des tourmens horribles et souvent le supplice le plus effroyable ! On ne considérait nullement la moralité ou la réputation dans le dénonciateur : un voleur , un assassin , un scélérat coupable des crimes les plus énormes était reçu en témoignage comme l'homme le plus honnête ! Les dépositions faites à l'article de la mort *in articulo mortis* étaient surtout du plus grand poids. On fit accroire au peuple que tous les malheurs et toutes les calamités dont l'Ecriture menace le genre humain ne seraient produites que par l'effet de la magie. Des yeux chassieux , une bosse ou la courbure du corps causée par le grand âge étaient des signes de culpabilité chez les accusés. L'accusé tentait-il de fuir ou de se défendre au moment où on venait l'arrêter , marque de culpabilité ; montrait-il de la crainte , autre marque de conviction ; avait-il un air d'assurance , c'était le diable qui l'encourageait. Au moment où on arrêta un prétendu sorcier , on le levait de dessus la terre , pour détruire la puissance du diable : on lui coupoit ensuite les ongles et on lui rasait tous les poils du corps , parceque c'était là qu'étaient contenus les charmes. On examinait s'il n'avait pas sur le corps quelque signe ou marque imprimé par le diable (*stigma diabolicum*). Observait-on quelque tâche semblable , on y fonçait une aiguille , et si le patient ne montrait aucun signe de douleur , alors on n'avait plus aucun doute sur son pacte avec le démon. On refusait à l'accusé , pendant l'instruction de son procès , le moindre allégement ou consolation. Personne de ses parens ne pouvait l'approcher , et

il était même défendu de prier pour lui comme ennemi de Dieu et indigne de cette faveur. L'interrogatoire suivait de très près l'arrestation, de peur que le diable n'eût le tems de se concerter avec son adepte. On adressait au coupable treize questions principales : Quel serment il avait fait au Diable ? De quelle manière et avec quelles cérémonies il avait fait ce serment ? Quelles étaient leurs promesses réciproques, de lui et du Diable ? De quelle manière il s'était rendu au sabbat, si c'était à pied ou à travers les airs ? Quel était l'onguent que lui avait donné le démon pour se frotter le corps et se rendre invisible ? A quel endroit du corps il l'avait appliqué ? Quel moyen il employait pour jeter un malefice sur les hommes, les fruits et les bestiaux ? Combien de personnes se trouvaient au sabbat lorsqu'il y avait été ? Dans quel lieu se tenait le sabbat ? Ce qu'on y faisait etc ; etc. Les juges n'avaient pas honte d'employer toutes les subtilités et les questions captieuses qui pussent perdre l'accusé ; un d'eux alla jusqu'à avoir l'effronterie de se vanter que si le Pape lui-même lui tombait sous la griffe, il se faisait fort de le faire déclarer magicien. Si l'accusé n'avait rien avoué dans l'interrogatoire, ou si son crime ne paraissait pas assez avéré, on l'appliquait à la torture ou on le soumettait à l'épreuve de *l'eau froide*. Les tortures appliquées aux personnes accusées pour sorcellerie étaient beaucoup plus cruelles et duraient beaucoup plus de tems que celles qu'on faisait subir aux meurtriers, aux incendiaires ou aux hommes prévenus des crimes les plus énormes. Voici la manière ordinaire usitée en cette occasion : après avoir exorcisé l'accusé, on le liait sur le chevalet, et on lui attachait sur le corps nombre de reliques et d'objets sacrés ; puis on lui faisait vider une coupe de vin aigre appelée la santé de St. Jean (Johannes zegen) ; on lui ordonnait de cracher le diable et de répandre des larmes (ce qu'un sorcier ne pouvait faire) ; ensuite on lui faisait subir successivement tous les tourmens imaginables. On se servait surtout de la flagellation : les verges étaient trempées préalablement dans de l'eau bénite et le dos du patient

frotté de sel bénit et lavé avec de l'eau bénite ; le tout pour détruire le pouvoir du diable et son obstination à se taire (*taciturnitas diaboli*). L'accusé n'avouait-il rien , c'était l'esprit malin qui lui imposait silence ; la force des tourmens le faisait-elle faiblir , sommeil du diable ou de sorcier ; jetait-il ses regards au tour de lui , il cherchait son maître ; mourrait-il au milieu des tourmens , c'était le diable qui , par pitié , l'était venu délivrer. Pour toute autre accusation que pour celle de magie , le tems que devait durer la torture était fixé ; ici on le prolongait à volonté : quelquefois l'accusé était appliqué à la question jusqu'à vingt reprises ; ce que le jésuite Delrio ose encore qualifier du nom de *grâce*. « On torture en Flandre le patient, dit Damhouder, aussi souvent et aussi long-tems qu'il ait avoué le fait. » Dans un procès pour sortilège il est fait mention d'une torture qui dura dix-huit heures ; aussi le patient mourut-il au bout de ce tems.

Est-il possible , d'après tout ce que nous venons de dire , qu'une vieille femme accablée par l'âge et par les infirmités , et c'était presque toujours des personnes de cette espèce qui paraissaient sur le banc des accusés , ait pu soutenir un supplice aussi effroyable sans s'avouer coupable ? Doit-on s'étonner que le délire d'une fièvre brûlante , causée par la force des douleurs , lui ait fait dire les choses les plus absurdes et les plus ridicules , comme d'avoir eu commerce avec le diable transformé en jeune garçon ou en jeune fille ; d'avoir contracté avec lui par acte écrit avec du sang , en mangeant avec lui une pomme , ou en en recevant pour gage une pièce d'argent qui se changeait ensuite en un figue pourrie ; d'avoir eu commerce avec le diable au sabbat sous la forme d'un bouc ; d'avoir été changée en loup-garrou , chat , chauve-souris , corbeau , puce , et d'avoir voyagé ou traversé l'air sur un manche à balai ; d'avoir été en Angleterre dans une écaille de moule ou une coque d'œuf , etc. , etc. ? On ne doit point trouver étranges de pareilles déclarations dont on connaît la cause , mais on devrait être d'au-

tant plus étonné que de pareilles absurdités aient servi de motif à des condamnations capitales, et aient conduit des milliers de personnes à un supplice affreux, si les juges et les inquisiteurs, n'avaient été des hommes en qui le fanatisme et la crédulité religieuse avaient éteint toute raison (1). Pierre Binsfeldius, chanoine de Trèves, a écrit un gros ouvrage où il traite amplement et sérieusement de toutes ces absurdités. Thomasius rapporte la déclaration d'un sorcier qui avait été au Ciel où il avait dansé avec St. Pierre! Scheltema et Cannaert mentionnent plusieurs condamnations qui ont eu lieu dans la Belgique au 16^{me} siècle, basées sur des déclarations de ce genre. Nous donnerons à la fin de ce chapitre une sentence semblable, pièce inédite des plus curieuses, prononcée en 1595 par le conseil de Flandre.

Peu importe que l'accusé eut été en délire en faisant sa déclaration : la révocation ne lui était pas permise.

(1) « On s'étonnera sans doute, observe Garnier, de voir des présidens, des parlemens même entiers, montrer autant d'ignorance dans les procès scandaleux relatifs aux prétendues possessions, à la prétendue sorcellerie, que les plus petits baillis de village. On peut à peine concevoir aujourd'hui, et l'on ne peut pas le reconnaître sans gémir, que des misérables égarés par leur imagination, aient été condamnés, en si grand nombre, à expirer sur le bûcher pour avoir raconté leurs aventures galantes avec les incubes, les succubes, les boucs, les dragons enflammés, etc. ; mais l'ère d'une sage philosophie n'avait pas encore commencé ; et quelquefois les plus habiles magistrats, étaient dupes des intrigues de certains moines intéressés à multiplier les exorcismes qui les faisaient vivre dans l'abondance : il ne serait pas étonnant que ces novices déguisés sous des formes ridicules, aient joué de grands rôles dans les cérémonies du sabbat.

« D'ailleurs les bonnes gens ne parlaient que des abominations infernales dans les veillées de famille ; les prêtres recommandaient au catéchisme et au prône de ne pas lier commerce avec les démons (1). La jeune fille à l'imagination ardente, qui avait entendu parler des jours de sabbat, en rêvait la nuit ; elle avait vu la grande assemblée ; satan l'avait initiée à de grands mystères ; les songes étaient pour elle la réalité. » *L'instant est venu*, ajoute l'auteur, *où les fausses doctrines en religion, comme en politique, doivent disparaître.* Ce vœu nous semble encore loin de pouvoir être réalisé, au moins en Belgique.

(1) Le catéchisme de Malines ne manque pas encore aujourd'hui de faire cette recommandation.

On l'appliquait en outre à la torture pour lui faire déclarer ses prétendus complices. Un simple signe de tête affirmatif aux noms des personnes suspectes qu'on lui citait, suffisait pour augmenter le nombre des accusés. L'accusé était-il par hasard acquitté, il n'en était pas moins soumis à de longues et pénibles pénitences, et continuait à être diffamé dans la société et regardé comme véritable sorcier. Continuait-il à être retenu en prison pour ne pas avoir été jugé assez innocent, ou parce que le procès restait en suspens, les ecclésiastiques le traitaient en excommunié et lui refusaient toute consolation religieuse. La peine capitale pour ceux condamnés pour cause de magie était ordinairement le supplice du feu. Les femmes depuis l'ordonnance de Charles V, de l'an 1539, étaient enterrées tout vives. L'horreur qu'inspirait une malheureuse victime du fanatisme religieux et de l'ignorance, était telle que les aides du bourreau n'osaient pas même la toucher, mais la traînaient à l'échafaud avec des crocs. De grandes cérémonies religieuses et expiatoires précédaient et accompagnaient ces auto-da-fé. On avait quelquefois la cruauté, tant la superstition endurecit le cœur ! d'obliger les enfans à assister au supplice de leur père ou mère, afin de les détourner ou de les corriger, par cet exemple, du crime de magie que leur auraient pu avoir inculqué leurs parens. Il y a des procès où les juges opinèrent pour faire mourir les enfans du condamné, comme étant de *lignée diabolique* (*duyvels-gebroed*).

Angelo Cumano, inquisiteur à Verone sous Innocent VIII, se vanta d'avoir fait brûler quarante-une sorcières la première année de son ministère en 1485. Un autre inquisiteur Italien, sous Alexandre VI, s'étant glorifié d'en avoir fait rotir cent, le peuple indigné mit en pièces cet infâme successeur des Apôtres. Dans une ville de Savoye on compta en un an de tems plus de quatre-vingt victimes. En 1554 on poursuivit à Rome, comme sorciers et sorcières, les Juifs et les femmes publiques ; on prétend que ce n'était que dans le but de leur extorquer de l'argent. Sous François I plus de cent mille personnes furent condam-

nées en France pour sorcellerie et hérésie. Sous François II, Charles IX et Henri III le nombre des victimes fut encore plus considérable (Scheltema p. 106-107 et Garnier, Hist. de la Magie en France) (1). En Angleterre, sous la reine Marie, et en Ecosse, sous le règne de Marie Stuart, nombre de sorciers et sorcières furent condamnés à mort. Pas seulement chez les catholiques, mais encore parmi les Protestans qui se prétendaient plus éclairés, mais étaient alors tout aussi fanatiques, témoins Henri VIII, Calvin, les Iconoclastes, le synode de Dort etc., parmi les protestans, dis-je, et sous le règne d'Elisabeth, reine d'Angleterre, il n'y avait point d'année, qu'il n'y eut plusieurs personnes brûlées pour fait de magie. On peut citer à cet égard le célèbre procès instruit à Warbois, comme ce qu'il y a de plus cruel et de plus extravagant en ce genre. En Allemagne, à ce qu'assure Farmer, à la fin du quizième et au commencement du seizième siècle, il n'y eut pas d'année

(1) Suivant l'opinion du tems, la montagne *le Puy de Dome* était le rendez-vous des sorciers. Florimond de Rémond, conseiller au parlement de Bordeaux, donne, dans son ouvrage intitulé *Anti-Christ*, chap. VIII, l'histoire d'une prétendue sorcière brûlée en 1595 par arrêt du parlement de Bordeaux. Il dit que cette femme lui avoua « que tous les mercredis et vendredis de chaque mois le chapitre général se tenoit au Puy de Dome, où elle s'étoit trouvée une infinité de fois, avec plus de soixante autres personnes, tous lesquels (sic) portoient une chandelle noire qu'ils allumoient à celle que le bouc avoit entre ses cornes, à laquelle il avoit donné le feu, le tirant au-dessous de sa queue; après cela tous se mettoient en danse en rond, le dos tourné l'un à l'autre. En cette assemblée on disoit la messe à leur mode, tournant le dos à l'autel. Celui qui faisoit l'office étoit revêtu d'une chappe noire sans croix, élevant une tranche de rave teinte en noir, au lieu de l'hostie, criant tous, lors de l'élévation, *maître aide nous.* »

« On mettoit de l'eau dans le calice, au lieu de vin, et pour faire de l'eau bénite, le bouc pissoit dans un trou à terre; et celui qui faisoit l'office en arrosoit les assistans avec un aspergès noir. En cette assemblée on distribuoit les métiers de sorcellerie, et chacun rendoit compte de ce qu'il avoit fait. Les états étoient pour empoisonner, ensorceller, guérir les maladies avec charmes, faire perdre le fruits de la terre et telles autres méchancetés. » (Voyez Dulaure descript. de la France, t. 5, p. 281.).

qu'on ne vit brûler plusieurs centaines de magiciens ; Nicolas Remigijs, conseiller privé du Duc de Lorraine et accusateur public pour affaires criminelles, assure dans son ouvrage sur la sorcellerie, intitulé *Demonolatria*, que dans ce Duché, en quinze ans de tems, près de *neuf cent sorcières* furent condamnées à mort, que *quinze* autres accusées se tuèrent par la crainte des tortures, et que plus de *huit cent* se soustraient à son tribunal par la fuite. On n'a pas besoin de dire qu'en Espagne, terre classique de la superstition, les procès de ce genre ne le cèdent en nombre ni en absurdité à ceux d'aucune autre contrée d'Europe. L'histoire de l'inquisition parle le célèbre Lhorente est assez connue et assez répandue pour que nous n'ayons pas besoin d'entrer dans des détails à cet égard. Dans les Pays-Bas, elles peuvent s'en vanter, les procès pour sorcellerie commencèrent plus tard, et furent moins nombreux qu'ailleurs au 16^{me} siècle. La première condamnation de ce genre est celle d'une femme brûlée en 1517 à Oosterhout dans le Brabant Septentrional. C'est encore dans les Pays-Bas qu'on attaqua le premier ces abus : Erasme en démontra d'abord le ridicule dans ses Epîtres, ses Colloques et son Eloge de la Folie ; en 1512 parut à Gand un petit livre de *Incubis et Succubis* (avec figures en bois), qui attaqua vivement le *Malleus Maleficarum*. Deux pièces jouées par les Rhétoricens de Flandre, et intitulées, l'une la *Force d'Homulus* (de Klucht van Homulus), l'autre *Hanske van der Schelde*, et un petit ouvrage écrit 1559 par un prêtre respectable, Jacques Vallick, curé de Gressen, ridiculisèrent également cette superstition. Mais le premier qui attaqua d'une manière sérieuse et raisonnée tout ce qui regarde les procédures pour sortilège, fut Jean Wier (né à Grave en 1515 et mort en 1587), qui écrivit à cet effet deux ouvrages sous le titre : de *Venificis et sagis. De præstigiis demonum et incantationibus et venificis*. Le célèbre philosophe français J. Bodin combattit cet ouvrage dans sa *Dæmonomia Magorum* publiée en 1579. Cornel. Loos de Gouda écrivit vers 1591 un livre : *De verâ et falsâ Magiâ*, dans les principes

de Jean Wier; ce qui le fit emprisonner à l'abbaye de St. Maximin de Trèves et lui aurait coûté la vie s'il ne se fut retracté. Il fut encore dans la suite emprisonné deux fois à Bruxelles pour avoir soutenu les mêmes opinions. La mort le préserva, en 1599, d'un troisième emprisonnement dont il était menacé, et qui cette fois aurait pu lui devenir plus funeste encore; la persécution, les fers et la mort ont été de tout tems les argumens favoris des ennemis de la lumière et de la raison.

Si les Pays-Bas eurent la gloire de produire plusieurs illustres écrivains qui prirent la défense du bon sens, elles eurent d'un autre côté la honte de voir mettre au jour, en 1599, par un Jésuite Anversois, l'infâme Delrio, un ouvrage abominable, plus digne cent fois d'être brûlé par la main du bourreau que les ouvrages *dangereux* des philosophes modernes. Dans cet ouvrage, ou plutôt ce méprisable libelle, intitulé *disquisitiones magicæ*, ce jésuite attaque de la manière la plus dégoûtante le vénérable Wier, soutient et défend le *Malleus* et tout ce qui jamais avait été dit de plus absurde sur les sorciers. Il prétend même « qu'aujourd'hui, c'est-à-dire de son tems, la sorcellerie doit être poursuivie plus sévèrement qu'auparavant, parceque la magie est actuellement, en connexion avec l'hérésie, et que le diable est entré dans le corps des hérétiques, comme jadis dans celui des Idoles. » Ailleurs il dit: « Que les diables abandonnèrent les possédés en Brabant la veille de l'enterrement de Luther et se rendirent tous en Allemagne pour assister en corps à ses funérailles. » « Je ne vis jamais ce livre sans frissonner, dit le savant Scheltema. Il n'en est pas, qui, après le *Malleus* ait eu des résultats si déplorables pour le genre humain. Les procédures pour magie introduits en Europe après 1602 ont la plupart pour base principale les affreuses sentences qui y sont soutenues. » (p. 179). En effet quoique les édits de Charles V, en 1539, et de Philippe II, en 1570, ordonnent de poursuivre sévèrement les sorciers, les condamnations pour cause de sorcellerie furent beaucoup plus nombreuses en

Europe, au 17^{me} siècle, qu'au 16^{me}. C'est cependant sous le gouvernement si vanté d'Albert et d'Isabelle que Delrio osa publier son livre exécration, et ces *sages* souverains, pendant qu'ils laissèrent subsister les édits de leurs prédécesseurs qui punissaient de mort tout possesseur d'un livre hérétique (1), ne

(1) Par édit du 15 8bre 1529 Charlequint ordonna que quiconque aurait des livres hérétiques, eut à les livrer à l'autorité du lieu sous peine de mort. Cet édit fut renouvelé en 1540 et en 1550. Le dernier condamne à mort et à la confiscation des biens quiconque imprimerait, écrirait, transcrirait, extrairait, accepterait, cacherait, retiendrait, vendrait, donnerait, distribuerait ou laisserait tomber dans une église, dans les rues et dans d'autres lieux, des livres écrits par Luther, Æcolampade, Zuingle, Bucer, Calvin ou autres hérétiques et par leurs disciples, tout livre imprimé depuis vingt ans ou qui serait imprimé dans la suite sans nom d'auteur, ou d'imprimeur, sans date ni lieu d'impression. Etaient soumis à la même peine tous ceux qui feraient ou retiendraient des caricatures contre la Vierge ou les saints, et ceux qui briseraient leurs images. L'art. 5 y comprend tout laïc qui disputerait sur les écritures, soit en public soit en particulier. L'art. 9, ceux qui recevraient ou cacheraient des personnes suspectes d'hérésie ou ne dénonceraient pas de telles personnes à l'inquisiteur. L'art. 133 porte que personne ne pourra venir habiter une ville ou un village sans avoir un certificat du curé du lieu qu'il vient de quitter. L'art 17, qu'aucun professeur ou maître d'école ne pourra enseigner, ni se servir de livres sans l'approbation de l'officiant ou du curé du lieu. A cet édit était joint le catalogue des livres défendus par la faculté de théologie de Louvain. (Plakkaerten van Vlaenderen, 1^{ste} d. 1^{ste} boek, bl. 157). Ne croirait-on pas que la fameuse loi sur les suspects émise par la convention en 1793 a eu pour modèle cette fameuse loi de Charlequint? La dernière surpasse même en cruauté la première; car celle-ci ne condamne pas les coupables, à être brûlés tout vifs et les femmes à être noyées, une pierre attachée au cou (gedolven). Cinq mois après cet édit du 25 Mars 1550, Charlequint publia un règlement pour les inquisiteurs, dans lequel il est dit que ceux-ci devront parcourir toutes les provinces, et s'informer sur tous les points de l'édit précédent; tous les officiers et les magistrats devront leur prêter main forte dans l'exécution de leurs fonctions. Il y est dit encore que les inquisiteurs pourront citer comme témoins toute personne de quelque condition et état qu'elle soit, et que ceux qui se refuseraient à témoigner seront regardés comme fauteurs d'hérésie.

Corneille de Bergues, élu Evêque de Liège en 1538, adopta et fit promulguer dans ses états l'édit de Charlequint contre les

firent point brûler cet infâme libelle, ni punir sévèrement son auteur ! Delrio, loin d'être poursuivi, trouva même un royal défenseur dans la personne de Jacques I, roi d'Angleterre ; car Regnier Scott ayant attaqué l'ouvrage de Delrio dans son livre intitulé, *La découverte de la magie*, fut combattu à son tour par Jacques 1^{re} dans son absurde et ridicule *Dæmonologia*, « livre qui serait depuis longtems oublié, dit Scheltema, s'il n'avait eu un Roi pour auteur, et sans les maux déplorables qu'il occasionna. » C'est le rang et non le talent de l'auteur qui valurent à son livre l'honneur d'une traduction latine et hollandaise, entreprise par deux prédicateurs protestans de Hollande. Le célèbre Voëtius en fit l'éloge, et Jacques reçut de plusieurs prédicateurs protestans du 17^{me} siècle le titre glorieux de nouveau Salomon.

Au 17^{me} siècle on donnait encore à Salamanque des leçons publiques sur la manière de découvrir les sorciers ; ce qui valut à cette université le surnom d'*école du Diable*, de même que les nombreuses exécutions en Espagne pour le prétendu crime de sorcellerie, firent donner à ce royaume le titre de *pays des sorciers*. Philippe V, étant devenu chauve, demanda une perruque. La camarilla (composée d'ecclésiastiques et de courtisans) refusa sa demanda, *parceque la magie avait tant de pouvoir sur les cheveux*. Elle finit cependant par accorder au puissant monarque des

hérétiques. « Aussi, dit Melart, comme l'Empereur avoit fait défense par tous ses pays héréditaires et luy subjects, de vendre, acheter, et lire aucun livre hérétique sur peine de la vie, le mesme (Corneille de Bergues), commanda en outre si on trouvoit des livres, non seulement de Martin Luther mais d'Arius et d'autres hérésiarches ou de leurs sectaires, qu'ils fussent bruslez, et nul ne les eust à retenir sur peine de la vie. » Il ne s'en tint pas aux menaces, mais il fit brûler neuf Anabaptistes et noyer dix femmes. « Entre ceux-là, dit Melart, un nommé Jean Romershoven étant attaché, à un posteau, à point nommé que le bourreau y vouloit mettre les mains, fut au grand estonnement et crainte des assistans estranglé du diable, qui luy avoit promis, selon qu'il avoit dit en prison, qu'il ne mourroit pas par les mains des hommes. C'est bien faire naufrage estant près de sa ruine. » (Melart, Hist. de Huy, p. 344 et 341.)

Espagnes et des deux Indes une perruque faite *de cheveux de gentilhomme*. (Sans doute que le malin esprit qui n'a pas seize quartiers de noblesse sympathise plus avec un *vilain* qu'avec un noble). On attribua à la magie la stérilité de la princesse des Asturies, femme du fils de ce roi, et on fit partout des recherches pour trouver le maléfice. Quand on eut découvert dans les manches des habits de cette princesse des petits morceaux de plomb marqués de deux clefs en sautoir, on ne douta plus que le tailleur ne fut le sorcier. L'inquisition empoigna en conséquence le pauvre diable, qui n'échappa au feu, que parcequ'il se trouva *un savant* qui prouva que ces clefs étaient les armes de la ville de Leide et la marque de ses draps. Voudrait-on croire qu'en 1783 on brûla encore dans ce *royaume des ténèbres* une sorcière accusée d'avoir pondu des œufs (attribut de la sorcellerie) !

L'instruction pour la procédure en magie, publiée à Rome en 1657, n'est pas moins terrible que celle contenue dans le *Malleus Maleficarum*. Au 17^{me} siècle en France on condamna fréquemment à mort des prétendus sorciers. En 1609 le parlement de Bordeaux condamna à mort plus de *six-cent* prétendus sorciers de la province de Labourd. On connaît la fin malheureuse et trop célèbre du curé grandier (1). A Toulouse, qui semble toujours avoir été le siège de la superstition en France, plus de quarante personnes furent suppliciées en un an de tems pour la même cause. En 1664, Jean Pierre de Orenson, médecin d'Aix, fut pendu comme sorcier *pour avoir fait une expérience sur l'harmonie des sons*. En 1670 le parlement de Rouen poursuivit cruellement les prétendus sorciers : il re-

(1) Nous défions le dévot, le plus inepte et le plus fanatique de ne pas frémir d'indignation à la lecture des détails atroces de ce procès. Pour justifier ce crime le Card. de Richelieu fit faire par le P. de Condren, deuxième général de l'oratoire, un discours sur l'astrologie, dans lequel l'auteur, avec le ton pédant et ridicule de ce tems, s'élève fortement contre la magie qui, selon lui, est le plus grand des crimes possibles. (Voyez Lebrun, Hist. des Pratiq. superat. tom. 1. p. 254).

garda presque chaque berger et paysan du territoire de la Haye du Puy comme livré au diable; et cela se passa dans le siècle de Louis XIV et au centre de la France ! Est-on en droit de blâmer, après cela, l'expression de Voltaire qui appelle ce siècle , un siècle de talents bien plus que de lumières ? Il est juste pourtant de dire que le parlement de Paris, dès la fin du 16^{me} siècle , refusa la plupart du tems de s'occuper de ces absurdités, et que Louis XIV ordonna en 1672 au parlement de Rouen d'élargir toutes les personnes détenues pour cause de magie. En 1791 le peuple assomma un prétendu sorcier , et en 1818 on entend encore parler de sorciers dans ce royaume. La Pologne, paradis des jésuites , vit au 17^{me} siècle une foule d'exécutions pour fait de sorcellerie. En 1780 un escamoteur fut pendu comme sorcier à Posen. En 1780 il y eut plusieurs procès de ce genre à Wiskove , dans la Waïvodie de Gnese. Peu d'années auparavant deux femmes y furent brûlées pour la même cause et les habitans du village de Tscheweeme durent tous subir l'épreuve de l'eau.

Cette superstition domina , comme nous avons dit, aussi long-tems dans les états protestans que dans les états catholiques ; dans toute l'Allemagne , tant catholique que protestante , régna la même ardeur dans la poursuite des sorciers. Dans le petit comté d'Henneberg on exécuta en soixante-seize ans de tems cent quatre-vingt-dix-sept sorciers et sorcières. Dans la seigneurie de Lindheim , en Weteravie , peuplée de *six cent habitans*, on brûla de 1661 à 1666 *trente personnes*. En 1686 Chrétien , comte de Ranzow , fit brûler sur ses terres d'Holstein *vingt sorcières*. Dans l'évêché de Wurzbourg cent personnes subirent le même supplice de 1627 à 1629. Il en fut de même de *cent cinquante-sept* autres dans le diocèse de Paderborn en 1656 , et de *cent* dans l'évêché de Salzbourg en 1679. Un bûtelier d'Amsterdam , nommé Jean Jacobs , vit en 1658 au village de Naas sur le Rhin décapiter et brûler , en une matinée, *vingt-quatre* victimes condamnées pour sortilège. En 1659 *six cent personnes* subirent le supplice dans l'évêché de Bam-

berg pour ce prétendu crime, et *neuf cent* dans l'évêché de Bamberg. Herman Loher, dans son ouvrage intitulé : *Klage über die unschultigen wieder die falsche Sauberrichter*, Amst. 1676, s'étonne que dans les grandes villes d'Allemagne on ne voyait pas dix condamnations capitales pour sorcellerie en un siècle, tandis que dans les terres seigneuriales et ecclésiastiques il y en avait annuellement cinquante, soixante, quatre-vingt et jusqu'à cent (*Scheltema geschied en letterkundig mengelwerk 4^{de} deel 2^{de} stuk*). En 1749 on brûla encore une sorcière à Wurzburg et une autre en 1750 à Quedlinbourg. De tous les états d'Allemagne c'est l'Autriche qui conserva le plus longtemps cet abus atroce. En 1766 il y eut encore une exécution pour sortilège à Buchlae.

Tournons maintenant nos regards vers les pays entièrement protestans. Nous lisons que dans la ville de Genève, terre classique du protestantisme, dans cette ville qui passe pour si éclairée, une femme fut brûlée comme sorcière, en 1652, après avoir subi des tortures innouies. L'année suivante une femme de quatre-vingt ans fut bannie pour la même cause. En 1660 un jongleur, nommé Brinche, fut pendu comme sorcier pour avoir fait jouer des marionnettes dans un endroit de la Suisse où on n'avait encore jamais vu rien de semblable. En 1782 une femme fut décapitée pour sorcellerie dans un des petits cantons, et en 1789 il y eut encore un procès de ce genre dans la même contrée. Nous avons déjà fait connaître Jacques I, Roi d'Angleterre, comme fort entiché du préjugé de sorcellerie; il décréta peine de mort contre les sorciers, et confirma toutes les lois portées antérieurement contre eux. Sous ce roi imbécile et sous son successeur il y eut nombre de victimes conduites au bûcher; quelquefois dix et vingt à la fois dans un même comté. George II abrogea en 1736 les lois de Jacques I et de Marie Stuart sur la magie. En 1776 un médecin vétérinaire de Suffolk dut cependant encore subir l'épreuve de l'eau. En Danemarck Tycho-Braché fut obligé de transférer son observatoire de Copenhague à l'île déserte de Ween, parceque les

habitans de cette capitale le regardaient comme un instrument magique. Sous Charles Gustave , roi de Suède , un évêque d'Abo accusa un étudiant de pacte avec le diable , pour avoir appris trop de chose en un espace de tems qui semblait trop court. En 1670 *soixante-deux femmes* et *quinze enfans* furent exécutés pour sorcellerie à Ellora et *cinquante-six* autres personnes soumises à de grandes peines corporelles. Ce ne fut qu'en 1779 que la peine de mort pour sorcellerie fut abrogée en Suède. En Hollande , malgré les écrits d'Erasme et de Wier , on n'en continua pas moins à faire des poursuites sévères contre les sorciers. Charles V accorda à la ville d'Oudewater un privilège singulier , par lequel il y aurait dans cette ville une balance pour peser ceux accusés de sortilège. Si l'accusé pesait au-delà du poids naturel , il était reconnu coupable ! Après la révolution de 1566 le protestantisme fanatique continua à persécuter les prétendus sorciers , comme l'avaient fait les inquisiteurs de Philippe II. En 1595 eurent lieu deux exécutions capitales pour sorcellerie à Amersfort. Un nommé Haus Pock fut pendu à Arnheim comme sorcier et loup-garrou ; quatre sorciers et sorcières furent brûlés à Utrecht peu de tems après , et deux enfans , l'un de *treize* et l'autre de *huit ans* fouettés et condamnés à la réclusion. La sentence de condamnation des accusés les dit dûment *convaincus de s'être transformés en chats et loups-garrou* (Scheltema , p. 256). La dernière condamnation à mort pour magie en Hollande , fut celle d'une femme brûlée à Schoonhoven en 1597. On continua , après cette époque , à poursuivre les sorciers , mais les peines furent moins sévères. En 1601 et 1602 deux sorcières furent bannies de Zierikzee. En 1610 on instruisit deux procès pour sortilège , l'un à Schiedam , l'autre à Goeree. Dans ce dernier endroit Cats prit la défense de l'accusée et eut le bonheur de la sauver ; il en parle dans un de ses ouvrages , intitulé : *tachtigjaargig leven*. (Daar rees om desen tyt , etc.) où il ridiculise en même tems ce sot préjugé. Le clergé protestant , en 1618 et 1619 , tems où le synode fanatique de Dort persécuta les hommes les

plus illustres de la république , poursuit vivement le ministre réformé Bekker , pour avoir attaqué le préjugé de magie. L'auteur déposé de sa chaire à Amsterdam , fut vivement regretté , et son ouvrage , malgré l'anathème du synode , produisit l'effet le plus salubre en Allemagne et ailleurs. Parmi d'autres auteurs qui écrivirent dans le même esprit , il faut distinguer le jésuite Franç. Sprée (1645-1648) et Bayle. D'autres , tels que le célèbre théologien Voëtius , écrivirent dans un esprit contraire. Au 18^{me} siècle on ne voit plus en Hollande de procès pour magie ; mais en 1828 des paysans forcèrent encore une femme à se soumettre à l'épreuve de l'eau froide à Delden dans l'Overijssel ! Parlons maintenant des procès pour sortilège dans la Belgique , dont nous aurions déjà dû traiter plutôt , si l'indignation que nous a inspirée la lecture de tant de forfaits commis au nom de la religion , en même tems que l'importance d'une matière peu traitée en Français jusqu'aujourd'hui , ne nous eut engagé à nous écarter un peu du but de cet ouvrage.

Nous avons déjà parlé des procès pour sortilège dans la Belgique au 16^{me} siècle et de l'effet déplorable produit par le livre du jésuite Delrio au siècle suivant. Aussi jamais les procès pour sortilège ne furent si nombreux dans cette contrée que dans la première moitié du 17^{me} siècle , et surtout sous l'excellent gouvernement de nos bons et pieux souverains Albert et Isabelle. Ainsi Cornélie Van Beverwyck fut brûlée à Gand en 1598 comme sorcière ; Jean Vansteene de Waesmunster subit peu après le même sort à Rupelmonde. En 1603 deux femmes furent brûlées à Harlebeeck pour avoir mis , par sorcellerie , le feu à la tour de la cathédrale de Gand. On trouve dans l'ouvrage de Mr. Cannaert , déjà cité , les sentences de ces condamnations toutes plus ridicules les unes que les autres (Bydragen tot het oude strafregt etc. bylagen 2^{de} deel). En 1607 Marie Margot fut étranglée sur la place de Valenciennes , puis brûlée , pour s'être donnée au diable , comme sorcière , avoir retiré cinq fois de sa bouche l'hostie pour l'enterrer dans son jardin , et jeté un sort sur un enfant , un cheval et un poulain. En 1618

on brûla à Tournai, comme sorcière, Simone Doublet de Lille. (On peut voir les horribles détails de ce procès, qui doivent remplir d'indignation tous les honnêtes gens, dans les Archives hist. et littér. du nord de la France et du midi de la Belgique t. 1, p. 154). La même année on brûla à Ruremonde, *soixante-quatre* sorciers et sorcières pour avoir, par leurs maléfices, occasionné la mort de plus de mille personnes, de six mille animaux, et la destruction de nombre de champs de blé, de bois, de paturages, de vergers, etc. *Un enfant* fut le premier dénonciateur de ces *soélérats*, dont étaient chefs Entjen Gilles, surnommée *la Princesse des sorcières*, pour avoir été pendant trente trois ans en commerce avec le malin esprit, et maître Jean, chirurgien, surnommé le *Port-étendard* des sorciers. « Je le répète, dit Scheltema après avoir rapporté les principales circonstances de ce procès, que parmi les procès pour sorcellerie que j'ai vus, excepté ceux de Wurzbourg, de Bamberg et de Mora, je n'en ai trouvé aucun qui contienne de plus grandes horreurs, et démontre une cruauté aussi froide et aussi atroce. » (p. 242). Scheltema a oublié de parler de cette horrible exécution qui eut lieu à Douai vers le même tems que celle de Ruremonde, toujours sous le digne Albert. On y brûla *cinquante* prétendus sorciers et sorcières. Et on osera faire l'éloge du gouvernement de ce stupide prince-cardinal Albert, dont tout le talent consistait à marmotter des prières du matin au soir, à broder des robes à la Vierge, à fonder des couvens et à faire brûler des hérétiques et jusqu'à 114 *sorciers et sorcières* dans l'espace d'un an ! Qu'un autre admire la piété édifiante d'Isabelle, cette nonne-princesse, je ne la considère moi que comme une fanatique intolérante et inepte, comme la digne fille de l'exécrable Philippe II !

En 1661 on brûla à Oycke (Flandre) Jean Vindevogel, capitaine d'une troupe de sorciers et de plus loup-garron. En 1657, Mathieu Stoop subit le même supplice à Gand, comme sorcier et loup-garron. En 1660 le conseil de Flandres décida que les procès pour sorcellerie ne pourraient être jugés

devant les tribunaux ordinaires, qu'après l'avis préalable de trois ou de cinq avocats choisis parmi douze des plus savans jurisconsultes, qui devaient être présens à la torture; que le bourreau ne pourrait plus désormais faire l'épreuve du *stigma diabolicum* (par la piqure d'une aiguille), mais qu'on prendrait les médecins les plus expérimentés de la contrée pour faire cette épreuve. L'avis de ces *savans* jurisconsultes (mais qui ne prouvait point leur jugement), et l'épreuve des médecins *expérimentés* (mais qui ne nous le paraissent guère) firent condamner au feu en 1661, à Eestert (Flandre), une pauvre sorcière nommée Josephine Labyns. Ce procès sur lequel Cannaert (2^{me} édition p. 175 etc.) donne des détails très intéressans, est un des plus ridicules et des plus absurdes dans la procédure pour magie. La force des tourmens fit déclarer à cette femme que le diable lui été apparu sous la forme d'un prêtre, et lui avait dit « Si tu veux aller avec moi et faire comme tu fais avec ton mari, je te donnerai de l'argent et du bien suffisamment pour vivre. » Elle accepta les conditions du malin esprit qui reçut de ses cheveux pour gage, et lui donna de son côté *sing sous de France*. On pense bien qu'on ne fit aucune recherche pour découvrir lequel était ce diable, qui avait eu l'audace de se *travestir ainsi sous la forme d'un saint personnage*: la découverte aurait pu causer trop de scandale; mais on se dépêcha de faire promptement disparaître sa complice, la femme, qui aurait pu un beau jour découvrir le nom du diable adultère; et puis, qui aurait osé jurer, que, par une nouvelle malice, le malin esprit n'eut pris forme et nom de quelque membre respectable du clergé de Flandre lui-même? En 1681 eurent lieu deux exécutions pour sortilège à Melin dans le Hainaut. (Voyez les nouvelles Archives Historiques du Bon de Reiffenberg tom. 5, p. 125 et suiv.). En 1689 eut encore lieu une condamnation à mort à Marche en Famine, pour fait semblable.

Cependant on dut bien céder quelque chose aux progrès des lumières, et le nombre de ces procès

devint bien moins considérable , et les condamnations furent moins sévères à la fin du 17^{me} siècle , au grand regret cependant de la populace et de certaine classe de personnes si avide de ces spectacles publics , de ces auto-da-fé faits pour la plus grande gloire de Dieu et le triomphe de la religion. La Flandre qui avait toujours été la province de la Belgique la plus zélée contre les sorciers et sorcières , fut aussi une des dernières à se relâcher de sa sainte ferveur. Le croirait-on ? Encore en 1709 à Gand un sorcier fut condamné au fouet , au bannissement et à d'autres peines pour avoir empêché , par sortilège , qu'un homme ne put consommer son mariage (autrement dit : pour avoir noué l'éguillette). On trouve la sentence de ce curieux procès dans l'ouvrage de Cannaert , déjà cité ; l'intérêt du sujet et sa date récente nous ont engagé à donner ici une traduction de cette pièce écrite originairement en Flamand. On jugera par là de l'état des lumières en Belgique au commencement du siècle dernier.

FAUX EXORCISEUR ET NOUEUR D'ÉGUILLETTE.

En cause du promoteur de cette cour, demandeur *causé officii* d'une part , contre Maes à Huysse prisonnier, défendeur de l'autre part.

Vu toutes les pièces de cette cause , notamment les preuves du demandeur , par lesquelles il conste que le défendeur a osé prétendre , depuis nombre d'années , guérir de sorcellerie et d'autres maux secrets les hommes et les bestiaux par des exorcismes superstitieux et en distribuant certains petits billets contenant quelques mots relatifs à Dieu (Godt toeygende woorden) et d'autres paroles inconnues et incompréhensibles avec diverses croix et qu'il a rendu *par maléfice un homme nouvellement marié , mentionné dans le procès , incapable de remplir le devoir conjugal* , jusqu'au point qu'accablé de désespoir , il aurait attenté à ses jours , si par le conseil de personnes religieuses , *le signe du maléfice que l'accusé avait placé dans la maison du dit marié n'en eut été ôté par lui et ses proches* , et si par le secours de

l'église il n'eut été , après un long espace de tems , délivré du dit maléfice (sa famille ayant été dans le plus grand trouble et inquiétude). De plus , que le défendeur , outre pareils exorcismes et sortilèges , s'est souvent engagé à faire retrouver l'argent perdu , et de cette manière a attiré à sa maison nombre de personnes des endroits les plus éloignés ; que le susdit défendeur à été regardé depuis long-tems dans une grande partie du diocèse , comme un exorciseur public (publiequen beleser) , sorcier et expulseur du diable (Waerseggheer en duuveljaeger) , et qu'au mépris de diverses exhortations , tant de son curé que des curés voisins , il a continué dans cette conduite. Qu'en outre le défendeur n'a pas tenu ses ses pâques depuis quelques années , s'est enivré continuellement et a grandement méfait d'autres façons (comme il est patent) , au très grand mépris de Dieu tout-puissant , au scandale de notre religion , à la contemtion des placarts de nos princes et des lois de l'église , et à la grande indignation des chrétiens ; le tout mûrement délibéré , de l'avis des jurisconsultes et après avoir invoqué le nom de Dieu.

Condamnons le défendeur de comparaître au premier jour judiciaire dans le consistoire de cette cour , et d'y demander , à genoux devant le tribunal , humblement pardon à Dieu et à nous sur ce qui a été dit plus haut ; d'être ensuite conduit par le bourreau à la grande porte de l'église par le tour ordinaire (den ordinairen ommeganck) , vetu d'une robe blanche , tenant à la main des verges et une torche allumée , et d'y offrir la susdite torche , après avoir fait sa prière. De là il sera reconduit à notre cour et fouetté au lieu ordinaire en présence du peuple ; ce qui étant fait , on le ramenera en prison où il jeûnera pendant quinze jours au pain et à l'eau , faisant une confession générale de ses péchés et s'approchant de la sainte table , si le confesseur le trouve convenable. De plus banissons le défendeur hors des limites de ce diocèse , avec défense d'y reparaître et de commettre désormais crimes semblables , sur peine de nouvel emprisonnement et d'être livré au bras sécu-

lier. Ordonnons de publier au prône et en flamand; cette sentence, les deux Dimanches prochains, dans l'église de St. Walburge à Audenaerde, à Pathèle, Huyssé, Auweghem, Heyne, Aspers, Syneghem, Cruyshautem, Nazareth, Mullem, Swynaerde, Eecke et le territoire de ce diocèse. Finalement condamnons le défendeur aux dépens du procès et aux frais de justice, nous en réservant l'estimation. Signé, F. Segers, official de Gand. Ainsi fait, publié et exécuté à la cour ecclésiastique de l'évêché de Gand ce 25 Septembre 1709. (Signé) J. B. Clóosterman.

Au reste, nous ne devons pas si grandement nous étonner qu'au commencement du 18^{me} siècle, on ait encore condamné quelqu'un pour le prétendu crime ridicule de sorcellerie. Nous étions encore alors sous le gouvernement de l'Espagnol, qui a laissé tant de traces de superstition et de bigoterie parmi nous. Cette condamnation n'est pas la dernière, et depuis il y en eut encore de plus sévères en Belgique : « naguère, dit Scheltema, vivait encore à Liège un vieil homme, qui dans sa jeunesse y avait vu exécuter une vieille femme accusée de sorcellerie. » En 1675 la cour souveraine de Liège, saisie d'un procès de sorcellerie contre Sulpice Silieux natif de Sursiège, avait cependant déjà déclaré libérer l'accusé, et ne plus vouloir s'occuper d'absurdités pareilles.

En 1793 toute la Belgique a entendu parler de cette femme possédée par le diable, lequel, malgré tous les efforts de l'exorciseur, ne voulut pas déménager. Les républicains français ne trouvèrent d'autre moyens de vaincre son obstination, que de l'envoyer aux petites maisons (1). Si aujourd'hui, grâce à la philosophie et au progrès des lumières, on ne brûle plus les sorciers, si même on n'exorcise plus les possédés, le préjugé n'en est pas moins reste enraciné chez la plupart de

(r) On en usa à peu près d'une manière analogue dans une occasion semblable en France : Nicole raconte qu'il y avait une maison de religieuses dont toutes les nonnes étaient journellement et à la même heure frappées du même accès de vâpêur. Elles se mettaient alors à miauler toutes ensemble comme des chats, et ce miaulement durait plusieurs heures. On n'employa pour les guérir ni exorciseurs, ni eau

nos campagnards. Les curés au lieu de prêcher contre la danse, feraient mieux de désabuser les paysans de leur sotte crédulité. On ne verrait plus, comme dans ces dernières années, des paysans traduits devant les tribunaux pour avoir cruellement maltraité de prétendues sorcières ; moi-même, j'ai vu à Louvain, il y a une quinzaine d'années, une femme que la populace avait jetée dans le feu et presque brûlée pour avoir, disait-on, donné une maladie à un enfant par maléfice. Cette année encore (1833) toute la ville de Lierre a été en émoi par l'apparition d'une nouvelle bande de sorcières.

Nous terminerons cet article par une sentence pour sorcellerie émanée du conseil de Flandre, pièce manuscrite extraite d'un livre intitulé *Quoyers des dictums et sentenoes rendues au conseil en Flandre sur les differens procès fisoaux intentés au conseil depuis l'an 1569 jusques et y compris l'an 1595*, d'après une copie de Gerard, dans un Msc. de la bibliothèque royale de la Haye intitulé : *Mélanges pour servir à l'histoire des Pays-Bas depuis 1320 à 1788 in folio*.

Sentence du conseil de Flandre en 1595 portant condamnation à mort (au feu) d'une femme accusée de sortilège.

Omme dieswille dat ghy Elisabeth Vlamincx filia Joos, geboren van Nieunove, huusvrouw van Ghysbrecht Ghins oft zoo ghy anders ghenaeft oft ghebynaemt syt, u vervoordert hebt, verghetende Godt ende zyn heylige gheboden hem ende u gheloofve aftegaene ende gemeenschap te maeckne metten boosen vyandt by u ghenaeft Belzebuth, an den welckene ghy u volontairelyck over drye zoo vier jaeren overghegeven hebt, ende van hem terstont ontfanen een lichteeken onder u slincke uxele by uwen wete ende

bénite, mais le magistrat leur signifia qu'il y aurait à la porte de leur couvent une compagnie de soldats, qui, au premier miaulement, entreraient dans la maison, et fouetteraient vigoureusement chaque religieuse qui aurait miaulé ; cette menace fut un remède spécifique et le miaulement cessa. Bien de femmes ont été brûlées comme sorcières qui n'avaient que des accès hystériques.

gevoel, hebbende den voorseyde vyandt ten selven tyde gecropen op u lichaem met eenighe uwe declaratie, dat ghy boven dien u van den zelven vyandt ten minsten tweemaal lichaemelyck hebt laeten voeren by nachten in den haseleren bosch te Pollaere, ende merckelyck de leste reyse een maendt ofte zes weken voor den oogst lestleden, alwaer ghy zoo voor als naer eten ghedanst ende in de loyneren (lorneren?) gereyst hebt u zevenste, onder dewelke waeren diversche vrouwe persoonen, daer af als nu *eenighe gexecuteert zyn metten viere*, ende zommighe u bedreghen hebben met SS uwen Belzebuth ende eenen anderen die ghy presumeert te zyn van ghelycken soorte, beide ghecleet met witte wanbeyen ende fransche broukilckens, alwaerghy ghebrocht hebt in uwen schoot eenen couden hutzeput by u te vooren ghesuden ten huwen huyse; laet dat erger es, hebt aldaer vallende op uwe kuyen den zelven Belzebuth anbeden ende by hem naer den dans an d'een zyde getrocken zynde, hebt u van hem aldaer onbehoorlyck laeten handelen ende misbruycken. Van al twelke den hove ghebleken es, zoo by uwe confessien buyten torturen, als andersins omme ghenoege wesende alle ongoddelycke execrable ende detestable zaecten van quade consequentie ende meriterende corporelle puntie andere ten exemple. Soo eyst dat t'hof rechtdoende, u condemneert op een schauffault op Ste. Pharahilde plaetsen gheexecuteert te werdene an eenen staecke metten viere, zoo datter de doot naervolghe, verclarende al u goet, zy leen, erve oft catheil, waer helne gestaen oft ghelegen es, verbeurt ende gheconfisqueert Sconings onse gheducht beeren profyte, de unsen van justicie daer af voeren ghedaen duceert.

Ghepronunceert den 26 December 1595.



CHAPITRE XII.

Cérémonie burlesque à Moerbeke. — Fondation singulière à l'église de St. Nicolas à Bruxelles. — Lavement des pieds le Jeudi Saint à Courtrai. — Visite des églises le Jeudi Saint. — Fête de St. Eloi à Audenarde. — Pénitens du Jeudi Saint à Bruxelles. — Enfans voués aux ordres religieux. — Confrérie de Notre-Dame de Lorette à Bruxelles. — Veille de la fête du nom de Marie à Bruxelles. — Fête de St. Job à Carloo. — Veille de l'Assomption à Termonde. — St. Jean le pleureur à Bruxelles et à Louvain. — Fête de Ste. Apolline dans ces deux villes. — Criminels libérés le Vendredi Saint à Bruxelles et à Ypren. — Chapelle de St. Laurent à Bruxelles. — Pèlerinage à une fontaine dans la vieille cour à Bruxelles. — Notre-Dame aux Neiges à Bruxelles. — Préservatif contre la coqueluche au couvent de St. Pierre à Bruxelles. — Eau de la dyle guérissant le mal d'yeux à Louvain. — Pèlerinage à l'église de Coudenberg pour obtenir des beaux enfans. — Vertu singulière d'un pilier du crypte de l'église de Nivelles. — Fondation singulière à Anvers. — Confrérie de St. Hubert à Louvain. — Offrande bizarre à Tournai et dans les villes assiégées. — Curé d'Ensival. — Pigeons lâchées dans les églises le jour de la Pentecôte.

A Moerbeke , dans le pays de Termonde , on avait coutume de conduire vers une vieille chapelle , appelée Hoog-Castelle , dans la seigneurie de Castelle , une femme bien habillée , assise sur un chariot chargé de fumier et traîné par quatre haridelles. Arrivée à cet endroit , elle descendait de son char aux huées de tous les assistans , dont plusieurs entraient ensuite dans la chapelle , et y conféraient plusieurs charges ridicules , comme l'emploi de receveur à celui qui avait mal fait ses comptes de dépense , celui de vénéur à celui qui , en poursuivant du gibier , était tombé dans une fosse , celui de cocher ou de charetier à celui qui avait versé

en conduisant une voiture ou charette , celui de conseiller à celui qui avait donné quelque conseil ridicule dans une affaire sérieuse , etc. , etc. On exposait à ferme la chasse aux sauterelles , la pêche sur une montagne sans eau , etc. Tout paysan de la contrée qui manquait de se rendre à cette fête , y était conduit garotté avec des liens de paille aux pieds et aux mains. Les réglemens de cette assemblée rapportés par Lindanus , dans son ouvrage intitulé *Toncrumunda* , et par Mastertius (*beschryving van Dendermonde*) , sont du même ridicule. J'ignore quand cette coutume bizarre a pris naissance et si elle existe encore.

Suivant une ancienne fondation à l'église de St. Nicolas de Bruxelles , le premier Octobre , après la célébration d'une messe solennelle , un homme montait sur la tour de l'église , et jetait de là à la rue plusieurs sacs de noix. Cette fondation dont je n'ai pu apprendre la cause fut remplacée en 1760 par une distribution d'argent aux pauvres.

Dans la chapelle Ste. Anne de l'église paroissiale de Courtrai , après le lavement des pieds du Jeudi Saint , le curé faisait un sermon auquel assistait tout le clergé , le magistrat et les notables de la ville. Après le sermon on distribuait du sucre , un verre de vin de France et un verre de vin d'Espagne aux auditeurs. Le curé avait deux pots de vin d'Espagne ou autre vin de liqueur , le sacristain et autres assistans chacun une pinte de vin. Cette fondation fut supprimée en 1786.

Le Jeudi Saint les gouverneurs et gouvernantes des Pays-Bas allaient visiter les principales églises de la capitale , accompagnés de toute la cour et noblesse , des archers et haliebardiens de la garde. Ce fut encore la coutume , jusqu'au commencement de ce siècle , d'aller ce jour visiter les églises en habit noir.

A Audenarde , le jour de St. Elei , on donne les reliques de ce saint à baiser aux chevaux des fer-

miers qui y viennent en foule pour obtenir la protection du saint sur leurs bestiaux.

Jusqu'au commencement du 18^{me} siècle on voyait de temps en temps, le Jeudi Saint, dans les églises de Bruxelles, des hommes armés de casques et de cuirasses et une lance à la main, se tenant immobiles pendant quelques heures à côté du St. Sépulcre. Cette espèce de pénitence est très ancienne.

On voyait jusqu'au milieu du 18^{me} siècle des enfans à l'un ou l'autre ordre religieux, dont ils portaient alors la robe; cette coutume existe encore en Italie et en Espagne. On avait aussi la coutume de placer dans les églises les portraits des enfans guéris, à ce qu'on croyait, par l'intercession de la Vierge ou des saints. Ce dernier usage subsiste même aujourd'hui dans quelques églises, telles que celle de Notre-Dame d'Hansewyk à Malines. On sait que cette coutume, ainsi que celle d'offrir des exvoto ou têtes, jambes et bras en argent ou en cire, nous est venue des payens.

Il y avait à l'église des Minimes de Bruxelles une confrérie dont personne ne pouvait être membre, à moins d'avoir fait le voyage de Lorette. Le jour de la Nativité de la Vierge se faisait une procession dans laquelle les confrères portaient en main une petite bannière en papier avec l'effigie de la chapelle de Lorette.

Le samedi, avant le jour du nom de Marie, une grande partie des habitans de Bruxelles illuminaient leurs maisons. L'église du Sablon restait ouverte de sept à onze heures du soir, et attirait une foule de monde. L'archevêque de Malines, eu égard aux abus qui résultaient de cette dernière coutume, la supprima en 1768. Depuis lors les habitans de Bruxelles cessèrent leurs illuminations; il n'y eut que les bouchers qui continuèrent opiniâtement à illuminer la boucherie avec des lanternes de papier ornées de figures grotesques.

Dans l'église du village de Carloo , à une lieue de Bruxelles , est ou était un tableau de Job sur le fumier , à côté duquel se tenait sa femme avec un habit troué. Beaucoup d'habitans de Bruxelles y allaient en pèlerinage le jour de la fête du saint. A leur retour les enfans s'amusaient à jeter de petits morceaux d'étoffe rouge enduits de poix sur les jupes des femmes , et criaient , lorsque le morceau y restait attaché , *van sint Job*. Ceci se pratiquait aussi à l'égard de toutes les femmes qui passaient de la porte de Halle jusqu'à la vieille Halle au blé. J'ignore l'origine de cette coutume puérile , mais locale.

A Ruremonde , la veille de l'Assomption de la Vierge et de quelques autres de ses fêtes , des troupes de neuf filles et de sept garçons se rendaient séparément devant toutes les images de la Vierge placées au coin des rues , et y chantaient des cantiques flamands en son honneur. J'ignore si cet usage , qui était encore en vogue en 1776 , s'est maintenu jusqu'aujourd'hui.

Il y avait aux Augustins de Bruxelles une chapelle avec un tableau représentant St. Jean dans l'huile bouillante. On l'appelait *St. Jan den kryter* (St. Jean le pleureur). Les mères , dont les enfans pleuraient beaucoup , venaient y faire réciter par un Augustin l'évangile de St. Jean sur la tête de leurs marmots. Au château (prétendu) de César à Louvain existait une chapelle dédiée à St. Jean , qui jouissait du même privilège.

Les Augustins de Bruxelles conservaient une dent de St. Appolline qui , à ce qu'ils prétendaient , avait la vertu de guérir du mal de dents en s'en frottant la bouche. L'octave de la fête de cette sainte les dévots se rendaient en foule à cette église. La même chose a encore lieu au béguinage de Louvain , où la fête de la sainte est un jour de jubilation pour les habitans de la ville et surtout pour les étudiants , mais un jour de terreur et de trouble pour les béguines ,

On appelle cette fête de *pottkens markt*, ou la fête aux pots, parcequ'on y voit une longue file de boutiques où ne se vendent que des pots et joujoux d'enfans en argille.

Le vendredi saint le gouverneur général avait coutume de faire grâce à un criminel condamné à mort, sur le rapport et la liste présentée par le conseil privé, qui s'assemblait à cet effet ce jour là. Le chancelier de Brabant accompagné du plus jeune des conseillers, du conseiller fiscal, etc. se rendait à la prison où il faisait comparaître devant lui tous les prisonniers, et s'informait du motif de leur emprisonnement ou de leur condamnation. Le public était admis à cet visite.

« Le vendredi saint de chaque année, dit M. Lambin, il était fait grâce à tous ceux qui étaient détenus dans la prison d'Ypres, pour tout délit quelconque, criminel ou civil, commis à l'encontre du prince. Cette grâce était accordée par le grand bailli au nom du souverain, et à la prière de l'avoué et des échevins; ceux-ci se rendaient avec cet officier auprès des prisonniers et visitaient tous les réduits où ces malheureux déploraient leur sort. L'avoué leur demandait s'ils souhaitaient obtenir la grâce du prince *« pour l'amour de Dieu et en honneur et révérence du vendredi saint assavoir de ceux qui n'ont aultre partie que le Seigneur. »* Après cette demande, ceux qui désiraient jouir de ce bienfait se rendaient devant le magistrat, et se prosternant humblement à genoux, confessaient publiquement leur faute, et suppliaient le bailli de leur faire grâce. » On prétend que la ville d'Ypres dut ce privilège à la comtesse Jeanne-de-Constantinople (de 1206 à 1245). Quoiqu'il en soit, la plus ancienne annotation de cette concession ne date que de 1367. Il est resté en vigueur jusqu'en 1795, lorsque pour la dernière fois on fit grâce le vendredi saint à deux personnes coupables de vol. Cette grâce n'était quelquefois accordée, que sous la réserve que la personne libérée quitterait la ville et la banlieue pour un tems déterminé, et que

celui qui était libéré d'homicide satisferait aux clauses de la paix avec les parens et alliés de la personne qu'il avait assassinée. Il fallait encore que le coupable , pour pouvoir jouir du privilège , eut été arrêté à la requête du grand-bailli de la ville , établi par le comte. Pour témoigner leur repentir et leur soumission , les prisonniers conduits devant le grand-bailli pour solliciter leur élargissement, portaient quelquefois en main un cierge allumé pesant une livre. Parfois les grand-baillis , afin de n'être pas obligés d'accorder la grâce , faisaient exécuter quelques jours , ou même le jour avant le vendredi saint , les coupables qu'ils ne voulaient point soustraire à la justice ; ce dont la ville se plaignit en différentes occasions. (Lambin , *le vendredi saint* , *Messenger des sciences et des arts* (1833) 3^{me} livr. p. 276) (1).

Quelques jours avant la fête de St. Laurent , les habitans, voisins de la chapelle de ce saint à Bruxelles, présentaient une requête aux gouverneurs généraux , pour pouvoir prendre un grand arbre dans la forêt de Soignes. Cet arbre était ensuite planté devant la chapelle du saint , laquelle avait reçue de là le surnom de *Meiboom*. La coutume de planter des mais et de danser sous une couronne de feuillage nous vient des anciens , qui célébraient au mois de Mai la fête de Maiuma.

On plante aujourd'hui des mais devant les chapelles et images de la Vierge qui se trouvent aux coins des rues. Dans les villages c'est la coutume de planter le mai devant la cure. A Aerschot et dans les autres petites villes de la Campine, on en plante aussi devant la porte de chaque école et devant les maisons des filles non mariées. C'est un arbre élevé et bien feuillé devant la demeure de vierges jeunes et belles , et

(1) M^r Lambin ignorait que le même usage existait à Bruxelles. « Nous ferons observer , dit-il en terminant cet article , que nous ne connaissons aucune autre ville (qu'Ypres) où l'on ait été dans l'usage d'accorder une grâce absolue et plénière pour tous les cas quelconques, tant criminels que civils , aux prévenus qui se trouvaient en prison le vendredi saint. »

un arbre desséché et dont il ne reste que le tronc, devant la maison de vieilles filles. Une musique harmonieuse accompagne la plantation du premier et un charivari horrible celle du dernier. A la fin du mois de Mai on se rend, la musique en tête, à chaque endroit où se trouve un mai, qui alors est cassé ou brûlé.

La chanson que les enfans chantent en dansant autour des mais, et dont le refrain est : *ey van sinte mey* etc., date probablement du tems de la réforme de Luther et de Calvin, car elle est dirigée contre les moines.

Il y avait, au siècle dernier, dans la cour du palais des gouverneurs généraux (aujourd'hui le musée), une fontaine surmontée d'une statue de la Vierge, autour de la quelle, pour être guéris de la fièvre, les hommes faisaient faire sept tours par sept garçons et les femmes neuf tours par neuf jeunes filles. Cette idée superstitieuse attachée au nombre sept et neuf nous vient encore des anciens.

Il y avait à Bruxelles une chapelle, dite de *Notre-Dame aux Neiges*. Le quatre d'Août les ouvrières en dentelles y allaient prier pour que leur ouvrage pût, par la protection de la Vierge, conserver sa blancheur. Sous la domination des Français cette chapelle fut vendue et démolie. Pendant qu'on procédait à cette démolition, la populace vint assaillir les ouvriers, et il fallut un détachement de troupes pour les protéger.

Devant la porte de l'église du couvent, aujourd'hui hôpital de St. Pierre, étaient déposées de grandes cuves remplies d'eau. Les dévots, croyant que cette eau avait la vertu de préserver de la coqueluche, en venaient boire en foule, la classe aisée ou bourgeoise dans des verres et les gens du peuple dans des cornes de bœuf.

A Louvain on conserve à la grand église les re-

liques de la bienheureuse Marguerite. Des brigands qui l'assassinèrent au 13^{me} siècle, jetèrent son cadavre à la rivière, et on prétend qu'il surnagea et flotta contre le courant. La populace, fermement persuadée de ce miracle, a la superstition d'attribuer à l'eau de la Dyle la vertu de guérir le mal d'yeux, et les patients vont pendant une neuvaine baigner journellement les yeux malades à l'eau de cette rivière. On conserve dans la même église le vase en cuir avec lequel la sainte avait coutume d'aller puiser de l'eau; ce vase était jadis rempli tous les jours de soupe pour la nourriture des pauvres et placé près de la porte de l'église; un hérétique ayant un jour souillé ce vase de ses excréments, le miracle cessa et il n'y eut plus de soupe, au grand dépit de tous les pauvres gueux de la ville.

Au 17^{me} siècle un particulier fit placer sur son tombeau, à l'église de Coudenberg à Bruxelles, une petite figure de l'enfant Jésus. Le peuple, qui saisit toutes les occasions de pouvoir accroître sa superstition et ses préjugés, prit ce *bambino* en affection, et se rendait en foule devant l'image pour la prier de lui donner de beaux enfans. Lors de la démolition de l'ancienne église en 1784, Mr. Cornet, fils d'un conseiller de Brabant, réclama le petit Jésus comme sa propriété et appartenant à un tombeau de famille. Longtemps après, un curé de Coudenberg se rappelant quelle illustration et quel profit cette petite image avait jadis procuré à son église, se mit à quatre pour la récupérer, et ses désirs ayant été accomplis, afin que personne n'ignorât ce grand événement, il fit en 1809 réplacer avec grande pompe l'image dans sa niche.

Dans l'église de Nivelles est un crypte dans lequel, entre un pilier et le mur qui en est à peu de distance, est un trou au-dessus duquel le peuple pense que ceux en état de péché mortel ne peuvent passer. Comme il y a fort peu de distance entre le pilier et le mur, c'est plutôt la rotondité de la personne qui essaye le miracle, que ses péchés qui l'empêchent

de passer outre. Le chevalier d'Arvieux parle dans ses voyages, imprimés à Paris en 1735, d'une croyance semblable à Jérusalem; mais l'essai qu'on y tente à la mosquée, qui a remplacé le temple de Salomon, sert à distinguer les enfans légitimes des batards. (tome 2, p. 710).

Pierre Verbiest, negociant Anversois à Cadix, légua en 1672 une somme de 6204 florins pour faire accompagner à perpétuité le viatique à Anvers par quatre joueurs de hantbois et par cinq prêtres avec un étendard.

Vers l'an 1701 il se forma à Louvain une confrérie de St Hubert dont les réglemens sont assez singuliers, et dont le duc d'Arenberg se déclara protecteur.

« Comme les Empereurs, Rois et autres souverains, est-il dit au commencement du réglemant, ont dès les tems les plus reculés eu un soin particulier de la noble et illustre chasse, et n'en ont pas seulement fait usage mais en ont aussi laissé l'usage à leurs sujets,

« Nous, comme vrais amateurs de la chasse, avons trouvé bon pour le maintien d'icelle, d'ériger une confrérie sous les articles et règles suivans. »

L'art 3 porte que l'on n'admettra dans cette noble confrérie que des nobles, des personnes nées de mariage légitime, honnêtes et vertueuses.

L'art. 5. Que les confrères seront obligés de tenir un bon chien de chasse et d'être pourvus d'une gibecière, de poudre, de plomb et d'un bon fusil de chasse, et de porter dans toutes les assemblées un petit cor de chasse attaché à un ruban verd.

L'art. 6. Qu'il y aura dans cette confrérie les officiers suivans : le noble seigneur général de la chasse, le chef (hooftman), le prévôt, le colonel, le major, le capitaine, le lieutenant, l'enseigne, l'avocat fiscal, deux trésoriers, un secrétaire, un inspecteur des armes et un introducteur, qui seront changés tous les ans à l'exception du général, du colonel, du lieutenant-colonel, du capitaine, du

lieutenant , de l'enseigne , de l'avocat fiscal et du secrétaire qui resteront en emploi leur vie durant.

Art. 7. Que le prévôt de la confrérie célébrera tous les ans, le jour de St. Hubert, une messe solennelle à laquelle tous les confrères assisteront avant que d'aller à la chasse.

Art. 8. Que personne ne sera excusé d'aller le dit jour à la chasse, sinon pour bonnes et légitimes raisons, et qu'après avoir obtenu la permission de s'en absenter, il devra payer un écu au profit des confrères qui iront à la chasse.

Art. 9. Que tout le gibier qui sera tiré le jour de St. Hubert devra être porté dans la ville de Louvain et remis entre les mains du trésorier de la confrérie qui sera chargé du soin du repas.

Art. 10. Que tous les ans, le Dimanche après la fête de St. Hubert, il sera donné un repas, auquel sera invité le protecteur de la confrérie et duquel aucun confrère ne pourra s'absenter sous quelque prétexte que ce soit, à peine de payer le double de ce que chaque confrère, qui aura assisté au repas, aura payé, etc., etc.

On célèbre encore annuellement dans l'église de St. Jacques, le jour de la fête de St. Hubert, une messe solennelle à laquelle assistent tous les chasseurs de la ville, qui la veille ont fait une battue général. Le produit de cette chasse est destiné à un grand souper auquel prennent part tous les chasseurs. Chacun vient acheter ce jour à la porte de l'église de petits pains mollets, auxquels le vulgaire attribue la vertu de préserver les hommes et les animaux de la rage. Pour que ce préservatif soit efficace, il faut que ces pains soient pris à jeûne et après un *pater* et *ave* dits dévotement. Les animaux même ne sont pas dispensés de la prière ; il est toutefois permis qu'un être humain la fasse pour eux. Cette dernière coutume existe presque partout en Belgique.

En 1580 les habitants de Tournay offrirent à la Cathédrale une bougie en spirale de la longueur du circuit de la ville. De semblables offrandes appelées *soigne, soi-*

gnée, soignée, songnye et sognye (ce qui signifie en général une bougie ou lumière de veille), se faisaient dans les tems de siège et de danger (voyez les nouv. archives histor. du Baron de Reiffenberg, tome 5, page 293).

La ville d'Ypres, ayant été assiégée par les Anglais en 1383, fut délivrée, dit-on, par la vertu d'une image miraculeuse de la Vierge. En mémoire de cet événement, on établit une fête dite *fête des jardins* (*feest der thuynen*) qui se célébrait le premier dimanche d'Août, et une confrérie appelée *confrérie des jardins*, confirmée par le Pape Urbain VIII. Cette dénomination de fête et de confrérie des jardins provient d'une haie d'épines que les assiégeans ne purent forcer (idem tome 6, p. 31).

En 1657 l'évêque de Liège établit à Ensival, village près de Verviers, une cure à laquelle les habitans du lieu obtinrent droit de nomination. Les principaux de la commune rassemblaient les paysans sur une petite place traversée par un ruisseau, et leur présentaient successivement les divers postulans. Ceux des paysans à qui le candidat était agréable sautaient le ruisseau, et la pluralité des sauteurs décidait de la nomination. (idem tome 5, p. 120, et magasin pittoresque tome 1 (1833). Cet usage rappelle la liberté qu'avaient les premiers chrétiens de choisir leurs prêtres et évêques.

A la Pentecôte il était d'usage dans plusieurs églises de faire descendre de la voûte de l'église, par trois ficelles, un pigeon blanc attaché sous une planche ornée de feuillage, de fleurs, de lumières et de grandes hosties de différentes couleurs. Ces hosties, qui étaient censées figurer les langues de feu, étaient, en tombant, ramassées par les enfans. Une couronne de fleurs descendait aussi du haut de l'église sur la tête de l'officiant. Cette pratique grossière du bon vieux tems subsistait encore à Arras en 1773 (Hardnin, mémoires histor. sur Arras et l'Artois, p. 47).

« A la Pentecôte, dit St. Foix, lorsqu'on chantait l'hymne *veni orator*, un pigeon blanc descendoit du haut des voûtes; on lâchoit en même tems des oiseaux qui voltigeoient ça et là dans l'église; on y joignoit des étoupes enflammées. C'est encore la mode en Flandre, de faire descendre une colombe dans l'église, le jour de la Pentecôte (1). A l'égard des oiseaux, cet usage n'est pas entièrement aboli; il se pratique dans plusieurs provinces, et même à Paris; j'ai vu il y a quelques années à la messe de minuit aux cordeliers, une grande quantité d'oiseaux répandus dans la nef. » (St. Foix Essais etc., tome 7, p. 108). On avait aussi coutume de suspendre dans plusieurs églises des cages remplies de rossignols et autres oiseaux dont le chant était mélodieux; c'étaient les Espagnols qui avaient introduit en Belgique cet usage qui se pratique encore aujourd'hui en Espagne.

(1) On dit que les Tirlemontois, voulant introduire cette coutume dans leur ville, s'avisèrent de dresser une oie au lieu d'un pigeon pour figurer le saint Esprit à la Pentecôte. Cet oiseau de bassecour ayant été lâché dans l'église, au moment convenu, jeta des cris si perçans que tout l'office en fut troublé. De là est resté aux Tirlemontois le sobriquet de *kwekers*. On ne s'avisera certainement jamais dans cette ville d'imiter les Romains qui célébraient annuellement une fête solennelle en honneur des oies qui avaient sauvé le capitole.

CHAPITRE XIII.

Fête de la conversion de St. Paul à Grammont. — Fête de St. Gommaire à Lierre. — Coutume à l'égard des objets perdus dans les églises. — Confessionaux mis à ferme. — Origine du proverbe faute d'un point Martin perdit son âne. — Le territoire de St. Hubert préservé des rats par la vertu de St. Udalric. — Coutume de se faire guérir de la rage à St. Hubert; fraude pieuse; opinion de la Sorbonne sur les miracles et l'étole de St. Hubert; défense des religieux de St. Hubert et réfutation de cette défense; chevaliers de St. Hubert et leur prétendu pouvoir; clefs de St. Hubert. — Origine des Neuvaines. — Relique du St. Prépuce à Anvers; son origine; miracle; vision de Ste. Brigitte; défense du St. Prépuce anversoïis; honneurs qui lui sont rendus; sacrilège des hérétiques. — Fête de l'Annonciation à Louvain et ailleurs. — Veille de Pâque à Louvain et dans la Campine. — Jardins des Oliviers. — Croyances superstitieuses aux esprits et aux nains des bois. — Croyance aux présages. — Sculptures bizarres dans les églises à Mons, à Aerschot et à Louvain. — Le roi de la fête. — La St. Grégoire à Louvain. — Jeudi gras à Aerschot. — Fête de Ste. Anne à Louvain. — Fête de St. Arnould. — Feux de la St. Martin. — Chanoines mariés à Tirlemont. — Stes. Vierges de couleur noire. — Pélerinage à Brusthem.

A Gammarage, village près de Grammont, le jour de la conversion de St. Paul, un homme, accoutré d'une chemise au-dessus de ses habits, parcourait à cheval ce village et les villages voisins, en jetant parmi le peuple de petites boulettes de farine de seigle. Les paysans recueillaient avec avidité ces boulettes, et les donnaient à manger aux bestiaux, dans la persuasion qu'elles avaient la vertu de préserver le bétail de toute contagion. Quelques jours avant que cette bizarre cérémonie n'eût lieu, la commune affirmait, en présence du curé, le droit de représenter St. Paul en

chemise. Cette coutume singulière était encore en vogue en 1794.

Le jour de la fête de St. Gommaire , on sonne toutes les cloches de la ville de Lierre , depuis cinq heures de relevée jusqu'à dix heures du soir. La légende rapporte que les Normands , ayant surpris le bourg de Lierre , et voulant faire violence aux religieuses d'un monastère qui s'y trouvait , furent tous frappés de divers fléaux par l'intercession de St. Gommaire , et que les cloches sonnèrent d'elles-mêmes. C'est en mémoire de cette tradition qu'a lieu la cérémonie que nous venons de rapporter.

« De toute ancienneté , ce qui s'étoit perdu dans l'enclos de l'église , se portoit à l'œuvre. Si les effets n'étoient point réclamés , on les gardoit jusqu'au vendredi saint. Alors on les exposoit sur une table placée à l'entrée de la principale porte , et on les rendoit à ceux qui venoient les reconnoître. Ce qui n'étoit point revendiqué , étoit , après l'office , vendu au plus offrant pour le profit de l'église. Cet usage , qui prouve la candeur et la bonne foi de nos ancêtres , a duré jusqu'au dernier siècle. » (St. Foix p.168, tom. 7). Cette coutume existait probablement aussi en Belgique , de même que la suivante.

« Dans ces anciens tems , on payoit une confession , comme on paye aujourd'hui une messe ; et même les prêtres achetoient de la fabrique l'emplacement d'un confessionnal dans l'église. Il y eut , en 1476 , un procès entre les confesseurs et le curé de St. Jacques de la boucherie , qui les accusoit de ne pas mettre exactement dans la boîte , les honoraires qu'ils recevoient au tribunal de la pénitence.

« Il n'y avoit point d'honoraires fixes pour les prédicateurs ; on ne leur donnoit que ce qu'on recevoit des quêtes faites dans l'église. Un jacobin n'eut , en 1472 , que quarante-quatre sols pour avoir prêché tout un carême. » (idem p. 169).

Un abbé de l'Abbaye d'Alnes, située près de la Sambre, nommé Martin, avait voulu, pour faire l'éloge de son abbaye, indiquer qu'on n'y fermait la porte à aucun honnête homme. Il plaça donc au-dessus de l'entrée ce vers :

PORTA PATENS ESTO NULLI, CLAUDATUR HONESTO.

Mais, soit par sa propre faute, soit par la faute de celui qui fut chargé de graver cette inscription, au lieu de mettre une virgule après *esto*, on la mit après *nulli*, ce qui indiquait tout le contraire de ce que l'abbé avait voulu signifier. On dit qu'un seigneur, indigné de voir cette virgule placée après *nulli*, fit par son crédit destituer l'abbé. De là le proverbe : *faute d'un point Martin perdit son âne*. (Alne se prononce âne).

On prétendait que sur le territoire de l'abbaye de St. Hubert, dans les Ardennes, il n'y avait point de rats, et qu'on était rédevable de cette faveur aux reliques de St. Udalric, Evêque d'Augsbourg, qui reposent dans l'église. « En reconnaissance, dit le père Lebrun, les religieux chantent tous les ans le quatrième juillet, jour de la fête de saint Udalric, une messe particulière, et donnent aux pauvres quelques mesures de grain. On ajoute, que de toute antiquité on est accoutumé au dit monastère de bénir du pain, et de le faire toucher à la relique, en faveur de ceux qui veulent participer à ce rare privilège. » Dans une instruction imprimée, où l'on explique la manière de se servir du pain béni contre les rats, on exhorte les fidèles à faire des prières et des aumônes, surtout le jour de la fête de St. Udalric. « Et quant au dit pain béni, ajoute-t-on, ils le répartiront en petits morceaux par tous les coins et endroits de leurs maisons, où les rats hantent et fréquentent le plus ; lesquels par cette comestion ne manqueront pas de mourir ou de quitter le lieu. » (Lebrun, Histoire crit. etc., tome 1, p. 432).

La coutume d'aller se faire guérir de la rage à St. Hubert est très ancienne. L'auteur anonyme de la vie de St. Lambert, écrite à la fin du 11^{me} siècle (1), fait mention de personnes guéries de la rage à St. Hubert dès l'an 825. La légende raconte par une *fraude pieuse*, que l'étole de St. Hubert, qui opère toutes ces merveilles, fut apportée du ciel par un ange qui la donna à St. Hubert priant au tombeau de St. Pierre à Rome, en lui disant : « Hubert, la Vierge vous envoie cette étole : elle vous sera un signe que votre prière a été exaucée, et un signe perpétuel de ce qu'elle ne défaudra jamais : vous aurez une parfaite science de tout ce qui regarde les fonctions de votre ministère (2). » St. Pierre lui apporta aussi une clef d'or, pendant qu'il célébrait la messe au sacre de son épiscopat, l'assurant que Dieu le favoriserait d'un pouvoir spécial contre les esprits malins. (Lebrun, histoire crit., t. 2, p. 2). Le père Lebrun prouve à l'évidence que le voyage de St. Hubert à Rome et tout ce qui y a rapport, est une imposture (p. 7). Voici le règlement des rubriques à observer quand on veut se faire guérir de la rage et pour que le *miracle* ait quelque chance de réussir. Ce règlement fut imprimé en 1671. « La personne qui est taillée en l'honneur de St. Hubert et avec l'étole : premièrement, se doit confesser et communier neuf jours en suivans; doit dormir seule en blancs draps nouveaux lavés, ou toute vêtue;

(1) Cet auteur, entre autres miracles qu'il rapporte, raconte sérieusement qu'un possédé, ayant été mis dans un tonneau d'eau froide, le démon forcé de sortir par le derrière de ce possédé, fit un si grand pet, qu'il enfonça le tonneau (cap. 21).

(2) « Depuis l'an 825, dit l'auteur de l'abrégé de la vie et des miracles de St. Hubert, on a coupé, chaque année, hors de cette relique une parcelle notable, dont on a tiré les petites que l'on a insérées dans le front d'un nombre incroyable de personnes, jusqu'à présent, lesquelles étant rejointes suffiroient sans difficulté pour plusieurs grandes étoles. Cependant celle-ci subsiste toujours pour la consolation des fidèles, selon la promesse de l'ange qui l'apporta du ciel. »

doit boire seule ; ne doit baisser le chef en buvant aux fontaines ou rivières. Item, peut boire vin rouge, blanc et claret, mêlé avec de l'eau, ou boire de l'eau seule ; peut manger pain blanc et autre, chair de porc, d'un mâle, ayant un an au plus ; chapon ou geline d'un an vieux au plus ; poissons ayant écailles : comme harengs saurets, carpes, œufs durs, cuits ; et tout ce devant nommé doit être mangé froid, et point autrement. Item, ne peut peigner son chef dedans quarante jours ; et si la personne reçoit blessure, ou morsure de quelque bête jusques au sang, doit faire la même abstinence l'espace de trois jours, sans retourner ici. Item, au dixième jour, doit faire délier son bandeau par quelque prêtre et le faire brûler et mettre les cendres dans la piscine. Item, doit fétoyer le jour de St. Hubert tous les ans, qui est le troisième de Novembre. Item, pourra donner répit à toutes personnes étant mordues de quelque bête enragée jusques au sang, de quarante jours à quarante jours (1). »

La Sorbonne condamna toutes ces pratiques comme superstitieuses par une déclaration du 10 Juin 1671. Voici comment était conçue cette déclaration : « Les docteurs en théologie soussignés déclarent avoir plu-

(1) Touchant ce répit de quarante jours que les personnes taillées à St. Hubert ont le pouvoir, à ce qu'on prétend, d'accorder à ceux qui sont mordus par des chiens enragés, voici la manière dont il s'obtient suivant l'auteur de l'abrégé de la vie et des miracles de St. Hubert, p. 24 et suiv. « La manière de prendre le répit est d'aller trouver ou faire venir chez soi une personne, soit homme, soit femme autrefois taillée de la sainte étole, devant laquelle il faut se mettre à genoux comme représentant saint Hubert en cette occasion, et lui demander répit au nom de Dieu, de la sainte Vierge et du glorieux saint Hubert ; ce que la personne autrefois taillée lui accordant, lui répond en formant le signe de la croix : *je vous donne répit au nom de Dieu, de la sainte Vierge et du bienheureux saint Hubert.* Quand la personne n'est pas capable de le demander soi-même, une autre le peut demander pour elle en sa présence. Si l'on trouve plus commode de se rendre à saint Hubert pour obtenir un répit de plusieurs années en faveur d'un enfant, on peut s'y acheminer, avec le dit enfant, et on évitera la réitération de quarante en quarante jours. »

sieurs fois répondu que cette pratique est blâmable et superstitieuse; qu'elle ne peut être tolérée; mais qu'elle doit être retranchée : laquelle réponse a été faite après avoir vu l'avis des docteurs de la faculté de médecine de Paris, parmi les quels étoient Mrs. Brayer et Dodart, qui l'ont condamnée, en ce qui regarde le couché, la nourriture et autres choses qui appartiennent à leur profession ; comme les soussignés l'ont condamnée en ce qui regarde les neuf confessions et communions en neuf jours consécutifs ; le déliement du bandage par un prêtre; l'obligation de faire la fête de saint Hubert; le pouvoir de donner répit de quarante jours ; le tout étant superstitieux. En foi de quoi ils ont signé ce jourd'hui 10 Juin 1671.» Déjà au 15^{me} siècle le célèbre docteur de la Sorbonne, Jean Gerson, avait condamné ces mêmes pratiques : « Il y a, dit-il, certain culte des saints qui paraît fort superstitieux, comme de faire des neuvaines et non des octaves; comme encore les observances particulières inventées au monastère de St. Hubert pour la morsure d'un chien enragé, lesquelles ne sont fondées sur aucune raison : alors ces pratiques passent en superstition ; ce qui n'est autre chose qu'une vaine religion » (Gerson, Traité de la direction du cœur. etc. Lebrun, Hist. crit. etc. p. 42).

Les religieux de St. Hubert voulant défendre leurs coutumes contre les attaques de la Sorbonne, firent dresser une explication de chacune des pratiques usitées dans la guérison des personnes mordues par des animaux enragés, et la firent approuver par l'Évêque de Liège et la faculté de théologie de Louvain (1).

(1) Voici l'explication de deux ou trois de ces points attaqués : « 1. Relativement à la coutume de *coucher seule en draps blancs et nets, ou bien toute vêtue. Seule*; crainte d'accident fâcheux, tant pour soi que pour autrui, n'y ayant pas une certitude si absolue de sa guérison et de sa santé que l'on ne doive prendre des précautions si naturelles : *En des draps blancs et nets* ; pour éviter les inconvéniens qui n'arrivent que trop souvent après avoir dormi dans des draps infectés : *ou bien toute vêtue* ; pour la même raison et par mortification. » L'explication de cette pratique est assez satisfaisante et assez franche. Celles du point suivant ne le sont pas autant.

Cette explication n'empêcha pas, qu'en 1790 un chanoine de Reims entreprit de la réfuter et d'attaquer vivement les miracles de St. Hubert, dans une lettre écrite à M. Hennebel, docteur de Louvain. Elle se trouve réimprimée dans l'histoire critique des pratiques superstitieuses du père Lebrun. L'auteur y attaque l'opinion vulgaire de la non-diminution de l'étole de St. Hubert; il soutient que la plupart des malades qui se rendent à St. Hubert pour se faire guérir, deviennent enragés et en cite plusieurs exemples tirés en partie du traité des superstitions par Thiers.

« Ceux qui guérissent, dit-il, ou bien n'ont pas été mordus par des chiens véritablement enragés, ou ont eu des maladies autres que la rage, ou c'est la force du tempérament et les traitemens qui les ont tirés

« 2. Elle doit boire dans un verre ou autre vaisseau particulier, et ne doit point baisser sa tête pour boire aux fontaines et rivières.

« 3. Doit boire dans un vaisseau particulier; pour éviter tout péril pour soi et pour autres. Sans se baisser pour boire aux fontaines et rivières; soit à cause de la violence qui pourroit faire sortir la parcelle de la sainte étole qui est dans le front, soit pour éviter la sensualité, ou d'avaler quelques bêtes vénimeuses par mégarde. » Il aurait été plus naturel, selon nous, de dire que cette dernière défense avait pour raison l'horreur et l'exaltation que cause aux hydrophobes la vue de l'eau; mais on sent qu'avec cette explication disparaît le merveilleux et le miracle.

« 4. Elle peut boire du vin rouge, clair et blanc mêlé avec de l'eau, ou bien de l'eau pure.

« Le mélange de l'eau avec le vin, l'eau pure, et le retranchement de toute autre boisson, marquent la mortification, et le soin que la personne doit apporter, pour éviter tout excès et échauffement de sang, si contraire à la guérison de la rage. »

Ce dernier aveu semble confirmer qu'il y a plus du fait de la médecine dans la guérison des hydrophobes, que de celui de St. Hubert.

« 5. Elle peut manger du pain blanc, ou autre; de la chair d'un porc mâle d'un an au plus : des chapons ou poules aussi d'un an au plus : des poissons portant écailles, comme harengs-saurets, carpes; des œufs durs cuits; et toutes ces choses doivent être mangées froides. »

Le tout, dit la justification de cette pratique, se fait par esprit d'abstinence et de pénitence. Nous doutons que cette explication puisse contenter tout le monde d'une manière aussi satisfaisante qu'elle satisfait les théologiens de Louvain.

d'affaire, et non les miracles niées par les plus habiles théologiens et médecins. » Il traite les pratiques de la neuvaine de superstitions ; enfin il réfute chacun des points du règlement rapporté plus haut.

Les religieux de St. Hubert ne pouvaient laisser sans réponse une attaque aussi vive ; cette réponse ne tarda pas de suivre ; mais elle ne combat les objections que par des argumens vagues et obscurs ou par des subterfuges. Touchant la non-diminution de l'étole, fait nié par le chanoine de Reims, parcequ'on ne pouvait s'en convaincre, l'étole restant toujours pliée, les religieux répondent « *Qu'on ne déplie point cette étole*, parceque quelques uns, ayant entrepris de le faire, entre autres un nonce du Pape, s'y sont trouvés trompés, et se sont vu obligés de s'en désister par un mouvement subit de tremblement dont ils furent saisis. » Cette explication écarte-t-elle entièrement le doute de *fraude pieuse* ? C'est au lecteur à en décider. (Voyez les réflexions du P. Lebrun à la suite de ce mémoire, qu'il a inséré dans son histoire crit. des pratiques superstitieuses. Ce religieux ne croit pas non plus à la diminution de l'étole et à la guérison miraculeuse des hydrophobes).

Il y avait autrefois des charlatans qui se prétendaient issus de St. Hubert (1) et de jouir du pri-

(1) « Il y a déjà mille ans, dit Lebrun, que saint Hubert est mort : qui est-ce qui pourroit faire une généalogie de mille ans ? à moins qu'on n'en fasse une depuis Adam, comme celle qu'on fit à Charles-Quint par Japhet ; et d'abord on en fit d'autres, comme celle que fit un des plus beaux esprits de ce siècle, qui pour montrer le ridicule de la grotesque généalogie de Charles-Quint, en fit une où il se faisoit descendre d'Adam par Japhet, et se trouvoit parent de Charles-Quint au 2080 degré. Il est aisé de voir l'impossibilité de cette généalogie avant l'an mille. Alors les siefs n'étoient pas héréditaires et les noms n'étoient point fixes. Alors tout étoit aux rois, les duchés, les seigneuries les siefs, tout étoit au seigneur dominant, à qui ceux qui avoient les siefs, devoient fournir des troupes dans le besoin. C'est donc une idée de s'imaginer que le chevalier de St. Hubert soit issu de la race de St. Hubert, fils de Bertrand, duc d'Aquitaine. Le P. le Comte ne parle qu'obscurément des ancêtres de St. Hubert : il dit qu'il étoit d'Aquitaine, et que sainte Ode, femme de Bagges duc d'Aquitaine,

vilège de préserver de la rage et de guérir par le seul attouchement ceux qui avaient été mordus par des chiens enragés, de donner du répit et de toucher, avec la clef de St. Hubert, toutes sortes d'animaux, sans la chauffer. Il y avait à Paris, au 17^{me} siècle, un nommé George Hubert, qui s'intitulait *chevalier de St. Hubert, seul issu de la lignée et génération du glorieux Saint Hubert d'Ardenne, fils de Bernard, Duc d'Aquitaine*; dans ses lettres patentes il parle de son art comme le ferait un charlatan de ses drogues; il y déclare: « que par la grâce spéciale de Dieu, de la sainte Vierge et de Saint Hubert, il touche toutes personnes de l'un et de l'autre sexe qui sont mordues de chiens, loups et autres animaux enragés, en touchant au chef, sans appliquer aucuns médicamens ni autres remèdes, etc. » Sa sœur opérait les mêmes merveilles.

Le P. Lebrun nomme plusieurs religieuses et autres personnes qui exerçaient le même charlatanisme. Dans la dernière moitié du siècle passé, on voyait à Bruxelles une enseigne où l'hôte de la maison se prétendait aussi chevalier de St. Hubert. Gérard dit l'avoir vue.

Les clefs de St. Hubert sont un fer qu'on rougit au feu, et qu'on applique aux animaux mordus par

étoit sa tante maternelle. Voilà tout ce qu'on sait de certain touchant l'origine du saint.

« 2^o Au onzième siècle, où l'on a fait l'histoire de toutes les merveilles du saint, on voit bien qu'on alloit déjà à son tombeau, qu'on y étoit taillée, et qu'on mettoit à l'incision un petit brin de l'étole, mais nul vestige du chevalier errant. » (Lebrun. Hist. crit. etc. t. 2, p. 111).

Il en est à peu près de la généalogie et des chevaliers de St. Hubert comme de celle de Mahomet. On sait que, parmi les Mahometans, il est aussi une foule de charlatans qui se prétendent de la famille du prophète, et disent jouir, par cet effet, de privilèges particuliers. Le P. Lebrun, en attaquant les privilèges des prétendus chevaliers de St. Hubert, leur oppose sérieusement celui dont jouissaient les rois de France de pouvoir guérir des écrouelles. Charles X, lors de son sacre à Reims, a encore touché une foule de gueux atteints de ce mal chronique et incurable, sur lequel la médecine n'a aucun pouvoir. La révolution diabolique de 1830 a fait cesser le miracle.

des chiens enragés. Ce fer , quoiqu'on l'appelle la clef de St. Hubert , n'a pas partout cette dernière forme : à Liège c'est un anneau et à Utrecht une croix de fer. On applique ce fer à la plaie quand elle paraît , ou à la tête quand elle ne paraît pas. (Lebrun tom. 1.^{er} p. 431). Dans plusieurs provinces de France on se sert d'un fer rouge , qu'on appelle clefs de St. Pierre. Cette coutume de marquer d'une clef rougie au feu les animaux mordus par des chiens enragés , est très ancienne : Gregoire de Tours rapporte qu'on pratiquait cet usage au tombeau de St. Martin de Tours.

Le curé de l'église de St. Jacques à Louvain , prétend aussi pouvoir donner du répit aux personnes mordues par des chiens enragés.

La coutume de célébrer des neuvaines nous vient peut-être des payens. L'église ne connaissait que les octaves , et ce n'est guère que depuis le 13^{me} siècle qu'on y ajouta un jour. Gerson blâme cet usage : *quidam sanctorum , dit-il , cultus ut plurimum superstitionis habere videntur , ut quod novena fiat , et non septimana ; quod ad sanctum Hubertum , pro morsu canis rabidi , sint inventæ particulares observantiæ : et talis ritus transit in superstitionem* (Tract. de cordis directione , et Lebrun , hist. crit. etc. , t. 2 , p. 100).

« Pendant que l'église d'Anvers , dit le réverend Diercxsens , était si misérablement déchirée par l'hérésie de Tanchelin , qui jetait du mépris sur le sacrement de l'eucharistie , Dieu miséricordieux , pour contenir et affermir l'esprit des habitans dans la vraie foi , lui procura un trésor des plus sacrés , une partie du prépuce du Christ , conquise dans la palestine , et approuvée par le chapelain de Godefroi de Bouillon , premier roi de Jérusalem. » (Diercxsens Antverpia Christo nascens et crescens , t. 1 , p. 104). Ce chapelain donna cette relique , sur l'authenticité de laquelle tout Anversois , bon chrétien , ne peut concevoir des doutes , à son propre chapelain Arnould Heerbrant , et lui ordonna d'apporter à Anvers « ce trésor précieux , afin qu'un objet si saint , ainsi s'exprime le curé Diercxsens , fut arraché aux mains des infidèles. » Le bon

chapelain se hâta donc de combler les vœux des pieux Anversoïis , et leur apporta en 1112 ou 1114 le saint prépuce (*sacrum præputium*). Le clergé et le peuple sortirent à sa rencontre , et le transférèrent à l'église de St. Michel. On ne put cependant lui rendre d'abord tous les honneurs et la vénération dûs à une relique si rare , parceque le parti de Tanchelin était encore trop fort.

Lorsque Tanchelin eut été chassé d'Anvers , on se hâta , en 1124 , de transférer avec pompe ce trésor inestimable (*pretiosissimus thesaurus*) à l'église de N. D. Les chanoines , chargés en 1410 d'attester l'authenticité de la relique , rapportent dans leurs lettres testimoniales un miracle éclatant qui arriva alors à l'évêque de Cambrai dans sa tournée épiscopale à Anvers. Voici comme le fait y est raconté : « il arriva que notre vénérable père et seigneur de Cambrai dans sa sollicitude pastorale visita notre église. Devant célébrer une messe solennelle en honneur du très saint prépuce de notre seigneur , il ordonna qu'on lui apportât cette relique précieuse , et qu'on la posât sur le corporal dont il se servait en officiant , afin qu'il put la contempler avec crainte et respect.

« Nos prédécesseurs ayant déferé , comme il était juste , à cet vœu pieux , l'évêque engagea le peuple à adresser ses prières communes au ciel , pendant qu'il prierait lui-même secrètement en célébrant la messe , afin que le seigneur daignât faire quelque miracle. Chose admirable ! L'évêque vit avec étonnement qu'il était tombé du prépuce de notre seigneur , sur le corporal , trois gouttes de sang qui s'y voient encore jusqu'à ce jour , etc. » (1) « Qui oserait douter , dit Die-

(1) « *Contigit equidem dudum venerabilem patrem et dominum nostrum cameracensem , pastoralis sollicitudinis more ecclesiam nostram visitare. Hic celebraturus inter missarum solemnities sacrosanctum Domini Preputium , de quo sermonem vobis facimus , presentialiter sibi afferri et corporali , quo utebatur , superponi prestolabatur , ut idipsum cum metu et reverentia valeret aspicere.*

« *Cujus devote petitioni , dum predecessores nostri , qui pro tempore astabant , juste annuerent , indictis tamen prius populo per eundem orationibus communibus , dum et ipse intra misse sue (sic) secretè oraret , si forte dominus eidem*

rexsens , que ce miracle ne contribuât efficacement à déraciner, dans l'esprit des citoyens séduits, toutes les erreurs de Tanchelin? » (Diercxsens Antwerp , tom. 1, pag. 146).

Depuis trois siècles Anvers jouissait sans contestation de ce saint trésor, qui était le palladium de la ville; depuis trois cents ans on n'avait jeté aucun doute sur l'authenticité du prépuce divin, qu'on portait annuellement en pompe dans une procession solennelle appelée procession du sanctuaire (*processio sanctuarii*) ; depuis trois siècles un nombre immense de pèlerins et de pèlerines n'avait cessé d'accourir des lieux les plus éloignés pour venir adorer cette relique unique, dont une multitude de femmes, qu'aucun secours humain n'avait pu assister, avaient senti les effets miraculeux. D'ailleurs, dit Diercxsens, tout doute avait été écarté par le miracle arrivé à l'évêque de Cambrai. Mais voilà que tout à coup une vision de Ste. Brigitte, si fertile en visions, vint jeter la consternation dans l'esprit des bons Anversois, et surtout dans celui des riches chanoines de Notre Dame. Ste. Brigitte avait rêvé que le St. Prépuce était à Rome et non à Anvers! Voici comme se trouve décrite cette révélation dans le livre 4, c. 112 des révélations de Ste. Brigitte : « Marie a dit : après que mon fils eut été circoncis, je gardai sur moi avec le plus grand respect son prépuce, partout où j'allais. Quand le tems de mon rappel de ce monde fut là, je le confiai à Jean, mon gardien, avec le sang sacré qui restait dans les plaies, lorsque nous descendîmes mon fils de la croix. Après la mort de Jean et de ses successeurs, la perfidie et la malice de ce monde allant toujours en croissant, les fidèles cachèrent ces

signum aliquid mittere dignaretur. Mira res! Ecce ex prefato domini Preputio in corporale, cui impositum fuerat, tres sanguinis guttulas, que (sic) in hoc usque evum apparent et permanent, stupens conspicit resudasse, statimque totam circa rem hanc, si quid inheserat dubietatis vulgus, de ejus pectore preputatum est : orabat tamen paenitentia ductus pius pater, dominum populumque pro se orare fecit, veritus, si fortè in hac re Deum temnendi vitium ullatenus incurisset » (Canonico. litteræ testimoniales etc. apud Diercxsens, tom. 1, p. 145).

reliques dans un lieu très propre sous terre , où elles restèrent long tems inconnues , jusqu'à ce qu'un ange les découvrit aux amis de Dieu. O Rome ! ô Rome ! si tu pouvais te savoir en possession d'un trésor si précieux , combien grande serait ta joie ! mais non , si tu pouvais pleurer , tu pleurerais toujours : parceque tu possèdes un trésor qui m'est si cher , et que tu ne l'honores pas (1). » Cette révélation inspira l'incrédulité aux vénérateurs du prépuce anversoï , et les chanoines s'en apperçurent aisément au vide des troncs qui , comme jadis , ne s'affaissaient plus sous le poids de l'or et de l'argent des bons et honnêtes chrétiens. Les chanoines s'empressèrent donc de rassembler tous les argumens et les preuves capables de constater l'authenticité de leur relique. Ils dressèrent un mémoire justificatif , dans lequel ils prouvèrent par la tradition , par les écrits anciens , par le miracle de l'évêque de Cambrai et par la guérison d'un possédé , et d'une Reine de *Cecilie* (*reginâ Cecilie*) que le prépuce d'Anvers était le seul et unique prépuce véritable. Pour ce qui est de la reine de *Cecilie* , les chanoines n'ont pas daigné nous dire quelle était cette reine , ni à quelle époque elle vivait ; mais vouloir chicaner pour si peu de chose , ce serait montrer un sceptisme fort voisin de l'hérésie , et qui doit être rejeté avec horreur par tout fidèle dont l'humilité d'esprit est la principale vertu. Les chanoines triomphèrent donc , l'incrédulité disparut , l'affluence des pèlerins redoubla et avec elle les offrandes.

(1) « *Maria ait : cum filius meus circumcideretur , ego membranam illam in maximo honore servabam , ubi ibam. Cum tempus vocationis meæ de hoc mundo instaret , ego ipsam commendavi Johanni custodi meo cum sanguine illo benedicto , qui romansit in vulneribus ejus , quando deposuimus eum de cruce. Post hoc , S. Joanne et successoribus ejus sublati de mundo , crescente malitia et perfidia , fideles , qui tunc erant , absconderunt illa in loco mundissimo sub terrâ et diu fuerunt incognita , donec Angelus Dei illa amicis Dei revelavit. O Roma ! O Roma ! si scires , gauderes utique , imo si scires flere , fleres incessanter : quia habes thesaurum mihi carissimum , et non honoras illum. » (lib. IV revel. St. Brigittæ 112 , Diercxsens tom. 2 , p. 173).*

On érigea une confrérie du saint prépuce (1); les Papes lui accordèrent des indulgences plénières, et nous verions encore aujourd'hui, avec édification, porter dans la procession le très saint prépuce de N. S. conservé dans une magnifique chapelle de l'église de N. D. à Anvers, si les hérétiques luthériens et calvinistes, possédés et inspirés par le diable, n'eussent porté sur lui leurs mains sacrilèges en 1565, comme on a vu en 1793 le Jacobin Ruhl, membre de l'infamieuse et hérétique convention nationale, porter les siennes sur la Ste. Ampoule de Reims apportée du ciel par un pigeon. Malgré la perte de son divin prépuce, le bon peuple d'Anvers conservait encore au siècle dernier la chapelle, la procession annuelle (2) et la confrérie établies en honneur de cette sainte relique.

Le jour de l'Annonciation, à la messe dorée, on voyait dans la plupart des églises de la Belgique, un jeune homme qui représentait l'ange Gabriël et une jeune fille la Vierge Marie. Le jeune homme s'approchait d'elle, et lui disait d'une manière galante et en faisant un profond salut : *ave gratia plena, dominus tecum, etc.* La jeune fille baissait les yeux, et répondait modestement à ce compliment : *Quomodo istud fiet, etc.* Cet usage fut aboli en 1686; mais en quelques endroits il subsista plus longtemps. Voici comme cette cérémonie avait lieu à Louvain :

(1) Cette confrérie fut érigée en 1427. Le nombre des confrères, pris seulement parmi les personnes les plus distinguées de la ville, tant du clergé que du peuple, fut fixé à 24. L'évêque et le gouverneur en étaient les chefs. (Diercxsens tom. 2, p. 200).

(2) Cette procession était accompagnée, comme celle de l'assomption de la Vierge, par des chars et des figures emblématiques. Diercxsens dit sur l'an 1541, d'après les annales MSS. de Papeubroch : « *præbitum est honorarum vinum suffraganeo Episcopi. Cameracensis, qui sacrum præputium gestaverat, ad mensuram XII cantharorum civitatis; diacono et subdiacono canthr. IV, virgifero I, Praelato S. Bernardi XXV, S. Michaelis XII geltæ, provinciali carmelitarum XVI geltæ, deinde vero provinciali Predicatorum ejusque capite hic celebrando canthari XIII (t. 4, pag. 90),*

Au jubé de la grande église était placée l'image de la Vierge, derrière laquelle se trouvait un enfant de chœur qui devait prendre la parole pour elle. Du haut de la voûte on faisait descendre, à l'aide d'une corde, un autre enfant de chœur habillé en ange, et qui faisait à la Vierge la salutation angélique, à laquelle son compère faisait la réponse pour elle. Les parens avaient coutume de faire assister leurs enfans à cette cérémonie ridicule; les mères avaient soin de leur faire tenir les yeux fixés sur l'ange et d'ouvrir leur tablier, dans lequel elles faisaient tomber des tartes et autres friandises que leurs marmots croyaient devoir à la libéralité de l'ange. La corde qui retenait l'ange Gabriël s'étant un jour cassée, celui-ci fit la culbute et se cassa le cou (1). Depuis cette catastrophe, qui eut lieu il y a environ soixante-dix ans, on cessa de profaner le temple de Dieu par une cérémonie digne de la procession de l'âne et de la fête des innocens.

Le dernier jour du carême, des jeunes gens de la classe ouvrière avaient coutume à Louvain et dans d'autres villes de la Belgique, de parcourir les rues en frappant, à grands coups de marteau, les portes et les étals extérieurs des boutiques; ce qui occasionnait souvent de grands dommages. Comme c'était néanmoins une coutume *établie par les ancêtres*, et datant du bon vieux tems, elle subsista jusqu'à la révolution française. On appelait cet usage *den vasten uytkloppen* (*marteler le carême*). Dans la Campine les enfans des paysans vont la veille de Pâques chercher tous les cors des boulangers d'Aerschot et font devant les principales fermes un tintamare diabolique, afin qu'on leur donne des œufs de Pâque.

On avait autrefois la coutume, le jeudi saint, de représenter sur des tréteaux en plein air, le jardin des oliviers avec tous ses accessoires. Les désordres

(1) On voit encore dans plusieurs églises, entre autres à celle d'Aerschot, l'ouverture par laquelle descendait l'enfant de chœur figurant l'ange Gabriël.

et le libertinage qui accompagnaient ce spectacle religieux , furent cause qu'on le supprima.

Nous avons vu, au commencement de cet ouvrage, quelle foi superstitieuse les Belges encore payens ajoutaient à l'existence des esprits ou vampires blancs ou noirs, bons ou méchants. Cette superstition est encore en vigueur chez nos paysans, dont il n'y en a pas un qui n'assure avoir vu ce que son imagination malade et timorée lui a suggéré à l'esprit (1). Il en est de même de la croyance aux nains qui habitent les souterrains, les cavernes et les montagnes. On les appelle en flamand *Halvermannekens*, *Kabotermannekens*. Les habitans du village de Herselt, dans la Campine, racontent qu'un grand nombre de ces nains étaient venus dans ce lieu à l'occasion d'une grande guerre; qu'ils demeuraient près du village dans des trous faits en terre au milieu d'un bois, et qu'ils venaient quelquefois dans le village demander l'une ou l'autre chose, sans faire le moindre mal aux habitans. Quand leurs femmes devenaient vieilles, ils les faisaient entrer, un pain mollet en main, dans un trou en terre qu'ils recouvraient ensuite soigneusement. Les bons campagnards ajoutent que ces pauvres vieilles étaient très contentes de mourir ainsi. Au village de Gelrode, les paysans montrent une colline, appelée *Kabouterberg*, dans laquelle sont creusés plusieurs souterrains. Ils soutiennent gravement que ces grottes étaient la demeure des nains, que, lorsque le meunier du lieu avait besoin d'aiguiser sa pierre, il n'avait qu'à la placer à la porte de son moulin avec une beurrée et un verre de bière; qu'alors on voyait arriver de nuit un de ces nains qui, moyennant ce salaire, se chargeait d'aiguiser la pierre, et qu'au lever du soleil le meunier trouvait sa besogne faite. Il en était de même quand il voulait avoir son linge lavé. A un endroit près de Malines, on raconte qu'un meunier étant occupé à sasser de la farine, et n'ayant pu achever son ouvrage, remit

(1) Le Jésuite de Feller lui-même ajoute une foi aveugle à l'existence des vampires, aux possessions diaboliques, etc. (voyez son itinéraire, t. 1, p. 173 et suiv.).

le reste de la besogne jusqu'au jour suivant , et oublia , par inadvertance en partant , une beurrée qui faisait le reste de sa pitance. Le lendemain il fut bien étonné de trouver sa farine sassée et sa tartine disparue. Il tenta la même expérience , qui réussit ce jour et le suivant comme la première fois. Au troisième jour , curieux de voir quel était l'ouvrier qui travaillait la nuit pour un si léger salaire , il se cacha derrière ses sacs de farine , et vit arriver , vers minuit , un petit nain entièrement nu qui se mit incontinent à l'ouvrage. Notre meunier , homme pudique et mû de pitié à la vue de la nudité de son nain officieux , ajouta le lendemain un habillement complet à sa farine et à sa beurrée ; depuis lors le petit bon homme ne se montra plus qu'habillé des pieds à la tête. Il existe dans un grand nombre de nos villages des traditions semblables qui prouvent la simplicité de nos crédules et superstitieux campagnards.

La croyance aux présages heureux ou malheureux , est encore une des nombreuses superstitions en vogue chez les paysans et les gens du peuple dans la Belgique. Mais jadis ce préjugé était général dans toutes les classes d'habitans , et le nombre des présages beaucoup plus grand. Ainsi celui qui rencontrait un prêtre ou un religieux se hâtait de retourner sur ses pas , et croyait la journée perdue. Le cri d'une chouette était aussi un présage des plus funestes. Des superstitieux se seraient bien gardés de jeter au feu un morceau de jonc , parceque le jonc sert à la nourriture du bœuf , et que cet animal a assisté à la naissance du Christ. On prenait bien garde chez un moribond que son lit ne fut mal tourné et que les solives ne parussent de travers , parcequ'autrement on aurait dû craindre que le mourant ne subit une longue agonie. On ne pouvait pas dire en lessivant le linge , la lessive *bout* , mais la lessive *joue* ; autrement le linge aurait été gâté. Un tintement d'oreille annonçait que vos ennemis s'entretenaient de vous. Une chandelle qui pétille prédit encore aujourd'hui l'arrivée d'une compagnie. Lorsqu'on sent

un chatouillement à la paume de la main , on doit s'attendre à recevoir de l'argent. L'hurlement d'un chien présage la mort prochaine d'une personne , et la capture d'un roitelet celle d'une personne de la maison dont un des habitans a pris cet oiseau. Deux fourchettes qui se croisent ou une chaise qu'on fait pirouetter présagent une querelle et de l'inimitié. Il en est de même pour une salière renversée. Cette superstition qui , comme tant d'autres , nous a été léguée par les anciens , provient de ce que le sel était l'emblème de l'amitié. Beaucoup de personnes ont l'habitude, après avoir mangé des œufs à la coque, d'en briser l'écaille ; elles ignorent que cet usage provient des Romains , qui étaient dans l'idée superstitieuse que les magiciens se servaient de coqs d'œufs en conjurant le démon. Gardez-vous bien de vous trouver treize à la fois à un diner ou de mettre treize couverts sur la table ; car un des convives ne tarderait pas à mourir. La membrane que les enfans en naissant ont quelquefois au front porte bonheur. Lampride , auteur romain du 3^{me} siècle , dit qu'il y avait des avocats qui achetaient cette membrane , pour réussir dans le barreau. St. Chrysostome a prêché contre cette superstition. Aujourd'hui , pour dire que quelqu'un jouit d'un bonheur constant , on dit qu'il est *né coiffé*. On attribuait aux pierres précieuses des effets prodigieux : la Turquoise , entre autres , avait la vertu de préserver des chûtes et de plusieurs autres accidens. L'Aïman avait des vertus encore plus rares. On se servait de l'Aërïte pour découvrir les voleurs : on la broyait et mêlant la poudre à du pain fait exprès , on en faisait manger à tous ceux qui étaient soupçonnés de vol ; le voleur était censé ne pouvoir avaler le morceau. On prétendait encore découvrir les voleurs par le mouvement d'une hache plantée à un pieu ou à une longue perche , et au moyen de l'Astrologie. Le diamant, l'émeraude et les perles faisaient connaître les adultères. Le jour de Pâque les superstitieux avaient coutume de déjeûner avec deux œufs pondus le vendredi saint, qui devaient les préserver de la fièvre. J'en connais encore qui ce jour s'ab-

tiennent de viandes pour se préserver du mal de dents. La veille de Noël on mettait sur le feu une souche énorme, dont on avait soin de conserver le bout pour le placer sous le lit : ce préservatif était non moins efficace contre le tonnerre que ne l'est encore aujourd'hui du palmier bénit le jour des ramaux et placé dans un coin de la maison. Sur les portes des greniers on mettait des formules pour chasser les souris et les rats. L'oraison du loup préservait les chevaux et le bétail de l'attaque des animaux carnassiers. Nos paysans ont encore la coutume de barbouiller, à la chaux, des croix sur les murs de leurs demeures, afin de préserver celles-ci du feu. Enfin il existe une foule d'autres superstitions pareilles qu'il serait trop long de rapporter ; les idées superstitieuses sur les songes fourniraient seules une matière inépuisable.

On remarque dans plusieurs églises gothiques, et entre autres dans le cathédrale de Strasbourg, des figures très obscènes ou très bizarres, sculptées sur les stalles, les colonnes, etc. A l'entrée du chœur de l'église de Ste. Waudue à Mons, on voit (ou on voyait), sur un piedestal, un bas-relief représentant une femme qui ôte sa chemise. On dit que le sculpteur mécontent de la manière dont on payait son travail, fit cette figure pour se moquer des chanoinesses qui, en sortant du chœur, quittaient souvent, dans l'église même, leur costume religieux qu'elles portaient au-dessus de leur costume mondain. Les stalles de l'église d'Aorschot étaient ornées d'une superbe sculpture gothique. Comme les sujets en étaient en partie fantasques et bizarres, l'ancien pléban de cette ville, M^r Coen, plus habile à réciter son bréviaire qu'à apprécier les productions de l'art, s'avisa, dans un saint zèle, de faire abattre et brûler toutes ces sculptures si remarquables par l'exécution et pour l'histoire des arts en Belgique. On y remarque néanmoins encore aujourd'hui nombre des figures bizarres et parfois obscènes ; tous les

sujets ont rapport aux moines (1). Des sculptures semblables , qui décoraient les stalles de l'église de St. Pierre à Louvain, ont également cédé à l'esprit destructeur , non pas des sanculottes de 1792 , mais des marguilliers ignorans de cette église.

On voit souvent , dans les bréviaires et les livres d'heure du moyen âge , des peintures aussi grotesques et souvent aussi obscènes que les sculptures , dont le génie et l'imagination libertine des artistes de ce tems se plaisaient à couvrir les murs des églises. C'était surtout sur le compte des religieux et des religieuses que ces *philosophes* aimaient à s'égaier. Mais nulle part, je crois , on ne s'est encore avisé de représenter sur un édifice public les crimes qui ont causé la destruction de Sodome et de Gomore , si ce n'est à l'hôtel de ville de Louvain où , parmi d'autres sujets de la Bible, ces crimes sont représentés sur la façade dans toute leur nudité dégoûtante et avec tous les détails circonstanciés. Ces sculptures remarquables datent cependant du bon vieux tems du 15^{me} siècle, et ont été faites sous le règne de Philippe le Bon, à l'époque la plus brillante de la courtoisie chevaleresque.

La coutume de tirer la fève et d'élire par le sort un *roi de la fève*, le jour des Rois, tire son origine des saturnales célébrées par les romains aux calendes de Janvier , pendant lesquelles les écoles , les tribunaux et le sénat vquaient , toutes les affaires étaient suspendues , et toute distinction de rang et d'état était oubliée. L'esclave s'asseyait alors à la table du maître , et le sort de la fève pouvait lui échoir comme à un consul romain.

Le jour de la fête de St. Grégoire , on proclame , dans toutes les écoles de Louvain , celui des écoliers

(1) On y remarque , entre autres , un singe couvert d'un froc et d'un capuchon , un moine entièrement nu assis à califourchon sur une nonne également sans vêtemens , etc. Le clergé séculier , envieux des grandes richesses et de l'influence des moines , aimait à s'égayer ainsi sur leur compte dans le bon vieux tems.

qui s'est le plus distingué de ses condisciples. On l'appelle *primus* ou premier, à l'imitation des premiers en philosophie dans l'ancienne université. Toute l'école, marchant en ordre, conduit à la grande messe ce *primus* couronné et précédé d'un écolier portant un laurier. Les autres écoliers, ayant une branche de laurier attaché à la boutonnière, ne cessent pendant toute la marche, de faire retentir l'air du cri de *vivat primus he !* Dans l'après-dîner les écoles se rendent dans le même ordre hors des portes de la ville, pour s'y livrer à la danse et à la joie. Tout cela a lieu dans les écoles de garçons et de filles.

Le *jeudi gras* (huit jours avant le jeudi saint) était à Aerschot un jour de jubilation pour les enfans comme la St. Grégoire à Louvain. Les écoliers s'assemblaient le matin dans leurs écoles respectives, pour se rendre de là à la grande messe. Rien de plus bizarre que l'accoutrement des écoliers ce jour là : ils se rendaient à l'église en costume militaire, chacun suivant son goût. En tête de l'école marchait un porte étendard, et le cortège se terminait par le *primus* tenant gravement une lance à la main. Après la messe, la troupe parcourait les rues en s'arrêtant devant la demeure des principaux habitans. Plus le porte-étendard (fille ou garçon) faisait flotter son drapeau devant chacune de ces maisons, plus les bons habitans étaient flattés de cette marque de respect. Ils ne manquaient pas alors de mettre la tête à la fenêtre pour remercier et complimenter la petite troupe. L'après dîner chaque école sortait de la ville, portant avec elle un coq. Les écoliers se rangeaient en cercle et lâchaient le coq ; celui qui pouvait le saisir était reconduit en triomphe, et devait regaler tous ses condisciples. Il y a une vingtaine d'années (en 1811) qu'il s'engagea une dispute sérieuse entre le maire de la ville et le doyen relativement à cette fête importante. Le doyen voulait la remettre à un autre jour. Le maire, pour ne pas laisser empiéter sur son autorité, s'y refusa, et menaça de faire fermer les écoles qui refuseraient d'obéir à son ordre. La cérémonie eut donc lieu en dépit du doyen ; mais ce fut pour la dernière fois.

A la fête de Ste. Anne les enfans ont coutume à Louvain d'élever de petits repositoires ou autels dans toutes les rues, et de quêter de l'argent à toutes les personnes qui y passent. J'ignore d'où est provenu cet usage.

Le jour de St. Arnould les brasseurs placent l'image de ce saint, leur patron, sur un table décorée de verdure et sur laquelle brûlent plusieurs cierges. Devant l'image de St. Arnould se trouve un grand pot de bière et un tronc pour recevoir l'argent que veulent bien y mettre les passans, et qui sert à un regal pour les garçons brasseurs.

Dans plusieurs villes et villages de la Campine, les enfans vont en troupes le jour de S. Martin demander, de porte en porte, du bois, dont ils font ensuite un bûcher qu'ils allument sur les hauteurs à la nuit tombante. Il y en a qui prétendent que c'est un reste de la fête célébrée en honneur d'Odin ou du Dieu de la guerre au mois de Novembre. En effet St. Martin est toujours représenté à cheval et armé de pied en cap.

Il y avait, avant la révolution française, à la chapelle de la Vierge à Tirlemont, une collégiale dont les chanoines étaient des ecclésiastiques et des séculiers mariés ou non-mariés, pourvu qu'ils ne fussent point mariés en secondes noces. Ces chanoines, à qui, pour cette raison, on donnait par dérision le surnom de *hinne priesters*, se choisissaient entre eux. On faisait plusieurs contes fabuleux sur leur sujet; par exemple qu'ils s'obligeaient sous serment à ne pas déclarer leurs révenus. La légende de cette chapelle n'est pas moins singulière (voyez Wichmans, Brab. Mariana).

D'où provient la vénération que le bon peuple belge a pour les Saintes Vierges, et généralement pour toutes les images saintes, à figure noire et mal sculptée? De ce genre sont les images de la Vierge de Halle, de Montaigu, de Notre Dame de fièvre à Louvain, une autre image de la Vierge conservée à l'église de

St. Gertrude dans la même ville (1), un Christ à la croix dans la principale église , etc. , etc.

Les dévôtes , qui souffrent des pâles couleurs , dans le Brabant et surtout dans la Campine , ont recours à l'intercession de trois recluses appelées vulgairement *les trois sœurs* , mortes et enterrées au village de Brusthem. Pour que leur prière soit efficace, il faut qu'elles aillent quêter du fil à coudre , des aiguilles et du grain ; car ces offrandes , qui doivent être portées au tombeau des prédites recluses , ne peuvent être achetées , sans quoi elles perdraient leur mérite. On porte également à Brusthem du linge ou une coiffe de la personne malade , et après jeûne et prières , on doit jeter ces nippes dans un des trois puits qui se trouvent devant le tombeau des recluses. Si le linge disparaît et coule à fond , c'est un signe que la personne malade a véritablement les pâles couleurs. On fait alors des neuvaines pour obtenir sa guérison.

Entre Mons et Bruxelles se trouve une chapelle où l'on honore une image de l'enfant Jésus , sous la forme d'un priape et portant le nom de la Ste. Broquette. Les femmes stériles , ou qui désirent avoir des enfans , raclent avec un couteau la partie la plus apparente de l'image. Elles mettent cette raclure dans un verre d'eau et avalent le tout , fermement persuadées qu'elle fera son effet. On voyait jadis au-dessus d'une des portes de l'enceinte primitive de Louvain , appelée porte-des loups (*wolfs poort*) , de même qu'au vieux-bourg d'Anvers , une autre figure de priape. Il est vraisemblable que l'enfant Jésus , dont nous venons de parler , a succédé au priape du paganisme.

Nous terminerons ici la première partie de notre ouvrage. Sans doute nous n'assurerons pas avoir en-

(1) Cette image est très mal faite ; ce qui engagea le conseil de la fabrique à lui substituer , il y a quelques années , une statue mieux peinte et sculptée. On s'aperçut aussitôt que le concours du peuple était moins nombreux et le tronc moins fourni que les autres années. On s'empressa alors de rétablir l'ancienne image à laquelle le peuple revint en foule , et ses offrandes furent aussi abondantes que jamais.

tièrement traité la matière inépuisable des cérémonies et rites religieuses , et nous aurons encore lieu d'y revenir dans l'appendice à la fin de ce livre et dans le supplément que nous publierons peut-être dans la suite. Quant aux personnes que notre franchise aurait pu choquer dans certains passages que la vérité et la sévérité de l'histoire nous ont forcés de consigner dans cette première partie , nous leur répondrons avec le célèbre historien de Paris , dont les excellens ouvrages nous ont souvent aidé dans notre travail : « L'histoire, quoique très instructive, lorsqu'elle est écrite avec une sévère fidélité, a des parties qui peuvent paraître désolantes aux lecteurs peu familiarisés avec ses tableaux austères; aux lecteurs habitués au régime des panégyriques et des complimens; aux lecteurs pénétrés d'un aveugle respect pour les temps passés et pour les personnes revêtues de la puissance , aux lecteurs trompés par les historiens qui, dans la crainte des persécutions ou dans l'espoir des récompenses , ont altéré les traits les plus caractéristiques des personnages historiques.

« Si l'on présente à ses lecteurs mal disposés des vérités qui leur sont inconnues , des vérités contraires à leurs préventions , à leurs idées reçues , ils s'irritent contre elles ; ne pouvant les vérifier , ils les révoquent en doute, ou accusent l'auteur d'être inexact, même infidèle.... Je n'ai écrit qu'en ennemi de la barbarie , qu'en ennemi des erreurs et des crimes qui l'accompagnent. J'aime beaucoup mon pays ; mais j'aime autant la vérité. Pourquoi ne pas convenir que dénoncer les erreurs des uns , les mensonges des autres , c'est servir la vérité ; improuver les vices , c'est louer les vertus ; condamner les mœurs de nos temps barbares, c'est faire l'éloge des mœurs du temps présent , et qu'enfin tonner contre les iniquités de toutes les époques , c'est plaider la cause sacrée de l'humanité ! »

Si autem de veritate , dit S. Grégoire , scandalum sumitur , utilius permittitur nasci scandalum , quam veritas relinquatur (Homel. 7. n° 5.).

ERRATA.

- Page 3 Maximinien lisez Maximien.
 8 le salage et la samole lisez la sélage et le semole.
 9 appelée lisez appelés.
 11 attelle lisez atelle.
 12 prédisit lisez prédit.
 15 et 21 planter des branches d'arbres lisez traçer des sillons.
 16 (note) égorgés... jeté lisez égorgées... jetées.
 20 épisoothies lisez épizooties,
 21 Manders lisez Meinders.
 -- des pains rompus et des pierres lisez des pains et des pierres rompus.
 23 (sommaire) paganinarum lisez paganiarum.
 -- St. Martin lisez St. Materne ou plutôt St. Servais.
 29 il est étonnant que des Roches etc. nous ne nous rappelions pas que ce savant se fût occupé de l'*indiculus* dans son mémoire sur l'ancien culte des Belges ; nous parlerons dans l'appendice de ses observations sur cette pièce.
 32 act. 20, 17, 28, Tit. 1, 5, 7. lisez act. 20, 17, 28. Tit. 1, 5. 7. Philip. I, 1. 1 Timot. 3, 1. 8.
 33 anonyme lisez anonyme.
 -- Philyp lisez Philipp.
 35 donnés lisez données.
 36 au ... siècle lisez ... aux siècles.
 37 s'intitulaient lisez prirent celui de.
 -- (note) sibi oportere lisez sibi potius oportere.
 44 garanties lisez garantis.
 46 (note) telle lisez telles.
 49 bénit lisez bénite.
 57 seul lisez seuls.
 60 (note) air corrompue lisez air corrompu.
 62 (note) frappé lisez frappés.
 63 tenu ses pâques lisez fait ses pâques.
 75 nul lisez nulle.
 -- noyé lisez noyée.
 77 (note) de Naziancène lisez Naziancène.
 80 (note) chère lisez cher.
 82 digamos lisez bigamos.
 83 de troubles lisez des troubles.
 84 (note) concile générale lisez général
 93 le second ; parceque lisez le second. Parceque,
 96 (note) 13^{me} siècle lisez 3^{me} siècle.
 105 chaire lisez chair.
 -- (note) fruster lisez frustré.
 -- (note) manquer lisez manger.
 106 vendredi lisez samedi.

ERRATA.

- 107 accomodées lisez accomods.
- Espaces lisez espèces.
- 111 controuvées lisez controuvés.
- aliquamdui lisez aliquamdiu.
- 112 Clungy lisez Cluny.
- mille et une nuit lisez mille et une nuits.
- 114 chaine lisez chaire.
- 116 auxqu'elles lisez auxquelles.
- 120 baptistère lisez le baptistère.
- 121 ils commenceroient lisez il commenceroit.
- 122 (note) habet lisez habens.
- restaurendas lisez restaurandas.
- 123 pavées lisez pavés.
- dû lisez dûe.
- 124 Quintisexte lisez Quinisexte.
- 125 la première fois lisez pour la première fois.
- 126 (note) pain d'asyme lisez pain asyme.
- ajoutés lisez ajoutées
- 127 célébré lisez célébrée.
- fut introduite lisez furent introduites.
- 130 dû lisez dûe.
- 132 assiégée lisez assiégée.
- 133 Sallenge lisez Sallengre.
- 141 dégradent lisez dégradaient.
- 144 (note) rocarium lisez rosarium.
- avait forcés lisez avaient forcés.
- 148 écartat lisez écartant.
- bats lisez batte.
- 151 traduction lisez tradition.
- 155 § 12 cette procession et le déjeuner ont été rétablis sous l'empire, mais la rente de 1500 florins qui y était destinée resta confisquée au profit du gouvernement.
- 156 prit cause lisez prit fait et cause.
- nouveaux lisez nouveau.
- le landernau lisez Landernau.
- ne pas démordre lisez ne pas en démordre.
- 159 des gestes et des postures lisez les gestes et les postures.
- 160 issu lisez issue.
- 160 ford tard lisez fort tard.
- boulets attachées lisez boulets attachés.
- 161 les Christ lisez le Christ.
- 167 (note) laissois lisez laissai.
- 168 sorti lisez sortie.
- 170 multiplies lisez multipliées.
- voir eut lisez avoir eu.
- cette apôtre lisez cet apôtre.
- 171 cet image lisez cette image.
- un autre lisez une autre.
- 173 Alseberg lisez d'Alseberg.

ERRATA.

- 176 rempli *lisez* remplie.
177 coutance *lisez* constance.
179 adjoints *lisez* adjoint.
-- (note) Garnier *lisez* Garinet.
180 (note) il avoient *lisez* ils avoient.
181 imprimé *lisez* imprimée.
187 raisonnée *lisez* raisonnée.
189 (note) l'art. 133 *lisez* l'art: 13.
191 des petits *lisez* de petits.
197 été apparu *lisez* était apparu.
-- Famine *lisez* Famenne.
199 de comparaître *lisez* à comparaître.
203 (sommaire) Ypren *lisez* Ypres.
-- des beaux enfans *lisez* de beaux enfans.
-- du crypte *lisez* de la crypte.
-- lachées *lisez* lachés.
205 armés de casques *lisez* couverts de casques.
210 un crypte dans lequel *lisez* une crypte dans laquelle.
215 au-dessus de *lisez* par dessus.
-- n'avait lieu *lisez* n'eut lieu.
218 envoit *lisez* envoie.
221 1790 *lisez* 1770.
222 niées *lisez* niés.
224 ancienne *lisez* ancienne
225 cet vœu *lisez* ce vœu.
230 grande nombre *lisez* grand nombre.
232 astrologie *lisez* astrologie.
233 Ste. Waudue *lisez* Ste. Waudru.
234 (note) moins *lisez* moines.
238 religieuses *lisez* religieux.
- 

Handwritten text, possibly a title or header, including the word "Library" and "Page".

**This book is under no circumstances to be
taken from the Building**

[illegible]

